ANALELE ŞTIINŢIFICE

ALE

UNIVERSITĂȚII „AL. I. CUZA"
DIN IAȘI

(SERIE NOUĂ)

SECȚIUNEA III

(Ştiinţe Sociale)

TOMUL III, ANUL 1957

FASC. 1—2

ANALELE ŞTIINŢIFICE

ALE

UNIVERSITĂȚII „AL. I CUZA" DIN IAȘI

(SERIE NOUĂ)

SECŢIUNEA III

(Ştiinţe Sociale)

TOMUL III, ANUL 1957

FASC. 1—2



ANALELE ŞTIINŢIFICE ALE UNIVERSITĂŢII
„AL. I. CUZA" — IAŞI

TOMUL III, s. III, Fasc. 1—2 1957

SUMAR

УЧЕНЫЕ ЗАПИСКИ ЯССКОГО УНИВЕРСИТЕТА
ИМЕНИ „АЛ. И. КУЗЫ"

Том III, отд. III, вып. 1-2 1957 г.

СОДЕРЖАНИЕ

Стр.

ЗАМЕТКИ

РЕЦЕНЗИИ

НЕКРОЛОГИ

ANNALES SCIENTIFIQUES DE L'UNIVERSITÉ
„AL. I. CUZA" — JASSY

TOME III-ème, s. III, Fasc. 1—2 1957

SOMMAIRE

Page

NOTES

COMPTES-RENDUS

NÉCROLOGES

LES PRINCIPAUX RÉSULTATS DES FOUILLES DE TRUŞEŞTI*)

(Moldavie septentrionale)

PAR

M. PETRESCU-DÎMBOVIŢA

Une des plus importantes stations néolithiques appartenant à la première phase de la culture Cucuteni (Cucuteni A) de Moldavie est située dans la plaine de la Moldavie septentrionale, connue sous le nom de Plaine Moldave ou Dépression du Pruth Moyen, sur le plateau de la colline Ţuguieta de Truşeşti qui domine la vallée de la Jijia. Cette station, protégée de trois côtés par sa position naturelle, mesure environ 300 m. à partir de son extrémité ouest jusqu'au vallon est, tandis que sa largeur varie entre 50 m. à l'ouest et 100 m. à l'est.

Les premières découvertes ont été faites accidentellement. Elles ont eu lieu à l'occasion des travaux agricoles et d'extraction de l'argile par les habitants des villages voisins. C'est au cours des travaux effectués pour extraire l'argile que les vestiges de la station néolithique ont été découverts, ainsi que des squelettes humains.

Après des fouilles effectuées sans aucun système par différents

*) Communication présentée le 13 juillet 1956 à la séction d'archéologie du Musée National de Budapest. Pour les principaux résultats des fouilles de Truşeşti voir les rapports préliminaires imprimés dans la revue *Studii şi Cercetări de Istorie Veche*, III (1955), p. 56–84; IV (1953), 1-2, p. 7–44; V (1954), 1–2, p. 7–33; VI (1955), 1–2, p. 165–195 et dans le III-e tome de la publication *Materiale Arheologice*, 1957. Le rapport concernant les fouilles de 1956 paraîtra dans le V-e tome de la publication *Materiale Arheologice*. Sauf les rapports préliminaires des fouilles voir aussi l'étude de M. Petrescu-Dîmboviţa, *Contribuţii la problema sfîrşitului epocii bronzului şi începutului epocii fierului în Moldova* (Contributions au problème de la fin de l'âge du bronze et du début de l'âge du fer en Moldavie) parue dans *Studii şi Cercetări de Istorie Veche* IV (1953), 3–4, p. 443 et suiv. ainsi que le résumé ample de cette étude imprimé séparément en français (dans *Nouvelles études d'histoire* présentée au X-e congrès des sciences historiques, Rome 1955, Bucarest 1955, p. 65 et suiv.) et traduit en polonais (dans la collection Postepu Archeologii, Nr. 4, Warszawa 1956, p. 169 et suiv.). On peut consulter aussi l'article de I. Nestor, *Archäologische Funde der letzten Jahre im Gebiete Iaşi in Rumänien*, paru dans la revue *Archeologické rozhledy*, VIII (1956), 4, p. 528 et suiv.

amateurs locaux, le Séminaire d'archéologie de la Faculté des Lettres de Jassy a entrepris, en 1943, des sondages méthodiques. Ces sondages ont eu pour résultat la découverte de plusieurs vestiges d'habitats néolithiques et de quelques sépultures hallstattiennes à inhumation. L'intérêt suscité par les découvertes de Truşeşti a déterminé, en 1951, l'Académie de la République Populaire Roumaine à inscrire dans son programme l'exploration active jusqu'à épuisement de la station néolithique de Truşeşti. À cet effet, les fouilles ont eu lieu sur la Ţuguieta durant cinq ans, de 1951 à 1954 et en 1956. Une surface de 14.300 m², c'est-à-dire les 2/3 de l'aire de la station, a été explorée.

Parallèlement à ces travaux de grande envergure dont le principal objectif était la station néolithique de Ţuguieta, d'autres travaux plus réduits, ont été effectués dans les environs, à Truşeşti et à Ionăşeni, dans le but de compléter les découvertes plus récentes de Ţuguieta datant du début de l'époque hallstattienne et de l'époque des migrations.

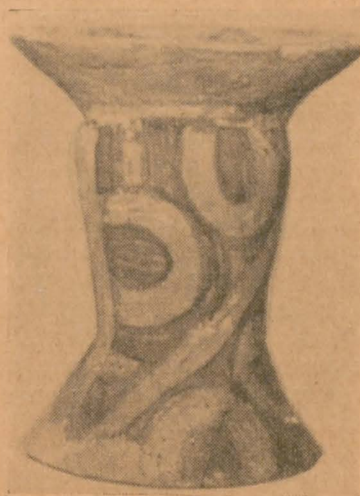
Voici la méthode qu'on a utilisée dans les recherches de Ţuguieta: on a pratiqué au milieu de la station une tranchée longitudinale de 2 m. de largeur; sa longueur a atteint jusqu'à présent 260 m. D'un côté et de l'autre de cette tranchée, on a creusé à des intervalles de 15 m. d'autres tranchées de 2 m. de large, perpendiculaires sur la tranchée longitudinale. Par la suite, les surfaces qui se trouvaient entre ces tranchées ont été étudiées au moyen d'autres tranchées d'un mètre de large, à des intervalles de 2,20 m., en pratiquant des élargissements respectifs à la hauteur des complexes d'habitations.

On a dépisté de cette manière, dans la surface explorée, toutes les habitations et leurs annexes, ainsi que presque toutes les fosses et les sépultures. Outre ces travaux effectués sur le plateau proprement dit, on a sectionné aussi en partie l'extrémité septentrionale des vallons au pied de la colline au moyen de huit tranchées, en mettant à découvert à cette occasion le fossé de défense de la station.

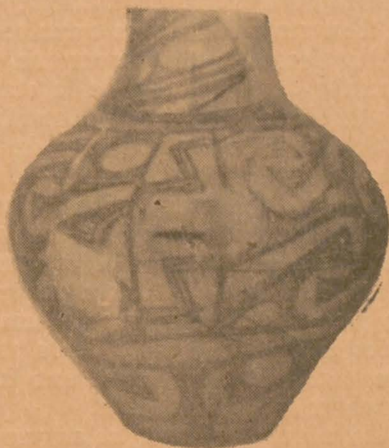
Le résultat principal des fouilles de Truşeşti est certainement constitué par la mise à découvert, sur une grande échelle, de la station néolithique de l'époque de la culture Cucuteni (les phases Cucuteni A et B) dont on a découvert jusqu'à présent 55 habitations (50 appartenant à la phase Cucuteni A et 5 appartenant à la phase Cucuteni B), 30 annexes et plus de 150 fosses (pl. I). À cet égard, les fouilles de Truşeşti sont, jusqu'à présent, les plus vastes que l'on ait effectuées sur le territoire de la Roumanie dans une station cucuténienne.

Au point de vue stratigraphique, les restes d'habitations de Cucuteni B gisent parfois au même niveau que ceux de la phase Cucuteni A, par dessus même des enduits calcinés d'argile des habitations de la phase Cucuteni A. Bien qu'on rencontre parfois ensemble les vestiges d'habitations des deux phases, ils ne sont cependant pas contemporains, car ils appartiennent à deux dépôts qui se succèdent. Leur association n'est qu'apparente, étant probablement due à l'action mécanique des torrents ou à d'autres agents atmosphériques, ou encore à l'éventuelle intervention ultérieure de l'homme.

La station néolithique de Ţuguieta a débuté probablement par le

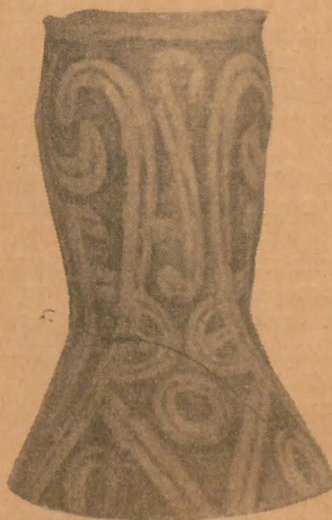


1



2

M. 361 — P. 97



3



4

Fig. 1. — Vases à décor peint de la phase Cucuteni A. 1, 3—4 = 1/4 ; 2 = 1/6.

creusement du fossé de défense. Plus tard, dans les espaces demeurés libres entre les anciennes habitations de la phase Cucuteni A, vers le milieu de la station, là où s'élargit le plateau de Ţuguieta, on a construit d'autres habitations appartenant à la phase Cucuteni B.

D'intéressantes observations ont été faites sur la disposition des habitations dans le plan de la station et sur le système de construction de ces habitations. On a constaté ainsi, en ce qui concerne le plan de la station, que les habitations de la phase Cucuteni A, de forme rectangulaire et à orientation différente, étaient isolées ou groupées parfois autour d'une cour centrale, formant plusieurs rangées le long de la station. Il se pourrait en ce cas, que les habitations isolées correspondissent à des familles isolées, tandis que les habitations groupées, à une famille accrue au cours des générations. D'après les données recueillies jusqu'à présent, il semblerait que ces habitations eussent été plus espacées à l'est du centre de la station, vers le fossé de défense, précisément dans la région où ont été installées plus tard les habitations de la phase de Cucuteni B.

On a pu constater relativement au système de construction des habitations, que dans la plupart des cas, les habitations ont été construites sur une plate-forme faite de bois fendu et placé en travers, enduite de terre glaise, à une ou à plusieurs reprises, après quoi a été fixé le squelette en bois de la maison, reliant les parois et la toiture.

Ces plate-formes, qui correspondent aux *plostchadki* tripoliens, sont calcinées; elles sont caractérisées par des restes de bois fendu qui se trouvent sur leur face inférieure (pl. II). Il est curieux qu'au-dessous on n'ait jamais découvert des morceaux de bois carbonisé. Quoiqu'on ait la certitude que la plate-forme de terre glaise calcinée représente le plancher de l'habitation, on n'a pu encore expliquer à ce point de vue l'absence de tout vestige de bois sous la plate-forme. Ce bois aurait-il pourri avant l'incendie des habitations ? On le suppose, mais on n'en a pas encore la certitude. Peut-être connaîtra-t-on la vérité, après l'analyse des échantillons du sol qui se trouve en face des impressions de bois fendu.

En tous cas, dans les stations cucuténiennes, à l'encontre d'autres stations néolithiques de Roumanie, grâce à ces plate-formes qui représentent des éléments de construction fixés au sol, on peut reconstruire, avec une précision suffisante, aussi bien la forme rectangulaire que les dimensions des habitations. Elles varient en général entre 10 et 100 m^2. Jusqu'à présent, on a obtenu peu de données concernant les intérieurs et nous n'avons aucun indice en ce qui concerne l'entrée et la toiture des habitations.

Les parois des habitations étaient construites en treillis serré de branchages ou en roseaux, recouverts d'un enduit mince d'argile mêlée de bale. A leur tour, les pieux qui fixaient les parois étaient enfoncés dans des trous percés à l'extrémité des poutres du plancher ou parfois directement dans le sol à côté de la plate-forme. D'après les restes d'un mur effondré, qui ont été conservés depuis le bas de la maison jusqu'à la mince solive du haut, on a pu reconstituer la hauteur des pa-



Fig. 2. — Vase à décor peint de la phase Cucuteni A.

rois de l'habitation qui était de 2,05 m. On suppose, d'après les restes conservés des rebords des fenêtres, que la forme des fenêtres avait dû être ronde.

On a réussi à préciser, en outre, à l'aide des débris conservés du four à chauffer et à cuire qui se trouvait à l'intérieur de l'habitation, le type, la forme et les dimensions de cet élément important. C'est ainsi qu'on a établi qu'il s'agit de fours simples, rectangulaires, dont le côté mesure environ un mètre, ayant l'âtre (le foyer) sur une plateforme surélevée en terre glaise et surmontée probablement d'une voûte, faite de branchages recouverts de torchis.

On rencontre aussi, à l'intérieur des habitations cucuténiennes, des plate-formes et des objets du culte, de grandes dimensions, en terre glaise mélangée de bale, en forme d'idoles (dans la phase Cucuteni A) ou d'autels (dans la phase Cucuteni B), ainsi que de nombreux fragments de céramique ou des vases entiers peints ou non-peints, des outils de pierre ou de silex, des figurines anthropomorphes et zoomorphes en argile cuite, des os d'animaux domestiques et sauvages, etc. Ces découvertes nous aident à reconstituer la vie matérielle et spirituelle des hommes qui ont habité la station de Ţuguieta dans la période du néolithique avancé.

Aux environs des habitations, se trouvaient les fours pour la cuisson des vases, dont il n'est resté qu'une ou plusieurs plaques perforées partiellement, ainsi que des fragments de la voûte effondrée dans la fosse du four.

On a trouvé aussi, tout près des habitations et en certains cas au dessous, des annexes, des foyers simples et surtout des fosses différentes de forme et de dimensions. Ces dernières, après que l'argile en a été extraite pour le torchis des habitations, ont été remplies de toutes sortes de détritus ménagers, provenant des habitations et servant de fosses à ordures.

Bien que ces vestiges d'habitations se superposent parfois, ils appartiennent toutefois à la même phase de culture (Cucuteni A). Ceux d'en dessous, reliés aux habitations de Cucuteni A, des environs, n'ont pas été complètement écartés lorsque les anciens habitations ont pris de l'extension ou lorsqu'on a construit de nouveaux habitations appartenant toujours à la phase Cucuteni A.

Un autre résultat important des explorations de Ţuguieta est aussi la découverte du fossé de défense, en face de la combe qui se trouve du côté de l'extrémité ENE de la station. Ce fossé de défense fait partie du système des fortifications néolithiques, caractérisé par des fossés ouverts dans les parties les plus facilement accessibles, système qui est représenté en Roumanie par certaines stations néolithiques de Moldavie, du SE de la Transylvanie et du SO de l'Oltenie [1]). En ce qui concerne la Moldavie, la fortification des stations de cette époque

---

1) Cf. M. Petrescu-Dîmboviţa, le chapitre *Şanţurile de apărare* (Les fossées de défense), dans le tome *Hăbăşeşti, Monografie arheologică* (Monographie archéologique), Bucureşti 1954, p. 221.

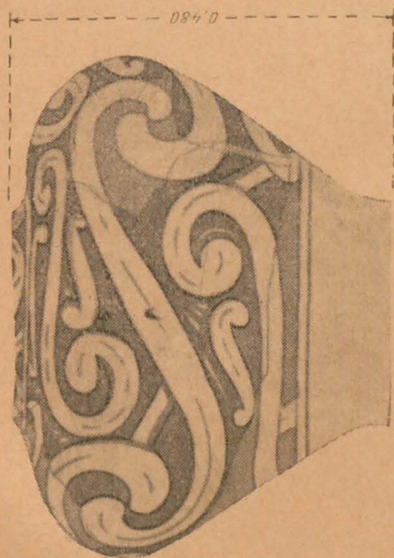
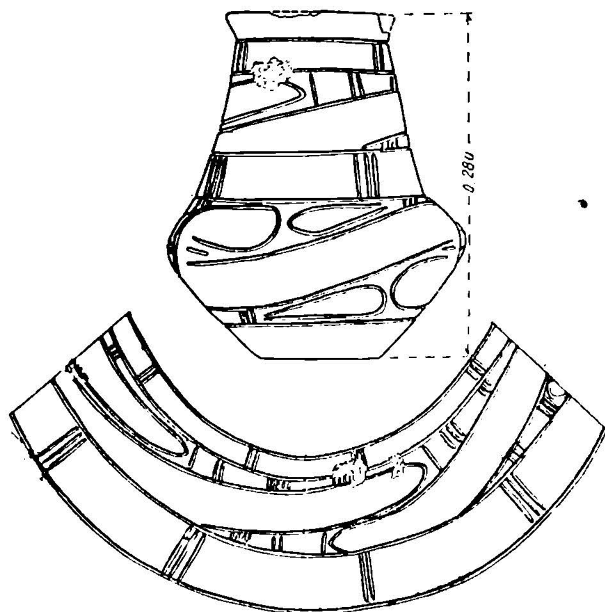






Fig. 3. — Vase à décor peint de la phase Cucuteni A.

à l'aide d'un ou de deux fossés de défense a été mise en rapport avec la pénétration dans cette région de certains éléments étrangers d'origine orientale, improprement dénommés Cucuteni C [2]). Il est pourtant probable que l'importance économique, sociale et de culture atteinte par les tribus de certaines stations néolithiques les a déterminées à se fortifier contre les sociétés ennemies voisines qui se trouvaient en de-



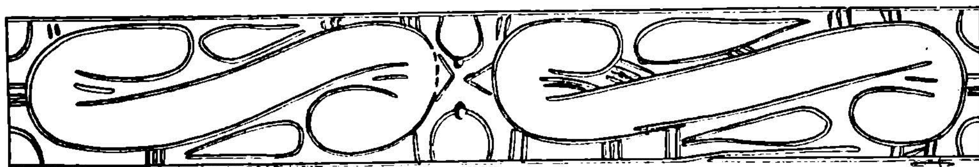


Fig. 4. — Vase à décor en creux de la phase Cucuteni A.

hors de la tribu respective [3]). Cette explication n'exclut pourtant pas la possibilité de croire que ces fossés aient été utilisés parfois aussi comme défense contre les animaux sauvages ou bien pour isoler les troupeaux des habitations et des provisions de fourrages [4]).

---

2) Cf. I. Nestor, *Der Stand der Vorgeschichtsforschung in Rumänien*, dans le *22 Ber. d. röm. germ. Komm.* 1932, p. 37. Voir aussi M. Petrescu-Dîmbovița, *Date noi asupra inmormintărilor cu ocru în Moldova* (Nouvelles données sur les enterrements à l'ocre en Moldavie), dans *Studii și Cercetări de Istorie Veche*, I (1950), 2, p. 123.

3) M. Petrescu-Dîmbovița, le chapitre *Șanțurile de apărare* (Les fossés de défense), p. 220.

4) *Ibid.*

Il résulte de l'étude des restes de culture matérielle découverts dans l'aire de la station de la phase Cucuteni A de Ţuguieta, que les tribus néolithiques qui y résidaient entretenaient des relations avec les tribus cucuténiennes des stations voisines et avec les tribus tripoliennes du territoire de la R.S.S. Ucrainienne, ainsi qu'avec les tribus égéennnes plus lointaines.

Du point de vue économique, on peut affirmer, en se basant sur ces découvertes, que les tribus néolithiques de Ţuguieta ont associé les deux branches principales de la production, la culture primitive des céréales et l'élevage du bétail. En outre, les hommes qui y habitaient s'adonnaient à la chasse, à la pêche et à la cueillette des mollusques, ainsi qu'à la production de la céramique et des outils de pierre,

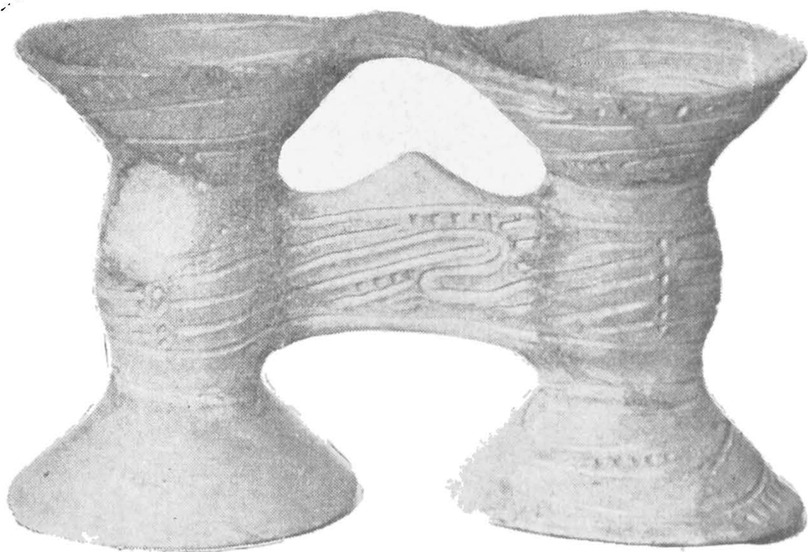


Fig. 5. — Vase binocle à décor en creux de la phase Cucuteni A. 1/3.

silex, os, corne et argile cuite, suivant les nécessités de production de la période respective. Ce qui caractérise la production de cette époque c'est le travail en commun, ainsi que le prouve surtout la construction des habitations et l'aménagement du fossé de défense qui ont constitué les travaux collectifs les plus étendus et de la plus haute importance pour la station.

Le matériel archéologique le plus riche de l'aire de la station est constitué par la céramique qui appartient à trois types : céramique peinte en trois couleurs (blanc, rouge et noir), céramique à décor incisé et céramique d'usage courant. La céramique peinte est caractérisée par des motifs en spirales et plus rarement à méandres, à bandes larges et

blanches, exécutées selon la technique négative (fig. 1, 2 et 3). Le type à décor incisé est très fréquent à Truşeşti (fig. 4 et 5), où l'on rencontre également une nouvelle variante, caractérisée par la peinture en brun de la bande épargnée (pl. III).

Les hommes de la station de Ţuguieta ont fait des progrès dans la production de la céramique peinte ou à décor incisé, en faisant preuve d'une maîtrise particulière, résultat probable d'une expérience plus étendue dans la production de ces sortes de céramiques. C'est ainsi que s'expliquent certains éléments nouveaux relatifs aux formes et au décor des vases récemment découverts dans les stations néolithiques de la phase Cucuteni A de Ţuguieta.

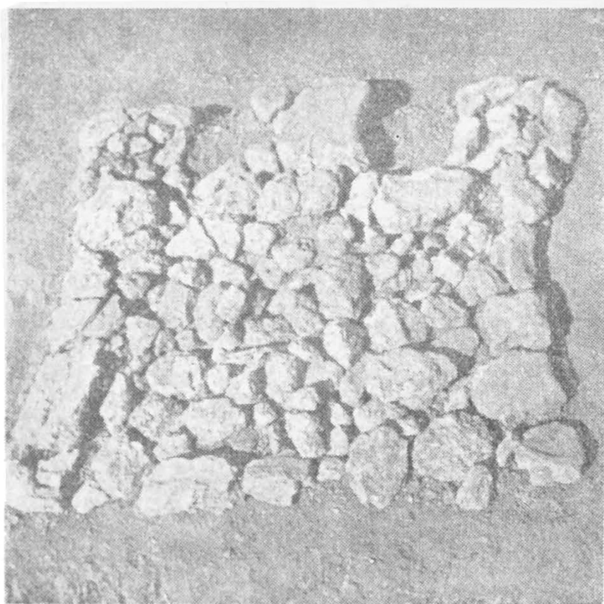


Fig. 6. — Reconstitution de la grande pièce cultuelle de la demeure XXXVIII de la phase Cucuteni A. Environ 1/10.

En ce qui concerne la vie spirituelle de la société respective, la découverte au centre de l'aire des habitations de deux grandes constructions servant au culte, en argile cuite, jusqu'à présent uniques dans l'aire de propagation de la culture Tripolie-Cucuteni-Ariuşd, est de la plus grande importance. Une de ces pièces représente une façade, pourvue dans sa partie supérieure de deux idoles de dimensions différentes, probablement la déesse-mère et son acolyte à la tête en forme de récipient et avec un pendentif sur la poitrine. La plaque proprement dite porte encore d'autres représentations d'idoles en forme de colonne, par groupes de trois, de part et d'autre d'un orifice central (pl. IV). La seconde pièce représente probablement l'habituelle divinité féminine les bras levés (fig. 6).

Ces pièces de culte, constituées par des éléments d'affinité égéenne, sont probablement liées à la fécondité et à la fertilité. Leur présence à l'intérieur de certaines habitations du centre de la station pourrait être en relation avec les portions de certaines chambres, consacrées au culte, où l'on faisait probablement des sacrifices et où l'on effectuait les rites du culte et de la magie, ainsi qu'on l'a supposé pour certaines stations de la R.S.S. Ucraïnienne.

Par rapport également avec le rituel du culte, il y a les tables supports en argile, un grand vase à provisions décoré dans sa partie supérieure de plusieurs groupes en relief de figurines féminines et masculines associées (fig. 7), ainsi que les figurines anthropomorphes et zoomorphes. On y distingue les figurines humaines, de type troyen, en argile (fig. 8,2) et une seule figurine, en métal blanc. Il y a enfin un exemplaire féminin entièrement en argile avec des motifs incisés. Cet exemplaire est caractérisé par la représen-

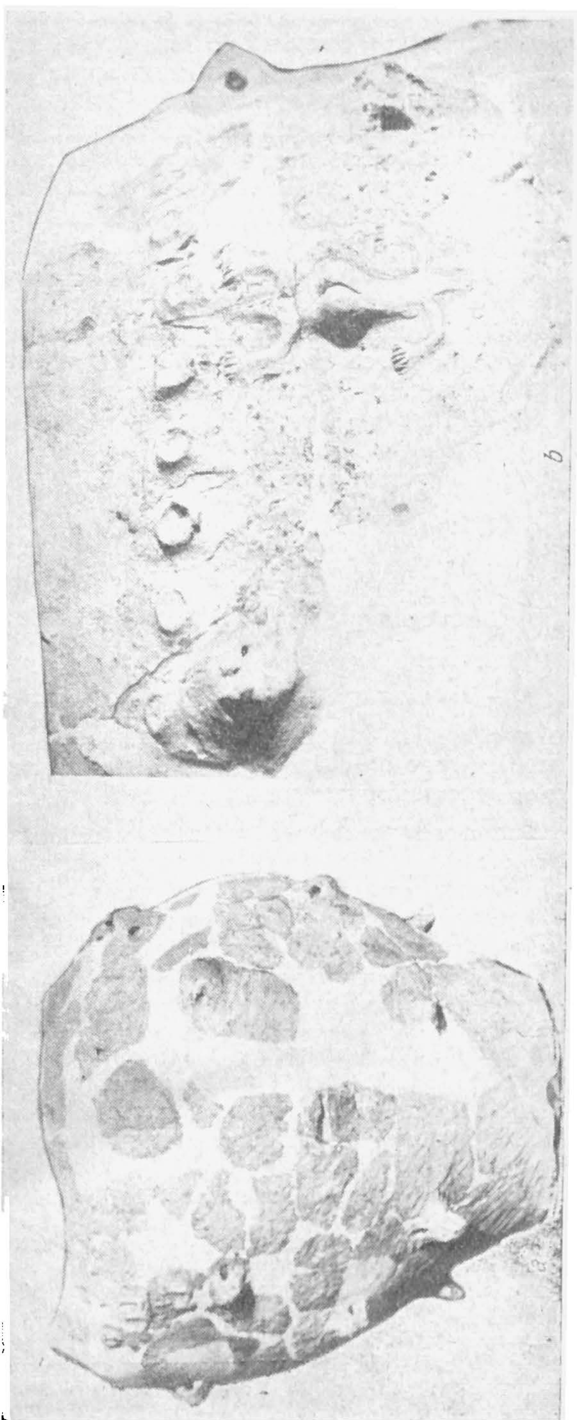


Fig. 7. — Vase avec des figures anthropomorphes en relief, phase Cucuteni A. *a* = 1/10; *b* = environ 1/4.

tation plastique du collier, de la ceinture et des cheveux (pl. V). En outre, la découverte d'une idole en terre cuite, en forme de petit cône, à la tête stylisée (fig. 8,1), qui est unique jusqu'à présent dans l'aire de propagation de la culture Tripolie-Cucuteni-Ariuşd, présente une importance toute particulière. La découverte de cette idole explique la signification des petits cônes d'argile, qui sont très fréquents dans les stations néolithiques de Moldavie et de la R.S.S. Ucraïnienne [5].)

En ce qui concerne l'habitat néolithique de Țuguieta, outre les résultats relatifs à la station de la phase Cucuteni A, on a obtenu également d'autres résultats, particulièrement importants, concernant l'habitat de la phase Cucuteni B, situé en ce lieu. C'est ainsi, qu'au moyen de la découverte des habitations et des annexes remontant certainement à cette phase, on prouve qu'un habitat a existé à partir de cette époque sur la Țuguieta. D'après les dernières investigations, il

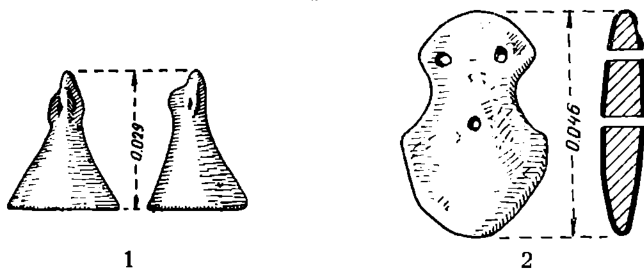


Fig. 8. — Idole conique (1) et en forme de violon (2) de la phase Cucuteni A.

semble que cet habitat a été plus intense à l'est du centre de la station. On a précisé par la suite, grâce à des observations stratigraphiques, qu'il y a succession des vestiges d'habitats des deux phases néolithiques de cet endroit, Cucuteni A et Cucuteni B.

On a obtenu, en outre, par l'exploration des vestiges d'habitations de la phase Cucuteni B, toute une série de données importantes relatives à la construction et à l'aménagement intérieur des habitations, ainsi qu'aux relations de production et à la vie spirituelle de la société primitive de cette station.

Quant à la vie économique, on a constaté que les hommes ont continué à s'occuper d'élevage, de la culture des céréales, de la chasse et de la pêche, on a constaté aussi le développement de la production céramique (fig. 9) et de la technique des outils.

Tout cela a probablement contribué à l'accroissement de la productivité du travail et à l'accentuation du rôle économique de l'homme.

---

5) Des pièces semblables ont été publiées par Hubert Schmidt dans la monographie *Cucuteni in der oberen Moldau, Rumänien*. Berlin u. Leipzig, 1932, fig. 17 (en haut); T. S. Passek dans la monographie *Periodizatia tripolskih poselenii (III–II tiseacеletne do n. e.)* dans la publication *Materiali i issledovaniea po Arheologhii SSSR*, 1949, nr. 10, fig. 14; H. Dumitrescu, le chapitre *Diferite obiecte* (Divers objets), dans le tome *Hăbăşeşti, Monografie Arheologică* (Monographie archéologique), Bucureşti, 1954, fig. 47 etc. Dans la p. 486 de la dernière oeuvre citée l'auteur fait la mention qu'on n'a pas expliqué encore d'une manière satisfaisante le but de ces petits cônes en terre cuite.

Cette situation se reflète peut-être aussi dans la vie spirituelle de la société respective, ainsi que le prouvent les quelques figurines masculines de la phase Cucuteni B, récemment découvertes à Ţuguieta. La découverte aussi de trois constructions de culte en forme d'autels, dont deux de forme ronde et une aux côtés légèrement concaves qui correspondent probablement aux formes initiales des tables de sacrifice en forme de croix de la grande station tripolienne de Vladimirovka en territoire ucraïnien[6]), présente une importance particulière pour la vie spirituelle de la société primitive. Par analogie avec les hypothèses de Vladimirovka, il se peut que les autels de Truşeşti aient été eux aussi en relation avec un lieu de culte situé à l'intérieur de l'habitation.

On a fait d'autres observations intéressantes concernant le mode



Fig. 9. — Vase peint de la phase Cucuteni B.

de construction du tertre de l'extrémité ouest de Ţuguieta. On a réussi à constater, en explorant par des fouilles complètes ce tertre d'une hauteur de 0,90 m. et d'un diamètre de 22 m. au maximum, qu'il consiste en un noyau de sol plus compact avec des impressions végétales; qu'il est recouvert d'une couche de terre, dans laquelle on a trouvé des tessons du type Cucuteni A et B. Enfin, le noyau du tertre a été partiellement consolidé par un large cordon de terre à remblai, plus friable, mêlée de morceaux de crépi calciné et de tessons des phases Cucuteni A et B.

De même, en déblayant davantage le terrain autour du tertre, on

6) Cf. T. S. Passek, *oeuvre citée*, p. 63.

a précisé que les sols du noyau et de la chappe du tertre proviennent des environs, par suite des fouilles de surface effectuées dans l'aire des stations néolithiques de Ţuguieta. Mais la succession des sols du tertre a été inverse par rapport à celle de la station. Ainsi, on a déposé d'abord le sol à ancien humus provenant de la surface, en construisant avec lui le noyau du tertre que l'on a ensuite recouvert du sol déposé sur les vestiges d'habitats néolithiques des phases Cucuteni A et B.

Quoiqu'à la suite du dérangement qui a eu lieu on n'ait trouvé aucune sépulture à l'interieur du tertre, on peut quand même admettre — étant donné les tessons de type Cucuteni B de la terre de remblai



Fig. 10. — Sépulture du cimetière de la phase Noa, de la fin de l'âge du bronze et du début du Hallstatt.

et le fait qu'une sépulture du début du Hallstatt a dérangé, dans un secteur du tertre, la masse d'argile calcinée du cordon—que le tertre est plus récent que la phase Cucuteni B et plus ancien aussi que les sépultures du début du Hallstatt. Durant ce grand laps de temps de près d'un millénaire, il est probable que le tertre date de la phase de transition du néolithique à l'époque du bronze ou peut-être du début même de l'époque du bronze, devant être mis en relation avec les tribus d'éleveurs de bétail du groupe Horodiştea-Folteşti (Gorodsk-Usatovo).

Une autre découverte importante à Ţuguieta est constituée par une nécropole de 118 sépultures à squelettes accroupis dont 116 simples et deux doubles. En outre, dans l'aire de la station on a découvert 8 autre sépultures isolées à squelettes accroupis, qui datent sûrement de la même époque.

Grâce au grand nombre de sépultures découvertes, la nécropole de Truşeşti est à l'heure actuelle la plus grande nécropole de notre pays, datant du début du Hallstatt, qui ait été presqu'entièrement explorée.

Les sépultures de la nécropole sont disposées en plusieurs rangées, à des intervalles réguliers et elles ne semblent pas avoir été groupées d'après l'occupation, l'âge ou l'état social.

En ce qui concerne le rite funéraire, il est caractérisé par l'inventaire parcimonieux des sépultures qui consiste d'habitude en un ou tout au plus deux vases de terre cuite (fig. 10), à côté desquels on a placé parfois un morceau de viande avec l'os respectif. Dans un seul cas, on a mis aussi un petit anneau d'or et, dans un autre, on a posé, près de la tête, un petit morceau d'osselets en deux rangées superposées.

Parmi les vases funéraires, on a remarqué particulièrement ceux qui présentent une arête ou un bouton à l'extrémité supérieure des anses surélevées (fig. 11).

La plupart des vases provenant des sépultures découvertes ne sont pas décorés. Il n'y en a que quelques-uns qui soient décorés de bandes à lignes incisées, à cannelures horisontales et obliques, à arêtes verticales en relief, à cordons appliqués, simples ou à alvéoles.

Pour fixer la date de la nécropole, on a tenu compte du fait que la céramique des sépultures présente des points de ressemblance avec la céramique plus ou moins apparentée de Transylvanie, de la région sous-carpathique de l'U.R.S.S. et de la R.S.S. Ucraïnienne.

On a constaté surtout des relations étroites avec la céramique à anses surmontées d'arêtes ou de boutons, provenant de certaines sépultures à squelettes accroupis du groupe Noa de Transylvanie, dont nous rappelons ici les plus connues, de Noa (rayon Staline, région Staline), Cluj (rue M. Gorki) et le premier groupe de Teiuş (rayon Alba, région Hunedora)[7]. En tenant compte du fait que les sépultures de Cluj et de Teiuş contiennent non seulement de la céramique, mais aussi quelques objets de bronze (des épingles à protubérances et des bracelets à entailles) qui datent avec certitude de la fin de l'époque du bronze et du début de l'époque du fer (environ 1000 a. n. e.), on peut admettre que les sépultures de la nécropole de Truşeşti, qui a livré une céramique identique, datent de la même époque[8]).

Il résulte de ce qu'on a découvert dans la nécropole de Truşeşti qu'elle appartient à des tribus locales. Ainsi, tant les formes et le décor de certains vases, que le rite funéraire—sépultures à inhumation à squelettes accroupis—prouve que l'aspect de culture matérielle de cette nécropole se développe sur un groupe de la culture Monteoru de la Moldavie septentrionale, qui correspond à celui de Balinteşti de la Molvie méridionale[9]).

L'occupation principale de ces tribus a été l'élevage du bétail, c'est ce qui résulte des quelques os d'animaux de certaines sépultures et surtout de la grande quantité d'ossements d'animaux des stations de type

---

7) Cf. M. Petrescu-Dîmboviţa, *Contribuţii la problema sfîrşitului epocii bronzului şi inceputului epocii fierului in Moldova* (Contributions au problème de la fin de l'âge du bronze et du début de l'âge du fer en Moldavie), p. 478 et suiv.

8) *Ibid.*, p. 479.

9) *Ibid.*

zolniki (cendriers), récemment découverts en très grand nombre dans la Dépression du Pruth Moyen et qui sont contemporaines de cette nécropole.

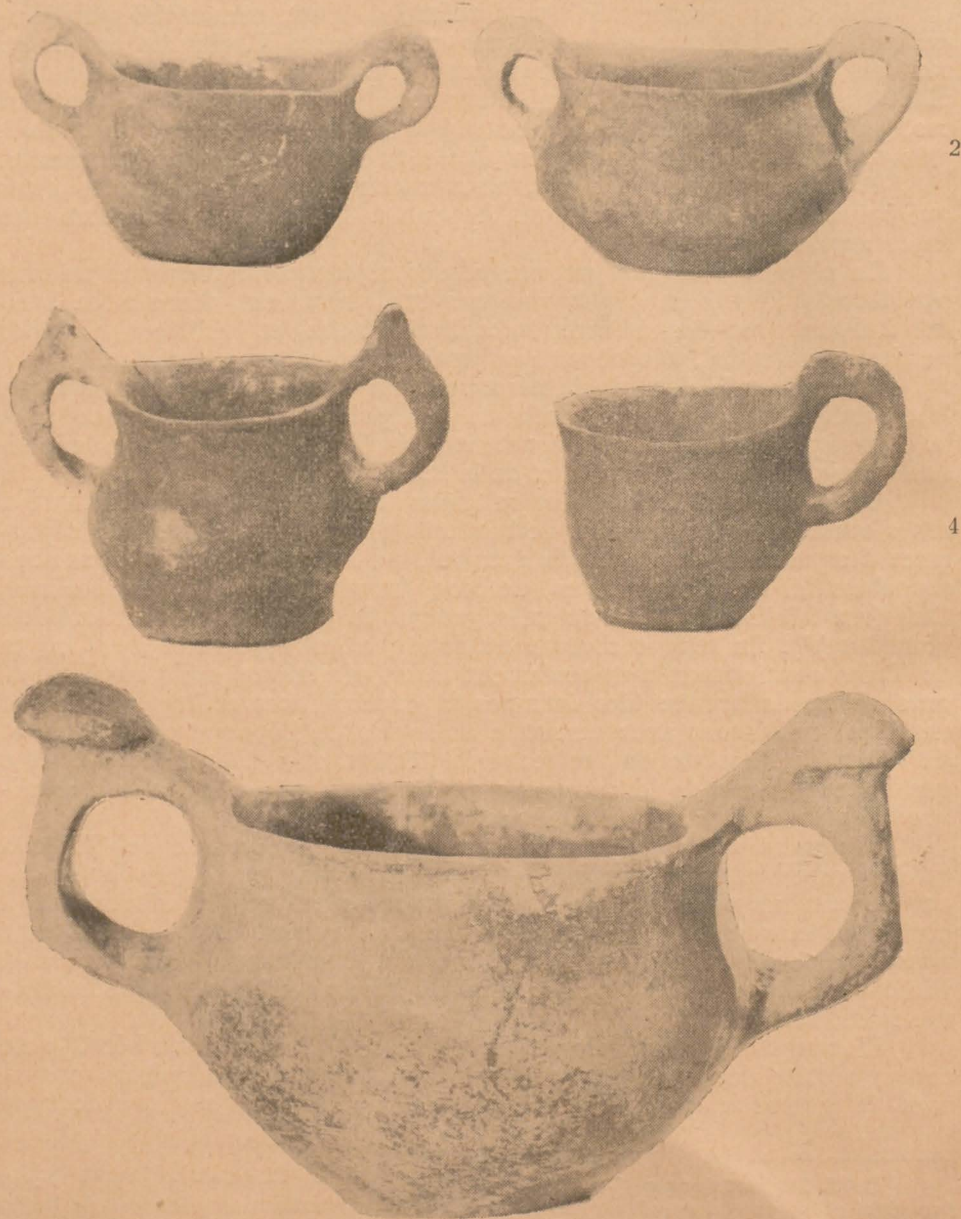


Fig. 11. — Vases de type Noa de la fin de l'âge du bronze et du début du Hallstatt. 1—4 = environ 1/2 ; 5= environ 2/3.

A la suite des explorations effectuées dans le voisinage de la nécropole de Ţuguieta, sur les restes de terrasse du lit majeur de la Jijia, on a pu préciser que la station des hommes ensevelis sur la Ţuguieta se trouvait sur les restes de terrasse des environs, dont on n'a fouillé que celle qui à été nommée le Tertre de la Plaine de la Jijia (Movila din Şesul Jijiei). Les conditions favorables d'habitation, d'existence et de circulation ont déterminé les hommes à s'établir sur le Tetre de la Plaine de la Jijia dès la fin de l'époque du bronze. C'est depuis lors que date le plus ancien habitat de cette station appartenant au groupe de culture Monteoru qui s'est développé d'une manière différente en Moldavie septentrionale, à une période immédiatement antérieure au groupe Noa, auquel correspond le dernier niveau d'habitat de cette région.

À l'occasion des fouilles, on a constaté que ces niveaux d'habitat sont construits surtout avec des vestiges calcinés d'habitations simples, construits en roseaux, en bois et en enduit mince d'argile mêlée de sable.

Le développement économique des tribus locales de la station du Tertre de la Plaine de la Jijia, ainsi que d'autres stations contemporaines de la Dépression du Pruth Moyen, a été dépendant surtout de l'élevage du bétail en troupeaux. A côté de l'élevage qui a été l'occupation économique principale, ces tribus se sont aussi occupées de la culture primitive des céréales, de la pêche et de la chasse aux animaux sauvages.

Le perfectionnement des tribus locales de pasteurs dans la production d'objets en os s'explique aussi par leurs relations avec l'élevage du bétail. A ce point de vue, une aiguille de parure avec des proéminences sur le corps (fig. 12,2), imitée d'après un type similaire en bronze, mérite une attention spéciale, ainsi que la pointe d'une flèche pyramidale à trois arêtes (fig. 12,1). Par suite de la pénurie de métal ces tribus ont été obligées de travailler l'os pour la production des objets de parure et même de leurs armes, d'après les prototypes correspondants en métal.

Par contre, il résulte des données que nous possédons que la métallurgie du bronze a été moins développée chez ces tribus. C'est ainsi que s'explique le fait que la station du Tertre de la Plaine de la Jijia n'a livré que quelques épingles de bronze; et nous n'avons pas la certitude qu'elles aient été produites sur place, car nous ne possédons jusqu'à présent aucune preuve en ce sens.

En outre, les indigènes ont produit en abondance des vases en terre cuite, parmi lesquels on distingue ceux du type Noa, à boutons ou à arêtes sur une anse surélevée, semblables à des vases de la nécropole de Ţuguieta et des autres stations de cette époque de la Dépression du Pruth Moyen.

De la même époque que le dernier niveau d'habitat de la station du Tertre de la Plaine de la Jijia, datent aussi d'autres dizaines de stations identifiées jusqu'à présent dans la Dépression du Pruth Moyen, dans les vallées de la Jijia et du B hlui, dont on n'a exploré que celles de Corlăteni, Larga-Jijia et Valea Lupului.

On rencontre des stations de ce type aussi bien dans le reste de

la Moldavie que plus loin, vers l'est, dans la partie ouest de la R.S.S. Ucraïnienne jusqu'au Dniéper Moyen. Par contre, on connaît mieux les sépultures du groupe Noa en Transylvanie, qui appatiennent à cette époque. En ce qui concerne les stations contemporaines de ce groupe on a récemment découvert une seule station à Moreşti. Nous espérons que le nombre des découvertes de sites de cette époque augmentera à la suite des prochaines explorations qui auront lieu en Transylvanie et que les nouvelles découvertes permettront d'expliquer le passage des stations de la fin de l'époque du bronze à celles du début de l'époque du fer, tel que nous l'indiquent les tasses à boutons sur anses, dérivées des formes de tasses de l'époque du bronze, comme par exemple à Otomani et à Pecica.

Il résulte des données que nous possédons jusqu'à présent que ces stations si fréquentes en Moldavie, surtout dans la Plaine de la Moldavie septentrionale, sont contemporaines de la nécropole de la Ţuguieta ainsi que des dépôts de bronzes de Moldavie, datant de la fin de l'époque du bronze et du début de l'époque du fer.

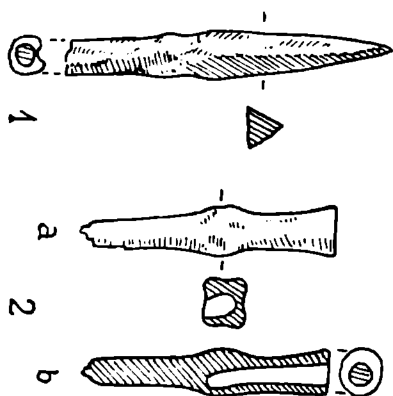


Fig. 12. —Truşeşti—Movila Şesul Jijiei. Pointe de flèche (1) et la partie supérieure d'une épingle en os (2) provenant d'un cendrier.

On a identifié en outre à Truşeşti, par suite d'observations stratigraphiques, toujours à l'endroit du Tertre de la Plaine de la Jijia, encore un aspect de culture hallstattienne d'une phase plus récente. Ainsi on a trouvé récemment des vestiges d'habitat datant de cette phase plus récente du début du Hallstatt, à Corlăteni (rayon Dorohoi) et à Holboca (rayon Jassy).

De cette manière, petit à petit de nouvelles contributions nous font connaître le Hallstatt moldave qui a été fort peu étudié ici, tout comme dans le reste de la Roumanie.

C'est également à l'occasion des récentes fouilles de Truşeşti qu'on a obtenu, en dehors des résultats relatifs à l'époque de la commune primitive, aussi d'autres résultats concernant le début de l'époque des migrations (IV-ème siècle de n. e.), particulièrement importants pour cette époque.

C'est ainsi qu'on a trouvé sur Ţuguieta quelques vestiges isolés d'habitats et 13 sépultures d'inhumation datant de cette époque.

Les vestiges d'habitats ne sont représentés que par quelques tessons grisâtres, travaillés au tour, quelques fragments d'amphores, un mors en fer et une boucle en bronze avec l'anneau attaché à une plaque rectangulaire, terminée par une extrémité étroite. En outre, il y a aussi quelques fosses simples qui dérangent parfois la plate-forme des habitations néolithiques. En général, ces vestiges d'habitats de la Ţuguieta, de même que ceux hallstattiens, sont sporadiques et n'indiquent aucune sorte de station à cet endroit.

Tout aussi disséminées sont les 13 sépultures dont la majorité possède des fosses d'une profondeur atteignant jusqu'à 2 mètres. Ces fosses, de forme rectangulaire aux coins arrondis, ont été creusées habituellement entre des habitations ou en face d'elles et plus rarement dans l'aire même des fosses néolithiques. En creusant, on a parfois laissé sur les côtés longitudinaux, vers le fond, un gradin étroit qui servait à soutenir les extrémités des poutres fendues, rangées en travers des tombes, en guise de couvercle (pl. VI,2). On a constaté, de même, d'après les restes de bois conservés, qu'en certains cas, le fond aussi de la tombe était revêtu de bois fendu en forme de planches minces.

Les squelettes découverts se caractérisent par les crânes intentionnellement déformés (pl. VI, 1), rencontrés avec certitude en trois cas et surtout par les ossements dérangés de leur position normale, sans qu'on puisse préciser s'il s'agit d'un rite ou si c'est l'effet d'une autre cause. Il est pourtant certain que les animaux ont aussi contribué à déranger certains ossements par les couloirs qu'ils ont creusés plus facilement dans la terre de remblai de couleur noire des tombes de cette époque.

En un seul cas, deux pieds de cheval ont été placés symétriquement sur les extrémités des poutres du couvercle qui recouvrait les ossements tandis qu'en un autre cas on a placé, à côté des restes du corps et des pieds du cheval, la tête aussi du cheval, approximativement au milieu du couvercle en planches.

L'inventaire des tombes consiste en objets de parure et plus rarement en outils. Parmi les objets de parure on distingue surtout une fibule en bronze à long ressort et avec porte-agrafe allongé. D'autres fois, on a trouvé sur le crâne trois appliques de bronze en minces plaques triangulaires, pourvues de trois orifices aux extrémités et décorées sur les bords, tout autour, de petites proéminences.

Parmi les os du même squelette, gisaient éparpillées aussi quelques perles en verre dont quelques-unes dorées et une perle en spirale de bronze, provenant d'un collier porté probablement au cou. On a aussi trouvé, en outre, un bracelet en bronze aux extrémités ouvertes, larges, plates, aux bords légèrement ondulés, un petit anneau de bronze en forme de losange et aux extrémités ouvertes, ainsi que des perles en os et des coquilles éparpillées provenant probablement des colliers du cou.

En ce qui concerne les outils, on a trouvé quelques petits couteaux en fer, quelques-uns presqu'entiers, dont l'un était porté dans une bourse à la ceinture. On a découvert aussi une pierre à aiguiser, ainsi que d'autres restes d'objets en fer non-déterminés. Par contre, la céramique est, pour le moment, rare. Dans une seule tombe on a trouvé plusieurs tessons éparpillés, provenant d'un vase de couleur gris foncé et verni de noir à l'extérieur.

En s'étayant sur ces objets et surtout sur la fibule et sur le bracelet en bronze, ainsi que sur les pièces en métal éparses de Ţuguieta, on peut admettre que les treize tombes récemment découvertes sur la Ţuguieta datent du IV-ème siècle avant notre ère.

Ces tombes, par le rite d'inhumation, se distinguent des sépultures de Izvoare et de Sîntana de Mureş. Elles appartiennent à un autre groupe ethnique qui devrait plutôt être mis en relation avec les tribus sarmatiques, ainsi que le suggèrent certaines pièces de l'inventaire des sépultures ou des découvertes isolées de Ţuguieta (par ex. des boucles de ceintures, des bracelets, le mors, etc.).

C'est également au début de l'époque des migrations que remontent deux importantes stations voisines de Ţuguieta, identifiées au lieu dit «Pe Cuha» de Truşeşti et «La Ţintirim» de Ionăşeni. À l'occasion des sondages effectués dans les deux stations, on a obtenu une série de

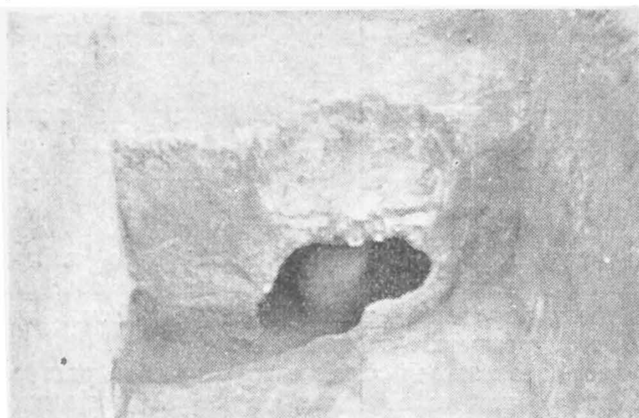


Fig. 13. — Truşeşti—Pe Cuha Four No. 1 (section), début de l'époque des migrations (III–IV^{e} siècles).

données particulièrement importantes ayant trait au genre de vie de ceux qui ont habité cet endroit, ainsi qu'à l'aspect de leur culture matérielle.

On a pu préciser ainsi le type d'habitation, cabane et hutte à foyer simple, petit et rond, avec un enduit d'argile appliqué d'habitude sur une couche de gravier. Près des habitations, on a trouvé aussi de petites fosses à ordures.

On a découvert, en outre, dans la station «Pe Cuha» deux fours de potier, creusés dans la terre et desservis par une fosse commune de forme ovale (fig 13). C'est en Roumanie le seul exemplaire de ce genre.

Les observations attentives faites sur le chantier par les archéologues et par un ethnographe ont permis de préciser les caractéristiques de ces fours : un rond d'argile sur le bord, une plaque avec des trous entre la chambre du dessus pour les vases et celle du dessous pour le feu, le foyer crépi tout commes les parois des deux chambres, un couloir d'accès à la chambre du feu et un pilier central, en un seul cas, ainsi qu'un mur mitoyen dans un autre cas, qui soutenaient la plaque aux trous.

À l'intérieur des habitations, dans le remblai des fosses ou à l'en-

tour, on a trouvé de nombreux fragments de céramique, quelques outils, des pièces d'ornement et des ossements d'animaux domestiques et sauvages.

La céramique se caractérise par l'espèce grise, de bonne qualité, travaillée au tour et décorée parfois de motifs à lignes luisantes en forme de zig-zag ou de grille. A côté de cette espèce, qui met en évidence une véritable maîtrise céramique, il en existe aussi une autre, en pâte compacte, grise et grumeleuse. Si l'on compare entre eux les exemplaires qui appartiennent à ces deux espèces on constate que ceux qui sont travaillés à la main ou de facture romaine sont moins nombreux.

Les outils sont représentés par quelques objets en fer (ciseaux, faucilles, couteaux), en os (épingles) et en terre cuite (poids pyramidaux et fusaïoles).

Enfin, de la catégorie des objets de parure font partie des perles en verre de couleur foncée, décorées d'ornements en forme d'oeil de couleur claire, des perles d'argile, des peignes unilatéraux d'os à manche semi-circulaire et un fragment de fibule à pied recourbé en dessous.

L'aspect de culture matérielle des deux stations de Truşeşti et de Ionăşeni n'est pas isolé en Moldavie, car il s'encadre dans la grande aire de propagation de la culture matérielle du début de l'époque des migrations dans cette région.

Par certains éléments d'inventaire (céramique grise lustrée, le type de peigne et la fibule à pied recourbé en dessous) cet aspect en Moldavie se rattache à la culture Tcherniakhov. En Transylvanie cette culture, connue jusqu'à présent surtout dans des nécropoles, par exemple à Sîntana de Mureş, est attribuée aux Goths. Cependant, en Moldavie, en tenant compte de la grande fréquence des stations de cette époque, ces éléments ne peuvent en aucun cas être attribués à une population restreinte, telle que les Goths. Par contre, sur ce territoire, habité dans les temps anciens par les tribus daces, par ex. par les tribus des Carpes, ces stations ne peuvent être attribuées, en premier lieu, qu'à ces tribus.

Dans ces stations de Moldavie, nous ne disposons pas encore d'indices relatifs au rapport entre cet aspect de culture matérielle et celui des Sarmates.

La présence des Sarmates, d'après le rite de sépulture, résulte, selon nous, des tombes de Ţuguieta. Il s'ensuit que le problème des relations des Sarmates avec la population devrait être étudié de plus près, car il se reflète dans les matériaux archéologiques.

Enfin, en restant dans le cadre du chantier de Truşeşti, on a entrepris aussi une série de reconnaissances archéologiques dans la vallée de la Jijia, dans le secteur situé entre Buhăceni et Albeşti, dans l'aire duquel se trouve la hauteur de Ţuguieta.

À l'occasion de ces investigations de surface, on a identifié et on a précisé les aspects de culture matérielle de ce secteur el l'on a déterminé l'intensité de peuplement à l'époque de la commune primitive, à l'époque des migrations et dans la période féodale inclusivement. De cette manière, les vestiges archéologiques découverts sur la Ţuguieta

ont pu être interprétés en relation avec le développement de la société humaine des environs et non pas d'une manière isolée.

Il est certain que les résultats obtenus jusqu'à présent à Trușești, sur la Țuguieta, au Tertre de la Plaine de la Jijia, ainsi qu'à «Pe Cuha» et à Ionășeni, au point «Țintirim», nous imposent l'obligation de continuer les fouilles.

Grâce aux futures fouilles de Țuguieta, on sera à même de compléter le plan des habitations néolithiques; on précisera mieux le tracé du fossé de défense et on obtiendra probablement de précieuses données sur le genre de vie et sur la mentalité des hommes de l'époque des deux phases de la culture Cucuteni, Cucuteni A et B. On connaîtra ainsi de mieux en mieux et plus complètement l'une des plus grandes stations cucuténiennes de Moldavie.

De même, en continuant les fouilles sur le Tertre de la Plaine de la Jijia et sur d'autres restes de terrasse des alentours, on obtiendra des données intéressantes sur les phases du Hallstatt.

Enfin, par la découverte d'autres sépultures du début de l'époque des migrations sur la Țuguieta, ainsi qu'en continuant les fouilles dans les stations de cette époque à Ionășeni—La Țintirim et à Trușești—Pe Cuha, on sera à même d'apporter d'autres utiles contributions relatives à une période très peu connue non seulement de l'histoire ancienne de la Moldavie, mais aussi de la Roumanie en général.

ГЛАВНЫЕ РЕЗУЛЬТАТЫ РАСКОПОК В ТРУШЕШТЬ

Краткое содержание

В среднепрутской депрессии северной Молдавии, в селе Трушешть, на холме Цугуета, расположенном над долиной реки Жижии, находится одно из самых важных неолитических поселений Молдавии, фазы Кукутень А. Защищенное с трёх сторон благодаря своему природному местоположению, это поселение имеет около 300 м в длину, а ширина его варьирует между 50 м на западе и 100 м на востоке.

Принимая во внимание всеобщий интерес, вызванный более давними раскопками в с. Трушешть, Академия РНР програмировала здесь интенсивные раскопки, чтобы вскрыть полностью это поселение. С этой целью холм Цугуета был исследован до настоящего времени в течение 5 археологических экспедиций (1951-1954 гг. и 1956 г.) и была раскопана площадь в 14.300 кв. метров, т.е. 2/3 всего поселения. Кроме этих крупных работ, начиная с 1953 года по 1954 год, были проведены раскопки меньшего масштаба в гальштатском поселении Мовила, расположенном в пойме реки Жижии. Одновременно с этим были проведены разведочные раскопки в окрестностях а именно в сёлах Трушешть и Ионэшень, а также внешний осмотр и сбор подъёмного материала в секторе между сёлами Бухэень и Албешть, между которыми расположен холм Цугуета. Все эти обследо-

вания были сделаны с целью как можно лучше определить открытия на холме Цугуета.

Основным результатом раскопок, проведённых в селе Трушешть, является, конечно массивное вскрытие неолитического поселения фазы Кукутены А и В. До настоящего времени было открыто 55 жилищ (50 фазы Кукутень А и 5 фазы Кукутень В), 30 пристроек и свыше 150 ям. С этой точки зрения раскопки в селе Трушешть являются до сих пор самыми крупными раскопками, проведенными когда либо в кукутенских поселениях нашей страны.

Раскопки дали возможность сделать стратиграфические наблюдения над остатками жилищ фазы Кукутень А и Кукутень В. Интересные наблюдения были сделаны также над расположением жилищ в плане поселения и над системой сооружения жилищ, соответствующих трипольским площадкам. Кроме того, удалось установить, что поселение на холме Цугуета было укреплено и рвом расположенном на ВСВ конце поселения.

Среди остатков материальной культуры, открытых здесь, преобладает керамика. В фазе Кукутень А, помимо обычного типа трёхцветной керамики, появляется также и новый вид, для которого характерным является коричневая роспись ленточного орнамента в сохраневшимся поле выемчатаго узора.

Что касается духовного развития общества фазы Кукутень А, особенно важным является тот факт, что среди некоторых жилищ, расположенных в центре поселение, были открыты два болших обрядовых сооружения из обожжённой глины, которые до сих пор являются единственными в ариале распространения культуры Триполье-Кукутень-Ариужд. Большой сосуд для хранения провизий очевидно также имеет связь с религиозными обрядами: верхная его часть украшена рельефными группами соединённых мужских и женских фигурок. Кроме того, открытие идола из обожжённой глинны, имеющего коническую форму и стилизованную голову объясняет значение маленьких глиняных конусов, которые встречаются часто и в неолитических поселенях СССР.

Другим важным открытием на холме Цугуета является могилник, где найдено свыше 120 могил со скорченными костяками. Судя по керамике типа Ноа из инвентария этих могил их нужно отнести, без сомнения, к концу эпохи бронзы и начялу эпохи железа (приблизительно 1000 г. до н. э.).

К тому же времени, как и могилник, относится и полъностю исследованное поселение типа зольники, открытое в урочище Мовила, расположенном в пойме реки Жижии. Большое количество костей животных, найденное в этом поселении, доказывает, что главным занятием племен, насекявших его, было скотоводство.

Кроме этого на холме Цугуета были обнаружены и 13 могил с трупо-положением, которые относятся к IV в. н. э. По своему инвентарию и некоторым характерным чертам обряда, можно предполагать что эти могилы принадлежали сарматам.

Кроме того, тоже в с. Трушешть, по случаю разведочных раскопок поселения, расположенного в урочище „Пе Куха" и относящегося к на-

чалу эпохи миграции (III-IV вв н. э.) были открыты две гончарные печи вырытые в земле, имея общую яму овальной формы. Этот тип гончарной печи является единственным до сих пор в нашей стране.

ОБЪЯСНЕНИЕ РИСУНКОВ

Табл. I. — Трушешть-Цугуета. План раскопок.
Табл. II.—Вид жилища XXXVII, фазы Кукутень А (1) и часть пола жилища XXXVII фазы Кукутень А (2).
Табл. III. — Большой сосуд фазы Кукутень А с нарезным орнаментом и росписью
Табл. IV. — Большой обрядовый предмет из жилища XXIV, фазы Кукутень А. 1/10.
Табл. V.—Женская статуетка из обожженной глины, типа Кукутень А. Приблизительно 1/1.
Табл VI. — Могильники IV в. н. э.: 1. деформированые черепа; 2. Ступенчатое погребение с разбросаным костяком и со следами дерева на ступеньках и дне могиле.
Рис. 1. — Расписные сосуды фазы Кукутень А. 1,3—4=1/4; 2=1/6.
Рис. 2. — Сосуд с росписью фаза Кукутень А.
Рис. 3. — Сосуд с росписью фазы Кукутень А.
Рис. 4. — Сосуд с нарезным орнаментом, фазы Кукутень А.
Рис. 5. — Биноклеобразный сосуд с нарезным орнаментом, фазы Кукутень А. 1/3.
Рис. 6. — Восстановленный большой обрядовый предмет из жилища XXXVIII, фазы Кукутень А. Привлизительно 1/10.
Рис. 7. — Сосуд с рельефными антропоморфными изображениями, фазы Кукутень А. а=1/10; б= Приблизительно 1/4.
Рис. 8. — Идол конической формы (1) и в форме скрипки (2), фазы Кукутень А.
Рис. 9. — Сосуд с росписью, фазы Кукутень В.
Рис. 10. — Погребение из могильника, фазы Ноа, конца эпохи бронзы и начала гальштата.
Рис. 11. — Сосуды типа Ноа, относящиеся к концу бронзы и началу гальштата. 1-4= приблизительно 1/2; 5=приблизительно 2/3.
Рис. 12. — Наконечник стрелы (1) и верхняя часть костяной иглы (2), найденные в зольнике Мовила, расположенном в пойме реки Жижии. 1/1.
Рис. 13. — Трушешть. Урочище „Пе Куха". Гончарная печь 1 (разрез), начала эпохи миграций (III-IV вв. н. э.),

PRINCIPALELE REZULTATE ALE SĂPĂTURILOR DE LA TRUŞEŞTI

Rezumat

În articolul de faţă se expun principalele rezultate la care s-a ajuns în urma săpăturilor arheologice de pe înălţimea Ţuguieta, de la Truşeşti şi din apropiere, executate din 1951 şi pînă în 1956 inclusiv de către un colectiv al Academiei R.P.R.

Principalul rezultat al săpăturilor de la Truşeşti, asupra căruia se insistă mai mult, îl constituie dezvelirea masivă a aşezării neolitice de pe Ţuguieta din fazale Cucuteni A şi B, din care s-au descoperit 55 locuinţe (50 din faza Cucuteni A şi 5 din faza Cucuteni B), 30 anexe şi peste 150 gropi. Cu prilejul acestor săpături, care pînă în prezent sînt cele mai mari într-o aşezare cucuteniană, s-au obţinut date deosebit de interesante cu privire la felul de trai şi viaţa spirituală a purtătorilor culturii neolitice din fazele Cucuteni A şi B.

În continuare, se menţionează că în afară de resturile de locuire cucuteniană, pe înălţimea Ţuguieta s-au mai descoperit peste 120 morminte de inhumaţie cu schelete chircite de la sfîrşitul epocii bronzului şi începutul epocii fierului, precum şi 13 morminte de inhumaţie din sec. IV e.n., care după inventar şi unele caracteristici de ritual s-ar putea să aparţină sarmaţilor.

În încheiere, sînt prezentate pe scurt principalele rezultate obţinute în urma săpăturilor din aşezarea de tip *zolniki* de la Movila din Şesul Jijiei de la Truşeşti şi a sondajelor din aşezările de la începutul epocii migraţiilor (sec. III-IV e.n.) de la Truşeşti—Pe Cuha şi Ionăşeni—La Ţintirim, precum şi a cercetărilor de suprafaţă din sectorul Buhăceni şi Albeşti în cuprinsul căruia se află înălţimea Ţuguieta.

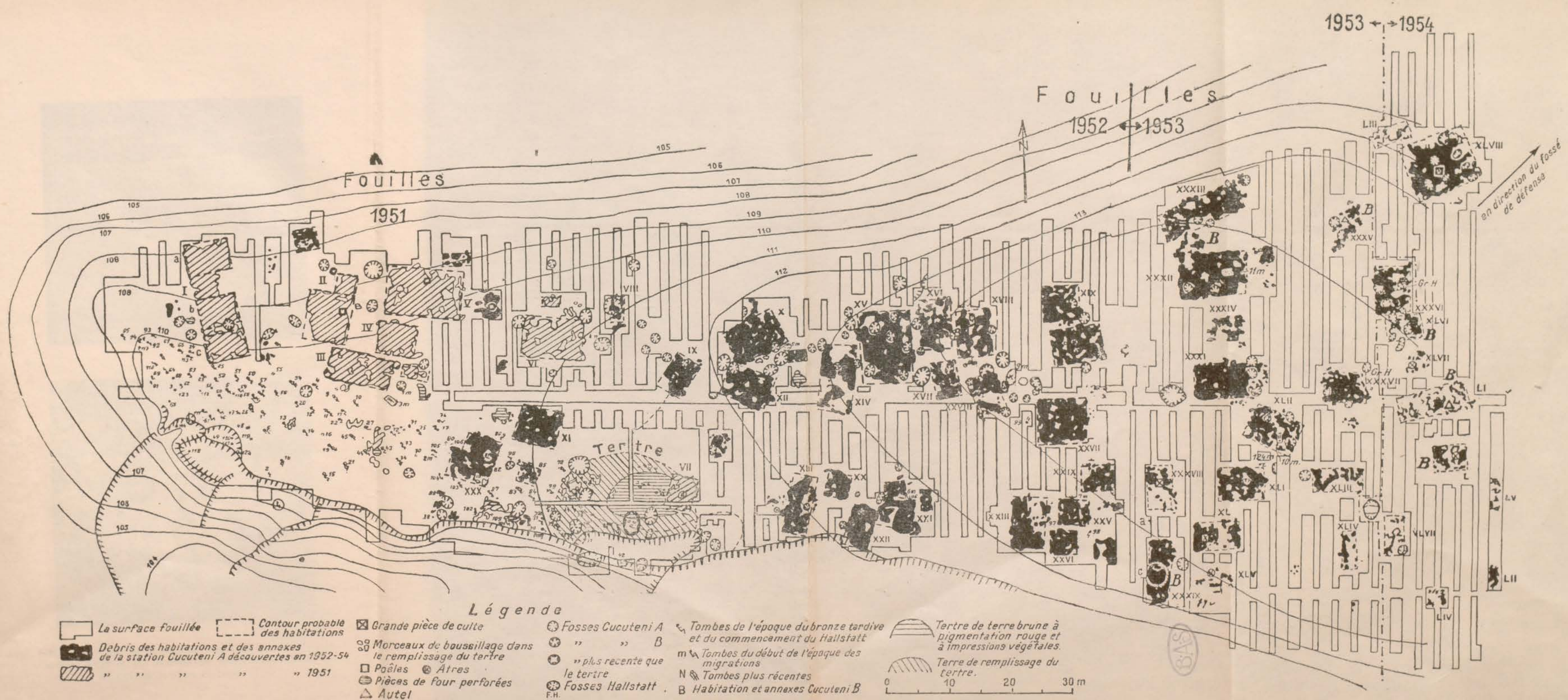


Planche … fouilles.





Planche II — Vue de l'habitation No. XXXVII de la phase Cucuteni A (1) et vue partielle du plancher de l'habitation XXXVII de la phase Cucuteni A (2)







Planche III — Grande vase à décor incisé et peint de la phase Cucuteni A.



Planche IV — Grande pièce cultuelle appartenant à l'habitation XXIV de la phase Cucuteni A. 1/10.

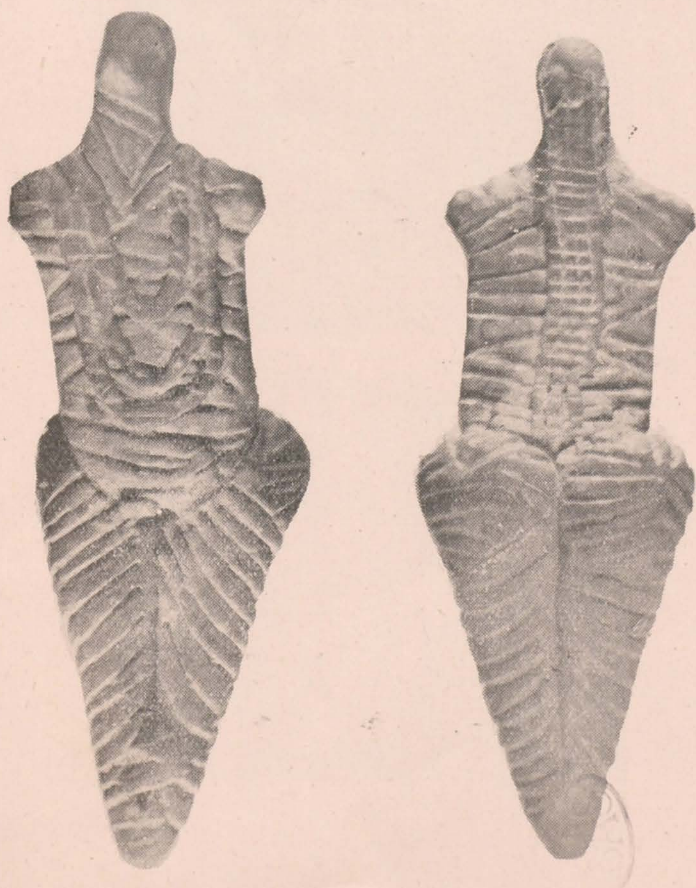


Planche V — Figurine féminine en terre cuite, type Cucuteni A.
Environ 1/1.





Planche VI — Tombe du IVe siècle de notre ère : 1. Calotte intentionnellement déformée (No. 12) ; 2. Tombe en désordre et à traces de bois sur la plate-forme et le fond (No. 13).

BRANIŞTILE ŞI PROBLEMA APARIŢIEI REZERVEI SENIORIALE ÎN MOLDOVA

DE

C. CIHODARU

Comunicare prezentată în sesiunea ştiinţifică a Universităţii „Al. I. Cuza" din 26-28 mai 1956.

În istoria ţărilor din apusul Europei, secolul al XVI-lea constituie punctul de trecere spre o nouă perioadă de mari schimbări în structura social economică, care vor determina apoi modificarea întregii suprastructuri a societăţii din această parte. Începe acum perioada descompunerii relaţiilor feudale şi se nasc aici în cadrul vechii orînduiri noile relaţii de producţie capitaliste. Ca urmare a desfăşurării procesului acumulării primitive a capitalului, în industrie se ajunge la exproprierea treptată a producătorilor nemijlociţi şi la formarea unor puternice acumulări în mîinile clasei burgheze care începuse să se dezvolte.

În ţările din răsăritul Europei, creşterea forţelor de producţie nu a fost îndeajuns de puternică pentru a determina formarea unor acumulări capitaliste, dar şi în această parte s-a putut înregistra, începînd din sec. al XVI-lea, un însemnat progres economic, fapt care a provocat unele schimbări în structura lor economică.

O însemnătate hotărîtoare în viaţa economică a acestor ţări, care nu aveau o industrie destul de dezvoltată, a căpătat economia feudalo-iobagă, bazată pe comerţul de produse agricole. Faptul acesta a provocat schimbarea formelor rentei agrare, a dus la întărirea dependenţei feudale şi a înăsprit exploatarea ţărănimii. În ţările aşezate la răsărit de Elba s-a ajuns la o „a doua ediţie a dreptului iobag" [1]).

Dezvoltarea ulterioară a relaţiilor agrare în această parte a lumii şi deci şi la noi—după o perioadă de exploatare relativ moderată sub forma rentei în natură şi mai rar în bani — poate fi caracterizată, pe

1). B. D. Grekov, *Ţăranii în Rusia.* (Trad. rom.) Buc. 1952, p. 766—767. История Болгарии, под ред. П. Н. Третьякова, С. Л. Никитина и Л. Б. Валева, Москва, т. I, 1954, стр. 181.

scurt, ca o ofensivă a nobilimii asupra pămîntului şi asupra persoanei şi muncii ţăranilor[2]).

Dezvoltarea relaţiilor marfă-bani a atras după sine schimbări şi în domeniul relaţiilor agrare. Existenţa pieţelor locale şi a comerţului exterior dădeau posibilitate, atît proprierului feudal, cît şi ţăranului, să-şi vîndă produsele, pentru a-şi cumpăra în schimb obiectele necesare şi instrumentele de muncă. Piaţa dădea feudalului posibilitatea de a-şi procura mărfuri tot mai variate şi tot mai scumpe, dar gospodăria lui bazată pe exploatarea ţăranilor dependenţi, prin sistemul prestaţiilor şi al zeciuielilor în natură nu mai era în stare să-i pună la dispoziţie veniturile necesare pentru a-şi procura aceste produse.

Din această cauză moşierul s-a străduit să-şi sporească veniturile şi, în acest scop, a căutat să organizeze producţia pe domeniul său în aşa fel, încît să ajungă la cea mai mare productivitate posibilă. Se poate spune deci că dezvoltarea economiei băneşti a determinat complicarea relaţiilor de producţie dintre producătorul direct şi stăpînul pămîntului.

Începînd din această perioadă (sec. al XVI-lea) problema organizării producţiei în gospodăria moşierească rămîne strîns legată de problema reducerii ţăranilor în stare de iobăgire[3]).

În cadrul economiei feudale, boierimea moldoveană ca şi nobilii din ţările vecine, avea la dispoziţie în sec. al XVI-lea cele trei forme de exploatare a producătorului direct, cele trei forme ale rentei agrare: renta în muncă (claca), renta în natură sau în produse (dijma) şi renta în bani. Aceasta din urmă ar fi putut să corespundă în cel mai înalt grad tendinţei moşierilor de a-şi spori veniturile în bani, dar ea presupunea o mai accentuată dezvoltare a relaţiilor băneşti în sînul gospodăriei ţăranilor însăşi şi din această cauză ea nu putea căpăta o importanţă hotărîtoare. Claca oferea mai multe posibilităţi decît dijma de a se intensifica exploatarea şi de a se spori cantitatea plusprodusului. Dar folosirea muncii de clacă impunea ca boierul însuşi să participe direct la conducerea gospodăriei, precum şi forme mai complexe de organizare a acesteia. El era obligat pe de altă parte să separe o parte din proprietatea sa de delniţele ţăranilor şi să creeze astfel rezerva seniorială[4]).

La această formă de organizare a producţiei agricole s-a trecut în cea mai mare parte din ţările vecine, încă din sec. al XVI-lea, dar noi pe baza acestei simple constatări nu avem dreptul să afirmăm aprioric că au existat şi în ţara noastră condiţii identice de dezvoltare social-economică. În studierea modului de organizare a producţiei feudale pe teritoriul ţării noastre în sec. XVI şi XVII, noi trebuie să ţinem seama şi de unele condiţii locale, de proporţiile gospodăriei, precum şi de situaţia boierimii[5]).

2) Д. Л. Похилевичь, Лз историй аграрных отношений в западных воеводствах великого княжества литовского в XVI и первой половине XVII века, Средние века, XVIII, Москва, 1955, стр. 151.

3). P. I. Leascenko, *Istoria economiei naţionale a U. R. S. S.* (Trad. rom.), Buc., 1955, p. 195—196.

4) P. I. Leascenko, *op. cit.*, p. 196.

5) Pentru particularităţile specifice ale dezvoltării procesului de intensificarea aservirii feudale în diferite regiuni, v. B. D. Grekov, *op. cit.*,[1]) p. 766.

Alte condiţii de natură externă au impus apoi o rămînere în urmă a economiei noastre faţă de a unora din ţările vecine. Dezvoltarea ei în cadrul monopolului otoman nu a putut rămîne fără urmări şi acestea trebuie să fie luate în consideraţie.

Problema existenţei unor rezerve senioriale în sec. al XV-lea în Moldova, valorificate prin munca de clasă a ţăranilor, a fost pusă în istoriografia noastră mai nouă, pentru prima dată de Barbu T. Cîmpina [6]). Susţinerea unei astfel de teze nu se bazează pe o informaţie documentară directă, ci pe argumente scoase din speculaţiile cu privire la roirea satelor şi la creşterea valorii lor ca rezultat al creşterii rentei feudale.

Într-adevăr din cercetarea documentelor păstrate se poate constata această creştere a valorii satelor şi faptul acesta se datora desigur creşterii rentei feudale, dar fenomenul acesta trebuie explicat numai ca o urmare a înmulţirii populaţiei şi a creşterii productivităţii muncii în agricultură, datorită perfecţionării neîncetate a tehnicii. Nu există documente pe baza cărora să se poată pretinde că în sec. al XV-lea au existat rezerve senioriale, pentru a căror valorificare să se fi întrebuinţat munca de clacă.

Autorul porneşte de la teza clasică privind ordinea de succesiune a celor trei forme de rentă funciară şi crede că în Moldova în sec. al XV-lea se mai practica renta în muncă. Nu face deosebirea între prestaţiile în muncă pentru întreţinerea curţii feudale sau a întreprinderilor anexe ale acesteia şi munca agricolă [7]).

E greu de presupus că de la munca de clacă folosită pentru valorificarea rezervelor senioriale, s-ar fi trecut în a doua jumătate a sec. al XV-lea la sistemul de exploatare a ţăranilor prin zeciuieli şi prestaţii, pentru ca în a doua jumătate a sec. al XVI-lea să se revină la renta în muncă. Nu se poate explica motivul pentru care marii proprietari feudali ar fi renunţat la sistemul muncii de clacă, dacă acesta s-a practicat, întrucît era cu mult mai avantajos pentru sporirea producţiei decît celelalte. Pe de altă parte munca de clacă presupune un grad mai mare de aservire a ţăranului faţă de boier sau practicarea robiei pe o scară mai largă, ceea ce nu se verifică documentar, pentru epoca dată. Oricît de însemnat va fi fost avîntul producţiei agricole în sec. al XV-lea, el nu a fost de aşa natură încît să provoace schimbări prea mari în modul de organizare şi de exploatare a domeniului feudal.

Problema aceasta a fost luată din nou în discuţie de P. P. Panaitescu, care consideră că rezervele senioriale s-au format în sec. al XVI-lea şi că o dată cu aceasta s-a introdus munca de clacă pentru valorificarea lor, iar pe de altă parte, s-a răpit ţăranilor dependenţi dreptul

---

6) B. T. Cîmpina, *Dezvoltarea economiei şi începuturile luptei pentru centralizarea statului în a doua jumătate a sec. al XV-lea în Moldova şi Ţara Romînească*, în Lucrările sesiunii generale ştiinţifice ale Acad. R. P. R., 1950, p. 1621 şi urm.

7) Pentru aceasta vezi P. P. Panaitescu, *Dreptul de strămutare al ţăranilor în Ţările Romîne*, în Studii şi materiale de istorie medie, vol. I, Buc. 1956, p. 72 şi urm.

de strămutare[8]). Autorul poate să aibă dreptate într-o oarecare măsură însă textele citate nu sînt destul de convingătoare şi argumentele bazate pe ele nu rezistă unei critici serioase. Pe baza informaţiei culese în această lucrare nu se poate trage concluzia că munca de clacă pe rezervele senioriale a devenit predominantă de la sfîrşitul sec. al XVI-lea şi că celelalte forme de exploatare a ţărănimii ar fi căzut în desuetudine o dată cu introducerea acestui sistem.

Dintre istoricii mai vechi se preocupă de această problemă R. Rosetti. Atunci cînd enumeră drepturile ţăranilor, prin care se îngusta dreptul de stăpînire al proprietarului feudal, el spune că „pînă în anul 1805, stăpînul moşiei nu putea rezerva pe seama sa nici o parte a moşiei, ci era dator s-o pună întreagă la dispoziţia ţăranilor, dacă ei aveau nevoie de întreaga ei întindere"[9]).

Ar rezulta deci că pînă la începutul sec. al XIX-lea, crearea rezervelor senioriale ar fi depins în mare măsură de voinţa şi de nevoile ţăranilor şi nu ar fi fost rezultatul unui proces social-economic. Modul cum pune autorul citat problema caracterizează pe deplin istoriografia burgheză romantică.

Pentru a putea trage concluzii juste în această chestiune, se impun noi cercetări şi o analiză mai atentă a materialului informativ. Examinarea informaţiei documentare în legătură cu exploatarea domeniilor feudale şi cu organizarea lor în vederea producţiei ar putea duce la o clarificare a problemei.

În primul rînd trebuie găsit un punct de plecare. Dacă în ţările vecine, Polonia, Ungaria, Rusia aceste mari schimbări în structura social-economică au avut loc în sec. al XVI-lea, nu există nici un motiv pentru a afirma că astfel de fenomene s-ar fi putut înregistra mai de timpuriu în economia ţării noastre.

De altfel nici un document din sec. al XV-lea nu ne dă indicaţii, nici directe, nici indirecte, în legătură cu existenţa unor terenuri rezervate proprietarilor feudali şi exploatate de ei prin munca de clacă. În documente se arată clar ceea ce se rezervă proprietarului în vederea unei exploatări directe: moara, iazul, pivele, ştezele, loc de prisacă şi acestea numai acolo unde existau condiţii pentru instalarea lor, fără prejudicierea intereselor satelor vecine. Rareori se menţionează locuri pentru cosit[10]), dar nu putem şti dacă ele constituiau o rezervă a proprietarului sau era folosite în comun de toţi membrii obştii săteşti.

Întrucît documentele din sec. al XVI-lea şi al XVII-lea şi cu atît mai puţin cele din sec. al XV-lea, nu dau nici o informaţie directă cu privire la existenţa rezervei senioriale, cercetătorul este nevoit, pentru a o putea constata, să examineze producţia domeniului feudal şi circulaţia produselor lui ca mărfuri. Apariţia unor mari cantităţi de cereale-

8) *Ibidem*,[7]) p. 81 şi urm.

9) R. Rosetti, *Pentru adevăr şi dreptate*, extras din Viaţa Romînească, Iaşi, 1911, p. 67.

10) Mihai Costăchescu, *Documente Moldoveneşti înainte de Ştefan cel Mare*, vol. II, p. 405, „şi hlabnicul care este în sus de gruieţ să fie pentru fînaţ".

marfă pe piaţa internă sau la export, ar indica pe deplin o reorganizare a domeniului feudal, o adaptare a lui în vederea producţiei de mărfuri şi o schimbare în formele de exploatare a ţărănimii dependente.

Examinarea materialului documentar pentru perioada dată oferă însă o soluţie negativă acestei probleme. Niciodată nu se menţionează în privilegiile acordate de domnitorii romîni negustorilor din Polonia sau din Transilvania cerealele ca articole de export, ci numai vitele şi produsele obţinute de pe urma creşterii lor. Ba mai mult încă, în cazuri excepţionale, s-a importat grîu din aceste părţi pînă tîrziu, chiar şi în sec. al XVII-lea[11]). Faptul acesta se explică prin stadiul mai avansat la care ajunsese agricultura în aceste ţări, unde se folosea asolamentul trienal şi unelte mai perfecţionate. S-ar putea vorbi totuşi de un avînt al agriculturii în ţara noastră în sec. al XV-lea. Cronicarul polon Miechowski arată că „toate ţările rutene sînt roditoare în privinţa grînelor, care cresc în mare cantitate şi în vremile vechi erau importate la Genova şi la Florenţa, oraşe italiene, dar acum abia dacă se mai culeg, căci cele mai multe pămînturi rămîn necultivate sau cu grîne ce rămîn neculese şi se usucă pe cîmp“ [12]). Situaţia din ţările rutene descrisă aici a putut exista şi la noi, dar şi aceeaşi decădere constatată la începutul secolului următor.

Se pot deci presupune, pentru secolul al XV-lea modeste transporturi de grîne spre porturile dunărene, dar acestea puteau proveni şi din dijmele ridicate de la ţărani. Grînele care se scurgeau prin porturile de la Marea Neagră, „schelele pentru grîu“ (caricatoria frumenti) nu proveneau numai de la noi, ci şi din alte părţi. Cronicarul polonez citat vorbeşte de exportul grîului din Ucraina la Florenţa şi Genova. Alte documente menţionează pe cele de provenienţă bulgară de la Anhial [13]) !

Polonezii înşişi făceau pe la 1415, încercări de a exporta grîul la Constantinopol şi urmăreau, fără a reuşi, să prefacă într-un mare port localitatea tătărască Cociubei [14]). Adeseori lipsa de grîne în aceste porturi devenea destul de acută [15]).

Tot din zeciuielile ridicate de la ţărani proveneau grînele care se transformau în alcooluri la povernele şi sladniţele boierilor şi mănăstirilor[16]). Probabil că o parte din cerealele provenite din dijme, care nu se consumau pe loc la curţile boierilor, era absorbită de piaţa locală,

---

11) *Hurmuzachi*, II_3, p. 784, 862–863. P. P. Panaitescu, *Mircea cel Bătrîn* Buc. 1944, p. 83–86. Pentru exportul de grîne în Transilvania era necesară o permisiune specială de la domnitor, cf. N. Iorga, *Istoria Comerţului romînesc*, vol. I, Buc. 1915, p. 197. Pentru import de grîne de la tătari în sec. al XVII-lea, vezi I. Neculce, *Cronica*, ed. Iorgu Iordan, Buc. 1955 p. 165.

12) M. Miechowski, *Sarmatia asiana atque europea*, la Pistorius, *Corpus scriptorum historiae polonicae*, I, Basel, 1582, p. 141,

13) N. Iorga, *op. cit.*,[11]) p. 56, 134.

14) Jan Dlugosz, *Historia polonica*, ed. Lipsca, 1617, cartea I, col. 367.

15) N. Iorga, *op cit.*,[11]) p. 134.

16) M. Costăchescu, *op. cit.*,[10]) vol. I, p. 45–46. I. Bogdan, *Doc. lui Ştefan cel Mare*, vol. I, Buc. 1913, p. 333, 336, 429.

dar în această privinţă faptul că oraşele aveau ţarini[17]), nu erau complet rupte de agricultură şi produceau într-o bună măsură cereale pentru nevoile lor, contribuia ca cererea să fie destul de redusă.

Păstrarea cerealelor în gropi, aşa cum se văd şi sub ruinile curţii domneşti din Vaslui, indică slaba dezvoltare a agriculturii în sec. XV şi XVI [18]). Existenţa unor ţarini îngrădite arată de asemenea că locurile destinate agriculturii se reduceau la suprafeţe de mică întindere[19]). Abia în a doua jumătate a sec. al XVI-lea şi în prima jumătate a sec. al XVII-lea, practica aceasta, datorită extinderii ogoarelor ţărăneşti, face să se renunţe la îngrădirea ţarinilor[20]). Atît timp cît „ţarinile" se mai menţionează în documente, cu ocazia descrierii hotarelor unor proprietăţi şi apar ca nişte locuri de cultură limitate sau chiar închise şi noţiunea aceasta nu se confundă cu aceea a întregului cîmp ce înconjoară satul, aşa cum se întîmplă din sec. al XVII-lea înainte, nu putem vorbi de un avînt în agricultură, deşi această ramură de producţie, împreună cu creşterea vitelor constituie baza vieţii economice[21]).

În orice caz, chiar în sec. al XVII-lea, cantităţile de cereale destinate pieţelor locale sau comerţului exterior erau destul de reduse, iar agricultura peste nevoile proprii, cu excepţia unor ramuri anexe ca viticultura, era puţin rentabilă. Din cauză că cerealele intrau în mică măsură în schimbul de mărfuri, în anii buni şi atunci cînd ogoarele se puteau lucra în mod normal, se puteau constitui unele rezerve de cereale. Faptul că se păstrau ani de-a rîndul în stoguri, netreierate, indică tocmai această neputinţă de a fi valorificate în procesul marfă-bani pe o scară mai întinsă[22]).

---

17) M. Costăchescu, *op. cit.*, [10]) vol. II, p. 463.

18) Gropi de grîu într-un doc. din 1643. Acad. R.P.R., Filiala Iaşi, Fond Spiridonie, XIII/104.

19) M. Costăchescu, *op. cit.*, [10]) II. p. 131–133.

20) Pe la 1646 nici viile din jurul oraşului Iaşi nu se mai îngrădeau. v. doc. la Arh. St. Buc., M-rea Pobrota, XIV/5.

21) Pentru ţarini, vezi C Cihodaru, *Contribuţii la cunoaşterea obştii ţărăneşti în Moldova*, în Studii şi cercetări ştiinţifice (seria istorie), Filiala Acad. R.P.R. Iaşi, Anul VII, nr. 1-2, p. 19–24.

22) Miron Costin, *Letopiseţul ţării Moldovei de la Aron Vodă încoace*, ed. P. P. Panaitescu, Buc. 1944, p. 141, vorbind despre izgonirea lui Vasile Lupu de către Gheorghe Ştefan şi despre fuga lui în Polonia pe la Hotin, spune: „Nu pociu tăcea aici pentru cetatea Hotinului. Ce nesocotinţă a o lăsa pre mîna altuia !... Au nu au fost hrană ? Pîinea unui sat de la Hotin ar hi putut a ţinea un an, sau numai cîtă era în tîrg...". Prin urmare pentru a se putea întreţine o întreagă garnizoană în cetatea Hotinului, existau rezerve de cereale numai într-un sat din împrejurimi sau chiar în oraş. În altă parte, vorbind despre stabilirea regelui Poloniei la Cameniţa în timpul războiului cu cazacii din anul 1648, arată că oştenii poloni treceau peste Nistru şi peste Prut, după furaje şi provizii, care se găseau în mare cantitate, căci „era la Hotin pîine stoguri, cu mare bivşug în acel an..." *Ibidem*, p. 173. Cereale păstrate *netreierate*, în stoguri, în satele mănăstirii Galata, vezi *Documente privind istoria Romîniei*, sec. XVI, Moldova, vol. III, p. 407 şi urm. În privinţa rezervelor de cereale pe care le acumulau proprietarii din zeciuieli, prezintă un deosebit interes un document din anul 1664, privind un proces intentat de Vasile Vîrnav şi Pătrău popei Ionaşco. Acesta fusese lăsat de slugile celor doi „să ia a zecea", „cîţiva ani", din produsele unei jumătăţi din satul Dingani. „Cînd foametea, trimiţînd slugile lor şi oameni ca să treiere pîinea ce a fost de a zecea, popa le-a luat pîinea, 55 mierţe, în tărie şi au zis că Vîrnav şi Pătrău nu au

Cauzele acestei stări de lucruri trebuie să fie căutate în existenţa monopolului turcesc asupra comerţului ţărilor romîne.

Dacă cerealele de aici, în sec. al XV-lea, ca şi mai tîrziu, nu erau cerute în Transilvania şi în Polonia, cantităţile destinate comerţului exterior erau îndreptate spre porturile dunărene şi spre Cetatea Albă, de unde apoi erau încărcate pentru diferite centre din orientul mediteranian. După căderea ţărilor noastre sub jugul otoman în prima jumătate a sec. al XVI-lea prisosul de cereale de la noi se îndreaptă spre această parte, însă nu pe baza unui comerţ liber. Dispunînd de puterea politică, Poarta Otomană a impus statelor feudale romîne obligaţia unor contribuţii în cereale şi vite pentru aprovizionarea capitalei, oferind, desigur, pentru aceasta preţuri derizorii [23]).

Această contribuţie în grîne şi vite a ţărilor noastre pentru întreţinerea Constantinopolului, la care trebuie să se adauge şi zahereaua ce se furniza oştilor turceşti în cazul cînd ele purtau războiul cu Imperiul Habsburgic, Polonia sau Rusia, se realiza pe cale de rechiziţii şi influenţa puternic preţurile ce se ofereau în tranzacţiile libere dintre propri tarii feudali de la noi şi agenţii care aprovizionau Imperiul Otoman [24]). Pentru a determina scăderea preţurilor la vite se interzicea comerţul cu Polonia [25]) şi se pretexta chiar existenţa unor plîngeri ale ţăranilor moldoveni care îşi duceau vitele spre vînzare în această ţară, că sînt înşelaţi prin plata lor în monedă devalorizată [26]).

Prin acest sistem de jaf se da o lovitură serioasă dezvoltării economiei ţărilor romîne şi mai ales agriculturii. Un stimulent în această privinţă ar fi putut veni de pe urma dezvoltării oraşelor, dar, în condiţiile înrobirii otomane, viaţa orăşenească s-a dezvoltat într-un ritm foarte încetinit.

---

jumătate, ci numai a treia parte din sat". R. Rosetti, *Pămîntul, sătenii şi stăpînii în Moldova*, vol. I, Buc., 1907, p. 218. Prin urmare se adunase în acest sat numai în cîţiva ani, din zeciuieli, cîteva vagoane de cereale, care probabil, pentru că nu se puteau vinde cu preţ, stăteau acolo netreierate.

23) Pentru aceasta a se vedea din colecţia de firmane în traducere la Institutul de istorie al Acad. R.P.R., Buc.. I/73, II/79, II/96. N. Iorga, *Istoria comerţului romînesc*, p. 230. Firmanele citate dau situaţia dintre 1560–1568. Se ofereau 6 aspri pe chila de orz. Preţul acesta comparat cu acela la care se vindeau vitele în ţările romîne, nici nu mai poate fi considerat ca atare. Fără a putea şti în ce măsură asprul se devalorizase în timp de un secol şi care era valoarea lui în raport cu alte monede pe la jumătatea sec. al XVI-lea, constatăm că o berbinţă de grîu se vindea pe la 1456 la Cetatea Albă cu 55 aspri, ce-i drept într-o vreme de lipsă. cf. N. Iorga, *op. cit.*, p. 184. Dacă vom considera că între preţul grîului şi acel al orzului nu era o prea mare diferenţă, ajungem astfel la o scădere a preţului în raport de 1/220, fără a ţine seama de devalorizarea asprului.

24) Contribuţia Moldovei în grîne pentru Poarta Otomană poartă în documente denumirea de „ibiş împărătesc". Întrucît ţăranii nu dispuneau întotdeauna de grînele cerute, ei plăteau valoarea lor în bani şi ele erau cumpărate de la boieri. Aceasta se vede clar dintr-un document din anul 1582. La această dată, Văscan Movilă fost pîrcălab era nevoit să vîndă mai multe sate cu suma de 40.000 aspri pentru a plăti unui grec Liftiriu 31.000 aspri pe care-i împrumutase „cînd a rămas dator la vistierie pe cînd strîngea banii în ţinutul Sucevii pentru grîul acela pentru Galaţi v. Doc. privind ist. Rom., sec. XIV. A. vol. III, p. 182.

25) În colecţia de firmane citată vezi nr. II/125 a.

26) *Ibidem*, nr. I/62, I/80.

La piedicile create de dominaţia otomană în calea dezvoltării agriculturii în ţările romîne, trebuie să se mai adauge apoi tulburările şi pustiirile provocate de războaie şi invazii, care atît în a doua jumătate a sec. al XVI-lea, cît şi în ultima parte a sec. al XVII-lea deveniseră aici endemice.

Călătorii străini care au trecut pe la noi în a doua jumătate a sec. al XVII-lea, arată jalnica situaţie în care se afla Moldova în urma unor astfel de împrejurări. Cornelio Magni care a însoţit în anul 1671 pe sultanul Mahomed al IV-lea în timpul expediţiei turceşti împotriva Poloniei, arată că în sudul acestei ţări erau întinse cîmpii pentru grîne, însă tot el spune că a trecut prin locuri plăcute, dar necultivate, cu satele toate distruse şi nelocuite [27]). În timpul războaielor turco-polone din a doua jumătate a sec. al XVII-lea, vornici din Cîmpulung se plîngeau domnitorului că locul e „pustiu", iar în ceea ce priveşte pe oameni, adăugau că „iată umblăm de-i vom strînge şi-i vom aşeza la loc" şi că nu-şi mai aduc aminte de cînd nu s-a mai lucrat pămîntul. Erau siliţi să-şi vîndă caii sau hainele din spate pentru a cumpăra „ceva pîine" [28]).

În astfel de condiţii toate rezervele adunate mai înainte se epuizau şi boierii găseau un prilej nimerit pentru a acapara ogoarele ţăranilor prin specularea grînelor.

Dacă atît pentru sec. al XVI-lea, cît şi pentru secolul următor, nu putem vorbi, decît cu rare excepţii de o înflorire a agriculturii, atunci noi trebuie să căutăm sursa din care îşi scoteau boierii romîni veniturile pentru a-şi cumpăra produsele necesare gospodăriei şi felului lor de viaţă. Această sursă o constituia creşterea vitelor.

Raportul dintre suprafeţele cultivate şi cele folosite ca păşuni sau fîneţe, spre sfîrşitul sec. al XVI-lea se poate constata din examinarea producţiei de pe domeniile mănăstirii Galata. Din cercetarea inventarului averilor mănăstirii, întocmit la 25 noiembrie 1588, se poate vedea că ea dispunea în satul Plopi de 5 stoguri de grîu din recolta curentă, care la căderea iernii încă nu erau treierate [29]). La acestea se mai adăugau alte trei stoguri de grîu în aceeaşi situaţie din recolta anului trecut şi alte cinci de diferite cereale. Faptul că un număr aşa de mare de stoguri de cereale rămîneau netreierate de la un an la altul, indica slaba cerere de cereale pe piaţă şi preţul lor scăzut.

Trebuie să se observe că datele de mai sus se referă la un grup de sate. În metohul de la Plopi se concentra producţia din satele Plopi,

27) N. Iorga, *op. cit.*,[23]) p. 296.

28) *Ibidem*,[23]) p. 304.

29) *Documente privind istoria Romîniei*, Moldova, sec. XVI, vol. III, p. 402-410. Inventarul acesta este incomplet şi lipsit de sistematizare. Din cele 16 date se dau numai pentru şapte cantităţile de fîn şi de cereale recoltate. La unele din ele se înregistrează numai fîn. Vite cornute, cai şi o parte din oi sînt trecute numai la partida satului Plopi. Probabil egumenul mănăstirii nu avea situaţia completă din unele sate sau ceea ce e mai sigur căuta s-o ascundă dregătorului domnesc, Caraghiuzel stolnicul, care urma s-o predea dichiului. Se mai poate presupune că unele din aceste sate erau pustii aşa cum se poate vedea din alte documente. Se remarcă micul număr de instrumente agricole de care dispunea mănăstirea.

Belceşti, Cristineşti şi Mihăileştii, care erau unele lîngă altele, lîngă Bahlui. Plopii şi Cristineştii erau chiar într-un hotar[30]). De aici se poate trage concluzia, ţinînd seama că producţia de cereale este destul de modestă, că ea provenea în cea mai mare parte din dijmele adunate de la ţărani şi numai într-o mică măsură din culturi proprii.

Faţă de cele 10 stoguri de cereale recoltate de mănăstire într-un singur an, stau 40 stoguri de fîn. De aici se vede că raportul dintre suprafaţa cultivată şi cea folosită ca fîneţe, cu excluderea păşunilor, luncilor şi pădurilor era, în grupa de sate aşezate pe Bahlui, de aproximativ $^1/_4$. Dacă ţinem seama de posibilitatea concentrării producţiei de cereale în anumite sate, atunci am avea situaţia din 10 sate ale mănăstirii, rămînînd, din anumite motive, necunoscută producţia din 6 sate.

Peste tot, în aceste 10 sate, mănăstirea dispunea de 238 stoguri de fîn, 27 stoguri de cereale, 479 mierţe de cereale treierate (circa 5 vagoane şi jumătate). Trebuie să se noteze că în satele în care mănăstirea posedă cereale treierate, exista un mare număr de mori şi prin urmare se poate presupune că o parte din grînele de acolo proveneau din dijmele luate la măcinat.

Se mai poate observa că, în parte, aceste cereale erau destinate creşterii vitelor, căci în satele cu cele mai multe mori exista şi un număr mare de porci[31]).

Mănăstirea are numai în satul Plopi 1128 oi, 194 boi, vaci şi viţei şi 101 cai. Această mare bogăţie de vite explică marea cantitate de fîn ce se recoltează pe domeniile ei. Dacă se poate presupune că o parte din porcii şi oile sale provin din zeciuieli, lucrul acesta nu se poate spune despre vitele mari.

Inventarul cercetat nu ne arată dacă fînul de care dispunea mănăstirea provenea în întregime din dijme sau dacă ea avea locuri rezervate anume, de pe care producţia se strîngea prin munca de clacă. În cazul cînd e vorba numai de zeciuieli, atunci numărul vitelor ţăranilor erau de 10 ori mai numeroase decît ale mănăstirii.

În general din această analiză se poate constata că în mare parte economia mănăstirii se baza pe creşterea vitelor şi într-o mai mică măsură pe agricultură.

O mare parte din cerealele recoltate erau consumate pe loc în satele respective[32]).

Deşi producţia de cereale rămînea netreierată cu anii, totuşi proprietarii simţeau mereu nevoie de bani. Mănăstirea Galata dispunea de

30) *Documente privind istoria Romîniei*, Moldova, sec. XVI, vol. IV, p. 46.

31) În satele Vîlceşti, Sadna şi Siviţa mănăstirea posedă în total 15 mori. Tot aici are şi 140 porci.

32) Nu cunoaştem numărul călugărilor care locuiau în incinta mănăstirii. Se observă însă că în depozitul ei există o mare cantitate de vin, miere, peşte, brînză, un cant de făină. Lipsesc cu totul uleiul şi legumele, deşi la data cînd se încheia inventarul, începuse deja postul Crăciunului. Aceasta înseamnă că la mănăstire locuia numai elita călugărească şi un mic număr de servitori al căror tain a fost repartizat mai înainte. Călugării de rînd erau probabil răspîndiţi prin satele dependente ca morari, ciobani, văcari sau cu alte ocupaţii.

15.000 aspri bani în numerar, cam atît cît era preţul unui sat [33]) şi îşi permitea să facă şi camătă. n depozitul ei se găsea un uric amanetat pentru 3000 de aspri.

Probabil că şi celelalte mănăstiri şi proprietari feudali îşi exploatau domeniile într-un mod asemănător.

Călătorii străini care au vizitat în sec. al XVI-lea şi al XVII-lea ţara noastră scot în evidenţă marea bogăţie de vite de pe domeniile boiereşti şi vorbesc destul de puţin de agricultură. Astfel Graţiani, unul dintre biografii lui Despot, scria că „de aici, din Moldova, se scoate acel număr mare de boi, cu carnea cărora se hrănesc în mare parte nu numai neamurile Ungariei şi Rusiei, ci şi Poloniei, Germaniei şi chiar Italia, iar mai ales cetatea Veneţiei. Acestora le zic veneţienii boi ungureşti şi preferă carnea lor altor soiuri". Din boii vînduţi în număr mare la iarmaroace, boierii care cresc numeroase cirezi realizează cîştiguri importante. Preţul unui bou este de 3 galbeni de aur. De pe urma creşterii vitelor însuşi voievodul se îmbogăţeşte foarte mult, căci şi el obişnuieşte a vinde un număr foarte mare de boi de pe domeniile sale în fiecare an [34]).

Aceeaşi situaţie se menţine şi în prima jumătate a sec. al XVII-lea. Bandini arată că boierii aveau pe moşiile lor pînă la 24.000 de oi [35]). Cifrele pe care le dă Paul de Alep, în comparaţie cu acelea din inventarul Galatei, nu par să fie exagerate. El arată că un boier din neamul Brîncoveanu, din Ţara Romînească, în cele 200 de sate ale lui avea pînă la 30.000 oi, 4.000 vite cornute şi în fiecare din ele cîte o herghelie de cai. El exporta anual în Turcia cîte 1.000 de boi, pe care îi vindea aici cu 10.000 lei [36]). În caz de nevoie, pentru împlinirea birului turcesc se luau de la unii boieri ca Nestor Ureche pînă la 400 de boi, care urmau să fie plătiţi [37]).

Exportarea unui mare număr de vite cornute în Transilvania şi Polonia în sec. al XVI-lea şi în prima jumătate a sec. al XVII-lea, este un fapt îndeobşte cunoscut [38]).

Un număr mare de vite, în special oi, se trimiteau şi în Turcia. O parte din acestea proveneau din zeciuielile ridicate de la ţărani. Către sfîrşitul domniei, Petru Şchiopul, din gorştina oilor ţărăneşti, vindea anual gealipilor turci pînă la 65.000 capete, ceea ce însemna că producţia ţărănească în această ramură se putea ridica pînă la 650.000 capete [39]). Un singur sat, cum era Toporăuţii,— desigur unul din cele mai mari şi

---

33) *Documente privind istoria Romîniei*, Moldova, sec. XVI, vol. III, p. 375.

34) Graţiani, *De Iohanne Basilico* în *Deux vies de Jaques Basilicos*, ed. Legrand, Paris, 1889, p. 169-170.

35) N. Iorga, *op. cit.*, [23]) p. 309-310.

36) *Ibidem*, [23]) p. 284.

37) *Ibidem*, *op. cit.*, [23]) p. 309.

38) *Hurmuzachi* II_3, p. 686, XV, p, 204, 258-259, 293. *Documente privind istoria Romîniei*, sec. XVI, Moldova, vol. II, p. 169, N. Iorga, *op. cit.*, [23]) p. 186, 289-290.

39) *Documente privind istoria Romîniei*, sec. XVI, Moldova, vol. IV, p. 19 şi urm.

mai bogate — avea pînă la 1500 de oi ţărăneşti, 1.000 de stupi şi 500 de porci ţărăneşti[40]).

Pe de altă parte se trimiteau la păşunat în Moldova turme de oi şi de vite, din Dobrogea şi din părţile Oceacovului [41]), ceea ce arată că rămîneau disponibile păşuni întinse.

De aici se poate constata că slaba dezvoltare a pieţii interne, legăturile comerciale cu Ungaria şi Polonia, ţări cu o agricultură relativ mai dezvoltată decît aceea care se practica în ţările romîne, şi, pe de altă parte constrîngerile impuse de monoplul turcesc, au imprimat economiei Moldovei şi Ţării Romîneşti un caracter special. Boierimea interesată din ce în ce mai mult în procesul economiei băneşti, căuta să scoată veniturile de care avea nevoie din intensificarea creşterii vitelor şi mai puţin din agricultură.

Pentru aceasta domeniul feudal trebuia organizat într-o formă corespunzătoare. O mai bună organizare a producţiei pe aceste domenii presupunea o grijă deosebită din partea proprietarilor şi un control mai atent asupra modului cum foloseau ţăranii pămîntul din satele supuse lor. Informaţia documentară păstrată dă oarecare indicaţii în această privinţă. Începînd din a doua jumătate a sec. al XVI-lea încep să se emită de cancelariile domneşti, destul de des, aşa-numitele *cărţi de apărat*. Desigur că acestea erau folosite de multe ori în cazurile de contestarea proprietăţii, pînă ce domnia ajungea să soluţioneze procesul într-un mod oarecare. Dar nu întotdeauna se urmărea acest lucru. Un proprietar care dispunea de o carte de apărat putea să controleze şi să dispună după placul lui în ceea ce priveşte modul de folosire a proprietăţii. Se arată de obicei în aceste porunci domneşti că proprietarii erau împuterniciţi să ţină, să oprească şi să apere (дoржати, оппрати, обранити) proprietăţile lor şi totodată se interzicea oricui să are sau să cosească acolo fără voia lor[42]).

Termenul обранити ne pune însă în legătură cu *braniştea* prin care se înţelege un teritoriu a cărui folosire este rezervată exclusiv proprietarului. Ele serveau în general pentru creşterea vitelor, însă uneori constituiau adevărate complexe economice, cuprinzînd locuri pentru păşune, pentru fînaţ, iazuri, prisăci, livezi. În cuprinsul lor se interzicea tăierea lemnelor, pescuitul, vînatul şi culegerea fructelor sălbatice. Aceluia care încălca astfel de dispoziţii, i se confiscau instrumentele, îmbrăcămintea şi eventual carul şi boii. Puteau să fie declarate branişti şi unele lacuri sau bălţi cu o mare parte din teritoriul înconjurător[43]).

În crearea braniştilor, boierii şi mănăstirile au imitat pe domnitori.

40) Doc. din 9 decembrie 1627 la Muzeul Regional din Suceava, cota 1731.

41) Vezi în colecţia de firmane traduse la Inst. de Ist. Buc. doc. I/37. Cf. N. Iorga, *op. cit.*,[23]) p. 229.

42) Pentru aceasta vezi *Documente privind istoria Romîniei*, Moldova, sec. XVI, vol. IV, p. 164, sec. XVII, vol II, p. 305, apoi doc. la Acad. R.P.R. cota XLII/71, CXVI/92, CX/117, CXXXIII/32, CCXCV/212. Arh. St. Buc., M-rea Galata, VII/1, X/19, Achiziţii noi XXXIV/11 Arh. St. Iaşi, DXII/14.

43) În Ţara Romînească termenul apare mai ales cu acest sens.

De altfel ele nu se puteau constitui decît pe baza unei hotărîri speciale a acestuia adică pe baza unei *cărți de apărat.*

Există motive să credem că au existat braniști în jurul tuturor cetăților și curților domnești, însă nu ni s-au păstrat informații decît cu privire la acelea de la Lozova, Cetatea Neamțului, Zavadine și mai ales pentru cea de la Bohotin [44]).

Braniștea de la Lozova a fost folosită de domnitorii Moldovei pentru creșterea oilor pînă în primele decenii ale sec. al XVI-lea. La 12 mai 1546, domnitorul Petru Rareș o dăruia episcopiei din Roman [45]). Din descrierea hotarelor care se face cu această ocazie, se poate constata, că ea avea o întindere respectabilă. Alături se întindea stepa, pustia de la Oasele, care a fost colonizată destul de tîrziu [46]).

O altă braniște domnească s-a constituit, din timpuri vechi, în jurul Cetății Neamțului, probabil o dată cu construirea ei. Se poate de asemenea presupune că existau braniști și la celelalte cetăți. La 16 ianuarie 1612, o poiană din această braniște „pentru vitele domnești de la Curtea din Piatra" se dăruia de către domnitorul Ștefan Tomșa mănăstirii Pîngărați [47]). Ea era îngrijită și apărată de un corp special de slujitori numiți branișteri [48]).

Domnitorul Alexandru Lăpușneanu, care realiza mari venituri de pe urma creșterii vitelor, a înființat o întinsă braniște domnească pe Răut, cunoscută sub numele de Scotăria de la Zăvadine. Pentru aceasta el dispune să se evacueze 12 sate din acea parte și să se strămute populația în alte regiuni.

Existența ei se poate constata din documentul din 20 august 1588, prin care domnitorul Petru Șchiopul dăruia boierului Andrei hatmanul satul Zăvădeni, „care a fost scutărie domnească, făcută de Alexandru Voievod". La marginea nordică a celor 12 sate „pe care le-a risipit Alexandru Voievod" se întindeau locuri pustii, nepopulate. Ele au fost alipite la acest teritoriu folosit pentru creșterea vitelor. Întreprinderea creată de Alexandru Lăpușneanu a fost părăsită de urmașii săi, căci din același document se poate constata că țăranii din cele 12 sate s-au

---

44) În parte, actele privind braniștea de la Bohotin au fost publicate de R. Rosetti, *(Cronica Bohotinului* în An. Acad. Rom. Mem. sec. ist. s. II t. 28) dar în studiul cu care le-a însoțit, el se preocupă mai ales de formarea și creșterea domeniilor familiilor Buhuș si Rosetti și nu a urmărit însemnătatea acestei regiuni în cadrul economiei domeniului voievodal.

45) *Doc. privind istoria Romîniei,* sec. XVI, Moldova, I, p. 502. M. Costăchescu, *Doc. moldovenești înainte de Ștefan cel Mare,* vol. II, p. 339.

46) Harta acestei regiuni arată tot numiri noi de sate ca Hanul Conachi, Costache Negri, C. A. Rosetti, T. Vladimirescu, V. Alexandri etc.

47) *Doc. privind istoria Romîniei,* sec. XVIII Moldova, III, p. 51.

48) Satele cu numele Brănișteri sau Braniștea arată că astfel de terenuri erau destul de multe în trecut. Unul din acestea era în apropierea Cetății Neamțului v. *Doc. privind istoria Romîniei,* sec. XIV–XV. Moldova, vol. I, p. 280. Pentru „brănișterii" de la Bohotin v. *ibidem,* p. 268. Vezi de asemenea Gh. Ghibănescu, *Surete și izvoade,* vol. XXIV, p. 168–169 și la Arh. St. Iași, Condica Mitropoliei Moldovei p. 251.

întors la locurile lor. Aşezările părăsite definitiv, siliştile, au fost acaparate de boieri [49]).

Cea mai întinsă branişte domnească a fost cea de la Bohotin. Înainte de lichidarea ei prin daniile masive din sec. al XVII-lea, cuprindea o întinsă regiune la sud de Iaşi, pe ambele maluri ale Prutului, începînd de la o linie, care trece pe lîngă satele Chipereşti, situat la vărsarea Bahluiului în Jijia şi Morenii din stînga Prutului. Se întindea spre sud pînă la satul Podoleni. În partea de apus hotarul ei mergea pe dealurile împădurite de lîngă pîraiele Vasluet şi Crasna. Nu se pot preciza limitele pînă unde se întindea spre răsărit [50]).

În prezent mai poartă aici denumirea de „branişte" un şes de circa 600 de ha la nord de satul Cozia [51]).

La începutul sec. al XIX-lea, aşa cum se vede din „condica liuzilor" din 1803, satele de aici, împreună cu cele care aparţinuseră vechiului ocol al Ţuţorei, foarte puţine la număr, au constituit o nouă unitate administrativă denumită „ocolul Braniştea", cuprinzînd vreo 19 sate [52]).

În documentele din sec. al XVII-lea, se menţionează uneori că aceste sate „ascultau" de ocolul Iaşi sau de ocolul curţilor domneşti din Iaşi [53]).

Nu cunoaştem data la care acest teritoriu a fost declarat branişte domnească. Pentru prima dată ea este amintită într-un document din 1431 [54]). În acea vreme satele aşezate la sudul acestei regiuni, spre Huşi, depindeau încă de domnie. Unele din ele au fost legate, în ceea ce priveşte obligaţiile, de morile domneşti de la Stănileşti, constituind un ocol [55]), iar altele au format mai tîrziu domeniul episcopiei din Huşi [56]). Numai o mică parte au intrat înainte de sfîrşitul sec. al XVI-lea în proprietate particulară [57]).

O dată cu declararea regiunii Bohotin ca branişte domnească, colonizarea a fost oprită aici. Din cercetarea documentelor se poate constata că în această parte nu se menţionează sate a căror nume este indicat prin expresia „unde a fost jude", „unde a fost cneaz" sau „vătămani" cutare. Numiri de sate cu terminaţia *-eşti* caracteristică în to-

49) *Doc. privind istoria Romîniei* sec. XVI, Moldova, vol. III, p. 308, 392, 393, sec. XVII, vol. II, p. 110.

50) *Ibidem*, sec. XVI, vol. II, p. 445. Th. Balan, *Documente bucovinene*, I, p. 183, M. Costăchescu, *op. cit.*, [10]) vol. II, p. 448; R. Rosetti, *op. cit*, [44]) p. 161. A. Sava, *Doc. privind tîrgul şi ţinutul Lăpuşnii*, Buc., 1937, p. 21. Vezi şi doc. la Arh. St. Buc., M-rea Neamţ, CXXXVI/2.

51) *Dicţionarul geografic al jud. Fălciu.*

52) *Uricarul*, VIII, p. 348–351.

53) Doc. la Acad. R.P.R., Achiziţii noi, XLII/76.

54) *Doc. privind istoria Romîniei*, sec. XIV–XV, Moldova, I, p. 92. Alte doc. care menţionează braniştea de la Bohotin la R. Rosetti, *op. cit.*, [42]) p. 158.

55) Doc. la Arh. St. Buc., Episcopia Huşi, XIII, 5, 6, 8, LXX/1.

56) *Doc. privind istoria Romîniei*, sec. XVII, Moldova, 1, p. 28. Pentru sate din ocolul Huşi vezi doc. la Acad. R.P.R, Peceţi, 70.

57) Astfel au fost satele dăruite zugravilor Nechita şi Dobre. Teritoriul lor se întindea din dealul Lohanului pînă la Prut. Vezi *Doc. privind istoria Romîniei*, sec. XIV–XV, Moldova, vol. I, p. 35–36.

ponimia romînească, sînt rare în aceste părţi. Doar Sălăgenii şi Argişenii par să fie oameni veniţi din altă parte. Faptul că acţiunea de colonizare a fost foarte redusă în această regiune a contribuit la conservarea unui aspect aparte în toponimie. Numiri de sate ca Bohotin, Crasna, Covasna, Moşna, Comarna, Cozia, Podoleni, Bazga, cu o veche rezonanţă slavă, sînt foarte frecvente aici[58]).

Pe de altă parte, din cauză că proprietatea feudală boierească şi mănăstirească s-a format aici destul de tîrziu, abia din sec. al XVII-lea şi din cauză că nu s-au făcut danii din teritoriul braniştii unor proprietari mărunţi, nu s-a ajuns la formarea în aceste părţi a categoriei de mici proprietari numiţi răzeşi[59]).

Chiar înainte de sfîrşitul sec. al XVI-lea, domnia împărţea cu boierimea şi cu mănăstirile exploatarea braniştei. Domnitorii au acordat boierilor şi mănăstirilor dreptul de a-şi face aici numeroase prisăci. Se scoteau astfel din aceste părţi mari cantităţi de ceară şi de miere. Veniturile domniei se încasau de brănişteri şi desetnici care ridicau şi dijmele din fîn şi din produsele agricole de la locuitori.

Cea mai mare parte din acest teritoriu a fost rezervată domniei pentru procurarea fînului necesar hergheliilor domneşti sau ca loc de păşune pentru acestea. O altă parte a fost lăsată în folosinţă ţăranilor pentru creşterea vitelor şi pentru agricultură[60]). Domnia nu crease un regim special pentru regiunea Bohotinului pentru a se mulţumi numai cu zeciuielile de la ţărani, căci toate satele domneşti aveau această obligaţie. Desigur că fînul de pe suprafeţele rezervate domniei era recoltat prin munca de clacă a locuitorilor.

Se pare că din a doua jumătate a sec. al XVI-lea sau de pe la începutul sec. al XVII-lea se introdusese aici acelaşi regim ca şi în folvarkurile poloneze. Menţionarea termenului „voloacă" în vechile hotarnice ale unor locuri din aceste părţi[61]) precum şi apariţia lui frecventă în toponimia actuală a regiunii[62]) par să indice acest lucru.

Termenul acesta mai apare şi în unele sate stăpînite de boieri în partea de nord a Moldovei şi ar indica o influenţă polonă în organizarea gospodăriei feudale. În unul din documentele privind astfel de sate, pe lîngă „voloace", mai apare şi un „lovnius" adică loc rezervat pentru vînătoare (?)[63]).

58) Afirmaţia lui R. Rosetti, *op cit.*,[42]) p. 162, că această regiune a fost nelocuită pînă în sec. al XVII, şi că familia boierilor Buhuş a întreprins colonizarea ei, nu corespunde realităţii.

51) Existau aici numai două sate de răzeşi. Vezi *Uricarul*, VIII, p. 348–351. P. Poni, *Statistica răzeşilor*, Buc. 1921, p. 27.

60) Arături ale satului Grozeşti la R. Rosetti, *op. cit.*,[42]) p. 213.

61) Voloaca lui Cîrlan şi voloaca Bohotinului în hotarnica unei mori a mănăstirii Neamţ. Vezi *Doc. privind istoria Romîniei*, sec. XVII, Moldova, vol. II, p. 59, 227 şi vol. IV, p. 405.

62) Vezi harta reg. Răducăneni, Ed. M. St. M, 1893, seria VIII, vol. Y.

63) *Doc. privind istoria Romîniei*, sec. XVI, Moldova, vol. IV, p. 11 şi sec. XVII, vol. II, p. 347. Ambele documente sînt însă suspecte, dar este foarte probabil că toponimia indicată în ele să nu fi fost creată de imaginaţia falsificatorului. Vezi *ibidem*, sec. XVI, vol. III, p. 366–367, şi doc. la Acad. R.P.R., cota CXLI/11.

Pentru paza terenurilor din branişte rezervate domniei, pentru a le ocroti de orice încălcări şi stricăciuni şi de asemenea pentru scoaterea oamenilor la munca de clacă, pe lîngă brănişteri, mai exista un întreg corp de comişei, puşi sub ascultarea marelui comis [64]).

După recoltarea fînului, locuitorii din satele de aici, ca şi cei din împrejurimi, aveau obligaţia de a-l transporta la grajdurile domneşti. Această sarcină este cunoscută în documente sub denumirea de care de branişte [65]).

O mare parte din braniştea Bohotinului era acoperită de păduri, mai ales păduri de tei. Acestea precum şi fîneţele întinse făceau din ea unul din cele mai potrivite locuri pentru agricultură. Numeroase locuri de prisăci au fost dăruite aici boierilor şi mănăstirilor [66]).

În documente nu se precizează întinderea acestor prisăci. Nu se menţionează că ele cuprind „după obiceiul prisăcilor", „cît va săgeta un tînăr voinic cu arcul" sau „cît va putea arunca securea". Se poate constata însă că uneori erau adevărate complexe economice şi ocupau terenuri închise. Pe lîngă faptul că într-o astfel de prisacă se puteau plasa pînă la 4.000 de stupi, existau pe lîngă ele grădini, livezi, poiene cu fîneţe, heleşteie şi altele [67]). Pentru îngrijirea lor era nevoie de braţe de muncă şi unele mănăstiri căpătau aprobarea „să-şi aşeze oameni cît vor putea" la acele prisăci [68]). O astfel de gospodărie obţinea repede o valoare destul de mare. De exemplu Ştefan cel Mare schimba la 16 martie 1490, cinci fălci de vie de la Cotnari cu o prisacă a mănăstirii Moldoviţa din braniştea de la Bohotin [69]). Se vede de aici că preţul unei astfel de prisăci era echivalent cu acela al unui sat [70]).

Cu timpul teritoriul din jurul acestor prisăci a fost lărgit prin acapararea pămîntului domnesc şi prin cotropirea satelor de aici. Astfel s-a ajuns pînă în sec. al XVIII-lea, la formarea unei întinse proprietăţi mănăstireşti în braniştea Bohotinului. Din „condica liuzilor" se poate constata că din cele 19 sate ale ocolului Braniştea, 9 aparţineau mănăstirilor [71]). Restul a fost acaparat că către boieri. Începutul l-a făcut Andrei, hatmanul lui Petru Şchiopul, dar el a trebuit peste scurt timp să cedeze drepturile sale mănăstirii Pîngăraţi [72]). Mai norocos decît dînsul a fost boierul Dumitru Buhuş, înrudit cu domnitorul Vasile Lupu. Prin danii succesive el a reuşit să-şi constituie un vast domeniu la Bohotin [73]) şi exemplul lui a fost urmat apoi şi de alţii.

64) R. Rosetti, *op. cit.*, [42]) p. 162.
65) Vezi doc. la Arh. St. Buc., M-rea Tazlău, VII/2, m-rea Bistriţa, IX/15. *Uricarul*, V, p. 244-245.
66) *Doc. privind istoria Romîniei*, sec. XIV-XV, Moldova, vol. I, p. 92, 255, 257, 268, 357, sec. XVI, vol. I, p. 401, vol. III, p. 416, 418, 445.
67) *Ibidem*, sec. XVI, vol. III, p. 304.
68) *Ibidem*, sec. XIV, XV, p. 268.
69) *Ibidem*, sec. XV, vol. II, p. 137.
70) Vezi doc. la Acad. R.P.R., cota XIII/1. Să se compare preţul satului Podroga cu acela al unor vii de la Cotnari.
71) *Uricarul*, VIII, p. 348—350.
72) *Doc. privind istoria Romîniei*, sec. XVI, Moldova, vol III, p. 416, 418, 445.
73) Doc. la Acad. R. P. R., cota LXXXII/2,3. Locuri „din pustie" în braniştea

Branişti domneşti în vederea recoltării fînului sau, cum vom vedea mai jos, pentru agricultură, s-au constituit şi în cuprinsul hotarelor unor tîrguri şi oraşe.

Braniştile mănăstireşti au ocupat, cu excepţia unor mici porţiuni lăsate în folosinţa locuitorilor din sate, aproape toată regiunea muntoasă, mergînd de la hotarul nordic pînă la sud de cursul rîului Tazlău. În partea de nord pe ambele laturi ale rîului Suceava, cuprinzînd un mare număr de munţi se întindea braniştea mănăstirii Putna. La sud de aceasta, pe valea Moldovei se constituise întinsa branişte a mănăstirii Moldoviţa. Munţii de pe ambele laturi ale Bistriţei au format braniştile mănăstirilor Bistriţa, Neamţ, Pîngăraţi şi Secul. La sud de acestea era aceea a mănăstirii Tazlău[74]). Şi mănăstirile din regiunea deluroasă aveau branişti, însă acestea erau mai puţin întinse, în comparaţie cu acelea ale mănăstirilor din munţi[75]). Locurile şi bălţile stăpînite de mănăstiri împreună cu teritoriul din jurul lor, au fost supuse aceluiaşi regim[76]).

Pe lîngă posibilitatea unei exploatări directe, aceste branişti constituiau pentru mănăstiri şi un mijloc de constrîngere economică asupra ţăranilor din regiunile de munte. Neputînd practica agricultura, principala lor ocupaţie era creşterea vitelor, la care se adăugau ca secundare pescuitul, vînatul şi culegerea fructelor sălbatice. Dar prin constituirea braniştilor mănăstireşti tocmai aceste izvoare ale existenţei lor li se interziceau. S-au păstrat numeroase documente, prin care domnitorii împuterniceau pe călugări să oprească pe ţărani de la folosirea acestor terenuri fără voia lor. Se interzicea astfel păscutul vitelor, vînatul, pescuitul, tăiatul lemnelor şi culegerea alunelor sau hămeiului de pe domeniile declarate branişti. Călugării erau autorizaţi să ia vitele, carele, instrumentele şi îmbrăcămintea ţăranilor care ar fi încercat să înfrîngă astfel de dispoziţii[77]). Se reţinea recolta acelor oameni care încercau să defrişeze aici terenuri fără o învoire specială a mănăstirii. Se dărîmau sau se aprindeau casele locuitorilor care se stabileau în branişti fără a trata cu călugării[78]), adică fără a ajunge la acel contract pe baza căruia deveneau apoi şerbii mănăstirii. În zădar au încercat satele de străjeri din regiunea de munte, ca acei din Dărmăneşti şi Oprişeni, să lupte

---

de la Bohotin s-au dăruit şi mai înainte. Astfel la 29 august 1455, Petru voievod dăruia lui Duma Micaci „un loc din pustiu, în braniştea noastră de la Bohotin, anume pîrăul Cozia, lîngă prisaca mănăstirii, să-şi facă sat". v. *Doc. privind istoria Romîniei*, sec. XIV, XV, Moldova, vol. I, p. 281.

74) Vezi de exempu *Doc. privind istoria Romîniei*, sec. XVI, Moldova, vol. I, p. 2, vol. III, p. 74, 93, vol. IV, p. 59, sec. XVII, vol. I, p. 171, vol. II, p. 99. T. Balan, *Doc. bucovinene*, vol. II, p 127, şi documente la Arh. St. Buc., M-rea Neamţ, CXXXIX/10, M-rea Sf. Sava Iaşi, XXXIII/11.

75) *Doc. privind istoria Romîniei*, sec. XVI, Moldova, vol. II, p. 156, vol III, p. 106—107 şi doc. la Acad. R. P. R. LXXVII/27 şi la Muzeul Regional Suceava inv. nr. 63.

76) *Doc. privind istoria Romîniei*, sec. XVI, Moldova, vol. I, p. 407—408, vol. III, p. 190, sec. XVII, vol. IV, p. 186, Arh. St. Buc., M-rea Prahova XIII/75.

77) Vezi mai sus doc. citate în nota 74.

78) *Doc. privind istoria Romîniei*, sec. XII, Moldova vol. I, p. 117, vol. IV, p. 393.

împotriva cotropirii. Sprijinite de domnitori, mănăstirile au cîştigat totdeauna procesele[79]). Repetarea neîntreruptă a împuternicirilor şi poruncilor domneşti arată, pe de altă parte, lupta dîrză a ţărănimii împotriva exploatării mănăstireşti.

Mănăstirile foloseau braniştile mai ales pentru creşterea vitelor. Stînile erau atît de dese încît ajungeau să se facă chiar sub zidurile mănăstirilor[80]). Pe lîngă stîni se mai menţionează coşare pentru oi sau pentru porci[81]). Preocuparea de a construi cît mai multe stîni, dădea naştere uneori la certuri teribile între călugării de la mănăstirile rivale[82]).

Posedau branişti şi unii membri ai clerului înalt. Astfel Atanasie, episcopul de Roman, stăpînea pe la 1621 o prisacă la sud de viile Băcăului. Terenul şi pădurea din jurul ei se bucurau de regimul impus braniştilor[83]).

În satul Vînători, dăruit de Simeon Movilă mănăstirii Secul, existau mai multe branişti, unele mici, altele mari[84]).

Branişti boiereşti se menţionează în documente pe la începutul sec. al XVII-lea. Ele apar mai ales în partea de sud a ţării şi se pare că se referă mai ales la păduri. Se vede aici necesitatea cruţării lor într-o regiune unde lemnul începuse să devină un articol destul de rar. Astfel într-un document din 11 iunie 1610 citim: „nimeni, acolo, pe locul lor, să nu cosească, nici să are fără voia lor" [a proprietarilor] „şi braniştea de asemeni să nu o taie"[85]). În satul Fîntînele se vindeau la 12 aprilie 1628, „doi bătrîni şi giumătate" „cu vad de moară în apa Bîrladului şi cu branişte şi cu cîmp şi cu tot venitul"[86]). La fel se vindea pe la 29 iulie 1642 o ocină din satul Otici cuprinzînd o parte din „vatra satului şi den pămînturi şi den fînaţe şi den branişte, de toate părţile"[87]).

Deşi informaţia cu privire la braniştile deţinute de boieri este săracă, totuşi emiterea frecventă a cărţilor de apărat ne arată că obştile ţărăneşti pierduseră deja libertatea de a folosi, după cum credeau de cuviinţă, pămînturile lor, intrate în proprietate feudală. În documentul din 11 iunie 1610, citat pentru braniştea din satul Dănceşti se arată că exista acolo un loc al proprietarilor, „locul lor de fîn", căruia i se crea un regim special. Un slujitor domnesc trebuia să cerceteze hotarul acelui loc, să-i pună „semne ca să nu le strice fînul lor". Îi mai poruncea să dea de veste sătenilor din jur, „să-şi socotească vitele, iar cine nu va asculta şi va voi să cosască sau să are fără voia lor, noi [domnitorul] vom trimite şi vom lua de la astfel de om hatalm, cum este obiceiul din veci"[88]). Apariţia frecventă a cărţilor de

79) Arh. St. Buc., M-rea Bisericani, XIII/8.
80) *Doc. privind istoria Romîniei*, sec. XVII, Moldova, vol. I, p. 13.
81) *Ibidem*, vol. IV, p. 84.
82) *Ibidem*, vol. I, p. 13, sec. XVI, vol. IV, p. 84.
83) Arh. St. Buc., Mănăstirea Bistriţa, I/3, 5, 6, 7.
84) *Doc. privind istoria Romîniei*, sec. XVII, Moldova, vol. III, p. 53.
85) *Ibidem*,[84]) vol. II, p. 301.
86) Arh. St. Buc., M-rea Nicoriţă, II/1.
87) Acad. R. P. R. XLIII/54.
88) *Doc. privind istoria Romîniei* sec. XVII, Moldova, vol. II, p. 301.

apărat (în cele în limba slavă se întrebuinţează termenul обранити care ne aminteşte de branişte) arată că în sec. al XVII-lea, numărul locurilor care se bucurau de un regim special era mereu în creştere. Mai tîrziu, pe la 1817, braniştile boiereşti, adică locurile exploatate de boieri prin munca de clacă, apăreau ceva obişnuit şi se atrăgea atenţia că nu puteau fi luate pe seama domniei. Se afirma în anaforaua boierilor din acel an, după ce se enumerau locurile care puteau fi considerate ca proprietăţi domneşti că „acest fel de locuri de tîrguri deschise sau de branişte sau de pustii dacă s-ar găsi ar fi domneşti şi s-ar lua, iar braniştile moşinaşilor, nici după obiceiul pămîntului, nici după aşezămintele şi ponturile divanului nu se pot lua“[89]).

În a doua jumătate a sec. al XVII-lea, termenul „branişte“ se referea şi la o taxă pe cîrciumi[90]), dar şi aici trebuia să se vadă numai o împărţire între domnie şi boieri a veniturilor pe care le aducea un drept rezervat clasei feudale.

Pe lîngă cărţile de apărat, ca semn al schimbărilor care au intervenit în organizarea domeniului feudal, apare, începînd din sec. al XVI-lea, vînzarea de ogoare în sate şi a unor bucăţi de loc, în timp ce mai înainte se vindeau sate întregi sau părţi de sate[91]). Preţul ridicat ce se oferă pe aceste bucăţi de loc, în comparaţie cu preţul satelor locuite, se poate explica şi prin întinderea lor, dar şi prin faptul că ele erau libere de orice obligaţii faţă de ţărani.

Totuşi astfel de locuri erau căutate şi în sec. al XVII-lea mai ales pentru creşterea vitelor. Preţul acestora în raport cu acela al satelor era foarte urcat. La 30 mai 1627 se vindeau două părţi din a treia parte a satului Arpăşeşti pentru trei boi buni preţuiţi drept şaptezeci de taleri. Deci preţul satului întreg, de 315 taleri — şi acesta este un preţ normal — echivala cu valoarea a 13 boi[92]). Preţul cailor era şi mai ridicat. Pentru satul Podraga, se plătea pe la 22 martie 1641 trei sute de ughi galbeni. În acelaşi timp pentru nişte vii la Cotnar se plăteau 400 ughi galbeni şi doi cai preţuiţi la 100 galbeni. Deci întregul sat Podraga se putea vinde pe 6 cai buni[93]). Pentru a intensifica exploatarea unor astfel de locuri, adeseori vecinii erau mutaţi de pe locurile lor. Pe la 1633, boierul Gheorghe Jora muta pe vecinii dintr-un sat al său. „Şi-au scos Jora vecinii săi din vatra satului ce bătrînă şi au descălecat altă vatră de sat în ţarină, în fînaţul său“ [al lui Dumitru Buhuş][94]).

Probabil în aceleaşi scopuri vecinii erau mutaţi dintr-un sat în altul. La 3 iunie 1645, vecinii din satul Petia arătau că stăpînul lor,

89) *Uricarul* XX, p. 290.

90) N. Iorga, *Studii şi documente*, t. I–II, p. 103. Arh. St. Buc., M-rea Aroneanu I/13. Melchisedec, *Cronica Huşilor*, p. 58.

91) Vezi de exemplu *Doc. privind istoria Romîniei*, sec. XVI, Moldova, vol. I, p. 135, 249, 250, 251, 254, 302, 303, 312, 318, vol. II, p. 24, 31. Cf. P. P. Panaitescu, *op. cit.*,[11]) p. 83.

92) Acad. R.P.R., XLVI/160.

93) *Ibidem*, XIII/1.

94) Arh. St. Buc., Achiziţii noi, MMDCXXXIX/8.

boierul Calcaş i-a mutat în alt sat unde ei nu aveau „moşie" adică delniţele lor [95]).

Mutarea ţăranilor din sate constituia un abuz şi întîmpina o vie rezistenţă din partea lor. Era mai uşor pentru proprietar să limiteze dreptul lor la folosirea moşiei. În felul acesta proceda, pe la 1597, Ionaşco vătav de visternicie. El obţinea de la domnitor o carte de apărat, prin care se interzicea oamenilor din satul său să-şi extindă ţarina prin facerea de curături „la capătul pămînturilor". Cele făcute peste limitele ţarinei erau oprite de boier. Ţăranii, pe viitor, puteau să-şi facă altele, dar numai „în pădure, departe" [96]).

În porunca domnească se întrebuinţa expresia „să ţie şi să apere", ceea ce însemna că acele curături constituiau de aici înainte un teren ce rămînea la dispoziţia boierului şi pe care el putea să-l folosească după plac.

Într-un mod asemănător proceda boierul Dumitru Buhuş cu locuitorii din braniştea Bohotinului. După ce cotropise o parte din terenul satului Podoleni [97]), el obţinea la 20 august 1636, de la domnitor un alt loc folosit de ţăranii din satul Grozeşti, care mai înainte fusese deţinut temporar de marele cămănar Iordache Cantacuzino. Domnitorul intervenea pentru a nu fi zeciuiţi a doua oară [98]). Nu ştim care erau legăturile dintre ţăranii din Grozeşti şi marele cămănar, dar acesta, la o dată care nu poate să fie prea depărtată de 1636, scria în privinţa lor lui Dumitru Buhuş şi-l ruga, să-i lase „să are pe unde au arat şi pînă acum, iar noi încă vom sluji şi mai mult domniei tale" [99]).

Prin urmare boierul Buhuş, care nu de mult timp obţinuse în branişte un loc pentru a-l coloniza, pentru a întemeia sat, renunţa la zeciuelile pe care le-ar fi putut obţine de la ţăranii ce arau pe moşia sa şi prefera să o valorifice în alt mod. El transforma o parte a domeniului în rezervă seniorială şi exploata munca de clacă. Peste cîţiva ani fiul său o impunea chiar locuitorilor din satele vecine fără ca să fie proprietarul lor [100]).

Boierul Dumitru Buhuş cunoştea metodele prin care putea ajunge la mărirea rentei feudale. El de altfel se arătase destul de destoinic în amenajarea unor întreprinderi ale domniei. „Ezit-au Prutul şi-au făcut mori carele sînt de treaba domniei mele şi a ţării" spunea într-un document domnitorul Vasile Lupu, apreciindu-i meritele [101]).

De altfel, în privinţa metodelor de stoarcere a veniturilor domniei de la ţărani, el continua opera de inovaţii în materie financiară începută cu cîteva decenii mai înainte de vistiernicul Boul. Şi acesta introdusese pe domeniile sale metodele noi pentru mărirea rentei feudale prin crearea rezervei senioriale. Printr-o poruncă domnească din anul

95) Acad. R.P.R., XXXVII/144
96) *Doc. privind istoria Romîniei*, sec. XVI, Moldova, vol. IV, p. 153.
97) Radu Rosetti, *op. cit.*, [42]) p. 167.
98) Acad. R.P.R., LXXXII/8.
99) Radu Rosetti, *op. cit.*, [42]) p. 213.
100) R. Rosetti, *op. cit.*, [42]) p. 221.
101) *Ibidem*, p. 219.

1607, el era oprit să are o parte de ocină din satul Rădeni, la cumpărarea căruia nu se respectase dreptul de protimisis al rudelor şi de asemenea se ordona ca nici „vecinii săi să nu are“ [102]). Prin urmare în document se face deosebire între arăturile vecinilor şi ale proprietarului. Aceasta arată destul de clar existenţa rezervei senioriale [103]).

Se poate spune deci că pe la sfîrşitul sec. al XVI-lea unele branişti boiereşti sau domneşti au început să fie folosite şi pentru agricultură. Chiar unii domnitori au dat exemplu trecînd la noua formă de exploatare a domeniului lor. Nu putem cunoaşte cu precizie data cînd domnitorii din Moldova au început să cultive pe unele părţi din domeniile lor cereale, folosind munca de clacă. În a doua jumătate a sec. al XV-lea domnitorul Alexandru Lăpuşneanu se interesa de creşterea vitelor. Tot aşa au făcut şi domnitorii următori. Dar pe la începutul sec. al XVII-lea se pare că lucrurile s-au schimbat. Unele părţi din terenurile rezervate domniei, se foloseau pentru recoltarea fînului, iar pe altele se semănau cereale. Şi pentru unele şi pentru altele se folosea munca de clacă.

Faptul acesta apare clar pe la începutul celui de-al patrulea deceniu al sec. al XVII-lea. Astfel la 18 aprilie 1632, domnitorul Alexandru Iliaş poruncea ureadnicului, şoltuzului şi pîrgarilor din Huşi şi la aprozii din acel oraş, „*care veţi scoate tîrgul să secere pîinea domniei mele* şi la comişeii care vor face fîn domniei mele acolo la tîrg“, să lase în pace „satele sfintei mănăstiri a episcopiei“... „ce tîrgul să-şi ridice nevoile cum va putea, iar satele sfintei mănăstiri a episcopiei să hie foarte în pace“ [104]).

În aceeaşi formă este repetat ordinul şi de către domnitorul următor Moise Movilă la 26 august 1643 [105]).

De aici se vede clar că o parte a hotarului tîrgului Huşi fusese oprită pe seama domniei, constituită într-o rezervă a domniei pentru cultura cerealelor şi pentru fîn. Ea era lucrată prin munca de clacă a tîrgoveţilor, prin grija şi supravegherea aprozilor domneşti. Desigur acest mod de exploatare era folosit acolo şi mai înainte şi s-a practicat şi după această dată deşi documentele nu mai spun nimic în această privinţă. Numai abuzurile comise de dregătorii din Huşi, au provocat intervenţia domnitorului şi au scos la iveală existenţa acestui mod de exploatare.

Desigur că acest caz nu este izolat. Probabil că se mai practica şi pe teritoriul altor oraşe. Gropi cu fîn ale domniei existau la Suceava în timpul domnitorului Ieremia Movilă [106]), dar ele puteau proveni şi din dijme. Se pare că o asemenea rezervă numită „branişte“ se formase lîngă morile domniei de la Stănileşti [107]).

---

102) *Doc. privind istoria Romîniei*, sec. XVII, Moldova, vol. II.
103) Documentul acesta a fost semnalat şi de P. P. Panaitescu, *op. cit.*, [11]) p. 83.
104) Arh. St. Buc., Episcopia Huşi, ms. 543/21.
105) *Ibidem*, ms. 543/27.
106) N. Iorga, *Studii şi documente*, V, p. 74–75.
107) Pentru un loc cu numele Braniştea lîngă Stănileşti, vezi *Marele dicţionar geografic al Romîniei*, sub voce.

Există date mai precise cu privire la existenţa unei rezerve din apropierea tîrgului Scheia, folosită de domnitori pentru cultura zarzavaturilor. Alături de aceasta exista şi una a hătmăniei. Pentru îngrijirea culturilor se întrebuinţa munca scutelnicilor [108]).

Satul Scheia (acum este calificat în felul acesta) nu mai era, pe la 1632, în proprietatea domniei şi întrebuinţarea la muncă a oamenilor de aici în schimbul unor scutiri de impozite, crea prejudicii proprietarului Toderaşco Cămăraş, căci cu cît numărul celor impuşi să suporte cisla era mai mic, cu atît ei aveau de plătit mai mult şi din această cauză fugeau. Domnitorul a fost nevoit să renunţe la un mare număr de scutelnici.

E foarte probabil că tot pentru munci agricole sau pentru recoltarea fînului erau scoşi, pe la 1595, ca şi acei din Huşi mai tîrziu, ţăranii din satul Tătăreni, al mănăstirii Tazlău. Domnitorul, interzicînd o astfel de practică, scria dregătorilor din ţinutul Tigheci că „voi nu luaţi de la ei bani, ci-i mînaţi la muncă, să lucreze“ [109]). În orice caz nu este vorba aici de transporturi sau de o muncă incidentală la repararea unor mori sau iazuri domneşti.

În a doua jumătate a sec. al XVII-lea domnitori ca Gh. Duca şi Şerban Cantacuzino au practicat acest sistem pe o scară mai largă. Gh. Duca, obţinînd hătmănia asupra părţii din Ucraina cucerită de turci, începuse să trateze această ţară ca pe o moşie a sa, „ca o fermă luată în arendă“. El avea aici semănături întinse, crescătorii de vite şi prisăci. O parte din cereale erau însă transformate în horilcă şi biere la velniţele înfiinţate de dînsul [110]).

În timpul domniei a doua a lui Dumitraşcu Cantacuzino a fost foamete în Moldova. Turcii din Cameniţa aveau şi ei nevoie „de bucate şi de cai“. Atunci „domnul muntenesc Şerban Vodă, au încărcat pîne de a lui, arată cu plugurile lui, cîteva sute de cară, de au dus-o la Cameniţa, avînd poruncă de la împărăţie“ [111]). Prin urmare în satele sale, probabil acelea pe care le stăpînise el mai înainte ca simplu boier, moştenite de la părinţii săi sau cumpărate, Şerban Cantacuzino practica agricultura, desigur cu munca de clacă, pe părţile rezervate, avînd plugurile sale.

Boierii şi mănăstirile au început de asemenea să treacă la acest nou sistem pentru valorificarea domeniilor lor. Am citat mai sus cazul visternicului Boul, care obişnuia să facă arătură pe seama sa. Incidental documentele furnizează unele referinţe în legătură cu această problemă. Din inventarul mănăstirii Galata se poate constata că ea dispunea de mazăre numai acolo unde avea şi porci. Deci se poate presupune că aceasta era cultivată de mănăstire şi nu provenea din dijme. Numai la

108) Acad. R.P.R., IV/171.
109) *Doc. privind istoria Romîniei*, sec. XVI, Moldova, vol. IV, p. 124.
110) N. Iorga, *Istoria comerţului romînesc*, Buc., 1915, p. 319-320.
111) I. Neculce, *Letopiseţul ţării Moldovei*, ed. Iorgu Iordan, Buc., 1955, p. 165. Pe lîngă „lucrul la curte“ şi la „mori“ dintr-un document din 15 iunie 1691 dat pentru scutiri preoţilor din Iaşi de către domnitorul Constantin Cantemir, se constată şi obligaţia de muncă „cu plugul“ pentru domnie, v. *Uricarul*, VI, p. 347-349.

cîţiva ani după întocmirea acestui inventar, la 26 ianuarie 1592, domnitorul Aron Vodă, împuternicea pe călugăriţele de la mănăstirea de la Vînători să stăpînească fînul şi grîul ce aveau în satul Dănceşti[112]). Prin urmare exista în acest sat o rezervă seniorială pe care se cultiva grîul sau se recolta fîn, folosindu-se munca de clacă.

În unele sate unde agricultura nu era posibilă, mănăstirile aveau rezerve numai pentru fîn, care era recoltat prin munca de clacă. În această situaţie erau unele sate din regiunea de munte, ale mănăstirii Aron Vodă. Uneori prin abuz, ele erau scoase şi pentru recoltarea fînului domniei, în braniştile pe care aceasta le mai poseda[113]).

Tot o astfel de exploatare pusese la cale vornicul Cujbă pe la 1634 în satul Hărăşti. Satul acesta fusese mai înainte al mănăstirii Pobrata. El fusese confiscat de domnie din cauza unui omor săvîrşit acolo şi din cauza neplăţii deşugubinei. Vornicul Cujbă dăduse rudelor celor ucişi 30 vite şi domnitorul îi lăsase satul în folosinţă temporară[114]). La 5 august 1634, satul era restituit mănăstirii şi călugării erau împuterniciţi „să-l oprească cu tot locul şi cu tot venitul“ lui. „Numai ce va fi pîne vornicului, aceea să o lase în pace“[115]). De aici se poate vedea că în acel an dijmele în satul Hărăşti urmau să fie adunate de călugări pentru dînşii, dar cerealele recoltate de vornicul Cujbă pe rezerva creată de dînsul în acel sat rămîneau ale lui.

Gospodăria şi cu partea de moşie rezervată purta în satele mănăstireşti numirea de *metoh*. Sub acest nume se menţionează uneori în documente. Astfel mănăstirea Pîngăraţi obţinea, pe la 1577, o selişte pe Almaşul Mic şi o transforma în „metoh pentru marfă“ (vite)[116]). Moise Movilă întărea mănăstirii Putna la 15 ianuarie 1634 un loc din jurul unui metoh pe care ea îl avea lîngă tîrgul Siret[117]). Mănăstirea Bisericani avea un metoh în satul Troiţa, căruia i se dăruiau în 1641 două sute de stupi[118]). Aici trebuie să reamintim că acelaşi nume purtau în Bulgaria gospodăriile mănăstireşti din sate împreună cu partea de moşie care rămînea exclusiv în folosirea lor şi era valorificată prin munca de clacă a ţăranilor[119]).

În cazul cînd un sat nu avea îndeajuns pămînt pentru cultură, se trecea la crearea rezervei senioriale prin defrişarea pădurii. Astfel proceda pe la 1617 boierul Nădăbaico vornic, care amenaja, în urma tăierii pădurilor, 765 de curături şi mai multe oaşe pentru fîn în jurul satului Sucmezeu.

Pentru aceasta el lucrase — şi desigur urma să facă acest lucru şi pe viitor, pentru cultivarea lor — „cu oamenii săi, *cu clăci* şi cu vecinii

112. *Doc. privind istoria Romîniei*, sec. XVI, Moldova, vol. IV, p. 44.
113) *Ibidem*, sec. XVII, vol. II, p. 145.
114) Arh. St. Iaşi, CCCXI/f. 83 v. – 84.
115) *Ibidem*, CCCXI/f. 83
116) *Doc. privind istoria Romîniei*, sec. XVI, Moldova, vol. III, p. 89, 227.
117) Acad. R.P.R. LXXII/30.
118) Arh. St. Buc., M-rea Bisericani, I/26.
119) История Болгарии, под ред. П. Н. Третьякова, С. А. Никитина и Л. Б. Валева, Москва, 1955, стр. 125.

săi, şi cu ţiganii săi şi cu năimiţii săi", întrebuinţînd „bucatele sale drepte şi banii săi" [120]).

O mare parte din aceste curături au fost folosite pentru întemeierea unor noi sate. Altele probabil au fost rezervate proprietarului. Se observă că s-au întrebuinţat pentru efectuarea lor pe lîngă robi, încă trei categorii de ţărani: „oamenii săi" „vecinii săi şi năimiţii". Termenul clacă stă, se pare, în legătură cu prima categorie, sub care trebuie să înţelegem oameni aşezaţi pe moşia lui în baza unui contract aşa cum puteau fi chiar acei din satele nou înfiinţate. Singura lor obligaţie către proprietar era un timp oarecare, pînă ce cădeau în stare de vecinie, dijma. În cazul acesta claca are aici înţelesul de muncă benevolă acordată în mod incidental. Şi acest înţeles l-a păstrat acest termen în Moldova pînă în zilele noastre. Ca şi în Rusia unde termenul clacă (toloca) avea acelaşi înţeles, pentru munca gratuită obligatorie efectuată pe rezerva boierească în schimbul folosirii unei delniţe de către ţăran se folosea termenul de „boieresc" (la ruşi *barşcina*).

În legătură cu „vecinii" documentul nu adaugă nimic, întrucît pe lîngă darea dijmelor, ei aveau şi obligaţii de muncă, la început sub formă de prestaţii pentru întreţinerea curţii, morilor, iazurilor, sau pentru transporturi. O dată însă cu practicarea agriculturii de către proprietari pe porţiuni rezervate, nimeni nu i-a putut opri de a transforma aceste prestaţii în obligaţii de muncă agricolă. Aceasta cu atît mai mult, cu cît se pare că şi dregătorii săteşti, vatamanii şi vornicii, ca şi cnezii şi juzii de odinioară, foloseau pentru cultivarea loturilor lor acelaşi fel de muncă.

„Năimiţilor" trebuia să le dea bani şi bucate. Sub acest nume trebuie să se înţeleagă argaţii de la curte şi probabil şi oamenii din prima categorie, care, în timpul lor liber, se angajau la muncă pe bani, vite sau grîne.

Pentru a doua oară claca apare în legătură cu boierul Neculai Buhuş de la Bohotin. În anul 1660 răspîndindu-se zvonul despre o invazie a tătarilor în Moldova, locuitorii din mai multe sate, vecine cu proprietatea boierului menţionat, porneau în bejenie. Cu această ocazie vitele lor au stricat unele fîneţe ale lui Neculai Buhuş. Drept compensaţie pentru pagubele suferite, acesta le-a impus şi ei au acceptat să-i facă zile de clacă pe lanurile sale [121]).

Şi în acest caz, claca nu are un caracter reglementat sau permanent, ci este accidentală şi impusă unor oameni care nu aveau legătură de dependenţă faţă de proprietari. Ei ar fi putut să plătească stricăciunile făcute într-un alt chip.

Claca, avînd înţelesul de muncă gratuită şi benevolă, este menţionată alături de *boieresc* în *Catastif de sămile tuturor mănăstirilor de ţară* din anul 1742-1743. Se folosea mai ales pentru recoltarea fînului. La sfîrşitul muncii se oferea ţăranilor băutură, „horilcă" [122]).

120) *Doc. privind istoria Romîniei*, sec. XVII, Moldova, vol. IV, p. 178.
121) R. Rosetti, *op. cit.*, [42]) p. 221.
122) Buletinul comisiei istorice a Romîniei, vol. I, Buc., 1915, p. 225 şi urm.

Apariţia termenului clacă din sec. al XVII-lea chiar sub această formă, prin care ea se deosebea de „boieresc“ indică totuşi existenţa rezervelor senioriale.

Acestea şi în special cele mănăstireşti mai puteau fi valorificate prin munca „posluşnicilor“, adică a unor oameni care în schimbul unor anumite zile de muncă, al căror număr în documente nu se specifică, se bucurau de scutiri de impozite.

Posluşnicii apar încă din sec. al XV-lea. Ei sînt lăsaţi de domnitori mănăstirilor pentru lucrul la mori şi povarne. În această vreme sînt totuşi foarte rari. Încep să fie menţionaţi mai frecvent începînd din sec. al XVII-lea [123]).

Apariţia în documente a acestor cîteva indicii, privind formarea rezervei senioriale la sfîrşitul sec. al XVI-lea şi în prima parte a sec. al XVII-lea, nu trebuie să ne înşele. Această nouă formă de exploatare a domenilor feudale, nu s-a generalizat destul de repede, ci a fost numai întîmplătoare şi de cele mai multe ori era un fenomen sporadic. Predominarea exportului de vite asupra celui de cereale menţinerea acestora la un preţ scăzut, restricţiile impuse de monopolul turcesc, au determinat o rămînere în urmă a agriculturii în ţările noastre.

Rezerva senorială a existat din sec. al XVII-lea, dar ea a fost folosită mai mult pentru creşterea vitelor şi mai puţin pentru agricultură. În ceea ce priveşte exploatarea ţăranilor deşi s-a folosit munca de clacă şi boierescul, boierimea şi mai ales cea măruntă a folosit pînă tîrziu, cu precădere, vechiul sistem al zeciuielilor.

Nici în prima jumătate a sec. al XVIII-lea situaţia nu se schimbase prea mult. Din *Catastihul de sămile mănăstirilor* din anul 1742-1743 se vede clar că acestea dispuneau de rezerve pentru cultura cerealelor, însă ele produceau destul de puţin adică atît cît era necesar pentru consumul lor propriu, adăugînd şi dijma ridicată de la ţărani. La fiecare mănăstire se înregistrează un număr mai mic sau mai mare de „merţe de pîine“ (grîu, porumb, malai) obţinut „din dijma moşiilor sau cu plugul“ — adică pe rezervele lor — dar în acelaşi timp se menţionează constant că sînt „pentru traba mănăstirii“.

Alături de rezervele pentru agricultură se poate constata existenţa rezervelor destinate creşterii vitelor. Mănăstirile posedă un număr de vite. Totuşi dacă le raportăm la numărul satelor stăpînite situaţia de la 1742 nu se poate compara nici pe departe cu aceea pe care o prezintă inventarul mănăstirii Gal ta de la sfîrşitul sec. al XVI-lea. Aceste rezerve se valorifică cu munca de clacă, avînd sensul arătat mai sus şi prin „boieresc“. Mănăstirile foloseau însă şi argaţi şi dispuneau de un inventar propriu. Cumpărau fier pentru „traba plugurilor“ sau „carelor“, dohot pentru „traba carelor“. Toate au „boi de plug“. Uneori satele mai îndepărtate îşi răscumpără dijmele în bani (cazurile sînt rare). Cerealele nu se vînd niciodată. Cea mai mare parte din veniturile mănăstirilor provine din vînzarea vitelor, mai puţin din vînzarea vinului, a fînului şi din „orînzi“ [124])

123) Sate întregi de posluşnici. v. de ex. Arh. St. Buc., m-rea sf. Sava Iaşi XXXIV/10.
124) Buletinul comisiei istorice a Romîniei, vol. I, Buc., 1915, p. 224 şi urm.

Tratatul de la Kuciuk-Kainargi a creat condiţiuni favorabile dezvoltării agriculturii în ţara noastră. Totuşi din cauza imposibilităţii de a valorifica cerealele printr-un export masiv în Rusia, din cauza deselor încălcări a condiţiilor impuse atunci cu privire la aprovizionarea Imperiului Otoman din ţările noastre, din cauza războaielor care au avut loc în a doua jumătate a sec. al XVIII-lea, agricultura a cunoscut un ritm încetinit în dezvoltarea ei. Numai la cîţiva ani după încheierea acestui tratat, Carra scria că abia a 40-a parte din ţară era cultivată [125]). Totuşi tendinţele boierimii de a reglementa şi de a mări numărul zilelor de clacă (boieresc) ne arată sforţările care se făceau în a doua jumătate a sec. al XVIII-lea în vederea creşterii volumului de cereale-marfă. Deşi cu un deceniu înainte de încheierea tratatului de la Adrianopol mai existau în ţara noastră boieri care-şi foloseau rezervele pentru creşterea vitelor [126]), putem spune că în această vreme ritmul de constituire a rezervelor boiereşti destinate agriculturii a crescut în aşa măsură încît se poate spune că la începutul sec. al XIX-lea această formă de exploatare predomina.

Totuşi din faptul că din sec. al XVII-lea au continuat să se împletească forme variate de exploatare a ţărănimii, nu se poate afirma că aceasta nu s-ar fi intensificat. La o mărire a rentei feudale se putea ajunge în mod indirect printr-o fiscalitate excesivă. Sub această formă ea se împărţea între boieri, domnitor şi turci.

Legătura ţărănimii de glie la sfîrşitul sec. al XVI-lea poate fi considerată ca un fenomen legat în bună parte de apariţia noilor forme de valorificare a domenilor feudale şi de nevoia crescîndă pentru boieri de a avea la dispoziţie braţele de muncă necesare, dar ea este în acelaşi timp urmarea unei crunte fiscalităţi, determinată de cererile nemăsurate ale turcilor şi de instabilitatea sistemului politic, care mărea lăcomia boierilor şi a unui întreg aparat parazitar de curteni, slujitori şi favoriţi.

Catedra de Istoria R. P. R.

---

125) M. Carra, *Histoire de la Moldavie et de la Valachie*, Neufchâtel, 1781, p. 173.

126) În anul 1819 doi boieri arendau moşiile Drănceni, Cărăuţa şi Odobeşti pe timp de doi ani pentru a le folosi în vederea creşterii vitelor. Se rezervau pentru fîn 34 fălci. Restul servea la păşunatul a 1260 oi şi 188 vite mari. Gh. Ghibănescu, *Surete şi izvoade*, XVII, p. 146.

БРАНИШТЯ [1]) И ВОПРОС О ПОЯВЛЕНИИ БОЯРСКОЙ ЗАПАШКИ В МОЛДАВИИ

Краткое содержание

Вследствие развития денежно-товарных отношений в XVI веке и в странах восточной Европы происходят значительные изменения в области сельского хозяйства. С развитием рынка растут материальные потребности феодальных владельцев в ремесленных изделиях и колониальных товарах. Для удовлетворения этих потребностей феодалы старались увеличить свои денежные доходы. Они усилили эксплоатацию крестьян и организовали новую форму использования своих владений. Для повышения продукции зерновых культур они организовали боярскую запашку, обрабатываемую барщиной. В то же время крестьян лишали права свободного передвижения.

Вопрос о формировании боярской запашки в румынских княжествах был мало исследован нашими историками. Одни из них допускают её существование в XV веке, другие констатируют появление боярской запашки значительно позднее.

Ввиду того, что непосредственных документальных сведений о формировании боярской запашки для зерновых культур в XV или XVI в.в. в Молдавии нет, автор исследовал продукцию феодальных владений и её появление, в виде товара, на местных и внешних рынках.

Хотя в Молдавии в XV в. наблюдается некоторый подъём земледелия, всё таки в торговле Молдавии с соседними государствами преобладают скот и различные продукты скотоводства, вплоть до XVIII-го века. Из Молдавии вывозят скот в Венгрию, Польшу, Турцию.

В этот период торговля румынских княжеств с Турцией не является свободной, находясь в зависимости от поработительной турецкой монополии. Продажа скота и зерна являлась обязанностью для этих княжеств. За эти товары турками уплачивались ничтожные цены. Эта система привела к снижению цен в самых обыкновенных сделках, особенно в отношении продажи хлеба, на который не было спроса в других странах.

По этой причине, бояре и монастыри старались увеличить свои доходы, занимаясь скотоводством в более широком масштабе, чем земледелием. В то время как хлеба не поставляли целыми годами, бояре вывозили целые стада скота и различные продукты скотоводства.

Крестьяне должны были вносить феодальному землевладельцу десятину собственного производства. Но крупный скот не подлежал десятинному налогу и поэтому бояре стараются лично заняться скотоводством. С этой целью они захватывают участки земли, находящиеся в использовании сельских общин. Эти участки были организованы особым образом и крестьянам было запрещено пользоваться ими. Эти участки были названы румынским словом „браништя". Действуя подобным образом, бояре последовали примеру господарей, которые создали в XV и XVI в.в. обширные „браништя", например: под Бохотином, Лозовой и Завадинами. Встречаются также и другие „браништя" вблизи княжеских дворов и мельниц.

В этой форме появилась боярская запашка в Молдавии.

Первые сведения относительно боярской запашки, использованной в

[1]) Браништя—это участок для скотоводства, состоящий из лесов и особенно из лугов, используемый исключительно землевладельцем.

земледелии, относятся к концу XVI в. и первой половине XVII в. В то же время мы констатируем наличие зерновых культур, засеянных за счёт князя в пределах земель городского рубежа.

В 1617 г. впервые указано появление барщины. Эта новая форма эксплоатации феодального владения стала преобладающей лишь во второй половине XVIII века.

Увеличение обязанностей зависимых крестьян и их прикрепление к земле к концу XVI в. было следствием этих потребностей в области скотоводства и развития зерновых культур. Необходимо принять во внимание и чрезмерную налоговую систему вследствие роста турецкой эксплоатации. При этом преследовалась та-же цель : полное порабощение крестьян. Этому положению способствовала и неустойчивая политическая система, которая увеличивала жадность бояр и господарей.

LA „BRANIŞTE“ ET LE PROBLÈME DE L'APPARITION DES RÉSERVATIONS SEIGNEURIALES EN MOLDAVIE

Résumé

Le développement des échanges au XVI-e siècle a modifié profondément dans de nombreaux états, le système de l'économie agraire. Parallèlement à l'agrandissement du marché s'est manifesté de la part des seigneurs féodaux une demande accrue de marchandises confectionnées par les artisans, ainsi que de produits coloniaux. Pour pouvoir satisfaire de tels désirs, les seigneurs féodaux se sont efforcés d'augmenter leurs revenus. Dans ce but, ils ont soumis les paysans à une exploitation de plus en plus féroce et ils ont donné à leurs domaines une nouvelle organisation. Pour augmenter la production des céréales, ils ont décidé que certaines terres seraient réservées aux seigneurs. Les réservations seigneuriales ont été mises en valeur par le travail des serfs corvéables. À la même époque, les serfs furent attachés à la glèbe. Il leur fut interdit de quitter le domaine du seigneur.

Le problème de la formation des réservations seigneuriales dans les Principautés Roumaines a été fort peu étudié jusqu'à présent. Quelques historiens ont cru pouvoir déceler leur existence au XV-e siècle. D'autres sont d'avis que les réservations seigneuriales ont été créées chez nous beaucoup plus tard.

L'auteur constate l'absence de preuves directes concernant la formation de réservations seigneuriales destinées à l'agriculture, en Moldavie, au XV-e et au XVI-e siècle. Pour savoir à quelle époque de telles réservations ont été constituées, il a cherché à établir quelle a été la production des domaines féodaux et quel emploi lui a été donné, la plupart de ces produits étant soit vendus sur le marché intérieur soit exportés à l'étranger.

Quoique l'agriculture, en Moldavie, ait eu un certain essor au XV-e siècle, néanmoins dans le commerce d'exportation avec les états voisins ce sont les bestiaux et les produits de l'élevage qui ont prédominé jusqu'à la fin du XVIII-e siècle. Les bestiaux ont été exportés

en Hongrie, en Pologne, dans l'Empire Ottoman et dans d'autres pays, tandis que les céréales moldaves n'ont été achetées que par les Turcs.

Jusqu'à la paix d'Adrianople, le commerce des Principautés Roumaines avec l'Empire Ottoman n'a pas été libre. Il a été soumis à un monopole des plus véxatoires. Les Principautés Roumaines ont été obligées de livrer chaque année aux Turcs une certaine quantité de céréales et de bestiaux à des prix établis d'avance et souvent dérisoires. Un tel système avait pour conséquence de faire diminuer les prix à l'occasion des opérations normales de vente, surtout pour les céréales, dont la demande sur d'autres marchés était presque nulle.

Pour ces motifs, les boyards et les monastères, pour accroître leurs revenus, ont donné à l'élevage beaucoup plus d'extension qu'à l'agriculture. Tandis que le blé et l'orge restaient parfois pendant des années sans que le battage des grains eût lieu, les boyards exportaient de nombreux troupeaux, ainsi que les autres produits de l'élevage.

Sous le régime féodal, les paysans, en Moldavie, devaient payer au seigneur une redevance d'un dixième de tous leurs produits, sauf certaines exceptions. Or, le gros bétail rentrait dans ces exceptions. En effet, pour le gros bétail, les paysans n'avaient à payer aucune redevance en nature. Dans ces conditions, les boyards ont fait eux-mêmes de l'élevage pour leur propre compte en affectant exclusivement à cet usage une partie des terres utilisées sur les communautés paysannes. Ces terres ainsi soustraites aux paysans furent soumises à un régime spécial, qui interdisait à ceux-ci de les utiliser. C'est ce qu'on désignait par le terme roumain „branişte". Les boyards, à cet égard, ont suivi l'exemple que les princes de Moldavie leur avaient donné. Au XV-e et au XVI-e siècle, les *hospodars* avaient créé les immenses „branişte" de Bohotin, Lozova et Zavadine. D'autres *branişte* avaient été constituées non loin des palais et des moulins princiers. C'est sous cette forme que les réservations seigneuriales ont fait leur apparition en Moldavie.

Les plus anciennes informations, que l'auteur a pu recueillir, concernant l'utilisation des réservations seigneuriales pour l'agriculture, datent de la fin du XVI-e siècle et du début du XVII-e siècle. A la même époque, des céréales ont été cultivées, pour le compte du Prince, sur les terres situées à l'environ des bourgs.

En 1617, est mentionné pour la première fois le travail effectué par les serfs sur les réservations seigneuriales. Cette nouvelle forme d'exploitation du domaine féodal ne prendra d'ampleur que dans la seconde moitié du XVIII-e siècle.

Les obligations imposées aux serfs sont devenues de plus en plus lourdes à la suite des transformations subies par l'agriculture et par l'élevage. Leur rattachement à la glèbe à la fin du XVI-e siècle en a été aussi une conséquence. Il est également nécessaire aussi de prendre en considération, comme causes tendant au même effet, les impôts excessifs, qui furent le résultat de l'exploitation de plus en plus âpre exercée par les Turcs et l'instabilité du système politique qui favorisa l'avidité des boyards et des princes.

CONTRIBUŢII LA CUNOAŞTEREA SITUAŢIEI LOCUITORILOR DIN REGIUNEA «BĂLŢII» BRATEŞULUI, ÎN PRIMA JUMĂTATE A SECOLULUI AL XIX-lea

DE

GH. PLATON

Datele istorice cunoscute pînă acum, referitoare la situaţia locuitorilor trăitori la limita estică a ţinutului Covurlui, în regiunea de baltă, sînt cu totul insuficiente, neputînd contribui la formarea unei imagini precise a realităţii.

Aceste date, îmbogăţite cu o serie de informaţii inedite, aflate în materialul documentar, existent la Arhivele Statului Iaşi, completează tabloul general al realităţii, oferind aspecte interesante din viaţa şi lupta ţărănimii împotriva opresiunii feudale.

Sfîrşitul secolului al XVIII-lea şi începutul secolului al XIX-lea se caracterizează printr-o creştere a exploatării ţărănimii clăcaşe.

Însuşirea plusprodusului de grîne de către proprietarii de moşii din Moldova, deveniţi acum vînzători ai acestor produse, se realizează prin mărirea numărului zilelor de clacă, sporirea nartului şi prin restrîngerea suprafeţelor de arătură, imaş şi fînaţ acordate ţăranilor. Aşezămintele domneşti, care încep din a doua jumătate a secolului al XVIII-lea, ilustrează în chip evident acest fapt, subliniind în acelaşi timp şi sporirea altor diferite prestaţii pe care ţăranii erau obligaţi să le facă proprietarilor.

Una din formele de luptă, pe care ţăranii o opun pretenţiilor mereu crescînde ale clasei dominante şi accentuării opresiunii fiscale exercitate de către statul feudal, este fuga.

Regiunea bălţii Brateşului, intrată de timpuriu în stăpînirea otomană, oferea un loc prielnic de adăpost, prin condiţiile mai favorabile pe care stăpînitorii turci le acordau locuitorilor fugari.

Pe baza materialului documentar inedit vom încerca să prezentăm situaţia locuitorilor sub regimul ocupaţiei turceşti, în contrast cu aceea creată după anul 1828, cînd teritoriul menţionat, în urma păcii de la Adrianopol, a revenit Moldovei.

Libertatea comerţului acordată şi garantată prin tratatul de la Adrianopol şi necesitatea obţinerii unei cît mai mari cantităţi de cereale marfă, a avut drept consecinţă o intensificare a exploatării exercitate de către boieri şi arendaşi.

Acest fapt, care a atras după sine înrăutăţirea stării ţăranilor, a provocat adînci frămîntări.

Relatarea lor, în cadrul prezentării generale a unor date cu caracter istoric şi economic, vor sublinia—credem — utilitatea acestei lucrări.

Sub denumirea de balta Brateşului, în documentele referitoare la trecutul Moldovei, este cunoscut atît lacul propriu-zis, situat în partea cea mai de sud a cursului inferior al rîului Prut, cît şi regiunea din nordul acestui lac, formată de albia majoră a Prutului, întinsă în direcţia nord-sud, pe o distanţă de aproximativ 32 km [1]). Regiunea, cuprinsă între albia minoră şi terasa inferioară a Prutului, are o lărgime, care variază între 4 şi 12 km.

Regiunea bălţii a aparţinut Moldovei din cele mai vechi timpuri, fiind frecvent menţionată în documentele de danie sau de întărire aparţinînd unor boieri sau unor mănăstiri [2]).

Pe la începutul secolului al XVIII-lea, turcii, tentaţi de însemnatele beneficii ce le puteau realiza din pescuit, îşi extind stăpînirea asupra lacului Brateş şi a regiunii înconjurătoare [3]).

Trecerea acestui teritoriu sub controlul turcesc nu s-a făcut sub forma unui act de anexiune oficială. Penetraţia turcească, începută — credem — imediat după anexarea Renilor, în 1622, la teritoriul turcesc [4]), s-a adîncit cu timpul.

Ocupîndu-se cu creşterea oilor, unii din turcii „olaturilor" vecine, Măcin şi Tomarova (Reni), îşi stabilesc cîşlele lor în dreapta Prutului, împiedicînd pe locuitorii Moldovei, din imediata apropiere, să pescuiască în Brateş şi în bălţile înconjurătoare.

Tendinţa turcilor de a exercita dreptul de monopol asupra produ-

---

1) Într-un raport al Divanului Moldovei, din ianuarie 1830, regiunea este delimitată în felul următor : „...care lac, din apătuşare şi vărsare apii Dunării a malului stîngu, are început şi fiinţa sa tocmai de lîngă Galaţi pe unde este plecarea vărsăturii Dunării piste malu ci se vede şi de acolo să întinde ca o lungime de opt ceasuri pe pămînt Moldaviei, în ţinut Covurluiului, numit loc al Brateşului, iar lăţimea sa păn la unile locuri fiind ca de patru ceasuri, pe la altele de trei şi de două, să micşorează pînă la un cifert de ceas după starea locului, mărginindu-se lăţimea aceasta pîn în hotarul malului din a drept al Prutului unde cade şi apa aceasta în Dunăre şi unde mai dobîndeşte lacu încungiurare de bălţi din vărsăturile Prutului care să numesc a fi tot a Brateşului" Arh. St. Iaşi, condica lit. K/345, f. 105—107.

2) Vezi M. Costăchescu, *Documente înainte de Ştefan cel Mare*, vol. II, p. 323—341. M. Drăghici, *Istoria Moldovei pe timp de 500 ani*, tom. II, Iaşi 1857, p. 14—15 şi 165 şi Arh. St. Iaşi, Tr. 379 op. 410 Nr. 1.

3) În raportul Divanului, menţionat mai sus, se relatează că „...toată această parte a Brateşului, cu locul ce-l încongiură, ...să stăpîne de către turci de la o epohă mai mult de cît un veac". Cf. Arh. St. Iaşi, condica lit. K/345, f. 105—107.

4) Vezi M. Kogălniceanu, *Cronicele Romîniei*, ed. a II-a, Buc. 1872, p. 283. M. Drăghici arată că „...împresurînd Beserabia, turcii, pe încetul, s-au lăţit pînă a stăpîni şi balta aceasta". *op. cit.*,[2]) p. 14—15.

selor realizate din pescuit, a determinat pe „adevăraţii stăpîni", aşa cum relatează Manolache Drăghici, să renunţe la dreptul de proprietate asupra bălţii, drept pe care de altfel nu-l mai puteau exercita.

Venitul realizat din pescuit, atît cît acesta putea fi exercitat, este preluat de către Vistierie, care realizează un beneficiu ce se ridica abia la suma de şase sau şapte mii lei anual[5]).

Cu timpul, Moldova este îndepărtată cu totul de la dreptul de a pescui, acesta devenind un monopol exclusiv turcesc[6]).

Extinderea stăpînirii turceşti s-a făcut cu atît mai uşor, cu cît turcii, în vederea asigurării aprovizionării Constantinopolului, exercitau un control strict asupra Galaţului şi a regiunilor înconjurătoare[7]).

Teritoriul este integrat în olatul Măcinului[8]), dependent de cetatea Isaccea, iar venitul realizat din vînzarea peştelui este destinat moscheii Sofia din Constantinopol[9]).

Cu timpul, stăpînirea turcească s-a extins şi asupra ţinutului din imediata apropiere, cuprinzînd părţi din satele aflate în regiunea de contact, între terasa inferioară şi albia majoră a Prutului[10]).

5) M. Drăghici, *op. cit.*, [2]), p. 14—15.

6) În darea de seamă, întocmită în 1830, asupra epitropiei casei doctorilor, este menţionat şi un document din iulie 1777, de la Grigore Alexandru Ghica, prin care se hotărăşte a se lua venit „pentru un doftor a politii", cîte trei parale la leu, peste cele două parale ce lua Mănăstirea Galata, „...din vînzarea peştelui proaspăt şi săratu de la schele Galaţii, care peşti să aduci cu caice şi cu cară din Brateş şi din alte părţi a ţării turceşti". Arh. St. Iaşi, dos. lit. O/135, f. 174. Vezi şi *Uricarul*, vol. IV, p. 70—72 („carte gospod deschisă pentru venitul măgeriei — 1795").

7) „...pîn atunci în 1829 mai întregu ţinutu Galaţului între care şi oraşul Galaţii şi balta Brateşului şi parte din ţinutul Tecuciului, deşi se considerau ca făcînd parte din Moldova, în realitate însă, dominau turcii". (Din relatările lui D. Meleghi, asupra comerţului Moldovei pînă la 1828, în *Uricarul*, vol. XIV, p. 245). M. Drăghici referindu-se la creşterea teritorială a Moldovei, în urma tratatului de la Adrianopol, subliniază că folosul pentru Moldova, spre deosebire de Muntenia se mărgineşte la faptul că „..prin deşertarea Ibrăilei, s-au asigurat portul Galaţului şi Brateşul, unde puseseră stăpînire turcii de îl păscuea ca o baltă a lor". *op. cit.*, [2]) p. 186. Este greu de stabilit cu exactitate data cînd turcii au intrat în stăpînirea regiunii bălţii Brateşului. Asupra acestei probleme, documentele pe care le-am cercetat, aşa cum am menţionat mai sus, dau doar informaţii vagi. Nici chiar oficialitatea, cu toată strădania depusă, în cursul cercetărilor desfăşurate între anii 1828 – 1831, nu a putut elucida problema. Precizarea datei de cînd turcii stăpîneau regiunea era necesară pentru uşurarea sarcinilor ce reveneau comisiei create la Bucureşti, pentru cercetarea drepturilor persoanelor particulare, asupra unor porţiuni din teritoriile ce reveniseră Ţărilor Romîne, în urma tratatului de la Adrianopol. În acest scop, se cer informaţii Divanului Împlinitor al Moldovei. Acesta, într-o adresă din 18 martie 1831, motivînd că în arhiva Divanului „nu s-au putut găsi asăminea ştiinţă" cere relaţii Divanului judecătoresc. Acesta, la rîndul său, comunica la 24 martie 1831 că deoarece „arhiva Divanului judecătoresc [fiind] arsă la întîmplare focului din anul 1827 în cîte condice au rămas... făcîndu-se sprafcă, nu poate a să da nici o pliroforie negăsindu-să nici un actu" (Arh. St. Iaşi, Dos. lit. M/152 f. 35 – 36.

8) Hurmuzaki, supl. I, vol. IV, p. 16 (*Material pentru un memoriu asupra ţării Moldovei*, adunat de M. Sturza — 1823).

9) Arh. St. Iaşi, condica lit. K, 345, f. 105—107.

10) „...dar apoi, după vreme, au cuprins şi pămîntu din pregiurul lacului, luîndu-să cu stăpînire şi pe locurile ce erau vecine, nu numai din partea Isaccei, dar şi din partea Tomarovii, încît opt sate au putut încăpe a să întrupa pe locul din preajma bălţilor, stăpînit de turci mai înainte de epoha anului 1821, cu un număr de 708 oameni..." *Ibidem* [9]).

Satele care au făcut obiectul răşluirii şi care sînt menţionate în teritoriul aflat sub jurisdicţia otomană, sînt următoarele: Cialmău, Stoicani, Tămăoani, Frumuşiţa, Siviţa, Tătarca, Tuluceşti şi Petreasa. Cu excepţia ultimului, care nu figurează pe nici una din hărţile ce le-am putut consulta, satele se găsesc situate la contactul dintre cele două regiuni amintite, în direcţia nord-sud, înşirate pe o distanţă de aproape 20 km [11]).

În timpul campaniei din 1768—1774, comandamentul forţelor armate ruse a dispus ca vechii proprietari, pe baza documentelor de proprietate pe care le posedă, să intre în stăpînirea locurilor ce fuseseră ocupate de turci [12]). Deşi în tratatul de pace, încheiat la Kuciuc-Kainargi se stabilea, printre altele, obligaţia ce revenea turcilor, de a restitui pămînturile luate „împotriva dreptăţii" [13]), Brateşul, împreună cu regiunea amintită a continuat să rămînă sub stăpînirea efectivă a Porţii Otomane [14]).

În timpul războiului, încheiat prin pacea de la Iaşi, în 1792, regiunea bălţii a revenit temporar Moldovei, iar venitul lacului Brateş a fost afectat pentru „lefile doctorilor politii" [15]).

Regiunea bălţii va reveni din nou Moldovei în timpul războiului ruso-turc din 1806—1812. În 1807, Divanul Moldovei cedează tot Epitropiei casei doctorilor venitul lacului Brateş şi al bălţilor limitrofe [16]). La rîndul său, Epitropia îl arendează [17]).

Cu această ocazie, unii din proprietarii, ale căror pămînturi fuseseră sub stăpînirea turcească, cer să li se restituie proprietăţile [18]).

În urma păcii de la Bucureşti, din 1812, Domnitorul Scarlat Cali-

11) În harta Moldovei a lui F. G. Bauer, întocmită în 1769, Cialmăul figurează ca sat situat la sud de Folteşti. În aceeaşi hartă, este menţionat şi satul Petreşti, aşezat chiar în interiorul bălţii, sat care nu mai apare în hărţile ulterioare. Într-o catagrafie din 1823, făcută pentru ţinutul Covurlui, satele Cialmău şi Petreasa nu sînt menţionate. (Arh. St. Iaşi, dos. lit. K/891, f. 182—3). Ele apar în catagrafia întocmită de către Comisia a treia de revizie în 1831. Cialmăul sub denumirea de Slobozia Cialmău, cu un număr de 19 birnici, iar Petreasa doar cu doi locuitori birnici. (Arh. St. Iaşi, dos. lit. E/80, extractul ocolului Prut). Presupunem că aceste două sate au fost formate după ocuparea părţilor din celelalte sate de către turci, în teritoriul de sub jurisdicţia otomană, constituind aşezări sporadice. În hărţile recente figurează rateşul Cialmău, satul Petreasa nefiind menţionat. Vezi harta.

12) Arh. St. Iaşi, condica lit. K/345, f. 105—107.

13) D. A. Sturza şi C. Colescu-Vartic, *Acte şi documente relative la istoria renaşterii Romîniei*, vol. I, Buc. 1900, p. 132, art. XVI, pct. 3 din tratat.

14) La 27 februarie 1775, în memoriul înmînat solului rus Nicolae Rîmniceanu, reprezentanţii boierilor şi ai clerului, cerînd îndepărtarea tătarilor de pe teritoriul Moldovei, adaugă, printre altele: „...şi pentru Toma-Rovna (Reni) şi cîteva bălţi, cu ostroavele lor, ce sînt pe locul Moldovei, iarăşi după hatişerifu ne rugăm să ne ajuţi, ca pe nisce părţi ale patriei noastre să ni se dea..." *Uricarul*, VI, p. 457.

15) Arh. St. Iaşi, condica lit. K/345, f. 105—107.

16) *Ibidem*, mss. 56, p. 196—197 (Cartea Divanului din 4 ianuarie 1808).

17) *Ibidem*, f. 197 (Cartea Divanului din 19 mai 1808).

18) Vezi revista *Teodor Codrescu*, an. I, nr. 9, p. 135 şi Arh. St. Iaşi, Tr. 379, op. 410, nr. 1, f. 94 verso. Vezi şi Gh. Platon, *Din lupta marii boierimi pentru acapararea de noi pămînturi in prima jumătate a secolului al XIX-lea (Balta Brateşului)* în Studii şi cercetări ştiinţifice, (Academia R. P. R. filiala Iaşi), an. VI (1955), nr. 3—4, p. 91, nota 20.

mah, printr-un hrisov, din 20 decembrie 1812, dăruieşte familiei nepoatei sale, domniţa Mărioara Calimah, mama viitorului domn Mihail Sturza, Brateşul şi bălţile din jur[19]).

Turcii continuă totuşi să-şi exercite stăpînirea asupra bălţii şi asupra părţilor din satele amintite pînă în anul 1828, cînd se declară războiul ruso-turc[20]).

În urma păcii de la Adrianopol, întregul teritoriu a rămas definitiv în stăpînirea Moldovei[21]).

Pînă la stabilirea definitivă a drepturilor de proprietate particulară asupra acestui teritoriu[22]), lacul Brateş precum şi întreaga regiune de baltă, cu excepţia satelor, fiind considerate ca domenii aparţinînd statului, sînt arendate, aducînd Vistieriei un venit apreciabil.

Turcii nu s-au mărginit să pună stăpînire numai pe lacul Brateşului, pe bălţile din apropierea acestuia şi pe terenul mlăştinos al luncii Prutului. Stăpînirea lor s-a extins şi asupra unor părţi din satele aflate în imediata apropiere. Această extindere nu s-a făcut întîmplător, ci cu scopul creării condiţiilor favorabile pentru exploatarea la maximum, a resurselor oferite de această regiune.

Terenul mlăştinos al bălţii, după cum este şi firesc, nu permitea stabilirea de aşezări omeneşti. Anexiunea numai a acestui teritoriu lipsit de populaţie nu putea permite punerea în valoare a bogăţiilor sale naturale. Înglobarea unor părţi din satele Moldovei, aflate în imediata vecinătate a bălţii, oferea teren favorabil aşezărilor omeneşti.

Formarea unei populaţii stabile, care să valorifice produsele bălţii, în folosul stăpînitorilor turci, nu era greu de realizat. Acordarea unor condiţii mai avantajoase, faţă de cele existente în Moldova, dictate nu de spiritul de umanitate al feudalilor turci, ci de interesele lor, a dus la popularea regiunii.

Documentele nu precizează felul în care se reglementau relaţiile între stăpînii bălţii şi locuitori. Materialul cercetat oferă totuşi cîteva informaţii din care se poate reconstitui natura şi cuantumul obligaţiilor acestora.

În primul rînd, locuitorii existenţi sau cei stabiliţi ulterior în regiunea bălţii plăteau o dare în bani, destul de redusă, muteveliului cetăţii Isaccea, dare menţionată sub numele de haraciu[23]). Fiind scutiţi de havalele, locuitorii erau obligaţi să stea la dispoziţia arendaşilor

---

19) Data exactă a documentului este menţionată în adresa din 8 februarie 1831, cu care M. Sturza înaintează documentul original Divanului judecătoresc, revendicîndu-şi dreptul asupra terenurilor care fac obiectul donaţiei. Arh. St. Iaşi, dos. lit. B/8, f. 1 şi Acad. R. P. R, mss. nr. 4126, f. 71.

20) Arh. St. Iaşi, condica lit. K/345, f. 105—107.

21) D. A. Sturza şi C. Colescu-Vartic, *op. cit.*, [13]) p. 326—328.

22) Gh. Platon, *op. cit.*, [18]).

23) Arh. St. Iaşi, dos. lit. L/246, f. 13. Într-o „carte" a Vistieriei, din 26 aprilie 1820, printre altele, menţionîndu-se obligaţiile locuitorilor către turci, se arată că aceştia se „...alcătuiesc cu puţină plată muteveliului..." *Ibidem*, Tr. 166, op. 184, nr. 6, f. 117 verso,

turci ai bălţii, pentru efectuarea operaţiunilor sezoniere necesare pescuitului, ca închiderea bălţilor, fiind puşi uneori şi la munca de preparare a peştelui, în atelierele speciale, existente în interiorul regiunii [24]). Pescuitul, necesitînd o muncă permanentă şi presupunînd o specializare, implica fireşte existenţa unui corp permanent de pescari, salariaţi ai arendaşului venitului. Sistemul acesta, practicat după 1828 [25]), a fost în vigoare, credem, şi în timpul stăpînirii otomane.

Presupunerea este cu atît mai întemeiată cu cît existenţa unor asemenea pescari specializaţi este atestată de mărturii documentare cu mult anterioare [26]).

Locuitorii aveau libertatea să pescuiască în Prut şi lacul Brateş precum şi în bălţile mărginaşe, în urma învoielilor încheiate în prealabil, în virtutea cărora, trebuiau să dea dijmă din cinci sau patru peşti unul [27]). De asemenea, atît locuitorii satelor din vecinătate, cît şi cei din teritoriul aflat sub jurisdicţia turcilor, pentru a folosi stuful şi papura de pe locul bălţii, pentru a cosi fînul, a-şi adăpa sau paşte vitele, trebuiau să se învoiască cu aceştia plătind în schimb o anumită sumă de bani [28]).

Exploatarea din ce în ce mai accentuată a maselor ţărăneşti, caracteristică întregului secol al XVIII-lea precum şi primei jumătăţi a secolului al XIX-lea, a atras după sine împrăştierea satelor şi strămutarea unui mare număr de locuitori în locuri în care sperau să găsească condiţii mai avantajoase de trai.

Unul dintre aceste locuri îl constituia şi regiunea bălţii aflată sub stăpînirea turcilor, regiune spre care se îndreptau mai ales ţăranii fugari din satele din sudul Moldovei.

În documentele vremii, părţile din satele care intraseră sub dominaţia otomană sînt menţionate ca alcătuind un sat mare „...din sus de balta Brateşului pe şesul larg al Prutului, ... compus din vagabonzi şi tîlhari ...“ [29]) „oameni de adunătură din cei mai răi, fugari din satele Moldovei şi de piste Dunăre, făcîndu-să cuibu răutăţilor pentru că ocîrmuirea moldovenească nu pute să se atingă de acele sate, stînd

---

24) Arh. St. Iaşi, dos. lit. B/72, f. 153. Într-o adresă a Vistieriei către Pîrcălăbia de Galaţi, din 26 iulie 1828, în care se dau dispoziţii asupra preluării materialelor de pescuit rămase de la turci, se menţionează existenţa unei zalhanale „...ce se află pe locul aceştii bălţi ci să zice la Nevedan“ *Ibidem*, dos. lit. B/27, f. 23.

25) M. Drăghici, *op. cit.*,[2]) p. 14—15.

26) Vezi pentru aceasta *Documente privind istoria Romîniei*, veac XVI A, Moldova, vol. III, p. 190, doc. nr. 243, vol. IV, p. 113—114, doc. nr. 140 şi veac XVII A Moldova, vol. III, p. 186—187, doc. nr. 283—284. Vezi şi Arh. St. Iaşi, Tr. 379, op. 410, nr. 1, filele 92—94, 96—97, 114—115.

27) Arh. St. Iaşi, Tr. 485, op. II 528, nr. 8, f. 238-220.

28) *Ibidem*, dos. lit. B/72, f. 153 şi dos. lit. B/17, f. 3.

29) T. Codrescu, *Uricarul*, vol. XIV, p. 245. Documentul reprodus de T. Codrescu după relatările lui D. Meleghi, menţionează în continuare că „... acei ce făceau vreo crimă în ţară, de puteau să fugă în acel sat scăpau de orice căutare sau osîndă fiind consideraţi de oameni ai turcilor“.

turcii din Tomarova şi Isacce pentru ocrotire lor, împotriva tuturor tractaturilor" [30]).

Judecata boierimii moldovene nu depăşea limitele propriei sale mentalităţi de clasă. Orice acţiune care aducea prejudicii intereselor sale materiale era socotită drept crimă şi cel ce încerca să i se împotrivească era socotit tîlhar.

Copleşiţi de obligaţiile mereu crescînde, datorate proprietarilor şi de povara apăsătoare a impozitelor şi a havalelelor, ţăranii birnici îşi găseau scăparea în fugă.

Că fuga nu constituia întotdeauna o rezolvare a problemelor care o provocaseră este un lucru incontestabil. În cazul nostru, însă, după cum rezultă şi din datele menţionate mai sus, stăpînirea otomană, cel puţin în condiţiile în care ea se exercita în cuprinsul bălţii, se dovedise a fi mai puţin apăsătoare decît cea a Moldovei. Documentele confirmă acest lucru.

Cea mai mare parte a materialului cercetat se referă la perioada de după 1827. Sînt însă şi documente, anterioare anului menţionat, care dovedesc că fuga locuitorilor în regiunea bălţii nu constituia un fenomen izolat şi propriu numai unei perioade anumite. Încă din 1735, un document de la Constantin Mavrocordat pomeneşte de fuga unor locuitori din ţinutul Covurlui din preajma Brateşului. Deşi nu se specifică locul în care fugarii s-au statornicit, presupunem că acesta nu putea fi altul decît regiunea din imediata vecinătate, aflată sub stăpînirea turcească [31]). De asemenea, într-un zapis cu data de 16 septembrie 1800, iscălit de 121 oameni din satul Puţeni-Covurlui, locuitorii se obligă faţă de proprietar să aducă înapoi pe oricare din cei care ar încerca să fugă: „... ori pe cine vom simţi că umblă ca să-s strămute din sat cu cuvînt că are moşie răzeşească şi ca să facă acolo sălişti nouă, sau mai chiamă şi pe cei ce sînt învăţaţi a să strămuta cu fugire în baltă sau la altă parte..." [32]).

Alte documente, din perioada anilor 1819-1820, pe lîngă faptul că întregesc informaţiile în legătură cu intensitatea strămutării locuitorilor în regiunea bălţii, oferă date deosebit de importante referitoare la condiţiile în care băltăreţii, ocrotiţi de către stăpînitorii turci ai bălţii, practicau agricultura în limitele teritoriale ale Moldovei.

În urma strămutării în baltă a unui număr de 36 locuitori din satele Privalul şi Piscul, din ţinutul Tecuci, Vistieria cere isprăvniciei informaţii imediate în legătură cu cauzele care au provocat fuga şi un tabel cu numele celor fugiţi [33]). La rîndul său, Domnul, mustrînd aspru

30) Arh. St. Iaşi, condica lit. K/345, f. 105–107.
În 1769, în memoriul explicativ, ca răspuns la informaţiile cerute de generalul rus Elem, pentru ţinutul Covurlui, se menţionează, printre altele, următoarele: „... de o parte se mărgineşte cu Brăila, iar de altă parte *cu o samă de sate ce sînt din locul Moldovei date Sakcii*". (s. n. Gh. P.) Vezi *Arhiva Romînească*, tom. I, Iaşi 1841, p. 188.
31) Arh. St. Buc., Mănăstirea Slatina, II/1.
32) Arh. St. Iaşi, dos. lit. L/252, f. 35.
33) *Ibidem*, condica Tr. 166 op. 184 nr. 6, f. 4 (cartea Vistieriei din 29 noiembrie 1819).

pe dregătorii ţinutului Covurlui care nu au respectat dispoziţiile privitoare la paza graniţei, dispune ca aceştia să intre imediat în legătură cu muteveliul cetăţii Isaccea şi să ceară acestuia „ca în putere aşăzării pentru paza acelei margini" fugarii să fie înapoiaţi împreună cu toată averea lor [34]).

Muteveliul, aşa cum rezultă din corespondenţa ulterioară a Vistieriei, nu s-a grăbit să satisfacă această cerere [35]). Strămutarea şi statornicirea locuitorilor în regiunea bălţii n-au putut fi oprite [36]).

Pentru a determina pe fugari să se întoarcă, Vistieria, într-o carte către dregătorii ţinutului Covurlui, din 5 aprilie 1820, le cere să aplice măsurile stabilite după aşezarea birului din anul 1814:

Locuitorii care au fugit în baltă după această dată vor fi „cu totul opriţi" a se hrăni pe teritoriul Moldovei. Nu vor putea face nici arături nici semănături şi nici fînaţ; nu-şi vor putea păşuna vitele şi nici nu vor avea dreptul să stăpînească părţi de moşii vii sau livezi care au fost în stăpînirea lor înainte de a se strămuta. De asemenea, se vor face toate demersurile necesare în vederea întoarcerii fugarilor „la urma lor".

Locuitorii din baltă „acei ce sînt vechi acolo", vor fi liberi „prin învoială cu stăpînii moşiilor, a se hrăni în parte Moldovei făr nici o oprire". Proprietarii de moşii sau sate vor păzi cu stricteţe respectarea acestor dispoziţii, controlul urmînd să fie efectuat de slujitorii special desemnaţi de către dregători [37]).

După cum este şi firesc, în mod practic, aceste dispoziţii nu puteau avea o aplicare strictă. În afară de faptul că distincţia dintre cele două categorii de locuitori era greu, dacă nu imposibil de stabilit, atît unii cît şi ceilalţi erau, în egală măsură, apăraţi şi protejaţi de stăpînitorii turci ai regiunii de baltă.

Faptul că distincţia dintre cele două categorii de locuitori constituia o dificultate reală este dovedit de un alt act al Vistieriei, datat numai 12 zile mai tîrziu decît cel menţionat mai sus. Se comunică dregătorilor ca măsurile prohibitive să se aplice deocamdată numai locuitorilor fugiţi în cursul anului 1819 [38]).

Această situaţie echivocă ce ameninţa să creeze un precedent primejdios nu putea fi de durată. Cartea domnească din 26 aprilie 1820 reglementează definitiv problema, fără a mai face vreo distincţie între bălţăreţii vechi şi cei fugiţi într-o perioadă mai recentă. Documentul menţionat constituie o expresie vie a îngrijorării statului feudal faţă de proporţiile pe care le luase procesul de strămutare a locuitorilor moldoveni spre regiunea bălţii. Importanţa lui, pentru problema care ne preocupă, ne obligă a-l reda în întregime.

„Strămutare a unora din locuitorii ţinuturilor Galaţii, Fălciu şi Tecuci în baltă, supt ocîrmuirea lui Isak Mutevelesă, carі urmează di

---

34) *Ibidem*, [33]) f. 3 verso (carte gospod din 29 noiembrie 1819).

35) *Ibidem*, ff. 18, 59, 96 verso–97.

36) *Ibidem*, f. 82 verso (cartea Vistieriei la Galaţi, din 12 martie 1820, în legătură cu locuitorii din satul Smulţi fugiţi în baltă).

37) *Ibidem*, f. 96 verso–97.

38) *Ibidem*, f. 108.

o vreme încoace, este nu numai pricinuitoare de zăticniri poroncilor împărăteşti, cele însărcinate asupra pămîntului acestue, dar şi de ră pildă spargirii a multor sate pentru îndemănare ce au întru aceasta că fugind ei numai pentru şădere într-acel loc a bălţii, pentru care să alcătuiesc <cu> puţină plată muteveliului, apoi toate arăturile şi sămănăturile lor le fac în Moldova, unde îşi hrănesc şi vitele, pentru că în baltă nici cum n-au chipul lucrării pămîntului şi a întîmpinării hranii lor fiind loc mlăştinos. Aşadar, spre contenire unei aşa urmări asupritoare chelarului împărătesc, este de cuviinţă şi de trebuinţă a să opri cu totul de a trece în partea aceasta, a Moldovii, unii ca aceia, spre a-şi face arături şi sămănături şi a-şi păşuna vitele neîngăduindu-să nici ca cum mai mult în partea aceasta, ci să-şi cate de hrana lor şi a dobitoacelor acolo unde s-au dus cu lăcuinţa fiind aceasta şi legiuire şi obicinuinţă a pămîntului de a nu fi slobozi nici de piste hotar, ori din ce parte de loc, întru lucrare pămîntului în Moldova, cu hrana dobitoacelor lor“ [39]).

Nu credem că această poruncă domnească a putut schimba cu ceva situaţia. Aplicarea ei ar fi provocat, fără îndoială, neajunsuri arendaşilor turci ai bălţii şi ar fi determinat producerea în sens invers a procesului de strămutare a locuitorilor lipsiţi, în felul acesta, de mijloace de existenţă [40]). Ori lucrul acesta nu s-a întîmplat.

Situaţia locuitorilor din baltă, în lumina documentelor amintite, oferă aspecte interesante. Aceştia puteau să practice agricultura pe teritoriul Moldovei fără a fi obligaţi să suporte vreo îndatorire către stat. Ne întrebăm, şi lucrul este firesc, de ce organele administrative nu efectuau măsuri de constrîngere. Este curios că nici ultima poruncă domnească, deşi subliniază consecinţele dăunătoare ale acestui procedeu, nu prevede nici o clauză cu caracter prohibitiv (cum ar fi, spre exemplu, sechestrarea recoltelor locuitorilor în cauză). Deşi documentele nu dau dezlegarea acestei probleme înclinăm să credem, aşa cum am arătat, că situaţia aceasta s-a menţinut deoarece locuitorii erau apăraţi de către turci care exercitau presiuni în acest sens.

Informaţiile privitoare la modul de reglementare a relaţiilor dintre locuitorii din cuprinsul bălţii şi proprietarii moşiilor învecinate lipsesc din materialul documentar cercetat. Credem totuşi că aceste relaţii nu puteau fi altele decît cele existente între proprietari şi locuitorii birnici. Situaţia avantajoasă a locuitorilor băltăreţi constă în faptul că nu erau supuşi la plata birului, nu efectuau havalelele, care, de cele mai multe ori, constituiau o sarcină deosebit de împovărătoare şi mai ales erau la adăpost de abuzurile aparatului administrativ şi ale proprietarilor. Acordîndu-le protecţia lor, turcii beneficiau de darea în bani pe care locuitorii băltăreţi o plăteau, de dijma din peşte sau stuf precum şi de munca pe care aceştia o prestau pentru asigurarea condiţiilor necesare pescuitului.

---

39) *Ibidem* [33]) f. 117 verso. Deoarece nu se mai face distincţie între cele două categorii de locuitori, înclinăm a crede că măsurile cu caracter prohibitiv urmau să se aplice, fără nici o deosebire, tuturor locuitorilor din regiunea bălţii.

40) Ordinele ulterioare ale Vistieriei, în vederea respectării poruncii domneşti din 26 aprilie, sînt un indiciu destul de sigur al faptului că lucrurile şi-au urmat vechiul lor curs. Vezi Arh. St. Iaşi, condica Tr. 166, op. 184, nr. 6, f. 121 verso.

Acei din locuitori care nu-şi făceau din agricultură sursa principală a existenţei lor — şi probabil numărul acestora trebuie să fi fost destul de mare erau întrebuinţaţi în munca permanentă implicată de operaţia pescuitului sau de prelucrarea peştelui, după toate probabilităţile, ca salariaţi.

Amploarea procesului de strămutare a locuitorilor spre regiunea bălţii este reliefată şi de unele documente mai tîrzii. Astfel, într-un raport din 17 august 1830, adresat Comisiei a III-a de revizie, pîrcălabii de Galaţi arătînd că instrucţiunile slujbei lor le impun să supravegheze „statornicia lăcuitorilor şi nestrămutarea lor de la un loc la altul“, subliniază dificultăţile ce le întîmpină la îndeplinirea acestei îndatoriri „în vreme cînd cu mare nevoie sprijinim neînprăştierea satelor de pe margini care încă nu s-au dezvăţat a să pribegi din loc în loc şi pisti Dunăre“. Referindu-se la locuitorii din cuprinsul bălţii, „care în loc de bir ce plăte în Moldova da haraciu la turci“, raportul accentuează asupra faptului că aceştia *„s-au socotit pe săne-ş scăpaţi de bir, ne mai numindu-să ei între ei sau cătră alţi <i> birnici“* [41]) (s. n. Gh. P.)

Menţiunea este importantă dovedind că regimul, existent în regiunea turcească a bălţii, presupunea relaţii mai puţin apăsătoare, decît cele existente pe teritoriul Moldovei. Ţăranii fugiţi refuzau să mai fie consideraţi birnici, categorie de numele căreia era legată crunta şi nemiloasa exploatare, exercitată de către statul feudal din Moldova. Renunţarea voită la calitatea de birnic nu constituia un act formal, menit să creeze numai iluzia unei relative libertăţi. Ea era urmarea directă a noilor condiţii, care permiteau înlăturarea şi din limbajul curent a unei noţiuni ce devenise atît de odioasă.

În urma intrării trupelor ruse în Moldova, teritoriul bălţii împreună cu părţile din sate care fuseseră în stăpînirea turcilor sînt restituite Principatului.

După cum e şi firesc, ţinînd seamă de veniturile pe care le putea aduce acest teritoriu, Vistieria, prin intermediul Pîrcălăbiei de Galaţi, ia măsuri în vederea obţinerii unor informaţii cît mai complete asupra situaţiei existente [42]).

Una din problemele cele mai dificile o forma reglementarea situaţiei locuitorilor aflaţi în cuprinsul teritoriului ce fusese stăpînit de către turci.

Din proprie iniţiativă, cu scopul mai mult de a împiedica fuga locuitorilor, Pîrcălăbia dispune ca părţile de sate, care fuseseră sub stăpînirea otomană, să fie unite cu satele Moldovei, în vederea exercitării unui control mai eficace. Împotriva acestei măsuri, negustorii fraţi Prasin din Galaţi, care arendaseră regiunea de la comandantul militar

---

41) Arh. St. Iaşi, dos. lit. L/246, f. 13–14. Pentru fuga locuitorilor în regiunea bălţii vezi şi cererea vornicului C. Conache, adresată Vistieriei, în care arată că unii din locuitorii satelor sale Ţigăneştii Noi, Ţigăneştii Vechi şi Brăneşti, din ţinutul Tecuci, au fugit în balta Brateşului. *Ibidem*, Tr. 166, op. 184, nr. 30, f. 29 verso.

42) *Ibidem*, Tr. 1352, op. 1535, nr. 1270, f. 45 verso–46 şi 48 verso, 78–79. (Cărţile Vistieriei din 15 şi 21 mai 1828).

al Galaţilor [43]), protestează, arătînd că, în contractul de arendă, se prevede că pot administra regiunea bălţii, după sistemul practicat anterior de către turci.

Pîrcălăbia, motivînd măsurile luate, se simte datoare să atragă atenţia Vistieriei că păstrarea în continuare a separaţiei între teritorii şi menţinerea regimurilor deosebite ar avea repercursiuni grave deoarece, „... negreşit toate satele, atît a acestui ţinut cît şi a altor ţinuturi, precum sînt obicinuiţi să vor strămuta, precum şi mai înainte, găsind acel loc di scăpare, precum şi în vreme stăpînirii turcilor s-au urmat" [44]).

Conform dispoziţiilor, la 13 iulie 1828, Pîrcălăbia trimite Vistieriei o catagrafie de numărul locuitorilor din regiunea bălţii, recomandînd, încă o dată, ca aceştia să fie uniţi la bir cu celelalte sate din ţinut.

Denumirea satelor	Timpul de cînd sînt statorniciţi în baltă						Total	Numărul vitelor		
	Pînă la un an	1–5 ani	5–10 ani	10–20 ani	peste 20 ani	Băltăreţi vechi		Vite (boi, vaci)	Cai	Oi
Cialmău	—	14	1	2	—	2	19	68	6	450
Stoicani	—	19	4	—	—	1	24	74	—	522
Tămăoani	2	11	3	2	3	3	24	74	12	167
Tuluceşti	2	29	5	1	—	1	38	127	5	—
Petreasa	—	5	1	3	—	2	11	49	—	5
Siviţa	1	18	12	4	—	12	47	249	4	106
Total	5	96	26	12	3	21	163	661	27	1250

Efectuarea acestei operaţii este dictată de faptul că locuitorii menţionaţi ca fiind aşezaţi în satele Stoicani, Tămăoani, Frumuşiţa, Tuluceşti Tătarca şi Siviţa, „sînt tot într-un sat cu celelalte sate din cuprinsul acestui ţinut, numite cu asămine nume şi despărţite pe sângură voinţa stăpînitorilor bălţii turci" [45]).

Catagrafia înfăţişează nominal toţi locuitorii din regiunea bălţii, repartizaţi pe sate, cu indicarea localităţii de unde au venit, perioada de timp de cînd s-au statornicit precum şi numărul de vite ce-l posedă fiecare [46]).

Din analiza catagrafiei, rezultă că majoritatea locuitorilor provin din satele răşluite de către turci. Unii, la care nu se indică locul pro-

43) Arh. St. Iaşi, condica lit. K/345, f. 105–107.
44) *Ibidem*, dos lit. B/27, f. 3–4. (Rapoartele Pîrcălăbiei din 17 şi 23 mai 1828).
45) *Ibidem*, dos. lit. B/30, f. 1.
46) *Ibidem*, f. 5–7.

venienţei sînt trecuţi sub denumirea de „băltăreţi vechi", ceilalţi fiind proveniţi din alte sate ale ţinuturilor Covurlui, Tecuci, Putna şi chiar Roman. Çatagrafia, incompletă se pare, oferă datele cuprinse în tabelul de mai sus [47]).

Cu începere din 1828, venitul bălţii a fost arendat şi a adus beneficii care creşteau în fiecare an, ajungînd în 1832, la suma de 65.760 lei [48]).

Locuitorii găsiţi în urma alcătuirii catagrafiei sînt trecuţi în categoria birnicilor havalegii şi sînt impuşi să presteze, din nou, îndatoririle care reveneau tuturor birnicilor Moldovei, avînd în plus şi obligaţii speciale faţă de arendaşii bălţii.

Contractul de arendă din 1828, care, cu mici modificări, rămîne în vigoare pînă în 1835, prevede printre altele următoarele puncte:

— Arendaşii vor stăpîni locul în aceleaşi condiţiuni ca şi pe vremea turcilor, folosind toate uneltele rămase de la aceştia, zalhanaua şi „orînzile de băutură" percepînd şi „dijmurile obicinuite".

— Locuitorii aflaţi în cuprinsul teritoriului arendat şi care depind de Pîrcălăbia din Galaţi vor plăti birul şi vor presta havalelele rînduite de către Vistierie, urmînd să plătească şi arendaşului, în bani sau în muncă, „adetiul" locuinţei, conform învoielilor ce se vor încheia.

— În teritoriul bălţii vor rămîne „numai drepţi lăcuitorii olatului". Ceilalţi, care sînt fugiţi din diferite sate, în urma catagrafiei din 1823, cu a căror bir locuitorii satelor respective au rămas încărcaţi, „să vor întoarce la urma lor".

— Locuitorii satelor mărginaşe se vor învoi în bani cu arendaşul pentru adăparea vitelor, tăierea papurei şi a stufului, aşa „după cum s-au urmat şi mai înainte". În sfîrşit, dreptul de pescuire aparţine exclusiv arendaşului [49]).

---

47) În catagrafie, nu sînt menţionate satele Frumuşiţa şi Tătarca, deşi ele sînt amintite în adresa cu care catagrafia este înaintată Vistieriei.

48) Iată care au fost arendaşii şi cum a crescut preţul arenzii de la 1828 la 1835, dată după care, lacul Brateşului, împreună cu toată regiunea mlăştinoasă a Prutului, care a făcut obiectul discuţiei noastre, intră în stăpînirea Domnului Mihail Sturza.

Cu începere de la 1 august 1828, după anularea contractului încheiat de fraţii Prasin şi despăgubirea acestora, venitul bălţii este arendat, pe un an, vistiernicului Iordache Catargiu, pentru suma de 25.650 lei. Acesta subarendează venitul negustorului N. Glichis din Galaţi. (Arh. St. Iaşi, dos. lit. B/27. f. 15 şi urm.). În 1829-1830, venitul este arendat de negustorul — supus englez — Pantazi Ramu, pentru suma de 30.000 lei. (Arh. St. Iaşi, dos. lit. B/71, f. 53 şi urm.). În 1830-1831, arenda se urcă brusc la suma de 55.005 lei, oferită de spătarul Antohi Sion, care trece dreptul paharnicului Paraschiv Şerban. (Arh. St. Iaşi, dos. lit. B/72. f. 70, 161 şi urm.). În 1831-1832, venitul este arendat de către Ioan Gavril, probabil tot negustor, cu preţul de 61.000 lei. (Arh. St. Iaşi, dos. lit. B/116, f. 92 şi urm.). Cu începere de la 1 august 1832, conform prescripţiunilor Regulamentului Organic, venitul bălţii este arendat pe termen de trei ani negustorului Solomon Suchiz din Iaşi, pentru suma de 65.760 lei anual. (Arh. St. Iaşi, Tr. 485, op. II 528, nr. 8, f. 10, 39-40, 63-65).

Este demn de remarcat creşterea continuă a arenzii precum şi faptul că, în majoritatea lor, arendaşii sînt negustori.

49) Arh. St. Iaşi, dos. lit. B./27, f. 20.

Din cuprinsul prevederilor contractului de arendă, se poate constata cu uşurinţă că, în raport cu situaţia anterioară, existentă în timpul stăpînirii turceşti, condiţiile de viaţă ale locuitorilor din regiunea bălţii se înrăutăţiseră mult. Faptul este confirmat şi de repetatele cereri ale arendaşilor, care intervin continuu, pentru a obţine ca locuitorii să revină la condiţiile existente anterior. Aceasta, desigur, cu scopul de a realiza din exploatarea resurselor bălţii un venit cît mai mare, care, fără îndoială, a crescut proporţional cu sporirea preţului de arendare.

Unul din arendaşi arată că locuitorii, aflaţi în regiunea bălţii, lăsaţi „... pentru slujba şi trebuinţa acestei bălţi" fiind prea încărcaţi cu birul şi havalelele, nu are „...cu cine lucra peştele ce se prinde...". Din cauza aceasta, peştele se strică şi-i pricinuieşte mari pagube [50]).

Menţionînd că, în timpul stăpînirii turceşti, locuitorii erau lăsaţi la dispoziţia „cumpărătorilor" bălţii, un alt arendaş subliniază că „...am fost cu totul isterisiţi de slujba acestor oameni; din pricina necurmatelor havalele ce le vin de la Pîrcălăbie, am fost nevoiţi a le face *toate în bani*, la care ne cunoaştem tare strîmbătăţiţi". Acesta propune, în continuare, ca locuitorii băltăreţi să fie scutiţi de havalele „...pentru ca să ne putem agiuta cu dînşii la închiderea bălţilor... fiindcă şi din vechi tot aşa s-au urmat" [51]).

Relatările de mai sus sînt deosebit de interesante. Din ele rezultă că, în exploatarea resurselor bălţii, munca salariată ocupa un loc important. Fără îndoială că operaţia pescuitului, pe care arendaşii o efectuau cu ajutorul unui corp de pescari specializaţi, nu se putea face în cadrul relaţiilor feudale. Cantitatea de peşte, realizată din dijmă, nu putea fi suficientă pentru realizarea unui cîştig mare, obţinut prin comercializarea acestui produs. De asemenea, luînd în consideraţie faptul că pescuitul constituia, nu ocupaţia principală, ci una adiacentă agriculturii, care forma condiţia principală a existenţei ţăranilor, înţelegem că dijma din peşte nu putea fi satisfăcătoare. Arendaşii erau nevoiţi să pescuiască pe cont propriu şi să-şi asigure în acest scop un corp permanent de pescari care, în schimbul salariului, trebuiau să se ocupe numai cu pescuitul [52]).

Prelucrarea peştelui, în atelierul special, existent în interiorul bălţii, trebuia să se facă, de asemenea, în cea mai mare parte, tot prin munca salariată. În afară de faptul că operaţia presupunea o specializare, ea

---

50) *Ibidem*, dos. lit. B/71, f. 109 şi urm. (Cererea din 1 decembrie 1829 a arendaşului Pantazi Ramu).

51) Arh. St. Iaşi, dos. lit. B/72, f. 153 (Cererea arendaşului Paraschiv Şerban din ianuarie 1831). Arendaşii se mai plîng că locuitorii satelor vecine se împotrivesc a le plăti pentru păşunatul vitelor. (*Ibidem*, vezi şi dos. lit. B/71, f. 109 şi urm.). Cei mai mulţi dintre locuitori, „..unii în tării, alţii pe furiş..." dau drumul la vite să pască pe terenul bălţii sau taie stuf şi papură fără a se învoi în prealabil. (*Ibidem*, vezi şi dos. lit. B/72, f. 153). Divanul, arătînd că stipulaţiile contractului nu prevăd „a se scuti oameni lucrători", dispune ca cererile arendaşilor să fie satisfăcute numai „în cuprinderea" prevederilor contractului. (*Ibidem*, vezi şi dos. lit. B/71, f. 109 şi urm. şi dos. lit. B/72, f. 153–154).

52) Vezi mai sus p. 60.

cerea şi continuitate, cel puţin pentru perioada de timp în care pescuitul se putea efectua.

Din afirmaţiile arendaşilor, se mai desprinde un alt fapt important. Aceştia, din cauza grelelor şi multiplelor obligaţii care apăsau asupra ţăranilor din baltă, se văd lipsiţi de braţele de muncă necesare, care să le presteze obligaţiile prevăzute în cadrul relaţiilor feudale. În aceste condiţii, ei sînt nevoiţi să aplice sistemul muncii salariate în toate operaţiile necesare pescuitului şi preparării peştelui. Mai mult chiar, este reliefată şi lipsa mîinii de lucru care împiedică prepararea la timp a peştelui. Lucrul acesta este important şi subliniază în ce măsură relaţiile feudale împiedicau dezvoltarea noilor relaţii capitaliste care, timid, începeau să se afirme. Intervenţia arendaşilor în favoarea ţăranilor, în aceste condiţii, este perfect explicabilă.

Pe lîngă obligaţiile impuse de plata birului, prestarea havalelelor şi îndatoririle speciale faţă de arendaşi, locuitorii de pe teritoriul bălţii sînt obligaţi de către proprietarii satelor învecinate să facă zile de boieresc şi să efectueze şi alte munci, deşi situaţia lor specială nu presupunea astfel de îndatoriri.

Noua situaţie creată locuitorilor, după anul 1828, îşi are o explicaţie bine determinată. Nu este surprinzător faptul că, atît proprietarii, cît şi arendaşii bălţii concurau pentru a-şi asigura profitul realizat prin munca depusă de locuitorii din regiunea bălţii. Noile condiţii, create în urma păcii de la Adrianopol, deschideau mari perspective de îmbogăţire acelora care aveau posibilitatea să realizeze un surplus de produse comercializate pe piaţa internă, dar mai ales pe cea internaţională. Surplusul putea fi realizat numai printr-o mărire corespunzătoare a obligaţiilor ţăranilor, fapt care atrăgea, în mod nemijlocit, o accentuată intensificare a exploatării. De asemenea, creşterea numărului oamenilor capabili de muncă constituia un obiectiv care stătea în centrul atenţiei celor interesaţi.

Acestea sînt elementele care trebuie avute în vedere în explicaţia adevăratelor cauze ale creşterii obligaţiilor ţăranilor din regiunea bălţii.

Toate aceste obligaţii au dus la înrăutăţirea condiţiilor de viaţă a locuitorilor menţionaţi, care nu au întîrziat să ia atitudine.

Prima manifestare şi cea mai obişnuită, în asemenea cazuri, a fost fuga. Contrastul între starea de lucruri anterioară şi cea existentă era prea mare pentru a nu provoca această reacţie spontană. Încă din anul 1828, aşa cum reiese din cererea arendaşilor, jumătate din numărul locuitorilor, aflaţi pe teritoriul bălţii, indicaţi în catagrafia menţionată mai sus, fugiseră[53]).

---

53) Arh. St. Iaşi, Condica lit. K/116, f. 51/437. Deşi Vistieria încercase să ia unele măsuri pentru a stăvili fuga locuitorilor, dispoziţiile s-au dovedit a fi fără efect. Într-o condică de porunci, (a Visticriei) este indicat rezumatul unui ordin trimis Pîrcălăbiei din Galaţi. În rezumat se menţionează că Vistieria a fost înştiinţată „pentru 40 liudi salahori ci să dau din lăcuitorii băltăreţi inginerilor împărăteşti, care avîndu trudă gre şi nedeprinşi, au început a să împrăştie". Vistieria dispune: „să mai învrăstaţi, rînduindu-se şi din lăcuitorii ţinutului aceluia la această slujbă, ca să nu cază toată greutate numai asupra băltăreţilor" (Arh. St. Iaşi, condica lit. K/114, f. 90/1071 verso).

Că fuga locuitorilor a atins proporţii mari ne-o dovedeşte situaţia întocmită de Pîrcălăbia de Galaţi, la cererea Vistieriei, la începutul anului 1833. Din această situaţie rezultă, că mai sînt rămaşi în regiunea bălţii un număr de 69 locuitori (capi de familie). Din 1828 şi pînă la începutul anului 1833, numărul scăzuse deci cu 94 de locuitori [54]).

Date în legătură cu fuga locuitorilor şi cauzele care au provocat-o se dau într-o serie de documente al căror conţinut îl vom analiza în rîndurile care urmează.

Într-o jalbă către comisia a III-a de revizie, din 11 august 1830, un număr de 70 locuitori din cele „...opt sate ci au fost supt stăpînire turcească", singurii care au mai rămas în limitele acestui teritoriu, cer să li se reglementeze situaţia. Ei subliniază că, în afară de faptul că sînt obligaţi să plătească şi birul celor fugiţi, proprietarii satelor învecinate, sprijiniţi de către dregători îi forţează să se mute în satele lor „...şi să ni lăsăm pămînturile noastre şi acareturile ca să le muncim zile de boieresc". Locuitorii cer să fie apăraţi de pretenţiile abuzive ale proprietarilor şi despăgubiţi pentru pagubele suferite „ca să nu ne împrăştiem şi acest puţăn număr şi să fim numai într-o parte traşi" [55]).

Într-o altă jalbă, din 19 august 1830, subliniind din nou schingiuirile la care sînt supuşi şi arătînd că, deşi au instrucţiuni în acest sens, pîrcălabii nu le fac „nici o îndestulare", locuitorii cer „...să fim odihniţi pre acel loc Brateşul... şi să rămînem supt mila ocîrmuitorilor puternicului împărat al Rosiei, cu dare de toate dările şi altele ce vom pute suferi după starea noastră" [56]).

Departe de a încerca să soluţioneze cererile ţăranilor, pîrcălabii din Galaţi, sprijinind pe proprietarii de pămînt, întreprind o acţiune energică în vederea găsirii şi aducerii înapoi a ţăranilor fugari.

În urma intervenţiei comisiei a III-a de revizie, se cere ca locuitorii să fie lăsaţi în locurile unde s-au stabilit. Pîrcălăbia, printr-un raport detaliat, încearcă să-şi justifice atitudinea.

Raportul este deosebit de interesant deoarece prezintă aspectele caracteristice ale situaţiei locuitorilor din regiunea bălţii.

Referindu-se la locuitorii fugiţi, raportul subliniază că aceştia sînt birnici ai satelor Modovei, care strămutîndu-se în baltă „s-au socotit pe săne-şi scăpaţi de bir, nemainumindu-să ei între ei sau cătră alţii birnici". După alipirea regiunii bălţii la Moldova, pentru a se împie-

54) Cei 69 locuitori birnici sînt repartizaţi după cum urmează:

Cialmău	24
Stoicani	12
Frumuşiţa	5
Tătarca	5
Siviţa	23
Total	69

„...cuprinde soma peste tot a bălţăreţilor".

În situaţia menţionată nu figurează satele Tămăoani, Tuluceşti şi Petreasa (Arh. St. Iaşi, Tr. 644, op. 708, nr. 209, f. 7-8).

55) Arh. St. Iaşi, dos. lit L/246, f. 7.

56) *Ibidem*, 55 f. 11-12. Vezi şi f. 9-10 (Jalba către Kisselev din 11 august 1830).

dica fuga altor locuitori în această regiune şi cu scopul de a se asigura statornicirea celor aflaţi pe loc, s-a dispus ca aceştia să fie uniţi cu satele Moldovei la bir şi havalele.

Locuitorii, arată în continuare raportul, referindu-se la fugari, „socotind că de birul şi havalele nu sînt scăpaţi, au socotit chipul scăpării lor, a-l cîştiga iarăşi, prin strămutarea în Galaţi şi la Cuca ca să-şi piardă urma“. Pîrcălabii, în virtutea instrucţiunilor care le reglementau îndatoririle, fără a mai cere avizul, au dispus ca locuitorii fugari să fie aduşi înapoi. Aceştia însă, lăsîndu-şi toate lucrurile, au fugit din nou, „cu greşita tălmăcire“, menţionează raportul, *„că dacă au apucat a fugi odată pe locul bălţii ar fi trebuit să fie şi acum, după cum era în vremea turcilor, apăraţi de bir şi havalele:* (s.n. Gh. P.) şi ca să-şi întărească a lor gînd, vreo doi trei dintr-înşii, au cumpărat, nu de mult, cîte o căsuţă în Galaţi, pe loc cu bezmăn, iar ceilalţi, şezînd cu chirie, numesc acum că au moşie a lor şi fără să arate cursul pricinii cum este în adevăr, cu gînd ca că-şi piardă numirea de birnici, jăluiesc într-alt chip...“. Fugarii au refuzat să plătească şi birul „...răsuflînd vorbe... că fiind băltăreţi nu să socotesc de birnici“, iar „...de vor fi birnici nu vor a fi legaţi cu acele sate la bir“, cerere considerată de pîrcălabi ca fiind „...de invitare pentru ceilalţi lăcuitori“.

Referindu-se la jalba celor 70 de locuitori, rămaşi în regiunea bălţii, raportul arată că plîngerile lor nu au nici un temei real deoarece „...duhul lor nu au fost chiar în pricina aceasta, ci în vîntul strămutării şi eşirii de supt bir...“ dorinţa locuitorilor este de a scăpa de bir şi havalele, rămînînd a plăti, ca şi în trecut, numai „adetul“.

Încheindu-şi expunerea, pîrcălabii atrag atenţia că dacă se va încuviinţa strămutarea locuitorilor „...apoi fireşte că mult vănt vor lua satele şi cu lesnire să vor sparge“ [57]).

Din raportul de mai sus, reiese limpede starea de spirit creată în sînul ţăranilor din regiunea bălţii precum şi atitudinea pe care aceştia o adoptă faţă de noua stare de lucruri de după 1828. Restabilirea obligaţiilor împovărătoare, de care scăpaseră prin fuga în regiunea administrată de către turci, nu putea să nu dea naştere la frămîntări adînci, frămîntări oglindite în materialul expus.

Raportul Pîrcălăbiei este important şi sub alt aspect. Trebuie reţinută nota de „legitimă“ îngrijorare a boierilor dregători, în legătură cu posibilitatea unei eventuale satisfaceri a cererilor ţăranilor. Acordarea unor condiţii speciale locuitorilor din regiunea bălţii, de felul celor care existaseră în trecut, în timpul dominaţiei otomane, ar fi putut crea un dezechilibru în „armonia perfectă“ a statului feudal, provocînd edificiului însuşi, o fisură care ar fi atras grave complicaţii de ordin social.

Tabelul pe care Pîrcălăbia îl anexează la raport, în care se arată situaţia pe care o parte din locuitorii fugiţi la Galaţi şi-o creaseră

57) Arh. St. Iaşi, dos. lit L/246, f. 13-14 — raportul din 17 august 1830. Pentru ilustrarea stării de spirit a ţăranilor din satele de pe margine, este interesant şi raportul Pîrcălăbiei din 9 august 1830, adresat Comisiei a III-a de revizie. *Ibidem, f.* 1-2.

acolo, în urma strămutării, este important sub o altă latură. El verifică existenţa tendinţei de deplasare spre tîrguri, tendinţă care, privită în ansamblul general al procesului de strămutare continuă a locuitorilor birnici, constituie o manifestare vădită a crizei sistemului feudal[58]).

În urma jalbelor primite de la ţărani şi a rapoartelor Pîrcălăbiei, Comisia a III-a de revizie dispune că, în cazul cînd locuitorii au fugit din satele lor de origine, înainte de aşezarea birului, nu li se poate impune a se întoarce înapoi deoarece birul fusese stabilit în raport cu numărul locuitorilor găsiţi în sate. În cazul cînd fuga s-a produs după operaţia stabilirii birului, dacă locuitorii fugari „...vor da închizăşluire de adevăratul lor scopos în statornicie lor acolo unde se află", satele de origine vor fi scăzute cu suma ce revine în cislă locuitorilor fugari, aceasta urmînd să se adauge la cislele satelor unde locuitorii s-au statornicit. Dispoziţia prevede în continuare că „...pentru cei ce pără acum în două rînduri s-au strămutat de la un sat la altul, urmare de prepusul arătat de cinstita Pîrcălăbie, adică a voinţăi lor de a-şi pierde urma numirii de birnici, pe unii ca aceştia, îi va supune numaidecît a să întoarce la urma lor, acolo adică unde din început au fost trăitori"[59]).

Această dispoziţie urma să se aplice tuturor locuitorilor aflaţi în cuprinsul bălţii. Pentru cei rămaşi în părţile de sate, care fuseseră sub stăpînirea turcească, pentru a-i pune la adăpost de abuzurile proprietarilor, Comisia hotărăşte să li se deosebească birul de satele cu care au fost uniţi şi să li se facă cislă separată[60]).

O parte din dispoziţiile Comisiei, oarecum favorabile ţăranilor, n-au fost însă aplicate. Locuitorilor rămaşi nu li s-a făcut cislă separată, aceştia continuînd să fie la discreţia proprietarilor. Faptul nu este întîmplător. El îşi găseşte explicaţia în interesele comune de care erau legaţi proprietarii şi dregătorii.

Într-o jalbă din 30 decembrie 1830, locuitorii satului Cioromila (parte din satul Siviţa ce fusese sub stăpînirea turcească) se plîng că trebuie să-şi îndeplinească obligaţiile şi către arendaşii bălţii şi sînt în-

58) Arh. St. Iaşi. dos. lit. L/246, f. 15. Tabelul cuprinde numele celor 18 locuitori fugiţi în Galaţi, menţionînd cînd şi de unde au fugit. Majoritatea lor sînt trecuţi şi în catagrafia din 1828. Vom cita cîteva exemple: „*Neculai Brănzi* birnic din Tuluceşti. După catagrafia din 1823, fugit în baltă în urma catagrafiei. După venire armiei rosieneşti la 1828 s-au aflat tot în Ţuluceşti, în baltă; au fugit de acolo în Galaţi de un an şi jumătate. Şade în Galaţi în casă cu chirie.

Ion Modruz birnic vechi din Frumuşiţa: fugit în baltă de 12 ani. La anul 1828 la vinirea oştilor s-au aflat în baltă. Din baltă au fugit în Galaţi, de un an şi şapte luni. Şadi în Galaţi; a cumparat casă la 1830 aprilie 23. *Tănasi Lefter* birnic din Tătarca, fugit în baltă spre Tuluceşti la anul 1824: la venirea oştilor s-au aflat în baltă. Din baltă a fugit tot la o vreme cu cei de sus; au cumpărat casă în Galaţi de un an de zile pe loc cu bezmăn a sf. Spiridon. *Ion Manoli* fecior de birnic şi însuşi birnic din Frumuşiţa; după catagrafia din 1828 au fugit din Frumuşiţa la Cudalbi şi de la Cudalbi la Galaţi; şăde în mahalaua pocitei; vinde vin în casă cu chirie..." etc. Dintre ceilalţi, patru au cumpărat case pe loc cu bezmăn, doi stau în case cu chirie, iar doi sînt slugi.

59) *Ibidem*, f. 17 (Adresa Comisiei a III-a către Pîrcălăbia, din 30 august 1830).

60) Arh. St. Iaşi, dos. lit. L/246, f. 11-12 (rezoluţia din 10 septembrie 1830).

cărcaţi peste puterile lor cu diferite munci de către vornicii satului Siviţa [61]).

Deşi şi de data aceasta se dau dispoziţii în vederea despărţirii birului locuitorilor bătăreţi [62]), operaţia nu se efectuează. Mai mult încă, prin catagrafia din 1832, locuitorii sînt uniţi oficial la bir cu satele din care locurile lor făceau parte, cu excepţia satului Cialmău, care este unit la bir cu satul Folteşti [63]).

Cu toate că Vistieria arată că procedeul este greşit şi subliniază încă o dată necesitatea deosebirii birului locuitorilor băltăreţi [64]), situaţia nu mai poate fi schimbată. Vistieria aprobă în sfîrşit măsurile propuse de Pîrcălăbie şi dispune ca arendaşul venitului bălţii, în conformitate cu prescripţiunile Regulamentului Organic, să-şi ia slujbaşii volnici din fiecare sat, urmînd ca „...toţi locuitorii ce se aflau cu lăcuinţa lor pe hotarul bălţii... fără să i să pricinuiască cea mai mică ostanofcă..." să lucreze zilele de boieresc arendaşului [65]).

Nu trebuie să considerăm că repetatele intervenţii ale ocîrmuirii pentru reglementarea situaţiei ţăranilor din regiunea bălţii au izvorît din dorinţa sinceră de a uşura starea acestora. Deosebirea birului locuitorilor băltăreţi era un lucru necesar, pentru realizarea unui cîştig maxim din exploatarea resurselor bălţii. Locuitorii trebuiau scoşi din sfera de influenţă a proprietarilor satelor învecinate, pentru a fi puşi la dispoziţia arendaşilor bălţii.

Exploatarea ţărănimii a crescut proporţional cu urcarea preţului arenzii şi intensificarea valorificării produselor naturale, oferite de mediul geografic [66]).

Prin unirea definitivă la bir şi havalele cu satele Moldovei, a locuitorilor din regiunea bălţii, reglementîndu-se litigiile rezultate din situaţia lor anterioară, problema încetează a mai fi discutată în documente. Locuitorii sînt înglobaţi în marea masă a birnicilor Moldovei,

---

61) *Ibidem*, dos. lit. K/111, f. 1–3. Este interesant de semnalat descrierea satului făcută de sameşul ţinutului. Acesta arată că în catagrafie satul se numeşte Siviţa şi este stăpînit de doi stăpîni (proprietarul satului şi arendaşul bălţii) şi are hotar despărţitor un pîrău. Cea mai mică parte, de la pîrău spre Prut, mai înainte, era stăpînită de către turci „fiind din locul Brateşului care de cătră locuitori se numeşte Cioromila...". Cealaltă parte a satului „lăsată de turci în stăpînirea tot a Moldovei, nu şi-au schimbat numirea ci tot Şăviţa să numeşte". Acum, partea pe care mai înainte o stăpîneau turcii „hazneaua au vîndut-o în arendă cu aceleaşi ponturi cu care urma turcii..." *Ibidem*.

62) *Ibidem*.

63) *Ibidem*, Tr. 644, op. 708, nr. 209, f: 1.

64) *Ibidem*, f. 3.

65) Arh. St. Iaşi, Tr. 644, op. 708, nr. 209, f. 9 (Adresa din 22 februarie 1833).

66) În anul 1830–1831, pentru adăparea şi păşunatul vitelor precum şi pentru dijma din stuf, locuitorii din cîteva sate au contractat următoarele învoieli: satele Stoicani şi Tămăoani cîte 890 de lei şi 4 zile de clacă, iat satul Frumuşiţa, 1200 lei şi 4 zile de clacă. Noul arendaş din 1832 ridică preţul, la 1000 lei pentru primele două sate şi la 1600 lei pentru al treilea. În urma protestului ţăranilor, Vistieria scrie Pîrcălăbiei să înlesnească arendaşului învoiala cu locuitorii spre a nu suferi nici o pagubă. În caz contrar, Pîrcălăbia va fi „vinovată". Pîrcălăbia răspunde că vechilii arendaşilor „au iscodit" noi cereri, „care nici în vremea turcilor n-au urmat..." cerîndu-le locuitorilor „..nişte preţuri cu tot peste putinţa lor". Arh. St. Iaşi, Tr. 485, op. II, 528, f. 199 şi 202.

conform noilor dispoziţii cuprinse în Regulamentul Organic, care, consfinţind dominaţia de clasă a boierimii, avea să înrăutăţească tot mai mult situaţia ţăranilor.

Materialul expus mai sus oferă o serie de date importante sub raport social şi economic.

Acapararea regiunii bălţii Brateşului la începutul secolului al XVIII-lea de către turci şi nevoia acestora de a-şi asigura o mînă de lucru stabilă, care să valorifice pentru dînşii resursele naturale, i-a făcut să-şi extindă stăpînirea şi asupra unor părţi din satele Moldovei, aflate în regiunea de contact dintre stepa Covurluiului şi lunca Prutului.

Acordarea unor condiţii de viaţă mai avantajoase, în raport cu cele existente în Moldova, a făcut din regiunea bălţii, aflată sub dominaţie otomană, un loc de refugiu pentru ţăranii din satele Moldovei fugiţi din cauza exploatării boiereşti şi a opresiunii fiscale a statului feudal.

Deoarece regiunea bălţii nu oferea posibilităţi de practicare a agriculturii, locuitorii băltăreţi, protejaţi de către turci, prin învoială cu proprietarii respectivi, lucrau pămînturile de pe teritoriul Moldovei, aflate în imediata vecinătate. Procedeul acesta, tolerat la început de către ocîrmuirea moldoveană, ameninţînd să dea naştere unui precedent primejdios, este interzis, fără rezultate însă, în cursul anului 1820.

Regimul de relativă libertate, acordat locuitorilor din regiunea bălţii, de către turcii care realizau venituri importante din haraciul plătit de locuitori, din dijme precum şi din valorificarea peştelui pe piaţa Galaţului, avea să dezvolte în aceştia un spirit de independenţă, care se va manifesta puternic atunci cînd se va reveni la vechea stare de lucruri.

În anul 1828, regiunea bălţii revenind Moldovei, Vistieria îi arendează venitul care creşte în fiecare an. Situaţia ţăranilor se înrăutăţeşte, aceştia fiind nevoiţi să facă faţă obligaţiilor grele impuse de stat, de arendaşi şi de către proprietarii satelor învecinate.

Înăsprirea obligaţiilor ţăranilor este urmarea noilor condiţii create în urma păcii de la Adrianopol, care permiteau realizarea unor mari beneficii din valorificarea produselor pe piaţa internă şi externă.

Reacţia ţăranilor împotriva acestei situaţii nu a întîrziat să se producă. Un mare număr dintr-înşii fug şi se stabilesc la Galaţi şi în cîteva sate. Cei rămaşi, cer cu insistenţă să li se alcătuiască cislă separată pentru plata birului, manifestîndu-şi dorinţa de a li se crea o situaţie similară cu cea existentă în timpul dominaţiei otomane.

Vistieria urmărea să-i apere de exploatarea proprietarilor satelor învecinate cu scopul de a-i lăsa mai mult la discreţia arendaşilor.

În cele din urmă, ţăranii sînt totuşi uniţi cu birul satelor Moldovei, aplicîndu-li-se acelaşi regim ca şi tuturor locuitorilor birnici, dictat de noile prevederi ale Regulamentului Organic.

În ansamblul lor, frămîntările ţăranilor, semnalate în documentele

menționate, se încadrează organic în lupta maselor împotriva opresiunii feudale, formînd o verigă din lanțul mișcărilor țărănești, specifice epocii de destrămare a feudalismului.

Catedra de Istorie R.P.R.

К ВОПРОСУ О СОЦИАЛЬНОМ ПОЛОЖЕНИИ НАСЕЛЕНИЯ ПОЙМЫ ОЗЕРА БРАТЕША („БАЛТА БРАТЕШ") В ПЕРВОЙ ПОЛОВИНЕ XIX ВЕКА

Краткое содержание

Настоящая работа является результатом исследования неопубликованного документального материала, хранящегося в Ясском государственном архиве. В ней освещаются некоторые интересные аспекты экономической и общественной жизни Молдавии первой половины XIX века.

Крестьяне, находясь под гнётом непосильных обязательств и нищеты, часто спасались бегством. Пойма озера Братеша («Балта Братеш»), находящаяся во владении турок, и некоторые соседние с ней сёла, которые со временем также попали под турецкое владычество, представляли больше благоприятных условий для жизни, т. к. турки, из желания обеспечить наибольшее освоение природных богатств этой области, давали льготы беглым крестьянам.

Крестьяне, бежавшие сюда из Молдавии, где их сильно притесняли, устранили из своей речи ненавистный термин „податнòй" и стали проявлять большую независимость.

В 1828 году, когда пойма озера Братеша („Балта Братеш") снова перешла во владение Молдавии и когда она была отдана государственной казной в аренду боярам и купцам, положение населения ухудшилось, т. к. оно должно было выполнять обязательства и по отношению к государству, и к арендаторам, и к землевладельцам соседних сёл.

Усиление эксплоатации крестьян, заселявших пойму, является прямым результатом новых условий, созданных после Адрианопольского договора.

Новое положение вызвало вскоре реакцию со стороны крестьян. Многие из них бежали в Галац или в другие сёла. Оставшиеся крестьяне в многочисленных жалобах просили возвращения льгот, которыми они пользовались в прошлом при турках.

В результате этих событий жители поймы озера Братеша („Балта Братеш"), помимо своей воли, должны были подчиниться режиму податных, согласно предусмотрениям Органического регламента.

CONTRIBUTION À LA CONNAISSANCE DE L'ÉTAT DES HABITANTS DE LA „BALTA BRATEȘ", DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XIX-ÈME SIÈCLE.

Résumé

Fondé, dans la plupart, sur des documents inédits, tirés des Archives de l'État de Iassy, l'auteur étudie quelques aspects particuliers de la

vie économique et sociale de la Moldavie, dans la première moitié du XIX-ème siècle.

Accablés par les obligations féodales et la misère, les paysans s'en sont souvent sauvés par la fuite. Un lieu de refuge était aussi pour eux la „Balta Brateş" (région marécageuse ou inondable, sur le cours inférieur du Pruth et comprenant le lac Brateş).

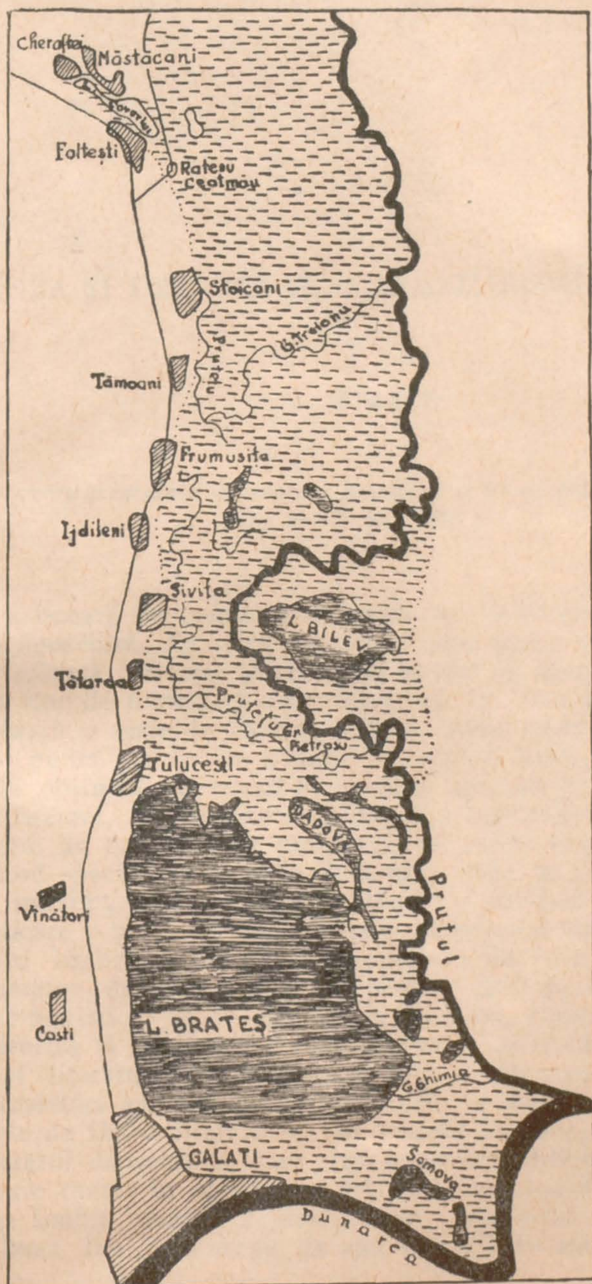
Possédée par les Turcs, la „Balta" et quelques parties des villages d'alentour, accaparées petit à petit par la puissance ottomane, offraient aux paysans des conditions plus supportables de vie, parce que les Turcs, désireux d'assurer une exploitation au maximum des richesses de cette région, leur créaient des avantages.

Les paysans moldaves, réfugiés dans ce territoire où ils jouissaient d'un régime moins accablant, en étaient arrivés à manifester un esprit marqué d'indépendance et à ne plus se considérer comme „birnici" (terme désignant ceux qui étaient astreints au payement de la taille).

Quand, en 1828, la „Balta" revenant à la Moldavie, la Trésorerie l'afferma à quelques boyards et négociants, la situation des habitants s'aggrava, ceux-ci devant faire face aux obligations imposées par l'état, par les fermiers et par les propriétaires des villages voisins.

L'exploitation croissante de ces paysans de la „Balta Brateş" était d'ailleurs une conséquence directe des nouvelles conditions économiques créées par suite du traité d'Adrianople.

Les paysans n'ont pas tardé de réagir. Beaucoup d'entre eux s'enfuirent et s'établirent à Galaţi ou dans d'autres villages. Ceux qui restèrent sur place réclamèrent par de nombreuses suppliques les avantages auxquels ils avaient été habitués auparavant par les Turcs. À la fin, malgré leur opposition, les habitants de la „Balta Brateş", redevenus „birnici", furent soumis au régime général du Règlement Organique.



Cheraftei
Măstăcani
Foltești
Ratesu
Sfoiconi
Tămoani
Frumusița
Ijdileni
Sivița
L. BILEU
Tătarca
Tulucești
Prutul
Vînători
L. BRATEȘ
Costi
G. Ghimia
GALAȚI
Șomova
Dunarea
Legenda:
0 1 2 3 4 Km.
Lunca Prutului
Locuri
Așezări omenești

ORIGINEA ŞI DEZVOLTAREA LIMBII ROMÎNE LITERARE

DE

G. ISTRATE

Comunicare prezentată în sesiunea ştiinţifică a Universităţii „Al. I. Cuza" din 26—28 mai 1956 *

De o bucată de vreme, problemele de limbă literară se bucură de o atenţie deosebită. Pe zi ce trece, tot mai mulţi cercetători se orientează în această direcţie şi se poate spune că succesele obţinute pînă acum, nu sînt de natură să descurajeze pe cei care şi-au dat osteneala să lămurească o serie de lucruri asupra cărora specialiştii mai vechi nu aveau un punct de vedere unitar. În acelaşi timp, trebuie să spun că rezultatele obţinute au reuşit să impună atenţiei publicului problemele de limbă literară. Aşa se explică apariţia a numeroase articole cu caracter teoretic în tot felul de publicaţii. În unele reviste, care nu urmăresc în mod special problemele de limbă, cum ar fi „Contemporanul", „Gazeta literară", „Steaua", „Iaşul literar", „Scrisul bănăţean" etc. au fost publicate o serie de articole care interesează direct această ramură a studiului limbii. Contribuţii importante au fost aduse de colaboratorii revistelor de specialitate, în primul rînd de cei de la „Studii şi cercetări lingvistice" şi de cei de la „Limba romînă". Societatea de ştiinţe istorice şi filologice a luat iniţiativa publicării unor volume de „Limbă şi literatură" precum şi a unor studii separate. Sub auspiciile acestei societăţi va apărea, de asemenea, o revistă în ale cărei pagini problemele de limbă literară se vor bucura de atenţia cuvenită.

Interesul deosebit cu care sînt urmărite problemele de limbă literară trebuie căutat în orientarea, tot mai accentuată a lingviştilor, spre cercetarea limbii romîne contemporane, spre studierea izvoarelor care stau la baza limbii noastre de azi. Cercetările acestea ar fi fost mai

*) Unele idei au fost enunţate şi cu ocazia discuţiilor referitoare la problemele limbii literare în cadrul sesiunii secţiei de limbă şi literatură a Academiei R.P.R., în iulie 1956.

puţin rodnice dacă istoria limbii romîne literare n-ar fi fost introdusă, ca disciplină obligatorie, în programul învăţămîntului superior din ţara noastră. Cadrele didactice de la cele trei facultăţi de filologie din ţară au fost puse în situaţia de a preda un curs pe care nimeni nu-l mai făcuse înainte şi al cărui obiect nu era încă definit. Trebuia atacat un domeniu absolut nou, în care totul urma să fie construit de la început. Noi nu eram lămuriţi, în primii ani, nici măcar asupra definiţiei limbii literare. Majoritatea specialiştilor, precum şi a celor care se interesau de problemele noastre, reduceau *limba literară* la *limba literaturii*. Nu exista unitate de vederi nici în ceea ce priveşte terminologia. Pe lîngă termenul de *limbă literară*, pe care îl întrebuinţau unii destul de inconsecvent, se întîlneau, de asemenea, şi cei de *limbă scrisă, limbă tipică, limbă poetică, limbă comună, limbă artistică* etc. [1]). Nimeni nu simţea nevoia să pună lucrurile la punct din cauză că această disciplină era considerată atît de lingvişti cît şi de istoricii literari ca ajutătoare. Istoricul şi criticul literar considerau că problema interesează în primul rînd lingvistica, iar lingviştii o lăsau pe seama istoricilor literari.

Contribuţiile puţine cîte au fost aduse în această direcţie, în trecut, au, toate, un caracter didactic şi, mai ales, întîmplător. Ele se datoresc fie lingviştilor (mai bine zis filologilor) care s-au ocupat cu editarea de texte, fie istoricilor literari care s-au simţit atraşi în special de perioada veche a literaturii noastre. Contribuţiile acestora sînt mai ales de natură teoretică; ei căutau să determine, să identifice locul unde au fost scrise primele texte romîneşti precum şi caracterele dialectale ale „limbii“ care a stat la baza acestora pentru ca, de aici, să se poată trage concluzia asupra graiului din care s-a format limba noastră literară, asupra originii propriu-zise a acestei limbi. Se înţelege de la sine că pe aceşti specialişti nu-i mai interesau alte probleme, în legătură cu limba literară, din moment ce obiectul lor era studiul foneticii, al formelor sau editarea pur si simplu a unor texte vechi romîneşti.

Trebuie să mai spun că, în afară de contribuţiile cu caracter teoretic, cercetătorii mai vechi au încercat să studieze şi anumite aspecte ale limbii noastre. Singura lucrare mai mare, care poate fi citată aici, este aceea a lui P. V. Haneş, *Dezvoltarea limbii romîne literare în prima jumătate a sec. al XIX-lea*, Bucureşti 1904, lucrare meritorie sub aspectul prezentării unui material bogat, dar necorespunzătoare din punct de vedere teoretic. Autorul are poziţia unui cercetător pe care nu-l interesează atît valoarea stilistică a formelor, a fonetismelor sau a vocabularului unui scriitor, cît valoarea „estetică“ a operei acestuia. Aşa procedează P. V. Haneş şi în articolul referitor la limba lui Vlahuţă [2]) şi nu-i putem pretinde să fi văzut, acum 50 de ani, lucrurile în felul cum le vedem noi astăzi, cu atît mai mult cu cît, din toată atitudinea lui, se vede bine că ne găsim mai degrabă în faţa unui istoric

1) Toţi aceşti termeni vor fi lămuriţi în rîndurile care urmează.

2) P. V. Haneş, *Vlahuţă şi limba literară* (în volumul Studii de literatură romînă², p. 152–187).

literar decît a unui lingvist. În afară de aceasta, vom observa că judecăţile exprimate de Haneş asupra valorii unor scriitori, asupra felului cum aceştia au întrebuinţat limba naţională în operele lor, sînt cu totul depăşite. Este suficient să mă opresc, aici, asupra afirmaţiilor autorului în legătură cu modul cum este folosită limba în opera lui Anton Pann, asupra afirmaţiilor de la p. 108-109 pe care cercetătorii de mai tîrziu ori unii scriitori ca Alecsandri sau St. O. Iosif, le infirmă cu totul [3]). P. V. Haneş impresionat de unele „expresii triviale în cel din urmă grad", conchide că opera lui Anton Pann se caracterizează prin „lipsă desăvîrşită de gust literar".

Nu putem împărtăşi această părere singulară şi ne declarăm susţinători ai afirmaţiilor lui Vasile Alecsandri care, în articolul *Cîntece de stea de Anton Pann* [4]) spunea: „... autorul dă probe de... cunoştinţă deplină a limbii poporului şi de o mare facilitate de versificare..." (p. 467); „Asemenea oameni sînt cronici în picioare" (p. 503).

Acad. G. Călinescu pare, încă, şi mai hotărît în aprecierile asupra scriitorului:

„Cunoaşterea miraculoasă a limbii noastre e un semn că era sau romîn (vlah curat ori cuţovlah) sau că venise aici din fragedă copilărie..." [5]). Nu mai puţin măgulitoare sînt aprecierile academicianului Tudor Vianu:

„Este o împrejurare cu totul remarcabilă faptul că *una din cele mai bune limbi romîneşti ale sec. al XIX-lea* limba lui Anton Pann, s-a format în afară de graniţele ţării străbune" [6]).

St. O. Iosif ne-a lăsat în paginile revistei „Sămănătorul" [7]) sub rubrica *Icoane vechi*, o poezie întreagă intitulată *Anton Pann*:

Psalt înţelept, comoară nesecată
De basme bătrîneşti şi vechi zicale,
Rapsod glumeţ, iubit de mahalale
Cari răsunau de cîntece odată,

Ce-mi pasă dacă criticii de azi cată
În versul tău greşeli gramaticale:
Eu te slăvesc de dragul muzei tale,
Apusă azi cu lumea ei uitată.

---

3) Acad. Al. Rosetti, *Limba lui Anton Pann* (1794–1854) în *Povestea vorbii* (în Buletin ştiinţific ian.-febr.-martie 1950), p. 47–52; B. Cazacu şi I. Fischer, *Neologismele în scrierile lui Anton Pann* (în *Contribuţii la Istoria limbii romîne literare în sec. al XIX-lea*), Buc., 1956, p. 23–56.

4) În *Opere complete* III, Proză, Bucureşti 1876.

5) *Istoria literaturii romîne de la origini pînă în prezent*, Buc, 1941, p. 207.

6) Anton Pann, p. 8. Cf. şi *Literatură universală şi literatură naţională*, Buc. 1956, p. 143. Cf. şi studiul academicianului D. Panaitescu-Perpessicius, *La centenarul lui Anton Pann* (în *Limbă şi literatură* Buc., 1955, p. 253–273), precum şi aprecierile mai vechi ale lui G. Dem. Teodorescu, M. Gaster etc.

7) Anul II, 1904, nr. 11, p. 164.

Te văd blajin muncind din greu, iar seara
Stai în cerdac, îţi acordai ghitara,
Cîntai vreun psalm, vreo doină, mici balade...

De prin vecini, pîndiau pe la fereste
Oftînd în taină, tinere neveste
Şi pe furiş îţi aruncau ochiade...

Spuneam, mai sus, că unele dintre problemele în litigiu au fost lămurite în ultimii ani şi cercetările noastre au fost, în felul acesta, mult uşurate. Asta nu înseamnează că n-au rămas aletle asupra cărora specialiştii n-au reuşit să cadă încă de acord. Printre acestea este şi una foarte importantă, de a cărei rezolvare depind multe altele. Mă refer la originea limbii noastre literare. Ea a ispitit, şi în trecut, pe o serie de cercetători care au emis cîteva ipoteze reluate, de cîteva zeci de ani, de cîte ori s-a simţit nevoia.

Departe de mine gîndul de a afirma că nu s-ar fi ajuns la oarecare rezultate din acest punct de vedere, că părerile respective n-ar avea şi o parte de adevăr în ele. Ceea ce este sigur, însă, este faptul că, aşa cum am spus deja, aceste păreri nu aparţin unor specialişti care şi-au dedicat o bună parte din activitatea lor istoriei limbii literare, ci unor istorici literari sau unor lingvişti care au „intuit" anumite aspecte şi n-au avut nici ambiţia nici timpul să se dedice unor cercetări mai adînci, pe baza cărora ar fi putut să-şi definească mai precis poziţia.

Înainte de a mă opri asupra părerilor referitoare la originea limbii noastre literare exprimate, în diferite ocazii, de o serie de specialişti, mai vechi sau contemporani cu noi, se cuvine să atrag atenţia asupra încă unui lucru şi anume: de cîţiva ani încoace, problemele de limbă literară constituie aproape singura preocupare a unor lingvişti mai vechi şi, mai ales, ele tind să limiteze dezvoltarea ştiinţifică a numeroae cadre tinere să le dea iluzia, în acelaşi timp, că studierea limbii în opera unui scriitor poate duce, singură, la consacrarea ştiinţifică a cuiva. Aspectul acesta negativ în cercetările noastre, a fost subliniat de mai multe ori în vremea din urmă de acad. Iorgu Iordan[8]) şi mai ales de acad. Al. Graur[9]), dar el n-a prea fost luat în consideraţie de cei în cauză. Al. Graur a arătat cum problemele de limbă literară se limitează numai la studierea limbii operelor literare şi cum numeroşi cercetători îşi aleg subiectele din acest domeniu, în primul rînd din motivul că el este cel mai apropiat de preocupările istoricului şi ale criticului literar şi, deci, la marginea preocupărilor lingvistului propriu-zis. Cercetarea ştiinţifică, concepută în felul acesta, poate da impresia, celor care văd lucrurile în acest fel, că studierea limbii literare este o treabă foarte

8) Limba romînă, noiembrie-decembrie 1954, p. 53.

9) Să se vadă, în special, articolele *Baza limbii noastre literare* (în Gazeta literară din 19 iulie 1956, p. 5); *Teoria şi practica în studiul limbii literare* (Gazeta literară din 31 mai 1956, p. 4) şi *Cum se studiază limba literară?* (Contemporanul din 30 noiembrie 1956, p. 1, 4).

uşoară şi, deci, o poate face oricine. Aprofundarea subiectului tratat, raportarea lui la epoca în care a trăit autorul, într-o formă care să nu dea impresia unei lozinci, sînt neglijate în asemenea cercetare.

La motivul de îngrijorare, exprimat de acad. Al. Graur, aş adăuga şi eu unul. Dacă urmărim cu oarecare atenţie studiile de limbă literară din ultimii ani, constatăm cu surprindere, nu numai lipsa de aprofundare a subiectului tratat, ci şi lipsa de informare, de bibliografie. Atît în volumul *Contribuţii la Istoria limbii literare în secolul al XIX-lea*, cît şi în unele articole publicate în revista „Limba romînă" această bibliografie este ca şi inexistentă. Unui cercetător tînăr, care nu poate vorbi în baza unei experienţe îndelungate, nu-i este permis să atace un subiect înainte de a se fi informat cine a mai făcut cercetări în domeniul respectiv. Este o obligaţie elementară, a oricărui cercetător, de a pleca de la rezultatele obţinute de înaintaşii noştri şi dacă lucrul e posibil, de a lărgi, de a face să înainteze ştiinţa respectivă.

Trei sînt părerile care s-au emis, de pe la 1880-1881 încoace, asupra originii limbii romîne literare. Cum vom vedea imediat, fiecare dintre ele corespunde mentalităţii de care au fost stăpîniţi şi, s-ar putea spune, mai sînt stăpîniţi unii specialişti pînă în momentul de faţă. Fiecare dintre cele trei idei a fost cultivată în unul dintre cele trei centre universitare din ţară şi, cîteodată, punctul de vedere al specialistului a fost determinat, cum vom vedea, de locul unde el şi-a desfăşurat ori îşi desfăşoară activitatea.

Părerea cea mai răspîndită, în sensul că a avut cel mai mare număr de reprezentanţi este aceea după care limba noastră literară ar fi luat naştere din graiul muntenesc [10]). Oricît s-ar părea de curios, originea acestei păreri trebuie căutată în cercetările de natură fonetică ale unui moldovean. Este vorba de Al. Lambrior care, cel dintîi, a arătat că, din punct de vedere al foneticii, limba noastră literară este mai apropiată de graiul muntenesc decît de cel moldovenesc, în primul rînd pentru motivul că în cel dintîi nu apare palatalizarea labialelor [11]). Părerea lui Lambrior a fost exprimată cu totul întîmplător şi, alteori, el spune că toate graiurile romîneşti stau la baza limbii noastre comune. Nu trebuie uitat, apoi, că nu numai caracterele fonetice hotărăsc în această direcţie şi că Lambrior, datorită concepţiei dominante din vremea sa, n-a putut să îmbrăţişeze întregul domeniu al limbii. Concluzia la care a ajuns, pentru moment, Lambrior, bazat numai pe considerente de natură fonetică, trebuie văzută în funcţie de concepţia generală a şcolii neogramatice la care se formase şi pe care o reprezenta lingvistul nostru.

Cam în aceeaşi vreme cu Lambrior face şi Hasdeu o afirmaţie care ne-ar da dreptul să-l trecem printre reprezentanţii acestei păreri: „Deşi vechi de peste trei secoli, acest catehism [12]) este scris totuşi

10) Numit de unii, în mod impropriu, *dialect* muntenesc.

11) Vezi D. Gafiţanu, *Concepţia lingvistică a lui Al. Lambrior* (în Analele ştiinţifice ale Universităţii „Al. I. Cuza" Iaşi, II, 1956, fasc. 1–2, p. 35–51).

12) *Întrebare creştinească!*

într-o limbă, care se apropie foarte mult, şi s-ar putea zice chiar că nu diferă de graiul actual al sătenilor din Ţara Romînească şi din regiunile învecinate ale Transilvaniei. El ne prezintă fără comparaţiune mai puţine dificultăţi fonetice, morfologice, lexice şi sintactice, decît limba proprie a lui popa Grigorie, măcar că preutul din Măhaciu trebuia să fi fost încă copil în anul cînd acest text eşia la lumină din teascurile Braşovului. S-ar putea dară afirma în cunoştinţă de cauză, că pe la jumătatea sec. al XVI-lea limba romînă înfăţişa diverse straturi, unele mai înapoiate, altele mai înaintate, între cari exista deja stratul cel devenit astăzi, aproape fără nici o schimbare, limba *tipică* a romînului" [13]).

Nu ştiu dacă Hasdeu a mai revenit, undeva, asupra acestei păreri să o sublinieze sau, eventual, s-o infirme.

Filologul M. Gaster, autorul cunoscutei lucrări, în două volume, *Chrestomatie romînă*, este, în ordine cronologică, al treilea învăţat care reprezintă acest punct de vedere [14]). Trebuie să arăt, însă, că, în *Introducerea* cărţii citate, Gaster a făcut şi afirmaţii care ne-ar da dreptul să susţinem că autorul este, mai degrabă, reprezentantul teoriei după care *toate* graiurile romîneşti stau la baza limbii literare. Lucrul acesta o să-l vedem ceva mai încolo. Deocamdată să ne oprim la afirmaţiile din care rezultă că Gaster poate fi trecut alături de reprezentanţii primei teorii:

„Dacă urmăreşte cineva textele reproduse din cărţile tiparnice bisericeşti, uşor va putea constata aci în literatura romînă acelaşi mers al dezvoltării limbistice ce ni-l prezintă celelalte limbi literare, şi adică: după fluctuaţiuni şi nehotărîri naturale la început, limba literară se fixează cu încetul şi capătă o formă hotărîtă. Cu cît dezvoltarea literară este mai mare cu atît mai mult devine limba literară o limbă artificială, deosebindu-se din ce în ce mai mult de limba propriu-zisă a poporului.

Întocmai aşa s-a întîmplat şi cu limba literară romînă. Cărţile tipărite în secolul întîi al literaturei, adică de prin secolul al XV-lea, la început reprezintă nuanţe dialectale mai pronunţate. Limba unei cărţi, nu se potriveşte întocmai cu limba unei alte cărţi, altfel identice în cuprins. Pe la începutul secolului al XVIII-lea însă *limba bisericească, adică a cărţilor întrebuinţate în slujba bisericei devine aproape uniformă munteană, formele dialectale dispare* (sic e) din ce mai mult şi cu greu se poate preciza originea adevărată a unei atare cărţi bicericeşti tipărite. Cărturarii încep a scrie toţi într-un fel, întrebuinţînd aceeaşi limbă literară" [15]).

„În vol. al II-lea al Chrestomatiei avem întîi „Calindariul" (No. 120) *care are deja caracterul limbei literare munteneşti*; tot aşa este cazul cu „Catechismul" (No. 147, p. 97) care s-a tipărit în Viena şi anume pentru folosul romînilor de supt stăpînirea Austriei. Nici „Biblia" lui Clain

13) Hasdeu numea *tipică* limba literară (*Cuvinte din Bătrîni* II, p. 98). În altă parte, însă (*Ibid.*, p. 77), el se foloseşte de termenul de astăzi „limbă literară".

14) M. Gaster, *Chrestomatie romînă*, I, p. LXXXVIII–XC.

15) *Ibidem*, p. LXXXVIII–XC.

Neculce [64]), s-au subliniat calităţile *literare* ale acestei opere scrise de un moldovean.

Mai rămîne să spun cîteva cuvinte despre o părere mai recentă, asupra limbii noastre literare exprimată mai întîi de I. Coteanu [65]) şi îmbrăţişată atît de Liviu Onu [66]) cît şi de acad. Al. Graur [67]). Este vorba de rolul pe care l-a avut poezia populară nescrisă asupra limbii noastre literare. Lingviştii pomeniţi au susţinut că limba romînă literară este mai veche decît primele noastre texte scrise. Ei s-au lăsat influenţaţi, fără îndoială, de frumuseţea acestei poezii, de imaginile şi comparaţiile pe care le întîlnim în ea, dar au neglijat două lucruri foarte importante şi anume: poezia populară a început să fie cercetată cu atenţie de-abia în sec. al XIX-lea, cînd apare şi colecţia cunoscută a lui Alecsandri. Numai din această vreme se poate vorbi de influenţa ei asupra celor care scriau romîneşte. Pînă atunci literatura scrisă şi cea populară s-au dezvoltat paralel, fără îndoială, dar nu s-au influenţat una pe alta decît în măsură cu totul neînsemnată. Chiar cînd a existat această influenţă, înainte de sec. al XIX-lea, ea s-a exercitat mai mult asupra conţinutului decît asupra formei. Noi nu trebuie să uităm că poezia populară orală se caracterizează prin puternice particularităţi de limbă, mai ales fonetice, pe care culegătorii mai vechi nu le-au luat în seamă. Nu i-a trecut însă nimănui prin minte să pună la baza limbii noastre literare *Textele dialectale* ale acad. Emil Petrovici, tocmai din cauză că limba acestora nu-i în conformitate cu normele literare.

Se vorbeşte, mereu, de frumuseţea Mioriţei, dar se uită faptul că varianta de la care plecăm în mod obişnuit, a fost „literarizată" de Alecsandri, că nicăieri, pe teren, ea nu poate fi înregistrată sub forma aceasta. Pe cel care s-ar mai îndoi de adevărul acestei afirmaţii îmi permit să-l trimit la cele 91 variante ale Mioriţei culese în Vrancea, de I. Diaconu şi publicate în transcriere fonetică [68]). Eu însumi am cules, la începutul acestui an, două variante ale celebrei balade şi trebuie să spun că „limba" lor trădează, în totul, caracterul dialectal al vorbirii informatoarelor. Afirmaţia aceasta poate fi întărită cu orice fel de texte dialectale transcrise ştiinţific, adică fonetic [69]).

Catedra de Limba romînă

---

64) *Letopiseţul Ţării Moldovei* şi *O seamă de cuvinte*. Ediţie îngrijită cu glosar, indice, şi o introducere de Iorgu Iordan, Bucureşti 1955, 460 pagini.

65) *Există limbă literară nescrisă?* (în Gazeta literară din 24 noiembrie 1955, p. 5).

66) În Steaua, iunie 1955, p. 121, citim: „bazele limbii romîne literare trebuie căutate în primul rînd în limba creaţiei populare orale şi că perioada de construire a limbii romîne literare nu poate fi fixată cu precizie". În numărul de pe iulie 1955, al aceleiaşi reviste, p. 98, autorul susţine lucruri asemănătoare: „...limba romînă literară nu începe să se formeze în sec. XVI, ci cu mult înainte. Ea îşi are rădăcinile în limba creaţiei populare orale. Ori creaţia populară orală este mult mai veche decît primul document scris sau prima carte scrisă despre care avem cunoştinţă".

67) Cf. articolul *Limba poeziei populare este neliterară?* (în Gazeta literară din 30 august 1956, p. 5).

68) I. Diaconu, *Ţinutul Vrancei*, Bucureşti 1930, p. 3–159.

69) Să se vadă lucrarea, deja citată, a academicianului Emil Petrovici (Texte dialectale!), pe care nu s-a gîndit nimeni s-o pună la baza limbii noastre literare.

ПРОИСХОЖДЕНИЕ И РАЗВИТИЕ РУМЫНСКОГО ЛИТЕРАТУРНОГО ЯЗЫКА

(Краткое содержание)

Рассматривая в его историческом развитии вопрос о происхождении румынского литературного языка, автор пытается по—новому осветить его. Он придерживается точки зрения, высказанной в 1894 г. Филиппиде и, независимо от Филиппиде, поэтом Г. Кошбуком, а впоследствии признанной Г. Ибрэиляну и академиком И. Иорданом.

Все они считают, что в основе нашего литературного языка не лежит исключительно мунтянский говор или же наречие, распространившееся между Тырговиштей и Брашовом в XVII в., когда появились первые печатные книги, а весь дако-румынский диалект. Автор приводит далее ряд фактов, позволяющих ему прийти к новым выводам о месте появления первых румынских текстов. Поскольку тексты эти не содержат характерных элементов говора Тырговиште-Брашова, автор предполагает, что они появились в области Брашов-Орэштие.

Здесь именно появились самые древние румынские печатные книги: только здесь, можно сказать с уверенностью, существовали постоянные культурные интересы с XVI века и до наших дней. Автор считает, что эта точка зрения явно подтверждает теорию О. Денсушану и акад А. Росетти о роли лютеранства в внедрении письменного румынского языка Теория эта принята теперь всеми специалистами.

ORIGINE ET DÉVELOPPEMENT DU ROUMAIN LITTÉRAIRE

Résumé

L'auteur analyse les opinions formulées dans le passé sur l'origine du roumain littéraire tout en proposant des nouvelles solutions. Il adhère au point de vue exprimé au début de la discussion par Alexandre Philippide (1894) et, indépendamment, par le poète Georges Coşbuc (1906). Ce même point de vue a été soutenu ensuite par G. Ibrăileanu et par l'académicien Iorgu Iordan. Tous considèrent que notre langue littéraire est basée non seulement sur le parler valaque proprement dit, éventuellement sur celui qui était employé au XVI-e siècle, (époque de l'apparition des premiers écrits imprimés), entre Tîrgovişte et Braşov, mais sur le dialecte daco-roumain tout entier. En même temps, l'auteur produit des preuves en faveur d'un nouveau point de vue dans la question de la localisation des premiers textes roumains. Du moment que ces textes ne caractérisent pas le parler employé entre Tîrgovişte et Braşov, l'auteur propose la région Braşov-Orăştie. C'est entre ces deux centres de culture que furent imprimés les premiers livres roumains et c'est seulement ici qu'on peut trouver des préoccupations culturelles permanentes, à partir du XVI-e siècle jusqu'à présent. L'auteur remarque aussi que son point de vue est en parfaite concordance avec la théorie de O. Densusianu et de l'académicien Al. Rosseti sur le rôle qu'exerça le luthéranisme dans l'emploi par écrit du roumain, théorie qui est, de nos jours, acceptée par tous les spécialistes.

CONTRIBUŢIA MARILOR CRONICARI MOLDOVENI ŞI MUNTENI LA DEZVOLTAREA LIMBII LITERARE

DE

AL. ANDRIESCU

Comunicare prezentată în sesiunea ştiinţifică a Universităţii „Al. I. Cuza" din 21—26 mai 1956

Literatura istorică veche, judecată în perspectiva dezvoltării limbii literare romîneşti, chiar dacă n-a format obiectul unei cercetări speciale, a stat mereu în atenţia filologilor romîni. Studierea contribuţiei cronicarilor la dezvoltarea limbii literare romîneşti impune o analiză amănunţită a primelor elemente de artă literară romînească. Mai mult decît problemele care interesează evoluţia limbii literare romîneşti în general, discutate pe larg în lucrările privitoare la istoria limbii romîne, se impune, spre cercetare imediată, munca acestor cărturari pentru cizelarea limbii romîne, pentru îmbogăţirea ei cu elementele necesare artei. În cercetarea de faţă urmărim, în primul rînd, să precizăm rolul cronicarilor la făurirea unei limbi literare artistice romîneşti. Pentru cele două secole de înflorire a literaturii cronicăreşti—sec. XVII şi XVIII— nu se poate distinge cu claritate între elementele care aparţin limbii literare concepută în sensul cel mai larg şi cele care ţin de exprimarea artistică. Eliberarea de canoanele învechite, străine, impuse de literatura de traduceri religioase, orientarea spre limba vorbită sînt factori care trebuie menţionaţi indiferent de punctul de vedere pe care l-am adopta. Interesul nostru, ţinem să subliniem acest fapt, merge spre analiza elementelor noi. Fără să le neglijăm, vom insista foarte puţin asupra unor forme arhaice, fonetice, morfologice sau sintactice, depăşite. La fel vom proceda şi cu lexicul. Avem avantajul că putem profita pentru urmărirea şi explicarea faptelor de limbă veche de munca unor cercetători de o înaltă competinţă, care au făcut, pentru literatura de traduceri religioase, dar şi pentru unii dintre aceşti cronicari, utila muncă de înregistrare şi explicare a unui bogat material lingvistic. O trecere din nou în revistă a aceloraşi fapte ni se pare, de aceea, inoportună.

În schimb, cercetarea atentă a elementelor ce ne îndreptăţesc să vorbim de literatura istorică din sec. al XVII-lea şi sec. al XVIII-lea, ca de o treaptă superioară în dezvoltarea limbii romîne literare în general şi a limbii artistice în special, ne apare ca o necesitate de necontestat.

Am adus, în legătură cu scrierile marilor noştri cronicari, mereu în discuţie ideea de artă. Pentru a risipi eventualele nedumeriri, ne simţim datori să facem o precizare. Nu ne gîndim, cînd vorbim de cronici, la opere literare în sensul obişnuit al cuvîntului. La epoca în care îşi scrie marele vornic Grigore Ureche cronica—şi a ocupat această înaltă dregătorie între anii 1642—1657[1])—Anglia fusese cutremurată de geniul lui Shakespeare şi Cervantes înflorise rîsul amar în Spania. În Italia, cu aproape trei veacuri înaintea acestora, reprezentanţii celui mai strălucit secol de literatură italiană, il trecento, Dante, Petrarca, Boccaccio, îmbogăţiseră patrimoniul culturii universale cu opere fără moarte. Perioada de creaţie a marilor noştri cronicari corespunde epocii de înflorire a clasicismului francez şi sfîrşeşte în plin iluminism. Cronicarii romîni vin, prin urmare, după un glorios trecut de literatură europeană. Împrejurările n-au fost favorabile, în acest colţ de lume, dezvoltării artelor. În condiţii cu totul deosebite de cele din occident, învingînd greutăţi mari, aceşti cărturari scriu primele pagini ale literaturii romîne, foarte modeste încă sub aspectul realizării artistice. În povestirea faptelor istorice, ei uzează, adeseori, de mijloacele artei literare. Aşa apar, în descrieri impresionante, scene de bătălie, tablouri de natură, portrete, rudimente de dialog etc. Toate acestea se înmulţesc cînd este vorba de povestirea unor fapte trăite de cronicari. Scrierea se transformă în literatură memorialistică autentică. Este suficient să ne gîndim la cronica lui Ion Neculce.

Studiul limbii cronicilor din punct de vedere fonetic, conform limitelor pe care ni le-am impus, ne oferă spre discuţie prea puţine fapte. Ni se pare demn de menţionat efortul cronicarilor de a scăpa de unele fonetisme strident regionale. De fapt ei continuau tradiţia începută cu traducerile de literatură religioasă. Sîntem departe, însă, de a putea vorbi de o limbă literară unitară din punct de vedere fonetic.

Înainte de a discuta faptele fonetice pe care ne întemeiem afirmaţiile, trebuie semnalată principala piedică în studierea lor. Interesante sînt, în această privinţă, constatările prof. P. P. Panaitescu în legătură cu greutăţile pe care le ridică studiul lingvistic al cronicii lui Grigore Ureche: „Un studiu lingvistic al cronicii lui Grigore Ureche este îngreunat de anumite împrejurări speciale; nu avem un autograf al autorului, nici măcar o copie care să nu fi trecut prin filiera mai multor copişti succesivi, care sînt adesea şi interpolatori şi compilatori. Manuscrisele cele mai bune ale cronicii sînt copii de la începutul secolului al XVIII-lea, cîteva decenii după scrierea cronicii. În cazul special al cronicii lui Grigore Ureche, cele mai bune manuscrise, cele folosite de toţi editorii pentru

1) Vezi P. P. Panaitescu, *Grigore Ureche, Letopiseţul ţării Moldovei*, E. S. P. L. A. 1956, studiul introductiv, p. 9.

edițiile lor, pentru că sînt singurele complete și copiate îngrijit, se datoresc unor copiști munteni. Cele cîteva manuscrise moldovenești ale cronicii lui Ureche sînt lacunare și copiate după un arhetip neglijent redat de un scrib neînvățat. Ca atare nu pot folosi ca bază a unei ediții. Totuși studiul limbii lui Ureche nu este cu neputință"[2]). Constatările citate privesc mai ales studiul fonetic al cronicii. Dacă trecem peste ceea ce constituie un caz special pentru cronica lui Grigore Ureche, restul observațiilor se pot aplica și altor cronicari. E bine cunoscut faptul că operele acestora ni s-au transmis într-o serie de copii făcute, de multe ori, de copiști fără prea mare pricepere. Aceștia au modificat, după bunul lor plac, limba cronicarilor. În cel mai bun caz ni s-au păstrat copii alcătuite sub directa supraveghere a autorului cronicii, cum este cazul manuscrisului nr. 253 de la Academia R. P. R. Manuscrisul cuprinde cronica lui Ion Neculce și este foarte prețios pentru că are cîteva adaosuri autografe[3]). Pe baza acestor scurte fragmente se poate reconstitui cu destulă exactitate, din punct de vedere fonetic, limba în care și-a scris cronica Ion Neculce. Pentru ceilalți cronicari munca este îngreuiată, dar nu imposibilă.

Încheind această paranteză, ne oprim asupra fenomenelor fonetice care demonstrează că atît cronicarii moldoveni, cît și cei munteni erau încă legați destul de puternic de graiurile populare din regiunile respective. Desigur că trage greu în cumpănă, în ceea ce privește frecvența acestor fenomene, perioada în care au scris cronicarii, gradul lor de cultură și chiar unele împrejurări speciale.

În cronica lui Grigore Ureche întîlnim, pe lîngă fonetisme muntenești stridente într-o scriere moldovenească din sec. al XVII-lea, introduse de copiștii munteni și, uneori, chiar de editori, și cîteva fapte fonetice specifice Moldovei. Deși intervenția copiștilor se face mereu simțită, printre altele și prin înlocuirea sistematică a lui *gi*+*ó*, *ú* prin *j* și *dz* prin *z*, totuși, cînd aceștia se lăsau furați de manuscrisul moldovenesc, apare cuvîntul cu înfățișarea din original. Așa ne explicăm prezența fonetismelor: *fratile* (p. 137)[4]); *orașile* (p. 138); mai *di* demult (p. 149). Trebuie să menționăm însă că astfel de fonetisme apar frecvent și în vorbirea unor romîni de peste Milcov. Deși tendința de închidere a lui *e*, de cele mai multe ori în poziție finală, este un fenomen specific mai ales în graiul moldovenesc, fără îndoială că pronunțiile *frati* (pentru *frate*), *di* (pentru *de*) nu sunau prea străin nici copistului muntean, care nu a mai căutat, în astfel de cazuri, să „muntenizeze" limba cronicii. Tot aici socotim că este locul să menționăm și fonetismele *jăfuit* (p. 138); *lățască* (p. 138); *iubască* (p. 179); *slăbască*

---

2) P. P. Panaitescu, *Grigore Ureche, Letopisețul țării Moldovei*, E. S. P. L. A. 1956, p. 22.

3) Importanța acestui fapt pentru cercetarea limbii lui Ion Neculce a fost amplu, analizată de acad. Iorgu Iordan în studiul *Despre limba lui Neculce*, Studii și cercetări lingvistice, nr. 3—4, 1954, p. 337—345.

4) Ed. P. P. Panaitescu, E. S. P. L. A. 1956. (Nu indicăm ediția decît o singură dată. Ori de cîte ori ne mai referim la același cronicar, pagina corespunde ediției citate anterior).

(p. 179). Pînă astăzi aceste cuvinte se rostesc în Moldova aşa cum sînt scrise în cronică. În *iubească, slăbească*, muntenii au refăcut analogic diftongul *ea*.

Celelalte cronici moldoveneşti, ale lui Miron Costin, Nicolae Costin şi Ion Neculce cuprind numeroase fonetisme specifice regiunii natale a acestor cronicari. Ţinînd seama de distanţa în timp care separă cronica lui Ureche, scrisă la jumătatea sec. al XVII-lea, de cronica lui Neculce, scrisă cu un secol mai tîrziu, perioadă în care graiul muntenesc ar fi putut să-şi sporească ascendentul asupra celui moldovenesc, trebuie să conchidem că particularităţile fonetice moldoveneşti comune tuturor celorlalţi cronicari moldoveni trebuie să fi fost comune şi lui Grigore Ureche. Fiind vorba de fenomene din cele mai cunoscute, notăm puţine exemple:

Vocala *e* în poziţie accentuată şi neaccentuată precedată de sunetele *ţ, s, r* etc. se transformă în *ă*, din cauza pronunţării dure a acestor consoane. Fenomenul s-a realizat cu cea mai mare consecvenţă în graiul moldovenesc. Citām cîteva exemple din cronica lui Miron Costin: ***pustiisă, fugisă, nemţăscu,*** (a) ***sămeţi, bătrîneţă, primăscu.*** La exemplele înşirate pînă aici, adăugăm cîteva din cronica lui Ion Neculce: ***sămen. înţălegînd, înţălepţi, fusăse, aşăzat.*** Deoarece astfel de exemple pot fi găsite cu uşurinţă de oricine ar vrea că încerce această muncă, n-am mai indicat şi pagina. Acelaşi tratament îl are *e* şi cînd este precedat de sunete labiale (*părechi*). În această situaţie se află şi *e* din diftongul *ea*: *tocmală, lovască, sara, ivală.*

La cronicarii moldoveni apare africata *dz* păstrată astăzi, în nordul Dunării, în graiul moldovenesc şi în cele care merg împreună cu acest grai. Exemple: *astădzi*, *dzice* etc. Aceeaşi situaţie ne întîmpină şi în cazul africatei *gi*: *agiunsu, pregiur, agiunge* etc. (Miron Costin); *gios, giuca, îngiugat* etc. (Ion Neculce).

Fenomenul palatalizării labialelor, astăzi general în graiul moldovenesc, nu-i reflectat în textele vechi decît în foarte mică măsură. Cum s-a observat de multă vreme, cazuri de palatalizare conţin în primul rînd cuvintele care au un *f+i*, transformat în *hi* (*h'*) şi îndeosebi unele forme ale verbului *a fi* (*să hie*), apoi cuvinte ca *hier, hiară* etc. La exemplele de mai sus (cu *fi* > *hi*) se adaugă un altul, care are ocluziva bilabială *m+i* trecută în *mn* (probalil *mn'*): *hămnesiţi* (Miron Costin, p. 169)[5]). Avem atestată o formă notînd stadiul intermediar al palatalizării lui *m+i* (coexistă oclusiva bilabială cu consoana palatală *n'*) ca în Transilvania şi în nord-vestul Moldovei). Interesant e faptul că forma *hămnisiţi* apare şi la Neculce (p. 166)[6]). O considerau oare, în acest cuvînt, cărturarii moldoveni ca literară?

Cronica lui Ion Neculce ne oferă cele mai numeroase fonetisme

5) Miron Costin, *Letopiseţul ţării Moldovei de la Aron Vodă încoace*, ediţie critică de P. P. Panaitescu, Edit. pentru lit. şi artă.

6) Ediţia Iorgu Iordan, E. S. P. L. A., 1955.

moldoveneşti. Am mai menţiona aici doar două din cele mai specifice: *cămeşă* pentru *cămaşă* şi *vicol* pentru *viscol*.

Dacă particularităţile fonetice moldoveneşti, notate într-un număr extrem de redus, sînt normale în scrierile unor moldoveni din secolele XVII şi XVIII şi de aceea nu comportă o discuţie prea largă, în schimb particularităţile munteneşti din opera lor necesită explicaţii mai ample. În cronica lui Ureche, transmisă pînă la noi în copiile unor munteni, ele sînt uşor de explicat. Întîlnim, însă, astfel de fonetisme şi în cronicile celorlalţi moldoveni. În cronica lui Miron Costin, după consoanele *ş* şi *j* apare în locul vocalei *ă*, ca în graiurile moldoveneşti şi ardeleneşti pînă astăzi şi aşa cum se rosteşte literar în momentul de faţă, vocala *e*, astăzi unul dintre cele mai specifice fenomene ale graiurilor din sudul ţării. Exemplele pot fi culese aproape din fiecare pagină a cronicii: *grije* (p. 12); *paşe* (p. 13); *straje* (p. 23). În aceeşi categorie încadrăm şi exemplele care prezintă diftongul *ea* (*ia*): *aşia* (p. 20); *Dabijia* (p. 75). Articulate, formele citate fără articol, capătă înfăţişarea: *paşea* (p. 102) *grijea* (p. 103). La pagina 14, în ediţia P. P. Panaitescu, de care ne folosim, înregistrăm ambele forme: *paşe* şi *paşa*. Faptul acesta ar proba o oarecare oscilaţie în întrebuinţarea acestor forme, dacă n-ar trebui să ţinem seama de prezenţa numelui turcesc *Abaza*, care putea să impună forma turcească *paşă*. Pentru fenomenul *ă* > *e*, în condiţiile menţionate, H. Tiktin în *Studien zur rumänischen Philologie*, I. Leipzig, 1884, p. 99—109 şi A. Philippide, *Originea romînilor*, II, p. 45—47 susţin că acest fenomen caracteriza şi graiul moldovenesc, într-o fază mai veche. Părerea aceasta a fost acceptată, dezvoltată şi documentată cu numeroase fapte de G. Ivănescu în *Originea alternanţei substantivale*, B. I. F., nr. VI, 1939, p. 105—106 şi 112—113 şi *Problemele capitale ale vechii romîne literare*, p. 236—264. Prin urmare, ar trebui să considerăm fonetismele *grije, straje, paşe* din cronica lui Miron Costin ca pe un fenomen specific încă în scrisul moldovenilor din secolul al XVII-lea. Chiar dacă s-ar putea face unele rezerve cu privire la cronologizarea exactă a fenomenului măcar tradiţia grafică trebuie considerată ca un factor hotărîtor al prezenţei sale în cronica lui Miron Costin şi, mai tîrziu, în letopiseţul fiului său, Nicolae Costin, unde întîlnim aceeaşi situaţie. Trebuie reţinut faptul că în cronica lui Ion Neculce, unde tradiţia grafică slăbeşte simţitor, aceste fonetisme apar frecvent; *grije*, (p. 157); *paşe* (p. 169); *Dabije* (p. 104) etc.

Cum explicăm prezenţa acestui fenomen la cronicarii moldoveni? O explicaţie s-ar părea că trebuie căutată în prestigiul de care începuseră să se bucure, încă de pe atunci, graiurile cu acest fenomen, considerate, chiar de moldoveni, măcar sub aspect fonetic, mai literare. Aici trebuie să adăugăm faptul că fenomenul nu era străin de realitatea lingvistică moldovenească dintr-o fază mai veche, încît putea fi conservat, cu uşurinţă, chiar în scrieri ale cărturarilor moldoveni din secolul al XVIII-lea, cum este Ion Neculce. Se stabilise, pentru faptul în discuţie, o puternică tradiţie grafică cu începutul în textele rotacizante, tradiţie care era încă departe de a fi contrazisă puternic de as-

pectul graiului vorbit în Moldova. Nu putem să nu punem în cumpănă apoi şi lipsa manuscriselor autografe. Aceasta ne obligă să avem mereu în vedere amestecul copiştilor, asupra cărora ne lipsesc, de cele mai multe ori, datele necesare, prilej pentru atîtea discuţii. Prin urmare trebuie conjugate toate cauzele amintite: prestigiul literar al graiurilor care prezintă acest fenomen, aspectul mai vechi al graiului moldovenesc, tradiţia grafică, precum şi intervenţia unor copişti care pronunţau curent astfel de fonetisme.

Cînd vorbim de un ascendent, din punct de vedere fonetic, al graiurilor vorbite în afara hotarelor Moldovei, în special al celui din Muntenia, în limba literară, nu ne gîndim atît la fenomene ca cel discutat, cît la grija cu care sînt evitate unele particularităţi fonetice moldoveneşti. Începe să se contureze, prin urmare, ideea de „normă literară". Aici am nota evitarea, aproape totală, a palatalizării în cronicile moldoveneşti, măcar pentru unele situaţii. Dintre labiale apare alterat sunetul *f*. La Grigore Ureche fenomenul alternează cu formele nealterate, cu o mare variaţie de la un manuscris la altul [7]). Labiala *p* apare palatalizată (*k'*) într-un singur exemplu: *kizmi* „a scrie" [8]). Alternanţa între formele cu *h* şi cele cu *f* o întîlnim la toţi cronicarii moldoveni. Chiar în prima pagină a cronicii lui Miron Costin, ediţia P. P. Panaitescu, se întîlnesc formele: *va hi* şi *să fie*. Trebuie subliniat faptul că formele cu labiala *f* alterată, în aceeaşi situaţie, sînt mai numeroase ca celelalte. La Nicolae Costin şi Ion Neculce vom întîlni aceeaşi oscilaţie între formele citate. La Ion Neculce, trebuie reţinut acest fapt, alternanţa aceasta este şi mai pronunţată, după cum ne-o dovedeşte, printre altele, alternanţa *v—ghi* din patronimicul *Movilă*: „Şi pentru neamul *Movileştilor*, şi cum li s-au numit acest nume, dintru Ştefan-Vodă cel Bun, *Moghila*, iar nu-i basnă" (p. 104).

Celelalte labiale apar nealterate, aproape peste tot, la cronicarii moldoveni. Pentru a se putea vedea grija cu care urmăreau ei evitarea palatalizării, simţită ca un fenomen neliterar, este concludent şi un interesant exemplu de hiperliterarizare oferit de cronica lui Ion Neculce: *pili* pentru *chile* „kilograme" (p. 37). Înregistrăm aceste eforturi ale cronicarilor, din care, bineînţeles, stîngăciile nu puteau fi evitate, ca o preocupare vădită a acestor cărturari de a făuri, şi sub aspect fonetic, o limbă literară frumoasă, curăţată de regionalismul strident.

Pentru că unul din obiectivele importante pe care le urmărim este reliefarea rolului cronicarilor în făurirea unei limbi literare artistice romîneşti, credem că este necesar să subliniem faptul că întîlnim, pentru prima dată în literatura noastră, utilizarea unor particularităţi fonetice dialectale cu scopul de a caracteriza vorbirea personajelor. Şi din acest punct de vedere, Ion Neculce este un deschizător de drumuri. Pentru savoarea lui deosebită, cităm un fragment mai lung din capitolul

7) Vezi exemplele numeroase citate de acad. Al. Rosetti în *Observaţii asupra limbii lui Grigore Ureche—Simion Dascălul*, Studii lingvistice, Ed. Acad. R.P.R., 1955, p. 19.

8) Pentru a se putea urmări variaţiile de la un manuscris la altul, între formele alterate şi nealterate, să se vadă aceeaşi operă, locul citat.

închinat primei domnii a lui Constantin Duca, episodul mazilirii: „Dece a doua zi îl gătiră de-l porniră, cu mult calabalîc despre slujitori pentru lefe şi blăstămuri multe de la oameni, de audziè cu urechile, pentru văcărit. Iar doamna lui, fata Brîncovanului, fiind tînără şi dezmerdată de tată-său, se bociè în gura mare munteneşte; „Aolo, aolo, că va pune taica pungă de pungă (în ediţia lui Al. Procopovici *dă* şi *aolio !*) din Bucureşti pîn'în Ţarigrad şi dzău nu ne va lăsa aşa, şi iar ne vom întoarce cu domnia îndărăpt" (p. 164). Scena este la înălţimea realizărilor unui maestru. Imaginaţi-vă forfota de la curte, dezordinea gospodăriei domneşti răvăşită într-o împerechere bizară de lucruri scumpe şi ustensile domestice fără valoare, rezultatul unei plecări subite, atmosfera de panică provocată de această călătorie care egala, de multe ori, cu primejdia sentinţei capitale, şoaptelor boierilor intriganţi, toate nemulţumirile care-şi găseau acum calea spre suprafaţă şi, în această împrejurare tragică, pe dezmierdata fată a Brîncoveanului, soţia domnului, bocindu-se „în gura mare munteneşte", după cum remarcă, nu fără maliţie, cronicarul. Îmbinarea aspectelor tragice cu cele comice, cum a arătat Gr. Scorpan în cursul nepublicat, ţinut la facultatea noastră în anul universitar 1947—1948[9]), este unul din factorii care dau farmec povestirii lui Ion Neculce. Muntenismele (*haoilio, taică, dă*)[10]) din fraza rostită de doamna copleşită de grijile gospodăriei în risipă, plină de năduf, contribuie la realizarea unor contraste violente, care subliniază grotescul, estompează tragicul şi descreţeşte fruntea cititorului. Aceste episoade fac să fie citită cronica lui Ion Neculce şi astăzi cu multă plăcere. Umanizează personajele.

Cronicarii munteni nu ne oferă un material de fapte fonetice prea bogat. Cercetarea cronicii Stolnicului Constantin Cantacuzino[11]) şi a Cronicii anonime despre domnia lui Constantin Brîncoveanu [12]), atribuită de unii lui Radu Popescu, singurele pe care le-am consultat, considerîndu-le cele mai reprezentative pentru literatura cronicărească din Muntenia, ne oferă abia cîteva fenomene, care apar, consecvent, în toate paginile cronicilor.

Menţionăm, ca cel mai caracteristic fenomen, înmuierea consoanei *ş* urmată de o vocală. Atît de puternic este acest fenomen încît cuprinde şi unele toponimice din afara graniţelor Munteniei, care apar în cronică, cum ar fi: *Braşiov,* (p. 103), *Timişioara* (p. 132). Din celelalte exemple notăm cuvintele: *vicleşiug* (p. 109); *paşia* (peste tot); *copilaşiul* (p. 134); *aşia* (p. 134); *şianţ* (p. 151). La aceste exemple din *Cronica anonimă* adăugăm şi formele *dupe* pentru *după* (p. 8) şi *amistui* pentru *mistui* (p. 24), fonetism general popular, ambele culese din cronica Stolnicului

9) Veşi şi studiul *Ion Neculce*, Iaşul nou, nr. 8, 1950, unde au fost concentrate cele mai importante idei din cursul pomenit.

10) Vezi nota acad. Iorgu Iordan referitoare la acest pasaj (p. 202). Editorul recent reproduce, în aceeaşi notă, pasajul citat şi după ms. 53, în care particularităţile munteneşti sînt mai subliniate.

11) Stolnicul Constantin Cantacuzino, *Istoriia Ţării Rumîneşti*, Ediţie îngrijită şi comentată de N. Cartojan şi Dan Simonescu, Scrisul romînesc, Craiova.

12) *Istoria Ţării Romîneşti* de la anul 1689 încoace, continuată de un anonim, Magazin istoric pentru Dacia, Tomul V, Buc. 1847, p. 93 184.

Constantin Cantacuzino. Tot din această cronică ne reţine atenţia eliziunea vocalei *e* din prepoziţiile *de* şi *pe*, cînd cuvîntul următor începe cu vocala *a*, ca în exemplul: *d-acela* (p. 39).

Ce concluzii impune materialul de fapte fonetice analizat pînă aici?

a) În secolul al XVII-lea şi în prima jumătate a secolului al XVIII-lea, sîntem încă departe de a putea vorbi de o limbă unitară din punct de vedere fonetic. Cronicarii stau sub influenţa puternică a graiurilor populare din regiunea natală şi din acest punct de vedere.

b) Grija cu care sînt eliminate o serie de regionalisme fonetice, prea stridente la moldoveni, dovedeşte o preocupare de cizelare a limbii literare şi sub aspect fonetic.

c) Elementele fonetice populare, alături de altele, încep să servească scopuri artistice: caracterizarea personajelor, sublinierea unor anumite stări afective, evocarea sugestivă, realistă, a unei scene etc.

2. Obiectivele pe care le urmărim impun restrîngerea materialului lingvistic privitor la morfologie, ca şi în cazul foneticii, doar la cîteva fapte semnificative. Interesul nostru trece pe lîngă multe forme arhaice fără să le înregistreze şi se concentrează asupra acelora care, eliminate tîrziu din limba literară, se bucură şi astăzi de o mare răspîndire în graiurile populare. Faptul acesta le conferă dreptul la o existenţă largă în literatură, unde servesc scopuri artistice bine definite. Nu înseamnă, pornind de aici, că am fi înclinaţi să credem că serveau astfel de scopuri şi în cronici. Ele reprezentau, pentru secolul al XVII-lea şi al XVIII-lea, situaţia normală în limba romînă şi erau dezbrăcate, deci, de orice sens afectiv. Unul din scopurile principale pe care le urmărim în aceste rînduri fiind tocmai acela de a sublinia legătura stabilită de cronicari între limba în care îşi scriu operele şi graiurile populare din regiunea natală, într-o vreme cînd nu exista o limbă literară unitară, ne obligă să ne îndreptăm atenţia, în mod deosebit, asupra fenomenelor din această categorie. La acest rezultat contribuie şi faptul că interesul nostru se îndreaptă mai ales spre elementele noi introduse în limba cronicarilor.

Din categoria de fapte morfologice arhaice, în declin ca răspîndire în epoca respectivă, deoarece înregistrăm alături de ele şi formele care le vor înlătura, păstrate, dar aproape pe cale de dispariţie, în graiurile populare de astăzi menţionăm, fără să intrăm în amănunte şi fără să le epuizăm, următoarele: forma originară *sor* pentru substantivul *soră*; pluralele *ai, căli, goli, mînu*; articularea pronumelui relativ *care (carele)* etc.; întrebuinţarea particulei *-şi* pentru întărirea pronumelui şi adverbelor (*acestaşi, careşi, loruşi, încăşi* etc., răspîndirea mai largă a infinitivului, întrebuinţat şi în situaţii cînd nu mai apare astăzi, precum şi utilizarea formei lungi de infinitiv, pe cale de înlocuire, încă de pe atunci, de forma scurtă [13]) condiţionalul de tipul: *vre fi stătut, vre*

13) Acad. Iorgu Iordan constată, în preţiosul studiu introductiv la ediţia cronicii lui Ion Neculce, următoarea situaţie la acest cronicar: „Forma aşa-zisă lungă a infinitivului apare destul de rar şi sînt dispus s-o atribui mai degrabă copiştilor decît lui Ion Neculce, din cauză că în paginile scrise de acesta n-o întîlnim deloc. Tot rar sînt folosite formele tari de perfect ale verbului *a face: fece, feceră*, care de asemenea vor fi provenind de la unii copişti imitatori servili ai limbii textelor vechi (p. 60).

rămîne [14]) etc.; conjunctivul perfect cu verbul *a fi* diferenţiat după persoane (*să fie fost* pentru *să fi fost*) [15]).

Dintre faptele menţionate ne opreşte atenţia frecvenţa mai ridicată a particulei *-şi* de la sfîrşitul unor cuvinte la cronicarii munteni decît la moldoveni. Cităm, ca exemplu, cronica Stolnicului Constantin Cantacuzino. Această cronică prezintă un interes deosebit şi prin faptul că particula *-şi* apare pe lîngă cuvintele mai rar întîlnite în această situaţie: *cevaş, cîndvaşi; cîtvaşi* (p. 71); *oareceşi* (p. 73); *sineşi* (p. 79); *cîţivaşi* (p. 82); *altorcuivaşi* (p. 92). Aceste exemple au fost culese, fără să fie consemnate toate, doar din cîteva pagini, ceea ce dovedeşte frecvenţa mare a fenomenului în cronică.

Trecem acum la o a doua categorie de fapte morfologice pe care ne-am propus să le analizăm, anume cele cu o mare rezistenţă şi astăzi în graiurile populare. Înregistrăm, mai întîi, întrebuinţarea singularului în locul pluralului, pentru numele de popoare (*turcul* pentru *turcii*), care dă un farmec particular în special cronicii lui Ion Neculce. Acest fenomen reuşeşte, alături de altele, foarte variate, să coboare naraţiunea din planul înalt al pompei oficiale, care acopere ţesătura complicată a combinaţiilor diplomatice din vremea cronicarului, pînă la înţelegerea omului simplu, cu mintea clară şi cu o mare putere de pătrundere a faptelor. Nu considerăm că se poate vorbi de întrebuinţarea singularului în locul pluralului, în situaţia amintită, pentru că s-ar încerca obţinerea unui rezultat hotărît dinainte. Cititorul modern simte fenomenul amintit ca pe un mijloc de localizare a acţiunii într-un plan mai modest, rustic. Pentru vremea cronicarului întrebuinţarea singularului în discuţie era un efect al aplicării în scris al unui procedeu din limba vorbită, rezultatul unei tendinţe stilistice populare. Fenomenul putea fi discutat şi la sintaxă.

Amintim, fără să mai lărgim discuţia, formele de plural de tipul *cară* pentru *care*, atît de frecvente în unele graiuri populare [16]). Fenomenul apare şi la cronicarii munteni: (*hotarăle*, S. p. 76).

Merită, de asemenea, să fie menţionat dativul cu prepoziţia *la* (*la vezirul* pentru *vizirului*). Această formă de dativ este la fel de răspîndită în momentul de faţă în graiurile populare ca şi în vremea lui Neculce.

Ne opreşte atenţia, în mod deosebit, morfologia verbului. Menţionăm, numai în treacăt, că formele verbale iotacizate sînt la fel de răspîndite şi la cronicarii munteni şi la moldoveni. Astăzi fenomenul este o particularitate mai ales a graiurilor din sudul ţării. Mai importantă ni se părea notarea unei particularităţi moldoveneşti a imperfectului, întîlnită în fiecare pagină din cronica lui Ion Neculce. Faptul

---

14) *Ibid.*, [13]) p. 60.

15) Toate faptele înşirate aici au fost înregistrate şi discutate recent de cercetători de o înaltă competinţă, cum sînt: acad. Al. Rosetti, *Observaţii asupra limbii lui Grigore Ureche — Simion Dascălul*, cap. Morfologia, Studii lingvistice, p. 20–22 şi Iorgu Iordan *op. cit.*, [6]) p. 58–60. Trimitem la aceste lucrări pe cititorul care doreşte să se informeze pe larg asupra morfologiei cronicilor.

16) Vezi şi Iorgu Iorgan *op. cit.* [6]).

se poate urmări, cu cea mai mare uşurinţă în ediţia apărută recent sub îngrijirea acad. Iorgu Iordan. Prefacerea în *e* deschis a lui *ea* accentuat din limba literară, o particularitate pronunţată a graiului moldovenesc, are drept consecinţă terminaţia *-ie* sau *-íe* la imperfect pentru pers. a III-a a verbelor de conjugarea a IV-a şi *-è* în loc de *-ea* la imperfectul verbelor de conjugarea a II-a şi a III-a[17]). Cităm toate verbele la imperfect de la p. 184, luată la întîmplare, din ediţia Iorgu Iordan; *făliè, credè, trimitè, nemeriè, putè, dezicè, schivernisiè.*

O altă formă verbală surprinzătoare prin frecvenţa ei, mai ales la cronicarii moldoveni, răspîndită însă şi la munteni, este mai mult ca perfectul perifrastic, care apare alături de forma simplă devenită mai tîrziu literară. Trebuie notată, mai întîi, forma perifrastică cu gerunziul, nu cu participiul, întrebuinţată pentru imperfect. Cităm cîteva exemple: „Pre unii ai noştri *i-au fostu spînzurîndu* cîte doi de păr, că *au fostu umblîndu* pe acele vremei păroşi; *le-au fostu făcîndu;* ce *au fost păţindu* (U., p. 106). Deoarece exemplele de forme perifrastice ca *au fost făcut* (M.C.), *au fost ajuns* (S.) pot fi întîlnite foarte des, ne oprim cu exemplificarea aici. Am mai remarca doar faptul că formele perifrastice din ultima categorie, răspîndite pe o arie foarte largă în nordul ţării, apar chiar şi în vorbirea unor oameni cultivaţi originari din această regiune, ceea ce dovedeşte că fenomenul este foarte puternic şi astăzi.

Merită să fie menţionate şi formele de viitor popular fără *v* la auxiliar, foarte frecvente alături de cele literare nu numai pentru persoana I şi a III-a singular şi plural, utilizate şi astăzi în limba literaturii artistice foarte mult, ci şi pentru celelalte persoane, cum ne dovedeşte exemplul: *le-ţi vidè* pentru *le veţi vedea* din cronica lui Ion Neculce (p. 150). Faptul putea fi înregistrat şi la fonetică.

Notăm şi conjuncţia consecutivă *săvai*, atît de răspîndită în cronica Stolnicului Constantin Cantacuzino, păstrată pînă astăzi în unele graiuri din nordul ţării, simţită, însă, de majoritatea vorbitorilor ca arhaică.

Fără deosebiri prea mari de la cronicarii moldoveni la cei munteni, materialul de fapte morfologice analizat dovedeşte aceeaşi legătură puternică a limbii cronicarilor cu graiurile populare. Alături de formele populare, la acelaşi cronicar şi, de multe ori, pe aceeaşi pagină, apar şi formele care aveau să se impună, mai tîrziu, ca literare. Aici se reflectă atît o situaţie existentă în limba vorbită în Moldova şi Muntenia în acea vreme, cît şi oscilaţii numai în scris. Trebuie să considerăm ca o realitate a limbii vii din această epocă oscilaţiile în întrebuinţarea unor forme verbale. Am cita, în primul rînd, existenţa, în cronici, atît a infinitivului lung, cît şi a infinitivului scurt. Fără îndoială că pendularea între cele două forme trebuie considerată ca o reflectare în scris a fluctuaţiilor din limba vorbită. În schimb, prezenţa, alături, la cronicarii moldoveni, a formelor în *-è* şi *-à* la imperfect, trebuie considerată ca o oscilaţie numai în scris. Concluzia care se desprinde este că nu lipseau, încă din acea epocă, indicii precise asupra căilor spre unificarea limbii literare, prin înlăturarea unor forme

17) Vezi Iorgu Iordan, *op. cit.*,[6]) p. 60 şi p. 98.

simţite prea dialectale sau învechite. Unificarea limbii literare se va realiza, însă, mult mai tîrziu. Pentru epoca de care ne ocupăm oscilaţiile între diferite forme sînt încă puternice. Între acestea îşi au importanţa lor şi cele cîteva oscilaţii morfologice pe care le-am subliniat. Indicaţiile, încă nesigure, amintite în legătură cu începutul limpezirii acestei varietăţi de forme, asupra viitorului limbii literare, se vor defini pe parcursul unui drum lung şi anevoios.

3. Mai mult decît faptele fonetice şi morfologice, sintaxa trasează între opera cronicarilor şi literatura de traduceri religioase o netă linie de hotar, fixînd două trepte deosebite în evoluţia limbii literare romîneşti. Vom lărgi, de aceea, cu elemente noi, faţă de capitolele anterioare, observaţiile noastre asupra sintaxei cronicarilor. Înainte de aceasta, ne simţim obligaţi să notăm că cercetarea sintaxei nu poate fi ruptă de arta scriitorului studiat. Sintaxa, faţă de morfologie şi fonetică, oferă posibilităţi mult mai largi scriitorului de a o turna în tiparele oferite de geniul său. Consideraţiile asupra artei scriitorilor sînt implicite, prin urmare, cercetării sintactice. Operele cronicarilor, prin paginile de autentică literatură pe care le cuprind, impun îndreptarea cercetării sintactice în sensul indicat mai sus.

S-a afirmat, întotdeauna, că marele merit al cronicarilor este acela de a fi orientat limba scrisă în afara carapacei modelelor străine după care se traduceau textele religioase, devenită neîncăpătoare pentru conţinutul nou, laic, viu, al cronicilor. Dacă, din punct de vedere fonetic şi morfologic, n-am putut aduce un material prea bogat pentru a demonstra această orientare, în schimb sintaxa afirmă hotărît victoria definitivă a limbii populare împotriva canoanelor vechi, străine, din traducerile religioase. Distanţări de sintaxa graiurilor populare vom mai remarca şi cu prilejul studierii limbii cronicilor. Vom sublinia influenţe livreşti, elemente sintactice din latina medievală, limba savantă a ţărilor catolice. Ne referim, în primul rînd, la Miron Costin, Nicolae Costin şi Stolnicul Constantin Cantacuzino. La toţi aceşti cronicari, mai puţin la Stolnic, vom recunoaşte filonul popular, deşi nu puţine vor fi întorsăturile sintactice latineşti.

Grigore Ureche este cronicarul căruia îi revine marele merit de a fi deschis un drum neted limbii literare spre graiul viu. Cronica scrisă de dînsul ne oferă numeroase exemple de construcţii sintactice populare. Trebuie să remarcăm, de pe acum, că nu lipsesc din cronica sa nici unele, inevitabile în epoca în care scria, întorsături sintactice arhaice, greoaie, care amintesc de fraza răsucită nefiresc şi întinsă peste elemente disparate, aduse de mulţimea determinărilor prost legate, din literatura de traduceri religioase. Acestea din urmă sînt puse într-un plan inferior, reduse la rolul minor al elementelor desuete, de mulţimea construcţiilor sintactice alcătuite după modelele limbii vorbite. În fruntea acestor elemente se aşază, după cum remarcă acad. Al. Rosetti în studiul *Observaţii asupra limbii lui Gr. Ureche — Simion Dascălul* mulţimea propoziţiilor coordonate, legate, de cele mai multe ori, pri conj. *şi*, ca în exemplele: „Şi décii cu toţii l-au ridicatu domnu şi l-au pomăzuitu spre domnie mitropolitul Theoctistu. Şi de acolea luo Ştefan

Vodă steagul ţării Moldovei şi să duse la scaunul Sucevei" (p. 83); „Şi la o dumbravă ce să chiamă la Lipniţi, aproape de Nistru, i-au lovit Ştefan Vodă cu oastea sa, august 20, şi dîndu războiu vitejeşte, i-au risipit şi multă moarte şi perire au făcut întrînşii şi mulţi au prinsu în robie şi le lua tot pleanul" (p. 87); „Au luat Ştefan Vodă cetatea Teleajenului şi au tăiat capetile pîrcălabilor şi muierile le-au robitu şi mulţi ţigani au luat şi cetatea au ars-o" (p. 91). Cele mai multe fraze ale cronicii sînt construite după modelele citate. Structura lor populară nu mai trebuie demonstrată. Ele constituie darul cel mai de preţ pe care îl face vornicul cronicar limbii literare romîneşti.

Deşi cele mai multe fraze din cronica lui Grigore Ureche sînt proaspete, simple şi frumoase, ca cele citate mai înainte, şi aşa cum s-au înlănţuit şi rostit în limba vie, din vremea cronicarului şi pînă astăzi, nu lipsesc nici unele construcţii sintactice greoaie, saturate de determinări distribuite după norme depăşite: „Mateiaşu, craiul unguresc, bizuindu-să puterii sale şi meşterşugului său cu carile pre mulţi din vecinii săi i-au surpat şi i-au supus, carile de multe ori războaie făcea cu turcii şi cu noroc izbîndea, neavîndu nici o pricină direaptă asupra lui Ştefan Vodă, ci numai ca să-l supuie, să fie suptu ascultarea lui, ca să-i fie cuvîntul deplin, de care lucru multe ori se lăuda Mateiaşi crai, că cîte izbînde face Ştefan Vodă, cu putérea lui le face şi de suptu ascultarea lui face izbînde şi vrîndu de ce să făliia ca să arate cum iaste adevăratu, au trimis sol ca să i se închine Ştefan Vodă, ce Ştefan Vodă n-au priimitu" (p. 85). Impresionant de dezvoltată, cu obişnuitele determinări livreşti care creează astfel de lungimi, fraza nu ajunge, totuşi, graţie talentului cronicarului, la întortocherile din alte cronici, unde se cultivau mult asemenea construcţii încărcate. În ţesătura frazei se observă şi unele trăsături populare, cum ar fi legarea ultimei propoziţii prin *ce* (conj. *ci* de astăzi), care are sensul adversativ „dar", „însă". Utilizarea conj. *ci* cu sensul menţionat este o notă distinctivă a sintaxei lui Grigore Ureche şi provine din aceeaşi sursă populară: „*Ci* împăratul cetind cartea şi văzînd atîta jalbă şi plîngere a lui Pătru Vodă... s-au milostivit"; „Ci ungurii nici într-un chip n-au vrut să-l lase" (p. 148).

Chiar cînd fraza lui Grigore Ureche cuprinde prea multe propoziţii subordonate care umbresc propoziţia principală, purtătoarea înţelesului întregii construcţii, acesta nu scapă cititorului: „Şi multă vreme trăind războiul neales de îmbe părţile osteniţi şi turcii tot adăugîndu-să cu oaste proaspătă şi moldovenii obosiţi şi neviindu-le ajutoriu de nici o parte, au picat, nu fişte cum, ci pănă la moarte să apăra, nici biruiţi dintre arme, ci stropşiţi de mulţimea turcească, au rămas dobînda la turci". Patriotismul aprins care se desprinde din aceste rînduri contribuie la lungirea frazei cu motivările înfrîngerii, dar, în acelaşi timp, îi clarifică sensul general. Astfel de fraze, pline de avînt patriotic, sînt numeroase în paginile acestei cronici.

Cronica lui Gr. Ureche impune atenţiei cercetătorului şi o notă retorică, de cazanie, caracteristică dezvoltată, după cum vom vedea, de urmaşi. Am semnala, pentru ilustrare, retorismul bisericesc din *Certare*

şi învăţătură, p. 158, unde încearcă să justifice, într-o serie de propoziţii interogative şi citate religioase, omorîrea lui Ştefan, al doilea fecior al lui Petru Rareş, de către boieri.

Scrisă la un interval relativ scurt după cronica lui Gr. Ureche, cronica lui Miron Costin continuă tradiţia bună fixată de primul. Limba populară este un bun definitiv cîştigat pentru limba literară. Faţă de înaintaşul său, învăţătorul logofăt vine cu numeroase elemente noi. Construcţiile sintactice ocupă un loc remarcabil. Este necesar să cităm, pentru a se putea urmări filonul popular, puternic, comun cu cronica lui Gr. Ureche, doar cîteva fraze. Exemplele pot fi găsite, cu uşurinţă, de oricine ar încerca să verifice această afirmaţie. Pentru frumuseţea lui, cît şi pentru motivul că ilustrează ceea ce vrem să demonstrăm, cităm, în întregime, paragraful 14, cap. al 17-lea, care cuprinde cuvîntarea lui Hmil, căpetenia cazacilor, în faţa hanului tătăresc: „Crăiia leşească căte şi ce slujbe are despre noi, nime ca Crîmul nu este martor. Cu noi leşii au lăţit crăiia, cu noi nu bagă în samă nice o împărăţie, în nădejdea noastră mai multu să rădică asupra Împărăţiei turceşti şi Crîmul să-l ia de la turci cătră crăiia lor amu este gata. Iară ce bine au cazacii şi ce volnicii de la dînşii? Robii în Crîm au mai bună viaţă: Ce-ţi adu aminte, luminate hane, slujba noastră, care o am făcut moşului tău, lui Şəan Ghieri sultan. Nu lepăda de la tine mare izbînde şi vestite în toată lumea, nu te lăsa de mare avuţie şi izbînde, care în puţină vreme pre noi ţ-or veni la mînă. Nu lăsa să se întărească nepriiatinul tău şi călcătoriul de volniciile noastre, hanul. Au nu vedeţi că v-au început a vă călca şi pre voi leşii ? Cîmpii cît ţin între Nipru şi între Nistru, ei stăpînesc cu cetele lor. Bugiacul, cu oamenii săi, în toate zilele îl pradă. Conețpolschii Horunjii v-au prădat pînă în Or, în ceste dzile. Aceste toate începături sîntu. Iată cărţile craiului! Citiţi-le, ce ne scriu, să lovim Crîmul, să cuprindem marea. Iară de te vei îndoi, hane, şi n-oi avea la tine credinţă, feciorul mieu la curtea ta zălog oi pune" (p. 121). Notăm patosul reţinut al acestei cuvîntări, care aminteşte simplitatea rostirii ţărăneşti. Fragmentul îşi păstrează savoarea arhaică prin puţine elemente vechi, în topică mai ales. Se impune aprecierii totale cursivitatea desăvîrşită a frazei. Vorbirea curge simplu, ca în graiul romînesc din toate timpurile. Notăm, de asemenea, prezenţa propoziţiilor interogative şi exclamative, a vocativelor şi imperativelor şi o anumită gradaţie în dispunerea materialului de fapte povestit. Toate aceste elemente ale artei oratorice sînt departe de a depăşi vorbirea populară. În frazele puse de cronicar pe socoteala lui Hmil, întrezărim limba în care, peste aproape trei veacuri, aveau să-şi rostească durerile şi bucuriile eroii lui Sadoveanu.

Legătura cu limba populară poate fi urmărită şi cu alte elemente. Am mai menţiona, alături de frazele alcătuite fără complicaţii savante, construcţiile incidentale populare, care imprimă, uneori, o uşoară notă de oralitate stilului lui Miron Costin. Se ajunge, prin urmare, la acelaşi rezultat: dramatizarea povestirii. Cronicarul se transformă în personaj principal, iar prezenţa auditorului sau a interlocutorului devine evidentă. Acest efect este obţinut, în fraza următoare, prin introducerea expresiei

incidentale *văz doamne* (vezi doamne): „Ce, cîţi era din sîngele lui Cantemir mai capete, într-una din zile cu meşteşug i-au împărţit, pre unii la o samă de agii curţii sale, la ospăţu, *văz doamne*, pre alţi la alţi agi şi la masa sa oprind pe unii" (p. 98). Acest procedeu, comun tuturor cronicarilor, va fi ridicat pe o treaptă superioară, de talentul lui Ion Neculce.

Cărturar reţinut, cronicarul caută să-şi explice ştiinţific faptele oamenilor, evenimentele istorice, şi nu se lasă, din această cauză, cuprins de efuziunile lirice care dau căldură paginilor lui Ion Neculce sau cronicarului anonim care a scris despre domnia lui Constantin Brîncoveanu. Miron Costin este lipsit de spontaneitatea şi de avîntul înaintaşului său, pe care îl continuă. Să se compare paginile unde Gr. Ureche descrie scene de luptă, petrecute în timpul domniilor unor voievozi destoinici, viteji, cu paginile similare din cronica lui Miron Costin. Distanţa se conturează clar. Vornicul cîntă vitejia, pe coarda întinsă liric, uşor declarativ, iar logofătul se străduieşte mereu să descrie exact, cu o minuţie uşor pedantă, locul bătăliei, felul oştirii, organizarea poziţiilor armatelor în luptă. Glorificarea vitejiei cedează locul comentariului strategic. Greşelile oamenilor îl conduc mereu la sentinţă, fie că este vorba de o bătălie pierdută, fie că sînt comentate alte acţiuni ale domnilor sau demnitarilor vremii. Cauzele amintite conduc spre citatul erudit — este vorba, în primul rînd, de o erudiţie biblică, religioasă — şi spre sentinţa moralizatoare. În aparenţă alături de problemele urmărite de noi în acest capitol, toate consideraţiile făcute aici ne servesc pentru a lămuri unele particularităţi sintactice ale stilului învăţatului logofăt.

Citatele, date cîteodată chiar în limbi străine, sînt introduse prin cîteva formule, aproape invariabile, şi cuprind sentinţe pline de învăţăminte asupra conducerii statului sau comportării în viaţă, ca în exemplele: „Ce, precum dzice Isus Sirah: Vai de aceia cetate, unde este domnul tînăr" (p. 27); „Scrie Pliutarhu...; dzice şi înţelepciunea lui Solomon: „Den rostul direptului izbucneşte înţelepciunea" (p. 68) [18]). Am ţinut să menţionăm aceste exemple pentru că în astfel de modele, alături de cele populare pe care le vom menţiona în altă parte, vedem noi izvorul formulărilor lapidare din frazele sentenţioase ale cronicarului. Chiar dacă nu mai sîntem de acord cu conţinutul lor, potrivit mentalităţii de atunci, frumuseţea acestor construcţii, perfectul lor echilibru, impresionează pînă astăzi, ca în exemplul atît de cunoscut: „Iară nu sintu vremile supt cîrma omului, ce bietul om supt vremi" (p. 142). Astfel de fraze trebuie considerate ca un cîştig pentru limba literară într-o vreme cînd atotputernică era formularea prolixă. Mai cităm un singur exemplu dintr-un număr mult mai mare: „Milele domnilor pot aşedza ţările, nemila şi lăcomia fac risipa ţărîlor" (p. 75).

Un alt rezultat, foarte important, al tendinţei moralizatoare a cronicarului, este frecvenţa ridicată a frazelor exclamative, străbătute de interjecţii, vocative şi imperative, care întăresc cu o notă retorică

18) Am reprodus numai traducerea romînească a citatului dat de cronicar şi în slavoneşte.

sentința și tonul didactic: „O Muldovă, di ar hi domnii tăi, carii stăpînescu în tine, toți înțelepți, încă n-ai peri așa lesne. Ce, domniile neștiutoare rîndul tău și lacome sintu pricina perirei tale. Că nu caută să agonisească șie nume bun ceva la țară, ce caută desfrînați numai în avuție să strîngă, care apoi totuși să risipește și încă cu primejdii caselor lor, că blăstămul săracilor, cum să dzice, nu cade pe săraci cît de tîrdziu" (p. 38); „O! nesățioasă hirea domnilor spre lățire și avuție oarbă! Pre cît să mai adaoge, pe atîta rîhnește. Poftele a domnilor și a împăraților n-au hotare. Avîndu multu, cum n-ari avea nimica le pare. Pre cît îi dă Dumnezeu, nu să satură. Avîndu domnie, cinste și mai mari și mai late țări poftescu. Avîndu țară și țara altuia a cuprinde cască și așe lăcomindu la altuia, sosescu de pierdu și al său" (p. 10). Nota retorică pe care am subliniat-o mai sus este întărită și de o anumită gradație a frazelor, după conținut, precum și de repetițiile dese: „Că era la mare sburduciune țările aceste. Și care țară să sue prea la mare bivșuguri, zburdează hirea omenească peste măsură și zburdăciunea naște păcatul și pre păcatul urmează mînia lui Dumnedzău" (p. 110).

Specificul stilul lui Miron Costin se alimentează de aici. Faptul acesta ne-a impus să insistăm, cu exemple mai bogate, asupra raportului dintre conținutul moralizator al cronicii lui Miron Costin și fraza sa. Aceste raporturi sînt impuse de scopul cronicii, mărturisit atît de răspicat de cronicar: „Nime să nu bănuiască, căci să pomenesc aceste că letopisețele nu sîntu numai să le citească omul, să știe că au fost în vremi trecute, ce mai mult să hie de învățătură, ce este bine și ce easte rău și de ce-i să să feriască..." (p. 197).

Notăm aici, fără să insistăm, cîteva construcții sintactice din cronica lui Miron Costin, alcătuite după modelele străine sau arhaice: „Iară foarte au ținut puțină vreme războiul"; „pentru marele lucrurile lui"; „După grea de scîrbă împărătească mazilie a lui Alexandru vodă"; „și cu desfrînate de tot podoabe" (p. 64); „Iară mai nu era puterea boierilor a-i opri, pornită grosimea" (p. 81). Exemplele ar putea fi sporite pînă la un număr considerabil. Ele marchează atît legătura cu traducerile religioase, fidele modelelor pînă la înstrăinarea limbii, cît și cu unele construcții sintactice latinești, care încep să pătrundă, prin cronicari, în limba noastră literară.

Nicolae Costin va continua și dezvolta unele trăsături stilistice legate de fraza tatălui său. Ni se pare, de aceea, prea categorică afirmația lui Ioan Șt. Petre din introducerea la ediția cronicii pe care o îngrijește: „Stilul lui Nicolae Costin nu seamănă cu cel al cronicarilor predecesori, Grigore Ureche, Simion Dascălul și Miron Costin, ci cu al unui cărturar; el întrebuințează perioada largă: de aceea cititorul trebuie să-și concentreze atenția ca să poată urmări șirul frazelor lungi; totuși lucrările sale se pot citi cu plăcere" (p. 14). Ne pare cu atît mai curioasă această afirmație cu cît, în altă parte a aceleiași introduceri, se subliniază tendința moralizatoare a cronicarului. Aceasta este o moștenire de la înaintași, după cum am văzut, în primul rînd de la Miron Costin, și, o dată cu ea, sînt moștenite și mijloacele de a o comunica cititorilor. În afară de aceasta, fraza lui Miron Costin, deși nu este atît de înțesată de citate,

are destule aglomerări de determinative, dispuse, uneori, după topica latinească, din care nu lipseşte nici citatul erudit. Este, prin urmare, tot un cărturar şi lucrul acesta se resimte în stilul său. De altfel, Nicolae Costin copie capitole întregi din opera tatălui său, şi trecînd peste celelalte legături, atît de puternice, măcar acest fapt trebuie pus în cumpănă în judecarea influenţelor stilistice. Faptul că aceşti cronicari se continuau şi se completau unii pe alţii înseamnă că-şi contopeau şi unele procedee în nararea faptelor, descrierea scenelor, înfăţişarea personajelor, care devin astfel generale în literatura istorică. Există, peste elementele individuale, un stil cronicăresc. Nicolae Costin, care vine cu puternice note de originalitate faţă de înaintaşi, nu poate şi nu trebuie să fie rupt, în judecarea stilului, de ceilalţi cronicari. Să vedem ce ne relevă în acest sens discuţia cronicii sale.

Chiar de la primele pagini ale cronicii, începutul predoslaviei ne întîmpină cîteva fraze retorice cu care eram familiarizaţi din cronica lui Miron Costin: „...cine dintre noi ari avea ştiinţă de nu ni-ar fi scris istoria de acestea cei patru evanghelişti? Cine ari şti faptele Troienilor şi a Grecilor, de nu ar fi scris Omirul cu stihuri nemuritoare? Cine îndrăznirea lui cine vitejia a marelui Alexandru întru stăpînirea lumii ari ţine minte? Cine ar şti astăzi a hatmanilor romanilor vestite războaie, şi de otcărmuirea ei cea de obşte şi de altor împăraţi, şi de căderile împăraţilor şi de strămutarea vremilor?“ (p. 40).

Dacă recunoaştem, în astfel de fraze, procedee retorice întrebuinţate şi de Miron Costin, deprinse la aceeaşi sursă, literatura istorică pe care au consultat-o, trebuie să subliniem că, între acestea, elementele populare sintactice pe care le-am putut urmări de la Grigore Ureche la Miron Costin încep să se piardă. Distanţa faţă de limba vie a epocii se lărgeşte simţitor cu cronica lui Nicolae Costin. Nota livrescă, pe care am subliniat-o în cronica tatălui său, se dezvoltă şi-şi pune pecetea peste tot. Deocamdată ne interesează numai fraza. Dintre moldoveni, acest cronicar are fraza cea mai cărturărească. Ştie să introducă, ca în stilul ştiinţific actual, nu fără stîngăcii crispate uneori, construcţiile incidentale: „Împărăţia Rîmului, căruia în putere şi în lăţime n-au fost nici o împărăţie de cînd iaste lumea, citeşte istoria Rîmului şi a lumii şi vei afla de mărimea ei, şi alta mai mare împărăţie decît aceasta n-au fost“ (p. 98). Incidentele *citeşte istoria Rîmului şi a lumii şi vei afla de mărimea ei* sînt bine plasate, întăresc argumentarea ştiinţifică şi se deosebesc foarte puţin de uzul actual.

Caracterul livresc al sintaxei lui Miron Costin este întărit şi de mulţimea construcţiilor periodice, pintre care se impun atenţiei unele alcătuite cu destulă abilitate, dacă ne gîndim la situaţia limbii noastre literare din timpul cînd scria cronicarul. Menţionăm fraza, uşor retorică, însă de o cursivitate aproape fără asperităţi. „Nime mai bine şi mai pre scurt toată desfătarea istoriei n-au cuprinsu, iubite cititorule, decît acela, domnul voroavei rîmleneşti, Ţiţero, carele o au numit otcîrmuirea vieţii; că cu aceia voroavă a lui toată roada a tuturor bunătăţilor şi a învăţăturilor cuprinzînd-o, au deşteptat viaţa oamenilor către judecăţile istoriei a tixi“ (p. 35). Apoziţia metaforică *domnul voroave*

rîmleneşti (Cicero) este construită în maniera moştenirii istoricilor pe care îi consultă, din care citează peste tot. Pentru a se putea mai bine fixa filiaţiile şi influenţele să se compare această imagine cu construcţia metaforică *mai mare a vieţii omeneşti visteriu* din fraza: „Întru această părere fost-au şi Tucidides, carele pre istorie o numeşte a fi cel mai ales şi mai mare a vieţii omeneşti visteriu" (p. 35). Pentru prima frază citată, atragem atenţia şi asupra verbului *a tixi*, astăzi am întrebuinţa conjuctivul în locul infinitivului, plasat, după modelele latine, la sfîrşit.

Exemplele de perioade ar putea îi înmulţite pînă la un număr extrem de ridicat. Mai cităm o frază, remarcabilă prin numărul mare al determinărilor, organizate surprinzător de cursiv: „Iară începutul împărăţiei aceştiia iaste din Troada, care o au răpit-o Elenii, fămeia lui Menelau, de Alexandru, ficiorul lui Priam, împăratul Troadei; pentru care fămee să o întoarcă domnu-său, de unde o răpisă, pururea svătuia doi domni de Troada, anume: Antenor şi Enea, ce măzdind pe alţi domni svetnici feciorul lui Priam, să nu dea pre Elena, s-au trăgănat svada pînă la stîngerea de tot a Troadei" (p. 99). Fără îndoială că se găsesc în cronica lui Nicolae Costin şi suficiente fraze greoaie. Aceste fraze ample şi, de multe ori, întortochiate fac lectura greoaie. Mult mai uşor poate fi urmărit Grigore Ureche şi Miron Costin, mai puţin îndepărtaţi, în special primul, de construcţia populară a frazei. De altfel Nicolae Costin este depăşit şi prin talentul literar al celor dintîi.

În judecarea particularităţilor stilistice ale cronicii lui Nicolae Costin trebuie mereu să ţinem seama de faptul că ne aflăm în faţa unei compilaţii de texte, traduse din istorici străini, sau copiate, uneori cu modificări neînsemnate, din cronicarii anteriori. Pentru o lungă perioadă, textul de bază este cronica lui Grigore Ureche. De acolo de unde această cronică îi devine, pe lîngă traducerile din Cromer, Paszkowski sau Nicolaus Isthvanffius, izvor principal, se simte o deosebire stilistică pronunţată. Dacă cineva l-ar judeca pe Nicolae Costin după această parte a cronicii, fără să încerce a distinge adaosurile personale, şi-ar face o idee greşită despre stilul său. Sintaxa ar contribui, în primul rînd, la producerea greşelii. Frazele coordonate cu conj. *şi* specifice lui Grigore Ureche subliniază puternic caracterul popular al limbii, care îşi pierde aspectul livresc din capitolele celelalte. Pentru a se putea vedea cît de mici sînt modificările lui Nicolae Costin cităm aceleaşi fragmente în ambele versiuni. Grigore Ureche: „Şi décii cu toţii l-au ridicatu domnu şi l-au pomăzuitu spre domnie mitropolitul Theoctistu. Şi de acolea luo Ştefan Vodă steagul ţării Moldovei şi să duse la scaunul Sucévii. Decii Ştefan Vodă gătindu-se de mai multe lucruri să facă, nu cerca să aşaze ţara, ci de război să gătia, că au împărţitu oştii sale steaguri şi au pus hotnogi şi căpitani, carile toate cu noroc i-au venit" (p. 83). Nicolae Costin: „Şi cu toţii l-au rădicat domn şi l-au pomăzuit Theoctist mitropolitul şi au mărsu în Suceavă la scaunul ţărăi; şi îndată au dat oştenilor săi steaguri şi au făcut hotnogi şi căpitani şi atunceş să cunoscu Ştefan Vodă că va fi plecat mai mult spre războaie decît spre pace" (p. 242). După cum se vede, schimbările trec aproape neobservate. Fraza îşi păstrează structura populară în care a fost scrisă de Ureche.

Aceasta nu înseamnă că Nicolae Costin nu intervine şi cu schimbări mai importante. Am menţiona, chiar din capitolul *Cînd s-au strîns ţara la Direptate,* din care am luat citatul de mai sus, elidarea dialogului în versiunea lui Nicolae Costin.

Modificările lui Nicolae Costin ating mai ales pasajele care solicită comentariul moralizator. Fraza se transformă, sub pana fiului lui Miron Costin, în sentinţă, ca în unele pasaje din cronica scrisă de tatăl său. Grigore Ureche: „Vă leato 6978, într-acéia vreme întră zavistiia între Ştefan Vodă, domnul muntenesc, pre obicéiul firei omeneşti de ce are, de aceia pofteşte mai mult, de nu-i ajunse lui Ştefan Vodă ale sale să le ţie şi să le sprijinească, ci de lăcomie, ce nu era al lui, încă vrea că cuprinză" (p. 88). La Nicolae Costin conţinntul moralizator al acestei fraze este turnat în forma laconică a maximei: „Zavistia muma tuturor răutăţilor în lumea aceasta iaste, precum şi aicea vedem între Radul Vodă, domnul muntenesc, şi între Ştefan Vodă în anii de la Hristos 1470. După obiceiul nostru omenesc, cu cît ari avea neştire mai mult, cu atîta zavistuieşte la averea altuia, cum n-ari avea. Aşea Ştefan Vodă, nu-i ajungea al său, ce zavistuia Radului Vodă" (p. 252). Observăm o subliniere a tonului moralizator în versiunea lui Nicolae Costin, dată de formularea sentenţioasă de la început, care accentuează nota de generalitate. Acolo unde i se părea că chiar Grigore Ureche a întrebuinţat formularea cea mai indicată, cazul celei de-a doua fraze, Nicolae Costin nu mai intervenea. În această îngroşare a tonului moralizator, în structura sentenţioasă a frazei, în preferinţa pentru citatul erudit, vedem noi o legătură puternică între stilul lui Miron Costin şi al lui Nicolae Costin.

Nu putem să nu înscriem, alături de cei doi învăţaţi cronicari moldoveni, numele celui mai învăţat boier muntean al epocii, Stolnicul Constantin Cantacuzino. Obiectul cercetării noastre nu ne permite să insistăm asupra tuturor elementelor comune celor trei cronicari. Judecarea sintaxei din operele lor ne obligă să notăm cîteva.

Ne reţine, de la început, structura latină a frazei. Cronica Stolnicului reprezintă apogeul influenţei latinei medievale în sintaxa limbii romîne literare vechi, aşa cum se înfăţişează aceasta în literatura cronicarilor. Să se compare, pentru întărirea acestei afirmaţii, frazele cronicarului cu cele din citatele traduse de stolnic din operele scrise în limba latină, ale unor istorici străini, printre care îi menţionăm, în special, pe cei de origine italiană, cum ar fi Antonio Bonfini, Aeneas Sylvius Piccolomini sau Flavio Biondo. Citām începutul scrisorii împăratului roman Claudius al II-lea către apărătorul Iliricului, Junius Brocchus, reprodusă de stolnic după Flavio Biondo: „Claudie împărat lui Bloc, sănătate. Strîns-am 300.000 de goţi, 2.000 de corăbii le-am înecat; învălite sînt gîrlele de paveze, de sabii şi de suliţe toate marginile gîrlelor acoperite sînt. Cîmpii de trupuri pline sînt, nici un drum curat iaste. Marea cetate Cartago pustie iaste" (p. 90). Nu-i greu de observat că locul părţilor de propoziţie este hotărît de topica latină. Stolnicul nu se gîndeşte, niciodată, să apropie frazele traduse de structura sintactică a limbii noastre, care l-ar fi condus spre modelele limbii

vii. Aceasta nu putea să-i apară fostului student de la Universitatea din Padova ca bază a limbii literare. Din această cauză chiar frazele cronicarului, nu traducerile din latineşte, sînt întortochiate, îndepărtate de firea limbii noastre. De obicei predosloviile, încălzite de sentimentele cronicarilor, îngrijoraţi să nu se şteargă din amintire istoria patriei lor, sînt scrise cursiv, într-o limbă firească, uşor îngroşate retoric. Predoslovia cronicii Stolnicului Constantin Cantacuzino este greoaie; se resimte puternic în structura frazelor influenţa latină. Fraza este chinuită, lectura anevoioasă şi, de multe ori, înţelesul ei greu de urmărit din cauza distribuirii nefireşti a părţilor propoziţiei: „Cu greu, zic, foarte-mi iaste, de vreme ce nu aflu eu pînă acum măcar cît am ostenit, cît am cercat, cît am întrebat şi de ştiinţi şi de bătrîni, domiriţi şi înţelepţi şi în tot chipul m-am trudit şi printr-alte părţi şi cu cheltuială am nevoit, ca doar aş fi aflat vreun istoric, carele şi de ţara aceasta, de începătura ei şi de lăcuitorii ei şi domnitorii ei, carii cît şi cum s-au purtat şi de obiceiurile lor şi de legile ei şi de altele multe ce întrînsa ei vor fi aflat, carele să scrie pe amăruntul toate şi cu deadinsul" (p. 3).

La neajunsurile unor inversiuni topice mai obişnuite ca: *viitoarele lucruri* (p. 8); *asiatica Schitie* (p. 10); *romana putere*, cu antepunerea adjectivului, adăugăm şi cîteva de-a dreptul supărătoare *de mari, faptele lui* (p. 10); *proaspătă mutarea-le fiind* (p. 73); *feciori trei* (p. 74) sau ruperea nefirească a grupului nominal (atribut substantiv): „ar fi răscumpărat dupre dînşii sîngele cît au vărsat acei tirani, *creştinescu*" (p. 80). Trebuie menţionate, apoi, unele repetiţii supărătoare, greşeli sau stîngăcii, ca cele din fraza: „Nu zic însă că toţi, toţi cîţi astăzi se află lăcuitori într-aceste ţări, că sînt toţi rumîni, că aceia nici au fost, nici iaste, nici nice într-o ţară cîte putem şti că sînt în emisferul nostru, ce mulţi streini şi veniţi dupre-ntr-alte ţări" (p. 71). Fraza din urmă dovedeşte, alături de alte exemple, că stilul ştiinţific al limbii literare romîne se află, în această epocă, în faza căutării drumului la capătul căruia avea să-şi găsească atributele fireşti: claritatea, precizia şi conciziunea.

Am făcut de mai multe ori pînă aici, discutînd sintaxa cronicarilor sau alte probleme, raportări la opera celui cu care avea să culmineze genul, Ion Neculce. Procedeul se impunea de la sine. Contribuţia acestui cronicar moldovean, singurul care a reuşit să depăşească cercul limitat al specialiştilor, la dezvoltarea limbii literare artististice romîneşti este covîrşitor. Influenţa silului său, expresia desăvîrşită a stilului cronicăresc, poate fi urmărită la mulţi scriitori din secolul al XIX-lea şi din secolul nostru. Cunoscută publicului larg este doar legătura lui Mihail Sadoveanu cu opera cronicarului, pentru că scriitorul şi-a mărturisit această ucenicie. Ion Neculce s-a impus, ca cel mai talentat prozator din literatura noastră veche, în conştiinţa unui număr mare de cititori. Această popularitate i-a fost adusă de mai mulţi factori. Cronicarul îşi difuzează faptele istorice pe care le povesteşte într-o serie de amănunte pitoreşti, întîmplări în aparenţă neînsemnate, dar cu semnificaţii adînci. Aceste amănunte sînt legate de evenimentele importante din diferitele domnii povestite şi multe dintre ele sînt păstrate numai

de tradiţie, ceea ce le dă o factură legendară sau anecdotică, deopotrivă apreciate de cititori. Întîmplările şi personajele sînt proiectate din planul rece al istoriei într-o lume de o simplitate ţărănească. Umorul, pigmentat cu un fel de maliţie rurală pînă la clevetirea răutăcioasă, o anumită înclinaţie a cronicarului spre critica batjocoritoare, pamfletară, cum spune G. Călinescu, îi atrage, de asemenea, simpatia cititorilor, dispuşi mereu să rîdă de atîtea contraste cîte relevă amănuntele cu care îşi colorează povestirea cronicarul. Acest conţinut este turnat în limba, impresionantă prin frumuseţea ei neîmpodobită, vorbită de popor, cu uşoare schimbări, din timpul cronicarului şi pînă astăzi. Nota caracteristică a limbii lui Ion Neculce, ceea ce i-a adus şi-i va duce popularitatea din veac în veac, este simplitatea şi armonia populară a frazei, eliberată total de determinările greoaie din scrierile vremii. Cu această cronică se încheie un proces important în evoluţia limbii noastre literare. Locul ei în istoria limbii literare romîneşti este hotărît de orientarea, de data aceasta fără nici o limită, spre structura frazei populare. Dacă această cronică este cea mai cunoscută şi citită astăzi, faptul se explică şi prin farmecul simplu, uşor arhaic, al frazei.

Am menţionat, în legătură cu sintaxa lui Grigore Ureche, frecvenţa ridicată a frazelor coordonate, legate, de cele mai multe ori, prin conj. *şi*. Ion Neculce va folosi, cu talent sporit, aceste construcţii populare în cronica sa. Începînd cu prima povestire din *O samă de cuvinte* şi pînă la ultima pagină a cronicii exemplele se găsesc peste tot. Pentru a putea urmări diferenţa dintre cronica lui Grigore Ureche şi aceea a lui Ion Neculce, din acest punct de vedere, trebuie să ne orientăm atenţia şi spre compoziţia îngrijită a frazei, din care lipseşte orice element de prisos. La Grigore Ureche, deşi fraza este modelată după sintaxa populară, formularea prolixă nu lipseşte. Coordonările legate prin *şi* sau alte conjuncţii sînt uneori aglomerate şi dispuse nesimetric. În cronica lui Ion Neculce fraza păstrează cadenţa redusă din graiurile populare: „Şi în cîteva rînduri s-au bătut Ştefan-Vodă cu turcii. Iar cînd s-au bătut la Războieni, atunce s-au aşedzat turcii cu Ştefan-Vodă. Şi le-au dat hotar şi olat Buceacul şi au făcut pace. Şi turcii apoi au adus tătari din Crîm şi i-au aşedzat în Buceac, carii stau şi pînă astădzi, precum au aşedzat şi la Hotin lipcani“ (p. 105); „Şi după ce ş-au istovit sihastrul ruga, l-au chemat în chilie pre Ştefan-Vodă. Şi s-au ispovedit Ştefan-Vodă la dînsul. Şi-au întrebat Ştefan-Vodă pre sihastru ce va mai face, că nu poate să să mai bată cu turcii: închina-va ţara la turci, au ba?“ (p. 107).

Trăsătura sintactică specifică, atît de pregnant pusă în evidenţă de toate frazele citate, este dată nu numai de frecvenţa ridicată a conjuncţiei copulative *şi*, ci şi de scurtimea lor. Lapidare, concise, aceste construcţii lasă o puternică impresie de concentrare. Expresivitatea lor creşte în raport cu capacitatea de concentrare, cu forţa lor reţinută. Din punctul acesta de vedere Ion Neculce îl depăşeşte pe Grigore Ureche. Autorul legendelor cunoscute sub numele de *O samă de cuvinte* a făcut legătura cu limba vie, în care încărcătura de prisos este evitată, şi sub aspectul acesta. Fraza liniară, cu multe principale, precipi-

tată sub povara nenorocirilor abătute asupra Moldovei în această epocă, oferă modele valabile oricînd de armonie între conţinut şi formă. Citatul, din orice pagină ar fi cules, convinge: „Dece viind domnia în Ieşi şi aşădzîndu-să în scaon, era mare foamete. Că fusesă ţara toată bejenită şi nu putusă oamenii ara şi nu să făcusă pîne. Era oameni tot leşinaţi şi morţi pe drumuri şi pe uliţi, cît să mînca om pe om. Podghiazuri din Ţara Leşască totdeuna să slobodziè de strîca şi prăda. Tălhăret mult era. De la Cotnar în sus era ţara pustie. Peste Prut păziè joimirii drumul Cameniţîi de jăcuiè. Tătarîi făcè mare gîlcevi pentru prada lor. Pîne aducè oamenii de pen Ţara Ungurească şi de la tătari, cîte puţintè" (p. 165). În puţine cuvinte, cronicarul zugrăveşte un tablou zguduitor al Moldovei din acea epocă. Această concentrare sporeşte puterea de convingere, dă căldură pasajului, care este salvat de uscăciunea paginii de istorie, cu fraza savant construită. Ion Neculce obţine acelaşi rezultat şi prin alte procedee, dintre care cel mai important este, fără îndoială, juxtapunerea. Capacitatea de concentrare a frazei creşte şi mai mult, ca în exemplul: „Viteli erau scumpe, mierea era scumpă, găineli mai nu era în ţară" (p. 166). Aşa era Moldova în timpul celei de-a II-a domnii a lui Dumitraşcu Vodă Cantacuzino şi cronicarul a găsit cele mai potrivite mijloace pentru a o înfăţişa fidel.

Am arătat, şi la ceilalţi cronicari, frecvenţa şi rolul propoziţiilor exclamative. De obicei am fost nevoiţi să notăm retorismul frazelor în care apăreau. Procedeul este folosit, pe o scară foarte întinsă, şi de Ion Neculce. Izvoarele lui sînt populare şi nu conduc la obţinerea unor construcţii de factură retorică. De obicei exclamaţia apare în frazele de compătimire pentru ţară: „Oh! oh! oh! săracă ţară a Moldovei, ce nărocire de stăpîni c-aceştia ai avut! Ce sorţi de viiaţă ţ-au cădzut! Cum au mai rămas om trăitor în tine, de mare mirare este, cu atîtea spurcăciuni de obiceiuri ce să trag pînă astăzi în tine, Moldovă!" (p. 167). În locul retorismului livresc din frazele lui Miron Costin, avem aici căinarea populară. Moderată sau izbucnită în imprecaţie, participarea cronicarului la nenorocirile Moldovei este sinceră[19]). Propoziţiile exclamative după cum este normal, apar, de multe ori, însoţite de propoziţii interogative. Nu poate să surprindă pe nimeni faptul că şi acest exemplu este ales tot din domnia lui Dumitraşco Vodă Cantacuzino: „Cum s-au îndurat a da ţara în pradă, fără nice o nevoie? Numai pentru frica cè blăstămăţască şi chivernisala lui au socotit de au iernat tătarîi în ţară păn-n primăvară!" (p. 143-144). Astfel de mijloace sînt foarte potrivite tonului violent al criticii, după cum s-a remarcat, un adevărat pamflet la adresa lui Dumitcaşco Vodă Cantacuzino. Critica violentă cere frazei o mobilitate deosebită. Tumultul sentimentului de indignare care o generează impune folosirea exclamaţiei şi interogaţiei. De aceea vom întîlni aceste construcţii în tot cuprinsul letopiseţului, ori de cîte ori cronicarul va recurge la critica necruţătoare.

Faptele de sintaxă populară care ar putea fi invocate în cadrul discuţiei de aici sînt numeroase. Menţionăm şi cîteva construcţii care ni-l amintesc pe celălalt mare povestitor moldovean, Ion Creangă:

19) Vezi Iorgu Iordan, *op. cit.*, [6]) p. 87.

„Iară tătarîi de la Aron-vodă, cum au audzit puşca şi clopotile, oaricumŭ să îndoiè dintîiu, să nu fie vreun vicleşug, iar apoi, *unde* s-au pornit a veni ca vîntul" (p. 344); „deci au *şi* sculat pre craiul Şpaniei... şi s-au *şi* lovit o samă di oasti în cîteva rînduri" (p. 361). Ritmul povestirii se precipită atît prin întrebuinţarea adverbului *unde* cu funcţie temporală, cît şi prin prezenţa adverbului popular şi familiar *şi*.

Sînt, fără îndoială, şi elemente sintactice care, deşi păstrate în graiurile populare pînă în zilele noastre, nu pot fi acceptate de uzul literar. Prin înlocuirea acestor construcţii limba literară capătă claritate. În cronica lui Ion Neculce, ca şi la înaintaşii săi, apar şi elemente de sintaxă populară care nu au pătruns în limba literară. Printre acestea am semnala, ca una dintre cele mai importante caracteristici ale graiurilor populare, de atunci şi din vremea noastră, întrebuinţarea pronumelui relativ *care* şi cu alte funcţii în frază decît cele pe care le cunoaştem astăzi în limba literară. Numeroase fraze încep cu acest pronume, uz care nu s-a putut impune: „Care stau tainêle şi pînă astădzi deşarte, unde au fost acè avere" (p. 112); „Care lăsare a Lupului de mare stricăciune au fost moscalilor" (p. 274). În aceeaşi situaţie se aflǎ şi topica adverbului *foarte*, atît de deosebită de uzul actual: că *să foarte mîniè* (p. 350); *foarte-i înfrînară* (p. 351) sau a pronumelui personal feminin, forma conj. *o*: „Şi *o* au trimis la împărăţie, de *o* au vădzut" (p. 131).

N-am putut cuprinde aici toate faptele de sintaxă populară din cronica lui Ion Neculce. Astfel, am vorbit prea puţin despre subordonare, deşi ar fi trebuit menţionate măcar funcţiile numeroase ale conjuncţiei *că*. Pentru completarea informaţiilor asupra acestor probleme trimitem din nou, ca şi în cazul altor chestiuni legate de limba lui Ion Neculce, la studiul introductiv al ediţiei îngrijite de acad. Iorgu Iordan.

În rîndurile care urmează, consacrate tot sintaxei lui Ion Neculce, vom studia o problemă specială: modul cum prelucrează cronicarul fapte sintactice din limba vie. Am subliniat şi pînă acum, ori de cîte ori a fost cazul, armonia dintre cuprinsul cronicii şi forma populară. Aceasta, de cele mai multe ori, nu este căutată de cronicar cu intenţie, pentru un anumit conţinut, ci este singurul mijloc de comunicare de care putea să dispuie un boier nu prea cultivat din acea epocă. Nu ne îndoim că, fără talent, aceste elemente populare n-ar fi putut fi sudate în acel întreg armonios care este fraza lui Ion Neculce. Mai interesante ni se par, de aceea, unele fapte sintactice comune graiului viu, care capătă valori speciale în cronică şi dovedesc talentul literar deosebit al autorului ei.

Printre acestea înscriem întîi cel mai simplu procedeu popular de întărire a unei idei: repetiţia. Ori de cîte ori vrea să sublinieze ideea, cronicarul recurge la acest procedeu: „Aşè‿era jac într-însa, cum arŭ hi fostu ei, *săracii*, pricina răutăţîi, cum arŭ fi ei, *săracii*, sfătuit să vie leşii cu oaste la Hotin" (p. 143). Altă dată nu mai este vorba de o repetare, ci de o multiplicare, într-o scurtă enumerare, a unei părţi de

propoziţie: „Că el îşi ţinè lucrul prè sus. Curtea lui, masa lui, cheltuiala lui, ca un crai ţinè" (p. 162). Acest complement direct multiplu, care putea fi foarte bine cuprins în primul, *curtea lui*, avea darul să sublinieze o latură importantă a firii ambiţiosului domn Duca Vodă. Multiplicarea predicatului, din aceeaşi dorinţă de a sublinia, dovedeşte din partea cronicarului posibilitatea, demnă de a fi remarcată, de a dispune uşor de un număr mare de cuvinte din aceeaşi sferă semantică: „Iară tătarîi sînt lupi apucători, pradă, robăscu, bat şi căznescu pe creştini, neavînd *grije*, nici strînsoare de mîrzacii lor" (p. 144). Ion Neculce se dovedeşte, în special, un maestru în mînuirea verbului. Ţinînd seama de sărăcia limbii în vremea cronicarului, această dezinvoltură lexicală dovedeşte putere de invenţie, imaginaţie, într-un cuvînt, talent. Cronicarul simte nevoia unei limbi frumoase, suplă, bogată în sensuri. De aceea ştie, ca nimeni altul în literatura veche, că nu trebuie să se oprească la primul sau al doilea verb, pentru întărirea conţinutului frazei, că este necesară seria. Iată împresurarea doamnei lui Duca Vodă de către datornici, într-un cerc strîns, fără posibilitatea evaziunii: „Iară doamna Ducăi-vodă, vădzind aşè, s-au dus cu toată casa ei la Ţarigrad. Aşè au început a o apuca datornicii, unii de o parte, alţii de alta, cu feluri de feluri de priceni, ş-a o îngrozi, ş-a o închide, ş-a o jăcui, care cum putè agiungînd-o osînda creştinilor" (p. 163). Dezastrul provocat de oştile în pradă este înfăţişat prin acelaşi procedeu, în fraze la fel de scurte, dar înţesate de verbe: „După izbînda ce-au făcut acolo, întrat-au Tuchil-grof în Ţara Ungurească cu toate oştile ce scriu mai sus. Ş-au început a strîca şi a arde ş-a robi pe care nu vrè să s-închine lui" (p. 181).

Pentru a sublinia, cronicarul uzează şi de alt procedeu, pe lîngă multiplicarea unei părţi de propoziţie, eliziunea. Partea de propoziţie care trebuie reliefată capătă contururi mai clare în felul acesta; pe lîngă că este multiplicată, nu are nici concurenţa alteia: „Care mai pe urmă viţ vidè la ce au vinit cinstea lui Meneh pe boieri. Că vinul cel unguresc dulce s-au făcut venin amar, şi rîsul plîns, şi voia cè bună groază şi frică, şi oh, oh, oh!, şi bogăţia sărăcie şi lipsă şi blăstăm şi osindă vecinică, neuitată şi neînchegată" (p. 391—392). Cronicarul nu mai repetă verbul *s-au făcut*, ci subliniază, prin multiplicarea mai bogată a părţii a doua a acestei antiteze, nenorocirile care au urmat fericirii de la început. Această construcţie antitetică dovedeşte talentul remarcabil al cronicarului de a organiza, pornind de la procedee populare, într-un fel foarte personal materialul frazei. Ion Neculce stăpîneşte deplin toate resursele limbii romîne din vremea sa, în special pe cele populare, şi ştie să le folosească cu o măiestrie pe care o vom întîlni, mai tîrziu, doar la Ion Creangă. Nu poate fi negată munca de creaţie, arta lui Ion Neculce, aşa cum nu poate fi negată, — deşi n-au lipsit afirmaţiile în acest sens — arta lui Ion Creangă. După cercetarea sintaxei cronicarului ieşim întăriţi în convingerea că Ion Neculce nu este un simplu înregistrator al frazei populare. Sintaxa populară, trecută prin geniul său, îşi filtrează unele impurităţi; se îmbogăţeşte cu elemente noi; îşi cristalizează frumuseţea liniilor.

Corespondentul muntean al cronicii lui Ion Neculce este cronica anonimului care scrie despre domnia lui Constantin Brîncoveanu, atribuită de unii cercetători lui Radu Popescu. Întîlnim aici aceeaşi preferinţă pentru amănuntul pitoresc, revelator însă de înţelesuri adînci, în fraze la fel de vioaie şi de simetrice ca în cronica lui Ion Neculce. Juxtapunerea simplă a propoziţiilor principale înlătură complicaţia inutilă a incidentelor: „Turburatu-s-au domnul, întristatu-s-au boiarii, miratu-s-au de nestatornicia Turcilor" (p. 131). Dacă n-am avea inversiunile şi diftongul *ia* din *boiarii*, textul nu s-ar putea deosebi de unul modern. Astfel de fraze obişnuim să le considerăm printre cele mai reuşite la scriitorii contemporani arhaizanţi sau influenţaţi de graiurile populare. Cu atît mai precis se conturează meritele cronicarului anonim al lui Constantin Brîncoveanu, care a ştiut să folosească, stăpîn pe ele, aceste mijloace sintactice populare la începutul secolului al XVIII-lea.

Construcţiilor paratactice li se alătură frazele coordonate legate prin conjuncţia *şi* întocmai ca în cronicile moldovenilor Grigore Ureche şi Ion Neculce: „Împăratul au învăţat de au închis porţile, şi au gătit tunurile, şi au trimis la patriarhul de l-au chiemat înlăuntru la el, şi i-au spus toată pricina" (p. 166). Subliniem şi aici frecventa întrebuinţare a conjuncţiei *de* (astăzi mai ales cu sens consecutiv, *încît*) în locul conj. copulative *şi*, uz, de asemenea, popular.

Totalizînd rezultatele cercetării asupra sintaxei cronicarilor constatăm:

a) victoria deplină a sintaxei populare în limba literară (Grigore Ureche, Ion Neculce, cronicarul anonim);

b) apariţia unui început de stil ştiinţific romînesc dovedit, printre altele, de construcţiile sintactice livreşti din scrierile cronicarilor cărturari: Miron Costin, Nicolae Costin şi Stolnicul Constantin Cantacuzino.

4. Literatura istorică înseamnă o orientare nouă, poate la fel de importantă ca cea sintactică, spre surse lexicale neexplorate în scrierile religioase. Ne gîndim la o bogată terminologie legată de administraţie, organizare militară etc., cît şi la numeroşi termeni referitori la îmbrăcăminte, modă, moravuri etc. Paralel cu această creştere simţitoare a termenilor legaţi de viaţa laică, într-un amestec cîteodată bizar, de termeni autohtoni şi levantini, trebuie relevată descreşterea terminologiei slavone, în special a celei bisericeşti. Lexicul scrierilor istorice, mai bogat şi mai variat, sporeşte supleţea limbii. Fără îndoială că nu putem vorbi încă de invenţie verbală. Intenţiile cronicarului nu depăşesc informarea exactă. Textele în care s-ar putea vorbi de o anumită culoare lexicală sînt rare şi nu se ridică peste valoarea următoarelor exemple: „Purces-au împărăţia de la Ţuţora pe Prut în sus, fiind boieri orînduiţi, de purta grije ce era treabă: *pîne, ordzu, iarbă, lemne, ţăruşi, ialoviţă, berbeci, unt, miere* şi de alte multe ce trebuie la conace" (I. Neculce, p. 132); „Şi într-acestu anŭ era mare bişug în ţară de toate. Şi ducè oamenii la urdie, de vindè fără nice o grije: *ialoviţă, miere, unt,*

poame de tot felul, cini de ce avè, de s-umplusă oamenii de bani" (p. 132). Nu considerăm că în exemplele citate trebuie să vedem numai dorinţa de a sublinia, cu exactitate contabilicească, schimbul de mărfuri cu turcii, ci şi mîndria şi mulţumirea cauzate de bogăţiile ţării, care aduc înşirarea cuvintelor din enumerare. Este, prin urmare, aici şi o slabă vibraţie afectivă. În general, rămîne valabilă constatarea că, în epoca de care ne ocupăm, nu se poate vorbi, decît cu totul întîmplător, de alegerea cuvintelor în vederea obţinerii unor efecte artistice premeditate. Talentul unora dintre cronicari, cum este, indiscutabil, cazul lui Ion Neculce, îi conducea la rezultate surprinzătoare, fără ca actul acesta de autentică creaţie literară să fie conştient.

Cu literatura istorică încep să pătrundă în limba noastră, într-un număr tot mai mare, neologismele. Relatările cronicarilor asupra statelor vecine, în special asupra celor de cultură catolică, au ca rezultat un număr considerabil de neologisme romanice. Aici nu trebuie să avem în vedere numai legăturile ţărilor noastre cu Polonia, imperiul habsburgic şi, mai ales, cu Principatul Ardealului, dar şi cu Rusia. La începutul secolului al XVIII-lea, prin ţarul Petru I, Rusia îşi apropia tot mai mult cultura occidentală. Prin intermediul limbii ruse, după cum se ştie, vor pătrunde în limba noastră, începînd cu această epocă şi pînă în secolul al XIX-lea, numeroase neologisme romanice. Nu trebuie neglijate nici alte cauze. Cronicarii erau, în general, oameni culţi. Cultura lor se deosebea, deşi existau şi puternice puncte comune, de cea teologică slavo-bizantină. Studiile cronicarilor moldoveni în şcolile poloneze (Grigore Ureche, Miron Costin şi Nicolae Costin) sau contactul pe alte căi decît şcoala cu cultura polonă (Ion Neculce), studiile Stolnicului Constantin Cantacuzino în Italia, îi apropie tot mai mult pe aceşti cărturari de cultura occidentală, laică în mare măsură. Demnitarii fanarioţi au fost apoi factori foarte importanţi de difuzare la noi a culturii occidentale. În felul acesta au pătruns însă şi mulţi termeni de cultură greceşti, pe care îi vom menţiona toi aici. Efectele tuturor acestor cauze trebuie urmărite, în toate implicaţiile lor, în lexicul neologic din cronici, cu foarte numeroşi termeni legaţi de discipline de învăţămînt străine teologiei. Deoarece considerăm că acest fapt este foarte important, neologismele au schimbat mult înfăţişarea limbii romîne literare, ne-am gîndit să discutăm, înaintea altora, aceste elemente. Cităm, mai întîi, în ordine alfabetică, termenii culeşi din toţi cronicarii de care ne-am ocupat, fără să încercăm să-i grupăm pe domeniile din care fac parte sau după origini (latini, romanici, greceşti etc.): *apoplexie* (N. C.)[20]; *aptică* „farmacie" (N.); *armadă* alături de dubletul său mai nou *armată* (M. C.); *armă* (N. C., A., N.); *astronomie* (M. C.); *atlas* (S.); *benchet* (N.); *bere* (M. C.); *boambă* alături de *bombă* (N.); *brigader* (N.); *canţelariul* (M. C.) şi *canţileriul* (N. C.); *caretă* (M. C., N. C.) şi *carîtă* (N.); *cardinal, cardenal* şi *cărdinal* (N. C.); *caştalean* (U., N. C.) şi *caştelian* (M. C.); *catolic* (N.); *cavalerie* „decoraţie" (N.); *ceremonie*

20) Notăm în paranteză iniţialele cronicarului. Pentru Ion Neculce ne-am folosit de fişe alcătuite după ediţia lui Al. Procopovici.

(N. C.); *colegator* „aliat“ (N.); *colfo* (N. C.); *colonel* (N.); *colonia romana* (N. C.); (a) *comanda* (N., A.); *comandant* (A.) şi *camendant* (N.); *cometa* (U., M. C., N. C.); *comisar* (M. C., N., A.); *comisie* (N. C.); *consul* (N. C.); *coroană* (N. C.) şi *coronă* (U., N., A.) sau *corună* (U., N.); *coronaţie* (N. C., A.); (a) *coroni* (N. C., N.); *cronică* (N. C.); *cunoştinţă* „conştiinţă“ (N. C.); *danţ* (N.); *decadă* (S.); *diamant* (N.); *dogmă* (S.); *dragonie* (M. C.); *duca* „duce“ (N., A.); *eclipsis* (N.); *elector* (N.); *elecţie* (N.); *emisfer* (S.); *ensiferi* (N. C.); *epigramă* (S.); *etimologhie* (S.); *fantastic* (M. C.); *fantazie* (N.); *feldmarşal* (N.); *fistula* (N.); *forteliţie* „fortăreaţă“ (A.); *galic* (S.); *galion* (M. C.); *gheneral* (M. C., N.) şi *generar* (A.) şi *ghenărar* (M. C.) şi *ghenarar* (N. C.); *gheneral-maior* (N.); *ghenealoghie* (N. C.); *gheograf* (S.); *gheografie* (N. C.); *gintilom* (N.C.); *gramatic* (N.); *graţie* (A.); *grenadir* (N.); *gubernant* (N.); *haos* (N. C.); *hronograf* (M. C., N. C., S.); *idolatru* (S.); *imperator* (N. C., N.) şi *împărator* (M. C.) sau *împerator*; (a) *încorona* (A.); *lăduncă* (M. C.); *luter* „luteran“ (N.) şi *luteran* (S.); *maior* (N.); *malign* (M. C.); *matematic* (M. C.); *mediator* (N.); *melanholie* (S.) şi *melenholie* (M. C.); *menut* (N); *milă* (U., M. C., N. C.); *milion* (N. C.); *ministru* (N.); *monarh* (M. C., S., N.); *monarhie* (S., N.); *monetă* (S.); *muzică* (S.) şi *musichie* (N. C.); *nătură* „fire“ (N.); *obsidis* (N. C.); *ochean* (M. C.); *oraţie* (S., N.); *organ* (A.); *papă* (N. C.); *parolă* (N. C., N., A.); *patrie* (N., A.); *poet* (S.) şi *poetic* sau *poietic* „poet“ (N. C.); *pompă* (A.); *pont* şi *ponct* (M. C., N. C., N.) şi *punct* (N.); *pontifex* (S.); *poietică* (N. A.); *praxis* (M. C.); *prinţipe* (M. C.) şi *prinţip* (N.); *prolog* (S.); *proviant* (N.); *procurator* (U.); *providenţie* (S.); *rebelist* (A.); *regement* (A.); *republică* (N. C.) şi *respublică* (S.); *respundenţie* (N.); *rezident* (N.); *ritorica* (A.); *săldat* (N.); *senat* (N.) şi *sinatori* (U., N. C.); *serenissimus* (N.); *sinior* (N.); *soficesc* (N. C., N.); *soma* (N.); *stat* (M. C.); *stimă* (N. C.); *ştiinţă* (N. C., S., N.); *tablă* (N. C., S.); *therme* (M. C.); *tiran* (N. C., A., N.) şi *tiranis* (N. C.); *tit* (N.) şi *tită* (N.); *titiliuş* (M. C.) şi *titluş* (N.); *tom* (S.); *tractat* (M. C.); *tribunal* (U.); *tun* (S., A.); *ţărămonie* (M. C.) şi *ţeremonie* (N.); *vas* (U., N. C., A., N.); *viteran* (N. C.); *vivliotecă* (N. C.); *zecuţie* (N.).

Neologismele citate, fără a avea pretenţia că le-am epuizat şi nici că apar numai la cronicarii ale căror iniţiale le-am notat în paranteză, ne permit să întărim unele afirmaţii mai vechi cu privire la limba cronicarilor şi, în acelaşi timp, să le completăm cu cîteva consideraţii noi.

Termenii înşiraţi, în marea lor majoritate, fac parte dintr-un fond internaţional; sînt un bun al tuturor popoarelor civilizate. Pătrunderea lor în limba romînă marchează zorii vieţii moderne. Interesante sînt unele latinisme: *colonia, ensifer, imperator, obsidis, pontifex, respublica* etc. Cultura cronicarilor, unii dintre ei foarte buni cunoscători ai limbii latine, explică prezenţa unor astfel de termeni prin împrumut direct, reminiscenţe lexicale din lecturile şcolare făcute în perioada studiilor în străinătate. Cîteodată avem o reproducere directă a unor termeni din materialul latinesc consultat, adeseori tradus. Pentru foarte mulţi din termenii citaţi, ne referim de data aceasta la totalitatea vocabularului neologic din opera cronicarilor, nu putem vorbi de un împrumut

direct, ci de filierele cunoscute: limba rusă, poloneză, maghiară, germană. Nu trebuie să trecem cu vederea nici faptul că intrăm, cu secolul al XVIII-lea, în plină epocă fanariotă. Domnii şi boierii fanarioţi erau cunoscători ai limbii franceze. Neologismul romanic găseşte o nouă cale de pătrundere la noi. Dacă este relativ uşoară stabilirea acestor căi de pătrundere, mai greu este să se precizeze pentru fiecare termen în parte, drumul pînă la limba noastră. Toţi aceşti termeni puteau fi impuşi în romîneşte prin prezenţa lor în toate limbile de cultură. Alături de termenii de origine romanică, am înşirat şi o serie de termeni greceşti, din aceeaşi categorie, cum sînt: *epigrama, etimologhie, praxis, melanholie, musichie, ochian* etc. Aceştia ne-au venit fie direct din greceşte, prin fanarioţi, fie prin intermediul limbilor slave.

După cuvintele internaţionale citate, cele mai multe de origine romanică, deşi ar putea să surprindă această apropiere, aşezăm cuvintele de origine turcească. Bogăţia turcismelor pătrunse în această perioadă în limba romînă este surprinzătoare. Faptul se explică cu uşurinţă prin legăturile, tot mai strînse, dintre ţările noastre şi imperiul otoman. Dăm o listă aproximativă a acestor cuvinte culese din toate cronicile discutate: *agă* (M. C., N. C., N., A.); *agarlîc* (N. C., N., A.) şi *argălîc* (N.); *alai* (M. C., N.); *alai-bei* (N.); *arca* „protector" (M. C.); *ardzehel* „răvaş de jalbă" (M. C.); *arz* (A., N.); *atlaz* (N.); *azagiu* „scriitor pe lîngă divan" (A.); *bacşiş* (N.); *bairamlîc* (N.); *balcibaşa* (N.); *balcibaşlîc* (N. C.); *balgiu* „negustor de miere" (N.); *balemez* „tun mare pentru spargerea zidurilor" (M. C.) şi *balimez* (N.); *başbulucbaş* „şeful gardei domneşti" (N.); *başceauş* (N.); *bazardighian* (N.); *băcălie* (N.); *beglerbei* (U., N. C.); *bei* (U.); *beilic* „palatul beiului, stradă în care se face clacă în folosul domnului" (N.); *beizadè* (N.); *beşliu* „călăreţ din garda vizirului"; *bohaz* „strîmtoare" (A.); *bostangiu* „soldat pedestru din garda sultanului" (N., A.); *buiuc-imbrihor* „adecă comisul cel mare" (N.); (a) *buiurdi* „a da un ordin, a întări prin decret" (N.); *buluc* (M. C., N. C.); *bulubaşă* (N.) şi *bulucbaş* (M. C., A.); *bunciuc* „tui" (N. C.); *busiurman* (N. C.) şi *busurman* (N.); *cabaniţă* (M. C., N. C., N.); *cadiu* (N.); *cafè* (N.); *caftan* (N. C., A.); *caic* (A.); *caimacam* (M. C., N.) şi *caimacan* (A.); *caiuş* „curea, arcan" (A.); *calabalîc* (N.); *capegiu* „uşier, portar al seraiului" (A.); *capegi-baş* (M. C.) şi *capegi-başa* (N.) şi *capegi-başea* (A.); *capegilar chihaie* (N.) şi *capegilar chihaiesi* „marele cămăraş" (N.); *capichihaia* (N. C., N., A.); *caplan-paşa* (N.); *caraiman* (U.); *cazascher-cadiascher* „judecător militar" (N.); *cazilbaş* „persan" (N.); *cărvăsărie* (N.); *casap* (N.); *casap-başa* (N.); *ceair* (N.); *cealma* (N.); *ceambul* (N. C.); *ceauş* (U., M. C., N. C., N.); *celebiu* şi *cilibiu* (N.); *ceapraz* (M. C.); *cerbet* (N.); *chisagiu* „hoţ" (N.); *chiurci-başa* „blănarul seraiului" (N.); *ciohodar* „servitor" (N.); *cişmè* (N.); *cîntar* (M. C.); *conac* (M. C., N., A.); *coş* „tabără tătărească" (N.); *culuc* „garnizoană" (N.); *cumbara* „obuz" (N); *deliu* (N.); *divan* (N., A.); *dova* „rugăciune" (N.); *dragoman* (N. C.); *duium* (N. C., N., A.); *enicer* (N.); *felegean* (N.); *ferman* (N. C., N., A); *gebhana* (N. C.) şi *geabhana* (N.); *ghiaur* (N., A.); *gîdea* (A.); *hadîmsaip* „servitor" (A.); *hagimesc* (N.); *hain* (U., N.); (a) *haini* (N.); *hamgiar* (M. C.) şi *hanger* (N.); *han* (N.); *haraci* (N. C., A.); *hasechi*

„soldat din garda împărătească" (M. C., N. C.); *hasnodar* (A.); *hata* „autograf" (A.); *hatişiraf* (A.); *havalea* „ordin" (N.); *hazna* (N.) şi *haznè* (N.); *haznetar* (N.); *hendechi* (N.); *hochim* „ordin" (U.) şi *huchim* (N. C.); *hogea* (N.); *iazagiu* „scriitor pe lîngă divan" (A.); *ibric* (N.); *imbrihor* „mai marele peste grajduri" (N.C., N., A.); *işlic* (A.); *izbaşa* „slujbaş însărcinat cu grija corespondenţei" (N.); *lagun* „mină" (N.); *levint* (N.); *lighean* (N.); *madem* „mină" (N. C., N.); *mansip* (N.); *mazil* (N.); *mazili* (N.); *măcat* (N.); *măraz* „necaz" (N.): *mecet* (M. C., N.); *medean* (N. C,); *mazil* (N.); *mîrzac* (A.) şi *mirzac* (M. C.); *mucarea* (N.); *muftiu* (M. C., A.); *musaip* „sfetnic" (M. C., N.) şi *museip* (A.); *mutaferachi* „călăreţi ce însoţesc pe sultan în călătoriile sale şi servesc ca mesageri călări" (U.); *nafaca* „leafă" (N.); *Nălcăran* „Fărîmă-potcoavă" — poreclă — (A); *olac* (A.); *otac* (N., A.); *oturac* „popas" (N.); *paic* „curier, paj" (U.); *paşă* (U., M. C., N. C., S., N., A.); *pehlivan* (N.); *pezevenchi* (N. C.); *puştu* „desfrînat" (N.); *raia* (M. C., N.); *saivan* şi *săivan* (N.); *salahor* (N.); *sangeag* „steag" (S.); *sangeagaş* (N. C.); *sarage* „soldat" (N.); *sarai* (N., A.) şi *sărai* (M. C.); *selammalichim* (A); *serascher* „căpetenia armatei" (N., A.) şi *sarascher* (N. C.) şi *sărascher* (M. C.); *sarascherlîc* (N.); *schimni-aga* „demnitar însărcinat cu instalarea noului domn" (N.); *silihtar* „mareşalul curţii la turci" (U., M. C., N.); *sirdemghişti* „voluntari turci care mergeau în fruntea armatei" (N.); *sirimea* „capital" (N.); *solac* „dorobanţ, panţir" (U.); *spahiu* (N. C., N.); *spahiioglan* (U.); *subaş* „intendent, şef de poliţie" (N.); *suliman* (N.); *surghiun* (N. C.) şi *surgun* (N.); *surgunie* (N.); *surguci* (M. C.); *şarvana* „mantie de gală" (N.); *şeică* şi *şaică* (N.); *şerim* şi *şirim* „principe tătar" (N.); *şimlic* „serbare" (N.); *şlic* (N.); *tabie* (M. C., N.); *tabla* „grajd împărătesc" (A.); *tabulhana* „meterhanea" (N. C.); *talhîş* „referat, raport" (N); *taftă* (N. C., N.); *tefericie* (N.); *telal* (N. C.); *telmiz* „discipol" (N.); *telpiz* (N.); *tergiman* (M. C., N. C., N.) *tult* „monedă" (N.); *ulama* „învăţat" (N.); *urdie* (N.); *vizir* (U., M. C., N. C., N., A); *vezir azemi* „marele vizir" (U.); *zahara* (N. C.) şi *zaherè* (N.) şi *zaharea* (A.); *zaman* „vreme, prilej" (N.); *zapciu* (N.); *zorba* (N.); *zorbalîc* (N); *zurba* (A.).

Facem, în legătură cu lexicul turcesc, aceeaşi menţiune de la neologisme. Nu am înregistrat tot materialul, deşi socotim că majoritatea termenilor, şi anume, cei mai importanţi, au fost notaţi. Nu avem pretenţia că aceşti termeni se găsesc numai în cronicile menţionate de noi în paranteză. Trebuie, de asemenea, să menţionăm că am notat sensurile cuvintelor înregistrate numai acolo unde am crezut că este absolut necesară această operaţie. Nu am precizat înţelesul termenului, chiar dacă el a dispărut astăzi, cînd lămurirea lui ni s-a părut uşoară.

Observăm că cei mai mulţi termeni din cei înşiraţi privesc viaţa militară, negoţul, îmbrăcămintea, administraţia. Mai puţini sînt termenii legaţi de viaţa spirituală. Numărul lor ridicat imprimă limbii romîne din această perioadă o uşoară culoare orientală, care se va şterge însă repede. Cele mai multe dintre cuvintele în discuţie au intrat în fondul pasiv al limbii. În aceasta constă deosebirea esenţială de neologismele din prima categorie, care înfăţişau, în general, aspectul modern al limbii romîne; anunţau haina pe care o va avea limba romînă literară pînă în

momentul de față. Pentru veacul al XVII-lea și mai ales al XVIII-lea, cuvintele turcești aduc o notă specifică în limba romînă literară și ocupă ca importanță, susținem noi, locul al doilea după neologisme. Arhaisme, devărate curiozități lingvistice în limba romînă actuală, cuvintele turcești erau foarte răspîndite în epoca amintită, făceau parte din vocabularul activ al vorbitorilor limbii romîne. Așa ne explicăm de ce în cronici apar cîteodată expresii întregi în limba turcă (v. *Cronica anonimă despre domnia lui Constantin Brîncoveanu*). Creșterea importanței cuvintelor turcești în vocabularul limbii romîne poate fi urmărită cu foarte multă ușurință cercetînd lexicul cronicilor. În prima parte a cronicii lui Grigore Ureche nu vom găsi decît întîmplător cuvinte turcești. Legăturile cu turcii erau, pentru perioada de care se ocupă cronicarul la începutul scrierii, încă destul de slabe. De la data cînd istoria Moldovei apare legată de imperiul otoman, ele devin de neînlăturat. Numărul lor crește de la un cronicar la altul, culminînd în opera lui Neculce și a cronicarului anonim. Am nota aici și faptul că în cronica Stolnicului Constantin Cantacuzino, care tratează o epocă îndepărtată de aceea în care s-a manifestat influența turcească, cuvintele turcești sînt rare. Fiindcă Stolnicul și-a scris cronica într-o perioadă cînd dependența noastră de turci era puternică apare cîte un turcism în împrejurări cu totul neașteptate. Așa apare, de exemplu, termenul *pașă* pentru *guvernator* în timpul romanilor. În general, însă, acest vocabular, legat prea strîns numai de anumite realități, își mărturisea, chiar în epoca lui de înflorire, slăbiciunea.

Alături de elementele care începeau să se afirme în această epocă tot mai puternic în limba romînă trebuie menționate cuvintele de origine poloneză și rusească. Am văzut deja, în paragraful despre neologisme, rolul acestor limbi în îmbogățirea limbii noastre cu unii termeni de origine romanică. Aceștia puteau foarte bine figura și aici. Înșirăm cuvintele respectînd criteriile cunoscute. Adăugăm doar rezerva că este greu pentru unele din ele să precizăm dacă este un cuvînt pătruns în limba romînă din limba polonă sau din limba rusă. Înregistrăm, mai întîi, cuvintele de origine poloneză: *bardișe* (M. C.); *baștă* „bastion" (M. C.); *contăș* (N.); *cvarciana* „că și lefeciii cei vechi, ce le dzic leșii *cvarciana*" (M. C.); *hatman* (apare la toți cronicarii și e mai vechi, din sec. al XVI-lea); *hatman de litfă* (M. C,); *hatman vielchii* (N); *podcomori* „cămăraș" (N. C.); *ocop* „tranșee" (N.); *șleahtic* (N. C.): Cuvinte de origine rusească (ucraineană): *bacico* „părinte" (A); *butcă* (N.); *ceasornic* (N.); *ciorti* (N.); *croșna* (N.); *doftor* (N.); *lăduncă* „bidon" (N.); *polc* „polcurile cele împărătești care se cheamă «preobranjenschi polc și simionevschi polc»" (N.); *polcovnic* (N.); *porucinic* (N.); *pozvolenie* (M. C., N.); *sotnic* (N); *stoliță* (N.); *stupai* (N.); *șpagă* (N.); *ucaz* (N.); *vohmistru* (N.); *vutcă* (N.). Majoritatea cuvintelor citate sînt culese din opera lui Ion Neculce. Vedem aici atît un efect al șederii cronicarului în Rusia, cît și al legăturilor strînse dintre țara noastră și imperiul lui Petru I.

Mai puțin importante sînt elementele grecești. Abia către sfîrșitul secolului al XVIII-lea și la începutul secolului al XIX-lea, cuvintele

neogreceşti, introduse prin fanarioţi, ocupă locul important pe care îl reflectă literatura din prima jumătate a secolului al XIX-lea. Cităm cîteva exemple din cronica lui Ion Neculce, scrisă într-o vreme cînd influenţa grecească începea să se manifeste puternic: *cliros, condei, dropică, iaspis, left* „salbă", *politie* „ceremonial, protocol", *urşenic* „satin".

Lexicul de origine maghiară ocupă un loc aproape neînsemnat (bineînţeles nu este vorba de cuvintele din această categorie veche în limba romînă): *bănat* (M. C.); *feredeu* (N. C.); *ghiuliuş* (N. C.); *ponoslui* „a dojeni" (M. C.); *şpan* (N. C.).

Am lăsat, cu intenţie, la sfîrşitul acestui capitol cercetarea slavonismelor. Lexicul vechi slav, atît de bine reprezentat în scrierile religioase, descreşte simţitor în scrierile istorice. Încă destul de numeros, se dovedeşte, în schimb, lipsit de viabilitate. Astfel nu ne-am putea explica prezenţa termenilor romîneşti alături de slavonismele în descreştere simţitoare ca întrebuinţare. Termenii păstraţi îmbrăţişează domenii destul de variate, cei mai mulţi sînt, însă, legaţi de viaţa de curte şi bisericească: *blagorod* „nobil" (S.); *blagorodnic* „nobleţe" (S.); *bold* „băţ" (N.); *coneţ* (S.); *dvor* (N.); *dvorean* (N. C., N.) şi *dvorelnic* (N. C.); *ftorozacon* „al doilea capitol" (S.); *goştină* „bir pe oi şi porci" (N.); *izderenia* „originea" (S). *i pol* (U.); *i proci* (N. C.); *leat* (N); *libov* (N.); *libovnic* (N.); *măzdă* „mită" (N. C.); *namesnic* (N. C., N.) şi *namestnic* „locotenent" (N.); *neprestan* (S.); *oltar* (N.); *pistreală* „bătaia unei săgeţi sau altei arme" (N. C., N.); *podvoadă* „car de rechiziţie" (N.); *poslanie* „epistolă" (S.); *postrig* „situaţie socială" (N.); *potricală* „ciocnire" (M. C.); *poucenie* „învăţătură" (N. C.); *pravoslavie* (U., S); *pravoslavnic* (S.); *prisne* „curat, pur" (N.); (a se) *pristăvi* „a muri" (N); *samoderjeţ* (S., N.) *săbor* (N.); *sconcenie* „sfîrşit" (N.); *sîn* „fiu" (N.); *slavaslovie* „imn de slavă" (S.); *spogîrniceală* „cataramă" (N.); *stepenă* „treaptă socială" (M. C., S.); *vleatozacon* „lege, regulă" (N. C.); *zăticneală* (S.); *zlobiv* „zburdalnic" (N.). Alături de foarte mulţi din aceşti termeni apar şi echivalentele romîneşti care-i vor înlocui. E suficient să cităm titlurile capitolelor din cronica lui Grigore Ureche pentru a ne da seama de adîncimea acestui proces, care însemna un pas mare spre aspectul actual al limbii romîne literare.

Concluzia care se desprinde din cercetarea lexicului cronicilor ni se pare deosebit de importantă. Aceste scrieri cuprind, în germene, elemente care vor alcătui, mult mai tîrziu, baza vocabularului limbii romîne literare moderne. Se observă primele preocupări de a umple golurile mari din terminologia ştiinţifică şi tehnică, deocamdată prin introducerea cîtorva termeni de bază din ştiinţele accesibile la noi în secolele XVII şi XVIII [21]). Apariţia acestui sărac început de vocabular tehnic modern ni se pare mai importantă decît numeroasele turcisme şi slavonisme supuse pieirii, o dată cu stările vechi sociale şi economice pe care le reprezentau.

5. Arta literară în cronici trebuie cercetată cu toată atenţia, înce-

21) N-am pomenit nimic de activitatea lui Dimitrie Cantemir pentru că aceasta va forma obiectul unei cercetări speciale.

puturile prozei noastre artistice fiind legate indistructibil de modestele producţii, sub raportul acesta, ale cronicarilor moldoveni şi munteni.

a) Într-o scriere istorică ne-am aştepta ca naraţiunea să se desfăşoare uscat, sec, fără participarea autorului. Cu toate acestea, în cronici, peste tot, evenimentul istoric povestit se colorează în funcţie de simpatiile şi antipatiile cronicarului. Trecutul glorios al Moldovei aduce pasajul liric în cronica lui Gr. Ureche, starea jalnică a Moldovei în prima jumătate a secolului al XVIII-lea, dar şi resentimente personale, nota pamfletară în cronica lui Ion Neculce. Vom vedea care sînt consecinţele acestui fapt asupra limbii cronicilor. Ţinem să menţionăm, deocamdată, simţul compoziţiei la Miron Costin, care, povestind bătăliile dovedeşte calităţi de autentic scriitor epic. Semnalăm povestirea războiului turco-polonez din 1621, închegată amplu, captivantă ca paginile oricărui roman istoric bun. Vitejia cazacilor îngropaţi în şanţuri, cruzimea turcilor, dar mai ales a tătarilor, nenorocirile din tabăra polonilor asediaţi sînt povestite pe un ton reţinut, departe de efuziunile lirice din unele pagini ale lui Grigore Ureche sau ale lui Ion Neculce.

Spre deosebire de cronica lui Miron Costin, povestirea amplă este fărîmiţată de amănuntul pitoresc, chemat să sublinieze sau să creeze un contrast, în cronica lui Ion Neculce. Amănuntele care pentru un istoric sînt un balast sau, în cel mai fericit caz, de un interes cu totul redus, dau o savoare literară deosebită cronicii. Amănuntul că Dabija vodă „bè vin mai mult din oală roşie decît din păhar de cristal dzicînd că-i mai dulce vinul din oală decît din păhar“ (p. 124), nu opreşte, decît în slabă măsură, atenţia celui care vrea să se informeze asupra acestei domnii. El întregeşte portretul acestui domn de ţară, cu maniere rustice, îl însufleţeşte, strecoară în locul sufletului de pergament al personajului istoric, viaţă autentică, îl transformă în personaj literar. Să se observe forma simplă, populară, din astfel de pasaje, din fericire numeroase, faţă de paginile greoaie, de istoriografie încîlcită şi întunecată, cu dezgustătoare intrigi boiereşti şi bătălii mărunte, povestite prolix. S-a salvat sau nu, agăţat de coada calului căpitanului Decuseară, hatmanul Buhuş? Este greu de presupus că întîmpinarea s-a petrecut tocmai aşa. Candoarea cu care cronicarul păşeşte pragul realităţii spre mit este dezarmată şi amuză. Povestea celor 40 de tîlhari codreni, care s-au făcut slujitori cinstiţi, cu leafă bună, cîte 4 lei pe lună, la domnia lui Constantin Cantemir prea seamănă cu un basm oriental ca să-i acordăm mai mult credit istoric ca *Nopţilor Şeherezadei*; creditul literar i-l conferim, însă, fără nici un fel de rezerve.

Cu ce scop am făcut toate aceste consideraţii? Mijloacele stilistice variază în funcţie de diversitatea acestui conţinut. Nu putem nota aici decît elementele generale: cuvintele simple din aceste povestiri, apărute spontan şi înlănţuirea sintactică a limbii vorbite.

Alături de Ion Neculce, utilizînd aceleaşi procedee în povestire, merge cronicarul anonim. De aceştia se separă, şi merită o menţiune specială acest fapt, cronicarii cărturari, care nu-şi mai întemeiază procedeele stilistice pe mijloacele oferite de limba vie. Este vorba aici, în primul rînd, de Nicolae Costin şi de Stolnicul Constantin Cantacuzino.

Miron Costin, mai telentat decît amîndoi, face legătura între cronicarii legaţi exclusiv de mijloacele limbii populare: Grigore Ureche, dar mai ales, Ion Neculce şi cronicarii cărturari. Naraţiunea în cronica lui Nicolae Costin şi cu deosebire în cronica Stolnicului Constantin Cantacuzino este greoaie, îmbibată de citate, seacă. Fraza este contorsionată după modelul latinei medievale.

b) Descripţia nu ocupă pagini multe în cronici. Natura acestor scrieri nu putea s-o impuie în primul plan. Aici se situau faptele oamenilor, înfăţişaţi în activităţile lor publice. Notaţiile asupra decorului în care se consumau acţiunile oamenilor sînt rare. Mai obişnuite sînt portretele, deşi, la conturarea figurilor domnilor şi demnitarilor care populează cronicile, elementul descriptiv este concurat de cel narativ.

Trebuie discutate mai întîi tablourile de prăpăd apocaliptic. Într-o vreme cînd ţara „fuma", ca să întrebuinţăm cuvîntul cronicarului, de la un capăt la altul, ochiul nu putea să fie atras de colţul de natură domestică, ospitalieră. Natura sălbatică, duşmănoasă omului, cădea direct în cîmpul de observaţie al cronicarului; venea să mărească vitregia momentelor istorice, consemnate cu precădere în scrierile lor; sporea dramatismul evenimentelor. Aici se adaugă faptul că în cronici se înregistra numai ceea ce depăşea dimensiunile normale. Cronica reţinea catastrofa, nu întîmplarea obişnuită. Nu intenţionăm să înmulţim prea mult exemplele. Semnalăm descrierea foarte fidelă din capitolul *De o secită mare ce au fostu în zilele acestui Pătru vodă, de au perit toată roada, vă leato 7093*, din cronica lui Grigore Ureche: „Domnindu Pătru vodă ţara Moldovei, mare sécită s-au tîmplatu în ţară, de au secat toate izvoarăle, văile, bălţile şi unde mai nainte prindea peşte, acolo ara şi piatră prin multe locuri au căzut, copacii au secat de sécită, dobitoacile n-au fostu avîndu ce paşte vara, ci le-au fostu dărămînd frunză. Şi atîta prafu au fostu, cîndu să scorniia vîntu, cît s-au fostu strîngîndu troieni la garduri şi la gropi de pulbere ca de omet. Iar dispre toamnă deacă s-au pornit ploi, au apucat de au crescut mohoară şi cu acélea ş-au fost oprind sărăcimea foamea, că-i coprinsése pretitinderea foametea" (p. 202). Cu mijloace foarte simple, comparaţii şi apropieri obişnuite, descrierea acestei secete se impune prin siguranţa sobră a evocării.

Nu poate să lipsească, deşi este permanent citată ca una dintre cele mai frumoase pagini descriptive din literatura noastră, descrierea nenorocirii abătute de lăcuste asupra Poloniei, înfăţişată cu multă măiestrie de Miron Costin în cronica sa: „Cu un an nainte de ce s-au rădicat Hmil hatmanul căzăcesc asupra leşilor, aproape de secere, eram pe atunce la şcoală la Bar, în Podolia, pre cale fiind de la sat spre oraş. *Numai ce* vădzum despre amiadză dzi un nuor, cum să ridică de o parte de ceriu *un nuor sau o negură.* Ni-am gîndit că vine o furtună cu ploaie, deodată, pînă ni-am timpinat cu nuorul cel de lăcuste, *cum vine o oaste stol. În loc ni s-a luat soarele* de desimea muştelor. Cele ce zbura mai sus, iară carile era mai gios, de un stat de om şi mai gios zbura de la pămintu. *Urlet, întunecare,* asupra omului sosindu să rădica oarece mai sus, iară multe zbura alăturea cu omul, fără sială de sunet, de ceva. Să rădica în sus de la om o bucată mare de ceie poiadă şi aşe

mergea pe deasupra pămîntului, ca de doi coţi, pînă în trei suliţe în sus, tot într-o desime şi într-un chip. Un stol ţinea un cias bun şi dacă trecea acela stol, la un cias şi giumătate sosiia altul şi aşe stol după stol, cît ţinea de la aprîndz, pînă în desară. *Unae cădea la mas, ca albinele groase zăcea :* nice cădea stol peste stol ci trecea *stol de stol* şi nu porniia, pînă nu să încăldzia bine soarele spre aprîndzu şi călătoriia pînă în desară şi pînă la căderea de mas. Cădea şi la popasuri, însă unde mînea, rămînea pămîntul negru, împuţit. Nice frundze, nice pai, ori de iarbă, ori de sămănătură, nu rămînea. Şi să cunoaşte şi unde poposiia că era locul nu aşa negru la popas, ca la *masul acei mîniei* a lui Dumnedzău. Cîteva dzîle au fostu aceie urgie ; den părţile de gios, în sus mergea“ (p. 171-172). Cronicarul avea nevoie, pentru sporirea tragismului evenimentelor care au tulburat atît de adînc acest colţ de lume după ce „s-au rădicat Hmil, hatmanul căzăcesc, asupra leşilor“, de o dezlănţuire a stihiilor prevestitoare de catastrofe. Mijloacele prin care realizează cronicarul acest impresionant tablou sînt împrumutate, cele mai multe, din limba vie şi din cărţile religioase. Stolul lăcustelor este văzut ca *un nuor sau o negură* şi aceasta trezeşte asociaţia simplă cu *furtuna cu ploaie.* După ce s-a lămurit primejdia lăcustelor (*nuorul cel de lăcuste*), asociaţia se schimbă, subliniindu-se iminenţa primejdiei, care înaintează implacabil, *cum vine o oaste stol.* Catastrofa părăseşte proporţiile normale: *în loc ni s-au luat soarele, urlet, întunecare.* Evocarea pagubelor se menţine la acelaşi nivel: *unde mînea, rămînea pămîntul negru, împuţit : nice frundze, nice pai, ori de iarbă, ori de sămănătură.* Imaginea biblică nu putea să lipsească din această pagină de apocalips: popasul lăcustelor, spre sfîrşitul tabloului, devine *masul mîniei lui Dumnezeu.*

Din cronica lui Ion Neculce merită să fie menţionate aici pasajele în care sînt descrise pustiirile deselor incursiuni militare de pe pămîntul Moldovei.

Ca să evoce natura calmă, domestică, capitalieră, cronicarii au nevoie fie de distanţa în timp, fie de depărtarea meridianului exotic. Iată un pasaj în care se întîlnesc ambele condiţii. El a fost scris de Miron Costin [22]) şi a fost copiat şi de Nicolae Costin în al său *Letopiseţ al ţării Moldovei de la zidirea lumii.* Citatul nostru este din cronica lui Nicolae Costin: „Iaste ţara Italiei plină, cum să zice, ca o rodie de cetăţi şi de oraşe iscusite; mulţime şi desime de oameni, cu bişug de tot feliul de roadă şi iscusenii ; pentru aceia i-au zis rai pămîntului Italiei. A căruia pămîntu, oraşele, grădinile, tocmelele la casă, cu mare desfătare traiului omenesc, cît nu-i în toată lumea supt ceriu, blîndu, voios şi sănătos, nice căldură mare vara nice erni greli. De grîu, de vin bun şi uşor, de undelemn, mare bişug ; poame de tot feliul: chitre, naramze, alămîi, zahăr“ (p. 108). Construcţia frazei este, în unele părţi, greoaie. Asperităţile sintactice sînt absorbite de enumerările, de o surprinzătoare bogăţie lexicală, din acest fragment. Bogăţiile Italiei sînt comunicate printr-o enumerare : *pămîntul, oraşele, grădinile, tocmelele* la casă ; la fel bine-

22) Vezi *De neamul moldovenilor.*

facerile climei: *cer blînd, voios, sănătos*. În acest eden se întîlneşte viţa, cultivată şi apreciată din belşug şi de moldoveni, dar şi fructul exotic: *chitre, naramze, alămîi*.

c) Dacă însemnările asupra naturii sînt sporadice, în schimb portretele oamenilor angajaţi în acţiunea povestită sînt o preocupare permanentă a autorilor de cronici.

Portretul lui Ştefan cel Mare din cronica lui Grigore Ureche este citat întotdeauna ca un model al genului: „Fost-au acestu Ştefan vodă om nu mare de statu, mînios şi de grabă vărsătoriu de sînge nevinovat; de multe ori la ospeţe omorîea fără judeţu. Amintrilea era om întreg la fire, neleneşu, şi lucrul său îl ştiia a-l acoperi şi unde nu gîndiiai, acolo îl aflai. La lucruri de războaie meşter, unde era nevoie însuşi se vîrîea, ca văzîndu-l ai săi, să nu să îndărăptiaze şi pentru aceia raru războiu de nu biruia. Şi unde biruia alţii, nu perdea nădejdea, că ştiindu-să căzut jos, să ridica deasupra biruitorilor“ (p. 11). Deşi adjectivul calificativ este aproape unicul mijloc de portretizare, figura domnitorului este evocată viu. Succesul portretului se datoreşte, în mare măsură, faptului că este scris într-o limbă care aminteşte foarte puternic de graiul viu.

Portretul lui Bogdan, fiul lui Alexandru Lăpuşneanu, este alcătuit cu aceleaşi mijloace, cu singura deosebire că îşi fac loc, mai susţinut, construcţiile negative: „Nice de carte era prost, la călărie sprinten, cu suliţa la halca nu prea lesne vrea avea protivnici, a săgita din arc tare nu putea fi mai bine. Numai ce era mai di treabă domnii lipsiia, că nu cerea bătrînii la sfat, ci de la acei tineri din casă lua învăţătură, iubia glumele şi măscăriile şi jocuri copilăreşti“ (p. 182). Portretul se încheagă în aceleaşi linii simple. Trăsăturile psihice şi fizice formează un tot deplin realizat. Construcţiile negative cu înţeles pozitiv subliniază potrivit firea capricioasă a tînărului domn.

Portretele din cronica lui Miron Costin se bazează, în aceeaşi măsură, pe adjectivele calificative, printre care se disting şi aici cele negative: „Nu era în ceia hire Ieremia vodă, ce era om întreg la toate, nerăpitor, nemîndru, nevărsătoriu de sînge, blîndu, dumnădzăescu, precum mărturiseşte războiul lui cu Răzvan vodă“ (p. 36). Îşi face loc, mai pronunţat, adjectivul dur, ca în cronica lui Ion Neculce: „Domnu Ştefan Tomşea mare vărsătoriu de sînge, gros la hire şi prostatec, cît îi părea că iaste aşe bine cum domnia întîi“ (p. 68).

Cu Miron Costin trăsăturile psihice încep să fie înfăţişate cu cea mai mare grijă. Spiritul didactic al autorului se face simţit puternic şi aici: „Fost-au acest domnu, Radul vodă, deplin la toate şi întreg la hire. Cuvîntul ce-l grăia ca o pravilă era tuturora, giudeţele cu mare dreptate şi socoteală, fără făţărie, cu cinste, iară nemăruia cu voe vegheată“ (p. 69). Fără să insiste asupra trăsăturilor fizice, le notează cînd consideră că legătura stabilită cu cele morale le solicită. După obişnuitul portret moral, pîrcălabul Ştefan este înfăţişat astfel: „Iară la statul trupului său era gîrbov, ghiebos şi la cap cucuiat, cît puteai zice că este adevărat Esop la chip“ (p. 138). Din asociaţiile livreşti pe care le stabileşte îl recunoşti şi aici pe cărturar.

Arta portretului face un simţitor pas înainte cu cronica lui Ion Neculce. Se depăşeşte faza informării exacte, în limitele înguste fixate de naraţiunea istorică. Intervine amănuntul revelator fundat mai întotdeauna pe contraste puternice. Nu lipseşte nici portretul în maniera înaintaşilor, în care informaţia exactă rar se ridică pînă la realizarea literară: „Acest Dosoftei mitropolitul nu era om prost de felul lui; era neam de mazil. Prea învăţat, multe limbi ştia: elineşte, lătineşte, slovineşte şi alte. Adînc din cărţi ştia şi deplin călugăr şi cucernic şi blînd ca un miel" (p. 121). Farmecul portretului rezultă astăzi din unele construcţii uşor arhaice ca: *prea învăţat* şi *adînc din cărţi ştia*.

Efectul celor mai numeroase portrete din cronica lui Ion Neculce se bazează pe larga folosire a contrastelor. Iată portretul lui Şerban vodă Cantacuzino: „...că era om groznic: nu veghè nimărui voia. Om mare la stat, cu ochii ca de bou, harnic şi darnicŭ, milă făcè mare la cei streini, la slujitori. Cheltuiè mult, să-ş facă nume, iar nu să strîngă" (p. 179). Se remarcă juxtapunerea amănuntelor fizice şi psihice. Aprecierea favorabilă stă alături de maliţia usturătoare.

Ion Neculce face uz în portrete de notaţia laconică, sigură şi nu se fereşte de cuvîntul aspru. Constantin Cantemir „era sănătos, mînca bine şi bè bine, semne multe avè pe trup de la războaie, în cap şi la mîini, de pe cîndu fusăse slujitoriu în Ţara Leşească. La stat nu era mare; era gros, burduhos, rumăn la faţă, buzat. Barba îi era albă ca zăpada" (p. 115). Fiecare trăsătură este puternic îngroşată de un epitet dur. Chipul războinicului plin de vitalitate este spiritualizat doar de nota contrastantă adusă de amănuntul de la sfîrşit: „Barba îi era albă ca zăpada". Nobleţea bătrîneţii şterge, în parte, grosolănia războinicului.

Preferinţele cronicarului merg mereu spre aspectele potrivite cu spiritul său batjocoritor chiar cînd portretul este, în general, favorabil: „Acest domnu Costandin-vodă era om prè mic de stat şi de făptură proastă, şi căutătura încrucişetă, şi vorba lui înecată. Dar la hire era nalt, cu mîndrie vrè să s-arate, dar era şi omilenic. Cazne, bătăi rele la oamini nu făcè, nici la singe nu era lacom, şi răbdător mult. Îi era dragă învăţătura, corăspundenţii din toati ţările străine să aibă, prè silitor spre veşti, ca să ştii ce să faci printr-alte ţări, ca să dobîndească numi lăudat la Poartă. Minciunile îi era prè drag a li asculta, numai nu era prè grabnicŭ a faci rău. Giuruiè prè mult unora şi altora, dar la mai mulţi nu da dintr-aceli giuruinţă era om di-l întoarcè şi alţii" (p. 356).

Peste tot, în portretele lui Ion Neculce, spiritul iscoditor al cronicarului se opreşte asupra trăsăturilor contrastante. Citām portretul lui Dumitraşcu vodă Cantacuzino, unul dintre cele mai acide din literatura noastră veche: „Dumitraşco-vodă era un om bătrîn, grec ţarigrădean de neamul lui, de Cantacozoneşti... Şi era om nestătător la voroavă, tălpiz, amăgitor, geambaş de cei de la Fener din Ţarigrad. Şi dup-aceste, după toate, era bătrîn şi curvar. Doamna lui era la Ţarigrad, iar el aice îşi luase o fată a unei rachieriţe de pe Podul Vechiu, anume Arhipoaie, care o chema Aniţa, ţiitoare, de o purta în vedeală între toată boierimea, de-o ţinè în braţi, de-o săruta şi o purta cu sălbi

de galbeni şi cu haine de şahmarand, cu şlic de sobol şi cu multe odoară împodobită. Şi era tînără şi frumoasă şi plină de suleiman, ca o fată de rachieriţă. Şi o trimitè cu carătă domnească, cu siimeni şi cu vornici şi cu comişi dzuoa amidzădze mari pe uliţi, la feridiu şi pe la mănăstiri şi pe la vii, în primblări. Şi făcè şi pe boieri de-ş trimitè giupînesăle cu dînsa. Şi după ce viniè de la primblări, triimitè giupînesilor daruri, canaviţe, bilacoase, căce i-au făcut cinstea de-au mărsu cu dînsa în primblare" (p. 166—167). Portretul domnitorului este foarte expresiv, ca şi al Aniţei. Contrastul dintre pretenţii şi posibilităţi subliniază grotescul din înfăţişarea şi comportarea acestui domn, pînă la aspectul bufon, caricatural. Aici se adaugă, pe linia mijloacelor stilistice, varietatea lexicului. Cuvîntul popular numeşte pe cei care practică dragostea nelegiuită: *curvar*, *ţiitoare*. Alături apare cuvîntul oriental, turcesc, sau levantin, cu pronunţate străluciri exotice, evocînd moliciunea şi lenea: *şahmarand, şlic, canaviţe, belacoase*. Acest lux desfrînat şi nurii rachieriţei creează un senzualism dens, în contrast evident cu decrepitudinea stăpînului acestor bunuri, zugrăvită în culori necruţătoare: „Că el, de bătrîn, dinţi în gură n-avè. Dimineaţa îi încliè de-i punè în gură, iar sara îi descliè cu încrop şi-i punè pe masă" (p. 167).

d) Cele cîteva portrete prezentate pînă aici au înscris în cercul discuţiilor şi problema imaginilor. Am putut observa că apar, pe lîngă epitete, mai ales comparaţii. Foarte rar, se face uz de metaforă.

Comparaţiile stabilesc, de obicei, asociaţii foarte simple. Pornesc de la tot felul de locuţiuni populare, cîteodată prelucrate, dar, de multe ori, numai reproduse. Un loc important îl ocupă comparaţiile frecvente în limba comună din vremea cronicarului şi pînă astăzi. Exemplele sînt numeroase: *le coprinsese ca cu o mreajă calea* (Ureche, p. 104); *Ştefan vodă fiind gata de război ca un leu ce nu-l poate îmblînzi nimenea* (p. 110); *poate zice fieştecine că sîntu ca o fecioară neatinsă şi nesilită* (p. 114); *ca un stejar în toate părţile priveghiia* (p. 134); *ca un roi de prititinderile încunjurară mînăstirea* (p. 144); *ca nişte lupi gata spre vînat ca să înece oaia cea nezlobivă, adică pre Ştefan vodă* (p. 149); *ci ca un păstor bun grijea de oile sale* (p. 153).

Toate exemplele citate sînt legate de viaţa păstorească sau, în general, de viaţa de la ţară. Înrudirea cu imaginile folosite în scrierile religioase este evidentă.

Dacă pînă astăzi se păstrează, în pături foarte largi, amintirea unor domni viteji, neînfricaţi, preocupaţi mereu de gloria de pe cîmpul de bătaie (Ştefan cel Mare, Ştefăniţă, Petru Rareş etc.), aceasta se datoreşte, într-o măsură oarecare şi căldurii cu care au fost povestite războaiele lor de Grigore Ureche. Chiar dacă astăzi astfel de pagini ni se par convenţionale, atunci erau proaspete. Multe din comparaţiile citate evocă fapte de arme.

În cronica lui Miron Costin vom întîlni aproape aceleaşi imagini: *Singur Mihai vodă ca un leu în fruntea războiului* (p. 21); *ca un zidiu stau la războaie* (p. 22); *dînd în Prut ca oile spăimaţi* (p. 95); *cu sabia zmultă da, ca uu dulău într-însul* (p. 152); *ca un miel spre giunghiere* (p. 176); *o oaste care era ca un roi fără matcă* (p. 180). Ni se

pare demn de reţinut faptul că aceste mijloace sînt chemate, mai insistent ca în cronica lui Grigore Ureche, să servească scopuri didactice, intenţii moralizatoare; subliniază, peste tot, tonul sentenţios al cronicii: *Să cunoaşte că aceşti domni, matce direpte au fost aceştii ţări, nu maştihă* (p. 76); *au venit cu domniia Moghilă vodă, feciorul lui Simion vodă, om blîndu, un miel la hire, molcom, nemăruia rău* (p. 77); *mai ales domnii mai mulţi nepriateni au, cum copacii cei mare înalţi mai multe vivoară şi mai mare vînturi sprejenescu* (p. 78). Un exemplu tipic de stil sentenţios, amintind de retorica bisericească, îl oferă pasajul din domnia lui Vasile Lupu în care se povesteşte prăbuşirea acestuia, asociată cataclismelor naturii: „Precum munţii cei înalţi şi malurile cele înalte, cîndu se năruescu de vreo parte, pre cît sintu mai înalţi, pre atîta şi durăt fac mai mare, cîndu să pornescu şi copacii cei înalţi mai mare sunet fac, cînd să oboară, aşe şi casele cele înalte şi întemeiate cu îndelungate vremi, cu mare răzsipă purcegu la cădere cîndu cad. Într-acela chip şi casa lui Vasile vodă, de atîţia ani întemeiată, cu mare cădere şi răzsipă şi apoi şi la deplină stîngere au purcesu de atunce“ (p. 130).

Uneori sînt reproduse diferite locuţiuni populare cu valoare metaforică, ca în exemplul: „În vestea tătîne-său, ce avea la împărăţie, i se dideasă domniia, ce, *cu cît ceriul de pămîntu,* cu atîta de hirea tătîne-său departe, om şi de trup şi de hire slab şi boliac“ (p. 77).

Din nou ne vedem obligaţi să menţionăm distanţa pe care o pune Ion Neculce între opera sa şi aceea a înaintaşilor. Mijloacele de sensibilizare notate pînă acum se găsesc şi în cronica sa. Alături, însă, îşi fac loc, tot mai mult, imaginile rezultate dintr-o prelucrare măiestrită a locuţiunilor populare într-un adevărat model de stil oral. Cronicarul stabileşte, cîteodată, asociaţii noi, îndrăzneală pe care nu şi-o putuseră lua înaintaşii, robiţi imaginilor consacrate (*ca un leu, ca un lup, ca un miel, ca un roi* etc.). Aceste comparaţii sînt lăsate în urmă de imaginile în care sînt prelucrate expresii populare metaforice ca în exemplele: „Iară Duca-vodă, dac-audzi că şed Cantemireştii la casăli lor cu paci, îndată *să-mbrăcă cu cămeşe de gheaţă*“ (p. 220); *pace sulemenită* (p. 220); „*ca cum ar lua oricine cîrpa unii fămei din cap.* Aşè ţinè ei că or lua şi or bate puterea împărăţiei turceşti“ (p.282); „Şi aşè cădè turcii, ca cînd ar cădè nişte pere coapte dintr-unu păr, cîndu-l scutură oamenii“ (p. 286); „şi aşè au oborît pre turci, ca *cum i-ar mătura cu o mătură*“ (p. 286); „*cum ar arde unu stuhu mare, trestie*, pe nişte vînt mare, aşè să vedè focul ieşind din puşci“ (p. 309); „Că sta călărimea, ca cum ar sta pădurea împregiurul obuzului“ (p. 290); „Nădejdea domnului este *ca săninul ceriului* şi *ca înaltul mării:* acmu este senin şi să face nuor acmu este mare lină şi să face fortună“ (p. 306).

Spirit caustic, cronicarul obţine cu ajutorul locuţiunilor populare, cărora ştie să le sporească puterea de concretizare, importante efecte umoristice: „Au stins bine focul cu paie“; „Deci ştiu că l-au făcut ca oaia pe lup“ (p. 226); „Să făcè a nu-i plăcè să priimască domnia, ca şi fata cie ce dzisă unui voinic: «Fă-te tu a mă trage, şi eu oi merge

plîngînd»" (p, 231); „Țin și ei prieteșugul ca cînii vinerea" (p. 381); „Iar hatmanul cu oastea, pre cum mai susu scrii, nici giumătate de ceas n-au zăbăvit și s-au și-ntorsu înapoi fiind grec cu pele de iepuri la spate. Au fugit toată noaptea, făcîndu-să dzuă la Bistriță, negonindu-l nime, nici vădzind pre mine, după cum este vorba că nu fac toate mușțile mere" (p. 378). Prelucrate de cronicar, locuțiunile populare capătă valori noi, își împrospătează forța de sugestie și imprimă oralității stilului o notă specifică acidă.

d) Între procedeele literare prin care cronicarii își înviorează povestirea se situează și dialogul. În loc să noteze sec urcarea lui Ștefan cel Mare pe tron, Grigore Ureche înfățișează adeziunea țării la acest act important într-o încercare de dialog foarte cunoscută: „...și i-au întrebat pre toți: iaste-le voia tuturor să le fie domnu? Și cu toții au strigat într-un glas: «În mulți ani de la Dumnezeu să domnești»" (p. 83). Replica scurtă apare, adeseori, în tot cuprinsul cronicii: „Și fiindu oaste ungurească tocmită de strajă, la margine, i-au întrebatu pe dînșii: «Ce oameni sînteți?» Ei au zis: «Sîntem păscari». Și așa au trecut prin straja ungurească și nimenea nu i-au cunoscut" (p. 144).

Aceste frînturi de dialog au servit, mai tîrziu, prozatorilor ca sursă de inspirație. Iată vorbele lui Alexandru Lăpușneanu din cronică popularizate de cunoscuta nuvelă a lui C. Negruzzi: „De nu mă vor, eu îi voi pre ei și de nu mă iubesc, eu îi iubesc pre dînșii și tot voiu merge, ori cu voie ori fără voie" (p. 177). Socotim că utilizarea acestor fragmente în opera scriitorilor moderni este o dovadă în plus a valorii lor literare.

În legătură cu mînuirea dialogului este surprinzătoare apropierea care se poate face între cronica lui Miron Costin și aceea a lui Ion Neculce. Replica scurtă, aruncînd o lumină neașteptată, realistă, asupra scenei înfățișate, este elementul de bază al acestei asociații. Este interesant că tocmai boierul care avea să piară de sabia despotică a domnului, evocă, în astfel de scene, acte de tiranie: „Ștefan vodă îndată au pus de l-au omorît și pre dînsul răcnindu: «Ai, cîinele, au vrut să moară cu soții»" (p. 30); „Pentru un diiac, care era foarte de treabă de scrisoare, s-au rugat boiarii să-l erte, că iaste cărturariu bun. Au răspuns «Aa, ha, ha, mai cărturar decît dracul nu este altul»" (p. 31); „Domnia lui Ștefan vodă Tomșa cum s-au început în vărsări de sînge, tot așa au trăit. Avea un țigan calò, ce să dzice pierzătoriu de oameni, țigan gras și mare de trup. Acela striga de multe ori înaintea lui, arătîndu pre boiari: «S-au îngrășatu, doamne, berbecii, buni sîntu de giunghiat». Ștefan vodă ridea la aceste cuvinte și dăruia bani țiganului" (p. 31). Cruzimea, lipsa de scrupule, brutalitatea sînt evocate sugestiv. Lectorul modern se înfioară cînd citește vorbele schimbate de domnul țării cu călăul său și rămîne cu imaginea fidelă a unui aspect al relațiilor sociale feudale de la noi, într-o vreme cînd — spune cronicarul — mulți umblau prin țară cu „zilele a mînă".

Dialogul cu întorsături spirituale, cultivat mult de Ion Neculce, îl întîlnim încă în cronica lui Miron Costin: „Iară Barnovschi Vodă

să hie răspuns leahului, la aceste cuvinte a lui: «Dulce este domnia de Moldova!» Iară leahul cătră dînsul: «Iară și obezăle turcești încă sîntu grele!»" (p. 83).

Vorbind de dialog în cronica lui Miron Costin, nu putem trece cu vederea peste pasajele puternic influențate de literatura religioasă, scrise în cunoscutul ton sentențios: „Și hie cîndu, unde este frică, nu încape dragoste. Pentru aceea, întrebînd un împărat pre un dascăl, cum ar hi împărat să hie drag tuturor? Au răspuns: «De nu vei hi, împărate, groaznic nemăruia». Fericiți sîntu aceea domni, cărora țările lor slujescu din dragoste, nu din frică, că frica face urîciune și urîciunea, cît de tîrdziu, tot izbucnește" (p. 31).

În cronica lui Ion Neculce dialogul ocupă locul meritat în oricare producție literară. Apariția sa nu este forțată, nici întîmplătoare. Replicile personajelor sînt sudate perfect corpului cronicii, ca într-o pagină literară scrisă cu intenția de a face literatură. Am pomenit mai înainte despre importanța acestor frînturi de dialog din cronici ca sursă de inspirație pentru scriitorul modern. Am adăuga acum că, așa cum se întîmplă cu toate cărțile difuzate larg, unele din vorbele personajelor cronicii lui Ion Neculce circulă în vorbirea curentă a oamenilor instruiți de la noi ca *izolări* [23]). De cîte ori nu sînt invocate, de acești oameni, pentru a sublinia pregnant atitudinea meditativă a cuiva, vorbele vistiernicului Iordachi către logofătul Gheorghe Ștefan din fragmentul: „Gheorghe Ștefan-vodă, cînd era logofăt mare, au fost ședzind odată în divan cu toiagul în gură. Iar Iordachi Cantacuzino cel bătrîn, velvisternic: «Ce dzici în fluier, dumneata, logofete?» Iar el au răspunsu: «Dzic în fluier, să mi se coboare caprile de la munte, și nu mai vin». El a răspunsu în pildă, și alții nu s-au priceput. Că el aștepta oștile ungurești să vie de preste munte" (p. 116). Aceeași valoare o au și vorbele adresate lui Gheorghe Ștefan de un bivolar bătrîn. Pentru a vedea mai ușor înrudirea lui Ion Neculce cu Creangă, cît și pentru faptul că astfel de pasaje ale literaturii noastre vechi i-au servit maestrului Mihail Sadoveanu ca model pentru multe pagini inspirate, ne permitem să citām în întregime ce-a de-a 31-a povestire din *O samă de cuvinte:* „Gheorghie Ștefan-vodă trecînd cu oaste ungurească prin Roman, să scoată pre Vasilie-vodă din domnie, iar un bivolar bătrîn al lui au ieșit înainte dintr-o cîrciumă, fiind bat, în mijlocul tîrgului. Și au început a rîde și a bate în palme și a dzice: «Dragul badii, Ștefan-vodă, mai bine îți șade în domnie decît în boierie. Așè să mi te porți!» Iar Ștefan-vodă l-au întrebat: «Ce ți-i voia, măi? Iar bivolarul au dzis: «O bute de vin" am negutat și n-am bani să o plătescu, să beu pentru sănătatea mării tali!» Atunce Ștefan-vodă s-au zîmbit a rîde și au dzis la șoltuzul: «Pas'să ți-o plătească». Și au mărsu de au băut butea ce de vin toată, cu soțiile lui cu cine au fost, și au plătit șoltuzul butea cè de vin"(p.116—117). Cu vorbele bivolarului „mai bine îți șade în domnie decît în boierie" se indică, în multe împrejurări, satisfacția că cineva deține locul pe care îl merită.

---

23) Vezi Iorgu Iordan, *Stilistica limbii romîne*, Buc. 1944, p. 293.

În treacăt, amintim şi povestirea a 37-a din *O samă de cuvinte*, o bucată în proză cu o acţiune bine închegată şi un dialog susţinut.

Pasajele în care dialogul imprimă cronicii lui Ion Neculce un caracter literar sînt numeroase. Citām dialogul dintre Dimitrie Cantemir şi boieri cu privire la venirea ruşilor în ţară: „Atunce toţi boierii audzind, s-au bucurat şi au răspunsu cu bucurie cătră vodă şi au dzis: «Bine ai făcut, măria ta, că noi ne temèm cą te-i duce la turci, şi aşè avèm gînd că, de te-om vedè că mergi la turci, te-om părăsi şi ne-om duce de ne-om închina la moscali». Şi le părè bine. Numai Iordachi Ruset vornicul au dzis atunce: «Te-i can grăbit, măria ta, cu chiematul moscalilor. Să fii mai îngăduit, măria ta, pîn' li s-ar fi vădzut puterea». Răspuns-au Dumitraşco-vodă, dzicînd: «Nu mai era vreme a mă mai chivernisi, temîndu-mă ca să nu mă apuce turcii. Că iată şi din dumneavoastră m-aţi părăsit o samă şi nu sinteţi într-un cuvînt şi într-o credinţă cu mine»" (p. 270—271). Se vede, din insistenţa cu care este notată fiecare vorbă rostită în această împrejurare de domn şi de boieri, dorinţa de a motiva acţiunea lui Dimitrie Cantemir, deci şi a sfetnicului său apropiat, Ion Neculce.

Mai puţin în fragmentul citat, unde nota oficială, gravă, nu putea fi abandonată, răceala convenţională, diplomatică, din convorbirile marilor demnitari este coborîtă în alte pasaje pînă la nivelul modului de viaţă ţărănesc. Personajele regale vorbesc ca nişte ţărani moldoveni. Reproducem cuvintele atribuite de cronicar împăratului german: „Măcar că te apuci că m-ei da cîţiva ani cheltuiala oştii, dar nu pociu, că acmu el mă roagă, dar pe urmă, cine ştie, sau m-a ruga, sau ba, că poate să se lungească mulţi ani înainte bătaia. Şi eu am slăbit, că eu nu mă bat numai cu Turcul, şi mă bat şi cu Franţujul" (p. 211).

Merită să fie reţinut umorul ţărănesc din replicile personajelor, cum am putut observa mai ales în fragmentele citate din *O samă de cuvinte*, precum şi comicul gras, rezultat de multe ori din contrastul acestor vorbe cu împrejurarea în care sînt rostite: „Şi s-au pîrît de faţă înaintea Divanului împărătescu. Breslaşi în gura mare strîga: «Vîndutu-ne-i, vîndutu-ne-i, vîndutu-ne-i la cochi-vechi («mezat») ciocoilor, ca pre mascuri şi ca pre oi!» Care numai cè huiè Divanul împărătescu şi se mira toţi paşii şi agalari de pîra ce-i dau»" (p. 239). Această mirare simulată a cronicarului constituie una din particularităţile specifice ale cronicii.

Cronica anonimă despre domnia lui Constantin Brîncoveanu completează posibilităţile de realizare a dialogului în literatura veche. Această cronică aduce un element foarte important: desfăşurarea acţiunii prin dialog. La ceilalţi cronicari, mai puţin la Ion Neculce, de multe ori dialogul este simţit ca un element auxiliar şi nu ca unul absolut necesar, ca o modalitate de exprimare a acţiunii. Anonimul merge, am putea spune, chiar prea departe în acest sens. Acţiunea, aproape peste tot, este povestită de personajele cronicii. Reproducem un fragment chiar de la începutul scrierii: „...începu să zică domnul boierilor: «Dumneavoastră bine ştiţi că eu am fost la casa mea ca un domn. Trăit-am cum am vrut, nimica lipsindu-mi, şi domnia aceasta eu nu o pohtescu,

ca să-mi înmulţescu grijile şi nevoile, ci dumneavoastră m-aţi pohtit, şi fără voia mea m-aţi pusu Domn în vremi ca acestea turburate, încungiuraţi de oşti de vrăşmaşi, ci dar acum trebuieşte cu voia tuturor». Aceiaşi toţi răspunseră: «Toţi vrem, toţi poftim!» Zise ear: «Dacă pohtiţi toţi, mi-e voia şi mie, să-mi daţi un jurămînt înaintea lui Christos, pre cum veţi fi cu dreptate, şi de ar veni vreo primejdie domniei mele despre vreo parte, să staţi cu mine toţi». Şi ziseră toţi: «Să fie aşia!»" (p. 95) [24]).

Dialogul devenit procedeu de a expune faptele petrecute este ameninţat de pierderea naturaleţii. Din această cauză în cronica anonimului nu lipsesc pasajele discursive în vorbirea eroilor. Nu trebuie trecut cu vederea faptul că primejdia este ţinută la distanţă de întorsătura replicilor vii, cu constatări ascuţite, asemănătoare dialogului din cronica lui Ion Neculce: „«Jupîne Haisler, ţi-am adus oaspeţii cari ţi-am scris că-ţi voi aduce, primeşte-i». Ear el răspunse lui Constandin-vodă: «Nu te bucura de această întîmplare, că de am pierdut noi războiul, împăratul nostru mai are ca noi mulţi, ci te bucură de vrăjmaşiul tău Bălăceanu, că au perit, că eŭ pentru ca să-l mîntuescu pre dînsul am căzut în robie, şi de sînt şi rob, astăzi am căzut în robie, ear tu eşti rob de cînd te-au făcut tată-tău»" (p. 114).

Uneori eroii cronicii anonime se exprimă retoric, ca în exemplul: „Dar pînă cînd aceste jafuri, să le faci, Cluciare Costandine, că din nimica eu te-am ridicat şi te-am făcutu slugiariu mare, comisu mare, şi cluciariu mare..." (p. 145).

La sfîrşitul acestor observaţii asupra dialogului în scrierile cronicarilor se impune o concluzie cît se poate de simplă. Literatura istorică înseamnă un progres simţitor şi din acest punct de vedere. Dialogul este unul din elementele fundamentale care fac să se deosebească producţiunile literare ale cronicarilor de scrierile istorice propriu-zise, de proza ştiinţifică în sensul cel mai strict al cuvîntului.

f) S-a vorbit foarte insistent, mai ales în legătură cu cronica lui Ion Neculce, despre oralitatea stilului cronicăresc. Fără să lărgim prea mult discuţia, vom înşira principalele elemente prin care se realizează această oralitate: locuţiunile populare, formulele de tot felul prin care se fac referiri la mersul acţiunii sau se introduc aceste locuţiuni, trecerile de la stilul direct la cel indirect, mulţimea producţiunilor gnomice: proverbe, zicători, maxime populare. Toate aceste elemente imprimă măcar în unele fragmente din cronici o atmosferă specială, de poveste rostită la şezătoare. Pentru că am subliniat, ori de cîte ori s-a ivit ocazia, mai ales în acest capitol, şi în altele, oralitatea stilului cronicăresc, nu facem aici o discuţie amplă. Ţinem să înregistrăm în acest paragraf doar cîteva exemple dintr-un număr foarte bogat şi, de aceea, la îndemîna oricui, de proverbe şi zicători din cronica lui Ion Neculce, precum şi formulele prin care sînt introduse: „Un cuvînt prost ce dzice: «Cu iarba cè uscată arde şi cea verde»" (p. 308); „Precum să dzice:

24) Am modernizat, în parte, textul din *Magazin istoric pentru Dacia*, evitînd ortografia etimologistă a acestei publicaţii.

«domnu bogat şi fără sfat»" (p. 318); „după cum să dzice: «nu sînt în toate zilele Paştile»" (p. 442) etc. Bogăţia expresiilor idiomatice întregesc, în mod necesar, seria „zicerilor tipice" din cronici. „Ş-aşè au lipsit de n-au luat domnia cît ş-ar rumpe un păr" (p. 209).

Elementele discutate în acest capitol, paragrafele *a—f*, credem că ne îndreptăţesc să vorbim de cronici ca de primele monumente ale prozei artistice romîneşti.

Operele cronicarilor romîni n-au cunoscut difuzarea largă a tiparului decît foarte tîrziu, în prima jumătate a secolului al XIX-lea, deci după două veacuri de la scrierea cronicii lui Grigore Ureche. Contribuţia cronicarilor la dezvoltarea limbii literare romîneşti a fost considerată, din această cauză, lipsită de adîncime. N-a fost cercetată, întotdeauna, în toate implicaţiile ei. Cărturarii romîni din sec. al XIX-lea, care şi-au pus, cu insistenţă, problema originii limbii noastre literare, începînd cu Ion Heliade Rădulescu, au subliniat, îndeosebi, importanţa tipăriturilor religioase din acest punct de vedere. Nu intră în intenţiile noastre să diminuăm rolul *Cazaniilor, Psaltirii* şi *Bibliei* în fixarea începuturilor limbii literare romîneşti. Socotim însă că trebuie reconsiderată importanţa activităţii cronicarilor la făurirea şi dezvoltarea limbii noastre literare. Cronicile, deşi circulau în manuscris, trebuie să fi fost citite mult. Curteanul romîn, mare boier sau slujbaş neînsemnat, din secolele XVII—XVIII trebuie să fi simţit mai puternică tentaţia literaturii istorice decît a traducerilor religioase. Conţinutul cronicilor, în care intrigile boiereşti, de curte, joacă un rol atît de important, îi făceau interesaţi să se difuzeze aceste cărţi în copii cît mai numeroase. Patima care transpare din foarte multe pagini de cronică răscolesc adînc resentimentele cititorilor din acel timp. Ei îşi recunoşteau în aceste pagini propriile lor intenţii, propriile lor aspiraţii, gîndurile lor, cîteodată luminoase, încălzite de un patriotism sincer, dar, de multe ori, întunecate, ca şi crima plănuită. Omul de curte din secolul al XVII-lea şi al XVIII-lea îşi recunoştea propria sa exitenţă în existenţele boierilor şi domnilor despre care vorbea cronica. Se poate imagina un conţinut mai viu şi mai ispititor pentru curteanul din acea epocă? Cronicarul i se adresează direct. Îi cere „fratelui cititor" să judece faptele oamenilor şi să ia aminte la desfăşurarea evenimentelor povestite şi din experienţa pe care le-o înfăţişează cronica să înveţe. Invitaţia aceasta nu putea rămîne fără răspuns. Concluzia că manuscrisele cronicilor, în zeci şi zeci de copii trebuie să fi circulat, din mînă în mînă, pînă la ferfeniţire, pe la mulţi ştiutori de carte din secolele trecute, se impune firesc. Alături de literatura religioasă, literatura istorică a jucat un rol important la făurirea şi dezvoltarea limbii literare romîneşti. Faptul că scrierile istorice n-au fost tipărite, nu putea impieta prea mult asupra rolului lor în îmbogăţirea limbii literare. Cititorii din secolele XVII şi XVIII au învăţat din cronici nu numai „a dare răspunsuri la sfaturi ori de taină, ori de oştire, ori de voroave, la domni şi la noroade de cinste"[25]), dar şi o serie de termeni noi introduşi de învăţaţii cronicari în limba

25) Ion Neculce, *op. cit.*,[6]) p. 104.

romînă, precum şi o anumită sprinteneală a limbii, ajunsă în pragul fazei cînd putea să primească marea literatură.

Tipărite în secolul al XIX-lea şi retipărite, după aceea, în diferite ediţii, pînă la cele apărute recent la E.S.P.L.A., cronicile îşi au un număr credincios de cititori şi astăzi. Exercită o puternică influenţă asupra limbii literare artistice în vremea noastră, ca şi acum o sută şi mai bine de ani cînd îşi scria C. Negruzzi nuvela istorică *Alexandru Lăpuşneanu*. De atunci şi pînă în vremea lui Sadoveanu, stilul cronicăresc a lăsat urme puternice în limba literaturii artistice. Recitiţi *Zodia cancerului* şi comparaţi această nepreţuită operă a maestrului Sadoveanu cu capitolele respective din cronica lui Ion Neculce. Farmecul uşor arhaic al limbii cronicarului a fost ridicat la o treaptă nouă, superioară, de Mihail Sadoveanu, aşa cum făcuse în poezie, mai înainte, geniul lui Eminescu cu o serie de termeni şi de construcţii arhaice. Limba literară artistică modernă îşi are unul din izvoarele cele mai bogate în modesta literatură cronicărească din secolele XVII şi XVIII. Faptul acesta subliniază puternic importanta contribuţie a acestor cărturari la dezvoltarea limbii literare româneşti.

Catedra de Limba romînă

К ВОПРОСУ О РОЛИ МОЛДАВСКИХ И ВАЛАШСКИХ ЛЕТОПИСЦЕВ В РАЗВИТИИ РУМЫНСКОГО ЛИТЕРАТУРНОГО ЯЗЫКА

Краткое содержание

Румынские летописи получили широкое распространение в печати сравнительно недавно, а именно в первой половине XIX века, т. е. через двести лет после создания хроники Григория Уреке. По этой причине считалось, что роль летописцев в развитии румынского литературного языка была незначительной. Начиная с Иона Хелиаде Рэдулеску, представители румынской культуры XIX столетия, занимаясь вопросом о происхождении нашего литературного языка, придавали особое значение печатным памятникам религиозного характера. Тот факт, что произведения исторического жанра не печатались в своё время ещё не означает, что они не играли никакой роли в обогащении румынского литературного языка. Многочисленные летописные рукописи имели широкое распространение и были известны всем грамотным людям того времени. Румынские читатели XVII и XVIII в. в. усвоивали из хроник не только умение „ответить на тайные советы правителей“, но и целый ряд новых терминов, внесённых летописцами—книжниками в наш язык, а также и рад выразительных средств, открывающих путь художественной литературе.

В XVII в, а также в первой половине XVIII столетия, т. е. в период расцвета летописной литературы, мы ещё далеки от признания единого литературного языка. Летописцы пишут под влиянием народных говоров

своей области. По наряду с диалектальными особенностями, у одного и того же летописца и нередко, на одной и той же странице, появляются и формы, ставшие впоследствии литературными. В этом отражаются, с одной стороны, положение, существующее в то время в разговорной речи Молдовы и Валахии, а с другой стороны, колебания в графике. Так, в области синтаксиса мы наблюдаем всё более очевидное проникновение конструкций, свойственных народным говорам, в литературный язык (у Григория Уреке и, особенно, у Иона Некульче). Наоборот, благодаря таким летописцам, как Мирон Костин, Николае Костин и Стольник Константин Кантакузино заметен научный стиль румынского языка, о чём свидетельствуют, между прочим, синтаксические конструкции книжного характера, напоминавшие латинские обороты, по образцу которых они возникали.

Выводы, вытекающие из анализа лексики летописей, представляются нам исключительно важными. Эти произведения содержат в зародыше элементы, которые намного позже составят основу словаря современного румынского литературного языка. Мы наблюдаем тут первые попытки восполнить крупные пробелы, имевшиеся в нашей научной и технической терминологии пока посредством внесения некоторых из основных терминов, свойственных тем областям науки, которые были доступны нам в XVII и XVIII в. в. Появление этого скромного начала представляется нам более важным, нежели многочисленные тюркизмы и славянизмы, подлежащие утрате вместе со старыми общественными и экономическими явлениями, которые они обозначали.

Летописи оказывают сильное влияние на литературный язык художественных произведений нашего времени точно так же, как и сто лет тому назад, когда они печатались впервые. Современный румынский литературный язык имеет один из своих богатейших источников в скромной летописной литературе XVII и XVIII столетий. Этот факт особенно указывает на важную роль их авторов в развитии румынского литературного языка.

LA CONTRIBUTION DES GRANDS CHONIQUEURS MOLDAVES ET VALAQUES AU DÉVELOPPEMENT DE LA LANGUE LITTÉRAIRE

Résumé

Les oeuvres des chroniqueurs roumains n'ont pas connu une très large diffusion, ayant été imprimées très tard, dans la première moitié du XIX-e siècle: Grigore Ureche, par exemple, avait écrit sa chronique deux siècles auparavant. C'est pourquoi la contribution des chroniqueurs a passé pour superficielle. Nos érudits du XIX-e siècle, à partir de Heliade Rădulescu, qui ont beaucoup insisté sur le problème de l'origine de notre langue littéraire, ont accordé, de ce point de vue, une attention spéciale à nos anciens livres religieux. Le fait que les ouvrages historiques des chroniqueurs ne furent pas imprimés en leur

temps, ne pouvaient aucunement empiéter sur la contribution qu'ils ont apportée à l'enrichissement de la langue littéraire. Les manuscrits des chroniques, en de dizaines de copies, auront dû, probablement, circuler de main en main parmi nombre de gens instruits du temps. Les lecteurs roumains du XVII^e et XVIII^e siècles ont trouvé dans les chroniques non seulement des „réponses à donner aux conseils secrets des princes régnants“, mais aussi une foule de termes nouvellement introduits dans le roumain par les chroniqueurs savants, ainsi qu'une certaine aisance d'expression portée jusqu'au point où on pouvait ouvrir les portes à l'entrée de la grande littérature.

Au XVII^e siècle et dans la première moitié du XVIII^e, époque florissante pour la littérature des chroniques, nous sommes encore loin d'une langue littéraire unitaire. Les chroniqueurs subissent une forte influence des patois de leurs régions natales. Chez un même chroniqueur apparaissent, à côté des formes populaires et souvent sur une même page des formes qui, plus tard, s'imposeront à la langue littéraire. C'est là que se reflète le spécifique de la langue parlée alors en Moldavie et en Valachie de même que les oscillations de la langue écrite. Du point de vue syntaxique s'imposent dans la langue littéraire, de plus en plus évidentes, les constructions populaires employées par Grigore Ureche et par Ion Neculce. Au contraire, dans les oeuvres des chroniqueurs érudits: Miron Costin, Nicolae Costin et Stolnicul Constantin Cantacuzène apparaît une tentative rudimentaire de style scientifique, style qui manie des constructions syntaxiques, livresques d'après les modèles latins.

A force de contrôler le lexique des chroniques on peut dégager des conclusions qui nous semblent partculièrement importantes. Ces écrits renferment, en germe, des éléments qui constitueront le fond lexical de la langue littéraire roumaine moderne. On y observe une première préoccupation de remplir les grandes lacunes existentes dans la terminologie scientifique et technique par l'introduction de quelques termes principaux, nécessaires chez nous aux XVII^e et XVIII^e siècles. L'apparition d'un vocabulaire techique moderne, pauvre et rudimentaire la considérons-nous beaucoup plus importante que ne l'étaient les nombreux termes turcs el slavons destinés à disparaître en même temps que l'ancien régime social et économique qu'ils représentaient.

Les chroniques exercent encore de nos jours une forte influence sur la langue littéraire artistique, comme elles l'avaient fait un siècle auparavant, au moment où elles venaient d'être imprimées. En puisant dans cette modeste littérature historique du XVII^e et XVIII^e siècles, la langue littéraire artistique moderne y trouve l'une de ses sources les plus riches. Par cela même s'affirme, en toute évidence, la contribution des chroniqueurs au développement de notre langue littéraire.

MATEI I. CARAGIALE, UN ARTIST AL CONTRASTELOR

DE

ECAT. TEODORESCU

Comunicare prezentată în sesiunea științifică a Universității „Al. I. Cuza" din 24—26 mai 1956

Dacă n-am fi avut mărturia lui Cezar Petrescu „Am rămas uimit prin cîte mîini ale tinerilor scriitori de azi am văzut circulînd ca un model de artă desăvîrşită volumul lui Matei Caragiale intitulat *Craii de Curtea Veche*" [1]) am fi crezut, pornind de la tăcerea care stăruie în jurul numelui lui M. Caragiale că e de mult uitat. Rîndurile lui C. Petrescu înlătură presupunerea pe care întotdeauna am dorit-o falsă. Şi totuşi... cartea şi autorul spre care generaţia scriitorilor noştri tineri se îndreaptă cu atîta dragoste şi înţelegere sînt neglijate de critica noastră, care, nici măcar la împlinirea a douăzeci de ani de la moartea autorului, (m. 17 ianuarie, 1936) n-a scris un singur rînd, fără să mai vorbim de reeditarea operei lui [2]).

Acum doi ani, Petru Dumitriu scria frumos în *Dac-aş fi cronicar* [3]) despre „culoarea" şi „strălucirea ca de odăjdii scumpe" a stilului lui M. Caragiale. Acele puţine rînduri de preţ ne-au făcut să nutrim speranţa că M. Caragiale va fi reeditat. La numai două luni Cezar Petrescu îl pomeneşte din nou, altfel oarecum decît P. Dumitriu, foarte probabil şi pentru faptul că se referea la întreaga lui operă: „creaţia literară a lui M. Caragiale devenise de cea mai dubioasă calitate. Snobism, false rafinamente artistice, oscar-wildisme de duzină, tot ce a detestat şi demascat marele nostru Caragiale îşi dăduse întîlnire în pretenţioasele

1) Cezar Petrescu, *Tot în legătură cu limba literară, cu stilul şi cu multe altele*, Contemporanul, nr. 2, iulie, 1954.

2) De la data prezentării lucrării au mai apărut o serie de articole, privind opera lui M. Caragiale dintre care cităm: 1) Oscar Lemnaru, (Cronica limbii literare). *Un desăvîrşit artist al stilului: Matei I. Caragiale*, Viaţa Romînească, anul IX, nr. 10, oct. 1956. Radu Albala, *Cu privire la Matei I. Caragiale*, (Note şi polemici), Contemporanul nr. 50 (532) din 14 dec. 1956.

3) Petru Dumitriu, *Dac-aş fi cronicar*, Gazeta literară, anul I, nr. 4, 1954.

povestiri fantastico-estetice care apăreau din cînd în cînd sub semnătura fiului său mai mare...

Craii de Curtea Veche însemnau cu totul altceva. Un reviriment. Din nou o mare făgăduială...

Limba era pitorească, lucrată de un meşter stăpîn acum pe arta scrisului, dar de un anacronism inadmisibil"[4]).

De atunci au trecut doi ani, în legătură cu M. Caragiale, scriitorul care a dat literaturii noastre, fie chiar prin această singură operă, un dar de valoare, aceeaşi tăcere. Această ezitare în luarea unei atitudini pare a nu-şi găsi explicaţie. Limitele? Nu este singurul care le are, iar dacă ar fi să admitem cu Cezar Petrescu „efectul nociv" pe care romanul Craii de Curtea Veche îl are asupra tinerilor lipsiţi de orientare, tocmai acest fapt pare a reclama intervenţia imediată a criticii, datoare să ni-l redea pe M. Caragiale în adevărata lui lumină.

Romanul Craii de Curtea Veche este romanul societăţii disolute bucureştene din anii 1910-1912. „Bucureştii rămăsese credincios vechii sale datini de stricăciune... Şi totuşi, desfrîul mă uimi mai puţin decît descreierarea ce domnea în toate rîndurile, mărturisesc că nu mă aşteptam să văd dospind ţicneli atît de numeroase, şi de felurite, să întîlnesc atîta nebunie slobodă"[5]).

Eroii, unii Paşadia, Pantazi—reprezentanţi ai aristocraţiei—crai de veche curte, alţii, Arnotenii, dar mai cu seamă Pirgu, burghezi sau în drum spre îmburghezire, sînt avîntaţi orbeşte spre lumea de blestemăţii şi turpitudini a vieţii de noapte din Bucureştiul pomeniţilor ani.

Reflectare a tot ce era „tarat, ratat şi declasat" în societatea bucureşteană de atunci, privită, cînd e vorba de cei care apun şi în distincţia ei intelectuală, sinteză a extremelor, limba Crailor de Curtea Veche este o desăvîrşită îmbinare a vocabulelor corupte şi pure, ticăloase şi înţelepte, vulgare şi sublime, ca însăşi viaţa cuprinsă în paginile cărţii.

Sînt de aceea în măsură nu numai să surprindă, dar să uimească chiar cele spuse tot de Cezar Petrescu în legătură cu Craii de Curtea Veche, acest „model de dezarmonie între conţinut şi limbă, ...o anacronică măiestrie de faur şi ...o mare eroare artistică, reparabilă întru totul printr-o simplă deplasare de date"[6]). Despre presupusul anacronism al limbii s-a scris[7]) şi s-a dovedit clar că între 1885 limba noastră se schimbase prea puţin ca să mai fie reclamată cu atîta insistenţă deplasarea de date. Atenţia noastră nu este de aceea reţinută nici de cele cîteva arhaisme (*gvardie, proviant-maistru, vistavoi, zurba* etc.), fără semnificaţia tipicului, nici de unele fonetisme particulare ca , *fermec, estimp, tutulor* etc. nu lipsite de altfel de anumite rezonanţe, ci se în-

4) Cezar Petrescu, *art. citat* [1]).

5) Matei Caragiale, *Craii de Curtea Veche*, editura Cartea romînească, Buc. 1929, p. 47.

6) Cezar Petrescu, *art. cit.* [1]).

7) Iorgu Iordan, *Limbă literară*, Limba romînă, nr. 6.

dreaptă spre acea presupusă dezarmonie dintre conținut și limbă, care ar putea fi interpretată și altfel de cum a înțeles-o Cezar Petrescu.

Spărgînd cu îndrăzneală vechile norme și dînd prin aceasta drepturi deopotrivă cuvintelor pînă atunci „parcate în caste“ (expresia aparține lui Victor Hugo), Matei Caragiale este printre puținii scriitori romîni care face loc în literatură, nu dintr-o răzvrătire lipsită de sens, ci dintr-o înțelegere reală a artei, elementului argotic.

Denunțarea fără rezervă și fără discreție a viciului, puternica și stăruitoarea dare în vileag a corupției, explică prezența cuvîntului trivial și repulsiv: „Deschisă vraiște oricînd și oricui, casa lor, contopire de *ospătărie* și de *han*, de *tripou*, de *bordel* și de *balamuc*, era locul de întîlnire al lumii *deochiaților*, *deșuchiaților* timpului: jucătorii și chefliii de meserie, *dezdrumații*, *poticniții* și *căzuții*, *curățații* rămași în vînt, *chinuiții* de pofta traiului fără muncă și mai presus de putere gata de orice ca să și-o satisfacă, apoi femeile, mai respingătoare încă: bătrîne *mucegăite* la masa verde, somnoroase și arțăgoase, cu mîinile tremurînd pe bani și pe carte, tinere desmăritate cel puțin o dată... O pîclă *rîncedă* de viciu apasă veștejitoare asupra mizeriei decorului—tot ce se vedea acolo, la lumina *lipicioasă* cernută prin fustele crețe de hîrtie trandafirie de la lămpi nu numai că era urît și de soiul cel mai prost, dar ieșit de soare, pătat de igrasie, prăfuit și afumat, mîncat de cari sau de molii, șchiop sau schilod, ciobit, rupt sau desperechiat“ [8]).

Oameni purtînd stigmatul viciului și al decăderii apar în paginile cărții sub semnul defectelor lor, care, ridicate prin dominantă la rangul de nume, dau independență calificativelor de totdeauna—adjectivele—substantivîndu-le: *dezdrumații, poticniții, căzuții, curățații, chinuiții* de pofta traiului.

Ceea ce caracterizează scrisul său este cum ne dovedește chiar acest prim exemplu, fie acumularea juxtapusă a elementelor (adjective sau substantive mai cu seamă, mai rar verbe), aglomerate parcă din teama de a nu omite nimic, fie alternarea ritmată prin coordonare și subordonare a cuvintelor care se opun sau se înrudesc: *ospătărie* și *han, tripou, bordel* și *balamuc, deochiați* și *deșuchiați* etc.

Notația autorului se oprește cu insistență la defectele lucrurilor, la defectele fizice și morale ale lumii ființelor. Calificativul, indiferent de natura lui, angajînd toate simțurile (tactil, gustativ, vizual etc.) are o mare putere de concretizare: lumina lămpii e *lipicioasă*, pîcla de viciu *rîncedă*, bătrînele învechite la masa de joc *mucegăite*, totul *„ieșit de soare, pătat de igrasie, prăfuit* și *afumat, mîncat de cari* sau *de molii, șchiop* sau *schilod, ciobit, rupt...“* Această raportare la realitate, străină de orice artificiu se transformă pe alocuri în naturalism.

Dar pentru nimic și nimeni altul n-a cheltuit M. Caragiale atîta amar de cruzimi ca pentru Gore Pirgu, acest „chimiță“ cu suflet de hingher și de cioclu“, „lichea fără seamăn și fără pereche“ „cu mutra obraznică de marțafoi“, „de mic stricat pînă la măduvă“, „giolar, rișcar,

8) Matei Caragiale, *op cit.*, 5) p. 133.

slujnicar, înhăitat cu toţi codoşii şi măsluitorii", „faurul ruinei cîtorva feciori de bani gata şi al mai multor femei", „în sînge [cu] dorul de dezmăţare ţigănească de odinioară de la noi, cu dragostele la mahala, chefurile la mănăstire, cîntecele fără perdea..."

Autorul nu face nici un fel de economie de date în alcătuirea biografiei odiosului Gore Pirgu. Asociaţiile se stabilesc fără trudă, una sugerînd-o parcă pe cealaltă: *giolar, rişcar, slujnicar, codoş, măsluitor...*, izvorăsc spontan din invectiva care nu alege, ci, dezlănţuită, revarsă pînă la epuizare ocările, injuriile: *chimiţă cu sufet de hingher şi de cioclu, lichea fără seamăn şi fără pereche, mutra obraznică de marţafoi etc.*

Cuvîntul e trezit mai ales cînd e folosit direct de Pirgu: „La mai mare solzoşia ta... al nostru eşti. Umbli să-ţi laşi lapţii cu folos. Bre cum te mai înfingeai în undiţă la Masinca, o luaşi în undiţă pe coarda razachie, cu sacîz dulce, uşor. Ce pramatie : faci pe cocoşul, cotoi mare dumnealui. Ei, dar ai de învăţat încă multe, eşti junic; ca să le fii pe plac maimuţelor trebuie să fii porc şi cu şoricul gros. Şi mai ales nu tîrnosi manganul că te usuci; de ţi-a mirosit cumva a pagubă, împinge măgarul mai departe, ştii vorba: malac să fie că broaşte... Dacă vezi însă că ridică coada, nu te pierde, ia-o înainte oblu, berbeceşte, ca pînă de iarnă că te văz crap îmblănit"[9]) sau, vorbind despre Arnoteni: „La drept vorbind era un maimuţoi, dar cucoana Elvira ce matroană, şi fetele, nişte cotoşmane, nişte armăsăroaice"[10]). Conexiunile sale sociale, lipsa de ocupaţie, desfrîul şi orgiile cărora li se da cu toată plăcerea se reflectă perfect în acest fel, aproape unic, de a vorbi. Jocul de cărţi şi femeile fiind „singurele lucruri de care ştia să vorbească" localurile singurul mediu prielnic de afirmare a „personalităţii" sale, explică apoi prezenţa termenilor şi expresiilor privitoare la jocul de cărţi: *maus, drum de fier, pocher, trei-benţi, pul-secret, întîlnire* cu atributul specific *uriaşă* (întîlnire uriaşă), *a intra mesa, a se curăţa* etc., la băuturi, începînd cu cele mai alese: *şampanie, bordeaux, bourgogne,* pînă la cele mai ordinare *prăştină, trascău, poşircă, ţuicăreală* „care prelungită în doi e *doză* pentru adulţi", indiferent dacă apar direct în vorbirea lui Pirgu sau a autorului. Conceptul de femeie stricată însă le întrece pe toate celelalte. Începînd cu popularul *muiere*, cu neologismul de mult compromis *damă*, cu turcescul *cadînă* (care îşi păstrează rar nuanţele afective), mahalaua şi argoul sînt extrem de darnice; *şlampătă, pupuică, cocoşneţe, marcoave, şteoalfe, cotoşmane, armăsăroaice, putoare, paparudă, paciaură, otrăvuri, rable de pripas, trezitură, răsuflătură* etc. Uneori o singură frază concentrează atîtea elemente vulgare încît limitele par a fi depăşite: „Cu totul altceva îi plăcea lui [Pirgu], simţurile sale ce arătau respingere tocmai de ce e venust şi pur nu se mai deşteptau decît la beţie şi atunci îi trebuiau femei *schiloade, ştirbe, cocoşate* sau *borţoase* şi mai ales peste măsură de grase şi de trupeşe, *huidume* şi *namile* rupînd cîntarul la Sf. Gheorghe, *geamale, baldîre, balcîze*"[11]). Această stă-

9) Matei Caragiale, *op. cit.*,[5]) p. 130.
10) *Ibid.*,[5]) p. 118.
11) M. Caragiale, *op. cit.*,[5]), p. 57.

ruinţă în obscenitate şi scabros care pare a răni pînă şi auzul este totuşi de un pitoresc care înfioară. „Riscul literar al acestei descrieri —spune acad. Tudor Vianu—este compensat prin jocul alternanţelor şi nici un alt scriitor nu l-ar mai putea încerca vreodată, dacă, asemeni lui M. Caragiale, n-ar dispune de puterea ascensiunii lui către înaltele trepte ale fervorii lirice şi de acea virtute a dispreţului care se lasă parcă hipnotizată de ceea ce o stîrneşte şi o întărîtă mai aprig" [12]).

Cînd tensiunea urcă prea mult tehnica artistului se schimbă, reproducerea e substituită prin sugerare: „iar de greţoşeniile la care se deda vorbea atît de zdrenţăros încît ar fi făcut să se ruşineze, dacă l-ar fi înţeles, porcii chiar şi maimuţele" [13])—sau despre Poponel „unul din edecurile ministerului treburilor din afară": „ca să-l descriu ar trebui să-mi înting pana în puroi şi în mocirlă şi la această îndeletnicire nu mi-aş pîngări numai pana, dar aş spurca mocirla, chiar şi puroiul" [14]).

Argoul sau, în sfîrşit, vorbirea periferică oferă scriitorului o bogată colecţie verbală din care acesta foloseşte cu inegalabile puteri sugestive exemplarele cele mai pregnante.

În timp ce craii, trei, aruncau doar „scurte priviri cotoieşti cucoanelor de la mesele vecine", Pirgu „*pisa* cu neruşinare o negustorească cu faţa aprinsă sub suliman, înfoiată şi înzorzonată" [15]). Insistenţa şi impertinenţa privirilor lui, îndreptate, direct, fără ocolişuri, asupra negustoresei sulemenite, se concretizează cu o eficienţă deosebită în acest verb durativ: *pisa*, cerut nu numai de acţiunea însăşi ci, pare-se, chiar de obiectul asupra căruia ea se îndreaptă: negustoreasa „cu faţa aprinsă sub suliman, înfoiată şi înzorzonată".

„Însoţitorii şi-i *dejuga* [Pirgu] fără să mai ceară încuviinţare de-a dreptul la masa noastră" [16]). Transferul verbului *dejuga* din lumea animală în cea umană degradează, coborînd pînă la dobitoc, ceata desfrînaţilor tîrîtă de Pirgu, sforar neîntrecut, care *juca giurgiuna* (ducea de nas) tot tîrgul.

Verbe ca *a îngăla, îmbăloşa, fleorţăi, scălămbăni,* formule expresive prin semnificaţia şi noutatea lor ca: *îţi sună coliva* sinonimă cu „îţi sună ceasul morţii", *a-ţi face capul ciulama*, corespunzînd zicalei „a-ţi face capul calendar" şi altele, servesc aceloraşi scopuri artistice: caracterizarea şi tipizarea.

Imoderaţia verbală nu defineşte evident vreo dispoziţie sau preferinţă a autorului în această direcţie, ci are incontestabil o funcţie critică pe care cuvîntul cuminte n-ar fi putut-o sugera cu aceeaşi eficacitate. Panorama desfrîului, a decăderii şi a descompunerii n-ar fi fost tot atît de vastă, dacă autorul ar fi păgubit-o de cruzimea şi virulenţa cuvîntului vulgar.

---

12) T. Vianu, *Arta prozatorilor romîni*, p. 365,
13) M Caragiale, *op. cit.*, [5]) p. 57.
14) *Ibid.*, [5]) 58.
15) *Ibid.*, [5]) p. 18.
16) M. Caragiale, *op. cit.*, [5]) p. 18.

Graţie tocmai acestei potenţări a limbajului, Gore Pırgu ne apare ca expresia tipică a abjecţiunii.

Eroii lui Caragiale tatăl „sînt lipsiţi de vulgaritate sufletească—spune G. Călinescu— ...Mitică e bîrfitor, lichea şi intrigant mai mult din limbuţie" [17]), Gore Pirgu însă e secătură, canalie, ros de vicii, mînat înverşunat să facă carieră. Voinţa şi „calităţile" lui l-au făcut „milionar, însurat cu zestre şi despărţit cu filodormă... prefect, deputat, senator, ministru plenipotenţiar" [18]). Prin Gore Pirgu, Matei Caragiale a realizat un exemplar tipic al societăţii burgheze bucureştene de prin 1910—1912 şi a surprins admirabil parvenitul care „în afară de înjurăturile neaoşe a căror deprindere îi rămăsese scumpă nu mai vorbea decît franţuzeşte şi cît mai tare, ca să-l audă toată lumea" [19]).

O dată ajuns Gore Pirgu se supune tuturor practicilor care se potrivesc unui om de lume. Acest „vrăjmaş al slovei tipărite" cumpără pînă şi cărţi, pe Montaigne chiar, care e „drăguţ, are părţile lui", aşa cum altădată opina despre jocurile de noroc pe care le mai făceau să trăiască doar alunarii.

Aprecierile, selecţii toate din viaţa lui obişnuită, comportările şi mai ales felul său de a vorbi, ne îngăduie să-i cunoaştem categoria socială, morală şi intelectuală.

C nd Gore Pirgu nu mai este prezent, iar desfrîul rămîne dincolo de „sălaşul desfătărilor grave ale duhului", cuvîntul de rînd, vulgar şi obscen, greu îşi mai găseşte loc şi justificare. Departe de aburii acri ai vinului şi ai desfrîului, de stricăciune şi josnicie, e o altă viaţă, căreia autorul îi închină pagini de un farmec rar întîlnit. Călătorii mirifice prin istoria şi literatura mai tuturor ţărilor şi veacurilor, cu precădere al XVIII-lea ; peregrinări imaginare pe mările „elene şi latine", prin pădurile adînci ale Amazonului, „pe întinsul oceanului pacinic", dezvăluie un „stăpîn pe meşteşugul de a zugrăvi cu vorba", aşa cum însuşi Matei Caragiale spune despre unul din eroii cărţii.

Fraza se distilează, se purifică. Eliberîndu-se de povara cuvîntului aspru şi respingător ea capătă limpezimi de safir. „În faţa frumosului, lămuri el, singurătatea devine apăsătoare, şi e o seară prea frumoasă domnule, o seară de basm şi de vis. Asemenea seri se întorc zice-se de demult ; în taina lor le plăcea meşterilor cei vechi să întruchipeze unele legende sacre, rareori însă penelul celor mai iscusiţi chiar a izbutit să le redea umbra limpede în toată albastra-i străvezime. E seara izgonirii Agarei, seara fugii în Egipt. Pare că fascinată, vremea însăşi conteneşte mersul şi în văzduhul fluid nici o adiere, în frunzişuri nici un murmur, pe luciul apei nici un fior" [20]).

Acest înzestrat pictor al serii, al mării, al florilor, al interioarelor şi al oamenilor dispune cu atîta artă culorile încît stilul e cînd „străveziu", pur ca aici, cînd bogat, strălucitor ca în cele ce urmează: „se

17) G. Călinescu, *Istoria literaturii romîne*, Buc., 1941, p. 442.
18) M. Caragiale, *op. cit.*, [5]) p. 158.
19) M. Caragiale, *op. cit.*, [5]) p. 148.
20) M. Caragiale, *op. cit.*, [5]) p. 36.

scoaseră pentru întîia oară din dulapuri şi lăzi pînzeturile de masă de olanda, argintăria suflată cu aur. Sofrageria fu bogat înflorită cu trandafiri galbeni ce căpătau străvezimi de ceară în galeşa lumină chihlibărie a acelei dulcegi zile de toamnă... După masă, trecurăm într-o încăpere de cel mai preţios rococo vienez. Îmbrăcată toată pereţi şi mobile în mătase şofranie cu poleieli de argint, întruchipînd flori de nufăr“ [21]).

Un imn închinat frumosului, rînduri ca acestea spulberă impresia neplăcută pe care, poate, a creat-o pentru moment violenţa limbajului.

Matei Caragiale are o deosebită capacitate de a sugera culorile şi nu atît prin invocarea cuvîntului consacrat, nume de culoare, mat de obicei, lipsit de reflexe cînd e folosit prin el însuşi, ci mai ales prin invocarea acelor elemente care amintesc culorile în nuanţele şi tonurile lor naturale, vii. Lumina unei zile de toamnă e astfel *chihlibărie*, mătasea rochiei *şofranie*, rochia de lastră *nerămzie*, postavul are faţa *iascăi*, părul e *morcoviu* ori ca *mierea arsă*, razele soarelui „destramă tortul brumelor în toate *feţele curcubeului*“ etc.

Uneori apropierile sînt neaşteptate, sugestive însă prin concretul lor: aerul rece al unei nopţi de april „pare *bătut cu smîntînă de lună plină*“, ochii Wandei sînt „mari, verzi, verzi, *lături de peşte*“. În sfîrşit nu mai vorbim de aprecierile unice: albastru *rar*, *apoase* străvezimi, viorii şi sure, sau de gustul rafinat cu care îmbină culorile: „În lungi mantale, cu paloşul la coapsă şi cu crucea pe piept“ — cei trei crai — „înveşmîntaţi, împanglicaţi şi împănoşaţi numai în *aur şi verde, verde şi aur*“ aşteptau sfîrşitul „surghiunului“ lor pe pămînt.

Înzestrat pictor al decorului interior, M. Caragiale descrie cu minuţie interioare unde „La belşugul de abanos şi de mahon, de mătăsărie, de catifele şi de oglinzi – acestea de toată frumuseţea, fără ramă şi cît peretele —“ [22]) adaugă aroma mirodenilor, care-şi „zvîntă“ esenţa în cupe şi mireasma florilor atît de dragi lui: *tufănici*, *trandafiri*, *orhidee*, *ţiparoase*, *neramzii*, *gazii*. Uneori o singură frază adună atîta floare, încît descrierea capătă nu numai culoare, ci viaţă mai ales. „*Muşeţelul* şi *nalba* năpădeau curţile, pretutindeni *leandri*, *rodii*, *lămîiţă*, la ferestre se înghesuiau ghivecele de *garoafe*, de *muşcate*, de *cerceluşi*, de *indrusaim* de *şiboi*“ [23]).

Aceste pitoreşti aglomerări de culori şi esenţe, atît de obişnuite în paginile cărţii, sensibilizează simţurile care pătrund mireasma *amară* pe care o răspîndesc florile de oleandru *aerul zaharisit de miresme*, „mirosul *salubru* de vîsc marin“, ba chiar mirosul de *pergamută şi (a) mosc* al unei franţuzeşti „vechi de curte, cuprinzătoare şi înţepată“. Din rara artă de a folosi culoare şi de a pulveriza parfumul, de a întovărăşi cuvintele şi de a trezi imaginile, naşte strălucirea stilului său la care trebuie adăugată muzicalitatea frazei.

Dinamică şi energică uneori, lentă şi molatecă alteori, ea sugerează

21) M. Caragiale, *op. cit.*, [5]) p. 63.
22) *Ibid.*, [5]) p. 37.
23) *Ibid.*, [5]) p. 38.

prin admirabile vecinătăţi de cuvinte muzica însăşi: „lăutarii nu uitară să cînte acel vals *domol* care era una din slăbiciunile lui Pantazi, valsul *voluptos* şi *trist* în legănarea căruia pîlpîia *nostalgică* şi *tristă* fără sfîrşit, o patimă aşa *sfîşietoare* că însăşi plăcerea de a-l asculta era amestecată cu suferinţă. De îndată ce coardele încăluşate porniră să îngîne *amara* destăinuire întreaga sală amuţise. Tot *mai învăluită, mai joasă, mai înceată,* mărturisind *duioşii* şi *dezamăgiri, rătăciri* şi *chinuri, remuşcări* şi *căinţe,* cîntarea înecată de dor se îndepărta, se stingea, suspinînd pînă la capăt, *pierdută,* o prea *tîrzie* şi *zadarnică chemare*". Aglomerarea de calificative: *domol, voluptos, trist, sfîşietoare, nostalgică, amară, pierdută, tîrzie, zadarnică, mai învăluită, mai joasă, mai înceată,* de nume care evocă, împerechiate ritmic: *duioşii* şi *dezamăgiri, rătăciri* şi *chemări, remuşcări* şi *căinţe*; de verbe care sugerează ultimele pîlpîiri ale mişcării este oare această cîntare tristă, la care autorul pare a ţine în mod deosebit, repetînd-o pe ultima pagină a cărţii, cînd viaţa crailor se destramă, sub forma de la începutul cărţii, cînd „pe o vreme de lacrimi" luăm un prim contact cu eroii, o lipsă de corespondenţă între conţinut şi formă?

Cel care a fost „nebun după muzică", s-a „războit" după Rameau şi Glück şi „s-a închinat"... lui Mozart, receptînd cîntul îl face să trăiască prin cuvînt.

Şi dacă la capătul acestei încercări îmbinăm ceea ce necesitatea demonstrării a disociat, obţinem esenţa stilului lui M. Caragiale: armonia contrastelor, echilibrarea cu artă a contrariilor — vulgarul şi sublimul — unul instrument al satirei corozive, altul expresie a idolatriei faţă de frumosul din viaţă, literatură şi artă.

Catedra de Limba romînă

КОНТРАСТ КАК ХАРАКТЕРНЫЙ СТИЛИСТИЧЕСКИЙ ПРИЁМ МАТЕЙ КАРАДЖАЛЕ

Краткое содержание

Ограничиваясь лишь романом *Craii de Curtea-Veche*, лучшим из произведений Матея Караджале, автор данной статьи пытается охарактеризовать стиль этого писателя.

Отражая противоположные стороны бухарестского общества 1910-1912 г.г., роман *Craii de Curtea Veche* написан языком, соответствующим полностью содержанию, в котором слово одновременно чарует и ужасает, привлекает и отталкивает. В его стиле преобладает гармония противопоставлений, совершенное сочетания возвышенного с просторечным, безупречного с тривиальным, одним словом, всё то, чему способны лишь великие мастера слова.

Великолепный стилист, художественная личность исключительно своеобразная в нашей литературе, Матей Караджале заслуживает большего внимания со стороны критики и более широкого распространения, возможных только после пересмотра и переиздания его сочинений.

MATEI CARAGIALE—ARTISTE DES CONTRASTES

Résumé

C'est une recherche stylistique sur l'art d'écrire de Matei Caragiale que nous essayons ici, visant surtout le roman *Craii de Curtea Veche,* l'oeuvre la plus remarquable de cet auteur.

Reflétant des aspects contradictoires de la société bucarestoise des années 1910—1912, le roman *Craii de Curtea Veche* est écrit dans une langue parfaitement adéquate au contenu ; le verbe charme, il fait frémir, il attire et repousse à la fois.

Le trait dominant de son style réside dans ce que l'on appellerait l'harmonie des contraires, parfaite union du sublime avec le trivial, que seuls les grands maîtres dans l'art du verbe ont su réaliser.

La personnalité artistique d'exceptionnel styliste de Matei Caragiale, personnalité particulièrement originale dans notre littérature, vaut bien plus d'attention de la part de la critique littéraire et une plus large notoriété.

ÎN LEGĂTURĂ CU EVOLUŢIA SISTEMULUI VOCALIC AL LIMBII ROMÎNE

DE

MIRCEA ZDRENGHEA

Comunicare prezentată în sesiunea ştiinţifică din decembrie 1956 a Universităţilor „V. Babeş" şi „Bolyai" — Cluj

Samuil Micu, elaborînd normele pentru scrierea limbii romîne cu litere latine [1]), a stabilit pentru prima dată principalele legi de evoluţie fonetică a limbii romîne din limba latină. Cei ce s-au ocupat ulterior de istoria limbii noastre au reuşit să stabilească noi reguli de evoluţie fonetică şi să vină cu precizări în legătură cu cele fixate anterior. Ei nu au avut, însă, în vedere sistemul fonetic al limbii romîne în ansamblu, ci l-au descompus în elementele lui componente şi au stabilit — aşa cum au făcut şi alţi cercetători pentru limbile lor — reguli pentru fiecare sunet în parte [2]), neglijînd întregul.

Munca de analiză a acestora, lăsînd la o parte exagerările unora, este totuşi foarte importantă. Numai datorită rezultatelor la care au ajuns ei, noi putem avea azi o privire de ansamblu asupra evoluţiei unei părţi din sistemul fonetic al limbii romîne, anume asupra evoluţiei sistemului vocalic.

Pentru aceasta plecăm de la faptul foarte cunoscut că vocalele unei limbi se grupează de obicei sistematic, după gradul de deschidere şi punctul de articulare. Vocalele limbii latine şi mai tîrziu cele ale limbii romîne s-au grupat şi ele într-un sistem după criteriile de mai sus.

În cele ce urmează vom încerca să prezentăm modificările suferite de vocalele limbii romîne în cadrul sistemului vocalic şi nu luate izolat.

---

1) La sfîrşitul *Cărţii de rugăciuni*, 1779, apoi în *Elementa linguae daco-romanae sive valachicae*, 1780 şi în introducerea la *Acatist*, 1801.

2) Au fost totuşi cercetători care au văzut just legătura dintre evoluţia unor sunete, ca în cazul metafoniei lui *e* şi *o* sau a trecerii lui *a, e, o* accentuaţi în poziţie nazală în *i, i, u,* sau în cazul modificării unor consoane urmate de *ı, ĕ, i̯* sau *i* flexionar, fără a fi ajuns însă la privirea de ansamblu asupra sistemului fonetic al limbii romîne.

Începînd cu secolul I al erei noastre, în vocalismul limbii latine diferenţa de cantitate a fost înlocuită cu diferenţa de timbru. Vocalele lungi se rosteau închis, iar cele scurte deschis [3]).

ă ā ĕ ē ĭ ī ŏ ō ŭ ū
V | | | | | | | |
a ę ẹ į ị ǫ ọ ų ụ

Dar nici această diferenţă nu se menţine mult timp, ci cîte două vocale apropiate ca deschidere s-au confundat în cîte una (cu excepţia lui ị care devine un i obişnuit şi a lui ę care se diftoghează în ie, transformînd primul element în iod (i̯e), iar ẹ rămînînd de acelaşi timbru cu cel provenit din ẹ şi į) :

a ę ẹ į ị ǫ ọ ų ụ
| | \/ | \/ \/
a i̯e ẹ i ọ ụ

Se ajunge astfel în limba latină orientală la următoarele vocale: *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, care pot fi aranjate în următorul triunghi vocalic:

Locul de articulare a limbii / Gradul de de deschidere	anterioare	mediale	posterioare
închise	*i*		*u*
mijlocii	*e*		*o*
deschise		*a*	

În vocalismul limbii romîne apar două vocale mediale: *ă* şi *î*, despre care unii cercetători [4]) afirmă că provin din limba tracă, iar alţii [5]) că provin dintr-un sunet medial, intermediar între *ă* şi *î*, care s-ar datora mai multor schimbări fonetice suferite de *a*, *e* şi *i* şi că acest sunet intermediar s-ar fi dezvoltat la *ă* şi *î* sub influenţa limbii slave.

3) Cf. Ovide Densusianu, *Histoire de la langue roumaine*, Tome premier, Paris, 1901, p. 69—70; Al. Rosetti, *Istoria limbii romîne*, I, ed. II, Bucureşti, 1940, p. 55—57; *Gramatica limbii romîne*, vol. I, Vocabularul, Fonetica, Morfologia, Editura Academiei R.P.R. p. 75—79.

4) De ex. Al. Philippide în *Originea Romînilor*, vol. II, p. 56, Iaşi, 1928.

5) Cf. Em. Petrovici, *Influenţa slavă asupra sistemului fonemelor limbii romîne*, Bucureşti, 1956, p. 7 şi 30—35.

Cu aceste două vocale noi, triunghiul vocalic al limbii romîne este următorul:

Locul de articulare a limbii / Gradul de deschidere	anterioare	mediale	posterioare
închise	*i*	*î*	*u*
mijlocii	*e*	*ă*	*o*
deschise		*a*	

Să vedem acum ce schimbări s-au produs în cursul veacurilor în acest sistem vocalic.

I. În primul rînd constatăm un proces de *închidere* [6]) a vocalelor deschise şi mijlocii şi un proces de *deschidere* a vocalelor mijlocii.

A. Închiderea vocalei deschise *a* (la *ă* şi *î*) şi a celor mijlocii *e* (la *i*) şi *o* (la *u*) se datoreşte mai ales: 1) reducţiei acestor vocale cînd erau neaccentuate [7]) sau 2) acţiunii poziţiei nazale [8]) vecine cînd ele erau accentuate.

Vom da acum exemple de închidere a vocalelor:

1) Închidere provocată de reducţia vocalelor *a*, *e* [9]) şi *o* neaccentuate:

a > ă [10]) lat. *barba > barbă,* lat. *barbatus > bărbat,* lat. *caldaria > căldare,* lat. *comparo > cumpăr,* lat. *catellus > căţel,* lat. *lana > lînă,* lat. *mola > moară,* lat. *nĭgra > neagră.*

e > i: lat. *anĭma > înemă > inimă,* lat. *carpinus > carpen > carpin,* lat. *quinque > cinci,* lat. *lacrĭma > lacremă > lacrimă,* lat. *mentionem > minciună,* lat. *neque > nici,* lat. *nemica > nimic.*

o > u: lat. *cognatus > cumnat,* lat. *comprehendo > cuprind,* lat. *colĭculus > curechi,* lat. *dormimus > durmim* (în limba literară *dormim*), lat. *formica > furnică,* lat. *formosus > frumos,* lat. *laudo > laudu* (azi *laud*), lat. *leporem > iepure,* lat. *occido > ucidu* (azi *ucid*), lat. *sonare > sunare.*

---

6) Cf. S. Puşcariu, *Phonétique et phonologie,* în „Études de linguistique roumaine", 1937, p. 131–132: „la position atone a la même conséquence que la position nasale (*n*+voyelle ou consonne et *m*+consonne) à savoir la fermeture de la voyelle".

7) Închiderea lui *e* neaccentuat la *i* are caracter de „lege" numai în dialectul meglenoromîn, iar în dacoromîn numai în subdialectul moldovean.

8) Adică urmate de *n* simplu sau de *m* + consoană.

9) Vezi nota 7.

10) Regional, precum şi în vorbirea familiară a unora, fenomenul se întîlneşte şi în unele cuvinte împrumutate mai nou, în care limba literară păstrează pe *a*: *căpac căzan* ş. a.

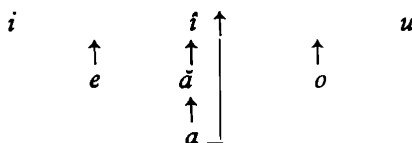
2) Închiderea vocalei deschise (*a*) şi a celor mijlocii (*e* şi *o*) accentuate şi în poziţie nazală [11]:

a > **î**: lat. *angustus* [12] > *îngust*, lat. *anima* > *înemă* (> *inimă*), lat. *anellus* > *înel* (> *inel*), lat. *blandus* > *blînd*, lat. *campus* > *cîmp*, lat. *canem* > *cîne*, lat. *lana* > *lînă*, lat. *mane* > *mîne*, lat. *panem* > *pîne*.

e > **i**: lat. *argentum* > *argint*, lat. *bene* > *bine*, lat. *dentem* > *dinte*, lat. *lentem* > *linte*, lat. *mentem* > *minte*, lat. *parentem* > *părinte*, lat. *placenta* > *plăcintă*, lat. *plenus* > *plin*, lat. *serenus* > *senin*, lat. *tempus* > *timp*.

o > **u**: lat. *abscondo* > *ascund*, lat. *bonus* > *bun*, lat. *corona* > ar. *curună* > dr. *cunună*, lat. *frontem* > *frunte*, lat. *montem* > *munte*, lat. *pontem* > *punte*, lat. *pono* > *pun*.

În sistemul vocalic avem deci o importantă închidere a vocalelor mijlocii şi a celei deschise:



B. Deschiderea vocalelor mijlocii (*e* şi *o*) [13] este cunoscută sub numele de „diftongare" [14]. Pentru a înţelege cum s-a produs „diftongarea" acestor vocale, trebuie să admitem că, înaintea contactului cu slavii, vocalele *e* şi *o*, accentuate şi urmate de silabe care conţineau o vocală închisă (*i* sau *u*), se pronunţau mai închis: lat. *dormis* > **dọrmi*, lat. *rogo* > **rọgu*. Dar dacă vocalele *e* şi *o* accentuate erau urmate de silabe care conţineau una dintre vocalele deschise *a* (*ă*), *e*, ele se pronunţau mai deschis [15]: lat. *rogat* > **rọgă*, lat. *ligat* > **legă*, lat. *mola* > **moră*. La fel se comportă şi *e* în silabă finală: lat. *det* > **de*, lat. *stet* > **ste*.

Astfel, în sistemul vocalic al limbii romîne — datorită deschiderii

---

11) Despre închiderea vocalelor *a, e, o*, accentuate şi în poziţie nazală a vorbit şi acad. Al. Rosetti în *Istoria limbii romîne*, IV, Bucureşti, 1941, p. 30, 37, 38 şi 42, dar în mod izolat pentru fiecare din vocalele amintite.

12) La fel a fost tratată şi vocala iniţială, chiar dacă nu era accentuată. De aceea dăm exemplele împreună. Se poate ca *a* să se fi închis întîi la *o* şi numai după aceea să se fi închis la *i*.

13) Vocalele închise *i* şi *u* au suferit, cînd erau scurte încă în latina populară o deschidere: *ĭ* > *ị* > *e* (lat. *nigra* > **nịgra* > *negra* > **negră* > *neagră*, iar *ŭ* > *ụ* > *o* în celelalte limbi romanice, la noi însă *ŭ* s-a deschis numai în cîteva cuvinte: *autumnus* (> **atumnia*) > *toamnă*, *cubitus* > *cot*, *excutere* (> lat. pop. *excotere*) > *scoate*, *muria* > *moare*, *nurus* (> lat. pop. *norus*) > *noră*, *pluvia* (> lat. pop. **ploja*) > *ploaie*, *rubeus* > *roib*.

14) Dezvoltarea la fel a acestor două vocale a fost observată încă de Samuil Micu, iar mai tîrziu de alţi cercetători. Dintre lucrările în care e tratată această problemă amintim pe a acad. prof. I. Iordan, *Diftongarea lui* e *şi* o *accentuaţi în poziţiile* ă *şi* e, Iaşi, 1920.

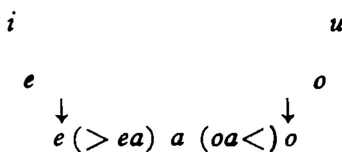
15) Cf. Acad. Emil Petrovici, *op. cit.*, [5] p. 29—30.

vocalelor mijlocii — apar două sunete noi *e* și *o*, care cu timpul, s-au dezvoltat în *ea* și *oa* [16]).

e > e > ea: lat. *credat* > **credă* > *creadă*, lat. *densa* > **desă* > *deasă*, lat. *feta* > **fetă* > *feată* (azi *fată*), lat. *nigra* > **negra* > **negra* > *neagră*, lat. *sera* > **seră* > *seară*, lat. *theca* > **tecă* > *teacă;* la fel în lat. *det* > **de* > *dea*, lat. *stet* > **ste* > *stea*.

o > o > oa: lat. *coda* > **codă* > *coadă*, lat. *florem* > **flore* > *floare*, lat. *mola* > **moră* > *moară*, lat. *porta* > **portă* > *poartă*, lat. *rogat* > **rogă* > *roagă*. lat. *rota* > **rotă* > *roată*, lat. *solem* > **sore* > *soare*, lat. *tota* > **totă* > *toată* [17]).

În sistemul vocalic s-a produs, deci, următoarea modificare importantă:



II. — În afară de aceste două mari tendințe (de închidere și des-

16) Acad. Em. Petrovici în lucrarea citată explică transformarea lui *e* și *o* în *a* precedat de consoană palatalizată sau labializată (ceea ce noi notăm în scris prin consoană + *ea*, *oa*) ca făcîndu-se sub influența slavă. „Tot atunci—secolele VI—VIIi — [cînd romîna avea variantele *e*—*e* și *o*—*o* după cum era vocala din silaba următoare] slava de sud care a stat la baza bulgarei avea de asemenea două varietăți de *e* și de *o*, anume *e*, *o* (care continuau pe de o parte pe **e* scurt indoeuropean, pe de alta pe **o* și **a* scurți indoeuropeni) și *ä* (= *ē*), **ă* (primul continuînd pe **ē* indoeuropean iar al doilea pe **ō* indoeuropean.

. . . .

Slavii bilingvi, pe cale de a se romaniza, precum și romanicii bilingvi, familiarizați cu pronunțarea slavă, au început să rostească variantele romanice *e*—*e* și *o*—*o* în felul slavilor, redînd variantele romanice mai închise ale acestor vocale prin corespondentele slave *e*, *o*, iar variantele lor mai deschise prin corespondentele slave foarte deschise *ä*, *å* (consoanele precedente păstrîndu-și, bineînțeles, articulația suplimentară palatală resp. labială). p. 32-33.

La p. 24 a aceleiași lucrări spune următoarele: „Acest *a* notat grafic *oa*, a luat naștere dintr-un *o* care s-a deschis pînă a devenit *a*, pierzîndu-și rotunjirea care s-a păstrat ca un apendice labial al consoanei precedente sau ca o vocală de tranziție avînd timbrul *u*".

Același lucru trebuie să-l presupunem și pentru *a* notat grafic *ea*, și anume că provine dintr-un *e* care s-a deschis pînă la *a*, pierzîndu-și elementul palatal care se păstrează ca un apendice palatal al consoanei precedente sau ca o vocală de tranziție, avînd timbrul *e* (sau *i*).

Cf. și acad. Al. Rosetti, *Studii lingvistice*, p. 77-82, București, 1955.

17) Fenomenul se întîlnește și în cuvintele împrumutate din slavă, greacă etc.: v. sl. *nevĕstă* > *neveastă* (azi *nevastă*), v. sl. *vĕku* > *veac;* v. sl. *kosa* > **cosă* > *coasă*, v. sl *pola* > **polă* > *poală;* n. gr. *κολλα* > *coală* și a. În cuvintele împrumutate de curînd fenomenul nu se mai produce: *pedagogă* (dar copiii de la țară rostesc, uneori, *pedagoagă*).

chidere) a vocalelor, mai constatăm şi trecerea vocalelor anterioare şi a celor posterioare în vocale mediale şi invers.

A. Trecerea vocalelor anterioare în vocale mediale şi invers.

1. Vocalele anterioare trec în vocale mediale cînd sînt precedate de următoarele consoane rostite dur: *r* (< *r-,-rr-*), *s*, *ţ*; **e** şi **e** (*ea*) trec în mediale şi după labiale [18]) şi dentale, iar **e** şi după *u* (digama).

i > î: lat. **horrire* > *urî (re)*, lat. *rideo* > *rîd*, lat. *ripa* > *rîpă*, lat. *risus* > *rîs*, lat. *rivus* > *rîu*, lat. **attitio* > *atît* [19]).

e > ă: lat. *crepo* > *crăp*, lat. *resina* > *răşină*, lat. *reus* > *rău*, lat. *februarius* > *făurar*, lat. *fetus* > *făt*, lat. *verso* > *vărs*, lat. *verus* > *văr*, lat. *vidua* > **veduă* > *văduvă*, lat. *me* > *mă*, lat. *melus* > *măr*, lat. *metula* > *mătură*, lat. *numerus* > *număr*, lat. *pecorarius* > *păcurar*, lat. *peccatum* > *păcat*, lat. *picula* > *păcură*, lat. *pirus* (> *per*) > *păr*, lat. *bonitatem* > *bunătate*, lat. *tenerum* > *tînăr*, lat. *novae* > **noue* > *nouă*, lat. *nobis* > **noue* > *nouă* [20]).

ea > a: (lat. *feta* > **fetă* >) *feată* > *fată* [21]), (lat. pop. *vera* > **veră* >), *veară* > *vară*, (lat. *viridia* > **verză* >) *vearză* > *varză*, (lat. *pira* > **peră* >) *peară* > *pară*, (lat. *septem* > **şepte* >) *şeapte* > *şapte*, (lat. *serpem* > **şerpe* >) *şearpe* > *şarpe*, (lat. *terra* > **ţeră* >) *ţeară* > *ţară* (sl. *nevesta* > **nevestă* >) *neveastă* > *nevastă*.

2. Fenomenul se petrece şi invers: vocalele mediale trec şi ele în vocale anterioare. Trecerea se întîlneşte în mult mai puţine cuvinte şi nu are caracter de „lege". Ea este condiţionată de prezenţa unei vocale palatale în silaba următoare celei în care se află *î* sau *ă*.

î > i: (lat. *anellus* >) *înel* > *inel*, (lat. *anima* >) *înemă* > *inimă*.

ă > e: (lat. *fabricare* >) *făreca(re)* > *fereca*, (lat. *masticare* >) *măsteca(re)* > *mesteca*, (lat. *familia* >) *fămeaie* > *femeie*.

a > ea: (v. sl. *brazda* >) *brazdă* > regional *breazdă*, (v. sl. *straza* >) *strajă* > regional *streajă*, (v. sl. *ravinu* >) *ravăn* > regional *reavăn*, (mag. *szám* >) *samă* > *seamă*; *raţă* > regional *reaţă*, *ţăran* > *ţărean*.

18) Pentru prefacerea lui *e* în *ă* (a lui *ea* în *a* şi a lui *in* în *în*) după labiale, cf. S. Puşcariu, *Despre legile fonologice*, în „Dacoromania", vol. II, p. 50.

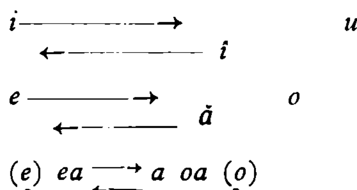
19) Fenomenul se petrece şi azi regional după consoanale *ţ, s, z, ş, j* dacă nu au caracter palatal şi nu sînt muiate:

cuţit > cuţît, ţin > ţîn, ţipă > ţîpă, sită > sîtă, silă > sîlă, singur > sîngur, sitar > sîtar; zice > zîce zi > zî, zicală > zîcală, păzind > păzînd, şir > şîr, maşină > maşînă, răşină > răşînă; jilţ > jîlţ, jir > jîr.

20) Fenomenul se petrece şi azi regional după aceleaşi consoane precum şi după *s, z, ş, j, ţ*, dacă nu au caracter palatal şi nu sînt muiate: *crep > crăp, hotare > hotară, reci > răci* (a), *repezi > răpezi* (a), *reteza > răteza; felie > fălie, merg > mărg, mesteacăn > măstacăn; pe > pă, pentru > păntru; beut > băut, beutor > băutor; sec > săc, secară > săcară, secetos > săcetos, secure > săcure, semn > sămn, seu > său, semănătură > sămănătură, sergent > sărjent, serviciu > sărviciu; zemos, > zămos, zer > zăr, zeu > zău; şes > şăs, şezător > şăzător; jeratic > jăratic; ţel > ţăl; ţepuşe > ţăpuşă, ţes > ţăs, ţepi > ţăp.*

21) Regional, fenomenul se petrece şi azi: *rea > ra, ţeapă > ţapă, ţeapăn > ţapăn* [illegible] > [illegible], [illegible] > [illegible]*ă, seamănă > samănă, seacă > sacă, zeamă > zamă.*

În sistemul vocalic s-a produs, deci, o trecere masivă a vocalelor anterioare în mediale [22]) şi, în proporţii mult mai mici, a celor mediale în anterioare:



A. Trecerea vocalelor posterioare în vocale mediale şi invers.

Spre deosebire de trecerile amintite, aceasta nu are caracter de „lege", ci se întîlneşte numai în cazuri izolate. Faptul nu trebuie să ne surprindă deoarece vocalele posterioare nu numai că au alt loc de articulare faţă de cele mediale, dar sînt şi rotunjite. Deosebirea între ele este, deci, mai mare decît între anterioare şi mediale.

1) **u>î**: lat. *aduncus* [23])>*adînc*, lat. *axungia*>*osînză*.

o>ă: lat. *adpost* (>*apoi* >) reg. *apăi*, lat. *quod*>*că*, lat. *contra* > *către*, lat. *foras*>*fără*; mag. *fogadó*>*făgădău*; regional: *orb*>*uărb*, *oi* > *uăi*, *oraş* >*uăraş*.

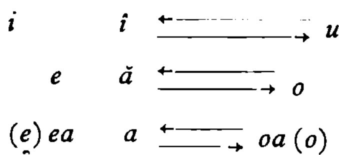
(o) oa>a: (lat. *tua*>) **toa* >*ta*, (lat. *sua*>) **soa*>*sa*, (lat. *ad foras*>) **afoară*>*afară*, (sl. *poduvora*>) *povoară*>*povară*.

2) **î>u**: (lat. *ambulo* >) *îmblu*> *umblu*, (lat. *angulus*>) *înghiu*>*unghi*, (lat. *impleo*>) *împliu*>*umpliu* — *umplu*, (lat. *inflo* >) *înflu*> *umflu*.

ă>o: lat. *nubilus*> **nuuer*> **nuuăr* >*noor*, *nor*, lat. *nobis*> **noue*> *nouă*> *noo*, lat. *vobis*> **voue*> *vouă*> *voo*; (v. sl. *kovaja*>) *încovăia*> *încovoia*, (v. sl. *vapcsati*>) *văpsi*> *vopsi*; regional: *fămeie*>*fomeie*, *păstaie*>*postaie*.

a>oa (numai regional): *farmec*>*foarmec* (Trans., Maram.) *faţă*> *foaţă*, *faşă*>*foaşă* (Oltenia).

În sistemul vocalic s-a produs deci următoarea modificare:



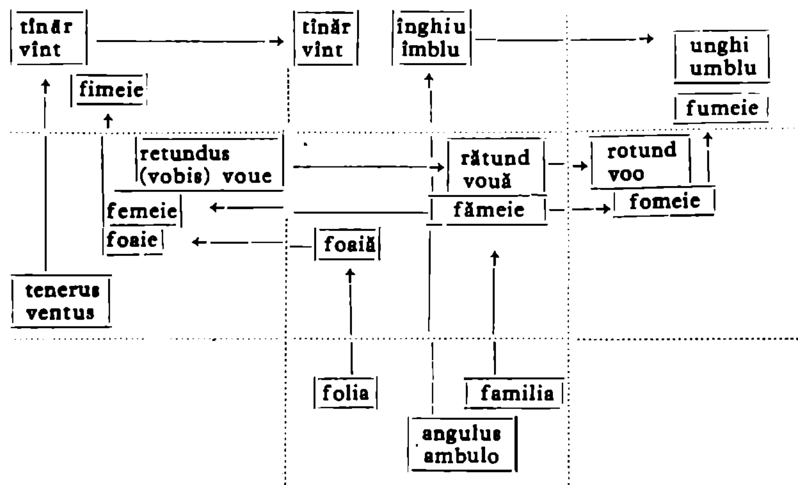
Admiţînd că schimbările s-au produs aşa cum le-am prezentat mai sus, putem urmări mai uşor drumul parcurs de unele vocale pînă au ajuns la rostirea de azi, drum care altfel pare cam curios. De exemplu: **a>u**: *angulus*>*unghiu*, *ambulo*> *umblu*, *familia*> *fumeie*; **i>u**: *impleo*> *umplu*, *inflo*> *umflu*; **e>o**: *retundus*> *rătund*> *rotund*, (*vobis*) **voue*> *vouă*

22) Mai ales dacă admitem cu acad. Em. Petrovici că *ea* nu e un adevărat diftong, ci un diftongoid.

23) Al. Rosetti, *Istoria limbii romîne*, IV, p. 37 şi 40 spune că etimonul este lat. pop. *adancus*.

>voo; **e>î**: *ventum>vînt, tenerus>tînăr*; **a>e** *folia>foaie, familia>femeie*; **a>o**: *familia>*reg. *fomeie.*

În cazul lui *umblu, unghi, vînt, tînăr, foaie, femeie,* a avut loc mai întîi o închidere a vocalelor originale, apoi o schimbare a locului de articulație, datorite anumitor cauze. În cazul lui *voo, rotund, umplu* și *umflu* a fost schimbat locul de articulație de două ori:



Vom prezenta acuma un tabel al vocalismului romînesc cu modificările suferite în cursul veacurilor, așa cum le-am expus mai sus, și credem că el ne va ajuta să avem privirea de ansamblu asupra evoluției sistemului vocalic romînesc.

Gradul de deschidere	Participarea buzelor / Locul de articulare a limbii	Vocale nerotunjite		Vocale rotunjite
		Anterioare	Mediale	Posterioare
Închise		*i*	*î*	*u*
Mijlocii		*e*	*ă*	*o*
Deschise		*ę (ea)*	*a*	*(oa) ǫ*

După cum se poate vedea din tabel, modificările cele mai importante petrecute în vocalismul limbii romîne constau în **închiderea** vocalelor mijlocii şi deschise, în **deschiderea** celor mijlocii şi în **trecerea celor anterioare în mediale**.

Ne explicăm astfel de ce *ă* şi *î*, vocale noi în limba noastră, ajung la o frecvenţă aproape egală cu a vocalelor existente în limba latină şi păstrate de noi [24]). După statistica întocmită de prof. D. Macrea [25]), *ă* este folosit în proporţie de 5,27 %, faţă de toate fonemele limbii romîne, iar *î* în proporţie de 2,36 %. La celelalte vocale procentajul este următorul: *a*—5,97 %, *e*—10,14 %, *i*—6,52 %, *o*—2,66 %, *u*—5,82 %.

E şi *i* au un procentaj mai ridicat, fiindcă în limba literară formele cu aceste sunete sînt considerate corecte (*ţes* nu *ţăs*, *ţin* nu *ţîn*, *zece* nu *zăce*, *zic* nu *zîc*) şi fiindcă statistica întocmită de prof. D. Macrea se bazează mai ales pe texte din opere literare.

Rămîne să explicăm procentajul destul de ridicat al lui *a*. În urma închiderii suferite cînd era accentuat şi în poziţie nazală, şi mai ales cînd era neaccentuat, poziţia sa faţă de cea din limba latină slăbise destul de mult. Ea a fost însă întărită de reducerea diftongilor *ea* şi *oa* la *a*, precum şi de mulţimea de cuvinte străine împrumutate în limba noastră în sec. XIX şi XX, cu un *a* în cuprinsul lor care, în limba literară, rămîne neschimbat, indiferent în ce situaţie se află.

Vedem din cele spuse mai înainte că modificările suferite de vocalele limbii romîne s-au petrecut nu izolat şi întîmplător pentru fiecare vocală în parte, ci ele au acţionat asupra tuturor acelora care se află în situaţii identice, deci în cadrul unui tot unitar (sistemul vocalic) şi sub formă de sistem.

Acelaşi lucru trebuie făcut şi pentru sistemul consonantic, iar după aceea pentru întregul sistem fonetic fiindcă, în vorbire, sunetele nu sînt izolate, ci se influenţează reciproc. Numai atunci ne vom putea da seama, în mod just, de felul cum a evoluat sistemul fonetic al limbii noastre.

Catedra de Limba romînă,
Univ. „V. Babeş"—Cluj

О РАЗВИТИИ СИСТЕМЫ ГЛАСНЫХ В РУМЫНСКОМ ЯЗЫКЕ

Краткое содержание

Изменения, которые претерпевают гласные русского языка, не возникли случайно, а по определённой системе. В этом можно убедиться, сравнивая латинскую систему гласных с румынской. В данной системе изменения претерпеваемые тем или иным звуком, находятся в тесной зависимости от изменений, претерпеваемых соседними звуками. Это было

24) Nu trebuie să uităm nici cuvintele de origine slavă intrate în limba noastră în care se găseşte *î*.

25) În *Frecvenţa fonemelor în limba romînă*, în „Dacoromania", X, 1941, p. 40–41 ; cf. şi în *Probleme de fonetică*, p. 34, Bucureşti, 1953.

замечено частично исследователями исторической фонетики румынского языка, которых интересует в первую очередь изменения испытываемые каждой гласной в отдельности. Общий обзор изменений возможных в пределах системы гласных не был еще осуществлен.

Автор отмечает в развитии системы гласных румынского языка несколько различных стремлений. В отношении способа артикуляции, одни гласные стремятся закрыться, (например, *a, e, o* > *â* (*î*) *i, u*), дтугие же открываются (*e, o* > *ẹ* (*e͜á*), *ọ* (*o͜á*). С точки зрения места образования преграды, наблюдается переход некоторых гласных переднего и гласных заднего ряда (эти последние очень редко) в гласные среднего ряда и наоборот.

В конце представлена табличка изменений возникавших в румынском вокализме на протяжении веков.

SUR L'ÉVOLUTION DU SYSTÈME VOCALIQUE DE LA LANGUE ROUMAINE

Résumé

Les modifications subies par les voyelles du roumain à travers les siècles se sont conformées tout comme en d'autres langues, à un système. On arrive par nécessité à cette conclusion lorsqu'on compare le système vocalique latin au système vocalique roumain. À l'intérieur d'un système les transformations d'un son ne se passent pas indépendamment des changements subis par les sons qui ont le même degré d'aperture et la même tendance de déplacement du point d'articulation. Les linguistes roumains, intéressés tout d'abord au traitement de chaque voyelle, ont partiellement observé ce fait. Une étude d'ensemble sur la question n'a pas encore été réalisée.

L'auteur constate plusieurs tendances dans l'évolution du système vocalique roumain. Pour ce qui est de la manière d'articulation, certaines voyelles ont la tendance de se fermer (par exemple *a, e, o* > *â* (*î*), *i, u*), d'autres deviennent ouvertes (*e, o* > *ẹ* (*e͜á*) *ọ* (*o͜á*). Au point de vue du lieu de l'articulation on constate que certaines voyelles antérieures et postérieures (les dernières seulement d'une manière isolée) deviennent voyelles médiales et inversement.

Finalement l'auteur présente le tableau des transformations du système vocalique roumain.

INDICAŢII PRACTICE CU PRIVIRE LA ANALIZA SINTACTICĂ

DE

ŞTEFAN GIOSU

Comunicare prezentată în sesiunea ştiinţifică a Universităţii „Al. I. Cuza" din 24—26 mai 1956

Preocuparea de studiul gramaticii este, în ultima vreme, tot mai mare[1]). Unii din lingviştii noştri de seamă acordă tot mai multă însemnătate studierii sintaxei care a fost atît de neglijată altădată. Ca rezultat al acestui lucru, la care se mai adaugă şi unele măsuri ale Ministerului Învăţămîntului privind alcătuirea programelor, sporirea numărului de ore pentru limba romînă, o repartizare mai justă a acestor ore pentru studiul literaturii şi al limbii, învăţarea gramaticii în şcolile noastre de toate gradele se bucură de mai multă importanţă.

Se observă însă un lucru, căruia trebuie să-i dăm atenţia cuvenită: unii elevi şi studenţi deşi au cunoştinţe teoretice de gramatică, nu ştiu să le aplice în analiza textului sau fac aceasta cu multă greutate, mai ales cînd e vorba de delimitarea propoziţiilor într-o frază şi de delimitarea şi recunoaşterea părţilor de propoziţie.

În privinţa aceasta se poate vorbi de anumite greşeli mai frecvente în analizele sintactice, aşa cum se poate vorbi de unele greşeli des întîlnite în scrisul elevilor[2]).

Discordanţa dintre elementele gramaticale şi cele logice întîlnită adesea, diferitele procedee stilistice pe care le foloseşte scriitorul în creaţia sa, faptul că unele cuvinte n-au funcţii sintactice în propoziţie (rămîn în afara analizei sintactice), faptul că părţile de propoziţie se ex-

---

1. Apariţia celor două volume ale *Gramaticii limbii romîne*, editată în 1954 de Academia R.P.R. (în continuare voi vorbi de *Gramatica Academiei*), a volumului *Studii de gramatică*, I, al Institutului de lingvistică din Bucureşti (1956), apoi numeroasele articole publicate în revistele Studii şi cercetări lingvistice şi Limba romînă, precum şi comunicările ţinute în sesiunile ştiinţifice ale Universităţilor din ţară şi ale Academiei R.P.R., parte din ele publicate, altele în curs de apariţie, sînt cea mai grăitoare dovadă.

2) Vezi I. Popescu, *Cîteva observaţii asupra greşelilor de ortografie săvîrşite de elevi*, în Limba romînă, anul V (1956) nr. 1 (ianuarie — februarie).

primă nu numai prin cuvinte simple, ci şi prin grupuri de cuvinte, explică, în bună parte, greutăţile pe care le prezintă analiza sintactică.

Indicaţiile pe care le voi formula în paginile ce urmează pleacă de la observarea unor greşeli mai frecvente în analizele sintactice. Exemplele cu care voi ilustra cele discutate sînt din *Amintiri* de I. Creangă [3]).

S-a dovedit că la înţelegerea structurii propoziţiei şi a frazei de o mare însemnătate este şi analiza stilistică [4]). În felul acesta interesul elevului pentru studiul limbii creşte [5]). Gramatica editată de Academia R.P.R. subliniază, uneori, valoarea stilistică a unor construcţii [6]).

I. Creangă reprezintă graiul vorbit, popular ridicat la o înaltă valoare artistică. În analiza propoziţiei şi frazei din opera marelui povestitor moldovean întîlnim greutăţile de care aminteam mai sus. Limba operei lui Creangă se caracterizează, între altele, prin numeroase expresii pentru explicarea cărora schemele şi clasificările date de gramatici sînt insuficiente. În interpretarea unor fapte de limbă sîntem, adesea, nevoiţi să părăsim domeniul gramaticii şi să apelăm la logică sau stilistică [7]). În felul acesta vom găsi şi explicaţia cuvenită unor cuvinte care rămîn în afara analizei sintactice, a unor „abateri" de la normele gramaticale, vom pătrunde sensul atîtor locuţiuni şi expresii în stilul povestitorului ale căror elemente, adesea, nici nu mai pot fi analizate sintactic.

Plecînd de la observaţia că în analiza sintactică anumite greşeli sînt frecvente, mi-am sistematizat materialul astfel:

I. Elipsa totală sau parţială a unor părţi de propoziţie.

II. Cuvinte care nu formează părţi de propoziţie.

III. Părţi de propoziţie alcătuite din mai multe cuvinte.

Cercetarea rămîne deci în cadrul propoziţiei. Discutarea faptelor angajează, uneori, şi analiza întregii fraze [8]).

I. *Elipsa totală sau parţială a unor părţi de propoziţie.*

§ 1. În general se vorbeşte de *elipsa* subiectului atunci cînd acesta nu este exprimat. În aceeaşi situaţie se vorbeşte, în multe şcoli, şi de subiect *subînţeles.* Astfel propoziţiile din fraza următoare sînt considerate fie eliptice de subiect, fie cu subiect subînţeles: *Apoi ne-a pus în*

---

3) Am folosit ediţia apărută la E.S.P.L.A. (1954), sub îngrijirea acad. G. Călinescu. În paranteze se indică pagina.

4) Vezi şi Limba romînă, anul II (1953) nr. 5, p. 32.

5) Cred că *Metodica predării limbii romîne la clasele V—VII,* editată în 1955 de Ministerul Învăţămîntului trebuia să vorbească şi de acest aspect în capitolul „Locul analizei gramaticale în procesul studierii gramaticii".

6) Pe bună dreptate L. Onu, în recenzia vol. I al *Gramaticii Academiei* (*Un moment important in studierea limbii romîne,* Steaua, 1954, nr. 6), arată că această lucrare trebuia să se ocupe într-un capitol introductiv şi de raporturile dintre gramatică şi stilistică.

7) J. Vendryes în *Le langage. Introduction linguistique à l'histoire* Paris, 1939, p. 182 spune: „C'est par l'action de l'affectivité que s'explique en grande partie l'instabilité des grammaires".

8) Consider că şi sub acest aspect lucrarea ar putea fi utilă.

rînd[9]) *cu ceilalţi şcolari şi ne-a dat de învăţat după puterea noastră* (30). În ambele propoziţii subiectul este subînţeles.

Elipsă înseamnă „omiterea unor elemente fără ca înţelesul comunicării să sufere“ [10]). Este deci greşită afirmaţia, destul de frecventă cu ocazia analizelor sintactice, că şi propoziţiile care nu pot avea subiect gramatical, în care deci nu poate fi vorba de nici o omitere, sînt tot eliptice. E vorba nu numai de propoziţii ca: *afară ninge, aseară a fulgerat*, ci şi de propoziţii care, strict gramatical, n-au subiect. Iată un exemplu din Creangă: „Aşa ne învăţase o babă să facem, *ca să ne treacă de rîie*“ (30). *Ne* reprezintă subiectul logic. În expresiile poetice de genul *cerul ploua*, substantivul este, fără îndoială, subiectul gramatical. Chiar şi propoziţiile *plouă*, *ninge* îşi au subiecte, însă nu gramaticale, ci logice, „autorul“ acţiunii fiind complexul fenomenelor atmosferice care cauzează ploaia, ninsoarea [11]).

Datorită sensului general care se dă termenului *elipsă* [12]) s-a ajuns ca el să fie folosit şi atunci cînd subiectul este inclus: „Cînd *tragi* sorocoveţii la musteaţă, de ce nu *te olicăeşti* atîta?“ (25). „De douăzeci şi mai bine de ani, de cînd *port* vornicia în Pipirig, *am dus-o* cam anevoie numai cu răbuşul“ (25).

Se obişnuieşte adesea să se înglobeze *subiectele nedeterminate* în rîndul celor incluse sau subînţelese. Aceasta dovedeşte o analiză formală, superficială a textului [13]). În unele probe de control s-a afirmat că în propoziţia *şi din veselia cea mai mare cazi deodată în uricioasa întristare!* subiectul este fie inclus, fie nedeterminat. Să vedem întregul fragment: „Însă vai de omul care se ia pe gînduri! Uite, cum te trage pe furiş apa la adînc; şi din veselia cea mai mare, *cazi* deodată în uricioasa întristare!“ (34). Desinenţa de persoana a doua a verbului din ultima propoziţie nu include subiectul, care-i nedeterminat. Expresia seamănă, oarecum, cu un proverb, putînd fi valabilă pentru oricine, în ciuda faptului că verbul este la persoana a II-a [14]).

În practica didactică trebuie să atragem atenţia asupra unor exem-

---

9) *Profesorul*, cuvînt exprimat în fraza anterioară.

10) *Gramatica Academiei* II, p. 241.

11) Vezi I. Iordan, *Limba romînă contemporană*, 1955, p. 576 şi I. N. Drăganu, *Elemente de sintaxă a limbii romîne*, Buc. 1945, p. 39.

12) Vezi *Gramatica Academiei* II, p. 241—247.

13) Pentru diferitele mijloace de exprimare a subiectului nedeterminat, vezi *Gramatica Academiei*, II p. 69. Folosesc aici termenul „nedeterminat“, pentru a se vedea la ce mă refer. Cred însă că denumirea de *subiect general* este cea mai potrivită, cealaltă rămînînd să se folosească numai pentru propoziţii ca: „bate *cineva* la uşă“.

14) Am dat exemple de subiect nedeterminat (=general) neexprimat. Există însă şi subiecte nedeterminate exprimate, după cum se poate vedea din *Gramatica Academiei*, II, p. 69, nota, şi chiar din prima parte a exemplului mai dezvoltat citat de mine mai sus. Menţinîndu-ne pe aceeaşi linie, trebuie să admitem că există şi complemente nedeterminate, exprimate. E vorba tot de propoziţii sau perifraze care seamănă cu proverbele. Iată exemple tot din Creangă:

— „Ce *ţi*-i scris, în frunte *ţi*-i pus“ (32), apoi chiar partea a doua din exemplul pomenit mai sus: „Uite, cum *te* trage pe furiş apa la adînc“. Pronumele *ţi*, *te* se referă nu numai la persoana a II-a, ci la toate persoanele.

ple ca cele de mai sus. Altfel analiza este formală şi nu contribuie cu nimic la dezvoltarea gîndirii.

§ 2. Din propoziţie poate lipsi şi predicatul. Lipsa verbului sporeşte expresivitatea frazei[15]). Pentru a sublinia anumite fapte, autorul elimină tot ce i se pare că ar interesa mai puţin. De cele mai multe ori, atunci cînd e vorba de analiza frazei la Creangă, indicaţia de a se recunoaşte propoziţiile prin verbele predicative, nu poate fi valabilă. Înainte de aplicarea acestui procedeu care, uneori, se face mecanic, trebuie să pătrundem sensul textului. Lipsa verbului poate fi constatată în următorul citat:

— *Nu mi-ar fi ciudă încaltea, cînd ai fi şi tu ceva şi de te miri unde, îmi zice cugetul meu; dar aşa, un boţ cu ochi ce te găseşti, o bucată de humă însufleţită din sat de la noi şi nu te lasă inima să taci; asurzeşti lumea cu ţărăniile tale!* (52). Textul are opt propoziţii, deşi, dacă ne orientăm după verbele care (singure sau împreună cu alte cuvinte) formează predicate, găsim numai şapte propoziţii. Procedeul expunerii conţinutului textului este necesar la analiza unui asemenea fragment. Astfel se poate vedea că povestitorul „asurzea" lumea cu „ţărăniile" sale, *deşi* nu era decît — spune el — „un boţ cu ochi..." Găsim astfel funcţia de nume predicativ a cuvintelor *aşa, un boţ cu ochi, o bucată de humă* şi lipsa verbului copulă din propoziţia concesivă.

După cum am văzut, există propoziţii fără subiect gramatical. Altele au subiectul subînţeles sau neexprimat (propoziţii eliptice de subiect).

Predicatul este cel mai important element al propoziţiei. Nu există însă şi propoziţii fără predicat, ci numai propoziţii cu verbul subînţeles (neexprimat), deoarece chiar atunci cînd în formularea unei gîndiri omitem, din anumite motive, verbul, acesta este, de fapt, prezent în mintea noastră. A ne limita în analiza sintactică numai la constatarea faptului că verbul care arată acţiunea săvîrşită de subiect este omis, înseamnă a privi lucrurile superficial. Omiterea verbului face ca, adesea, ceea ce urmează să se succeadă mai repede, dînd astfel dinamism expresiei: „şi trec pe lîngă casa noastră şi nu întru în casă, ci cotigesc în stînga şi întru în ograda unui megieş al nostru şi *din ogradă în ocol* şi *din ocol în grădina cu păpuşoi...* şi *băieţii după mine!*" (19). Fraza are şapte propoziţii. În ultimele trei predicatul nu este exprimat.

Cînd predicatul este alcătuit dintr-o locuţiune verbală, din aceasta se exprimă, uneori, un singur cuvînt, cel mai important pentru sublinierea acţiunii: „Cît pe ce să puie mîna pe mine! Şi eu *fuga* şi ea *fuga*, şi eu *fuga* şi ea *fuga*: pînă ce dăm cînepa toată palancă la pămînt" (41).

Altă dată se lasă la o parte verbul auxiliar pentru sublinierea unui fapt sau accentuarea unei stări de lucruri: „Ei, ei! ce-i de făcut? Gardul şi casa femeii *dărîmate* la pămînt, o capră *ruptă* în bucăţi, nu-i lucru de şagă" (30). În felul acesta atenţia noastră se concentrează

---

15) Vezi I. Iordan, *Stilistica limbii romîne*, Buc. 1944, p. 274 urm. Vezi şi *Studii de gramatică*, I, p. 181—182.

asupra *rezultatelor* urnirii şi prăbuşirii stîncii. Înlăturarea verbului auxiliar apare, deci, ca necesară.

Alteori, după cum se poate constata din exemplul de mai jos, verbul nu numai că este de prisos, dar nu ar da nici expresivitatea pe care o are fraza fără el: „Însă ce-i de făcut?... s-a trece ea şi asta; *obraz de scoarţă* şi las-o moartă-n păpuşoi, ca multe altele ce mi s-au întîmplat în viaţă..." (42).

Tot aici găsim necesar să discutăm şi cazuri cînd verbul care lipseşte este înlocuit cu alt cuvînt, mai sugestiv: „De la o vreme, mama, crezînd că-s prin livadă undeva, iese afară şi începe a striga, de da duhul dintr-însa: Ioane! Ioane, Ioane! şi Ion, *pace!*" (48-49). Sau: „căci el, din cele aduse de noi, s-a folosit; iară noi din fericirea lui — *pace!* (66)[16].

De multe ori însă neexprimarea (parţială sau totală) a predicatului trebuie explicată prin faptul că acţiunea se subînţelege şi că repetarea verbului exprimat într-o propoziţie este inutilă: „Apoi ne-a pus în rînd cu ceilalţi şcolari şi ne-a dat de învăţat după puterea noastră; *între una-alta şi „Îngerul a strigat" pe din afară*" (30). În acelaşi fel se explică şi exprimarea o singură dată a verbului semiauxiliar care dă predicatului sens incoativ: „Cînd am auzit noi una ca asta, *am început a plînge* cu zece rînduri de lacrămi şi *a ne ruga* de toţi Dumnezeii să nu ne sluţească' (30)[17]. Apoi: „Şi cum află pricina, *începe a* ne *pofti* pe fiecare la Balan, şi *a* ne *mîngăia* cu sfîntul Ierarh Nicolai..." (19)[18]. Sau: „Şi mă-ta cînd a dat de copilă că nu-i, *a început a*-şi *smulge* părul din cap şi *a* o *boci* înăduşit..." (27). După cum se poate vedea lesne, deşi nepredicativ, verbul la infinitiv în exemplele de mai sus trebuie considerat predicat[19]. De fapt şi în propoziţiile în care *a începe* este exprimat, tot infinitivul este elementul cel mai important al expresiei-predicat, căci el exprimă acţiunea pe care o săvîrşeşte subiectul, celălalt verb dînd numai sens incoativ predicatului. Rezultă din cele cîteva cazuri discutate mai sus, necesitatea explicării elipsei predicatului. În felul acesta analiza sintactică nu numai că este mai atractivă, dar înlesneşte şi analiza literară a textului.

II. *Cuvinte care nu formează părţi de propoziţie.*

O altă problemă importantă pentru analiza sintactică este aceea a cuvintelor care nu alcătuiesc părţi de propoziţie. Din notările făcute mi-am putut da seama că problema este destul de complexă; de aceea este nevoie să mă ocup aici de mai multe categorii de fapte. Vom vedea şi de data aceasta necesitatea dublării, uneori, a analizei sintactice de cea stilistică. Elevii sînt învăţaţi să analizeze cele patru categorii sintactice ale unei propoziţii dezvoltate. Rămîn însă adesea cuvinte care

16) Vezi şi I. Iordan, *Stilistica limbii romîne*, p. 289—291.
17) Fraza are patru propoziţii.
18) Fraza are trei propoziţii.
19) *A începe* este singur predicat într-o expresie ca: *încep lucrul*. Vezi şi articolul „Semiauxiliarele de mod" din *Studii de gramatică*, I.

nu pot fi încadrate în cele patru categorii amintite. Trebuie să deosebim mai întîi două grupe: cuvinte care nu formează singure părţi de propoziţie, ci numai împreună cu altele şi cuvinte care nu formează singure părţi de propoziţie şi nu se iau nici împreună cu altele. Dau, deocamdată, cîte un singur exemplu:

„În sfîrşit, cît s-a bălăbănit mama cu tata *din pricina* mea, tot pe-a mamei a rămas“ (25). Locuţiunea prepoziţională nu poate forma singură o parte de propoziţie, cu tot caracterul ei mai concret decît al prepoziţiei simple.

„Şi părintele Ioan de sub deal, *Doamne*, ce om vrednic şi cu bunătate mai era !“ (17). Interjecţia nu poate fi încadrată în nici una din părţile acestei propoziţii.

§ 1. În *Gramatica Academiei* [20]) se spune: „Prepoziţia nu are rol sintactic independent şi nu constituie o parte de propoziţie, ci numai ajută la exprimarea legăturilor dintre diferitele părţi de propoziţie“. N. Drăganu formulează astfel titlul unui capitol [21]): „Particulele de legătură sau cuvintele accesorii (prepoziţii, conjuncţii, verbe auxiliare, articol)“. Acestea, spune el, nu au „înţeles independent în propoziţiune“ [22]). După cum vom vedea mai jos, sînt şi alte cuvinte care nu au rol sintactic în propoziţie.

O greşeală frecventă în analiza sintactică este atribuirea unui rol sintactic independent locuţiunii prepoziţionale. Aceasta se explică prin faptul că în locuţiunile prepoziţionale intră şi cuvinte cu valoare lexicală proprie (adverbe, substantive) [23]). Dau cîteva exemple: „Nică... era sfădit cu mine *din pricina Smărăndiţei* popii...“ (19). „Dar în gîndul meu: cînd aţi şti voi cîte-a pătimit, sireaca, *din pricina mea*... i-aţi plînge de milă !“ (46) [24]). „Şi cum ajung *în dreptul* teiului, pun demîncarea jos în cărare...“ (43). „Iar el, zvîrr ! cu o scurtătură *în urma noastră*“ (37). „Cînd punea mama laptele la prins, eu, fie post, fie cîşlegi... începeam a linchi groşciorul *de pe deasupra oalelor*“ (39) „Ş-odată şi sar în ogradă, mă înfăţoşez *dinaintea mamei* aşa chipos, cum eram...“ (51).

Cu ocazia unor probe de control am putut constata că se analizează de exemplu locuţiunea prepoziţională *din pricina* ca un complement circumstanţial de cauză, iar cuvintele ce urmează (pronumele posesiv cu valoare de pronume personal *mea* [25]), *Smărăndiţei* etc.) ca atribute !

Tot aici trebuie să discutăm şi expresia „lasă-te *în Conta sfinţiei sale*“, unică în scrisul lui Creangă: „Ş-apoi lasă-te *în Conta sfinţiei sale*, că te scoate poponeţ ca din cutie...“ (57). În locuţiunea prepoziţională *în contul* sau *în conta* (= în seama, în grija) Creangă înlocuieşte al doi-

20) Vol. I, p. 343.
21) *Op cit.*, [11]) p. 20.
22) *Ibid.* [11])
23) Vezi *Gramatica Academiei*, vol. I, p. 345.
24) Vezi exemple de acelaşi fel la p. 55, 56, 57.
25) Pentru această valoare a pronumelui posesiv vezi Analele ştiinţifice ale Universităţii „Al. I. Cuza“ din Iaşi (serie nouă), secţiunea III (Ştiinţe sociale), anul 1955, tomul I, fascicola 1-2, p. 290.

lea element cu numele propriu Conta. În felul acesta aluzia la protopopul N. Conta [26]) este făcută mai direct.

Expresia își păstrează valoarea ei de locuțiune prepozițională. Determinantul verbului este, deci, *în Conta sfinției sale*.

§ 2. Nici conjuncția nu constituie parte de propoziție. Conjuncția *și* de exemplu este un simplu element de legătură. La analiză conjuncția aceasta nu trebuie să se ia deci cu propoziția a doua, așa cum se obișnuiește. Fraza următoare are patru propoziții: *A doua zi însă a venit părintele pe la noi, s-a înțeles cu tata, m-au luat ei cu binișorul* și *m-au dus iar la școală* (20).

Pentru conjuncțiile subordonătoare este suficient următorul citat din lucrarea amintită a lui N. Drăganu [27]): „Cînd subordonăm, conjuncțiunea fără înțeles independent despoaie de înțelesul său independent și propozițiunea pe care o subordonează, făcînd-o să aibă un înțeles dependent de cel al propozițiunii de care o leagă, schimbînd-o deci din propozițiune principală în secundară. De ex. în: *Nu te uita... închide ochii... ochii fură* (Delavrancea) avem numai propozițiuni principale, așezate unele lîngă altele. Aceeași gîndire poate fi exprimată și astfel: *Nu te uita*, ci *închide ochii*, căci *ochii fură*. În forma din urmă, propozițiunea *ochii fură*, fiind legată prin conjuncția *căci* de propozițiunea *închide ochii*, și-a pierdut înțelesul independent, care arată numai cauza pentru care se cere să se închidă ochii".

Conjuncțiile deci leagă între ele propoziții de același fel sau de feluri diferite. Ele ne arată, de cele mai multe ori, și felul propoziției. Conjuncțiile nu pot forma părți de propoziție. Greșit deci se procedează (e drept, mai rar decît cu locuțiunile prepoziționale) cînd unei locuțiuni conjuncționale care introduce de exemplu o subordonată circumstanțială de cauză i se atribuie rol de complement circumstanțial de cauză. Se uită astfel lucrul cel mai important: faptul că acțiunea verbului subordonatei cauzale e adevărata cauză a acțiunii exprimate de predicatul din propoziția anterioară.

Însă rol de a introduce propoziții subordonate și de a le lega de altele au nu numai conjuncțiile sau locuțiunile conjuncționale, ci și alte cuvinte. După cum știm și unele pronume au rol de conjuncție. În exemplul următor pronumele relativ *care*, introducînd o subordonată relativă, are în frază rol de conjuncție: „Și mama, care [28]) era vestită pentru năzdrăvăniile sale, îmi zicea cu zîmbet uneori..." (33). Situația aceasta se deosebește de celelalte de care am vorbit mai sus, deoarece

---

26) Vezi și I. Creangă, *Amintiri din copilărie*, Biblioteca școlarului 1955, p. 62, nota 2.

27) *Op. cit.*, [11]), p. 21.

28) Conjuncția subordonătoare stă de cele mai multe ori în fața propoziției pe care o introduce. Chiar numai această indicație este suficientă pentru a vedea și funcția de conjuncție a pronumelui relativ *care*. Trebuie să remarc aci că la despărțirea unei fraze în propoziții se greșește, adesea, acolo unde-i vorba de propoziții relative, tocmai fiindcă nu ținem seama de cele afirmate mai sus. De obicei fraza aceasta e despărțită astfel: „Și mama care era vestită pentru nezdrăvăniile sale", „îmi zicea cu zîmbet uneori..." !

Care stă și el la începutul propoziției, încît subiectul predicatului *zicea* este *mama*, iar subordonata este *care era vestită pentru năzdrăvăniile sale*.

care este şi subiect al propoziţiei relative. Acelaşi pronume relativ, introducînd subordonate atributive, poate avea şi alte funcţii sintactice. În fraza „Cînd vuia în sobă tăciunele aprins, care se zice că face a vînt şi vreme rea, sau cînd ţiuia tăciunele, despre *care* se zice că te vorbeşte cineva de rău, mama îl mustra acolo, în vatra focului...“ (33—34), pronumele relativ subliniat are rol de complement indirect.

Uneori conjuncţia subordonătoare nu are rolul de a introduce o propoziţie. (De aceea am spus mai înainte, nota 28, că această parte de vorbire stă *de cele mai multe ori* în faţa propoziţiei pe care o introduce). Conjuncţia *că* introduce diverse propoziţii: subiective, completive directe, completive indirecte, consecutive, cauzale etc. [29]). În fraza de mai sus al doilea *că* introduce o subordonată subiectivă (*te vorbeşte cineva de rău*). Primul *că* are o situaţie aparte. Să despărţim, mai întîi, propoziţiile frazei: *Cînd vuia în sobă tăciunele aprins, cînd ţiuia tăciunele* (ambele circumstanţiale de timp), *se zice* (principală, incidentă), *care face a vînt şi vreme rea, despre care se zice* (atributive), *te vorbeşte cineva de rău* (subiectivă) *mama îl mustra acolo, în vatra focului...* (principală). Subordonatele, după cum vedem, s-au introdus, toate, prin conjuncţii sau alte cuvinte care au şi rol de conjuncţie. A rămas în afară primul *că*. El nu introduce o propoziţie, căci *face a vînt şi vremea rea* are subiectul *care*, exprimat înaintea conjuncţiei *că*. Citind numai *care se zice face a vînt şi vreme rea*, înţelesul nu sufere dacă punem incidenta între virgule. Incidenta, deci, nu-i izolată de text, ci-i legată cu ajutorul acestei conjuncţii [30]). Iniţial însă lucrurile n-au stat la fel. Avem aici un caz de contaminaţie sintactică. Din *se zice că face a vînt şi vreme rea* şi *care face a vînt şi vreme rea*, a rezultat *care se zice că face a vînt şi vreme rea* [31]).

Să analizăm acum alt fragment: „Ştia, vezi bine, soarele cu cine are de-a face; căci eram feciorul mamei, care şi ea cu adevărat *că* ştia a face multe şi mari minunăţii“ (33). Ultima propoziţie, atributivă relativă (*care şi ea cu adevărat că ştia a face multe şi mari minunăţii*) are, în mijlocul ei, o conjuncţie, lucru mai puţin obişnuit. Şi aici *că* se datoreşte unei contaminaţii sintactice [32]). După cum vedem, nici de data aceasta nu poate fi valabilă indicaţia că de obicei conjuncţia subordonătoare stă la începutul propoziţiei. Dacă în prima frază conjuncţia *că* lega sintactic o incidentă (se zice *că*...), în a doua frază ea nu mai are nici această funcţie.

Uneori aceeaşi conjuncţie se găseşte în cadrul unei propoziţii prin-

---

29) Vezi *Gramatica Academiei*, I, p. 383—384.

30) Asta trebuie să înţelegem, cred, prin propoziţia incidentă legată sintactic în frază (nu ceea ce se spune în *Gramatica Academiei*, II, p. 258, § 428), spre deosebire de incidenta nelegată sintactic, care se aşază între virgule. Cele mai multe incidente sînt, deci, nelegate sintactic.

31) Pentru contaminaţia sintactică vezi şi N. Drăganu, *op. cit.*, [11]) p. 24, apoi Al. Philippide, *Istoria limbii romîne, I—Principii de istoria limbii*, Iaşi, 1894, p. 81—84.

32) Era bine, cred, dacă în volumul al II-lea *Gramatica Academiei* se ocupa într-un capitol special de contaminaţia sintactică, întrucît fenomenul este destul de frecvent şi cunoaşterea lui ne ajută mult la analiza sintactică.

cipale: „Şi nu *că* mă laud[33]), căci lauda-i faţă: prin somn nu ceream de mîncare" (51). „Da'*că* l-aş ucide în bătaie, cînd aş afla că el a prins pupăza s-o chinuiască" (44).

— „Ce spui, bădişorule; pentru un braţ de lemne? Da *că* le duc în spate pe toate o dată pîn'acasă" (57).

Din cele de mai sus reiese că nu putem face analiza sintactică fără cunoaşterea temeinică a prepoziţiei şi conjuncţiei, că prepoziţiile şi conjuncţiile, locuţiunile prepoziţionale şi cele conjuncţionale nu au rol de parte a propoziţiei şi că uneori conjuncţia nu poate fi un indiciu pentru despărţirea unei fraze în propoziţii.

§ 3. Am spus mai sus că sînt şi alte cuvinte care nu formează părţi de propoziţie. E vorba, de data aceasta, de cuvinte propriu-zise, nu de simple instrumente gramaticale.

Nominativul este, de obicei, cazul subiectului, iar acuzativul cazul obiectului drept. Întîlnim uneori fraze în care anumite cuvinte ar trebui să aibă una din funcţiile acestea, însă analizînd fraza, observăm că nu putem încadra cuvintele în discuţie în nici una din cele patru categorii sintactice ale propoziţiei.

Partea a doua a *Amintirilor* lui I. Creangă începe astfel: „Nu ştiu alţii cum sînt, dar *eu*, cînd mă gîndesc la locul naşterii mele, la casa părinţască din Humuleşti, la stîlpul hornului unde lega mama o şfară cu motocei la capăt... parcă-mi saltă şi acum inima de bucurie!" (33).

Pronumele *eu*, la cazul nominativ, nu este subiectul unei propoziţii, aşa cum ne-am aştepta. Virgula scrisă după acest cuvînt este o dovadă în sensul celor spuse. Lăsînd la o parte subordonatele de după pronumele în discuţie, ajungem la expresia *parcă-mi saltă şi acum inima de bucurie!* Dar, gramatical, pronumele nu se poate lua nici cu această expresie. Trebuie să admitem şi de data aceasta că situaţia este rezultatul unei contaminaţii sintactice. Altă dată unele cuvinte rămîn în afara analizei sintactice din alt motiv: fraza, datorită faptului că vorbitorul îşi schimbă mersul gîndirii, începe într-un fel şi se termină altfel decît noi ne-am aştepta. Exemple se întîlnesc în cronica lui I. Neculce: „Iară *Şvedul* într-acea vreme au prins nişte Tătari *oamenii* lui[34]). Propoziţia are, aparent, două subiecte. Acţiunea o face nu *Şvedul*, ci *oamenii* lui. Substantivul *Şvedul*, datorită faptului că propoziţia gîndită a fost părăsită de autor, nu are rol sintactic în propoziţie. „Străinii caută numai pre Domn să-l miluiască şi să-l cinstească, iară *pre boierii* ce sînt pribegi cu Domnul, *într-o nimică sînt*"[34]). Expresia *într-o nimică sînt* se referă la *boieri*. Substantivul acesta însă e la acuzativ, deoarece a fost gîndit la fel cu celălalt *pre Domn!* Aceste particularităţi caracterizează graiul vorbit.

Întîlnim în scrisul lui Creangă şi fraze ca acestea: „Se cunoaşte *el strigoiul* care a mîncat zmîntîna, de pe limbă..." (39). „Mai face *el ţăranul* şi alte feluri de mîncări gustoase, cînd are din ce le face" (68).

33) Consider aceasta o propoziţie principală, deoarece nu se mai simte deloc lipsa celorlalte cuvinte: *nu* (e adevărat) *că mă laud* = *nu mă laud.*

34) Citez după N. Drăganu *op. cit.*,[11]) p. 23.

Întrebuințarea pronumelui *el* în asemenea situații a fost discutată și explicată [35]). În exemplele de mai sus substantivele *strigoiul, țăranul* repetă, oarecum, subiectul exprimat prin pronume. În exemplul următor substantivul *Mărioara* este apoziție pe lîngă pronumele personal *ea*: „Stăi, măi porcane, că te căptușește *ea, Mărioara,* acuș!..." (41).

Nu întodeauna însă pronumele acesta are funcție sintactică. În exemple ca „este *el* frig", „se lasă *el* ger [36]), pronumele nu mai poate fi subiect. Substantivele *frig, ger* nu reiau, deci, subiectul așa cum era cazul în exemplele de mai sus. Pronumele rămîne fără valoare sintactică. De altfel expresiile *este frig, se lasă ger* sînt lipsite de subiect. Ele nici nu mai pot fi analizate sintactic, deoarece alcătuiesc grupuri unitare, închegate. Prin analogie cu celelalte expresii pronumele *el* apare și aici, dar fără a mai avea rol sintactic.

Pronumele poate fi deci în două situații: una, cînd e urmat de un cuvînt care-l repetă [37]) și alta, cînd cuvîntul următor nu-l mai repetă și cînd pronumele nu îndeplinește rol de parte de propoziție. Plecînd de la această observație, cred că în exemplul dat de N. Drăganu [38]) „S-a găsi *el ac* și de cojocul lui", substantivul *ac* nu poate fi considerat apoziție, ci subiect. Apoziția poate lipsi din propoziție, fără ca înțelesul comunicării să sufere. Dacă exemplul „Și-a da *el, spînul,* peste om odată", analizat de autor, poate fi redus la „Și-a da *el* peste om odată", apoi propoziția anterioară nu poate fi rostită în forma „S-a găsi *el* și de cojocul lui".

Creangă dă pronumelui și o altă întrebuințare, după cum se vede din exemplul: „Și nici *tu* junghiu, nici *tu* friguri, nici altă boală nu s-a lipit de noi, dar nici de rîie n-am scăpat" (30). Fraza are două propoziții. Substantivele din prima propoziție sînt subiecte. Substantivul *boală* e precedat de atributul *altă*. Celelalte substantive sînt precedate de pronumele personal *tu* care nu are rol de parte de propoziție. Intervine aici un element de natură stilistică: cu ajutorul acestui pronume povestitorul introduce parcă o nouă persoană în discuție. În felul acesta povestirea capătă mai multă vioiciune. „Și nici junghiu, nici friguri, nici altă boală nu s-a lipit de noi..." devine „Și nici *tu* junghiu, nici *tu* friguri, nici altă boală nu s-a lipit de noi..." Vedem cum uneori anumite cuvinte își găsesc explicația nu gramaticală, ci stilistică. În special aici dublarea analizei sintactice de cea stilistică este indispensabilă pentru înțelegerea textului și a artei scriitorului [39]).

---

35) N. Drăganu, *op. cit.*, [11]) p. 57, I. Iordan, *Limba romînă contemporană*, p. 562—565.

36) Date de I. Iordan, aceeași lucrare, p. 579.

37) Considerat de N. Drăganu apoziție, de I. Iordan subiect. (Vezi mai sus nota 35 a acestei lucrări).

38) *Op. cit.*, [11]) p. 57.

39) Se mai adaugă și pronumele *o* (feminin, cu valoare de neutru) care nu trebuie analizat separat, deoarece intră în componența unor locuțiuni și expresii, ca în exemplele: „Și *am dus-o* noi așa pînă la Mezii-Păresii" (30); „Văzînd eu o vreme ca asta, *am șparlit-o* la baltă..." (48); „Numai atîta că el a trecut mai departe în drumul său, iar noi am stat pe loc și *am pus-o de mămăligă...*" (31). Dau aceste exemple în notă, deoarece expresiile fiind simțite ca unități, pronumele *o* este înglobat în predicat și numai

Cred că tot aici trebuie să vorbim şi de vocativ, deoarece acest caz prezintă anumite particularităţi care ţin, cel puţin în parte, de discuţia din acest capitol.

Am constatat două tendinţe: de a atribui vocativului o funcţie sintactică sau de a face abstracţie de el în analiza propoziţiei. Analizînd lucrurile în ansamblu, socot că trebuie să se ţină seama de ambele procedee. Părerile specialiştilor cu privire la funcţiile vocativului sînt diferite [40]).

Gramatica Academiei [41]) spune despre acest caz: „Vocativul, *fără să fie parte de propoziţie* [42]), se poate referi la subiect, la atribut, la complement sau la o întreagă enunţare". I. Iordan [43]) arată că vocativul „nu se leagă de nici unul dintre membrele propoziţiei".

Vocativul, caz independent, apare singur sau în cadrul unei propoziţii.

Exemple:

1 — „*Ioane! Ioane, Ioane!* şi Ion, pace!" (49).

2 — „Ce gîndeşti dumneata, *moşule*? (45).

3 — „Oiu, Doamne, *Davide*, cum nu te mai astîmperi" (28).

4 — „Ei, apoi! minte ai, *omule*?" (36).

5 — „Dar bine, *ghiavole*, aici ţi-i scăldatul?" (41).

6 „Ei, ei! Ce-i de făcut, *Ioane!*" (50).

În primul exemplu vocativul, singur, exprimă o propoziţie. În următoarele trei citate vocativul precizează subiectul. În al cincilea exemplu vocativul precizează complementul indirect, iar în ultimul vocativul *Ioane* nu are nici una din funcţiile de mai sus. El face parte din propoziţie, căci nu poate fi detaşat.

Atunci cînd este încadrat în propoziţie, vocativul se poate referi deci la subiect, complement direct sau indirect (nu şi la atribut [44]). În asemenea situaţie „vocativul se apropie de apoziţie ca funcţiune sintactică" [45]).

După cum am văzut, uneori, vocativul, deşi încadrat într-o propoziţie, nu îndeplineşte rolul unei părţi de propoziţie [46]). Această situaţie specială a vocativului justifică discuţia lui aici. Din cele arătate reiese că vocativul nu are funcţie sintactică în propoziţie atunci cînd nu se referă la una din categoriile sintactice arătate ale propoziţiei. Deşi în articolul pomenit despre vocativ se arată că în ceea ce priveşte funcţia sintactică vocativul se apropie cîteodată de apoziţie, în concluzie se afirmă că vocativul îndeplineşte funcţia unei propoziţii im-

---

rareori am putut constata că i se dă funcţie sintactică aparte (complement direct!), considerîndu-se că are rolul pronumelui *o* din exemplul: „Zice că i-am fi luat-*o* noi, şi pe mama a pus-*o* în mare supărare cu asta" (46).

40) Vezi articolul Laurei Vasiliu, *Observaţii asupra vocativului în limba romînă Studii de gramatică*, I.

41) Vol. I, p. 145.

42) Sublinlat de mine (Şt. G.).

43) *Limba romînă contemporană*, p. 635, nota 1.

44) Vezi *Studii de gramatică*, I, p. 7, nota 2.

45) *Ibid.*, [44]) p. 7.

46) Apoziţia este parte de propoziţie. Şi vocativul trebuie considerat parte de propoziţie atunci cînd el îndeplineşte o funcţie asemănătoare.

perative[47]). Încadrat în propoziţie, vocativul are rolul de a sublinia calitatea propoziţiei (imperativă, exclamativă...). Cînd se referă şi la o parte de propoziţie, precizînd-o, vocativul îşi păstrează şi rolul de mai sus.

Anumite substantive la cazul vocativ şi-au pierdut sensul, devenind simple interjecţii. Fără a forma părţi de propoziţie, acestea au rolul, singure sau alături şi de alte mijloace, de a sublinia o stare sufletească, de a da astfel propoziţiei un anumit conţinut afectiv. Asemenea exemple sînt numeroase în scrisul lui Creangă.

„Şi părintele Ioan de sub deal, *Doamne*, ce om vrednic şi cu bunătate mai era!“ (17). Admiraţia este arătată aici prin mai multe mijloace: interjecţia *Doamne*, pronumele *ce*, adverbul *mai* şi o anumită intonaţie a propoziţiei.

Alte exemple: „ — *Doamne*, măi femeie, *Doamne*, multă minte-ţi mai trebuie, zicea tata, văzînd-o aşa de ahotnică pentru mine“ (23); „şi *Doamne*, peste ce profesor înţelept şi iscusit a dat!“ (26).

Uneori interjecţia aceasta este însoţită de un alt cuvînt. Ambele au acelaşi rol, ca mai sus, şi deci nu pot fi părţi de propoziţie: „Stau cîteodată şi-mi aduc aminte ce vremi şi ce oameni mai erau în părţile noastre, pe cînd începusem şi eu, *drăgăliţă-Doamne*, a mă rădica băietaş la casa părinţilor mei, în satul Humuleşti...“ (17).

§ 4. Observăm însă că adesea anumite cuvinte, deşi formează părţi de propoziţie, sînt trecute cu vederea la analiza sintactică. De cele mai multe ori abaterile se datoresc neatenţiei şi mai rar confuziei. În primul caz cuvintele acestea sînt înglobate în predicat, adică sînt citite la un loc cu verbul care îndeplineşte rol de predicat. În al doilea caz cuvîntul, deşi nu-i încadrat într-un grup, ca mai sus, rămîne, totuşi, neanalizat. Este vorba în general de formele neaccentuate ale pronumelui şi de cuvîntul *şi*, cînd îndeplineşte alte funcţii decît aceea de conjuncţie. Indiferent care-i cauza, aceste „cuvinte mici“, ca să extindem şi la alte părţi de vorbire expresia folosită de N. Drăganu pentru conjuncţii[48]) rămîn, adesea, neobservate. Al Philippide spunea vorbind de formele atone ale pronumelor[49]): „De unde, ca nişte obiecte ce ar trebui să fie după schelet judecînd, ar trebui şi accentuate mai tare decît verbul să fie, ele au ajuns să se piardă în acest din urmă, pînă în gradul de a-şi pierde cîteodată orice înţăles. Pentru aceea, ori de cîte ori voim să dăm în adevăr un obiect verbului, *nu ţinem socoteală de pronumele scurtate*[50]) şi zicem de pildă (repetînd în aparenţă obiectul): ‘pe mine m-ai văzut,’ ‘mie mi-ai spus,’ ‘lui i-ai vorbit’ etc.“.

---

47) Plecîndu-se de la articolul lui S. Stati, *Contribuţii la studiul definiţiei şi clasificării propoziţiilor* publicat în Studii şi cercetări lingvistice, anul VI (1955), nr. 3—4 (iulie-decembrie).

I. Iordan, *op. cit.*,[43]) p. 253, nota 4 spune că în scris se pun virgule între vocativ şi „restul propoziţiei“, ceea ce arată că autorul nu consideră vocativul în asemenea situaţie ca fiind echivalentul unei propoziţii. Prin urmare în *Ce-i de făcut, Ioane!* avem o propoziţie, nu o frază.

48) *Op. cit.*,[11]) p. 96.

49) *Op. cit.*,[31]) p. 134.

50) Subliniat de mine (Şt. G.).

În fraza: *Auzisem eu... că dacă vrei să nu te muşte cînii şi să te lese în pace, cum îi vezi că sar la tine, să te tupilezi jos la pămînt, şi să-i laşi să te latre, cît le place fără să te urneşti din loc* (50) am constatat cu ocazia unor analize că s-a trecut foarte uşor peste pronume, dîndu-se de exemplu „să nu *te* muşte“ „să *te* lase în pace“, „să-*i* laşi“, „să *te* latre[51]) ca predicate, înglobîndu-se în sintagma predicatului şi pronumele, care în fiecare din exemplele acestea îndeplineşte funcţie de complement drept.

În *Studii de gramatică*, I, p. 38, citim: „Aşa, de exemplu, *o să ne atîrne lingurile de gît* deşi are un înţeles lexical unic, poate fi analizat din punct de vedere gramatical în: *o să ne atîrne* — predicat, *lingurile* — complement direct şi *de gît* — complement indirect“. În predicat (*o să atîrne*) a fost introdus şi pronumele *ne*, care are rol sintactic independent (complement indirect). Se mai pot da exemple de asemenea scăpări din aceeaşi lucrare. În exemplul „Copilul mic nu-i bine a-l lăsa singur în casă“ (p. 99) subiectul e numai *a lăsa*, iar *l* e complement direct. În exemplul „Acum mă mulţumeam numai să-*l* privesc“ (p. 106),[52]) pronumele *l* deşi e subliniat ca făcînd parte din complementul indirect, are rol de complement drept. Cuvintele subliniate în primul exemplu de la p. 105 alcătuiesc, de fapt, două complemente drepte: „...vor cere... *a-l scoate*“[53]).

Cuvîntul *şi* are, în majoritatea cazurilor, rol de conjuncţie. Cu asemenea întrebuinţare cuvîntul nu formează o parte de propoziţie. Ex·mple ar fi de prisos. Acelaşi cuvînt poate determina uneori părţi de propoziţie. *Şi* devine astfel atribut sau complement. Atribuirea acestor funcţii se poate face folosind un procedeu simplu: trebuie să vedem la care din cuvintele propoziţiei se referă *şi*. După cum în propoziţia „Ne suim pe munte, la deal de casa ei, *cîte cu o bucată de răzlog în mînă...*“ (30), *cîte o bucată de răzlog în mînă* este atribut, întrucît se referă la *noi* (subiect inclus), tot aşa în fraza citată „Stau cîteodată şi-mi aduc aminte ce vremi şi ce oameni mai erau în părţile noastre, pe cînd începusem *şi* eu, dragăliţă-Doamne, a mă rădica băieţaş la casa părinţilor mei...“, *şi* este atribut, întrucît se referă la pronume (*eu*). Aceeaşi funcţie o are adverbul *şi* în exemplele: „...jucam pînă ce asudau podelele şi ne sărea talpele de la ciubote cu călcîie cu tot; că doar acum o dădusem *şi* eu pe ciubote“ (57); „ba *şi* el, uneori, sărindu-şi din minţi, îşi rupea ciubotele ferfeniţă, jucînd împreună cu noi“ (57).

Iată acum şi un alt exemplu: „Ş-apoi Humuleştii *şi* pe vremea aceea nu erau numai aşa, un sat de oameni fără căpătîiu...“ (17). Aici *şi*

---

51) În treacăt spus, propoziţia *să te latre*, a cărei regentă e propoziţia *să-i laşi*, nu-i completivă dreaptă, aşa cum se susţine în revista Limba romînă, anul IV (1955), nr. 6 (noiembrie-decembrie), p. 88, ci completivă indirectă, deoarece nu putem pune decît întrebarea *la ce...*, nu *ce...*

52) La care se poate adăuga şi ultimul exemplu de pe aceeaşi pagină.

53) Vezi şi p. 61, exemplul din Ioan Pop-Reteganul.

are rol de complement, determinînd o locuţiune adverbială (*pe vremea aceea*[54]).

Există, prin urmare, o serie de cuvinte care nu pot forma singure părţi de propoziţie. Unele se iau în analiza sintactică împreună cu cuvîntul următor, iar altele nu. Rămîn apoi în afara analizei sintactice şi cuvinte care, în anumite situaţii, pot, singure, îndeplini funcţie de parte de propoziţie. Această situaţie îşi găseşte explicaţia fie în graiul vorbit, fie în diferitele intenţii stilistice ale scriitorului. În sfîrşit, putem constata că rămîn în afara analizei sintactice şi alte cuvinte care, de fapt, au rol sintactic în propoziţie. Acest lucru se datoreşte fie neatenţiei, fie necunoaşterii valorii morfologice a cuvintelor respective.

III. *Părţi de propoziţie alcătuite din mai multe cuvinte*

Adesea părţile de propoziţie se exprimă prin mai multe cuvinte. A analiza mai departe, sintactic, aceste grupuri de cuvinte (unele mai închegate din punctul de vedere al sensului, altele mai puţin închegate, după cum vom vedea mai jos), înseamnă a face o analiză artificială sau a atribui unui cuvînt o funcţie sintactică pe care nu o are[55]).

§ 1. În ceeea ce priveşte subiectul, acad. Iorgu Iordan[56]) spune: „Dar există numeroase cazuri... în care subiectul este exprimat printr-un grup de cuvinte. Noi trebuie să luăm în consideraţie conţinutul judecăţii formulate într-o propoziţie dată, şi de la acela să pornim pentru a hotărî care este subiectul (şi tot aşa cu celelalte părţi ale ei). În exemplele date, subiectele sînt respectiv *Facultatea de Filologie* şi *Uniunea Sovietică:* dacă lăsăm la o parte atributele, ne îndepărtăm de realitate, ba o şi falsificăm (mai ales în exemplul al doilea, care, fără *Sovietică*, ar suna *Uniunea este cel mai puternic stat al lumii*)“[57]). Şi *Gramatica Academiei*[58]) se ocupă de subiectul exprimat prin grupuri de cuvinte care desemnează o singură noţiune“[59]). În schimb, *Gramatica Academiei*

---

54) Pentru această categorie de complemente vezi *Gramatica Academiei*, II, p. 112, §§ 182 şi 183. Cu funcţia de atribut din fraza anterioară *şi* intră în categoria atributului adverbial, stînd, astfel, alături de *aşa, numai, chiar, tocmai, împreună* şi altele, care, de asemenea, pot determina substantive sau cuvinte care înlocuiesc substantivele.

55) În practica didactică problema de care ne ocupăm aici este de o însemnătate deosebită, fapt dovedit de o serie de articole apărute după editarea *Gramaticii Academiei: Predicatul verbal* (I, II, III) de Gh. Nedioglu (Limba romînă, anul V, 1956, nr. 3, 4, 5), *Locuţiunile* de Eug. Ioaniţescu (*ibid.*, nr. 6), *Semiauxiliarele de mod*, de Valeria Guţu şi *Componenţa locuţiunilor verbale în limba romînă* de Florica Dimitrescu (ambele publicate în *Studii de gramatică*, I). ş. a.

56) *Limba romînă contemporană*, p. 561.

57) Procedînd astfel, cei ce învaţă gramatica îşi fixează mai bine noţiunile de subiect, predicat etc. La înţelegerea deplină a acestui lucru, sînt necesare cunoştinţele de logică. Introducerea logicii între obiectele de învăţămînt, în şcoala medie, înseamnă, de aceea, un mare ajutor pentru înţelegerea unor probleme de gramatică în special (şi de limbă, în general).

58) Vol. II, p. 65.

59) Mai trebuie să adăugăm subiectul exprimat prin *locuţiuni substantivale*, căci aceste locuţiuni există, după cum arată Eugen Ioaniţescu, în articolul pomenit, p. 51—52: *un calcă-n gropi, un gură-cască, un ducă-se pe pustii, un pierde-vară, un zgîrie-brînză*.

nu se ocupă într-un paragraf special, în cadrul capitolului „Subiectul", de subiectul multiplu. Discuţiile care se fac în legătură cu subiectul multiplu, cînd se vorbeşte de acordul în număr al predicatului cu subiectul [60]) şi de circumstanţialul sociativ „inclus în subiectul gramatical" [61]) trebuiau puse în paragraful amintit. În felul acesta am fi dat, chiar de la început, toate indicaţiile cu privire la recunoaşterea, la delimitarea subiectului în propoziţie.

Să vedem, mai întîi, cîteva exemple de propoziţii cu subiecte multiple: „Dragi-mi erau *tata* şi *mama, fraţii* şi *surorile* şi *băieţii* satului..." (75). „Asemenea dragi-mi erau *şăzătorile, clăcile, horele* şi toate *petrecerile* din sat, la care luam parte cu cea mai mare însufleţire!" (75). „Căci trebuie să vă spun că la Humuleşti torc şi *fetele* şi *băieţii*, şi *femeile* şi *bărbaţii*" (40).

§ 2. Am observat că, în analiza sintactică, se fac mai ales următoarele greşeli: se ia subiectul drept complement sociativ, se ia ca subiect vocativul care însoţeşte un substantiv sau un pronume, se ia ca subiect o apoziţie care determină un cuvînt cu funcţie de subiect. Vom discuta aceste trei situaţii.

Prima greşeală se explică prin faptul că cel ce face analiza sintactică nu ţine seama de forma verbului-predicat. Indicaţia dată în această privinţă, în *Gramatica Academiei* [62]) este precisă: subiectul este multiplu cînd predicatul e la plural; cînd predicatul este la singular, propoziţia are un subiect şi un complement sociativ. La cele spuse în *Gramatica Academiei* trebuie să mai adăugăm cazurile cînd forma verbului din text este aceeaşi şi pentru singular şi pentru plural. Pot fi două situaţii: verbul acesta are un determinant a cărui formă este un indiciu dacă avem sau nu subiect multiplu; verbul nu are nici un determinant.

Iată un exemplu pentru prima situaţie: „Şi ne coborîm noi şi ne tot coborîm cu mare greutate pe nişte povîrnişuri primejdioase, şi ne încurcăm printre ciritei de brad, şi caii lunecau şi se duceau de-a răstăgolul şi *eu cu Dumitru* mergeam *zgribuliţi* şi plîngeam în pumni de frig" (31). Cuvintele *eu, Dumitru*, sînt subiecte, fapt pe care-l arată pluralul *zgribuliţi*.

Cînd verbul nu are nici un determinant care să ne fie de ajutor, recurgem la alte procedee. Două mi se par mai însemnate: trebuie să vedem dacă nu avem alte indicii în fraza în care este încadrată propoziţia în discuţie; cînd aceste indicii lipsesc, analiza conţinutului textului rămîne singura cale.

În propoziţia „*Eu cu Dumitru* însă, o duceam într-un cîntec...", forma predicatului, „...duceam..." poate fi şi de singular şi pe plural. Ţinînd seama şi de restul frazei, vedem că propoziţia are subiect multiplu: „*Eu cu Dumitru* însă, o duceam într-un cîntec, strîngînd viorele

---

60) Vol. II, p. 76.

61) *Ibid.*, p. 141; reproduc un exemplu de aici: „Mihai *cu Kiraly* se gătiră îndată de oaste" (Bălcescu),

62) *Ibid.*

și toporași de pe lîngă plaiu și mergeam tot zburdînd și hîrjonindu-*ne*, de parcă nu eram *noi* rîioșii din Broșteni, care făcusem atîta bucurie la casa Irinucăi" (31). În fraza „Cînd am venit *eu cu tata* și *cu frații* mei Petrea și Vasile și Nică, din Ardeal în Pipirig „..unde se pomeneau școli ca a lui Baloș în Moldova ?" (26), prima propoziție are subiect multiplu, înțelesul ei fiind „cînd am venit *noi*, din Ardeal în Pipirig". După cum se vede, la unele subiecte multiple și este înlocuit prin *cu, împreună cu*. Era bine poate ca *Gramatica Academiei* să discute și acest lucru la paragraful „Cazul subiectului"[63].

O indicație pentru a deosebi complementul sociativ de subiect poate fi uneori și poziția lui *cu*. Dacă acest instrument gramatical stă înaintea verbului, avem, de obicei, subiect multiplu, iar dacă stă după verb, avem complement sociativ: „Eu cu Dumitru mergem în oraș"; „Eu merg cu Dumitru în oraș".

Am constatat apoi că se mai fac două greșeli: se înglobează în subiect vocativul care însoțește un alt cuvînt (subiectul), apoi se înglobează în subiect și unele apoziții.

Vocativul este considerat subiect mai ales atunci cînd subiectul este inclus: „— Ei, măi băieți, ia acum trageți la aghioase, zise un plăieș, scăpărînd și dînd foc unui brad" (31). În prima propoziție subiectul (*voi*) este inclus în desinența verbului. Deci *băieți* nu poate fi subiect.

Un alt exemplu, unde subiectul este, de asemenea, inclus; „—Încă te uiți la ei, bărbate, zicea mama, și li dai paièle !" (35).

În exemplele în care subiectul este exprimat, vocativul, care dă o indicație asupra subiectului, este considerat ca repetînd subiectul. Și o asemenea analiză este greșită. Exemple: „— Ia lasă-i și *tu*, măi nevastă, lasă-i" (35); „—Ură *tu*, măi Chirice, zic eu lui Goian"[64] (38).

Subiect exprimat printr-un singur cuvînt, nu prin mai multe, avem și în exemplele: „Bădița Vasile a zîmbit atunci, iară *noi* școlarii am rămas cu ochii holbați unii la alții" (18); „Și după ce ne culcam cu toții, *noi* băieții, ca băieții, ne luam la hîrjoană..." (36). Subiectul aici nu este *școlarii, băieții* nici *noi școlarii, noi băieții* (căci așa s-a analizat cu ocazia unor probe de control), ci numai *noi* și iată de ce: *noi* este pronume de persoana I plural. Verbul-predicat este la același număr, aceeași persoană, acordîndu-se cu subiectul (*am rămas cu ochii holbați, ne luam la hîrjoană*); *școlarii, băieții* sînt substantive și, ca orice substantiv (mai puțin acela ce stă în cazul vocativ) sînt de persoana a III-a. Un verb la persoana I nu poate fi predicatul unui substantiv la persoana a III-a.

§ 3. Problema analizei predicatului este una din cele mai complexe, deoarece predicatul poate fi exprimat nu numai printr-un singur verb, ci prin mai multe verbe, prin locuțiuni verbale, prin diferite ex-

63) Vol. II, p. 66—67.

64) Greșelile de care am vorbit sînt, putem spune, generale. Vezi în această privință și articolul *În legătură cu vocativul*, de M. Zdrenghea (Limba romînă, anul V, nr. 6), unde autorul se ocupă, de asemenea, de greșeli curente în analiza sintactică.

presii, prin repetarea aceluiaşi verb etc. În analiza predicatului se întîlnesc, de aceea, dificultăţile cele mai multe, iar practica didactică confirmă aceasta.

Dum cum am mai arătat, procedeul numărării verbelor predicative nu este întotdeauna bun pentru a recunoaşte predicatele. Acolo era vorba de elipsă. Există însă şi o altă situaţie: verbul este repetat. Nu avem două propoziţii, ci una singură. Repetarea verbului exprimă o insistenţă, durata acţiunii, uneori chiar modul cum se face acţiunea (deşi poate nu există nici un alt cuvînt care să servească drept circumstanţial pe lîngă verb). Uneori verbul se repetă imediat, alteori la distanţă: „Şi Nică începe să mă asculte; şi mă *ascultă* el, şi mă *ascultă* şi unde nu s-apucă de însemnat la greşele cu ghiotura...“ (19). Repetarea verbului arată aci nu două acţiuni, ci una singură: „mă ascultă mult“. Citatul are deci trei propoziţii. „Şi *ne coborîm* noi şi *ne* tot *coborîm* cu mare greutate pe nişte povîrnişuri primejdioase...“ (31). De data aceasta autorul foloseşte şi procedeul de mai sus, dar adaugă şi un determinant (adv. *tot*) care serveşte, de asemenea, pentru a arăta că acţiunea se prelungeşte. „Dacă *vede* ea şi *vede* că nu mă dau, zvîrr! de vr-o două-trei ori cu bulgări în mine...“ (41). Repetarea verbului *vede* arată că mătuşa Mărioara a aşteptat mult ca Ionică să se coboare din pom. Fraza are trei propoziţii. Un alt exemplu: „Şi dacă *vedea* omul şi *vedea* că nu se poate descotorosi de mine cu vorbe, mă lua frumuşel de bărbie... şi-mi trăgea un pui de răbuială ca aceea pe la bot...“ (39).

Se poate repeta şi un alt cuvînt care are rol de predicat: „Şi *fuga* şi *fuga*, fără să mă mai uit în urmă...“ (50).

Cînd, a doua oară, verbul este însoţit de adverbul *nu*, nuanţa modală este şi mai evidentă: „Cînd, pe la prînzul cel mare, numai iacătă-mă-s şi eu de după dîmb, cu mîncarea sleită, *veneam nu veneam*, auzindu-i lălăind aşa de cu chef...“ (43). *Veneam nu veneam* se poate înlocui cu *abia veneam*.

Un astfel de predicat, mult mai expresiv decît cel exprimat printr-un singur verb şi un determinant pe lîngă el, constituie o „abatere“ de la normele gramaticale. Şi de data aceasta consideraţiile stilistice vin în sprijinul analizei sintactice.

Există încă o situaţie, asemănătoare cu cea de mai sus, cînd s-ar părea că avem două propoziţii (deci două predicate). A doua formă a verbului este la conjunctiv. Şi de data aceasta însă nu putem vorbi decît de o singură acţiune:

— „Vai, *aprinde*-v-*ar* focul, *să* vă *aprindă*, zise ea burzuluită grozav“ (38); „Ţie, omule, zise mama, aşa ţi-i a zice, că nu şezi cu dînşii în casă toată ziulica, să-ţi scoată peri albi, *mînca*-i-*ar* pămîntul *să*-i *mănînce*, Doamne iartă-mă!“ (35).

În sfîrşit, trebuie să mai discutăm aici şi predicatele alcătuite din două verbe diferite, dar care, împreună, alcătuiesc o unitate de sens şi pe care, în analiza sintactică, nu le putem lua decît la un loc. Iată un

exemplu: „Căci numai la dînsul și încă la vr-o două locuri din sat era cîte un cireș varatic care *se cocea-pălea* de Duminica Mare" (40) [65].

§ 4. O problemă mult discutată, mai ales în ultimul timp, în publicațiile de specialitate, este aceea a predicatului în componența căruia intră auxiliarele de mod sau de aspect.

Există, în privința analizei unui asemenea predicat, două puncte de vedere: acad. Al. Graur [66]) susține că auxiliarul de mod de exemplu este, singur, predicatul unei propoziții principale insuficiente; Valeria Guțu [67]), Gh. Nedioglu [67]) ș. a. demonstrează că auxiliarul de mod și de aspect trebuie luat împreună cu verbul următor, verbul de bază în sintagma predicatului.

Vorbind despre aceste sintagme, Gh. Nedioglu conchide [68]): „Formînd astfel un tot organic, înzestrat cu o viață proprie, care nu suferă nici o atingere, ele trebuiesc respectate și nu distruse printr-o analiză formalistă dusă la exces, care, după înțeleapta vorbă a romînului, înseamnă nici mai mult nici mai puțin să despici firul de păr în patru". De altfel și acad. Al. Graur spune că semiauxiliarele și, în primul rînd, *a putea* și *a trebui* au o valoare lexicală „scăzută" (p. 135).

Gramatica noastră trebuie să adopte pentru un astfel de predicat denumirea de „predicat verbal compus", folosită de Valeria Guțu [69]) și de Sorin Stati [70]).

Să vedem, mai întîi, cîteva exemple din Creangă: „găinușa-i spre asfințit, rarițele de-asemine și luceafărul de ziuă, de-acum *trebuie să răsară*; haidem să pornim la drum!" (79); „Stricăciunea se făcuse și vinovatul *trebuia să plătească*" (41); „Și doar mă și sileam eu, într-o părere, s-o fac a înțălege pe mama, că *pot să mă bolnăvesc* de dorul ei... și să mor pintre străini!" (75); „Și cu cîtă carte știu, cu cîtă nu știu, peste cîțiva ani *pot s-ajung dichiu* la vreun mitoc și să strîng un știubeiu plin de galbeni, ca părintele Chirilaș, de la jugărit, din Vînătorii Neamțului" (76—77).

Ultimul exemplu ridică o problemă nouă, dacă ne referim la termenul discutat mai înainte. Auxiliarul de mod *pot* stă înaintea unui predicat nominal, căci verbul *a ajunge* este, aici, copulativ, iar *dichiu* este numele predicativ. Denumirea de „predicat verbal compus" nu mai este potrivită pentru un asemenea predicat. Predicatul astfel alcătuit trebuie numit, după părerea noastră, *predicat nominal compus*. El nu trebuie confundat cu predicatul nominal în care numele predicativ este

---

65) Uneori două verbe alcătuiesc și din punctul de vedere al formei un singur cuvînt. E vorba de o contaminație (conștientă, desigur): *furlua*. (Vezi pentru această problemă opera citată a lui Al. Philippide, p. 82).

66) Vezi articolul *Pentru o sintaxă a propozițiilor principale* (*Studii de gramatică*, I)

67) Vezi mai sus, nota 55.

68) Limba romînă, an. V, nr. 5, p. 36.

69) Articolul citat, [65]), p. 81.

70) Articolul citat (vezi mai sus nota 47), p. 306. Această denumire, folosită pentru aceeași categorie sintactică, o găsim și în gramatica limbii ruse: составное глагольное сказуемое Vezi А. С. Матийченко, Грамматика русского языка II 1951, p. 29; reproduc, de aici un exemplu: Всё это начало меня бесить, и я стал стучать в дверь.

multiplu. (De altfel, denumirea propusă n-o găsim în *Gramatica Academiei* nici cînd este vorba de ultima categorie de predicat).

Un exemplu: „Şi eu *eram vesel* ca vremea cea bună, şi *sturlubatic* şi *copilăros* ca vîntul în tulburarea sa" (33).

Alte exemple, în care în componenţa predicatului intră un auxiliar de aspect: „De la o vreme, văzînd bietul popă că s-a pus în cîrd cu nebunii, *începe s-o întoarcă la şurub*" (64); „şi cum a văzut că ne aşezăm la fereastă şi ne pregătim de urat, *a început a* ne *trage* cîteva *naşteri* îndesate..." (37); „Cînd s-a face mai mărişor, *are să înceapă a*-i *mirosi a catrinţă* şi cu astă rînduială n-am să am folos de el niciodată" (23). Şi de data aceasta auxiliarul în discuţie poate intra în componenţa unui pedicat nominal. Cele spuse mai sus rămîn valabile şi aici.

Greşelile care se fac în analiza sintactică îşi au o singură cauză: se atribuie auxiliarului de mod sau de aspect un rol sintactic independent. Aceste verbe ocupă, de fapt, un loc intermediar, între verbele propriu-zise şi auxiliarele propriu-zise (morfologice) şi verbele copulative. Ele n-au conţinutul verbelor pline, dar nici nu sînt în situaţia celorlalte, care nu mai păstrează nimic sau păstrează foarte puţin din conţinutul lor. În consecinţă, infinitivul ce urmează auxiliarului de mod sau aspect e considerat ca o parte de propoziţie, iar conjunctivul ca o propoziţie. Verbele „deşi la mod personal amîndouă, formează totuşi un singur predicat, pentru că constituie laolaltă o singură *idee verbală*, avînd o singură *modalitate*, o singură *valoare temporală* şi un singur *aspect verbal*" [71]).

La auxiliarul de aspect se mai adaugă o cauză: explicaţiile date în gramatica noastră în legătură cu problema aspectului în general sînt insuficiente [72]). Analizele făcute de G. Nedioglu în cea de-a treia parte a articolului pomenit arată adevărul acestei afirmaţii.

Sintagma predicatului poate avea o componenţă diferită:

a) Auxiliarul de mod sau aspect (semiauxiliarul) + un alt verb, la infinitiv sau conjunctiv. Exemple: „Atunci eu pe loc *am început a plînge...*" (51). Acelaşi exemplu poate fi modificat, înlocuind infinitivul prin conjunctiv, fără să aibă loc vreo schimbare din punct de vedere sintactic: „Atunci eu pe loc *am început să plîng*".

Cele două verbe nu sînt întotdeauna unul lîngă altul: „Eu *trebuie să* vă *duc* la locul hotărît, şi de-aici încolo, cum v-a sluji capul" (78); „...*începusem* şi eu, dragăliţă-Doamne, *a mă rădica băieţaş* la casa părinţilor mei..." (17).

b) Semiauxiliarul + o locuţiune (expresie) verbală: „dar de-acum *trebuie să ne mai punem şi cîte pe-oleacă de carte...*" (66.)

c) Pînă acum s-a vorbit de *verbe* semiauxiliare [73]). Trebuie să ară-

---

71) Gh. Nedioglu, *Predicatul verbal* (Limba romînă, an. V, 1956, nr. 3, p. 37).

72) Vezi *Gramatica Academiei*, I, p. 254.

73) În bibliografia citată n-au fost notate toate semiauxiliarele. La cele de aspect s-ar mai putea adăuga de exemplu *a prinde* („prinde a striga"), *a se pune* („Iar după ce se aprindea opaiţul şi tata *se punea să mînînce*, noi scoteam mîţele de prin ocniţe şi coţruţă...") (35), ş. a.

tăm aici că există și expresii verbale care îndeplinesc rol de semiauxiliar. Expresia *n-ai cum*, din exemplul următor, are valoare modală, nepermițînd, deci, să despărțim două propoziții: „Că altfel *n-ai cum s-o ghibăcești*“ (66). Artificială ar fi și despărțirea în două propoziții a fragmentului „n-aveai cap să scoți obrazul în lume de rușine“, din fraza „Mă rog, mi se dusese buhul despre pozna ce făcusem, de n-aveai cap să scoți obrazul în lume de rușine“ (42), deoarece în *n-aveai cap* cuvintele își pierd, cel puțin în parte, sensul lor lexical, expresia căpătîndu-și sensul de „nu puteai“.

Uneori propoziția este susceptibilă la interpretări diferite, fapt constatat tot cu prilejul unei probe de control. Exemplul „Așa *era cu cale să fac* de la început“ (53) a fost analizat în două feluri: unii au spus că avem aici o propoziție principală care poate fi înlocuită cu *se cuvenea* și una secundară, subiectivă („să fac așa de la început“), iar alții, înlocuind *era cu cale* cu *trebuia*, au spus că avem o singură propoziție, cu predicat compus. Cred că trebuie să rămînem la cea de-a doua interpretare.

Predicatul este, deci, alcătuit din: locuțiune (expresie) verbală cu valoare de semiauxiliar + verbul de bază [74]).

d) Sintagma predicatului poate fi și mai cuprinzătoare: auxiliar de mod + auxiliar de aspect + verbul (locuțiunea, expresia verbală) de bază, ca în următoarea frază din Creangă: „În totului-tot, a fi trecut la mijloc vr-o jumătate de ceas, cît a zăbovit mama acolo... *ș-ar fi trebuit să înceapă a* mi *se pune soarele drept inimă*... căci era trecut de amiază“ (49).

Pentru a evita o analiză artificială, trebuie să avem în vedere că verbele semiauxiliare, ca și cele copulative, nu au obiect direct. Infinitivul ce urmează semiauxiliarul nu poate fi complementul drept al acestuia. Împreună, verbele acestea alcătuiesc o unitate sintactică. La fel, conjunctivul ce urmează unui semiauxiliar care ar părea să fie un verb tranzitiv, nu este predicatul unei propoziții completive directe. Ca mai sus, verbele alcătuiesc aceeași unitate sintactică. De cîte ori nu ni s-a întîmplat să ni se răspundă că în propoziția „El ajunge profesor“ de exemplu, cuvîntul *profesor* ar fi... complement direct! Cu atît mai ușor este interpretat infinitivul de care vorbeam mai sus ca un complement direct, cu cît problema acestor predicate compuse nu este încă bine cunoscută, ea prezentînd, uneori, dificultăți (mai ales dacă ne gîn-

---

74) Uneori atribuim valoare modală unei expresii, fără ca aceasta să aibă o astfel de valoare. Am să dau două exemple în care expresia *(nu) era în stare* formează singură predicatul: „iar cînd mă lăsa de capul meu, făceam cîte o drăguță de trebușoară, ca aceea, de nici Sfînta Nastasia Izbăvitoarea de otravă, nu era în stare a o desface cu tot meșteșugul ei“ (51). Expresia *nu era în stare* este echivalentul verbului plin *nu putea*. Autorul o preferă. În general expresiile sînt mai pline de conținut afectiv. Ele se întîlnesc în vorbirea populară mai ales. În mod normal, după *a putea* cu sens deplin trebuie să urmeze un complement direct. Totuși *a desface* în exemplul analizat este un complement indirect, deoarece expresia *a fi în stare*, intranzitivă, cere un obiect indirect. În următorul exemplu valoarea de predicat a expresiei este și mai evidentă. Propoziția ce-i urmează este completivă indirectă. „Mama însă *era în stare* să toarcă-n furcă și să învăț mai departe“ (22).

dim la înțelegerea ei în clasele mai mici). Metodica predării trebuie să dea, de aceea, atenția cuvenită asestui capitol de gramatică.

§ 5. Deşi s-ar părea că problema locuțiunilor verbale este mai simplă, totuşi, constatăm că la analiza sintactică se procedează, adesea, mecanic, avîndu-se în vedere forma, nu şi conținutul exprimat.

În articolul *Componența locuțiunilor verbale în limba romînă* [75]) Florica Dimitrescu arată că locuțiunile verbale au un singur sens. De aci concluzia că din punct de vedere sintactic locuțiunea verbală îndeplineşte o singură funcție. Unele locuțiuni sînt sudate, altele nu. La cele dintîi elementele componente şi-au pierdut individualitatea. De fapt deosebirea dintre ele este numai aparentă, deoarece chiar locuțiunile în care elementele nu-s pe deplin sudate, exprimă o unitate de sens.

Se obişnuieşte să fie analizate unele locuțiuni verbale (mai ales cele din categoria a doua), fie şi numai pentru a se vedea felul cum se înlănțuie cuvintele. Procedeul acesta face ca uneori să se analizeze şi celelalte locuțiuni verbale, fără ca lucrul acesta să fie posibil. Dacă locuțiuni ca *a-şi pune mîinile în cap, a se duce vestea* ş. a. ar putea fi analizate sintactic, (şi asta *numai* cu scopul mai sus arătat), altele (celei mai multe, cred) nu „suferă" această analiză.

Constatăm, adesea, că se extinde „procedeul" acesta şi la locuțiuni (expresii) verbale ca: *a-şi aprinde paie-n cap, a o lăsa moartă-n păpuşoi, a o pune de mămăligă.* O astfel de metodă poate trezi unora o serie de... imagini, reprezentări care să-i îndepărteze de conținutul real exprimat de aceste cuvinte. Faptul că expresiile au un singur înțeles, altul decît acela pe care îl dau cuvintele componente, luate separat, arată clar că expresia, practic, este neanalizabilă [76]). În cazul altor locuțiuni analiza aceasta, pe părți, este şi mai artificială, deoarece nu ne putem nici măcar reprezenta ceea ce exprimă fiecare cuvînt, luat separat, dar, în acelaşi timp, şi în legătura sa cu elementul de care depinde. Ce rol sintactic ar avea, deci, *la cale, pe capul, la sănătoasa, la depănat, la fugă* din exemplele: „şi alții, ca alții, dar eu ştiu că *mi-am pus* bine *gura la cale*, să-mi fie pe toată ziua" (47); „Peste iarnă, mama iar *s-a pus pe capul tatei*, să mă deie undeva la şcoală" (24); „şi pîndind vreme pe cînd şed ele plecate şi dau pînza în apă la ghilit, fac ţuşti! din

75) *Studii de gramatică*, I.

76) Greşit procedează, prin urmare, *Gramatica Academiei* (vol. II, p. 139) cînd fărîmițează expresia *ne ducem cu plugul* interpretînd substantivul *plugul* ca un complement sociativ. Greşeala aceasta a fost semnalată de D. Gafițanu (Vezi Analele ştiințifice ale Universității „Al. I. Cuza" din Iaşi, serie nouă, secțiunea III, ştiințe sociale, anul 1955, tomul I, fascicola 1–2, p. 293). În aceeaşi gramatică (vol. II, p. 76), pentru a se arăta că „predicatul poate sta la persoana I plural", „cînd subiectul exprimă o colectivitate cu care se solidarizează şi vorbitorul", se dă exemplul: „Am ajuns. Toți pasagerii *ne dăm* jos" (Caragiale), în care se subliniază numai *ne dăm*. *Jos* nu poate avea aici funcție sintactică aparte (circumstanțial), deoarece predicatul este *ne dăm jos* (= coborîm). Verbul şi-a pierdut chiar din sensul său şi nu poate fi analizat decît cu adverbul *jos*. Se întîmplă, uneori, ca verbul să aibă sens deplin şi totuşi în predicat să intre şi un alt cuvînt. În cîteva probe de control s-a scris că în fraza „Cîte drăcării le vin în cap, toate le fac", primul predicat este *vin*. Dar gîndurile se pot naşte şi altfel, în alt „loc", decît „în cap"? Predicatul propoziției este, deci, *vin în cap*.

baltă, *ș-o ieu la sănătoasa*" (50); „las pe mine, că ți-l *ieu* eu *la depănat*" (44); „Noi atunci *am pîrlit-o la fugă*" (37)?

§ 6. Ne ocupăm, în continuare, și de predicatul nominal (mai exact, de numele predicativ) deoarece unele afirmații din *Gramatica Academiei* trebuie întregite. În felul acesta și în analiza sintactică vom proceda mai just.

Să vedem, mai întîi, afirmațiile de acolo: „O propoziție poate avea mai multe subiecte, mai multe atribute sau complemente legate între ele. Acestea se numesc *părți de propoziție multiple*" [77]); „Predicatul nominal este alcătuit *dintr-un nume predicativ* [78]) și un verb copulativ" [79]); „În versul: *Minciuni și fraze-i totul* ce statele susține. Eminescu, O.I 59, subiectul este *totul*, iar *minciuni* și *fraze* e numele predicativ" [80]). Din citatele acestea tragem concluzia că într-un predicat nominal avem un verb copulativ și *un* nume predicativ. Unui subiect i se pot atribui, cu ajutorul aceluiași verb copulativ, mai multe însușiri, mai multe note. Prin urmare și numele predicativ poate fi *multiplu* (deși avem un singur predicat nominal).

Iorgu Iordan spune [81]): „Un obiect poate avea mai multe «semne caracteristice» (în sens strict): mai multe însușiri propriu-zise pot fi atribuite unui subiect sub forma predicatului, fără ca propoziția să înceteze de a fi unică. Și tot așa cînd predicatul nominal este exprimat prin mai multe substantive, mai multe pronume, mai multe forme nepersonale ale verbului etc. Situația predicatului seamănă, în aceste cazuri, cu a subiectului multiplu, și faptul se datorește, evident, categoriilor morfologice, cărora le aparțin subiectul și predicatul nominal (atît unul, cît și celălalt sînt, în mod obișnuit, «nume»: substantiv, adjectiv, pronume = înlocuitor al substantivului, forme nominale ale verbului etc.)". Trebuie să vorbim, prin urmare, și de predicat nominal cu numele predicativ multiplu. De obicei, în analiza sintactică, atunci cînd numele predicativ este multiplu, se obișnuiește să fie repetat, cu fiecare nume predicativ, verbul, exprimat, de fapt, o singură dată, găsindu-se, astfel, mai multe propoziții. După cum s-a putut vedea, procedeul nu este bun. Un exemplu: „Atunci copila părintelui, cum era *sprințară* și *plină de încuri*, a bufnit de rîs" (18).

Dificultățile cresc atunci cînd numele predicative din aceeași propoziție nu urmează unul după altul, ci sînt despărțite prin alte cuvinte: „Ia am fost și eu, în lumea asta, *un boț cu ochi, o bucată de humă* însuflețită, din Humulești, care nici *frumos* pînă la douăzeci de ani, nici *cuminte* pînă la treizeci și nici *bogat* pînă la patruzeci nu m-am făcut. Dar și *sărac*, așa ca în anul acesta, ca în anul trecut și ca de cînd sînt, niciodată n-am fost!" (52). Mai mult chiar, propoziția poate fi despărțită printr-o altă propoziție: „*Așa eram* eu la vîrsta cea fericită, și *așa* cred că *au fost* toți copiii, de cînd îi lumea asta și pămîntul" (34—35).

77) Vol. II, p. 26.
78) Subliniat de mine (Șt. G.).
79) Vol. II, p. 72.
80) *Ibid.*, p. 75.
81) *Limba romînă contemporană*, p. 588.

La o analiză sintactică s-a spus că propoziţia a doua este „aşa cred“, a treia „că au fost toţi copiii“ ! *Aşa* este numele predicativ din predicatul nominal *au fost aşa* [82]).

În unele propoziţii al doilea nume predicativ reia ideea exprimată de cel dintîi, fiind un echivalent al acestuia, avînd un conţinut mai concret, nu general, vag: „*Aşa* era mama în vremea copilăriei mele, *plină din minunăţii*, pe cît mi-aduc aminte“ (34). În alte propoziţii două sau chiar mai multe nume predicative îl reiau pe primul, ca mai sus: „Şi să nu credeţi că nu mi-am ţinut cuvîntul de joi pînă mai de-apoi, pentru că *aşa* am fost eu, *răbdător* şi *statornic* la vorbă în felul meu“ (51).

Numele predicativ poate avea o structură mai complicată. În exemplul ce urmează, propoziţia are nume predicativ multiplu: „Nu mi-ar fi ciudă încaltea, cînd ai fi şi tu *ceva* şi *de te miri unde*“. Autorul vrea să spună: „cînd ai fi şi tu ceva şi *de undeva*“, adică dintr-o localitate cu mai mult renume. Propoziţia *te miri* nu trebuie separată, deoarece ea intră într-o expresie cu un sens unitar. Expresia aceasta seamănă cu *te miri ce*, de asemenea neanalizabilă [83]).

Putem avea şi propoziţii în care predicatul nominal este mai greu de recunoscut: — „Vă puteţi închipui *ce vra să zică* a te scălda în Bistriţa, la Broşteni, de două ori pe zi, tocmai în postul cel mare“ (30). Dacă înlocuim *vra să zică* prin *înseamnă, este*, ne dăm seama că expresia are rolul unui verb copulativ, lucru de care gramaticile noastre nu vorbesc. S-ar părea, apoi, că numele predicativ este *a te scălda*. Verbul acesta are însă rol de subiect. Numele predicativ este *ce*. Dacă modificăm textul, schimbînd şi ordinea cuvintelor, putem spune: „Vă puteţi închipui că a te scălda în Bistriţa... tocmai în postul cel mare, este *un lucru extraordinar*“. Rolul cuvintelor subliniate în parafrazarea de mai sus îl are pronumele *ce* din textul lui Creangă.

Din cele discutate mai sus, reiese că în analiza gramaticală trebuie să ţinem seama de faptul că unele grupuri de cuvinte îndeplinesc funcţii sintactice unice şi că analiza în cadrul acestor grupuri este artificială sau poate duce chiar la lucruri absurde.

Întrucît greşelile ce se fac, în practica didactică, în această privinţă, sînt destul de multe, e necesar ca gramatica şi metodica predării ei să acorde mai multă însemnătate analizei acestor grupuri de cuvinte, apoi analizei subiectului multiplu şi numelui predicativ multiplu.

Catedra de Limba romînă

---

82) Pentru explicarea acestui fapt, reproduc cîteva rînduri din lucrarea citată a lui N. Drăganu: „În general, este lucru firesc să ne grăbim a spune mai întîi ceea ce ni se pare mai important în momentul în care vorbim“. Apoi: „De aceea, în fruntea propoziţiunii punem de obicei cuvîntul (sau expresia) care înseamnă partea socotită ca fiind cea mai importantă din gîndirea noastră, partea care ne interesează sau ne mişcă mai mult, iar celelalte cuvinte urmează după acesta, adeseori fără să-şi poată lua locul lor gramatical“ (p. 19—20).

83) Vezi Iorgu Iordan, *Stilistica limbii romîne*, p. 220—221.

ПРАКТИЧЕСКИЕ УКАЗАНИЯ КАСАЮЩИЕСЯ СИНТАКСИЧЕСКОГО РАЗБОРА

Краткое содержание

В данной статье автор формулирует несколько практических указаний, относящихся к устранению наиболее часто встречающихся ошибок, наблюдающихся при синтаксическом разборе. Свои замечания автор конкретизирует, анализируя ряд предложений, взятых из „Воспоминаний детства" И. Крянгэ.

Имеются ввиду три вида фактов: эллипсис некоторых членов предложения, слова не являющиеся членами предложения и члены предложения состоящие из нескольких слов.

В первой части работы уточняются некоторые понятия связанные с опущением подлежащего, с подразумеваемым подлежащим а также с подлежащим неопределенным. В этом смысле, автор приводит различные примеры в которых отсутствуют либо слово, которое должно было бы входить в состав сказуемого, либо целое сказуемое, указывая на то, что не всегда может быть применен принцип наличия предикативных глаголов для разграничения предложений в составе одного сложного предложения. Объяснение эллипсиса одновременно с синтаксическим разбором способствует облегчению литературного анализа текста.

Во второй части работы указывается на существование ряда слов, которые не могут образовать, самостоятельно, членов предложения. При синтаксическом разборе, одни слова рассматриваются в связи со следующим словом (предлог), а другие не рассматриваются (союзы). Остаются также за пределами синтаксического разбора и те слова, которые, в определенных случаях могут выступать самостоятельно в качестве членов („S-a face *el* ger"; „şi nici *tu* junghi, nici *tu* friguri, nici altă boală nu s-a lipit de noi...").

Это объясняется, либо влиянием разговорной речи, либо стилистическими целями писателя. Наконец, можно заметить что остаются за пределами разбора и другие слова (в первую очередь —безударные формы местоимения), которые, собственно говоря, выполняют в предложении синтаксическую функцию. Это является результатом невнимательности или же незнания морфологического значения данных слов.

В последней части работы указывается, что часто члены предложения выражаются несколькими словами. Имеются ввиду однородные подлежащие, однородные именные части сказуемого, сказуемое, выраженное глагольными оборотами, составное глагольное сказуемое („trebuie să spun") как и сказуемые, выраженные повторением глагола („şi dacă *vede* ea şi *vede* că nu mă dau...").

Автор указывает на необходимость того, чтобы грамматика и методика преподования румынского языка уделяли большее внимание такому роду членов предложения.

INDICATIONS PRATIQUES CONCERNANT L'ANALYSE SYNTACTIQUE

Résumé

L'on trouvera dans cet article quelques indications pratiques formulées par l'auteur à propos de certaines erreurs courantes observées dans l'analyse syntactique. Le matériel linguistique des observations, puisé dans les *Souvenirs d'enfance* de I. Creangă, concerne, principalement, trois catégories de faits: 1° l'ellipse des termes principaux dans la proposition; 2° des mots dépourvus de valeur syntactique; 3° des termes de proposition constitués par des groupes de mots.

Dans la première partie du travail, certaines observations affectent l'ellipse du sujet, le sujet sous-entendu et le sujet indéterminé. L'on donne aussi, des exemples où, ce sont soit le prédicat tout entier qui fait défaut, soit un mot qui y devrait participer; on démontre, par là, que le procédé de l'énumération des verbes prédicatifs n'est pas toujours efficace pour déceler le nombre des propositions dans une phrase donnée. L'explication de l'ellipse facilite, en même temps que l'analyse syntactique, l'intelligence littéraire du texte.

Dans la deuxième partie de l'article on indique toute une série de mots qui ne peuvent pas constituer, à eux-seuls, des termes de la proposition; certains, on les rettache, dans l'analyse, au mot suivant (les prépositions), tandis que d'autres restent hors de l'analyse (les conjonctions). Il faut y ajouter, aussi, les mots qui, dans des situations déterminées peuvent remplir à eux-seuls, des fonctions de termes de propsitions („S-a face *el* ger"; „şi nici *tu* junghi, nici *tu* friguri, nici altă boală nu s-a lipit de noi"). Ces constructions que l'on trouve dans le parler populaire vivant et, parfois, dans les oeuvres littéraires, s'expliquent toujours par la présence de l'affectivité. L'on peut constater, enfin, qu'au cours des analyses habituelles dans les écoles, on laisse hors de l'analyse encore d'autres mots (les formes atones du pronom, par ex.), lesquels ont toujours une valeur syntactique réelle. Cette situation est due soit à l'inattention, soit à la méconnaisance de la valeur morphologique de ces mots.

Dans la dernière partie on considère les cas, très fréquents, où les termes de la proposition sont exprimés par plusieurs mots. Il s'agit du sujet multiple, du prédicat formé par des locutions verbales, du prédicat verbal composé („trebuie să spun"), du prédicat où le même verbe est répété („Şi dacă *vede* ea şi *vede* că nu mă dau..."). La conclusion montre la nécessité d'insister davantage, dans les manuels de grammaire et dans les méthodiques de l'enseignement du roumain, sur les termes de la proposition constitués de cette manière.

GRAMATICA LUI PĀṆINI

SINTAXA CAZURILOR

DE

TH. SIMENSCHY

Introducere *

Pāṇini a trăit probabil în sec. al IV-lea i. e. ṇ.

Gramatica lui cuprinde 3997 de sūtre (reguli extrem de concise).

Pāṇini descrie uzul din epoca sa, însă cu totul altfel de cum facem noi.

Cel mai bun comentar la sūtrele lui Pāṇini este *Kāçikā Vṛtti*, din sec. al VII-lea. Însemnătatea acestui comentar constă mai ales în faptul că dă exemple, care lipsesc cu totul la Pāṇini.

Gramatica lui Pāṇini este logică, descriptivă şi normativă, uneori istorică.

Sintaxa lui Pāṇini tratează numai despre funcţiile pe care le au cazurile, timpurile şi modurile. Ea este cea mai veche şi se distinge prin precizie şi fineţe.

Limba descrisă de Pāṇini este mai veche decît sanscrita clasică şi mai recentă decît cea vedică.

Sūtrele lui Pāṇini sînt intraductibile, fiindcă sînt algebrice. După cum Spinoza întrebuinţează în Etica sa metoda geometrică, tot astfel Pāṇini întrebuinţează în sūtrele sale metoda algebrică. Este cea mai veche aplicare a acestei metode, şi încă la gramatică! N-o găsim însă decît foarte rar în sintaxa cazurilor.

O sūtră care stă în fruntea unei serii nu e repetată niciodată, ci trebuie subînţeleasă la fiecare sūtră din întreaga serie. În traducerea noastră literală am făcut la fel.

Fiecare sūtră este o formulă şi foarte multe din ele seamănă prin structura lor simetrică.

---

* Această introducere este un rezumat succint al unui studiu asupra sintaxei cazurilor la Pāṇini, care va apărea în limba franceză.

Sūtrele lui Pāṇini nu pot fi înțelese decît dacă sînt lăsate în ordinea în care au fost așezate de autor. Această ordine se vede clar din planul sūtrelor, care ne arată, între altele, următoarele:

1. În **1**, *4*, fiecare serie de sūtre referitoare la aceeași funcție cazuală începe cu *definiția* acesteia și sfîrșește cu una sau mai multe excepții, afară de ablativ (prima serie).

2. În **2**, *3*, fiecare serie de sūtre referitoare la același caz începe cu *funcția* acestuia și sfîrșește cu una sau mai multe excepții, afară de nominativ.

3. Sūtrele care tratează despre cazuri concurente vin regulat după sūtrele în care e vorba numai de un singur caz. Ele vin la sfîrșitul fiecărei serii de sūtre care tratează despre un caz.

Pāṇini dă numai anumite aspecte din sintaxa cazurilor, despre care tratează în două secțiuni și capitole diferite. Din punctul de vedere al gramaticii occidentale sūtrele din **1**, *4*, tratează despre construcția verbului; iar cele din **2**, *3*, despre funcțiile cazurilor.

Pāṇini arată nu numai rolul sintactic al cazurilor, ci și pe cel morfologic, în formarea adverbelor.

Cazurile au două nume: unul arată funcția sintactică, d. e. *karaṇa* „instrument"; celălalt nume e pentru aspectul morfologic al cazului respectiv, d. e.: *tṛtīyā* „cazul al treilea, instrumentalul". Nu există în sanscrită cazul al 8-lea; vocativul nu-i decît o formă și o funcție a nominativului.

Pāṇini se exprimă cu totul altfel de cum ne exprimăm noi. Astfel, sūtra **1**, *4*, 25 înseamnă pentru noi: „Verbele care înseamnă „a se teme" și „a ocroti" se construiesc cu ablativul, care exprimă cauza fricii". Pāṇini spune: „La verbele care înseamnă „a se teme" și „a ocroti" se numește ablativ cauza fricii".

Ordinea în care sînt tratate funcțiile cazuale este alfabetică; în schimb Pāṇini nu expune cazurile în ordinea tradițională, pe care o indică însăși denumirile lor, ci se abate de la ea.

În **2**, *3*, unde Pāṇini tratează despre întrebuințările cazurilor, el arată: 1. Ce exprimă fiecare caz, adică funcția sa generală; 2. Cu ce cuvinte se construiește (întrebuințările sale speciale).

După cum am arătat mai sus, Pāṇini face o distincție riguroasă între funcția unui caz și forma sa, dîndu-le nume speciale. Aceeași funcție poate fi exprimată prin mai multe cazuri și același caz poate avea mai multe funcții.

În sintaxă Pāṇini pleacă adesea de la idee; astfel în sintaxa cazurilor el are adesea în vedere felul cum se exprimă o idee sau un

raport sintactic, d. e. ideea de cauză sau construcția adverbelor. Gramatica europeană procedează invers: ea pornește de la forme și studiază întrebuințările lor.

Panini pune printre funcțiile cazurilor și formarea adverbelor, care de fapt aparține morfologiei.

Numeroase sutre indică posibilitatea întrebuințării, după preferință, a două cazuri. Însă mai totdeauna celălalt caz trebuie dedus din sutrele care precedă.

Un aspect special al concurenței cazurilor este faptul că unele adverbe pot avea mai multe forme cazuale.

Cazurile concurente nu sînt echivalente decît numai în cîteva sutre.

Ceea ce-i excepție pentru noi n-a fost totdeauna și pentru Panini; ba poate n-a fost deloc.

Panini declină orice cuvînt și orice element gramatical, care stau de cele mai adeseori în genitiv.

Cuvîntul care se construiește cu un anumit caz stă și el de cele mai adeseori în genitiv. Genitivul acesta e posesiv.

Condiția în care are loc construcția („unde", „cînd") stă în locativ.

Cînd sînt mai multe cuvinte care se construiesc cu același caz, Panini le compune și compusul astfel format stă de cele mai adeseori în genitiv.

Anumite cazuri au uneori o întrebuințare cu totul specială, care nu se mai găsește nicăieri în sanscrită. Însă în sutrele referitoare la sintaxa cazurilor nu se găsesc aceste întrebuințări, care fac parte din metoda de exprimare a lui Panini.

Nimic nu începe cu perfecțiunea, căci aceasta nu-i decît un lung șir de imperfecțiuni. Gramatica lui Panini reprezintă punctul culminant al unei ascensiuni lungi și anevoioase, în care n-a rămas de la predecesorii săi decît numele citate de el.

Articolul nostru cuprinde toate sutrele care tratează despre sintaxa cazurilor, și anume: **1**, *4*, 33—55 și **2**, *3*, 1—73. La acestea au fost adăugate următoarele sutre: **1**, *1*, 44, care explică cuvîntul *vibhāṣā* („facultativ"), pentru că acesta indică construcții concurente; sutrele: **1**, *1*, 49—50 și 66—67, care arată întrebuințările speciale, ale genitivului, locativului și ablativului la Panini; sutra **1**, *4*, 2 privitoare la regulă și excepție; sutrele **2**, *2*, 10 și 14, care vorbesc despre genitivul partitiv și obiectiv; sutra **2**, *3*, 11 unde e vorba despre dativul final; în sfîrșit sutrele **5**, *4*, 44—49, privitoare la sufixul *-tas*, unde se arată funcțiile cazuale ale acestui sufix.

Sutrele de mai sus sînt date mai întîi în original, apoi în tradu-

cere literală, după care urmează traducerea liberă. Atît textul sanscrit, cît și cele două traduceri sînt însoțite de un comentar, unde se fac adesea trimiteri la cartea mea apărută în 1949: *La construction du verbe dans les langues indo-européennes,* citată prescurtat: *La construction* etc. Iată paragrafele respective la care se referă comentarul:

La Construction etc.	*Sūtre*
36 II a	**1**, *4*, 37.
57	**2**, *3*, 3, 60, 62, 63.
83 sq.	„ , 51.
84	„ , 60:
84 I add.	**1**, *4*, 27, 33.
85	**2**, *3*, 52.
87	„ , 72.
93	**1**, *4*, 34; **2**, *3*, 52.
93 add.	„ , 25.
108 sq.	2, 3, 58.
145	**1**, *4*, 25, 27, 37, 39; **2**, *3*, 52, 54, 56; **5**, *4*, 45.
145—148	„ , 26.
146	„ , 43; **2**, *3*, 60
147	„ , 39; **2**, *3*, 55.
150 sq.	**2**, *3*, 51.
151 sq.	**1**, *4*, 43.
157—162	**2**, *3*, 52, 54, 58.
162	„ , 56.
163	**1**, *4*, 34.
173 IV	„ , 37.
223 I a	„ , 43.
223 sqq.	**2**, *3*, 3.
229	„ , 3.
232	„ , 12.
364	**1**, *4*, 29, 46; **2**, *3*, 22; **5**, *4*, 45.
368	**1**, *4*, 56.
370	**1**, *4*, 44, 47; **2**, *3*, 53, 59, 61.
371	**2**, *3*, 22.
375	**2**, *3*, 56, 57.
383	**1**, *4*, 46; **2**, *3*, 59.
383 I	„ , 40, 41, 44.
383 II	„ , 38.
383 III	„ , 29, 31, 48; 2, 3, 22, 52; **5**, *4*, 45.
383 III—IV	**1**, *4*, 28.
383 IV	**2**, *3*, 53, 61.
384	**1**, *4*, 28, 38, 48; **2**, *3*, 59; **5**, *4*, 45.

La Construction etc.	*Sūtre*
386	**1**, *4*, 28, 29; **2**, *3*, 57; **5**, *4*, 45.
388	**2**, *3*, 57.
389—390	**1**, 4, 46.
391	**2**, *3*, 22.

În traducerea literală am căutat să mă apropii cit mai mult cu putință de extrema conciziune a sūtrelor originale, eliminînd însă obscuritatea lor. În acest scop au fost adăugate în paranteză cuvintele necesare pentru înțelegerea sūtrelor. Întrucît sūtrele lui Pāṇini sînt adevărate formule, am tradus toate sūtrele cu aceeași structură (de același tip) exact la fel, căutînd să redau aceleași formule în același mod.

Pe cînd traducerea literală ține seamă de formularea „indiană" a regulilor, traducerea liberă le redă din punct de vedere „european", care foarte adesea e cu totul diferit. De aceea pentru înțelegerea temeinică a sūtrelor lui Pāṇini, trebuie de recurs în primul rînd la traducerea literală.

Acolo unde n-am avut nici un motiv ca să traduc altfel, am adoptat traducerea lui O. Böhtlingk (*Pāṇini's Grammatik*, 1887), pe care am indicat-o prin: (B.).

La fel am procedat și cu comentarul. Aici am explicat mai ales construcția verbului, în toate sūtrele care se ocupă cu aceasta (mai ales cele din **1**, *4*), făcînd trimiteri la cartea mea: *La construction* etc.; v. tabloul de mai sus, p. 4 sq.

Pentru claritate, am tradus exemplele din *Kāçikā*, pe care Böhtlingk le citează numai în sanscrită. După cum e lesne de înțeles, orice traducere a exemplelor nu ne poate da decît o foarte slabă idee despre regulile la care se referă. De aceea exemplele trebuie studiate în original și puse necontenit în legătură cu sūtrele pe care le ilustrează.

Comentarul și exemplele din *Kāçikā* sînt tipărite cursiv în textul sanscrit.

TEXTUL SANSCRIT

SŪTRE EXPLICATIVE

(**1**, *1*, 44, 49, 50, 66—67; **1**, *4*, 2)

1, *1*,

44. na v'eti vibhāṣā.

49. ṣaṣṭhī sthāneyogā.

50. sthāne 'ntaratamaḥ.

66. tasminn iti nirdiṣṭe pūrvasya.

67. tasmād ity uttarasya [1]).

1, *4*,

2. vipratiṣedhe paraṃ kāryam.

SINTAXA CAZURILOR

(**1**, *4*, 23—55; **2**, *3*, 2—73)

I. CONSTRUCȚIA VERBULUI

(**1**, *4*, 23—55)

23. kārake.

kāraka ity adhikāro veditavyaḥ. yad ita ūrdhvam anukramiṣyāmaḥ kāraka ity evam tad veditavyam... — kārakam hetur ity anarthāntaram. kasya hetuḥ. kriyāyāḥ... — kāraka iti kim. vṛkṣasya parṇaṃ patati.

---

1) *tasmād ity*: lipsește *nirdiṣṭe* (cf. sutra precedentă), pentru că ar fi în dezacord cu ablativul *tasmād*.

24. dhruvam apāye 'pādānam.

grāmād āgacchati. — parvatād avarohati. — sārthād dhīnaḥ. — rathāt patitaḥ.

25. bhītrārthānāṃ bhayahetuḥ.

cāurebhyo bibheti. — cāurebhya udvijate. — cāurebhyas trāyate. — cāurebhyo rakṣati.

26. parājer asoḍhaḥ.

adhyayanāt parā jayate; însă *çatrūn parā jayate.*

27. vāraṇārthānām īpsitaḥ.

yavebhyo gāṃ vārayati.

28. antardhāu yenā 'darçanam icchati.

upādhyāyād antar dhatte.—upādhyāyān ni līyate.

29. ākhyāto 'payoge.

upādhyāyād adhīte.

30. janikartuḥ prakṛtiḥ.

gomayād vṛçciko jāyate.

31. bhuvaḥ prabhavaḥ.

himavato gaṅgā pra bhavati.—kaçmīrebhyo vitastā pra bhavati.

32. karmaṇā yam abhiprāiti sa saṃpradānam.

upādhyāyāya gāṃ dadāti.

33. rucyarthānāṃ prīyamāṇaḥ.

devadattāya rocate modakaḥ.—yajñadattāya svadate 'pūpaḥ.

34. çlāghahnuṅsthāçapāṃ jñīpsyamānaḥ.

devādattāya çlāghate (= devadattaṃ çlāghamānas tāṃ çlāghāṃ taṃ eva jñāpayitum icchati), hnute, tiṣṭhate, çapate.

35. dhārer uttamarṇaḥ.

devadattāya çataṃ dhārayati.

36. spṛher īpsitaḥ.

puṣpebhyaḥ spṛhayati.

37. krudhadruherṣyāsūyārthānāṃ yaṃ prati kopaḥ.
devadattāya krudhyati, druhyati, īrṣyati, asūyati.

38. krudhadruhor upasṛṣṭayoḥ karma.
devadattam abhi krudhyati, abhi druhyati.

39. rādhīkṣyor yasya vipraçnaḥ.
devadattāya rādhyati, devadattāye 'kṣate = nāimittikaḥ pṛṣṭaḥ san devadattāya dāivaṃ paryālocayati.

40. pratyānbhyāṃ çruvaḥ pūrvasya kartā.
devadattāya gāṃ prati çṛṇoti, ā çṛṇoti = prati jānīte.

41. anupratigṛṇaç ca.
hotre 'nu gṛṇāti, prati gṛṇāti.

42. sādhakatamaṃ karaṇam.
paraçunā chinatti.

43. divaḥ karma ca.
akṣān sau *akṣāir dīvyati.*

44. parikrayaṇe saṃpradānam anyatarasyām.
çatāya sau *çatena parikrītaḥ.*

45. ādhāro 'dhikaraṇam.
kaṭe çete. — sthālyāṃ pacati.

46. adhiçīnsthāsāṃ karma.
grāmam adhi çete şi *adhi tiṣṭhati. — parvatam adhy āste.*

47. abhiniviçaç ca.
grāmam abhi ni viçate.

48. upānvadhyānvasaḥ.
parvatam upa vasati. — grāmam anu vasati, adhi vasati, ā vasati.

49. kartur īpsitatamaṃ karma.
odanam pacati. — kaṭaṃ karoti. — grāmaṃ gacchati.

50. tathā yuktaṃ cā 'nīpsitam.

vişaṃ bhakşayati. — cāurān paçyati. — grāmaṃ gacchan vṛkşamūlāny upa sarpati.

51. akathitaṃ ca.

52. gatibuddhipratyavasānārthaçabdakarmākarmakāṇām aṇikartā sa ṇāu.

gacchati māṇavako grāmam. gamayati māṇavakaṃ grāmam — vetti māṇavako dharmam. vedayati māṇavakaṃ dharmam. — açnāti māṇavaka odanam. āçayati māṇavakam odanam. — adhīte māṇavako vedam. adhyāpayati māṇavakaṃ vedam.—āste devadattaḥ. āsayati devadattam.

53. hṛkror anyatarasyām.

harati bhāraṃ māṇavakaḥ. hārayati bhāraṃ māṇavakam sau *māṇavakena. — karoti kaṭaṃ devadattaḥ. kārayati kaṭaṃ devadattam* sau *devadattena.*

54. svatantraḥ kartā.

devadattaḥ pacati. — sthālī pacati.

55. Tatprayojako hetuç ca.

GENITIVUL ÎN COMPUSE.

(**2**, *2*, 10, 14)

10. na nirdhāraṇe.

kşatriyo manuşyāṇāṃ çūratamaḥ.

14. karmaṇi ca.

gavāṃ dohaḥ. — odanasya bhojanam.

II. FUNCŢIILE CAZURILOR.

(**2**, *3*, 1-73).

1. anabhihite.

anabhihita ity adhikāro 'yaṃ veditavyaḥ. yad ita ūrdhvam anukramişyāmo 'nabhihita ity evaṃ veditavyam.

2. karmaṇi dvitīyā.

kaṭaṃ karoti; însă *kaṭaḥ kriyate.*

3. tṛtīyā ca hoç chandasi.

yavagūm agnihotraṃ juhoti sau *yavagvā 'gnihotraṃ juhoti.*

4. antarāntareṇayukte.

antarā sau *antareṇa tvāṃ ca māṃ ca kamaṇḍaluḥ.*

5. kālādhvanor atyantasaṃyoge.

māsam adhīte. — yojanaṃ kuṭilā nadī.

6. apavarge tṛtīyā.

māsenā 'nuvāko 'dhītaḥ.—yojanenā 'nuvāko 'dhītaḥ.

7. saptamīpañcamyau kārakamadhye.

adya bhuktvā devadatto dvyahe sau *dvyahād bhoktā. — ihastho 'yam iṣvāsaḥ kroçe* sau *kroçāl lakṣyaṃ vidhyati.*

8. karmapravacanīyayukte dvitīyā.

9. yasmād adhikaṃ yasya ce 'çvaravacanaṃ tatra saptamī.

karmapravacanīyayukta iti vartate. — upa khāryāṃ droṇaḥ. — adhi pañcaleṣu brahmadattaḥ.

10. pañcamy apāṅparibhiḥ.

apa trigartebhyo vṛṣṭo devaḥ. — ā pāṭaliputrād vṛṣṭo devaḥ. — pari pari trigartebhyo vṛṣṭo devaḥ.

11. pratinidhipratidāne ca yasmāt.

abhimanyur arjunataḥ prati. — māṣān asmāi tilebhyaḥ prati yacchati.

12. gatyarthakarmaṇi dvitīyācaturthau ceṣṭāyām anadhvani.

grāmam sau *grāmāya gacchati;* însă numai: *manasā pāṭaliputraṃ gacchati* și *adhvānaṃ gacchati.*

13. caturthī saṃpradāne.

upādhyāyāya gāṃ dadāti. — devadattāya rocate modakaḥ. — puṣpebhyaḥ spṛhayati.

14. kriyārthopapadasya ca karmaṇi sthānināḥ.
edhebhyo vrajati = edhān āhartuṃ vrajati.

15. tumarthāc ca bhāvavacanāt.
pākāya vrajati = paktuṃ vrajati.

16. namaḥsvastisvāhāsvadhālaṃvaṣadyogāc ca.
namo devebhyaḥ — svasti prajābhyaḥ. — svāhā 'gnaye. — svadhā pitṛbhyaḥ. — alaṃ mallo mallāya. — vaṣaḍ agnaye.

17. manyakarmaṇi anādare vibhāṣā [2])'prāṇiṣu
na tvā tṛṇāya sau *tṛṇaṃ manye;* însă numai: *na tvā sṛgālaṃ manye.*

18. kartṛkaraṇayoꝯ tṛtīyā.
devadattena kṛtam. — dātreṇa lunāti.

19. sahayukte 'pradhāne.
putreṇa sahā 'gataḥ pitā.

20. yenā 'ṅgavikāraḥ.
akṣṇā kāṇaḥ. — pādena khañjaḥ.

20. itthaṃbhūtalakṣaṇe.
api bhavān kamaṇḍaluṇā chāttram adrākṣīt. — chāttreṇo 'pādhyāyam. — çikhayā parivrājakam.

22. saṃjño 'nyatarasyām [3]) karmaṇi.
pitrā sau *pitaraṃ saṃ jānīte.*

23. hetāu.
kanyayā çokaḥ. — vidyayā yaçaḥ.

24. akartary ṛṇe pañcamī.
çatād baddhaḥ, însă *çatena bandhitaḥ.*

25. vibhāṣā guṇe 'striyām.

---

2) *vibhāṣā* „facultativ, după alegere" arată că mai există o construcţie a lui *man* (şi anume cu acuzativul lucrului); cf. nota 3.
3) *anyatarasyām* „facultativ, după alegere" arată că mai există o construcţie a lui *saṃjñā* (şi anume cu acuzativul); cf. nota 2.

jāḍyena sau *jāḍyād baddhaḥ*; însă numai *buddhyā* sau *prajñayā muktaḥ*.

26. ṣaṣṭhī hetuprayoge.

annasya hetor vasati.

27. sarvanāmnas tṛtīyā ca.

kasya hetor vasati sau *kena hetunā vasati.*

28. apādāne pañcamī.

grāmād āgacchati. — parvatād avarohati. — vṛkebhyo bibheti. — adhyayanāt parājayate.

29. anyārāditarartedikchabdāñcūttarapadācāhiyukte.

anyo devadattāt. — ārād d. — itaro d. — ṛte d. — pūrvo și *uttaro grāmāt. — pūrvo grīṣmād vasantaḥ. — uttaro grīṣmo vasantāt. — prāg grāmāt. – pratyag grāmāt. — dakṣiṇā* și *uttarā, dakṣiṇāhi* și *uttarāhi grāmāt.*

30. ṣaṣṭhy atasarthapratyayena.

dakṣiṇato, uttarato, purastād, upari sau *upariṣṭād grāmasya.*

31 enapā dvitīyā.

dakṣiṇena și *uttareṇa grāmam.*

32. pṛthagvinānānābhis tṛtīyā 'nyatarasyām.

pṛthag, vinā și *nānā devadattena* sau *devadattāt.*

33. karaṇe ca stokālpakṛcchrakatipayasyā 'sattvavacanasya.

stokān muktaḥ, stokena m. — alpān muktaḥ, alpena m. — kṛcchrān muktaḥ, kṛcchreṇa m. — katipayān muktaḥ, katipayena m.

34. dūrāntikārthaiḥ ṣaṣṭhy anyatarasyām.

dūram, viprakṛṣṭam, antikaṃ și *abhyāçaṃ grāmāt* sau *grāmasya.*

35. dūrāntikārthebhyo dvitīyā ca.

dūraṃ grāmasya, dūrād g., dūreṇa g. — antikaṃ grāmasya, antikād g., antikena g.

36. saptamy adhikaraṇe ca.

kaṭa āste. — sthalyām pacati.

cakārād dūrāntikārthebhyaç ca: dūre grāmasya — antike g.

37. yasya ca bhāvena bhāvalakşaṇam.

goşu duhyamānāsu gataḥ, dugdhāsv āgataḥ.

38. şaşṭhī cā 'nādare.

rudati sau *rudataḥ prāvrājīt.*

39. svāmīçvarādhipatidāyādasākşipratibhūprasūtaiç ca.

goşu sau *gavāṃ svāmī, īçvaraḥ, adhipatiḥ, dāyādaḥ, sākşī, pratibhūḥ* şi *prasūtaḥ.*

40. āyuktakuçalābhyāṃ cā 'sevāyām.

āyuktaḥ şi *kuçalaḥ kaṭakaraṇe* sau *kaṭakaraṇasya.*

41. yataç ca nirdhāraṇam.

manuşyeşu sau *manuşyāṇāṃ kşatriyaḥ çūratamaḥ.*

42. pañcamī vibhakte.

māthurāḥ pāṭaliputrebhya āḍhyatarāḥ.

43. sādhunipuṇābhyāṃ arcāyāṃ saptamy aprateḥ.

mātari sādhuḥ sau *nipuṇaḥ*; însă *sādhur mātaraṃ prati.*

44. prasitotsukābhyāṃ tṛtīyā ca.

keçeşu prasitaḥ şi *utsukaḥ* sau *keçaiḥ prasitaḥ* sau *utsukaḥ.*

45. nakşatre ca lupi.

puşyeṇa sau *puşye pāyasam açnīyāt*, *maghābhiḥ* sau *maghāsu palalāudanam.*

46. prātipadikārthaliṅgaparimāṇavacanamātre prathamā.

47. saṃbodhane ca.

he devadatta.— he devadattāu.— he devadattāḥ.

48. sā 'mantritam.

49. ekavacanaṃ saṃbuddhiḥ.

he paṭo. — he devadatto.

50. şaşṭhī çeşe.

kurmādibhyo 'nyaḥ prātipadikārthavyatiriktaḥ svasvāmisaṃbandhādi çeşaḥ. tatra şaşṭhī vibhaktir bhavati.— rājñaḥ puruşaḥ. — paçoḥ pādaḥ. — pituḥ putraḥ.

51. jño'vidarthasya karaṇe.
sarpiṣo jānīte. — *sarpiṣo 'pāyena pravartate.*

52. adhīgarthadayeçāṃ karmaṇi.
çeṣa iti vartate... — *eteṣāṃ karmaṇi kārake çeṣatvena vivakṣite ṣaṣṭhī vibhaktir bhavati.* — *mātur adhyeti* — *mātuḥ smarati.* — *sarpiṣo dayate* — *sarpiṣa īṣṭe....* — *çeṣa iti kim : mātaraṃ smarati.*

53. kṛñaḥ pratiyatne.
edhodakasyo 'pa skurute.... — *çeṣa ity eva: edhodakam upaskurute.*

54. rujarthānāṃ bhāvavacanānām[4]) ajvareḥ.
caurasya rujati rogaḥ — *caurasyā 'mayaty āmayaḥ;* însă *nadī kulāni rujati* şi *cauraṃ jvarayati jvaraḥ.* — *çeṣa ity eva: cauraṃ rujati rogaḥ.*

55. āçiṣi nāthaḥ.
sarpiṣo nāthate.

56. jāsiniprahaṇanāṭakrāthapiṣāṃ hiṃsāyām.
caurasyo 'jjāsayati, ni prahanti, un nāṭayati, krāthayati şi *pinaṣṭi...*
— *çeṣa ity eva : cauram ujjāsayati.*

57. vyavahṛpaṇoḥ samarthayoḥ.
çatasya vy ava harati şi *paṇate.....*
— *çeṣa ity eva: çataṃ paṇate.*

58. divas tadarthasya.
çatasya dīvyati.

59. vibhāṣo 'pasarge.
çatasya sau *çataṃ prati dīvyati.*

60. dvitīyā brāhmaṇe.
gām asya tad ahaḥ sabhāyāṃ dīvyeyuḥ. (Maitr. - *Saṃh.* **1,** *6,* 11).

61. preṣyabruvor haviṣo devatāsampradāne.
agnaye chāgasya haviṣo vapāyā medasaḥ preṣya şi *anubrūhi.*

---

4) *Kaçika* explică *bhāvavacanānām* prin *bhāvakartṛkāṇām* „care au ca agent un substantiv abstract". Construcția lui *ruj* variază după înțelesul pe care-l are, şi chiar independent de acesta. V. *La Constr.* etc., 146 sqq.

62. caturthyarthe bahulaṃ chandasi.

63. yajeç ca karaṇe.

ghṛtasya yajate. — ghṛtena y.

64. kṛtvo 'rthaprayoge kāle 'dhikaraṇe.

pañcakṛtvo 'hno bhuñkte — dvir ahno 'dhīte.... — çeṣa ity eva: dvir ahany adhīte.

65. kartṛkarmaṇoḥ kṛti.

bhavataḥ çāyikā. — purāṃ bhettā.

66. ubhayaprāptau karmaṇi.

āçcaryo gavāṃ doho 'gopālena. — rocate ma odanasya bhojanaṃ devadattena.

67. ktasya ca vartamāne.

rājñāṃ mataḥ, buddhaḥ, pūjitaḥ.

68. adhikaraṇavācinaç ca.

idam eṣām āsitam.

69. na lokāvyayaniṣṭhākhalarthatṛnām [5]).

---

5) Cuvîntul acesta compus, care se află la genitiv plural (*-ām*), e format din următoarele elemente gramaticale și cuvinte: *la - u - uka - avyaya - niṣṭhā - khalartha - tṛn.*

Iată înțelesul lor:

la: termen tehnic gramatical, care înseamnă: *çatṛ, çānac, kānac, kvasu, ki,* și *kin*. La rîndul lor acestea înseamnă:

çatṛ: sufixul participial *-at*:
çānac: „ „ *-ānā*;
kānac: „ „ *-āna*;
kvasu: „ „ *-vas*;
ki: „ *-i*;
kin: „ primar *-in*.

Celelalte elemente gramaticale și cuvinte înseamnă:
u: sufixul *-u*
uka: „ *-uka*
avyaya: (cuvînt) indeclinabil; aici gerundiu.
niṣṭhā: sufixele *-ta* și *-tavat* ale participiului trecut.
khalartha: cu înțelesul sufixului *-khal*.
tṛn: sufixul *-tṛ* (care formează nomina agentis).

odanam pacan, pacamānah, pecānah, pecivān. — papih somam. — dadir gāh. — katam cikīrşuh. — odanam bubhukşuh. — kanyām alamkarişnuh. — āgāmukam vārānasīm rakşa āhuh. — katam krtvā. — odanam bhuktvā, bhuktavān. — devadattena krtam. — īşatkarah kato bhavatā. — īşatpānah somo bhavatā. — kartā katān.

70. akenor bhavişyadādhamarnyayoh.

katam kārako vrajati. — odanam bhojako vrajati. — grāmam gamī, g. gāmī. — çatam dāyī.

71. krtyānām kartari vā.

bhavatah sau *bhavatā katah kartavyah.*

72. tulyārthair atulopamābhyām trtīyā 'nyatarasyām.

tulyo şi *sadrço devadattena* sau *devadattasya*; însă numai: *tulā devadattsya nā 'sti* şi *upamā krsnasya na vidyate.*

73. cáturthī cā 'çişy āyuşyamadrabhadrakuçalasukhārthahitaih.

āyuşyam, madram, bhadram, kuçalam, sukham, artho şi *hitam devadattasya* sau *devadattāya bhūyāt.*

DATIVUL FINAL

(3, 3, 11)

11. bhāvavacanāç ca.

pākāya, bhūtaye, puştaye vrajati.

SUFIXUL *-tas.*

5, 4.

44. pratiyoge pañcamyās tasi.

pradyumno vasudevatah prati. — abhimanyur arjunatah prati.

45. apādāne cā 'hīyaruhoh.

grāmād ā gacchati sau *grāmatah ā gacchati. — corād bibheti* sau

corato b. — *adhyayanāt para jayate* sau *adhyayanataḥ parā jayate*; însă numai: *sārthād dhīyate* şi *parvatād ava rohati.*

46. atigrahāvyathanakşepeşv akartari tṛtīyāyāḥ.

cāritreṇā 'ti gṛhyate sau *cāritrato 'ti gṛhyate.* — *cāritreṇa na vyathate* sau *cāritrato na v.* — *cāritreṇa kşiptaḥ* sau *cāritrataḥ k.*; însă numai: *devadattena kşiptaḥ.*

47. hīyamānapāpayogāc ca.

cāritreṇa sau *cāritrato hīyate.* — *cāritreṇa* sau *cāritrataḥ pāpaḥ.*

48. şaşṭhyā vyāçraye.

devā 'rjunato 'bhavan = *devā 'rjunasya pakşe 'bhavan* [6]).

49. rogāc cā 'panayane.

pravāhikātaḥ, kāsataḥ sau *chardikātaḥ kuru* = *pratīkāram pravāhikāyāḥ* etc. *kuru* [7]).

6) Genitivul atîrnă aici de *pakşe*; este, deci, clar că şi-n exemplul cu *arjunato* trebuie să fi fost la origine o elipsă. V. şi nota 7.

7) Din exemplul citat se vede că avem de-a face cu o elipsă (*pratīkāram*), cel puţin la origine; cf. nota 6.

TRADUCEREA LITERALĂ

SŪTRE EXPLICATIVE

(**1**, *1*, 44, 49, 50, 66, 67; **1**, *4*, 2)

1, *1*.

44. „Sau nu“ (se numeşte) *vibhāṣā* [8]) (B.).

49. Genitivul (într-o sūtra inseamnă): „în locul“ [9]).

50. În locul (altuia trece) cel mai înrudit [10]).

66. (Ceva în) locativ (arată o transformare) la (ceva) precedent [11]).

67. (Ceva în) ablativ (arată o transformare) la (ceva) următor [12]).

1, *4*.

2. La contrazicere (între două sūtre) trebuie urmată cea care succedă.

---

8) *vibhāṣā* indică construcţii concurente şi se traduce cel mai bine prin: „facultativ“; v. sūtrele **2**, *3*, 17, 25, 59 şi traducerea lor.

9) În sūtrele care tratează despre sintaxa cazurilor genitivul nu are acest înţeles. În schimb il are în următoarele sūtre, unde e vorba despre funcţiile sintactice ale sufixului —tas: **5**, *4*, 44, 46 şi 48.; v. traducerea acestor sūtre şi nota 11 şi 12 de mai jos.

10) Sūtra aceasta explică pe cea precedentă. Cf. ca ex. sūtra 6, 1, 77, citată în nota următoare; în acea sūtră *y* care trece în locul lui *i* este cel mai înrudit cu acesta. V. şi sūtra **5**, *4*, 45, unde sufixul —*tas* are aceeaşi funcţie ca şi terminaţiile ablativului şi le poate înlocui.

11) Acest locativ înseamnă „înainte de“ şi nu se găseşte cu această funcţie în sūtrele referitoare la sintaxa cazurilor.

Cu privire la regula lui Pāṇini, cf. sūtra 6, 1, 77: *iko yaṇ aci*, care înseamnă: „În locul lui *ik* (apare) *yaṇ* înainte de *ac*“, adică: „În locul vocalelor *i*, *u*, *ṛ*, *ḷ*, apar semivocalele *y*, *v*, *r*, *l*, înaintea unei vocale diferite“; d. e.: *i* + *a* > *ya*; *i* care precedă imediat pe *a* s-a transformat în *y*.

12) Acest ablativ se traduce: „după“, şi nu se găseşte cu acest înţeles în sūtrele privitoare la sintaxa cazurilor.

Cu privire la regula lui Pāṇini, cf. sūtra 8, 1, 28: *tiṅ atiṅas*: „Un *tiṅ* (verb finit) după un *atiṅ* (verb nefinit)“ (subînţeles: „e neaccentuat“).

SINTAXA CAZURILOR

(1, *4*, 23—55; **2**, *3*, 2—73)

I. CONSTRUCŢIA VERBULUI

(1, *4*, 23—55)

23. Despre *kāraka* [13]).

„kāraka" *este un* adhikāra. *Ceea ce vom trata de aici înainte trebuie să se ştie că e* kāraka.... kāraka *e sinonim cu* hetu „*cauză*". *A cui cauză? A acţiunii... De ce* kāraka? (*Compară:*) *Cade frunza copacului* [14]).

24. (Se numeşte) *apādāna* (ablativ):
(Ceea ce-i) nemişcat la o separaţie [15]).

el vine din sat. — el se coboară de pe munte. — (*el a*) *rămas în urma caravanei. —* (*el a*) *căzut din car.*

25. La (verbele) care înseamnă „a se teme" şi „a ocroti", cauza fricii.

el se teme, se sperie; el apără, păzeşte de hoţi.

26. La *parā-ji* (lucrul) nebiruit.

el e lipsit de învăţătură; însă: *el biruie pe duşmani.*

27. La (verbele) care înseamnă „a îndepărta" (lucrul) dorit.

El îndepărtează vaca de la grîu.

---

13) Despre *kāraka*, adică: „Despre raporturile dintre nume şi verb". Această sūtră poate servi ca titlu la cele care urmează (24-55).

14) Cf. Böhtlingk: „Astfel cu sūtra următoare (1, 4, 24) se potriveşte exemplul: *vṛkṣāt parṇam patati* „cade frunza de pe copac", dar nu: *vṛkṣasya parṇam patati* „cade frunza copacului", pentru că aici *vṛkṣasya* nu e *kāraka*, întrucît aparţine la *parṇam*".

15) V. **2**, *3*, 28 (B.).

28. La (verbele care înseamnă) „a se ascunde", (acela) prin care dorește (cineva) nevederea.

el se ascunde de învățător.

29. Învățătorul la învățare [16]).

el învață de la învățător.

30. La ceea ce dă naștere, materia.

scorpionul se naște din gunoi.

31. La (verbul) „a proveni", originea.

Gangele izvorăște din Himalaya, Hydaspes din Kașmir.

32. (Se numește) *sampradāna* (dativ):
Acela pe care-l are în vedere (cineva) la un obiect [17]).
el dă învățătorului o vacă.

33. La (verbele) care înseamnă „a plăcea", cel care are plăcere.

Cutăruia îi place prăjitura. — lui Yajñadatta îi place plăcinta.

34. La (verbele) *çlāgh, hnu, sthā* și *çap*, acela căruia vrem să-i facem cunoscut (ceva). (B.).

el se încrede în Cutare (=avînd încredere în Cutare el vrea să-i facă cunoscut ceva confidențial). — el ascunde ceva lui Cutare, — e de partea Cutăruia, — îi făgăduiește ceva Cutăruia.

35. La cauzativul lui *dhṛ*, creditorul. (B.).

el datorează o sută Cutăruia.

36. La *spṛh* (lucrul) dorit. (B.).

el dorește flori.

37. La (verbele) care înseamnă *krudh, druh, īrṣy, asūya,* (acela) împotriva căruia e supărarea.

el e mîniat pe Cutare, îi vatămă, îl invidiază, e supărat pe el.

38. La *krudh* și *druh* compuse (cu un preverb, persoana împotriva căreia e supărarea se numește) *karman* (acuzativ). [18]).

16) Adică: „atunci cînd predă".
17) *La un obiect:* la un acuzativ, într-o acțiune. V. și 2, *3*, 13.
18) Cf. 2, 3, 2. (B.).

el e mîniat pe Cutare, îi vatămă.

39. La *rādh* şi *īkş* (se numeşte *sampradāna* acela) despre care-i întrebarea (cu privire la viitorul său).

el îi prezice Cutăruia = prezicătorul, fiind consultat, îi examinează Cutăruia destinul.

40. La *çru* (compus) cu *prati* (sau cu) *ā*, agentul (unei acţiuni) precedente.

el făgăduieşte Cutăruia o vacă [19]).

41. Şi la *gr̄* (compus) cu *anu* (sau cu) *prati* (se numeşte *sampradāna* agentul unei acţiuni precedente).

el răspunde preotului [20]).

42. (Lucrul) cel mai efectiv (se numeşte) *karana* (instrument, instrumental) [21]).

el taie cu securea.

43. La *div* şi *karman* (acuzativ).

el joacă cu zarurile.

44. La o închiriere şi *sampradāna* (dativ) [22]).

închiriat cu sau *pentru o sută.*

45. Locul unei acţiuni (se numeşte) *adhikarana* (locativ) [23]). (B.).

el şade pe rogojină. — el fierbe într-o oală.

46. La *adhi-çī*, *adhi-şthā* şi *adhy-ās*, *karman* (acuzativ) [24]).

el locuieşte în sat. — el stă pe munte.

47. Şi la *abhi-ni-viç.*

el intră în sat.

48) Şi la *upa-vas, anu-vas, adhi-vas* şi *ā-vas.*

el rămîne pe munte. — el locuieşte, se stabileşte în sat.

---

19) Aici se presupune că Devadatta (Cutare) a spus mai inainte: *gām dehi* „dă-mi o vacă" (B.).
20) Aici se presupune că preotul a recitat mai întîi ceva (B.).
21) V. 2, 3, 18. (B.).
22) V. 1, 4, 32. (B.).
23) V. 2, 3, 36. (B.).
24) V. 2, 3, 2. (B.).

49. (Se numeşte) *karman* (acuzativ):
(Lucrul) cel mai dorit de agent [25]).
el fierbe pilaf, — face o rogojină, — se duce în sat.

50. Şi ceva nedorit, (cînd e) unit (cu verbul) în acelaşi mod.
el înghite otravă, — vede hoţi, — mergînd spre sat, dă peste rădăcini de copaci.

51. Şi ce nu s-a spus (pînă acum) (B.) [26]).

52. Agentul (verbelor) care înseamnă „a se mişca, a cunoaşte, a consuma şi a scoate un sunet" (precum şi acela al verbelor) intranzitive (cînd sînt) la cauzativ.

tînărul se duce în sat şi *el îl face pe tînăr să meargă în sat. — tînărul cunoaşte legea* şi *el îl face pe tînăr să cunoască legea. — tînărul mănîncă orez fiert* şi *el îl face pe tînăr să mănînce orez fiert. — tînărul învaţă Veda* şi *el îl învaţă pe tînăr Veda. — Cutare şade* şi *el îl face pe Cutare să şeadă.*

53. La (cauzativul de la) *hṛ* (şi) *kṛ* facultativ.

tînărul ia povara şi *el îl pune pe Cutare să ia povara* sau *face ca povara să fie luată de Cutare. — Cutare face o rogojină* şi *el îl pune pe Cutare să facă o rogojină* sau *el dispune ca rogojina să fie făcută de Cutare.*

54. (Se numeşte) *kartṛ* (agent) cel independent (în acţiunea sa) [27]).
Cutare fierbe. — oala fierbe.

55 Cel care-l determină (la acţiune pe acesta se mai numeşte, pe lîngă *kartṛ*) şi *hetu* (cauză) [28]).

GENITIVUL ÎN COMPUSE
(2, 2, 10, 14)

10. Nu (se compune genitivul) la o relevare [29]).
războinicul este cel mai viteaz dintre oameni.

14. Nici ca obiect.
mulgerea vacilor. — consumarea orezului fiert.

---

25) V. 2, 3, 2 (B.). — *Agent*: autorul acţiunii.

26) Adică: tot ce pînă acum n-a fost denumit cu nici un alt nume, ca *apādāna* etc. Prin această sutră se explică întrebuinţarea acuzativului mai îndepărtat la *duh*, *yāc* etc. (B.).

27) V. şi 2, 3, 18 sqq. (Kaçika).

28) *hetu* este, deci, agentul la verbele cauzative.

29) Cf. 2, 3, 41.

II. FUNCȚIILE CAZURILOR

(2, *3*, 1—73)

1. Dacă (obiectul etc.) nu-i (deja) exprimat (altfel).

„anabhihite" *trebuie considerat ca un* adhikara, (*care înseamnă*): *În ceea ce vom trata de aici înainte trebuie (sub)înțeles* „anabhihite" (*la un locativ*) [30]).

2. Acuzativul (exprimă) *karman* (obiectul), (dacă acesta nu este deja exprimat altfel [31]).

el face o rogojină; însă: *este făcută o rogojină.*

3. Și instrumentalul (exprimă *karman*) la *hu*, în Veda.

el aduce ca jertfă a focului pilaf.

4. Cu *antarā* (și) *antarena* (stă acuzativul).

între mine și tine (stă) urciorul.

5. La timp și la drum (acuzativul exprimă) continuitatea.

el studiază o lună. — rîul șerpuiește (pe o distanță de) o yojana [32]).

6. (Pe lîngă continuitatea timpului și a drumului) instrumentalul (exprimă și) sfîrșitul.

într-o lună secțiunea din textul vedic a fost învățată. — după o yojana *secțiunea a fost învățată.*

7. Locativul (sau) ablativul (exprimă) intervalul (în timp și-n spațiu) dintre două acțiuni.

Cutare, după ce a mîncat azi, va mînca peste două zile. — arcașul acesta, stînd aici, lovește ținta la o depărtare de un strigăt.

8. Acuzativul (stă și) cu o prepoziție.

9. Locativul (exprimă) superioritatea sau dominația.

Subînțeles: cu o prepoziție.

30) *La un locativ*, ca d. e. *karmaṇi* etc.

31) *kaṭaṃ karoti* „el face o rogojină"; însă *kaṭaḥ kriyate*, pentru că aici obiectul este deja exprimat prin pasiv. Cf. 1, *4*, 49 sqq. (B).

32) *yojana*: cam 9 mile.

un droṇa *e mai mult decît o* khārī [33]). — *Brahmadatta e mai presus de Pañcalaşi.*

10. Cu *apa, ā* (şi) *pari* (stă) ablativul.

a plouat afară de (ţara) Trigarţilor. — a plouat afară de Pāṭaliputra. — a plouat afară de (ţara) Trigarţilor.

11. (Ablativul mai exrimă) şi asemănarea şi schimbul.

Abhimanyu e ca Arjuna. — el îi dă fasole pentru sesam.

12. Acuzativul (sau) dativul (exprimă) obiectul la (verbele) care înseamnă: „a merge", la o mişcare (reală), (însă) nu la *adhvan* (ca obiect).

el merge spre sat; însă numai: *el se duce cu mintea la Pāṭaliputra,* şi: *el face un drum.*

13. Dativul (exprimă) *sampradāna* [34]) (B.).

el dă învăţătorului o vacă; — Cutăruia îi place prăjitura; — el doreşte flori.

14. Şi obiectul (unui verb), cînd se subînţelege un substantiv verbal.

el se duce după lemne de foc = el se duce să aducă lemne de foc.

15. (Terminaţia dativului stă) şi după un substantiv verbal cu înţelesul (unui infinitiv în) — *tum* [34 a]).

el se duce pentru coacere = pentru a coace.

16. (Dativul stă) şi cu *namaḥ, svasti, svāhā, svadhā, alam* şi *vaşaṭ.*

închinare zeilor! — noroc urmaşilor! — noroc Focului! — ofrandă Manilor! — voinicul este egal cu voinicul. — vaşaṭ Focului!

17. Facultativ (dativul mai exprimă şi) obiectul, neînsufleţit, al lui *man*, cu (înţeles de) dispreţ.

nu te preţuiesc nici cît un pai; însă numai: *nu te socot un şacal.*

18. Instrumentalul (exprimă):
Agentul [35]) (şi) instrumentul.

(a fost) făcut de Cutare. — el taie cu secerea.

---

33) *droṇa* şi *khārī* sînt măsuri de capacitate. — *Pañcalaşi*: popor.

34) V. 1, 4, 32 sqq. (B.).

34 a) Adică: Şi un *nomen actionis* (stă în dativ), cînd prin aceasta are înţeles de infinitiv.

35) Subînţeles: „dacă nu este deja indicat de verb" (v. 2, 3, 1), şi anume: la formele nominale ale verbului (participiu etc.) sau cînd forma personală exprimă alt subiect.

19. Cu *saha* (ceva) subordonat.

tatăl a venit împreună cu copilul.

20. Prin ce (e) desfigurat corpul.

chior de un ochi.— şchiop de un picior.

21. Semnul distinctiv.

l-aţi recunoscut pe discipol după urcior ?— pe învăţător după discipol? — pe călugăr după smocul de păr?

22. La *saṃjñā*, facultativ, obiectul.

el e de acord cu tatăl (său).

23. Cauza.

întristare din cauza fetei. —renume datorită ştiinţei.

24. La datorii, (cînd) nu (sînt) agent, (stă) ablativul (cauzei).

(el a fost) închis din cauza unei datorii de o sută.— însă : *o datorie de o sută l-a dus la închisoare.*

25. (Ablativul cauzei e) facultativ la (un cuvînt care arată) o însuşire (şi care-i) nefeminin.

(el a fost) prins din cauza prostiei (sale); — însă numai : *el s-a eliberat prin inteligenţa (sa).*

26. Cu *hetu* (stă) genitivul (cauzei).

el trăieşte pentru mîncare.

27. (Dacă *hetu* e) cu un pronume, (poate sta) şi instrumentalul (cauzei, în loc de genitiv).

de ce trăieşte el?

28. Ablativul (exprimă) *apādāna* [36]) (B.).

el vine din sat; — *se coboară de pe munte*;— *se teme de hoţi* ;—*e lipsit de învăţătură.*

29. (Ablativul mai stă şi) cu *anya, ārāt, itara, ṛte,* (cu un) cuvînt (care arată) direcţia (sau) terminat în *-añc* (sau cu un adverb terminat în) — *ā* sau —*āhi* (B.).

---

36) V. 1, 4, 24 sqq. (B).

altul decît Cutare; — departe de C.; — celălalt, nu C.; — afară de C.; — la răsăritnl și la nordul satului; — înaintea verii e primăvara; — vara vine după primăvară; — la răsăritul satului; — la apusul satului; — la sudul și la nordul satului.

30. (Cu un adverb) cu înțelesul (celor în) *-atas* (stă) genitivul (B.).

la sud, la nord, la răsărit, dincolo de sat.

31. Cu (un adverb în) *-ena* (stă) acuzativul (B.).

la sud, la nord de sat.

32. Cu *pṛthak, vinā* (și) *nānā* (poate sta) și instrumentalul (nu numai ablativul).

fără Cutare.

33. La *stoka, alpa, kṛcchra* și *katipaya*, cînd nu exprimă un nume, ablativul arată și instrumentul [37].

tocmai liberat; — ușor liberat; — de-abia liberat; — id.

34. (Cu adverbele) cu înțelesul („departe", ca) *dūram* (sau „aproape", ca) *antikam* (poate sta) și genitivul (nu numai ablativul).

departe, aproape de sat.

35. (Adverbele) cu înțelesul „departe" (sau) „aproape" au (ca terminație) și acuzativul (nu numai ablativul sau instrumentalul) [38].

departe de sat; — aproape de sat.

36. (Și) locativul [39] (care mai) exprimă și *adhikarana* [40] (locul unei acțiuni).

el șade pe rogojină; — el fierbe într-o oală.

Particula ca *(și) arată că în locativ stau și adverbele care înseamnă „departe" sau „aproape".*

departe de sat; — aproape de sat.

37. (În locativ mai stă) și (ceva) prin a cărui acțiune se determină (altă) acțiune [41].

el a plecat în timp ce se mulgeau vacile, — a venit după mulgerea lor.

---

37) Adică: „poate sta și ablativul, în loc de instrumental". V. Traducerea liberă.

38) V. exemplele din Kāçikā (textul sanscrit) și cf. sūtra 33.

39) Adică: adverbele din sūtra 35 pot avea ca terminație și locativul.

40) V. 1, 4, 45, (B.).

41) Definiția locativului absolut.

38. Şi în genitiv, (cînd se exprimă) neţinerea în seamă.
cu toate că (celălalt) plîngea, el plecă în pribegie (ca ascet).

39. (Locativul sau genitivul stă) şi cu *svāmin, īçvara, adhipati, dāyāda, sākşin, pratibhū* şi *prasūta* (B.).
stăpîn, moştenitor, martor, chezăş al vacilor; provenit din vaci.

40. Şi cu *āyukta* şi *kuçala,* (cînd se înţelege) o îndeletnicire (B.).
însărcinat cu, iscusit în facerea de rogojini.

41. Şi de unde-i relevarea [42]).
războinicul este cel mai viteaz dintre oameni.

42. Ablativul (exprimă aici) ceva diferit.
Locuitorii din Mathurā sînt mai bogaţi decît cei din Pāţaliputra.

43. Cu *sādhu* şi *nipuna,* fără *prati,* (cînd se exprimă respectul, stă) locativul.
bun sau *delicat cu mama sa*; însă : *bun faţă de mama sa.*

44. Cu *prasita* şi *utsuka* (stă) şi instrumentalul.
ocupat cu părul său.

45. (Instrumentalul sau locativul mai exrimă) şi asterismul lunar, cu *lup* [43]).
să bea lapte în asterismul lunar Pusya ; — să mănînce terci de sesam în asterismul lunar Maghā.

46. Nominativul (exprimă) numai înţelesul tulpinii nominale, genul, măsura şi numărul.

47. Şi chemarea [44]).
hei, Cutare! — hei, (voi doi) C.! — hei, (voi) C.!

48. Acesta(-i) vocativul.

49. (La) singular (se numeşte) *sambuddhi.*
hei, iscusitule! — hei, Cutare!

---

42) Cf. 2, *2,* 10 şi v. nota din traducerea liberă.
43) *lup :* căderea unui sufix.
44) La vocativ singular, potrivit cu 6, *1,* 69, sufixul cazual al nominativului e, de regulă, lepădat (B.).

50. Genitivul (exprimă):
Restul.

„Rest“ (înseamnă): „altceva decît karman *(acuzativ) etc., (ceva) deosebit de înțelesul tulpinii nominale și care arată proprietatea, posesorul sau înrudirea. Pentru aceasta se întrebuințează cazul al șaselea (genitivul)*; *(d. e.:) omul regelui; — picioarele animalului; — fiul tatălui.*

51. La *jñā*, (dar) nu cu înțelesul „a cunoaște“, instrumentul.

el umblă cu unt topit = el întrebuințează unt topit.

52. (La verbele) cu înțelesul lui *adhi-i*, la *day* și la *īç*, obiectul [45]).

*Subînțeles: „*çeșe*“ („pentru rest“). Cu aceste (verbe) se întrebuințează cazul genitiv, înțelegîndu-se prin „*rest*“ cazul acuzativ* (karman). — *el se gîndește la mama (sa)* și *el își amintește de mama (sa); — el are unt topit. — De ce „pentru rest“? (fiindcă se mai spune)*: mātaram smarati *(el își amintește de mama sa).*

53. (Genitivul mai stă):

la *kṛ*, despre o osteneală.

el are grijă de lemne și de apă... „Pentru rest“: (fiindcă se mai spune): „el are grijă de lemne și de apă“.

54. (La verbele) cu înțelesul lui *ruj*, afară de *jvar* la cauzativ, (cînd subiectul e un) substantiv abstract.

boala pricinuiește suferință hoțului; însă: *rîul surpă malurile; pe hoț îl ard frigurile. — „Pentru rest“: (fiindcă se mai spune): boala pricinuiește suferință hoțului.*

55. La *nāth* (cînd exprimă) o rugăminte.

el cere unt topit.

56. La cauzativul lui *jas*, la *ni-pra-han*, la cauzativul lui *naṭ* și la lui *krath.*, și la *piṣ* (cînd e vorba) despre o vătămare.

el zdrobește pe hoț...

(Subînțeles) „pentru rest“, (fiindcă se mai spune): cāuram ujjāsayati *„el zdrobește pe hoț“.*

57. La *vy-ava-hṛ* și *paṇ*, cu înțelesul lor comun.

el tîrguiește sau *joacă pe o sută...*

45) (*Genitivul exprimă*) *obiectul*, adică: este echivalent cu acuzativul. Într-adevăr verbele citate se construiesc și cu acuzativul.

(Subînțeles) „pentru rest", (fiindcă se mai spune): çatam panate „el joacă pe o sută".

58. La *div*, cu acelaşi înțeles (B.).

el joacă pe o sută.

59. (Genitivul e) facultativ (cînd *div* e compus) cu un preverb.

el joacă pe o sută.

60. În Brāhmana (stă la *div*) acuzativul (B.).

În ziua aceea să pună ca miză în casa de joc o vacă pentru el. (Māitr. - Samh. **1**, *6*, 11).

61. La *pra-iş* şi la *brū* (stă genitivul) ofrandei (cînd e) adusă unei divinități.

oferă Focului, invită-l la ofranda, grăsimea, săul unui țap.

62. În Veda. (genitivul stă) adesea în locul dativului.

63. (Tot în Veda, genitivul) la *yaj* (exprimă) şi instrumentul [46]).

el jertfeşte unt topit.

64. Cu un adverb care înseamnă *krtvas* (genitivul exprimă) timpul ca *adhikarana* [47]).

el mănîncă de cinci ori pe zi; — el învață de două ori pe zi.

(Subînțeles): „pentru rest", (fiindcă se mai spune): dvir ahany adhīte *„el învață de două ori pe zi".*

65. Cu un substantiv verbal (genitivul exprimă) agentul (şi) obiectul.

odihnirea d-voastră. — distrugător de cetăți.

66. (Cînd regula e valabilă) în ambele cazuri (genitivul exprimă numai) obiectul.

---

46) De aici rezultă că *yaj* se construieşte şi cu instrumentalul, după cum ne arată de altfel şi exemplele din *Kāçikā* (v. textul sanscrit); cf. sūtrele 33, 51 şi 52 şi notele respective.

47) V. 1, 4, 45. Şi din această sūtră rezultă, independent de comentarul din *Kāçikā* că, pe lîngă genitiv, timpul mai poate fi exprimat prin locativ. Cf. sūtrele 33, 51, 52, şi 63.

ciudată e mulgerea vacilor de unul care nu e păstor; — îmi place mîncarea orezului de către Cutare.

67. Şi la (un participiu în) *-ta*, (cînd acesta exprimă) prezentul, (genitivul arată agentul).

preţuit, cunoscut, onorat de regi.

68. Şi cînd arată locul unei acţiuni (un cuvînt în *-ta* se construieşte cu genitivul).

aici e şederea lor.

69. (Genitivul) nu (poate sta): cu *la* [47 a]), cu cuvinte care au sufixul *-u*, sau *-uka*, cu un cuvînt indeclinabil, cu un participiu în *-ta* sau în *-tavat*, cu un cuvînt care are un sufix cu înţelesul sufixului *-khal* şi cu un substantiv în *-tr*.

fierbînd pilaf; — id.; — *după ce a fiert pilaf;* — id.; — *care bea Soma;* — *care dă vaci;* — *care vrea să facă o rogojină;* — *care vrea să mănînce pilaf;* — *care împodobeşte fata;* — *ei grăiră: fereşte-te de acela care vine mereu la Benares;* — *după ce făcu rogojina;* — *după ce mîncă pilaf;* — *el mîncă pilaf;* — *e uşor de făcut rogojini de către d-ta;* — *e uşor de băut Soma de către d-ta;* — *cel care face rogojini.*

70. (Nici la cuvinte) cu (sufixul) *-aka*, (atunci cînd se referă) la viitor, (sau) cu (sufixul) *-in*, (cînd exprimă) o îndatorire.

el se duce să facă o rogojină; — *el se duce să mănînce orez fiert;* — *el trebuie să meargă în sat;* — *el trebuie să dea o sută.*

71. Cu un gerundiv (genitivul, sau instrumentalul, poate exprima) agentul.

trebuie să faci o rogojină (lit.: *trebuie făcută o rogojină de d-ta*).

72. Cu (cuvintele) care exprimă o asemănare, afară de *tulā* şi de *upamā*, poate sta şi instrumentalul (afară de genitiv).

asemenea Cutăruia; însă numai: *nu se află asemănare cu Cutare* sau *cu Kṛṣṇa.*

73. Cu *āyuṣya, madra, bhadra, kuçala, sukha, artha* şi *hita*, la o urare, (poate sta) şi dativul (afară de genitiv).

Cutare să aibă parte de viaţă lungă, de bucurie, de fericire, sănătate, prosperitate, folos, bine.

---

47 a) V. nota la această sutră în textul sanscrit.

DATIVUL FINAL
(3, *3*, 11)

11. Şi (diferitele) *nomina actionis* (pot exprima dativul final).

el se duce pentru a coace, a prospera a se îmbogăţi (lit.: *„pentru coacere, prosperitate, îmbogăţire“*).

SUFIXUL – *tas*
(5, *4*, 44–49)

44. Cu *prati*, în locul terminaţiei ablativului, (poate sta sufixul *-tas*.

Pradyumna se poate măsura cu Vasudeva; — Abhimanyu se poate măsura cu Arjuna.

45. (Sufixul *-tas* exprimă) şi *apādāna* (ablativul), (însă) nu la (verbele) *hā* (la pasiv) şi la *ruh*.

el vine din sat; — se teme de hoţ; — e lipsit de învăţătură; însă numai: *el rămîne în urma caravanei* şi: *el se coboară de pe munte.*

46. La (verbele care înseamnă) „a întrece, a nu ceda şi a critica“ (poate sta sufixul *-tas*) în locul terminaţiei instrumentalului, (dacă acesta) nu (exprimă) agentul.

el e întrecut în bună purtare; — nu se abate de la buna purtare; — e criticat pentru purtarea sa; însă numai: *(el a fost) criticat de Cutare.*

47. (*-tas* în locul terminaţiei instrumentalului poate sta) şi cu pasivul de la *hā* şi cu *pāpa*.

el e lipsit de bună purtare. — e rău în purtare.

48. (Sufixul *-tas* poate sta şi) în locul terminaţiei genitivului (cînd e vorba) despre o ataşare.

Zeii fură de partea lui Arjuna.

49. (Sufixul *-tas* poate sta) şi după (un nume de) boală, (în locul terminaţiei genitivului, cînd e vorba) despre vindecarea (ei) (B.).

vindecă diareea, tusea = fă un leac al diareei etc.

TRADUCEREA LIBERĂ

SŪTRE EXPLICATIVE
(**1**, *1*, 44, 49—50, 66—67; **1**, *4*, 2)

44. *Vibhāṣā* înseamnă: „sau nu".

1, *1*.

49. Genitivul într-o sūtră înseamnă: „în locul".

50. În locul altuia trece ceea ce-i este cel mai înrudit (B.).

66. Locativul arată o transformare la ceva care-l precedă imediat.

67. Ablativul arată o transformare la ceva care-l urmează imediat.

1, *4*

2. Cînd se contrazic două reguli, trebuie să se țină seamă de cea care urmează.

SINTAXA CAZURILOR
(**1**, *4*, 23—55; **2**, *3*, 2—73)

I. CONSTRUCȚIA VERBULUI
(**1**, *4*, 23—55)

23. Despre construcția verbului.

Ablativul
(**1**, *4*, 24—31)

Definiție

24. Ceea ce-i nemișcat la o separație se numește ablativ.

Ablativul cu verbe

25. Verbele care înseamnă „a se teme", ca *bhī*, și „a ocroti", ca *trā*, se construiesc cu ablativul, care exprimă cauza fricii [48]).

48) În această sūtră avem o grupă sintactică formată din două subgrupe semantice. V. *La construction du verbe dans les langues indo-européennes* (Jassy, 1949), 93 (addenda) și 145, precum și verbele *trā* și *bhi* la indicele sanscrit de acolo.

26. *parā-ji*, cu înțelesul: „a fi lipsit de" se construiește cu ablativul [49].

27. Verbele care înseamnă „a îndepărta" se construiesc cu ablativul, care exprimă lucrul dorit [50].

28. Verbele care înseamnă: „a se ascunde", ca *antar-dhā*, se construiesc cu ablativul, care arată persoana de care se ascunde cineva [51].

29. În ablativ stă și învățătorul de la care se învață ceva [52].

30. Verbele care înseamnă: „a se naște" se construiesc cu ablativul materiei [53].

31. *pra-bhū* „a proveni" și celelalte verbe cu același înțeles se construiesc cu ablativul originii [54].

Dativul
(1, *4*, 32—41)

Definiție

32. Dativul arată pentru cine se face acțiunea [55].

Dativul cu verbe

33. Verbele care înseamnă „a plăcea", ca *ruc*, se construiesc cu dativul persoanei care are plăcere [56].

49) Construcția acestui verb variază după înțelesul pe care-l are. Cf. traducerea literală și exemplele citate acolo și v. *La Construction* etc. 145—148.

50) Construcția se datorește înțelesului acestei grupe semantice. Cf. nota de la sutra 25 și v. *La Construction* etc. 84, I, add.

51) *antar-dhā* se construiește cu ablativul datorită mai ales preverbului. Cf. *La Construction* etc. 383 III, 384, 385. Înțelesul verbului joacă un rol secundar.

În schimb *ni-lī* (K.) „a se ascunde de" (v. exemplul citat în traducerea literală) se construiește cu ablativul numai datorită înțelesului său. Împreună cu *antar-dhā* verbul *ni-lī* formează o grupă semantică. V. *La Construction* etc. 375.

52) Adică: „A învăța de la" se construiește cu ablativul.

În exemplul citat de *Kāçikā* (v. traducerea literală) *adhi-i* se construiește cu ablativul datorită preverbului *adhi-* „de la". V. *La Construction* etc. 364, 383 III și 386.

53) Adică: În ablativ stă și materia din care provine ceva.

54) Adică: Ablativul arată și originea.

Pāṇini citează verbul simplu *bhū* în loc de cel compus din Kāçikā (v. ex. din traducerea literală).

Construcția cu ablativul a verbului compus se datorește preverbului; cf. notele la sūtrele 28 și 29.

55) Dativul acesta exprimă interesul (*dativus commodi*).

56) V. nota de la sūtra 27.

34. Verbele: *çlāgh* „a se încrede", *hnu* „a ascunde de", *sthā* „a fi de partea" şi *çap* „a făgădui prin jurămînt" se constuiesc cu dativul persoanei căreia i se face cunoscut ceva [57]).

35. Cauzativul lui *dhṛ* [58]) „a datora" se construieşte cu dativul persoanei, care exprimă creditorul.

36. *spṛh* „a dori" se construieşte cu dativul lucrului dorit.

37. Verbele: *krudh* „a fi mîniat", *druh* „a vătăma", *īrṣy* „a invidia", *asūya* [59]) „a fi mîniat", şi cele cu înţeles asemănător, se construiesc cu dativul persoanei împotriva căreia e supărarea.

38. *krudh* şi *druh*, cînd sînt compuse cu un preverb, se construiesc cu acuzativul [60]).

39. La *rādh* şi *īkṣ* stă în dativ persoana despre al cărei viitor se întreabă [61]).

40. *çru* compus cu *prati* sau cu *ā* se construieşte cu dativul persoanei care a fost subiectul unei propoziţii precedente [62]).

41. Şi *anugṛ* şi *prati-gṛ* se construiesc cu dativul persoanei care a fost subiectul unei propoziţii precedente [63]).

57) Aici sînt grupate laolaltă verbe care nu prea se aseamănă prin înţeles. Gruparea e mai mult sintactică decît semantică. V. *La construction* etc., 93.

hnu „a ascunde" şi *çlāgh* „a se încrede" au înţeles contrar; de aceea se construiesc la fel. V. *o. c.*, 163.

58) Cauzativul *dhāraya* e întrebuinţat ca tulpină a prezentului de la *dhṛ*.

59) Aceste verbe sînt de conjugarea a 4-a (în *ya*) şi formează o grupă semantică. V. *o. c.*, 36 II a; 145 şi 173 IV.

60) *abhi-krudh* şi *abhi-druh* (Kaç). se construiesc cu acuzativul din cauza preverbului *abhi*. Cf. 46—48 şi v. *o. c.*, 383 II şi 384.

Sutra aceasta este o excepţie la cea precedentă

61) Adică: Verbele *rādh* şi *īkṣ* „a prezice" se construiesc cu dativul persoanei despre al cărei viitor se întreabă,

Dativul acesta este la origine un *dativus commodi*: *īkṣ* „a privi pentru cineva" (s. î. horoscopul). Cele două verbe au acelaşi înţeles şi de aceea se construiesc la fel; v. *o. c.* 145, 147.

62) Adică: Verbele compuse *prati-çru* şi *āçru* „a promite" se construiesc cu dativul persoanei care a fost agentul unei propoziţii precedente.

Construcţia acestor verbe nu atîrnă de preverbul respectiv, ci se datoreşte înţelesului lor; v. *o. c.*, 375, 383 I şi cf. sūtra următoare.

63) V. nota 62.

Instrumentul
(1, *4*, 42—44)

Definiție

42. *karana* (instrument), este ceea ce face cel mai bine ceva.

Instrumentul cu verbe

43. La *div* „a juca" instrumentul stă și-n acuzativ [64]).

44. La verbele care înseamnă „a închiria", ca *pari-krī*, instrumentul stă și-n dativ [65]).

Locul
(1, *4*, 45—48)

Definiție

45. Se numește *adhikarana* locul unde se săvîrșește o acțiune.

Locul cu verbe

46. *çī*, *sthā* și *ās*, cînd sînt compuse cu *adhi*, se construiesc cu acuzativul [66]).

47. Și *abhi-ni-viç* „a intra" se construiește cu acuzativul (și nu cu locativul, ca verbul simplu) [67]).

48. Și *vas* „a locui", cînd e compus cu preverbele: *upa, anu, adhi* și *ā*, se construiește cu acuzativul (și nu cu locativul, ca verbul simplu) [68]).

---

64) Adică: Verbul *div* „a juca" se construiește și cu acuzativul, în loc de instrumental.

Construcția cu acuzativul a lui *div* se datorește înțelesului său primitiv, concret: „a arunca"; cea cu instrumentalul se datorește înțelesului mai recent. V. *o. c.*, 146 și 151—152. Cu privire la cele două construcții ale lui *div* cf. *o. c.*, 223, I, a. Ele sînt concurente, dar nu echivalente.

65) Acesta-i un dativ final. Construcția lui *pari-krī* e independentă de preverb; v. *o. c.*, 383 I. Construcția cu instrumentalul a verbului compus e prin analogie cu verbul simplu; v. *o. c.* 370 sq.

Sūtrele 43—44 sînt excepții la sūtra 42.

66) Adică: Verbele compuse: *adhi-çī*, *adhi-sthā* și *adhy-ās* „a locui" se construiesc cu acuzativul (și nu cu locativul, ca atunci cînd sînt simple).

De aici se vede că preverbul *adhi* schimbă construcția verbului; cf. sūtra 38 și nota de acolo. Construcția cu acuzativul a verbelor de mai sus se datorește preverbului; cf. *o. c.*, 364, 383, 389, 390.

67) Și construcția lui *abhi-ni-viç* se datorește preverbului *abhi*, care cere acuzativul.

68) Aceeași observație ca la 66 și 67; cf. și *o. c.*, 383 III și 384.

Sūtrele 46—48 sînt excepții la sūtra 45.

Acuzativul

(**1**, *4*, 49—53)

Definiție

49. În acuzativ (*karman*) stă ceea ce dorește mai tare autorul acțiunii.

50. În acuzativ mai poate sta și ceva nedorit de autorul acțiunii [69])

Acuzativul cu verbe

51. Cu acuzativul se construiesc și verbele despre care nu s-a vorbit în sūtrele precedente.

52. Subiectul verbelor care înseamnă: „a se mișca, a cunoaște, a consuma și a scoate un sunet“, precum și subiectul verbelor intranzitive devine obiect direct, cînd aceleași verbe sînt la cauzativ [70]).

53. Cauzativul verbelor *hṛ* și *kṛ* se poate construi și cu alt caz decît acuzativul (și anume cu instrumentalul) [71]).

Agentul. Definiție

54. Se numește *agent* (autorul acțiunii) cel care-i independent (în acțiunea sa) [72]).

55. Cel care-l determină pe agent să facă ceva se numește tot agent sau cauză [73]).

---

69) Sūtra aceasta este o excepție la cea precedentă.

70) Adică: Se mai construiește cu acuzativul și cauzativul verbelor care înseamnă: „a se mișca, a cunoaște, a consuma, a scoate un sunet“, precum și acela al verbelor intranzitive.

71) Adică: *hṛ* și *kṛ* la cauzativ se pot construi sau cu două acuzative sau cu acuzativul și instrumentalul (agentului).

Construcția cu două acuzative are un acuzativ al persoanei (obiect direct) și un acuzativ al lucrului (obiect direct); construcția cu acuzativul și instrumentalul are un acuzativ al lucrului (obiect direct) și un instrumental al persoanei (al agentului). Deci aceste construcții concurente nu sînt echivalente.

Sūtra aceasta este o excepție la cea precedentă.

72) Sūtra aceasta explică pe cele două precedente (52—53).

73) Adică: La verbele cauzative agentul (*kartṛ*) se mai numește și cauză (*hetu*).

Și această sūtră explică sūtrele 52—53.

GENITIVUL ÎN COMPUSE

2, *2*, 10, 14)

Genitivul partitiv

10. Genitivul partitiv nu se compune [74].

Genitivul obiectiv

14. Şi ca obiect genitivul nu se compune [75].

II. FUNCŢIILE CAZURILOR

(**2**, *3*, 1—73)

Adhikāra

1. În sūtrele următoare trebuie subînţeles: „dacă obiectul etc. nu este deja exprimat".

Acuzativul

(**2**, *3*, 2—12)

2. Acuzativul exprimă obiectul [76].

3. În Veda, la *hu*, poate sta şi instrumentalul [77].

4. *antarā* şi *antarena* „între" se construiesc cu acuzativul.

5. Acuzativul timpului şi al distanţei arată o continuitate [78].

---

74) Adică: Primul membru al unui compus nu poate avea înţelesul unui genitiv partitiv.

Pāṇini vorbeşte despre genitivul partitiv numai în această sutră, pentru că-i un genitiv adnominal. Pāṇini se ocupă aproape numai de funcţia adverbală a cazurilor; cf. mai ales **1**, *4*, 23 sqq.

75) Adică: Primul membru al unui compus nu poate avea nici înţelesul unui genitiv obiectiv.

Pāṇini vorbeşte despre genitivul obiectiv numai în **2**, *2*, 14 şi-n **2**, *3*, 65 sq.; cf. nota 74 de mai sus.

76) Adică: Acuzativul poate servi ca obiect al unui verb.

77) Adică: În Veda, la verbul *hu* „a jertfi", obiectul se exprimă şi prin instrumental (nu numai prin acuzativ); sau:

În Veda, *hu* se construieşte şi cu instrumentalul, nu numai cu acuzativul.

Aceste construcţii concurente nu sînt echivalente; cf, *o. c.*, 57, 223 sqq şi 229.

78) Sau: Timpul şi drumul, cînd arată extinderea, stau în acuzativ.

Sau: Acuzativul mai exprimă şi extinderea în timp şi-n spaţiu.

Adică: La întrebarea: „cît timp?" şi „cît de departe?" se întrebuinţează acuzativul.

6. Instrumentalul exprimă sfirşitul extinderii în timp şi-n spaţiu [79].

7. Intervalul în timp şi spaţiu dintre două acţiuni se exprimă prin locativ sau ablativ [80].

8. Acuzativul poate fi cerut şi de o prepoziţie.

9. Locativul cu o prepoziţie arată superioritatea sau dominaţia.

10. Prepoziţiile *apa*, *ā* şi *pari* se construiesc cu ablativul [81].

11) În ablativ mai stă şi persoana cu care se aseamănă cineva sau lucrul în schimbul căruia se dă ceva [82].

12. La verbele care înseamnă „a merge" obiectul, afară de *adhvan* „dru ", este exprimat prin acuzativ sau prin dativ, cînd mişcarea e reală [83].

Dativul

(2, *3*, 13—17)

13. Dativul arată pentru cine se face ceva [84].

14. Dativul mai serveşte şi ca obiect (al unui verb) cînd se subînţelege un substantiv verbal [85].

---

79) Adică: Dacă pe lîngă extinderea în timp şi-n spaţiu se indică şi sfîrşitul, stă instrumentalul.

80) Construcţiile acestea concurente nu sînt echivalente; însă nuanţele lor sînt intraductibile.

Sūtrele 6 şi 7 pot fi considerate ca excepţii la sūtra 5.

81) Sūtrele 9 şi 10 sînt şi ele excepţii la sūtra 8.

82) Sūtra 11 e legată de cea precedentă prin faptul că e vorba tot de ablativ; ea constituie de asemenea o excepţie, întrucît nu mai e vorba despre acuzativ (ca la sūtrele 2—5).

83) Adică: Verbele care înseamnă „a merge" se construiesc cu acuzativul sau cu dativul, dacă mişcarea este reală şi dacă obiectul verbului nu e *adhvan* „drum".

Şi sūtra aceasta este o excepţie, întrucît nu tratează numai despre acuzativ (ca sūtrele 2—5). Ea face tranziţia la sutrele următoare, unde e vorba despre dativ.

Cele două construcţii: cu acuzativul direcţiei şi cu dativul direcţiei, sînt echivalente.

Sūtra 12 ne arată că nu numai un verb, ci şi o grupă semantică de verbe poate avea două construcţii. Cf. *La Construction* etc. 232.

84) Cf. 1, *4*, 32 şi nota de acolo.

85) Dativul acesta e final. Aici dăm peste ceea ce se numeşte o elipsă; însă pentru simţul nostru lingvistic (şi foarte probabil şi pentru acela al grecilor şi al romanilor) nu se subînţelege nimic.

15. În dativ stă şi un *nomen actionis*, cu înţeles de infinitiv [86]).

16. Cu dativul se construiesc şi *namas* „închinare", *svasti* „noroc", *svāhā* „noroc", *svadhā* „poftim!", *alam*" „egal, potrivit", *vaṣaṭ*, o exclamaţie [87]).

17. Facultativ, dativul poate servi ca obiect al verbului *man*, cind se exprimă un dispreţ şi cînd obiectul e ceva neînsufleţit [88]).

Instrumentalul

(2, *3*, 18—27)

18. Instrumentalul exprimă agentul şi instrumentul.

19. Instrumentalul cu *saha* („cu") arată o subordonare.

20. Instrumentalul mai arată şi-n ce constă un defect fizic [89]).

21. În instrumental stă şi semnul distinctiv al cuiva [90]).

22. *saṃ-jñā* („a fi de acord cu") se poate construi şi cu instrumentalul (nu numai cu acuzativul [91]).

23. Instrumentalul mai exprimă şi cauza [92]).

24. Cauza se exprimă prin ablativ, dacă-i un cuvînt ce înseamnă datorii şi dacă acesta nu serveşte ca agent [93]).

---

86) Şi aici avem un dativ final; el poate fi exprimat sau printr-un substantiv concret (ca în 14) sau printr-unul abstract (ca aici).

87) Cuvintele: *namas*, *svasti* etc. sînt exclamaţii de natură adverbială. La începutul unei scrisori *svasti* cu dativul este echivalent cu formula din limba latină: *Cicero Attico salutem*. Cu *alam* şi dat. cf. lat. *par*.

Dativul cu *namas*, *svasti*, *svāhā* este un *dativus commodi*; cf. sūtra 73.

88) Adică: *man* „a socoti", cînd se exprimă un dispreţ, se poate construi şi cu dativul lucrului (nu numai cu acuzativul).

Cu privire la construcţiile concurente (dativ sau acuzativ) v. *La Construction* etc. 151.

89) Acesta-i un instrumental de relaţie, limitat la defecte corporale şi care răspunde la întrebarea: „în ce privinţă?"

90) Acest instrumental stă numai pe lîngă un nume de persoană.

91) Construcţia cu instrumentalul a lui *saṃ-jñā* se datoreşte preverbului; v. *La Construction* etc. 364, 383 III şi 391. Construcţia cu acuzativul se datoreşte analogiei verbului simplu *jñā*; cf. *o. c.*, 370 sq.

92) Exemplele citate de *Kāçikā* sînt pentru instrumentalul adnominal.

93) Sau: Cînd e vorba de datorii, se întrebuinţează sau ablativul cauzei sau instrumentalul; însă acesta exprimă atunci agentul.

Aici ablativul şi instrumentalul cauzei sînt funcţii concurente, însă nu echivalente.

25. Dacă cauza este exprimată printr-un substantiv nefeminin şi care arată o însuşire, atunci poate sta şi ablativul (în loc de instrumental[94]).

26. Cu *hetu* „cauză" stă genitivul [95]).

27. Dacă *hetu* e un pronume, atunci poate sta şi instrumentalul cauzei (în loc de genitiv) [96]).

Ablativul

(**2**, *3*, 28—35)

28. Ablativul exprimă *apādāna* (B.).

29. Se mai construiesc cu ablativul şi *anya* „altul", *ārāt* „departe de", *itara* „celălalt", *ṛte* „afară de", cuvintele care arată direcţia, cele terminate în *-añc*, precum şi adverbele în *-ā* sau *-āhi*.

30. Adverbele în *-atas* şi cele cu înţeles asemănător se construiesc cu genitivul [97]).

31. Adverbele în *-ena* se construiesc cu acuzativul.

32. Adverbele: *pṛthak*, *vinā* şi *nānā* (care înseamnă „fără") se construiesc şi cu instrumentalul (nu numai cu ablativul).

33. Şi *stoka, alpa, kṛcchra, katipaya*, cînd nu sînt substantive, (ci adverbe), pot sta în ablativ sau în instrumental.

34. Adverbele care înseamnă „departe", ca *dūram*, sau „aproape" ca *antikam*, se pot construi şi cu genitivul (pe lîngă ablativ).

35. Adverbele care înseamnă „departe" sau „aproape" pot sta şi-n acuzativ (nu numai în ablativ sau instrumental [98]).

---

94) Aici ablativul şi instrumentalul cauzei sînt funcţii concurente şi echivalente

95) *hetu* stă şi el la genitiv (*hetor*) prin atracţiune cu genitivul posesiv (de pildă *annasya*), care atîrnă de el; cf. sutra 27, unde stă instrumentalul cauzei. Sutra aceasta şi cea următoare se leagă de cele precedente prin ideea de „cauză".

96) Genitivul şi instrumentalul cauzei sînt aici funcţii concurente şi echivalente. Sutrele 23–27 sînt reguli cu privire la exprimarea sintactică a cauzei; sutrele 24–27 sînt excepţii la sutra 23. Sutra 27 este o excepţie la sutra precedentă, care la rîndul ei este o excepţie.

97) Sutrele 29, 30, 31, 32 şi 34 tratează despre construcţia adverbului; 30–32 şi 34 sînt excepţii la sutra 29. Sutra 33 nu tratează despre sintaxa adverbelor, ci despre morfologia lor; cf. sutra 35 şi nota respectivă.

98. Şi această sutră tratează despre morfologia adverbului; cf. sutra 33 şi nota respectivă, precum şi nota 99.

Locativul

(2, 3, 36-45)

36. Locativul mai exprimă şi locul unei acţiuni [99])

37. Locativul mai determină o acţiune prin alta.

38. Dacă (pe lîngă determinarea unei acţiuni prin alta) se mai exprimă şi neţinerea în seamă, (atunci, pe lîngă locativ) poate sta şi genitivul [100]).

39. Şi *svāmin, īçvara, adhipati* „stăpîn", *dāyāda* „moştenitor", *sākşin* „martor", *pratibhū* „chezăş" şi *prasūta* „născut, produs din" se pot construi (cu locativul sau) cu genitivul.

40. Şi *āyukta* „însărcinat cu" şi *kuçala* „iscusit în", cînd e vorba despre o ocupaţie, se construiesc cu genitivul (sau cu locativul).

41. Cu genitivul (sau cu locativul) se construieşte şi ceea ce-i scos (în evidenţă) din altceva [101]).

42. Dacă (ceea ce-i scos în evidenţă) e deosebit (de celălalt), atunci acesta stă în ablativ [102]) (B.).

43. *sādhu* şi *nipuṇa* se construiesc cu locativul, cînd exprimă ideea de respect („bun cu", „delicat faţă de"); nu însă cînd stau cu prepoziţia *prati* (care cere acuzativul).

44. *prasita* şi *utsuka* „preocupat cu" se construiesc şi cu instrumentalul (nu numai cu locativul [103]).

45. Instrumentalul sau locativul mai exprimă şi timpul, şi anume asterismul lunar, cu căderea sufixului acestuia.

---

99) V. traducerea literală şi comentarul din *Kāçikā*, de unde se vede că şi această sutră tratează despre morfologia adverbului şi, pe lîngă aceasta, despre rolul sintactic al locativului.

100) Adică: Cu înţelesul „deşi" poate sta (pe lîngă locativul absolut) şi genitivul absolut.

101) Adică: Un superlativ se construieşte cu genitivul sau cu locativul. V. exemplul citat de *Kāçikā*.

Sūtrele 38—41 cuprind cazuri concurente: locativul sau genitivul.

102) Adică: Un comparativ se construieşte cu ablativul.

Sūtra aceasta este o excepţie la cea precedentă.

103) Construcţiile acestea nu sînt echivalente.

Nominativul şi vocativul

(2, 3, 46-49)

46. Nominativul exprimă numai înţelesul tulpinii nominale, genul măsura şi numărul[104]).

47. Nominativul mai exprimă şi chemarea.

48. Acesta-i vocativul.

49. Vocativul singular se numeşte *sambuddhi*.

Genitivul

(2, 3, 50-73)

50. Pentru rest stă genitivul [105]).

51. *jñā*, cînd nu înseamnă „a cunoaşte", se construieşte cu genitivul instrumental [106]).

52. Verbele care înseamnă „a se gîndi la", ca *adhi-i*, precum şi *day* şi *īç* „a poseda", se construiesc cu genitivul obiectiv[107]),

53. Tot cu genitivul se construieşte şi *kṛ*, cînd arată o pregătire sau o osteneală [108]).

104. Prin aceasta nominativul se deosebeşte de celelalte cazuri, care exprimă un raport de dependenţă faţă de alt cuvînt, în primul rînd de un verb.

105) Această sutră generală rezumă tot ce urmează şi poate fi considerată ca titlu. Înţelesul ei, cam vag, este precizat de *Kaçika* prin exemplele pe care le dă. (V. trad. literală).

106) *jñā* „a cunoaşte" se construieşte cu genitivul; tot cu acest caz se construieşte şi după ce-şi schimbă înţelesul („a avea de-a face cu"). V. *La construction* etc. 83 sq.; 150 sq.

Pāṇini socoteşte genitivul ca instrumental, fiindcă *jñā* se poate construi şi cu instrumentalul. Însă construcţiile acestea sînt echivalente numai în aparenţă. Cf. s. 63.

107) *Genitivul obiectiv*, adică echivalent cu acuzativul; v. trad. literală.

În această sutră avem o grupare sintactică, care cuprinde două grupe semantice. V. *La Construction*, etc. 85, 93, 145, 157 sqq.

Construcţia lui *adhi-i* cu genitivul se datoreşte înţelesului verbului compus. V. *o. c.*, 383 III.

108) Adică: kṛ cu înţelesul: „a avea grijă de" se construieşte şi el cu genitivul.

Exemplul citat de *Kāçikā* are verbul compus *upa-skṛ*, cu acelaşi înţeles şi cu aceeaşi construcţie ca şi verbul simplu *kṛ*. Construcţia cu genitivul e independentă de preverb şi prin analogie cu aceea a verbului simplu. V. *La Construction* etc. 370 sq. şi 383 IV

54. *ruj* „a pricinui durere" şi verbele cu acelaşi înţeles, afară de *jvar* la cauzativ, se construiesc cu genitivul [109]), dacă subiectul e un substantiv abstract.

55. Şi *nāth* se construieşte cu genitivul, cînd exprimă o rugăminte [110]).

56. Tot cu genitivul se construiesc şi următoarele verbe, cînd exprimă o vătămare: *jas*, *naṭ* şi *krath* la cauzativ, precum şi *ni-pra-han* şi *piṣ* [111]).

57. *vy-ava-hṛ* şi *paṇ*, cu înţelesul lor comun: „a tîrgui, a juca", se construiesc (de asemenea) cu genitivul [112]).

58. Şi *div*, cu acelaşi înţeles, se construieşte cu genitivul [113]).

59. Cînd *div* e compus cu un preverb, genitivul e facultativ [114]).

60. În *Brāhmaṇa div* se construieşte cu acuzativul [115]).

---

109) V. însă *Kāçikā.*

În realitate genitivul acesta este posesiv, căci atîrnă de substantivul care serveşte ca subiect. Cf. *La Constr.* etc. 87.

Cauzativul lui *jvar* „a face să aibă friguri" se construieşte cu acuzativul, şi nu cu genitivul, în virtutea legii grupărilor psihologice (v. *o. c.*, 87), căci grupa verbelor cauzative (care se construiesc cu acuzativul) este mult mai mare decît grupa infimă a verbelor din categoria arătată în sūtra 54.

Această sūtră conţine o grupare semantică. V. *o. c.*, 145, 157 sqq.

Substantivul abstract este un nume de boală (v. ex. din *Kāçikā)*, aşa că subiectul este un nominativ interior.

110) Adică: Şi *nāth*, cu înţelesul: „a ruga, a cere", se construieşte cu genitivul.

111) Verbele acestea alcătuiesc o grupă semantică; v. *La Construction* etc. 145 şi 16?.

Construcţia lui *ni-pra-han* cu genitivul e independentă de preverb; ea atîrnă de înţelesul verbului şi de gruparea lui; v. o. c., 383 III, 368 şi 375.

112) Sūtra aceasta cuprinde o grupă semantică; v. nota 111 de mai sus; cf. şi *o. c.*, 375, 386 şi 388.

113) *vy-ava-hṛ*, *paṇ* şi *div* alcătuiesc o grupă semantică, ceea ce explică de ce se construiesc la fel; cf. nota 112 şi v. şi *o. c.*, 108 sqq., 157–162.

114) Sūtra aceasta este o excepţie la cea precedentă.

Kāçikā (v. textul sanscrit şi traducerea literală) dă ca exemplu *prati-div*, care se construieşte cu genitivul sau cu acuzativul. Construcţia cu genitivul e prin analogie cu acea a lui *div;* construcţia cu acuzativul se datoreşte preverbului. V. *La Construction* etc. 370, 383–384.

115) Şi această sūtră este o excepţie la sutra 58. Construcţia cu acuzativul a lui *div* se datoreşte înţelesului său primitiv, concret: „a arunca"; ea s-a păstrat şi după ce verbul a căpătat un înţeles nou: „a juca pe"; v. *o. c.*, 57, 81 şi 145.

61. Verbele *pra-iș* și *brū* „a oferi" se construiesc cu genitivul ofrandei aduse unei divinități [116]).

62. În *Veda* genitivul are adesea funcția de dativ [117]).

63. Tot în *Veda*, *yaj* „a jertfi" se construiește și cu genitivul instrumental [118]).

64. Genitivul împreună cu un numeral adverbial arată timpul înlăuntrul căruia se întîmplă ceva.

65. Genitivul care atîrnă de un substantiv verbal poate fi subiect(iv) sau obiect(iv).

66. Cînd regula este valabilă în ambele cazuri (adică: dacă trebuie exprimat și agentul și obiectul), atunci nu se poate întrebuința decît un singur genitiv, și anume acela care exprimă obiectul [119]).

67. Și un participiu în *-ta*, cînd are înțeles de prezent (adică: e adjectiv), se construiește cu genitivul, care exprimă agentul [120]).

68. Tot astfel se construiește un participiu în *-ta* și cînd arată locul acțiunii [121]).

69. Cuvintele *la*, cele cu sufixul *-u* sau *-uka*, cele indeclinabile, participiile în *-ta* sau *-tavat*, cuvintele cu un sufix care are înțelesul lui *-khal* și substantivele în *-tṛ* nu se construiesc cu genitivul.

70. Nu se construiesc cu genitivul nici cuvintele cu sufixul *-aka*, atunci cînd se referă la viitor, nici cele cu sufixul *-in*, cînd exprimă o îndatorire.

---

116) *Kāçikā* dă ca exemplu verbul compus *anu-brū*. Construcția nu se datorește preverbului, iar genitivul e partitiv.

anu-bru se construiește ca *brū*; cf. *o.c.* 370 și 383 IV.

117) Cf. invers: dativul cu înțeles de genitiv, în *Brahmana*.

Avînd în vedere sutrele precedente și cea următoare, este vorba aici de genitivul adverbal.

118) V. *La Construction* etc. 57. Construcțiile lui *yaj*, cu genitivul sau cu instrumentalul, sînt echivalente, însă cu nuanțe diferite; într-adevăr, genitivul nu are înțeles de instrument, căci e partitiv; dar poate sta în locul instrumentalului. Cf. s. 51.

119) Adică: De un substantiv verbal nu pot depinde două genitive, dintre care unul subiectiv (al agentului) și celălalt obiectiv, ci numai acesta din urmă; agentul trebuie exprimat altfel (prin instrumental).

120) Adică: genitivul e subiectiv.

121) Adică: „atunci cînd exprimă implicit și locul acțiunii". Aceasta se poate vedea și din adverbul care însoțește participiul în exemplul dat de *Kāçikā*. Participiul este atunci echivalent cu un perfect și stă la neutru.

71. Gerundivul se poate construi şi cu genitivul (nu numai cu instrumentalul) agentului.

72. Cuvintele care exprimă o asemănare, afară de *tulā* şi de *upamā*, se construiesc şi cu instrumentalul (nu numai cu genitivul)[122]).

73. *āyuşya* „viaţă lungă", *madra* „bucurie", *bhadra* „fericire", *kuçala* „sănătate", *sukha* „prosperitate", *artha* „folos", şi *hita* „bine", se pot construi şi cu dativul (nu numai cu genitivul [123]), cînd se exprimă o dorinţă.

Dativul final
(**3**, *3*, 11)

11. Dativul final se exprimă şi prin diferitele *nomina actionis*.

SUFIXUL *-tas*.
(**5**, *4*, 45—49)

44. *prati* se poate construi cu ablativul sau cu *-tas*[124]).

45. Sufixul *-tas* poate sta şi în locul ablativului, însă nu la verbele *hā* (la pasiv) şi *ruh*[125]).

46. Verbele care înseamnă „a întrece", ca *atigrah*, „a nu ceda", ca *na vyath*, şi „a critica", ca *kşip*, se construiesc şi cu *-tas*, în loc de instrumental; nu însă cînd se exprimă autorul acţiunii [126]).

---

122) Cuvintele care se pot construi astfel (cu instrumentalul sau cu genitivul) sînt adjective, ca *tulya* şi *sadrça* „asemănător" (v. exemplele citate de *Kāçikā*); *tulā* şi *upamā* sînt substantive, şi ca atare se construiesc cu genitivul posesiv (v. legea grupărilor psihologice, în *La Construction* etc. 87).

123) Genitivul acesta este posesiv, dar cu nuanţă de dativ; cf. *2*, *3*, 62. Dativul este un *dativus commodi*.

Sutrele 71—73 conţin construcţii concurente şi echivalente.

124) Sau: Sufixul *-tas*, cînd atîrnă de *prati*, are funcţia de ablativ.

prati cu *-tas* exprimă o echivalenţă.

125) Sau: Verbele care se construiesc cu ablativul se pot construi şi cu *-tas*, afară de *hā* (la pasiv) „a rămînea în urma cuiva" şi de *(ava)-ruh* „a se coborî".

Construcţia cu ablativul se datoreşte înţelesului acestor verbe; v. *La Construction* etc. 145.

În exemplul citat de *Kaçika* stă verbul compus *ava-ruh* „a se coborî", şi ablativul atîrnă în primul rînd de preverb; cf. *o. c.*, 364, 383 III, 384 şi 386.

126) Sutra aceasta cuprinde o grupă sintactică formată din subgrupe semantice.

ati-grah e citat de *Kaçika* la pasiv; *-tas* are aici funcţia de instrumental; — cu *na vyath*, *-tas* are funcţia de ablativ, pe cînd instrumentalul arată „prin ce" sau „în ce privinţă" (instrumental de relaţie); — cu *kşip* sufixul *-tas* are funcţia de ablativ al cauzei, echivalent cu instrumentalul cauzei.

47. Şi *hā*, la pasiv, „a fi lipsit de" precum şi adjectivul *pāpa* „rău" se pot construi cu *-tas* (în loc de instrumental)[127].

48. *-tas* poate avea şi funcţia de genitiv, cînd înseamnă: „a fi de partea cuiva"[128].

49. Şi un nume de boală poate avea sufixul *-tas*, în loc să stea la genitiv, cînd se exprimă vindecarea ei[129].

127) Cu *hā* (pas.) „a fi lipsit de", sufixul *-tas* are funcţia de ablativ şi, deci, contrazice sutra 45.

Cu *pāpa* „rău" *-tas* are aceeaşi funcţie ca şi instrumentalul de relaţie.

128) Regula nu pare a fi exactă, dacă ne uităm la exemplul citat de *Kāçikā*, căci aici genitivul *arjunasya* atîrnă de substantivul *pakşe* şi, deci, e posesiv.

129) Aceeaşi observaţie ca la sutra precedentă: genitivul din exemplul dat de *Kāçikā* atîrnă de substantivul *pratikāram* şi e posesiv.

Cf. şi notele la sutrele respective din textul sanscrit.

TABLA DE MATERII

Sūtre explicative

(1, *1*, 44, 49—50, 66—67

Sūtră generală

I. Construcția verbului

(1, *4*, 23—55)

Genitivul în compuse

(2, *2*, 10, 14)

II. Funcţiile cazurilor

(2, *3*. 1—73)

Dativul final

(3, *3*, 11)

Sufixul *-tas.*

(5, *4*, 44—49

Indice de materii [1])

1) Cifrele arată sūtrele; (n.) înseamnă: notă.

Indice sanscrit

ГРАММАТИКА ПАНИНИ
СИНТАКСИС ПАДЕЖЕЙ
Краткое содержание

Панини жил в IV в. до нашей эры.

Его грамматика содержит 3997 сутр (очень сжатые правила).

Панини описывает живой язык своей эпохи, но он это делает совсем иначе, чем мы.

Самым лучшим комментарием к сутрам Панини является **Kācikā vṛtti**, написанный в VII в. Значение этого комментария состоит в том, что в нем даются примеры, которых совершенно нет у Панини.

Грамматика Панини является грамматикой логической, описательной и нормативной, иногда исторической.

Синтаксис Панини исследует только функции падежей, времён и наклонений. Это самый древний синтаксис, отличающийся сжатостью и тонкими наблюдениями.

Сутра, стоящая в начале какого-нибудь ряда, никогда не повторяется, а подразумевается в каждой сутре из целого ряда.

Каждая сутра является определённой формулой и очень многие из них сходны между собой своей симметрической структурой.

Сутры Панини можно понять только в том случае если мы оставим их в том порядке в котором они были расставлены самим автором. Этот порядок ясно вытекает из плана сутр, составленного нами. План показывает между прочим, следующее:

1. В **1**, *4*, каждый ряд сутр, относящийся к той же самой падежной функции, начинается определением последней и кончается одним или несколькими исключениями, кроме аблятива (первый ряд).

2. В **2**, *3* каждый ряд сутр, относящийся к тому же самому падежу, начинается функцией последнего и кончается одним или несколькими исключениями, кроме номинатива.

3. Сутры, трактующие о конкурирующих падежах, следуют сейчас же за сутрами в которых идёт речь об одном падеже. Они следуют в конце каждого ряда сутр, трактующих об одном падеже.

Панини приводит только некоторые аспекты из синтаксиса падежей, о которых он трактует в двух различных разделах и главах. С точки зрения западной грамматики сутры из **1**, *4* трактуют о строении глагола; а сутры из **2**, *3* о функциях падежей.

Панини освещает как синтаксическую, так и морфологическую роль падежей в образовании наречий.

Падежи имеют два названия: одно название показывает синтаксическую функцию, например kāraṇa „орудие"; другое указывает на морфологический аспект соответствующего падежа, напр. tṛtīyā „третий падеж, творительный". В санскрите не существует 8-го падежа; звательный падеж является специальной формой и функцией именительного.

Паннни выражается совершенно иначе, чем мы. Например сутра 1, *4*, 25 для нас имеет следующее значение: „Глаголы, обозначающие „бояться и „защищать" управляют отложительным падежом, который выражает причину страха". Панини говорит: „У глаголов, обозначающих „бояться" и „защищать" аблятивом называется причина страха".

Функции падежей освещаются в алфавитном порядке; Панини не излагает падежи в традиционном порядке, на который указывают названия падежей, а уклоняется от него.

В **2**, *3*, где Панини трактует об употреблении падежей, он показывает: 1. Что выражает каждый падеж, то есть его общую функцию; 2. С какими словами сочетается (его специальные употребления).

Как было сказано выше, Панини строго различает функцию данного падежа от его формы, давая им различные названия. Одна и та же функция может обозначаться несколькими падежами и один и тот же падеж может имет несколько функций.

В своем синтаксисе Панини исходит часто от мысли; в синтаксисе падежей он имеет ввиду способ выражения той или иной мысли или синтаксического отношения, напр. понятие причины или сочетание наречий. Европейская грамматика поступает иначе: она исходит из формы и изучает её функции.

Панини помещает рядом с функциями падежей образование наречий, которое принадлежит к морфологии.

Многие сутры указывают на возможность употребления, по желанию, двух падежей. Однако всегда второй падеж нужно искать в предшествующих сутрах.

Специальный аспект конкуренции падежей состоит в том, что некоторые наречия могут иметь несколько падежных форм.

Конкурирующие падежи являются равнозначными лишь в нескольких сутрах.

То что для нас является исключением, для Панини не всегда представлялось таковым; может быть даже никогда не считалось исключением.

Панини склоняет любое слово и любой грамматический элемент, которые чаще всего выступают в форме родительного.

Слово, сочетающееся с определенным падежом, выступает также очень часто в родительном. Этот родительный является притяжательным.

Условие при котором имеет место конструкция („где", „когда"), выражается местным падежом.

При наличии нескольких слов, сочетающихся с одним и тем же

падежом, Панини соединяет их вместе и полученное таким образом сочетание выступает чаще всего в родительном.

Наша статья включает все сутры, трактующие о синтаксисе падежей; а именно: **1**, *4*, 23-55 и **2**, *3*, 1-73. К этим были еще прибавлены следующие сутры: **1**, *1*, 44, которые объясняют слово **vibhāṣa** („необязательный"), так как это слово указывает на конкурирующие конструкции; сутры: **1**, *1*, 49-50 и 66-67, показывающие специальные применения родительного местного и отложительного падежей; сутра **1**, 4, 2 относится к правилу и исключению; сутры **2**, *2*, 10 и 14, в которых идет речь о частичном родительном и об объективном родительном; сутра **3**, *3*, 11 в которой идет речь о дательном цели; наконец, сутры **5**, *4*, 44-49, относящиеся к суффиксу—*tas*, в которых показываются падежные функции этого суффикса.

Вышеуказанные сутры приводятся сначала в оригинале, а потом в буквальном переводе, после чего следует свободный перевод. Как санскритский текст, так и эти два перевода сопровождаются комментарием, в котором делаются часто ссылки на мою работу, напечатанную в 1949 году: La construction du verbe dans les langues indo-européennes, цитируемая сокращенно: *La construction* etc.

В буквальном переводе я старался приблизиться насколько было возможно к предельной сжатости оригинальных сутр, устраняя однако их неясность. С этой целью в скобках даются необходимые слова для понимания сутр. Так как сутры Панини являются настоящими формулами, я перевёл все сутры с одинаковой структурой (одного и того же типа) совершенно одинаково, стараясь передать одни и те же формулы одинаковым образом.

Если буквальный перевод придерживается „индийской" формулилировке привил, то свободный перевод передает их с точки зрения „европейской", которая очень часто является совершенно отличной. Поэтому, чтобы понять основательно сутры Панини, нужно обратиться в первую очередь к буквальному переводу.

La grammaire de Pāṇini

Syntaxe des cas

Résumé

Dans sa célèbre grammaire, Pāṇini (IV-ème siècle avant notre ère) décrit l'usage de son époque, mais d'une manière tout à fait originale et différente de celle à laquelle nous sommes accoutumés.

La grammaire de Pāṇini est logique, descriptive et parfois historique.

La syntaxe comprend seulement l'emploi des cas, des temps et des modes. C'est la plus ancienne, et elle sa distingue par sa précision et sa finesse.

Une règle (*sūtra*) qui ouvre une série n'est répétée jamais; elle doit être sous-entendue à chaque règle qui suit. Nous avons gardé cette méthode dans notre traduction littérale.

Chaque règle est une formule et beaucoup de ces formules se ressemblent par leur structure symétrique.

Les sutras de Paṇini ne sont intelligibles qu'à la condition de rester dans l'ordre que leur a donné le grammairien hindou. Cet ordre nous montre les faits suivants:

1. Dans **1,** *4*, chaque série de sūtras relatifs à la même fonction casuelle commence avec la definition de celle-ci et se termine avec une ou plusieurs exceptions, sauf l'ablatif (la première série).

2. Dans **2,** *3*, chaque série de sūtras qui traitent du même cas commence avec sa fonction et se termine avec une ou plusieurs exceptions, sauf le nominatif.

3. Les sūtras qui traitent des cas concurrents viennent régulièrement après les sūtras où il s'agit d'un seul cas. Ils se trouvent à la fin de chaque série de sūtras concernant le même cas.

Paṇini ne donne que certains aspects de la syntaxe des cas, dont il parle dans deux sections et deux chapitres différents. Au point de vue de la grammaire occidentale, les sūtras de **1,** *4* traitent de la construction du verbe, tandis que ceux de **2,** *3*, ont pour objet l'emploi des cas.

Pāṇini montre non seulement le rôle des cas, mais aussi leur rôle morphologique, dans la formation des adverbes.

Les cas ont deux noms: l'un désigne la fonction syntaxique, p. e. *karaṇa* „instrument"; l'autre nom est pour l'aspect morphologique du cas respectif, p. e. *tṛtīyā* „le 3-ème cas, l'instrumental".

Il n'y a pas en sanscrit un huitième cas; le vocatif n'est qu'une forme et une fonction du nominatif.

Paṇini s'exprime autrement que nous. Ainsi le sūtra **1,** *4*, 25 signifie pour nous: „Les verbes qui ont le sens de „craindre" et de „protéger" régissent l'ablatif, qui exprime la cause de la peur". Pāṇini dit: „Avec les verbes qui signifient „craindre" et „protéger" la cause de la peur porte le nom d'ablatif".

L'ordre dans lequel sont traitées les fonctions casuelles est alphabétique; mais les cas eux-mêmes ne sont pas exposés dans leur ordre traditionnel, indiqué par leurs désignations.

Dans **2,** *3*, où Pāṇini expose l'emploi des cas, il montre: 1. ce qu'exprime chaque cas, c'est-à-dire sa fonction générale; 2. quels mots le régissent (c'est-à-dire ses emplois particuliers).

Comme nous l'avons dit plus haut, Panini fait une distinction rigoureuse entre la fonction d'un cas et sa forme, en leur donnant des noms spéciaux.

Dans la syntaxe des cas, Panini a souvent en vue la manière dont s'exprime une idée ou un rapport syntaxique, p. e. l'idée de cause (v. **2**, *3*, 23—27) ou la construction des adverbes (**2**, *3*, 30—35) ou des verbes (**1**, *4*, 23—55). La grammaire européenne procède d'une manière inverse : elle prend les formes comme point de départ et étudie leurs emplois.

La même fonction peut s'exprimer par plusieurs cas, et le même cas peut avoir plusieurs fonctions.

Panini met parmi les fonctions des cas aussi la formation des adverbes, qui, de fait, appartient à la morphologie.

De nombreux sutras indiquent la possibilité de l'emploi facultatif de deux cas ; mais presque toujours l'autre cas doit être déduit des sutras précédents.

Les cas concurrents ne sont équivalents que dans quelques sutras.

Un aspect spécial de la concurrence des cas est le fait que certains adverbes peuvent avoir plusieurs formes casuelles.

Ce qui est exception pour nous n'a pas été toujours aussi pour Panini ; peut-être même jamais.

Panini décline n'importe quel mot ou élément grammatical, qu'il met le plus souvent au génitif.

Le mot qui régit un cas se trouve, lui aussi, le plus souvent au génitif, qui est possessif.

La condition dans laquelle a lieu la construction („où", „quand") est exprimée par le locatif.

Lorsqu'il y a plusieurs mots qui régissent le même cas, Panini les compose et le composé ainsi formé est presque toujours au génitif.

Certains cas ont parfois des emplois tout á fait singuliers, qu'on ne retrouve nulle part en sanscrit (v. **1**, *1*, 49—50, 66—67). Mais dans les sutras qui traitent la syntaxe des cas on ne trouve pas ces emplois, qui appartiennent à la méthode dont se sert Panini pour formuler ses règles.

Notre article comprend tous les sutras qui traitent la syntaxe des cas, à savoir : **1**, *4*, 23—55 et **2**, *3*, 1—73. À ceux-ci nous avons ajouté les sutras suivants : **1**, *1*, 44, qui explique le mot *vibhāṣā* „facultatif", parce que celui-ci indique des constructions concurrentes ; **1**, *1*, 49—50, 66-67, qui expliquent les emplois spéciaux du génitif, du locatif et de l'ablatif chez Panini ; **1**, *4*, 2, qui traite des règles contradictoires ; les sutras **2**, *2*, 10, 14, où il s'agit du génitif partitif et objectif ; le sutra **3**, *3*, 11,

où il est question du datif final; enfin les sūtras **5**, *4*, 44—49, concernant le suffixe *-tas*, où sont indiqués les fonctions casuelles de ce suffixe.

Les sūtras mentionnés ci-dessus sont donnés d'abord en sanscrit, puis dans une traduction littérale, suivie d'une traduction libre. Le texte sanscrit et les deux traductions sont pourvus d'un commentaire, où se trouvent de nombreux renvois à notre ouvrage publié en 1949: *La construction du verbe dans les langues indo-européennes*, citée en abrégé: *La construction*, *etc.*

Dans la traduction littérale nous avons cherché à rendre, autant que possible, l'extrême concision des sūtras originaux, mais sans leur obscurité. À cette fin ont été ajoutés, en paranthèses, les mots nécessaires pour pouvoir comprendre les sūtras.

Les sūtras de Pāṇini étant de vraies formules, nous avons traduit tous les sūtras d'un même type de la même manière. Tandis que la traduction littérale tient compte de la manière indienne dont sont formulés les sūtras, la traduction libre suit le point de vue européen, qui très souvent est tout à fait différent. C'est pourquoi, pour bien comprendre les sūtras de Pāṇini, il faut recourir nécessairement à la traduction littérale.

Pour des raisons de clarté nous avons traduit les exemples du commentaire de *Kāçikā*, que Böhtlingk, dans son édition de la grammaire de Pāṇini, cite sans les traduire. Il va de soi que la traduction des exemples ne peut donner qu'une très faible idée des règles qu'ils éclairent. Aussi doit-on étudier les exemples en original et en rapport avec les sūtras respectifs.

DOUĂ VERSIUNI ROMÎNEŞTI ALE ROMANULUI *RĂZBOI ŞI PACE*

DE

EM. LEVIŢCHI

„Întotdeauna simt un fel de ciudă cînd aud : *Nu se poate exprima în cuvinte.* Cuvîntul corespunzător există dar mintea noastră e leneşă".

N. Necrasov

„L'inexprimable n'existe pas".

Th. Gautier

Traducerea concepută ca un act de creaţie reprezintă, fără îndoială, o contribuţie însemnată la dezvoltarea literaturii şi limbii literare naţionale. Afirmaţia aceasta nu intenţionează să diminueze valoarea literaturii naţionale şi nu urmăreşte să situeze pe primul plan al vieţii literare traducerile. Literatura unui popor este apreciată întotdeauna după operele originale. Nici o limbă, însă, şi nici o literatură nu s-au dezvoltat în completă izolare, fără să fi suferit influenţe dinafară. Dacă înţelegem traducerile ca pe un factor de răspîndire a culturii, vom aprecia la justa ei valoare strădania celor mai de seamă oameni ai culturii din ţara noastră de a prezenta cititorului romîn tot ce e mai de preţ din creaţia altor popoare [1]).

Cei mai mari dintre poeţii şi prozatorii noştri n-au dispreţuit traducerea, au cultivat-o cu dragoste, imprimîndu-i toată strălucirea geniului lor creator.

Ar fi utilă şi binevenită o lucrare care să studieze în dezvoltarea ei istorică teoria şi practica traducerii în ţara noastră. O astfel de lucrare ar veni în sprijinul studiului limbii şi literaturii naţionale şi ar servi de

1) Există perioade în dezvoltarea culturală a fiecărui popor cînd necesitatea traducerilor se simte deosebit de intens. Vezi articolele scrise de C. Dobrogeanu-Gherea la sfîrşitul veacului al XIX-lea (*Studii critice*, vol. I, II, Buc. E. S. P. L. A., 1956).

îndrumar celor ce intenţionează să se ocupe de traduceri. Ea ar fi deosebit de necesară şi celor ce se ocupă cu editarea diferitelor traduceri, căci le-ar da o orientare fără greş în alegerea materialului ce urmează să fie publicat, alegere ce nu poate (mai bine zis *nu trebuie*) să fie întîmplătoare. Nu orice operă merită să fie publicată şi nu orice traducător trebuie încurajat.

Trebuie să ţinem seama pe de o parte de valoarea operei, iar pe de altă parte de valoarea traducerii, care trebuie să păstreze întreaga substanţă a originalului şi să folosească din plin bogăţia limbii naţionale.

Traduceri valoroase din literatura universală sînt destul de multe la noi. Şi numărul lor creşte necontenit, copleşind maculatura de traduceri ratate. Este îmbucurătoare traducerea uneia şi aceleiaşi opere în versiuni diferite, de obicei din ce în ce mai bune.

Numeroase sînt traducerile din literatura rusă. Calitatea lor s-a îmbunătăţit simţitor, atunci cînd cunoscători ai limbii ruse s-au asociat cu poeţi şi prozatori romîni de valoare. Sînt traduceri în oarecare măsură indirecte. Acest neajuns se compensează însă, în unele cazuri, prin investigaţiile scriitorului romîn, preocupat de adîncirea originalului, şi mai ales prin talent, prin acea facultate care dă gîndirii omeneşti forma desăvîrşită, care dă cuvîntului strălucirea lui deplină.

Romanul *Război şi Pace* de Lew Tolstoi a cunoscut o largă răspîndire în ţara noastră, multă vreme, însă, în versiuni imperfecte. Trebuie subliniată ca un fapt de deosebită importanţă apariţia acestei opere monumentale într-o versiune nouă, editată sub îngrijirea valorosului poet şi traducător Alexandru Philippide [2]). Versiunea aceasta a cunoscut două ediţii. La interval de cîţiva ani apare o nouă versiune a romanului rus, realizată de N. Parocescu şi I. Frunzetti [3]). Tot Parocescu este şi autorul traducerii apărute sub îngrijirea lui Alexandru Philippide. Aceasta ne face să presupunem că Parocescu oferă traducerea nestilizată, la desăvîrşirea căreia au lucrat succesiv doi autori diferiţi.

Cele două versiuni sînt, am putea spune, surori gemene. Cuvinte, expresii, fragmente întregi prezintă o asemănare uimitoare, asemănare ce se datoreşte în parte autorului versiunii nestilizate. Surprindem însă şi unele deosebiri care pentru noi sînt extrem de interesante, deoarece ne permit să urmărim procesul de cizelare a operei şi să distingem, schiţată discret, personalitatea fiecăruia dintre autorii versiunilor publicate. Sînt amănunte revelatoare pentru noi.

Pare ciudat faptul că începem cu amănuntele. Dar o operă desăvîrşită poate fi contemplată cu aceeaşi desfătare atît în ansamblul ei, cît şi în cele mai mici amănunte; orice detaliu îşi capătă semnificaţia integrat în ansamblu, se înlănţuie cu altele, iar ideea care însufleţeşte întregul se înalţă impunătoare pe această temelie trainică.

---

2) L. Tolstoi: *Război şi Pace*, vol I—IV. Trad. din l. rusă de N. Parocescu. Sub îngrijirea literară a lui Al. Philippide. C. Rusă, Buc. 1948.

3) L. Tolstoi: *Război şi Pace*, vol. I—IV, ed. III revăzută. Trad. de Ion Frunzetti şi N. Parocescu Cartea Rusă. Buc. 1954—1955.

Pentru noi, criteriile de alegere a materialului decurg din analiza celor două versiuni romîneşti menţionate. O apreciere a textului romînesc, oricît de sumară ar fi ea, nu ni se pare posibilă decît prin prizma originalului, în primul rînd.

Să răsfoim, aşadar, cele patru volume, spicuind din ele ceea ce ni se pare mai interesant sub aspectul dificultăţilor de transpunere în limba romînă.

Primele capitole ale vol. I ne introduc în atmosfera cercurilor aristocratice unde se încrucişează interesele cele mai felurite, începînd cu micile aranjamente matrimoniale şi culminînd cu reţeaua complicată a intrigilor politice. Salonul d-nei Scherer cuprinde cu uşurinţă mulţimea pestriţă: înalţi demnitari, diplomaţi, celebrităţi de o zi, conţi şi contese. Maestră desăvîrşită în arta de a dirija şi întreţine convorbirile, Ana Pavlovna Scherer îşi poartă „rangul" cu demnitate, cu conştiinţa necesităţii şi importanţei „misiunii" sale. Figura ei se conturează treptat: conversaţia banală şi exaltată, împletită din frînturi de fraze ruseşti şi franţuzeşti, adoraţia ei pentru ţar, cochetăria şi condescendenţa, înfăţişarea cînd glumeaţă, cînd severă, cînd tristă—după imprejurări—, toate aceste trăsăruri mărunte se întregesc într-o comparaţie amplă a salonului cu un atelier de filatură condus cu pricepere neobosită de patronul grijuliu şi ahtiat de profituri. Tinzînd spre metaforă, ea revine în forma aceasta eliptică la începutul capitolului 3, marcînd desfăşurarea mai rapidă a tablourilor şi scenelor: Вечер Анны Павловны был пущен (I, p. 15)[4]).

Tradusă cuvînt cu cuvînt, fraza ar suna cam astfel:

Serata Anei Pavlovna fusese *pusă în mişcare.*

Valoarea metaforică a verbului apare net, raportată la comparaţia anterioară. Cu toate acestea, nici una dintre cele două versiuni romîneşti nu o păstrează, ceea ce nu e rău, poate.

Citim astfel: „Serata A. P. era în toi" (vers. Fr. şi Ph.)[5]). Nimic de obiectat: traducătorul, ca şi jucătorul de şah, trebuie să se obişnuiască, vrînd-nevrînd, cu sacrificii mai mari sau mai mici, pentru a salva esenţialul. Compromisurile, însă, n-au dat aproape niciodată rezultate satisfăcătoare. Versiunea Frunzetti continuă astfel:

„Zgomotul fuselor se auzea din toate părţile uniform şi continuu" (Fr. I, p. 14).

Fraza înseamnă o revenire la prezentarea metaforică a salonului. Metafora, însă, se percepe cu greu, tocmai prin faptul că fraza introductivă o eliminase. Socotim mult mai izbutită soluţia versiunii Philippide:

„Ecourile discuţiilor din toate grupurile se contopeau într-un zgomot uniform" (Ph. I, p. 15).

Fără să fie stridentă, aluzia la comparaţia anterioară se menţine:

---

4) Citatele ruseşti se dau după ediţia: Л. Н. Толстой, Собрание сочинений в 14 томах Т. V-VIII. Москва, Госиздат. Худ. лит., 1951.

5) Pentru comoditate, vom nota cele două versiuni fiecare după autorul stilizării: vers. Frunzetti şi vers. Philippide. Sublinierile în interiorul citatelor ne aparţin (E. L).

zgomotul uniform şi indistinct al conversaţiilor sugerează imaginea vîrtelniţei şi a fusului.

Observăm, totuşi, că ironia discretă a scriitorului rus, zvîrlită în treacăt, pentru a caracteriza artificiul şi falsitatea înaltei societăţi, ironia aceasta dispare în fraza menţionată (versiunea Philippide). Dar se menţine ea, oare, în versiunea Frunzetti? Nu. În schimb, înţelesul se învăluie. Se simte divergenţa dintre original şi traducere, lucru ce trebuie evitat cu orice preţ. În cazul de faţă, sacrificarea unei metafore nu reprezintă o pierdere de neînlocuit, căci nuanţa ei ironică e completată de un şir de trăsături, dispersate în capitolele precedente, şi continuată de-a lungul întregei opere.

Astfel, vanitatea amfitrioanei este prezentată malițios într-o nouă comparaţie: asemenea unui „maître d'hôtel" stilat, ea ştie „să servească" oaspeţilor surpriza, banală poate, figura ştearsă, într-o lumină extrem de favorabilă.

Atmosfera salonului începe să se precizeze; mulţimea de oaspeţi ne apare oarecum uniformizată, pecetea „înaltei societăţi" se manifestă în gesturi, vorbe, atitudini, iar noţiunea însăşi de „înaltă societate" dispare, nimicită de această critică imperceptibilă. Tolstoi se fereşte de aprecieri personale, de sublinieri directe. Personajele se caracterizează, am putea spune, singure. De aceea fraza care precede apariţia lor e de obicei neutră, lipsită de orice element afectiv:

Приехала вся высшая знать Петербурга (I, p. 11).

„Venise toată *nobilimea de frunte* a Petersburgului" (Ph. I, p. 11).

Versiunea aceasta e cît se poate de exactă şi bine aleasă. Frunzetti a preferat să-şi coloreze traducerea:

„Venise toată *protipendada* Petersburgului" (Fr. I, p. 11).

Sună frumos. Şi totuşi, nuanţa net ironică a cuvîntului alterează uşor ansamblul.

Vom observa de altfel, citind versiunea Frunzetti, că în ciuda ostenelii pe care şi-o dau traducătorii de a păstra cît mai mult din original, un şir de nuanţe dispar sau devin prea tranşante, deformînd originalul. (Tot aşa cea mai mică deformare a unui obraz frumos, o uşoară umflătură, o modificare imperceptibilă a culorilor, îi distrug farmecul).

Să ne continuăm plimbarea prin salonul Anei Pavlovna şi să ne oprim la un personaj secundar—avem preferinţa rolurilor minore—pe care Ana Pavlovna îl prezintă simplu: *ma tante*. Însăşi prezentarea subliniază lipsa de importanţă a acestei bătrîne, vestigiu al unui veac apus. În salonul d-nei Scherer ea e un simplu ornament, menit s-o pună în valoare pe amfitrioană. Pare, pe de altă parte, să sublinieze nimicnicia preocupărilor acestei societăţi alese. „Ma tante" fusese, probabil, doamnă de onoare, aşa cum e şi Ana Pavlovna; i-au rămas cîteva fraze stereotipe, singura reminiscenţă. Nu cumva soarta Anei Pavlovna, soarta atîtor alte femei din lumea mare este schiţată profetic în această apariţie fugitivă?

Tolstoi fixează într-o frază bine echilibrată atitudinea oaspeţilor faţă de *ma tante*:

Все гости совершали обряд приветствования никому неизвестной [...] тётушки (I, p. 12).

„Toţi oaspeţii îndeplineau *ritualul ploconirii* în faţa acestei mătuşi necunoscute“ (Fr. I, p. 12).

„Toţi oaspeţii îndeplineau *ceremonia de complimentare* a acestei mătuşi necunoscute“ (Ph. I, p. 11).

Din cele două versiuni romîneşti nu e greu s-o distingem pe cea valoroasă. Într-adevăr, oaspeţii nu puteau îndeplini „ritualul ploconirii“... Erau destul de şlefuiţi pentru viaţa de salon pentru ca să aduleze grosolan (să se ploconească) şi cunoaşteau prea bine relaţiile sociale ca să nu-şi dea seamă ca bătrîna mătuşă nu mai însemna nimic din acest punct de vedere.

Versiunea Philippide ni se pare nu numai potrivită pentru fraza izolată, ceea ce ar fi prea puţin, ci şi caracteristică pentru precizarea nuanţei relaţiilor dintre diferitele persoane. Ea respectă stilul lui Tolstoi. Nici un dicţionar nu ne va ajuta în această operaţie de triere a sinonimelor; e necesară numai adîncirea textului, trăirea lui. Atunci detaliile se vor integra armonios în ansamblu şi-şi vor găsi haina romînească cea mai potrivită.

Am vorbit de nuanţele ierarhiei sociale în salonul select al Anei Pavlovna. Sînt persoane adulate, aşteptate, altele primite cu bunăvoinţă, altele tolerate, ignorate etc. Fiecăreia dintre ele amfitrioana îi rezervă salutul bine măsurat şi zîmb:tul ce i se cuvine, nu după merite personale, ci după legiie nescrise ale highlife-ului.

Ce-i revine blîndului Pierre, fiul nelegitim al contelui Bezuhov?

Анна Павловна приветствовала его поклоном, относящимся к людям самой низшей иерархии в её салоне. Но несмотря на это низшее по своему сорту приветствие, при виде вошедшего Пьера в лице Анны Павловны изобразилось беспокойство и страх... (I, p. 13).

Iată versiunea Frunzetti:

„Ana P. îl salută cu acea înclinare a capului, cu care avea obiceiul să salute persoanele mai mărunte în rang care-i veneau în casă. Dar în pofida acestui salut *dintre cele mai puţin condescendente*, la vederea lui Pierre pe chipul Anei P. se zugrăvi o nelinişte amestecată cu teamă“ (Fr. I, p. 13).

Pe lîngă fraza greoaie, ne încurcă însuşi sensul fragmentului. Ce înseamnă „un salut dintre cele mai puţin condescendente“? Unul „condescendent“ ar însemna supremul omagiu?

Versiunea Philippide este exactă fără servilitate:

„Ana Pavlovna îl întîmpină cu o înclinare a capului, aşa cum primea ea întotdeauna în salonul ei persoanele de rang inferior; dar pe lîngă acest *salut minor*, la intrarea lui Pierre, chipul ei luă o înfăţişare de nelinişte şi teamă...“ (Ph. I, p. 13).

„Salut minor“ e o traducere ingenioasă a expresiei ruseşti. Ea colorează în tonalităţi juste scena.

Încheiem observaţiile cu privire la salonul d-nei Scherer prin comentarea unui fragment care schiţează atitudinea lui Pierre Bezuhov faţă de această societate, nouă şi atrăgătoare pentru el.

Он всё боялся пропустить умные разговоры, которые он может услыхать[...] (I, p. 14—15).

„Îi era mereu teamă să nu-i scape cumva discuțiile pline de duh pe care le-ar putea auzi" (Fr. I, p. 14).

„Îi era mereu teamă să nu scape cumva discuțiile *importante* pe care le-ar fi putut auzi" (Ph. I, p. 14).

Ce înseamnă în textul rusesc умные разговоры ?

Умный se poate traduce: inteligent, deștept, spiritual. Și totuși nu putem traduce: „discuții spirituale", căci expresia rusească are o nuanță net ironică.

Ce discuții aștepta Pierre să audă în salonul select ? discuții pline de duh ? (Fr.) sau discuții importante (Ph.) ? Oricine cunoaște firea lui Pierre își va da seama că, în setea lui de a cunoaște, în dorința de a înțelege perioada istorică pe care o trăiește, el nu putea căuta amuzamentul (deși, ca orice fire impulsivă, era atras de tot ce-i nou).

Deci expresia „pline de duh" nu e potrivită. În versiunea Philippide dispare nuanța ironică a expresiei rusești, deci reflectarea atitudinii autorului rus față de înalta societate. O a treia versiune ar fi necesară în cazul de față.

Iată un alt fragment în care Pierre își exprimă îndoiala cu privire la posibilitatea menținerii unei păci eterne:

Да, я слышал про его план вечного мира, и это очень интересно, но едва ли возможно... (I, p. 14).

„Da, am auzit vorbindu-se de planul lui pentru statornicirea păcii eterne; e foarte interesant, dar e greu de știut dacă e realizabil" (Fr. I, p. 13).

„Da, am auzit despre planul său de pace eternă, care-i foarte interesant, dar, vedeți, nu știu dacă e cu putință..." (Ph. I, p. 13).

În versiunea Frunzetti este pusă la îndoială capacitatea omului de *a afla* dacă planul e realizabil, pe cînd versiunea Philippide, urmînd îndeaproape originalul, pune la îndoială *însăși posibilitatea realizării planului*, exprimînd convingerile lui Pierre într-o formă atenuată a îndoielii.

Părăsind salonul d-nei Scherer să poposim pe moșia Lîsîie Gorî în casa bătrînului prinț Bolconschi. Exilat la sfîrșitul veacului al XVIII-lea și prelungindu-și din dispreț pentru prezent exilul, bătrînul și-a creat o existență menită să-l satisfacă pe deplin, contactul cu lumea dinafară devenindu-i inutil, ba chiar supărător. O viață ordonată, curgînd măsurat, cu precizie cronometrică, o viață rațională. Tirania despotică a bătrînului creează pentru cei ai casei — care-l adoră de altfel — o atmosferă apăsătoare.

Nimic mai monoton, mai uniform, mai în marginea frămîntărilor, decît viața la Lîsîie Gorî. Ai impresia că nimic n-ar putea zdruncina cursul ei. Războiul pătrunde, însă, pînă și în acest colțișor izolat al țării. Pătrunde încet, pe nesimțite, pentru ca ravagiile durerii să izbucnească, năruind totul, pentru ca mult mai tîrziu să renască viața, nouă, primenită.

Istoria familiei Bolconschi este ea însăşi un roman, a cărui firuire întregeşte istoria unui veac apus.

Dacă evenimentele tragice lunecă fără să atingă aproape viaţa aristocraţiei din capitală, pentru că în corupţia ei degradantă îşi pierduse de mult aspectul uman, la Lîsîie Gorî, în ciuda izolării, omul rămîne om, fiinţă ce gîndeşte, căreia nu-i sînt străine durerile omeneşti profunde, răscolitoare, pe care le suportă cu demnitate.

Vestea morţii prinţului Andrei (dezminţită de altfel mai tîrziu) e primită de bătrînul Bolconschi cu emoţie profundă şi cu un sentiment de indignare faţă de acţiunile nesăbuite ale conducătorilor care au dus la pieire, fără rost, pe cei mai buni fii ai ţării. Durerea e adînc tăinuită. Prinţesa Liza, soţia lui Andrei, nu trebuie să ştie nimic, pentru a suporta cu toată liniştea şi tăria marea taină vecină cu moartea, naşterea.

Cele cîteva capitole care urmează ne dau, concentrată în cîteva pagini, tragedia destinelor omeneşti, narată simplu, cu naturaleţea proprie marilor artişti, zugrăvită cu neîntrecută măiestrie.

Iat-o pe tînăra şi fermecătoarea prinţesă Liza, al cărei zîmbet copilăresc poartă pecetea unei tristeţi nelămurită, sub influenţa atmosferei apăsătoare din jur:

[...] но как и во всех не только улыбках, но и звуках речей, даже походках в этом доме со дня получения страшного известия была печаль, то и теперь улыбка маленькой княгини, поддавшейся общему настроению, хотя и не знавшей его причины,—была такая, что она ещё более напоминала об общей печали (II, p. 37).

„Dar cum de la primirea groaznicei ştiri în toată casa nu numai zîmbetele, ci şi sunetul vocilor şi chiar mersul fiecăruia, erau toate îmbibate de tristeţe, şi surîsul acesta al prinţesei Liza, înrîurită şi ea de atmosfera generală fără să-i ştie cauza, era de aşa natură încît amintea într-o măsură şi mai mare tristeţea generală" (Fr., cap. VIII, p. 32).

„Dar, aşa cum, de la primirea groaznicei ştiri, în casa aceasta nu numai zîmbetele, ci şi vocile şi chiar mersul tuturor erau numai tristeţe, tot aşa şi surîsul prinţesei Liza, supunîndu-se atmosferei generale, deşi nu-i cunoştea cauzele, amintea într-o măsură şi mai mare această tristeţe" (Ph., cap. VIII, p. 37).

Avem în faţa noastră două versiuni exacte, în înţelesul mai limitat al cuvîntului, amîndouă.

Fraza prezintă greutăţi pentru traducători. Curgerea ei lină se subordonează topicii ruseşti în care determinantele ocupă primul loc; de aici necesitatea unor modificări serioase în ordinea cuvintelor, necesitatea unei interpretări mai libere.

Astfel fraza:

[...] во всех не только улыбках, но и звуках речей и даже походках [...] была печаль [...].

nu poate fi tradusă literal: nu numai în toate zîmbetele, dar şi în sunetele vocilor şi în paşi era tristeţe.

Eliminînd sau mutînd adjectivul *toate*, amîndoi autorii romîni au simţit nevoia de a întări şi reliefa cuvîntul *tristeţe*. Versiunea Philip-

pide găseşte asocierea cea mai potrivită: *era numai tristeţe.* Cealaltă versiune ni se pare mai puţin izbutită, atît prin precizia brutală a participiului *îmbibate*, cît şi prin însăşi construcţia care pare un calc după expresia corespunzătoare din limba franceză. Un alt prozaism: *surîsul era de aşa natură* subliniază asperităţile fragmentului şi distruge armonia frazei ample din original.

Versiunea Philippide, folosind o topică uşor modificată în spiritul limbii romîne şi selectînd mijloacele de exprimare, menţine şi contureazǎ cu deosebită claritate echilibrul, simetria şi curgerea lină a frazei tolstoiene.

Fragmentele ce urmează sînt momente tulburătoare de intensitate crescîndă a încordării înfiorate, ce ne vor duce la deznodămînt.

Prinţesa Liza se simte rău; sînt primele semne ale apropierii naşterii. Reacţia Lizei la durerea fizică este unul din acele amănunte caracteristice, în care se reflectă cu deosebită claritate caracterul ei. Pe de o parte — teamă copilărească, înduioşătoare, pe de altă parte puţină prefăcătorie, caracteristică femeilor capricioase, obişnuite să fie răsfăţate, privite ca nişte bibelouri. Poate tocmai acest contrast îl îndepărtase pe prinţul Andrei de drăgălaşa lui soţie.

Княгиня заплакала детски-страдальчески, капризно и даже несколько притворно, ломая свои маленькие ручки (II, p. 38).

„[...] prinţesa începu să plîngă cum plîng copiii capricioşi şi puţin prefăcuţi cînd sînt bolnavi şi-şi frîng într-una mînuţele" (Fr. II, p. 32),

„[...] prinţesa începu să plîngă cu un aer de îndurerare copilărească, capricios şi chiar, întrucîtva, prefăcut, frîngîndu-şi mîinile mici" (Ph. II, p. 38).

Tolstoi condensează într-o singură frază aspectele contrastante ale reacţiei prinţesei: plînsul copilăresc şi gestul puţintel teatral al femeii mature (căci un copil nu-şi frînge mîinile, el nu cunoaşte încă disperarea). După cum vedem, versiunea Frunzetti nu izbuteşte să dea sensul exact al frazei ruseşti.

În versiunea Philippide notăm, pe lîngă fidelitate, deosebita sensibilitate în alegerea sinonimelor. Astfel adverbelor детски-страдальчески le corespunde perfect epxresia *cu un aer de îndurare copilărească*; în locul ei, versiunea Frunzetti dă o propoziţie întreagă, cu altă nuanţă de înţeles: *cum plîng copiii* [...] *cînd sînt bolnavi.*

Iat-o, mai departe, pe prinţesa Maria, înfiorată de cele ce se pregăteau, iar alături de ea moaşa, plină de importanţa misiunii sale, ridicată parcă în rang prin aceasta. De aici şi tonul familiar, protector faţă de prinţesă:

Вам девицам, про это знать не следует (II, 38).

„D-voastră, fată tînără, nu se cuvine să ştiţi de lucruri de astea" (Fr. II, p. 32).

„Voi, fetele, nu trebuie să ştiţi toate astea" (Ph. II, p. 38).

Versiunea Philippide este exactă. Generalizarea *voi, fetele*, o înglobează pe prinţesa Maria în mulţimea fetelor nemăritate, neiniţiate în tainele căsniciei, deci inferioare din acest punct de vedere Mariei Bog-

danovna. Nuanţa aceasta dispare în versiunea Frunzetti, unde distanţele sociale se menţin.

În aşteptarea evenimentelor, prinţesa Maria şi doica şed în tăcere, cuprinse de acelaşi sentiment de îngrijorare şi duioşie gravă care învăluise toată casa[6]). Nici un cuvînt despre cele ce se petreceau:

— „Milostiv e dumnezeu, puişorule, — şi bătrîna dădacă aprinse în faţa chivotului lumînările aurite şi se aşeză la uşă lucrînd la un ciorap. Prinţesa Maria îşi luă o carte şi încercă să citească. Dar deîndată ce se auzeau prin preajmă paşi sau glasuri, prinţesa se uita speriată şi întrebătoare, şi dădaca îi făcea din ochi semn să se liniştească. Acelaşi sentiment pe care-l încerca prinţesa în camera ei îi stăpînea pe toţi şi se revărsase în toată casa, pînă în cele mai îndepărtate unghere. După vechea superstiţie, care sună că cu cît mai puţini sînt cei care ştiu de femeia aflată în durererile facerii, cu atît mai slabe sînt acestea, toţi se făceau că nu ştiu nimic, nimeni nu vorbea de asta, dar la toţi oamenii casei, pe lîngă politeţea gravă şi respectul cuvenit rangului fiecăruia, ce domnea în casa prinţului, se observa un soi de îngrijorare generală, ceva care le muia tuturor inima, dîndu-le conştiinţa că în aceste clipe se săvîrşea ceva măreţ şi de necuprins cu mintea“ (Fr. II, p. 32—33).

— „Bun e Dumnezeu, puişorule. Şi doica aprinse lumînările aurite, le puse în faţa icoanelor şi se aşeză, împletind un ciorap, lîngă uşă. Prinţesa luă o carte şi începu să citească. Cînd se auzeau paşi ea se uita speriată şi întrebătoare la doică, iar doica îi răspundea cu priviri liniştitoare. În toate colţurile casei, toţi erau cuprinşi de acelaşi sentiment de care era cuprinsă şi prinţesa Maria. Dar, urmînd superstiţia, că, cu cît sînt mai puţini cei ce ştiu de durerile unei femei care naşte, cu atît mai mici sînt aceste dureri, toţi se prefăceau că nu ştiu nimic; nimeni nu vorbea despre aceasta şi, totuşi, pe lîngă manierele de politeţe gravă care domneau de obicei în casa prinţului, la toţi cei din casă se observa o îngrijorare, o duioşie şi conştiinţa că ceva însemnat şi misterios se petrecea în aceste clipe“ (Ph. II, p. 38—39).

Versiunea Philippide, urmînd îndeaproape originalul, izbuteşte să creeze din materialul suplu al limbii noastre atmosfera gravă şi misterioasă a acestei aşteptări. Versiunea Frunzetti schimbă, fără motive întemeiate, ordinea cuvintelor, atenuînd accentuarea voită de autorul rus. Pe lîngă aceasta, ca şi în fragmentele analizate mai sus, ţesătura fină

6) — Бог милостив, голубка. — Няня зажгла перед киотом обвитые золотом свечи и с чулком села у двери. Княжна Марья взяла книгу и стала читать. Только когда слышались шаги или голоса, княжна испуганно, вопросительно, а няня успокоительно смотрели друг на друга. Во всех концах дома было разлито и владело всеми то же чувство, которое испытывала княжна Марья, сидя в своей комнате. По поверью, что чем меньше людей знает о страданиях родильницы, тем меньше она страдает, все старались притвориться незнающими; никто не говорил об этом, но во всех людях, кроме обычной степенности и почтительности хороших манер, царствовавших в доме князя, видна была одна какая-то общая забота, смягчённость сердца и сознание чего-то великого, непостижимого, совершающегося в ту минуту (II, p. 39).

a naraţiunii este sfîşiată de prozaisme stridente, inexistente în original: „După vechea superstiţie *care sună...*“

Iar întreg fragmentul se încheie cu o frază stîngace, greoaie încărcată de perifraze. Notăm construcţia neclară din punct de vedere gramatical:

„[...] pe lîngă politeţea gravă şi respectul cuvenit rangului fiecăruia, *ce domnea* în casa prinţului...“ *Ce* domnea în casa prinţului? Rangul sau poate politeţea şi respectul? Atunci însă, predicatul s-ar cădea să fie la plural.

Aceeaşi frază în versiunea Philippide are cu totul altă rezonanţă.

Pînă şi bătrînul prinţ Bolconschi, care se apără cu înverşunare de orice manifestare sentimentală şi care nu nutreşte prea multă simpatie pentru prinţesa Liza, pînă şi el e zguduit. Scena mută dintre bătrîn şi credincioasa lui slugă e mai grăitoare decît orice explicaţie sau descriere[7]). O prezentăm în versiunea Philippide:

„—Anunţă pe prinţ că naşterea a început, spuse M. B., privind cu înţeles la cel trimis. Tihon se întoarse şi aduse răspunsul.

— Bine, spune prinţul, închizînd uşa şi Tihon nu mai auzi în cabinet nici cel mai mic zgomot. După puţin timp el intră din nou în cabinet, chipurile să potrivească lumînările; văzînd că prinţul se culcase pe divan, îl privi şi, văzîndu-i chipul răvăşit, clătină din cap, se apropie şi-i sărută umărul; apoi ieşi fără să fi potrivit lumînările şi, fără să fi spus pentru ce venise. Taina cea mai măreaţă din lume continua să se săvîrşească. Trecu seara şi începu noaptea. Iar sentimentul de înduioşare în faţa marii taine nu scădea; creştea mereu. Toţi vegheau‘ (Ph. II, p. 39).

Citind această versiune ne vine greu să mai găsim vreun farmec celeilalte. O confruntare cu originalul ne dezvăluie de altfel mici abateri ce dovedesc o înţelegere superficială a textului rusesc. Iată fragmentul:

„—Anunţă-l pe prinţ că naşterea a pornit,—spune M. B., privind sigură de sine la cel trimis. Tihon se întoarse şi aduse stăpînului său răspunsul.

— Bine, zise prinţul închizînd uşa după el, şi din cabinet Tihon nu mai auzi de atunci nici cel mai mic zgomot. Puţin mai încolo Ti-

---

7. — Доложи князю, что роды начались, — сказала Марья Богдановна, значительно посмотрев на посланного. Тихон пошёл и доложил князю.

— Хорошо,—сказал князь, затворяя за собою дверь, и Тихон не слыхал более ни малейшего звука в кабинете. Немного погодя, Тихон вошел в кабинет, как будто для того, чтобы поправить свечи. Увидав, что князь лежал на диване, Тихон посмотрел на князя, на его расстроенное лицо, покачал головой, молча приблизился к нему и, поцеловав его в плечо, вышел, не поправив свечей не сказав, зачем он приходил. Таинство, торжественнейшее в мире, продолжало совершаться. Прошел вечер, наступила ночь. И чувство ожидания и смягчения сердечного перед непостижимым не падало, а возвышалось. Никто не спал (II, p. 40).

hon intră din nou în cabinet, ca şi cum ar fi vrut să curăţe mucul luminărilor. Găsindu-l pe prinţ culcat pe divan, Tihon se uită la el şi, văzîndu-l tras la faţă, clătină din cap fără să spună o vorbă, se apropie şi-l sărută pe umăr, apoi ieşi fără să curăţe mucurile, şi fără să mai arate pentru ce venise. Taina cea mai solemnă din lume urma să se săvîrşească. Trecu şi seara; se înoptă. Şi sentimentul de aşteptare şi de smerenie în faţa a ceea ce era de nepătruns nu scădea, ci, dimpotrivă, sporea. Toată lumea veghea“ (Fr. II, p. 33).

Значительно nu poate fi tradus în cazul de faţă prin *sigură de sine.* Privirea moaşei era mai curînd semnificativă şi gravă. De aceea versiunea *privind cu înţeles* ni se pare mai nimerită.

Cînd citim că *„din* cabinet Tihon nu mai auzi nici cel mai mic zgomot“, înţelegem că Tihon, sluga, se afla în cabinet. Ştim, însă, din fraza precedentă că Tihon ieşise.

Chipul prinţului nu era pur şi simplu *tras* (Fr.), ci *răvăşit* (Ph.). Aceasta este traducerea exactă, uşor accentuată chiar, a cuvîntului rusesc расстроенный.

Citim mai departe în versiunea Frunzetti: *Taina cea mai solemnă din lume urma să se săvîrşească.*

Verbul *a urma* este aici echivoc, întrucît poate arăta continuitatea fenomenului, dar şi apropiata lui săvîrşire. E mult mai potrivit verbul *a continua*, care subliniază desfăşurarea în timp şi justifică aşteptarea încordată a tuturor.

Încă un amănunt. În versiunea Frunzetti: citim *Trecu şi seara: se înoptă.*

A se înopta înseamnă a se face noapte, a se însera, a se întuneca. Nu fenomenul acesta de stingere treptată a zilei vroia să-l descrie Tolstoi, căci atunci n-ar fi spus că a trecut seara: ştim că se întunecă de la începutul serii. Tolstoi vroia să dea mai multă intensitate şi gravitate aşteptării, s-o prelungească, mărind sentimentul de înduioşare. Numai prin *înduioşare* trebuie tradusă expresia смягчённость сердца şi nicidecum prin *smerenie.*

Revenind la desfăşurarea evenimentelor în casa Bolconschi, notăm realizarea artistică desăvîrşită sub aspectul compoziţiei: apariţia cneazului Andrei exact în momentul celei mai mari încordări, apariţia celui ce fusese crezut mort. E ca o reînviere a nădejdilor, o alinare neaşteptată. Şi atît de supranatural pare acest fapt, încît prinţul Andrei îi apare surorii sale ca o viziune fantomatică, ireală. Din capul scărilor, ea vede deodată chipul lui şi blana gulerului ninsă. Cuvîntul фигура e cel care pare să prezinte oarecari dificultăţi. Corespondentul romînesc ar fi *trup*, dar şi *siluetă.*

Ceea ce ne displace în versiunea Frunzetti (II, p. 34) este faptul că autorul ei nu încearcă să vadă scena cu ochii prinţesei Maria, cu alte cuvinte că nu izbuteşte să sugereze în traducerea sa acea stare de spirit în care visul se confundă cu realitatea:

... *se ivi capul şi apăru tot trupul prinţului Andrei* (Fr. II, p. 34).

Cuvîntul *trup* e nelalocul lui aici şi precizarea *tot* subliniază stîngăcia exprimării. Se pare că autorul versiunii a vrut să-l zugrăvească pe Andrei *urcînd* scările. Nu credem că aceasta este intenţia lui Tolstoi. În versiunea Philippide, cuvîntul supărător este, pe bună dreptate, eliminat.

Întîlnirea dintre micuţa prinţesă şi soţul ei ne apare ca un dialog interior dintre cele mai impresionante. Culcată pe perne, prinţesa Liza îşi păstrează trăsăturile caracteristice: gura întredeschisă, cu buza de sus umbrită de firişoare negre, şi zîmbetul nelipsit. Durerile facerii i-au îmbujorat obrajii, i-au răvăşit părul. Dar privirea e tot luminoasă, expresia copilărească aceeaşi. Şi totuşi e atît de schimbată, încît prinţul Andrei se simte adînc zguduit, pătruns de o dragoste duioasă, care părea să fi dispărut de mult dintre cei doi soţi. Căci zîmbetul prinţesei e un simplu act reflex. Ea e cufundată în durerea fizică de care abia scăpase şi care, cuibărită undeva în adîncul fiinţei sale, îşi putea înfinge din nou cangea necruţătoare.

Tot ce se petrece în jurul ei îi este complet străin. Iar prinţul Andrei citeşte în privirea de copil speriat a soţiei sale o implorare mută şi mustrătoare [8]).

„Prinţesa Liza sta culcată pe perne, cu o bonetă albă pe cap. (Durerile tocmai o lăsaseră). Şuviţe de păr negru îi căzuseră pe obrajii aprinşi şi asudaţi; gura ei mică, fermecătoare, cu buza umbrită de firişoare negre, era deschisă. Prinţesa zîmbea veselă. Prinţul Andrei intră în odaie şi se opri în faţa ei, la marginea divanului pe care era culcată. Privirea luminoasă, emoţionată şi plină de spaimă copilărească a soţiei sale se opri asupra lui fără să-şi schimbe expresia. „Vă iubesc pe toţi, nu v-am făcut nici un rău, de ce mă chinuiesc? Daţi-mi ajutor“, spunea figura ei. Îşi văzuse bărbatul, dar nu înţelegea de ce apăruse acum în faţa ei. Prinţul Andrei ocoli divanul şi o sărută pe frunte.

— Scumpa mea! îi spuse el cu cuvinte pe care nu i le adresase niciodată.

— Bun e Dumnezeu... Dar ea îl privea cu o expresie de nelămurire şi mustrare copilărească.

---

8) Маленькая княгиня лежала на подушках, в белом чепчике. (Страдания только что отпустили её). Чёрные волосы прядями вились у её воспаленных, вспотевших щек; румяный, прелестный ротик с губкой, покрытою чёрными волосиками, был раскрыт, и она радостно улыбалась. Князь Андрей вошёл в комнату и остановился перед ней, у изножья дивана, на котором она лежала. Блестящие глаза, смотревшие детски-испуганно и взволнованно, остановились на нём, не изменяя выражения. „Я вас всех люблю, я никому зла не делала, за что я страдаю? Помогите мне“. говорило её выражение. Она видела мужа, но не понимала значения его появления теперь перед нею. Князь Андрей обошел диван и в лоб поцеловал её

— Душенька моя, — сказал он: слово, которое никогда не говорил ей. — Бог милостив... — Она вопросительно, детски-укоризненно посмотрела на него.

„Я от тебя ждала помощи, и ничего, ничего, и ты тоже!“ — сказали её глаза. Она не удивилась, что он приехал; она не поняла того, что он приехал. Его приезд не имел никакого отношения до её страданий и облегчения их (II, 41—42).

„Aşteptam ajutorul tău şi nici tu!"... spuneau ochii ei. Nu se mira deloc de sosirea lui; nici nu înţelesese că el venise. Venirea lui n-avea nici o legătură cu suferinţele ei şi cu alinarea lor" (Ph. II, p. 41).

Versiunea aceasta nu are nevoie de interpretare. Trebuie să remarcăm, totuşi, pe lîngă fidelitatea faţă de conţinutul originalului, cadenţa naturală a frazelor — cînd domoale, în tablourile schiţate uşor ori în naraţiune, cînd întretăiate, suspendate, trădînd emoţia vorbitorului — cadenţă care nu ne dă nici o clipă impresia unei fraze străine limbii noastre; fiecare cuvînt pare să fie de neînlocuit, atît de puternic e integrat în ansamblu. Amănuntul caracteristic, repetiţia căruia dă atîta viaţă individuală eroilor tolstoieni, e menţinut cu rigurozitate şi cizelat cu grijă, aşa cum îşi cizelează un compozitor *leit-motivul*. (Buza umbrită de firişoare negre (Ph.) şi nu de puf brun sau puf negricios (Fr). Lexicul şi gramatica se mlădiază, supunîndu-se intenţiilor celui care a ştiut să creeze un veşmînt atît de desăvîrşit viziunii tolstoiene. Perfecţiunea aceasta o simţim şi mai mult dacă alăturăm cele două versiuni romîneşti. Iată versiunea Frunzetti:

„Mica prinţesă zăcea între perne cu o bonetă albă pe cap. (Durerile o lăsaseră o clipă). Şuviţele părului negru şi lung îi încadrau obrajii aprinşi şi jilavi. Drăgălaşa ei gură mică, rumenă, cu buza umbrită de un puf negricios, era deschisă şi surîdea veselă. Prinţul Andrei intră în odaie şi se opri dinaintea ei, la picioarele canapelei pe care era culcată. Ochii strălucitori ai soţiei sale cu priviri de copil speriat şi turburat, se opriră asupra lui fără să-şi schimbe expresia. „Vă iubesc pe toţi şi n-am făcut nimănui nici un rău, atunci de ce sufăr? Ajutaţi-mi!" părea că spune expresia ei. Îşi vedea bărbatul, dar nu-şi dădea seama ce însemnătate are faptul că-l avea acum în faţa ei. Prinţul Andrei ocoli canapeaua şi o sărută pe frunte.

— Scumpa mea! îi spuse el — o vorbă pe care nu i-o spusese niciodată.

— Bun e dumnezeu... Dar ea se uită întrebător, cu un soi de copilărească uimire şi dojană, la el, şi nu zicea nimic. „Mă aşteptam la un ajutor din partea ta, dar nici tu nu mă ajuţi, nici tu..." spuneau ochii ei. Nu se mira de loc că venise. Prezenţa lui n-avea nici o legătură cu suferinţele ei şi cu alinarea lor" (Fr. II, p. 35).

Nu putem spune că traducerea e rea. E corectă, fără să aibă acea pulsaţie vie ce caracterizează arta adevărată. Şi dacă încercăm să ne dăm seama cum s-a întîmplat ca Tolstoi să apară dintr-odată umbrit, înceţoşat, vom vedea că totul se datoreşte unor amănunte, în aparenţă neînsemnate.

De pildă, în fraza:

Şuviţele părului negru şi lung îi încadrau obrajii aprinşi şi jilavi [...] e puţin cam supărător substantivul articulat *şuviţele*.

Nimeni nu-şi poate închipui că toate şuviţele părului prinţesei îi încadrau obraji, (purta bonetă).

Pe de altă parte, adjectivul *jilavi* nu se potriveşte prea bine cu substantivul *obraji*, atunci cînd e vorba de o fiinţă epuizată de dureri cumplite. E oare prea puţin poetic cuvîntul exact *asudaţi*?

Ne supără apoi unele amplificări nejustificate, abundenţa de cuvinte, acolo unde Tolstoi e foarte econom. Imaginea artistică se diluează în ele.

Înmormîntarea prinţesei Liza e concentrată la Tolstoi în zece rînduri[9]). Dar trăiesc în ele frămîntări omeneşti a căror descriere ar ocupa uşor şi cîteva pagini, fără a cîştiga, însă, în intensitate.

Celor ce-şi iau rămas bun de la moartă, ea le apare tulburător de vie. Deşi ochii îi erau închişi, aceeaşi mustrare pe care o citeau altă dată în priviri emana din întreaga ei înfăţişare. O impresie. Însă Tolstoi evită să sublinieze că e o simplă părere şi prin această detaşare de realitatea imediată, evidentă, fixează un adevăr psihologic a cărui verificare o face însuşi cititorul, trăind intensitatea suferinţei celor rămaşi în viaţă.

Iată cele două versiuni romîneşti:

„Prinţesa Liza fu înmormîntată după trei zile. Prinţul Andrei se urcă pe treptele catafalcului să-şi ia rămas bun de la ea. În coşciug faţa ei era aceeaşi, numai ochii erau închişi.

„Ah, ce aţi făcut cu mine?“ continua ea să spună şi prinţul Andrei simţi că ceva se rupse în inima lui şi că-l apăsa o vină pe care nu o mai putea repara şi nici uita. Nu putea să plîngă. După el se apropie şi bătrînul de moartă şi-i sărută mînuţa de ceară; faţa ei îi spuse şi lui: „Ah ce-aţi făcut cu mine, pentru ce?“ Şi, văzîndu-i faţa, bătrînul îşi întoarse supărat privirea de la dînsa“ (Ph. II, p. 43).

„După trei zile, micii prinţese i se cîntă prohodul, şi prinţul Andrei urcă treptele catafalcului, ca să-şi ia rămas bun de la soţia sa. În coşciug, faţa ei era aceeaşi, cu toate că ochii îi erau închişi.

„Ce aţi făcut voi din mine?“ spunea parcă într-una şi prinţul Andrei simţi că în inima lui ceva se rupe şi că-l apasă o vină pe care n-o mai poate nici îndrepta, nici uita. Nu putea plînge. Bătrînul se apropie şi el de moartă şi-i sărută mînuţele de ceară, încrucişate liniştit, pe piept; faţa ei părea că-i spune şi lui: „Ah, ce-aţi făcut voi din mi-

9) Через три дня отпевали маленькую княгиню и, прощаясь с нею, князь Андрей взошел на ступени гроба. И в гробу было то же лицо, хотя и с закрытыми глазами. „Ах, что вы со мной сделали? — все говорило оно, и князь Андрей почувствовал, что в душе его оторвалось что-то, что он виноват в вине, которую ему не поправить и не забыть. Он не мог плакать. Старик тоже вошёл и поцеловал её восковую ручку, спокойно и высоко лежавшую на другой, и ему её лицо сказало: „Ах, что и за что вы это со мной сделали?“. И старик сердито отвернулся, увидав это лицо (II, p. 43).

ne? Pentru ce mi-aţi făcut asta?" Şi, văzîndu-i chipul, bătrînul îşi întoarse încruntat privirea" (Fr. II, p. 36).

Puţine i s-ar putea reproşa versiunii Frunzetti. Fragmentul, însă, e uşor alterat. Găsim, astfel, cîteva cuvinte care, prin însăşi prezenţa lor, îl menţin pe cititor într-o stare de observaţie rece: impresia e cîntărită, analizată (*părea, parcă*).

Dintre cele două versiuni:

1. „*Ah, ce-aţi făcut cu mine?* continua ea să spună" (Ph.)

2. „*Ce-aţi făcut voi din mine? spunea parcă într-una*" (Fr.)

o preferăm pe cea dintîi. Ea leagă imaginea prinţesei, în clipele de suferinţă, cu figura moartei, făcînd-o să revină pentru o clipă la viaţă, intensificînd durerea sfîşietoare a suferinţei.

Şi vom fi de acord că bătrînul a sărutat *mînuţa de ceară* a moartei, aşa cum se obişnuieşte, şi nicidecum *mînuţele*. Un amănunt.

Am cuprins în această analiză sumară capitolele 8 şi 9 din vol. II, partea I, în total aproximativ 6 pagini, de-a lungul cărora viaţa familiei Bolconschi se desfăşoară tumultuos, împletită din dureri şi bucurii, din disperare şi nădejde, îngemănînd viaţă şi moarte.

Să desprindem acum din fresca tolstoiană două scene a căror animatoare este Nataşa, copila ştrengară în pragul adolescenţei.

Primul bal. Prima încîntare a dansului.

Descrierea mazurcii, aşa cum a dansat-o Denisov cu Nataşa, e unul din fragmentele cele mai izbutite ale romanului[10]).

Iată-l în versiunea Philippide:

— „Face ce vrea din mine, vrăjitoarea! spuse Denisov şi îşi descinse sabia. Apoi ieşi dintre scaune, luă cu putere mîna partenerei, ridică puţin capul şi lăsă în urmă un picior pentru a aştepta tactul. Numai pe cal şi la mazurcă nu se observa statura mică a lui Denisov

---

10) Волшебница все со мной сделает! — сказал Денисов и отстегнул саблю. Он вышел из-за стульев, крепко взял за руку свою даму, приподнял голову и отставил ногу, ожидая такта. Только на коне и в мазурке не видно было маленького роста Денисова, и он представлялся тем самым молодцом, каким он сам себя чувствовал. Выждая такт, он сбоку, победоносно и шутливо, взглянул на свою даму, неожиданно пристукнул одною ногой и, как мячик, упруго отскочил от пола и полетел вдоль по кругу, увлекая за собой свою даму. Он неслышно летел половину залы на одной ноге и, казалось, не видел стоявших перед ним стульев и прямо несся на них; но вдруг, прищелкнув шпорами и расставив ноги, останавливался на каблуках, стоял так секунду, с грохотом шпор стучал на одном месте ногами, быстро вертелся и, левою ногой подщелкивая правую, опять летел по кругу. Наташа угадывала то, что он намерен был сделать, и, сама не зная как, следила за ним, отдаваясь ему. То он кружил её, то на правой, то на левой руке, то, падал на колена, обводил её вокруг себя и опять вскакивал и пускался вперед с такою стремительностью, как будто он намерен был, не переводя духа, перебежать через все комнаты; то вдруг опять останавливался и делал опять новое и неожиданное колено. Когда он, бойко закружив даму перед её местом, щелкнул шпорой, кланяясь перед ней, Наташа даже не присела ему. Она с недоумением уставила на него глаза, улыбаясь, как будто не узнавая его.

— Что ж это такое? — проговорила она (II, p. 52-53).

şi apărea aşa cum se simţea el însuşi: un băiat voinic. În clipa cînd intră în tact, el aruncă cu coada ochiului o privire spre partenera lui, bătu brusc dintr-un picior şi, apoi, elastic ca o minge, sări de-a lungul cercului ducînd cu sine, în zbor, pe Nataşa. Străbătu într-un picior, fără zgomot şi părînd că zboară, o jumătate din sală. Lăsa impresia că nu vede scaunele şi că se duce peste ele, dar, dintr-odată, îşi lovea pintenii şi, desfăcîndu-şi picioarele, se oprea în călcîie; apoi, după ce rămînea astfel o clipă, bătea pe loc zornăindu-şi pintenii, se întorcea repede şi, lovindu-şi călcîile, se avînta iarăşi de-a lungul cercului. Nataşa îi ghicea intenţiile şi, fără să ştie nici ea cum, i se supunea, lăsîndu-se în voia lui. El o învîrtea pe dreapta, pe stînga, îngenunchea şi o rotea împrejurul său, apoi sărea iar în sus şi pornea iar înainte cu un avînt care lăsa impresia că vrea să străbată dintr-o suflare toate camerele; din cînd în cînd se oprea brusc şi făcea figuri noi, neaşteptate. Iar după ce îşi roti partenera în faţa locului ei, îşi zăngăni pintenii şi se înclină în faţa ei. Nataşa nu-i răspunse cu reverenţa obişnuită, ci-l privi fix, nedumerită, şi-i zîmbi ca şi cum nu-l mai recunoştea.

Ce este asta? zise ea" (Ph. II, p. 52).

i

Confruntînd această versune cu originalul, înţelegem că farmecul imaginilor creionate de Tolstoi rămîne neştirbit şi în versiunea romînească.

Fragmentul cuprinde descrierea mazurcii, înşiruirea diferitelor mişcări pe care le execută Denisov şi în voia cărora se lasă Nataşa. Iar încîntarea fetei, furată de vraja dansului, e zugrăvită simplu, în cîteva cuvinte ce exprimă nedumerirea: cum se poate ca mişcările simple, studiate, cunoscute, să producă acest efect uimitor? Înţelegem încîntarea Nataşei, căci şi pentru noi, cititorii, mazurca pare să se desfăşoare în contratimpuri tumultuoase, năvalnice, împletind acest avînt furtunatic cu graţia lină a fluturărilor imperceptibile, cu plutirea uşoară în cadenţe estompate.

Pentru a descrie mişcarea e nevoie, în primul rînd, de verbe. În original, vom remarca, pe lîngă precizia semantică a fiecăruia, o anumită nuanţare realizată cu ajutorul aspectelor verbale perfectiv şi imperfectiv. Începutul dansului, viguros,—o zmulgere violentă din real,—e marcat printr-un şir de verbe perfective, care sînt însă înlocuite imediat prin seria imperfectivelor, atunci cînd începe descrierea propriu-zisă a dansului. De ce? În primul rînd pentru a nu crea impresia că fiecare mişcare e unică şi, o dată schiţată, nu mai revine. Deci, pentru a crea continuitatea ritmică, pentru a da senzaţia de durată. Şi, poate, pentru a proiecta în trecut acest moment, mărindu-i astfel farmecul poetic. Iar finalul, revenirea bruscă la realitate, impune revenirea la verbele perfective. Astfel, printr-un procedeu extrem de simplu, Tolstoi reliefează atmosfera de vrajă a dansului.

În versiunea romînească citată, acest aspect stilistic este menţinut prin îmbinarea perfectului simplu cu imperfectul. Desigur că nu întotdeauna unui verb perfectiv la trecut îi corespunde în limba romînă

perfectul simplu, iar verbului imperfectiv imperfectul. Limba noastră are mai multe valori gramaticale pentru a marca nuanţele trecutului. În cazul de faţă, însă, această alegere e perfect justificată.

Versiunea Frunzetti (vol. II, p. 42—43) e mult mai şovăielnică în folosirea timpurilor, ca şi în alegerea cuvintelor, de altfel. Iar frazele care ar trebui să zugrăvească simplu emoţia Nataşei, desprinderea ei bruscă din farmecul dansului şi revenirea la realitate, capătă, în versiunea aceasta, o nuanţă nouă:

Nataşa, tulburată, uită să-i răspundă cu tradiţionala reverenţă. Ea stătu şi-l privi ţintă, nedumerită, zîmbindu-i ca şi cum nu l-ar mai fi recunoscut.

Ce-i cu el? se întrebă ea (II, p. 42—43).

De ce Nataşa pare să nu-l recunoască pe Denisov? Pentru că s-a schimbat el? Fără îndoială că Denisov apare într-o lumină nouă. Însă Nataşa, după părerea noastră, nici nu-l vede. Privirea-i fixă şi zîmbetul aparţin clipelor ce s-au consumat. Iar întrebarea что ж это такое? (ce-i asta?) exprimă înstrăinarea de realitatea înconjurătoare, uimirea că visul a putut fi atît de frumos. De aceea nu putem considera ca justificată, nici din punct de vedere formal, nici din punct de vedere psihologic, traducerea: *Ce-i cu el?* (adică cu Denisov). Ea distruge unitatea fragmentului.

În scena mazurcii ne încîntă trăirea intensă a clipelor, atît de caracteristică Nataşei. Nu e o simplă reacţie la un eveniment nou, e o adevărată îmbătare a simţurilor. E interesant să mai urmărim un fragment în bună parte asemănător, — e vorba tot de bal, — care subliniază afirmaţia noastră.

De data aceasta e un bal adevărat, la curtea unui înalt demnitar. Emoţia copilei, aşteptarea încordată a invitaţiei la vals, aşteptare ce putea sfîrşi cu lacrimi deznădăjduite, dar şi cu bucurie nestăpînită, toate acestea au contribuit la crearea unei stări de fericire triumfătoare în clipele cînd luneca, în sfîrşit, pe parchetul lucios, condusă de Andrei. Şi tocmai această consumare o face pe Nataşa, copila slăbuţă, neformată încă, mult mai atrăgătoare în puritatea ei candidă, decît frumoasa Hélène [11]).

11) „Давно я ждала тебя", — как будто сказала эта испуганная и счастливая девочка своею просиявшею из-за готовых слез улыбкой, поднимая свою руку на плечо князя Андрея. Они были вторая пара, вошедшая в круг. Князь Андрей был одним из лучших танцоров своего времени. Наташа танцовала превосходно. Ножки её в бальных атласных башмачках быстро, легко и независимо от нее делали своё дело, а лицо её сияло восторгом счастия. Её оголенные шея и руки были худы и некрасивы. В сравнении с плечами Элен, её плечи были худы, грудь неопределенна, руки тонки; но на Элен был уже как будто лак от всех тысяч взглядов, скользивших по её телу, а Наташа казалась девочкой, которую в первый раз оголили и которой бы очень стыдно это было, ежели бы её не уверили, что это так необходимо надо.

Князь Андрей любил танцовать и, желая поскорее отделаться от политических и умных разговоров, с которыми все обращались к нему и, желая поскорее разорвать этот досадный ему круг смущения, образовавшегося от присутствия государя, пошел танцовать и выбрал Наташу, потому что на нее указал ему Пьер и потому, что она первая

Exactă în aparenţă, dar stîngace, versiunea Frunzetti nu ne face să simţim întreaga valoare a originalului. Iată cum apare comparaţia dintre Nataşa şi Hélène:

Puşi alături de umerii Hélènei, umerii ei erau slabi, pieptul neformat încă, braţele subţiri... (II, p. 162).

De ce numaidecît o alăturare concretă, brutală? N-ar fi mai simplu să traducem exact cuvintele ruseşti: „*în comparaţie*“...

Tot aşa în folosirea metaforelor, vom prefera sobrietatea şi nu amplificarea, dacă e inutilă:

„Hélène *apărea* lustruită *de lacul* atîtor mii de ochi care-i alunecaseră pe trup“... (*ibidem*).

Aceeaşi frază, în versiunea Philippide, păstrează factura originalului (e drept că în original există cuvîntul „lac“, dar *lipseşte* participiul „lustruită“):

„Hélène *părea* lustruită de atîtea mii de priviri care alunecaseră pe trupul ei“ (II, p. 201—202).

Un lucru mai grav: imaginea Nataşei în versiunea Frunzetti e deformată, vulgarizată. Efectul acesta (neaşteptat, poate, pentru autorul versiunii se datoreşte unui singur cuvînt. E vorba de influenţa pe care o exercită Nataşa asupra prinţului Andrei:

„... îndată ce ea începu să *freamăte* lîngă el şi să-i zîmbească atît de cald, licoarea farmecului ei i se urcă la cap“ (II, p. 162).

Verbul *a fremăta* creează, în cazul de faţă, imaginea unei tinere provocatoare, care urmăreşte să atragă numaidecît atenţia partenerului. Iar expresia *i se urcă la cap*, exactă dacă o analizăm izolat, deformează ansamblul poetic al fragmentului, fără să-i păstreze vigoarea. De altfel această imagine deformată e pregătită şi însoţită de alte stîngăcii: prinţul *se pornise pe dans..., se opri abia trăgîndu-şi respiraţia* etc.

Ca să reconstituim tabloul şi să putem gusta fragmentul, este deajuns să-l citim în versiunea Philippide:

„«Te aşteptam de mult» părea să spună faţa asta speriată şi fericită, cu zîmbetul ei apărut în locul lacrimilor ce stăteau gata să curgă, în timp ce-şi punea mîna pe umărul prinţului Andrei. Erau a doua pereche intrată în cerc. Prinţul Andrei era unul din cei mai buni dansatori ai timpului său. Nataşa dansa perfect. Picioruşele ei în pantofiori speciali de atlas îşi îndeplineau rolul cu iuţeală, cu uşurinţă şi independent de voinţa ei, iar faţa ei strălucea de fericirea triumfului. Gîtul şi braţele ei goale erau slabe şi nu tocmai frumoase. În comparaţie cu umerii Hélènei, umerii ei erau slabi, pieptul neformat, braţele subţiri; dar în timp ce Hélène părea lustruită de atîtea mii de priviri care alunecaseră pe trupul ei, Nataşa părea o fetiţă pe care privirile o dezgolesc pentru întîia oară şi pe care acest fapt ar fi ruşinat-o mult,

---

из хорошеньких женщин попала ему на глаза; но едва он обнял этот тонкий, подвижный стан и она зашевелилась так близко от него и улыбнулась так близко ему, вино её прелести ударило ему в голову: он почувствовал себя ожившим и помолодевшим, когда, переводя дыханье и оставив её, остановился и стал глядеть на танцующих (II, p. 206).

dacă n-ar fi fost încredinţată de toţi că lucrurile trebuie să se petreacă astfel.

Prinţului Andrei îi plăcea să danseze şi voind să scape de discuţiile politice şi intelectuale în care-l atrăgeau diferite persoane, voind să rupă acel cerc de stinghereală format din cauza prezenţei împăratului, plecase să danseze şi alesese pe Nataşa pentru că i-o recomandase Pierre şi pentru că era prima dintre femeile drăguţe care-i căzuse sub ochi; dar îndată ce îi cuprinse talia subţire şi mlădioasă şi îndată ce ea începu să se mişte lîngă el şi-i zîmbi atît de aproape, băutura farmecului ei îl ameţi. Apoi, cînd, abia respirînd, o lăsă şi începu să privească la cei ce dansau, se simţi înviorat şi întinerit" (Ph. II, p. 201—202).

Tolstoi s-a remarcat, încă din primele sale opere, prin măiestria peisajului. *Povestirile din Sevastopol* au fost pentru cititorii ruşi din sec. XIX o adevărată revelaţie prin amploarea pe care o capătă peisajul ce cuprinde şi reliefează tot zbuciumul existenţei omeneşti,—istorie şi viaţă cotidiană, banal şi sublim, toate înmănunchiate, sintetizate.

Peisajul ocupă un loc însemnat şi în *Război şi Pace*, epopee ce evoluează în atmosferă tipic rusească.

Poezia nuanţelor, a contururilor filigranate, atît de caracteristică artei descriptive a lui Turghenev, e înlocuită la Tolstoi prin reliefarea viguroasă, contrastantă adesea.

Şi — trăsătură caracteristică marilor scriitori — peisajul, atît la Turghenev cît şi la Cehov şi Tolstoi, nu trăieşte izolat, ci se integrează în ansamblu, imprimîndu-i o anumită tonalitate.

Iată, de pildă, un fragment din vol. II, partea a III-a. E o descriere a primăverii năvalnice, învietoare. Valoarea sugestivă e fragmentului se atenuează mult dacă îl izolăm de desfăşurarea evenimentelor în care s-a încrustat.

Acelaşi peisaj dominat de un stejar uriaş este văzut de prinţul Andrei la începutul primăverii şi ceva mai tîrziu, în deplina lui înflorire. Sub aspectul compoziţiei avem aici o construcţie simetrică, în care celor două peisaje le corespund stări sufleteşti diferite. Două descrieri închid, în intervalul de timp ce le separă, transformări radicale.

Prinţul Andrei, cufundat într-un adînc scepticism a cărui justificare nu e greu de găsit, vede expresia simbolică a propriei sale stări sufleteşti în stejarul secular care, izolat în mijlocul profuziunii de viaţă primăvăratecă, continuă să rămînă amorţit, negru, despuiat.

Andrei trebuia să audă convorbirea dintre Nataşa şi Sonia, să surprindă năzuinţa avîntată spre vis a copilei, pentru a simţi că viaţa lui proprie nu s-a sfîrşit, nu poate sfîrşi atît de absurd.

Revenirea lui Andrei la viaţă o presimţim din peisajul ce-o preveşteşte parcă. Iată un fragment [12]) în versiunile Philippide şi Frunzetti:

---

12) Целый день был жаркий, где-то собиралась гроза, но только небольшая тучка брызнула на пыль дороги и на сочные листья. Левая сторона леса была темна, в тени; правая, мокрая, глянцовитая, блестела на солнце, чуть колыхаясь от ветра. Все было в цвету; соловьи трещали и перекатывались то близко, то далеко (II, p. 160).

„Toată ziua fusese cald; se adunau ici şi colo nori de furtună, dar numai un nouraş trecător stropi praful drumului şi frunzele îmbibate de sevă. De-a stînga drumului pădurea era întunecată, în umbră; în dreapta ea scînteia udă în razele soarelui, abia legănată de vînt. Erau numai flori peste tot şi privighetorile-şi îngînau trilurile şi se-ntreceau, care mai aproape, care mai de departe" (Fr. II, p. 127).

„Toată ziua fusese cald, undeva se pregătea furtuna, dar numai un singur nor mic stropi praful şi frunzele pline de sevă. Pe partea stîngă, pădurea era întunecată, în umbră; pe dreapta, ea lucea în soare, legănîndu-se uşor în vînt. Totul era în plină înflorire; privighetorile îşi înşirau trilurile dintr-un loc într-altul" (Ph. II, p. 157).

Versiunea Philippide e exactă, plină de poezie viguroasă şi sobră, caracteristică lui Tolstoi.

Am vrea să găsim măcar o parte din aceste valori în versiunea Frunzetti. Autorul ei n-a ştiut să vadă acest peisaj, iar puţinul care l-a văzut n-a ştiut să-l exprime cu destulă măiestrie.

se adunau ici şi colo nori ca de furtună...

Traducerea e inexactă. Tolstoi a surprins şi a fixat în cîteva imagini aşteptarea încordată care precede izbucnirea furtunii. Trebuia tradus: *undeva se pregătea furtuna* (Ph.).

Din epitetele: „frunzele *îmbibate* de sevă" (Fr.) şi
„frunzele *pline* de sevă" (Ph.).
vom prefera, fără îndoială pe cel de-al doilea, mai sobru şi mai exact.

Din cele două versuri: *erau numai flori peste tot* (Fr.) şi
totul era în plină înflorire (Ph.)
vom prefera tot pe cea de-a doua, mai amplă, mai generală, cuprinzînd mai larg peisajul.

Şi vom adăuga că fraza: *privighetorile îşi înşirau trilurile dintr-un loc în altul* (Ph.) este o interpretare măiestrită a imaginii originalului, unde cuvîntul перекатываться (a se rostogoli) nu putea fi tradus întocmai.

Fragmentul analizat pregăteşte descrierea stejarului singuratec[13]).

---

13) „Да, здесь, в этом лесу, был этот дуб, с которым мы были согласны, — подумал князь Андрей. — Да где он?" — подумал опять князь Андрей, глядя на левую сторону дороги и, сам того не зная, не узнавая его, любовался тем дубом, которого он искал. Старый дуб, весь преображенный, раскинувшись шатром сочной, темной зелени, млел, чуть колыхаясь в лучах вечернего солнца. Ни корявых пальцев, ни болячек, ни старого недоверия и горя — ничего не было видно. Сквозь жесткую столетнюю кору пробились без сучков сочные, молодые листья, так что верить нельзя было, что этот старик произвел их. „Да это тот самый дуб", подумал князь Андрей, и на него вдруг нашло беспричинное весеннее чувство радости и обновления. Все лучшие минуты его жизни вдруг в одно и то же время вспомнились ему. И Аустерлиц с высоким небом, и мертвое укоризненное лицо жены, и Пьер на пароме, и девочка, взволнованная красотою ночи, и эта ночь, и луна — и все это вдруг вспомнилось ему.

„Нет, жизнь не кончена в тридцать один год, — вдруг окончательно, беспеременно

În versiunea Philippide notăm sensibilitatea autorului romîn, măiestria deosebită în mînuirea frazei:

„Da, în această pădure se află stejarul acela cu care mă'nţelege m atît de bine“, se gîndi prinţul Andrei. „Dar unde-o fi?“ se întrebă el din nou şi privind în stînga drumului rămase fără să vrea în admiraţia stejarului, pe care-l căutase şi pe care nu-l recunoscu. Bătrînul stejar, transfigurat, cu frunzişul verde-închis, întins ca un cort, fremăta uşor în lumina soarelui de seară. Nici degetele noduroase, nici cicatricele, nici vechea neîncredere şi suferinţă, nimic din toate acestea nu se mai arăta. Frunze tinere, pline de suc răsăriseră de-a dreptul din coaja lui aspră, seculară; cu greu se putea crede că sînt răsărite din trupul acestui moşneag. „Da, e chiar el, stejarul acela“, îşi zise prinţul Andrei şi dintr-odată, din senin, fu cuprins de un sentiment primăvăratic de bucurie şi viaţă nouă. Toate clipele bune ale vieţii îi veniră în minte într-o singură clipă. Şi Austerlitzul cu cerul înalt, şi chipul mort, mustător, al soţiei, şi Pierre pe podul plutitor, şi tînăra fată turburată de frumuseţea nopţii, şi noaptea aceea, şi luna; toate acestea îi veniră dintr-odată în minte.

„Nu, viaţa nu se sfîrşeşte la 31 de ani“ hotărî deodată şi cu tărie prinţul Andrei. „E prea puţin lucru să ştiu numai eu ce e în sufletul meu; toţi trebuie să afle: şi Pierre, şi fata aceea care voia să-şi ia zborul, toţi trebuie să mă ştie, pentru ca viaţa mea să nu se scurgă numai pentru mine, pentru ca ei să nu mai trăiască aşa de independent de viaţa mea, pentru ca ea să se reflecteze în toţi, pentru ca toţi să trăiască cu mine la un loc“ (Ph. II, p. 157).

Şi iarăşi trebuie să notăm o serie de stîngăcii în versiunea Frunzetti (II, p. 128).

Stejarul acela cu care mă-nţelegeam atît de bine (Ph.), îşi spune prinţul Andrei, personificînd copacul singuratec.

Versiunea Frunzetti se mulţumeşte să arate asemănarea:

Stejarul cu care mă simţeam atît de asemenea..., ceea ce scade valoarea originalului. Aceeaşi diminuare o simţim de-a lungul întregului fragment.

Cînd Philippide spune: *Bătrînul stejar transfigurat*, menţinînd personificarea, Frunzetti traduce: *era de nerecunoscut.* Şi descriind mai departe frunzişul stejarului, îi adaugă epitetul *doldora de sevă* atît de nepotrivit şi comparaţia *întins ca o boltă de cort.* E greu să ne închipuim o boltă de cort, cînd ştim ce formă are de obicei cortul.

Stîngăciile continuă. Iată, de pildă, o imagine din trecut ce reapare în faţa ochilor prinţului, imaginea soţiei sale moarte:

решил князь Андрей. — Мало того, что я знаю все то, что есть во мне, надо, чтобы и все знали это: и Пьер, и эта девочка, которая хотела улететь в небо: надо, чтобы все знали меня, чтобы не для одного меня, шла моя жизнь, чтобы не жили они так независимо от моей жизни, чтобы на всех она отражалась и чтобы все они жили со мною вместе!“ (II, p. 160).

Chipul dojenitor al soției moarte (Fr.).

Cuvîntul *moartă* pare să arate că în clipa cînd și-a amintit de ea Andrei, prințesa nu mai era în viață. Sensul e cu totul altul și el apare neștirbit în versiune Philippide:

...Chipul mort, mustrător al soției...

Imaginea aceasta o recunoaștem: astfel o zugrăvește Tolstoi pe prințesă în scena înmormîntării.

Revenirea prințului Andrei la viață e tot atît de impetuoasă, de avîntată pe cît de mohorîtă și sălbatecă fusese detașarea de ea. Acum el simte nevoia să iasă din găoace, să se recunoască în cei din jurul său, să și-i apropie. În versiunea Philippide, monologul interior, care exprimă trezirea lui Andrei din starea de mohorîtă nepăsare, curge într-un crescendo ritmat, accentuat de repetiții, pentru ca fiecare din ele, întocmai cu valurile mării ce năvălesc pe țărm, să se piardă în finalul: *pentru ca toți să trăiască cu mine la un loc.* Muzicalitatea acestei perioade relevă una din alesele însușiri ale versiunii Philippide. Ritmul interior al frazei e tocmai dificultatea cea mai mare în transpunerea într-o altă limbă a unei opere literare.

Aceste însușiri nu le întîlnim în versiunea Frunzetti decît întîmplător. Autorul n-a urmărit acest aspect al transpunerilor. Pe lîngă aceasta, el n-a folosit întreaga bogăție a limbii romîne. Cuvintele sînt alese fără prea multă grijă pentru nuanța semantică, ele nu sînt coordonate într-un sistem de imagini care să corespundă originalului, nu numai în detalii, ci și în ansamblu. Am relevat o serie de prozaisme, unele inexactități. Le-am luat la întîmplare și am mai putea cita destul de multe. Ne mărginim la cîteva exemple.

Împăratul Alexandru poruncește ca într-unul din rescripte să fie numaidecît *vîrîte* cuvintele sale (III, p. 16);

un țăran care vrea să arate cum a omorît pe cineva cu toporul *își desface larg mînile,* gest cu totul nepotrivit (IV, p. 111).

În unele cazuri observăm deformări mai grave ale textului: [14])

„Întocmai ca în problemele de astronomie odinioară, astăzi în probleme de istorie, toată deosebirea în concepții se întemeiază pe recunoașterea sau nerecunoașterea unității absolute care servește de etalon pentru fenomenele vizibile. În astronomie, aceasta e imobilitatea pămîntului; în istorie, independența individului, adică libertatea“ [...].

„În primul caz a trebuit să renunțăm la nemișcarea noastră în spațiu, de care sîntem conștienți și să admitem existența unei mișcări pe care nu o simțim; în cazul de față, tot așa, trebuie să renunțăm la libertatea de care sîntem conștienți și să admitem existența, rămasă pentru noi insezisabilă a unei dependențe“ (vol. IV, p. 274).

În acest fragment se afirmă o serie de neadevăruri:

14) Vezi în textul rusesc IV, p. 348.

1. imobilitatea pămîntului, ca măsură pentru un şir de fenomene nu în trecut, *ci în zilele noastre* ;

2. *nemişcarea noastră în spaţiu*, nemişcare de care sîntem conştienţi! Aşadar, nemişcarea aceasta e o realitate!

Iată acm versiunea Philippide:

„Şi astăzi în istorie, ca în problemele astronomiei odinioară, toată deosebirea de concepţii are la bază recunoaşterea unităţii absolute, servind de măsură pentru fenomenele vizibile. În astronomie, aceasta era mişcarea pămîntului; în istorie, independenţa individului, adică libertatea [...]"

„În primul caz a trebuit să renunţăm la conştiinţa nemişcării în spaţiu, inexistentă şi să admitem existenţa unei mişcări pe care nu o simţim; în cazul de acum, tot aşa, trebuie să renunţăm la libertatea inexistentă şi să admitem existenţa unei dependenţe pe care nu o simţim" (Ph. IV, p. 349).

Deosebita ei claritate se datoreşte transpunerii fidele a textului original; iar pentru a nu crea nici o dificultate în înţelegerea ideii lui Tolstoi, Philippide introduce un cuvînt, inexistent în versiunea rusă, dar care precizează ideea şi echilibrează structura frazei.

Am analizat numai cîteva fragmente din romanul *Război şi Pace*. Ele ne permit, însă, să tragem anumite concluzii cu privire la arta traducerii.

Dacă am fi avut în faţa noastră numai versiunea Frunzetti, ne-am fi declarat mulţumiţi, considerînd că ea nu deformează prea mult originalul şi am fi făcut, poate, observaţia că opera marelui scriitor rus prezintă dificultăţi mari pentru traducător, că specificul gîndirii şi măiestriei lui Tolstoi *nu poate* fi transpus într-o altă limbă. Am fi zis, poate, că limba noastră e prea săracă în nuanţe, prea puţin viguroasă.

Dar versiunea Philippide demonstrează convingător că Tolstoi nu e intraductibil, că limba romînă ne oferă posibilităţi inepuizabile de nuanţare şi precizare.

Prima condiţie în realizarea unei traduceri bune este, desigur, înţelegerea originalului. În măsura în care această înţelegere izbuteşte să se detaşeze de însuşirea fragmentară a cuvintelor, a frazelor, a ideilor izolate şi să pătrundă adînc substanţa însăşi a operei, s-o cuprindă în întregime, traducerea va depăşi faza însuşirii mecanice a unor elemente izolate, devenind un act de creaţie.

Între traducerea textuală, încorsetată de normele unei limbi străine şi transpunerea liberă, un fel de interpretare a operei respective (cazurile sînt numeroase, din antichitate şi pînă în zilele noastre), există o cale de mijloc, una singură, cea adevărată: o transpunere fidelă a ideilor şi imaginilor din original, a stilului scriitorului, cu respectarea normelor limbii în care traducem.

Noţiunea de fidelitate trebuie, însă, înţeleasă în deplin acord cu

principiul formulat mai sus: dacă nu traducem cuvinte izolate, ci idei, imagini, atunci fidelitatea faţă de original va însemna respectarea ideilor şi imaginilor, integrate într-o unitate perfectă.

Şi atunci, revenind la cele două versiuni analizate, vom putea afirma cu toată certitudinea că versiunea Philippide este surprinzătot de fidelă (în ciuda unor aparente abateri de la original), căci găsim în ea toate trăsăturile esenţiale, toate calităţiie originalului (plasticitate, precizie, poezie, naturaleţe, muzicalitate, vigoare etc.). Este opera lui Tolstoi gîndită şi trăită în romîneşte.

Este, pe de altă parte, un document preţios în care s-a reflectat dezvoltarea limbii noastre literare.

Versiunea Frunzetti e o fotografie ştearsă, expusă insuficient, pe cînd versiunea Philippide e o pictură viguroasă, vie, realizată de mîna unui mare artist.

Şi e natural să ne punem întrebarea: cum o traducere excelentă din toate punctele de vedere nu se reeditează şi e înlocuită, la un moment dat, cu o versiune nouă, calitativ inferioară? Unde este simţul critic al redactorilor?

Le putem fi recunoscători pentru un singur lucru: ei ne-au oferit posibilitatea de a releva încă o dată bogăţia limbii romîne şi măiestria rarelor noastre talente, care o cultivă ca pe bunul cel mai de preţ al nostru al tuturor.

Catedra de Limbă franceză

О ЗНАЧЕНИИ СЛОВА В ПЕРЕВОДАХ

Краткое содержание

На основе анализа двух румынских переводов романа Л. Толстого „Война и Мир", автор пытается выявить не только необходимость глубокого изучения творчества писателя, произведение которого переводится, и знания как языка подлинника так и родного языка, но главным образом необходимость творческого осмысления произведения в целом, так как, только исходя из более широкого понимания текста, переводчик может сохранить значение и оттенок каждого слова, каждого образа. В этом отношении перевод романа „Война и Мир", вышедший под редакцией известного литературоведа и поэта А. Филиппиде, представляет особый интерес. Сохранив звучание и свежесть подлинника, А. Филиппиде выявил рогатство, многозначность и гибкость румынского языка, способного выбазить тончайшие смысловые оттенки.

DEUX TRADUCTIONS DU ROMAN *GUERRE ET PAIX*

Résumé

L'auteur présente une analyse comparative de deux traductions roumaines du roman *Guerre et Paix* de L. Tolstoi, ce qui lui permet de soulever certains problèmes concernant l'art de traduire. Une bonne traduction implique non seulement une étude détaillée de l'original et la connaissance approfondie des deux langues, mais aussi l'art d'intégrer le détail dans l'ensemble, l'art de choisir le mot juste, capable de rendre toutes les nuances. Envisagée de ce point de vue la traduction publiée par les soins du poète Al. Philippide présente un intérêt tout spécial. Al. Philippide a su transposer le texte en véritable artiste et user d'une langue riche, colorée, précise. Il a démontré—et ce n'est pas pour la première fois—que notre langue est capable d'exprimer toutes les subtilités de pensée et de style, qu' lle constitue un instrument d'une grande sensibilité.

PERSONENCHARAKTERISTIKEN IN DEN NOVELLEN THOMAS MANNS

VON

HERTHA PERETZ

Die von Thomas Mann am meisten gehandhabte beschreibende Kategorie ist die des Porträts, welcher der Dichter Seiten verdankt, die zu den erfolgreichsten seines Werkes gehören. Die Befähigung zur Landschaftsschilderung ist bei ihm in viel geringerem Masse ausgebildet; der Mensch und nicht die Natur steht im Hauptzentrum seines Interesses. In einem Vortrag aus dem Jahre 1926 *Lübeck als geistige Lebensform* spricht der Dichter das selbst aus. Seine Bücher, sagt Thomas Mann, „spielen unter Menschen und handeln vom Menschlichen, auf dieses ist fast alles Interesse gesammelt, alle Blickschärfe gerichtet, das Landschaftliche tritt zurück“ (1, S. 388). Tatsächlich ist Mann ein mit aussergewöhnlichem Scharfblick begabter Beobachter der menschlichen Erscheinung, ein Porträtzeichner par excellence, dessen Fähigkeit die inneren und äusseren Züge des Menschen abzustufen praktisch unerschöpflich ist. Auch bei den Personencharakteristiken finden wir das Mikroskopische und Addierende der Darstellung, die Genauigkeit der Analyse, das Auskosten jeder Nuance in Gebärde, Stimmung, Mienenspiel. Mann ist keiner der Dichter, denen es um Kürze zu tun ist, deren Ehrgeiz es ist, knapp und zuzammendrängend zu erzählen; ihm geht es vielmehr um die plastische Greifbarkeit der Gestalten und Ereignisse, um die lebendige Anschaulichkeit der inneren Zustände und Vorgänge, um die Deutlichkeit der umgebenden Welt, kurz, um die Darstellung der Wirklichkeit in all ihrer Fülle, în all ihrem Reichtum und zwar will er die tausend Einzelheiten dieser Wirklichkeit nicht auf einmal vor unser Auge bringen, sondern nacheinander, wie sie sich eben folgen, an gewissen Punkten liebevoll verweilend, damit der Leser ein genaues Bild des Dargestellten bekommt. Wenn ihn auch die Neigung zum Detail, die ihm eigen ist (die überdetaillierte Schilderung der Personen und Gegenstände wurde ihm von manchen Kritikern vorgeworfen) gelegentlich mitreisst, so dass er unzählige nebensächliche Einzelheiten aneinanderreiht, so ist dans ganz belanglos, wenn man an

den Reichtum an Seelenkenntnis und Charakterisierungskunst denkt, den er vor uns ausbreitet; in dieser Hinsicht haben seine Personencharakteristiken in der gesamten neueren Literatur nicht ihresgleichen.

Was sofort ins Auge fällt, ist die starke Individualisierungsfähigkeit des Dichters. Schon die erste Erwähnung oder der erste Auftritt einer auch nur halbwegs bedeutenden Gestalt, wird gewőhnlich von einer oft eins bis zwei Seiten langen Beschreibung begleitet, als deren Ergebnis die betreffende Figur in aller Anschaulichkeit vor uns tritt. Jede Person ist ein Individuum fűr sich, ausgestattet mit einer Fűlle besonderer Einzelheiten, Eigentűmlichkeiten des Temperaments, mit bestimmten persőnlichen Gewohnheiten. Jede Geste, jedes Detail der Kleidung, Gesicht, Blick und Mienenspiel, Fehler und Qualitäten, die Haltung der Figuren und ihre Sprache, die feinsten Nuancen von Farbe, Ton, Geruch, Form, Geschmack kommen zum Ausdruck und werden zu einem Ganzen zusammengefűgt. Die besondere Stärke des Dichters liegt auf dem Gebiete der psychologischen Analyse; seine von sinnlich-anschaulichen .Elementen durchdrungenen Seelenanalysen sind breit entwickelt, die Anfűhrung äusserer wie innerer Einzelheiten macht seine Figuren lebensfähig. Thomas Mann fűhrt die psychologische Analyse bis zur vollkommenen Entblőssung seiner Menschen. Die seelische und kőrperliche Zersetzung des Helden der Novelle *Tod in Venedig*, das Hereinreissen des berűhmten Schriftstellers in den Strudel des Rausches, des Chaos, des Todes als Folge seiner Verfallenheit an den schőnen Knaben Tadzio, ist bis in die kleinsten Einzelheiten verfolgt, keine Geste, keine seelische Regung entgeht dem Dichter.

Um die beabsichtigte Schilderung der feinsten inneren und äusseren Züge seiner Figuren zu verwirklichen, greift der Dichter zu verschiedenen sprachlich-stilistischen Mitteln, namentlich zur Häufung konkretisierender Epitheta, mit deren Hilfe er eine einfach erstaunliche Hőhe an packender Anschaulichkeit erreicht. So z. B. bei der Schilderung Cipollas (*Mario und der Zauberer*), dieses kőrperlich und seelisch verkrűppelten, machtbesessenen Zauberkűnstlers und Hypnotiseurs, die wir hier teilweise anfűhren: „Ein Mann schwer bestimmbaren Alters, aber keineswegs mehr jung, mit scharfem, zerrűttetem Gesicht, stechenden Augen, faltig verschlossenem Munde, kleinem, schwarz gewichsten Schnurrbärtchen und einer sogenannten Fliege in der Vertiefung zwischen Unterlippe und Kinn, war er in eine Art von komplizierter Abendstrasseneleganz gekleidet. Er trug einen weiten, schwarzen und ärmellosen Radmantel mit Samtkragen und atlas-gefűtterter Pelerine, den er mit den weiss behandschuhten Händen bei behinderter Lage der Arme vorn zusammenhielt, einen weissen Schal um den Hals und einen geschweiften, schief in die Stirne gerűckten Zylinderhut". Oder weiter unten „Aber ich muss betonen, dass von persőnlicher Scherzhaftigkeit oder gar Clownerie in seiner Haltung, seinen Mienen, seinem Benehmen nicht im geringsten die Rede sein konnte; vielmehr sprachen strenge Ernsthaftigkeit, Ablehnung alles Humoristischen, ein gelegentlich űbellauniger Stolz, auch jene gewisse Wűrde und Selbstgefälligkeit des Krűppels daraus, — was freilich nicht hin-

derte, dass sein Verhalten anfangs an mehreren Stellen Lachen hervorrief. Dies Verhalten hatte nichts Dienstfertiges mehr; die Raschheit seiner Auftrittsschritte stellte sich als reine Energieäusserung heraus, an der Unterwürfigkeit keinen Teil gehabt hatte. An der Rampe stehend und sich mit lässigem Zupfen seiner Handschuhe entledigend, wobei er lange und gelbliche Hände entblősste, deren eine ein Siegelring mit hochragenden Lasurstein schmückte, liess er seine kleinen, strengen Augen, mit schlaffen Säcken darunter, musternd durch den Saal schweifen, nicht rasch, sondern indem er hie und da auf einem Gesicht in überlegener Prüfung verweilte — verkniffenen Mundes, ohne ein Wort zu sprechen“ (2, S. 728). Das Bild Cipollas enthält, wie wir sehen, eine wahre Sturzflut konkretisierender Epitheta, verstärkt durch Adverbien und Wortzusammensetzungen, neben physischen Einzelheiten, umfasst es auch psychische; die konkrete Reihe: scharfes, zerrüttetes Gesicht, kleines, schwarzgewichstes Schnurrbärtchen usw. ist mit der abstrakten Reihe: persőnliche Scherzhaftigkeit oder gar Clownerie, strenge Ernsthaftigkeit, Ablehnung alles Humoristischen usw. verwoben. Der Dichter begleitet also die Skizzierung der äusseren Umrisse mit der des Charakters, und zwar wird der letztere mit Hilfe direkter Darstellung, hauptsächlich aber durch Wiedergabe der Art, in welcher das Individuum handelt und sich bewegt, gezeigt. Die geschilderte Figur wird von zwei Seiten beleuchtet, wir sehen sie, wie sie dem Autor erscheint, gleichzeitig wird aber auch der Eindruck angedeutet, den Cipolla auf die anderen Zuschauer seiner Zaubervorstellung macht. Indem der Dichter bestimmte physische Eigenheiten der Figur (Bewegung, Blick) betont, gelingt es ihm, das Wesentliche des Modells zu konkretisieren, das Gefährliche an ihm, so den Eindruck von Komik vermeidend, den ein weniger geübter Meister bei einer Figur wie der Cipollas leicht hätte erwecken kőnnen.

Ähnlich ist auch das Bild von Cipollas Gegenspieler, dem Kel ner Mario, gezeichnet. Auch hier schreitet die Beschreibung vom äusseren Anschein zur Seele des Modells über, auch hier sind die physischen Einzelheiten: kurzgeschorenes Haar, Augen von unbestimmtem Grau, eingedrückte Nase usw. mit den psychischen: primitive Schwermut, träumerische, sich leicht in Geistesabwesenheit verlierende Art. usw. untermischt; auch hier werden bestimmte äussere Eigenheiten betont, die für das innerliche Leben bezeichnend sind (Verhülltheit der Augen, Schmalheit und Feinheit der Hände).

Eine Methode, die Thomas Mann häufig bei seinen Personencharakteristiken anwendet, ist die der Gegenüberstellung, des Gegensatzes; Mann ist ein Meister in der Ausarbeitung der Anthitesen. So die Gegenüberstellung der Bilder von Hans Hansen, dem „gewőhnlichen Bürger“ und Tonio Kröger, dem „verirrten Bürger“. Die äusseren und inneren Eigenheiten dieser beiden Figuren werden nacheinander angegeben, wodurch der Kontrast scharf beleuchtet ist. Hans hat bastblondes Haar und scharf blickende, stahlblaue Augen „aber unter Tonios runder Pelzmütze blickten aus einem brünetten und ganz südlich scharf geschnittenen Gesicht dunkle und zart umschattete Augen mit zu schwe-

ren Lidern träumerisch und ein wenig zaghaft hervor... (2, S. 204). Auch ihr Verhalten ist gegensätzlich. „Er (Tonio H.P.) liebte ihn (Hans H.P.) zunächst, weil er schön war; dann aber, weil er in allen Stücken als sein eigenes Widerspiel und Gegenteil erschien" (2, S. 208). Auch bei der Charakterisierung von Baron Harri und seiner Gattin *Ein Glück*, von Jappe und Do Escobar (*Wie Jappe und Do Escobar sich prügelten*), von Lorchen und Beisser (*Unordnung und frühes Leid*), von Vater und Mutter des Helden in *Der Bajazzo*, von Rosalie und ihrer Tochter Anna (*Die Betrogene*), erzielt der Autor durch diese Methode besondere Wirkungen. In der Novelle *Die vertauschten Köpfe* beruht der Konflikt der Handlung eben auf dem stark herausgearbeiteten Gegensatz zwischen den beiden Jünglingen Schridaman und Nanda.

Gemäss den epischen Erfordernissen variiert der Dichter die Art der Personendarstellung. Manchmal werden bei der ersten Erwähnung einer Person ihre bezeichnendsten Merkmale mitgeteilt, ein anderes Mal aber wird die Methode des Nacheinander angewendet. Mit liebevoller Sorgfalt verweilt der Verfasser bei einem ins Auge fallendem Merkmal, geht dann zu etwas anderem über, kommt wieder zurück, setzt seine Zeichnung fort, schweift wieder ab, kehrt wieder zurück und so fort bis das Bild in seiner Vollständigkeit vor unseren Augen umrissen ist. So zeichnet er das Porträt Schillers in *Schwere Stunde*, aber namentlich das des schönen Knaben Tadzio, dessen Anblick für den Helden der Venedig-Novelle Verfallenheit, Untergang, schliesslich Tod bedeutet. Zum ersten Mal erwähnt der Verfasser Tadzio auf Seite 481, kommt dann immer wieder auf ihn zurück, aber erst mit dem letzten Auftritt auf Seite 537 zieht Thomas Mann den Endstrich unter seine Zeichnung, erst dann kann man das Bild, des in seiner Schönheit und Grazie göttergleichen Knaben, als vollendet betrachten. Indem er hier die Methode des Nacheinander anwendet, deutet der Dichter gleichzeitig den Charakter der Zwangsvorstellung an, den die Gestalt des jungen Polen für Gustav von Aschenbach bekommt, eine Zwangsvorstellung, von der ihn erst der Tod befreit. Auch der kleine Herr Friedemann wird aufeinanderfolgend, in Entwicklung dargestellt, sein Bild setzt sich aus kleinen Skizzen zusammen, die die physischen und psychischen Veränderungen des Helden festhalten.

Thomas Mann ist ein Schriftsteller mit vorherrschend visueller und akustischer Veranlagung, seine Sinnesorgane, vor allem das Auge und das Ohr, besitzen aussergewöhnliche Schärfe; dem Blick entgeht keine Bewegung. Oft sind seine Personencharakteristiken auf eine feine, aber eindrucksvolle Farbenwirkung gestellt, wie in dem Bild Gerda von Rinnlingens (*Der kleine Herr Friedemann*): „Eine Minute verging, bis Frau von Rinnlingen rechts die Portiere auseinanderschlug und ihm auf dem dicken braunen Teppich lautlos entgegenkam. Sie trug ein ganz einfach gearbeitetes, rot und schwarz gewürfeltes Kleid. Vom Erker her fiel eine Lichtsäule, in welcher der Staub tanzte, gerade auf ihr schweres, rotes Haar, so dass es einen Augenblick goldig aufleuchtete" (2, S. 29). Das Ohr des musikalisch veranlagten Sprachkünstlers hört die leisesten Geräusche, hört den Rechtsanwalt Jacoby (*Luis-*

chen), der „so leise, dass man nicht seine Schritte, sondern nur das langsame Schüttern des Fussbodens und der Möbel vernahm“ an das Bett seiner Frau kommt; es ist für die leisesten Tonstufen der menschlichen Stimme empfänglich, hört den Klang der „wilden und überlauten Stimme“ des Jüngers aus der Schweiz (*Beim Propheten*) „die aber gleichwohl im Innersten bebte, wankte und von Kurzluftigkeit beeinträchtigt war“ (2, S.302). Mit Vorliebe verweilt der Dichter bei den auffallenden, Eindrücken d. h. bei solchen, die sich von dem gewöhnlichen Erlebnis am stärksten abheben und als Folge auch am anschaulichsten wirken; er arbeitet, trotz der Gedämpftheit seiner Farben, Farb- und Tongegensätze heraus : der weisse Arm Gerda von Rinnlingens auf dem roten Samt der Brüstung, der unvermittelte Übergang von Cis-dur nach F-dur in der Musik Alfreds (*Luischen*), ein Übergang der den tragischen Ausgang der Novelle auslöst, indem er den Tod des Rechtsanwalts herbeiführt, er schildert abnorme Körperformen, sowie krankhafte organische Veränderungen und ihre affektiven Begleiterscheinungen. Die Krankheit spielt, in den Novellen ebenso wie in den *Buddenbrooks* und anderen Romanen eine bedeutende Rolle. Johannes Friedemann und Cipolla sind bucklig, Anna von Tümmler hat einen Klumpfuss, welche Gebrechen sich auf das Seelenleben der Personen auswirken. Auch andere Gestalten der Novellen, obwohl nicht gerade verkrüppelt, haben etwas krankhaftes, vom Gewöhnlichen abweichendes, so Tobias Mindernickel, Lobgott Piepsam (*Der Weg zum Friedhof*), Hieronymus (*Gladius Dei*). Fratzenhaft, grotesk sind auch einige Figuren der Venedig-Novelle die als Hinweis auf den Tod des Helden, als Vorimitationen dieses Todes aufzufassen sind und deren symbolischer Charakter vom Dichter angedeutet wird. Gleich am Eingang der Novelle erscheint jener seltsame Fremde in der Nähe des nördlichen Friedhofs von München, der eine merkwürdige Reiselust in Aschenbach hervorruft. Trotz des gewollt symbolischen Charakters ist die Darstellungsweise dieselbe wie bei den realen Figuren. Der Fremde wird in Kleidung und Aussehen ausführlich beschrieben. Es folgt dann im Reigen der Totentanzfiguren der nur kurz erscheinende „ ziegenbärtige Mann von der Physiognomie eines altmodischen Zirkusdirektors“, später „der falsche Jüngling“, der sein Alter und seine Runzeln mit Schminke verbirgt, der ungefällige, düstere Gondoliere, der Bassbuffo, der unanständige Lieder vorträgt. Obwohl diese Figuren sinnlich und konkret, keineswegs etwa geisterhaft, gezeichnet sind, so erwecken sie doch den Eindruck von künstlerischen Abstraktionen.

Bezeichnend für die Neigung Thomas Manns zur Darstellung grotesker Gestalten ist die Figur des Rechtsanwalts Jacoby (*Luischen*) „Er war beleibt, der Rechtsanwalt, er war mehr als beleibt, er war èin wahrer Koloss von einem Manne! Seine Beine, die stets in aschgrauen Hosen steckten, erinnerten in ihrer säulenhaften Formlosigkeit an diejenigen eines Elefanten, sein von Fettpolstern gewölbter Rücken war der eines Bären, und über der ungeheueren Rundung seines Bauches war das sonderbare grüngraue Jäckchen, das er zu tragen pflegte, so

mühsam mit einem einzigen Knopfe geschlossen, dass es nach beiden Seiten bis zu den Schultern zurückschnellte, sobald der Knopf geöffnet wurde. Auf diesem gewaltigen Rumpf aber sass, fast ohne den Übergang eines Halses, ein verhältnismässig kleiner Kopf mit schmalen und wässerigen Äuglein, einer kurzen gedrungenen Nase und vor Überfülle herabhängenden Wangen, zwischen denen sich ein ganz winziger Mund mit wehmütig gesenkten Winkeln verlor. Den runden Schädel sowie die Oberlippe bedeckten spärliche und harte, hellblonde Borsten, die überall die nackte Haut hervorschimmern liessen, wie bei einem überfütterten Hunde“ (2, S. 88). Mann wendet hier verschiedene stilistische Mittel an, um das Groteske seiner Figur zu betonen: Vergleiche Hyperbeln usw. nebstbei selbstverständlich auch die üblichen konkretisierenden Epitheta. Wie bei den meisten stark visuellen Dichtern, finden wir also auch bei Thomas Mann die Neigung zu einer Art von Drastik, mit der er oft starke Eindrücke erzielt. Vor allem wirkt der Dichter durch die eigentümlichen, manchmal absonderlichen Bewegungen, die er seinen Menschen beilegt. Die Bewegungen des menschlichen Kőrpers sind mit grosser Genauigkeit wiedergegeben und man kann ohne Übertreibung behaupten, die Fähigkeit des Dichters sie wahrzunehmen und wiederzugeben, sei eine der stärksten, die die Literatur kenne. Hinter den Bewegungen spüren wir das Wesen der beschriebenen Gestalten, die Wirklichkeit ihrer seelischen Regungen, so dass wir mehr als einem blossen Gefühlseindruck haben, wenn wir die Beschreibung der Art, wie sich die Personenbewegen, auf uns wirken lassen. Viele der Figuren des Dichters sind nur Bewegung, unvergesslich ist die Darstellung des Balletmeisters Knaak, dieses Vertreters des „bon ton“, ganz Sicherheit, ganz Formvollendung, dessen Art sich zu bewegen, sowohl in *Tonio Kroger* als auch in *Wie Jappe und Do Escobar sich prügelten* aufs eingehendste beschrieben wird. „Er schritt — und niemand schritt wie er, elastisch, wogend, wiegend, kőniglich — auf die Herrin des Hauses zu, verbeugte sich und wartete, dass man ihm die Hand reiche. Erhielt er sie, so dankte er mit leiser Stimme dafür, trat federnd zurück, wandte sich auf dem linken Fusse, schnellte den rechten mit niedergedrückter Spitze seitwärts vom Boden ab und schritt mit bebenden Hüften davon“ (2, S. 215). Eine Seite weiter werden Knaaks Tanzkűnste erwähnt. „Beabsichtigte er aber, sein Publikum gänzlich zu verblüffen, so schnellte er sich plőtzlich und ohne zwingenden Grund vom Boden empor, indem er seine Beine mit verwirrender Schnelligkeit in der Luft umeinanderwirbelte, gleichsam mit denselben trillerte, worauf er mit einem gedämpften, aber alles in seinem Festen erschütternden Plumps zu dieser Erde zurückkehrte...“. Die Bewegungen Assessor Witznagels (*Der Bajazzo*) werfen ein Licht auf seinen Charakter. „Ich habe im Verlaufe des Abends zwei Positionen an ihm beobachtet“, schreibt der Dichter „die ihm besonders eigentümlich schienen. Gesetzt nämlich, dass die Unterhaltung mit den Herrschaften ruhte, so sass er, ein Bein über das andere geschlagen und das Fernglas aufden Knien, mit Bequemlichkeit zurückgelehnt, senkte das Haupt und schob den ganzen Mund heftig hervor, um sich in die Betrachtung seiner beiden

Schnurrbartenden zu versenken, gänzlich hypnotisiert davon, wie es schien, und indem er langsam und still den Kopf von der einen Seite nach der anderen wandte. In einer Konversation, andernfalls, mit der jungen Dame begriffen, änderte er aus Ehrerbietung die Stellung seiner Beine, lehnte sich jedoch noch weiter zurück, wobei er mit beiden Händen seinen Sessel erfasste, erhob das Haupt so weit wie immer mőglich und lächelte mit ziemlich weit geőffnetem Munde in liebenswűrdiger und bis zu einem gewissen Grade űberlegener Weise auf seine junge Nachbarin nieder" (2, S. 68). Und der Verfasser erläutert : „Diesen Herrn musste ein wundervoll glűckliches Selbstbewusstsein erfűllen". Gleichzeitig mit der Stimmung der Helden ändern sich auch die Gebärden. „Es begann eine Veränderung mit meinem Vater vor sich zu gehen. Wenn er um vier Uhr zu Tische kam, so schienen die Falten zwischen seinen Brauen täglich tiefer, und er schob nicht mehr mit einer imposanten Gebärde die Hand in den Rockaufschlag, sondern zeigte ein gedrűcktes, nervőses und scheues Wesen" (2, S. 51). Besondere Aufmerksamkeit widmet der Verfasser der Kleidung der Figuren und zwar geschieht das meist der Koloritzeichnung wegen (nationales und soziales Kolorit); aus der Art, wie sie gekleidet sind entnehmen wir die Klassen — und Volkszugehőrigkeit der geschilderten Personen. Hier z. B, die Kleidung des deklassierten Bűrgers Tobias Mindernickel: „Er trägt einen altmodischen, geschweiften und rauhen Zylinder, einen engen und altersblanken Gehrock und in gleichem Masse schäbige Beinkleider, die unten ausgefranst und so kurz sind, dass man den Gummieinsatz der Stiefeletten sieht. Übrigens muss gesagt werden, dass diese Kleidung aufs reinlichste gebűrstet ist" (2, S. 76). Zwei Seiten weiter erläutert der Dichter : „Seine gewaltsam bűrgerliche Kleidung sowie eine gewisse sorgfältige Bewegung der Hand über das Kinn, scheint anzudeuten, dass er keineswegs zu der Bevőlkerungsklasse gerechnet werden will, in deren Mitte er wohnt". Ähnlich ist die Kleidung' Lobgott Piepsams, eines anderen verkommenen Bűrgers. Oft gewinnt die űberdetaillierte Schilderung eines einzelnen Kleidungsstűckes, oder eines Teils desselben, eine betont ironische Note. Wir führen als Beispiel die Beschreibung des Hemdeinsatzes von Assessor Witznagel an (*Der Bajazzo*): „Ich erkläre mich bereit, zu bekennen, dass dieser Herr den unvergleichlichsten Hemdeinsatz besass, den ich in meinem Leben erblicken durfte. Er war volkommen blossgelegt, dieser Hemdeinsatz, denn die Weste war nichts als ein schmaler, schwarzer Streifen, und die Frackjacke, die nicht frűher als weit unterhalb des Magens durch einen Knopf geschlossen wurde, war von den Schultern aus in ungewőhnlich weitem Bogen ausgeschnitten. Der Hemdeinsatz aber, der an dem hohen und scharf zurűckgeschlagenen Stehkragen durch eine breite, schwarze Schleife abgeschlossen wurde und auf dem in gemessenen Abständen zwei grosse, viereckige und ebenfalls schwarze Knőpfe standen, war von blendendem Weiss, und er war bewunderungswűrdig gestärkt, ohne darum der Schmiegsamkeit zu ermangeln, denn in der Gegend des Magens bildete er auf angenehme Art eine Vertiefung, um sich dann wiederum zu einem gefälligen und schimmernden Buckel zu erheben"

(2, S. 67). Hier, wie auch an anderen Stellen, wo sich die Charakteristik sehr ins Kleine und Einzelne verbreitet, wird sie fast immer einen gewünscht komischen Eindruck hervorbringen. Das geschieht dort, wo kleine Züge des täglichen Lebens mit dem Ernst einer bedeutsamen Situation kontrastieren. Auch der eingehenden Schilderung des Hündchens (*Das Eisenbahnunglück*) gibt Thomas Mann einen augenfällig ironischen Beigeschmack, und zwar, wird das Hündchen als integrierender Teil des Bildes, das der Verfasser vom „Herrn, in Gamaschen und gelben Herbstpaletot" entwirft, betrachtet.

Im allgemeinen haben din Novellen Thomas Manns nicht viele Personen, die Betonung fällt auf die Hauptfiguren, aber auch Nebenpersonen und ihre Szenen sind dem Dichter ausgezeichnet gelungen, hier spürt man neben der eigenen scharfen Beobachtungsgabe, das Studium von Dickens und Gogol. Wir denken etwa an die dicke Dame am Bahnhof (*Der Kleiderschrank*), die sich so ungeheuer mit ihrer Reisetasche plagt, dass sich auf ihrer Oberlippe kleine Schweisstropfen sammeln, oder an den oben erwähnten Herrn (*Der Bajazzo*), der die Welt mit so viel Selbstsicherheit betrachtet, stolz im Besitze des unvergleichlichsten Hemdeinsatzes, oder an den Ballettmeister Knaak, dem wir zweimal begegnen und der uns jedesmal durch die Zierlichkeit der Bewegungen, seine Schlagfertigkeit und seinen französischen Esprit beeindruckt. Wir denken auch an die blaue Anna (*Unordnung und frühes Leid*), die sich im Glanze ihres neuen Gebisses sonnt oder an andere Gestalten dieser Novelle, wie an den Diener Xaver, der ein Strizzi ist und doch so viel Verständnis für Schmerz und Leid der Kinderseele besitzt, sowie an die beiden „gefallenen Damen" Hinterhöfer, die ihre Herabwürdigung aus dem Mittelstand in die Zone der Küche nicht verwinden können; keine dieser Gestalten, die nicht durch irgendeine Gewohnheit, eine Geste, eine Redewendung so vor uns gestellt wäre, dass wir sie für immer vor uns sehen. Weniger sind Tobias Mindernickel oder Lobgott Piepsam geglückt, am Schluss wird das Groteske zu stark betont.

Unter den Stilmitteln, die Thomas Mann in den Dienst seiner Charakterisierungskunst stellt, verdienen zwei besondere Beachtung: ein Mittel musikalischer Herkunft, die Leitmotivtechnik, sowie die Figurensprache.

Es wurde vielfach darauf hingewiesen, dass nicht nur im Inhalt, sondern, auch in der formellen Gestaltung der Werke des Dichters, die Musik eine wesentliche Rolle spielt. Die Technik des Leitmotivs, die Thomas Mann mit höchster Meisterschaft ausgeübt hat, ist mit Leichtigkeit auf die entsprechende Kompositionseigenart Richard Wagners zurückzuführen, der sie in seinen Opern anwendet. Neben Schopenhauer und Nietzsche gehörte Wagner zu den entscheidenden Bildungserlebnissen von Manns Jugend. Dem Einfluss der Wagnerschen Musik ist auf die Anwendung der Leitmotivtechnik im Werke des Schriftstellers zuzuschreiben. Es besteht in dieser Beziehung ein enger Zusammenhang zwischen Musik—und Sprachstil, was dadurch ermöglicht ist, dass dem Leitmotiv ein ganz bestimmter Inhalt zur Kennzeichnung ei-

ner Person, einer Sache oder eines seelischen Vorgangs gegeben wird, der natürlich nicht in der Musik selbst liegt, sondern vom Komponisten dieser Tonfolge verliehen wird. In Wagners Musikdramen dient das Leitmotiv nicht nur zur Charakterisierung der einzelnen Personen und Vorgänge, sondern auch zur Darstellung geistiger Beziehungen und hat somit symbolische Züge. Das ist bei Thomas Mann nicht der Fall.

Die Verwendung von Leitmotiven in seinem Werke wurde vielfach besprochen. So untersucht z. B. Hans Mayer eingehend die Leitmotivik der *Buddenbrooks*. Er schreibt hierzu: „In den *Buddenbrooks* nun dient die Technik des Leitmotivs vor allem dazu, eigentümliche Verhaltungsweisen, körperliche Eigenarten, Schrullen, Lieblingswendungen der Gestalten deutlich zu machen“ (3, S. 106).

Thomas Mann übernimmt also die Charakteristik des Musikstils, die ihm durch ihre anspielungsreiche Funktion zusagt, auf literarische Ebene, stellt sie aber vielfach in den Dienst der Komik und Ironie. Ebenso wie im Roman dient das Leitmotiv auch in der Mannschen Novellistik im wesentlichen der Charakterisierung von Personen und Vorgängen, gleichzeitig aber der naturnahen Schilderung von Alltagsgesprächen, wo die Wiederholung von Redewendungen häufig vorkommt. Bei der ersten Erwähnung seiner Personen betont der Dichter häufig einzelne Züge, Gesten, Gemütsstimmungen, Redewendungen, auf die er dann, im Verlaufe der Handlung, anspielungsweise zurückkommt. Wiederholt wird in der Novelle *Der kleine Herr Friedemann* der seltsame, süsslich beizende Zorn erwähnt, der in dem Titelhelden aufsteigt, sobald er Gerda von Rinnlingen sieht, wiederholt spricht der Dichter ironisch von dem Epikuräertum des kleinen, buckligen Herrn Friedemann, auch werden seine feinen, lichtbraunen Haare öfters erwähnt. Die Nervosität und die Kopfschmerzen Gerdas, verbunden mit ihrer Musikleidenschaft und ihrer Kälte gegenüber den Mitmenschen, gehört zu den Leitmotiven, die sich auch im späteren Werk Manns bis zum *Doktor Faustus* wiederholen. In *Der Kleiderschrank* spricht der Dichter mehrere Mal von den schönen, langen, weissen Händen und dem Moosgewächs an der Stirn der Zimmervermieterin, in „Der Weg zum Friedhof", von der glühendroten Nase Lobgott Piepsams, in Tristan, von dem blauen Äderchen über dem Auge Gabrieles, von den grossen Füssen Spinnels, von seiner gezierten Armhaltung, in *Gladius Dei*, von der grossen, gehöckerten Nase, den dunkeln, an der Nasenwurzel stark sich verdickenden Brauen von Hieronymus, in *Das Gesetz*, von dem Krauskopf Joschuas, von dem bebenden Schütteln der Fäuste und den weitstehenden Augen Moses. Viele Leitmotive dienen zur Fixierung von Nebengestalten und Nebenmomenten. So haben wir, unter anderen, die Herren mit den entfleischten Gesichtern in *Tristan*, die Münchener Mädchen mit den Haarbandeaux und den zu grossen Füssen, den Herrn mit dem meckernden Lachen, den Verkäufer mit Aspekt von Schlechtbezahltheit und Pflanzenkost in *Gladius Dei*, den Herrn im Schniepel und Melonenhut, den Herrn aus Rom, in *Mario und der Zauberer*, die blaue Anna in *Unordnung und frühes Leid*. Manchmal wiederholen sich ganze Sätze und Redewendungen leitmotivisch fast wörtlich. In *Tonio Kröger* hören wir wohl ein halbdutzendmal die Formulierung „Zigeuner

im grünen Wagen“, die sich auf das Zweideutige der künstlerischen Existenz bezieht. Einige Sätze aus der ersten Schilderung Inge Holms (*Tonio Kröger*) auf Seite 214 sind wörtlich auf Seite 264 wiederholt. Rosalie von Tümmler (*Die Betrogene*) verfällt immer in den Dialekt, wenn sie von „natürlichen Dingen“ spricht. In der Venedig-Novelle findet das Leitmotiv auch als Vorimitation Verwendung, d. h. als Vorbereitung und Ankündigung von Ereignissen, die noch nicht behandelt wurden. So sind die symbolischen Figuren dieser Novelle, der seltsame Fremde auf dem Münchener Friedhof, der geschminkte Greis auf dem Dampfer, der Bassbuffo, der eines Abends im Hotel seine anstössigen Lieder singt, der geisterhafte Gondoliere, Hinweise auf den tragischen Untergang des Helden. Die Leitmotive erfüllen im Werke Thomas Manns neben ihrem episch-musikalischen Zweck, noch einen anderen, und zwar dienen sie der Ironie, sie tragen zur Schaffung des Abstandes, der Distanz des Erzählers zum Erzählten bei, den der Ironiker zu erzielen strebt; das Leitmotiv ist eines der Mittel, durch die der Erzähler seine Freiheit behält, das Gleichgewicht wahrt.

Ein zweites bedeutendes Mittel der charakterisierenden Kunst stellt die Figurensprache dar. Die Sprachporträte Thomas Manns zeugen gewöhnlich von scharfer Beobachtung der Wirklichkeit. Die Figurensprache wird von dem Dichter individuell behandelt, nach Rang und Bildungssphäre abgestuft. Eine Figur unterscheidet sich von der anderen durch Eigentümlichkeiten der Sprache, bestimmte Redewendungen. Mit feinem musikalischen Gefühl studiert Mann die individuellen Eigenheiten der Figurensprache und verbindet seine phonetischen Beobachtungen mit psychologischer Charakteristik. Die Figurensprache beruht auf der Umgangssprache, benützt aber morphologische, syntaktische und lexikalische Eigenheiten, durch die die Sprache der Figuren genau wiedergegeben wird. Der Dichter stellt seine Personen lebendig und plastisch vor uns hin und schafft Atmosphäre, indem er ihre Sprache mit Fremdwörtern, volkstümlichen Ausdrücken, Archaismen durchsetzt. Die Verwendung von Fremdwörtern dient gewöhnlich zur Zeichnung des nationalen Kolorits.

Die Sprache des Ballettmeisters Knaak ist mit französischen Wörtern untermischt: „Herr Knaak fiel in seine Ballettpose, welche ein stilisiertes Entsetzen ausdrückte. «O weh!» rief er. «Halt, halt! Kröger ist unter die Damen geraten. En arrière, Fräulein Kröger, zurück, fi donc! Alle haben es nun verstanden, nur Sie nicht! Husch! Fort! Zurück mit Ihnen!»“ (2, S. 218). Im Sprachporträt Cipollas verwendet der Dichter italienische Wörter: „«Geht, meine Freunde!» wandte er sich an die beiden Tölpel. «Genug von euch, ich habe es jetzt mit diesem Ehrenmann zu tun, con questo torregiano di Venere, diesem Türmer der Venus, der sich zweifellos süsser Danksagungen versieht für seine Wachsamkeit...»“ (2, S. 737). Der Amerikaner Ken Keaton gebraucht ganze Sätze in englischer Sprache: „«You aren't doing it right», flüsterte er. «Leave it to me, it was here»“ (2, S. 1004). Auch wenn er in der uneigentlichen direkten Rede auf Ken zu sprechen kommt, verwendet Thomas Mann

das Englische. „Ganz frühe Geschichtszahlen, 1100, 700 nach Christo, die seien seine Passion und sein hobby, in Geschichte sei er auf dem College immer am besten gewesen—in Geschichte und in athletics“ (2, S. 955). Auch den Dialekt finden wir in der Sprache der Figuren Manns. In *Die vertauschten Köpfe* erzählt der Dichter von zwei jungen Indern, einem vornehmen Brahmanen, Schridaman und Nanda, dem Vertreter einer niedrigeren Kaste. Die Rede Schridamans gibt Mann durch gewählte deutsche Literatursprache wieder, die das Sanskrit ersetzen soll, die Rede Nandas durch den bayrischen Dialekt, an Stelle des Prâkrit. So erklären sich typisch bayrische Ausdrücke, wie: „Ist das eine Gaudi! So eine Gaudi!“ die wir aus Nandas Mund zu hören bekommen. Die Vertreter des Volks lässt der Dichter mit Vorliebe Dialekt sprechen, so den Diener Xaver: „«Herr Professor», sagt Xaver mit seinen dicken Lippen und wirft das Haar zurück, «gehen S'nur glei nauf zum Lorchen. Die hat's». «Was gibt es?» fragt Cornelius erschrocken. «Ist sie krank?» «Ne, krank grad net», antwortet Xaver. «Bloss erwischt hat sie's und recht weinen tut s'alleweil recht heftik. Es ist zwegn den Herrn, der wo mit ihr tanzt hat, den Frackjacketen, Hergesell. Net weg hat s'mögn von der Diele, um kein Preis net und weint ganze Bäch. Recht erwischt hat sie's halt bereits recht heftik»“ (2, S. 703). Wie wir sehen greift der Dichter auch zu graphischen Mitteln und zwar zur graphischen Darstellung der Aussprache. Die falsche Aussprache der Fremdwörter wird ebenfalls graphisch dargestellt. „«Was haben Sie denn da?» fragte der Polizist. «Da, in dem Porteföhch?»“ (2, S. 250) und ebenso die Besonderheiten der Aussprache der verschiedenen Personen. „«Die Sderne, Gott, sehen Sie doch bloss die Sderne an», sagte plötzlich mit schwerfällig singender Betonung eine Stimme, die aus dem Innern der Tonne zu kommen schien. «Sehen Sie, Herr, doch es bloss die Sderne an. Da sdehen sie und glitzern, es ist, weiss Gott, der ganze Himmel voll»“. (2, S. 252). Kraftausdrücke sind in der Autorensprache, die betont gewählt ist, selten; wo sie gebraucht werden, mildert der Dichter sie ab und umschreibt sie euphemistisch. In der Figurensprache finden wir sie hie und da z. B. in der Rede Lobgott Piepsams (*Der Weg zum Friedhof*). „Du Schurke! Du dreister Bengel! Du verdammter Affe! Blitzblaue Augen, nicht wahr? Und was sonst noch? Der Teufel kratze sie dir aus, du unwissender, unwissender, unwissender Geck!...“ (2, S. 124).

Ein letztes, im Dienste der Charakterisierungskunst stehendes Mittel, das wir erwähnen, ist die Namensgebung. Die von Mann benützten Eigennamen sind teilweise der Umgangssprache entnommen, die meisten sind aber von ihm erfunden und haben dann des öfteren einen ironischen Unterton.

Ironisch wirken: Tobias Mindernickel, Lobgott Piepsam, Frau Lebzelt, Pastorin Höhlenrauch, Assessor Witznagel, Redakteur Wiesensprung.

Wie wir aus dem Angeführten ersehen, ist Thomas Mann im Besitze mannigfacher Stilmittel, die er mit grösster Meisterschaft in den Dienst der Charakterisierungskunst stellt.

Lehrstuhl für Fremdsprachen

BIBLIOGRAPFIE

1. Thomas Mann—*Gesammelte Werke*, Band XI, Berlin, 1956.
2. „ „ — „ „ , Band IX, Berlin, 1956.
3. Hans Mayer —*Thomas Mann* Berlin, 1950.

ХУДОЖЕСТВЕННОЕ МАСТЕРСТВО ОБРАЗОВ В ПОВЕСТЯХ ТОМАСА МАННА

Краткое содержание

Композиционная категория, которую чаще всего использует известный немецкий писатель — это портрет. Выдающиеся способности писателя проявляются главным образом в создании портрета и в меньшей мере в описании пейзажа, так как предметом его внимания является человек, а не природа. В образах Томаса Манна мы находим все характерные черты его стиля: точность анализа, страсть к подробностям, восприятие тончайших оттенков красок, тонов, форм и т. д. Персонажи обрисованы четко, и каждый из них характерен целым рядом своеобразных, индивидуальных черт, своими причудами, своими странностями. Жесты, детали одежды, мимика, осанка объединяются в одно целое. Чтобы образно передать физические и моральные черты персонажей, автор использует разнообразные стилистические приёмы, среди которых важное место занимают конкретизирующие эпитеты. Антитеза также используется автором успешно, особенно в повестях: «Тонио Крегер» и «Заменённые головы».

Наряду с этим автор применяет метод представления персонажей в развитии действия. Томас Манн—это писатель, у которого преобладают слуховое и зрительное дарования; яркие впечатления позволяют ему создавать контрасты звуков и красок описывать формы, отклоняющиеся от их нормального вида, чем и объясняются часто встречающиеся уродливо-карикатурные персонажи.

Движения человеческого тела изображены с большой точностью. В современной литературе почти нельзя найти произведений, равных по мастерству передачи этих движений. Автор уделяет также особое внимание описанию одежды и таким образом, естественно осуществляется национальный колорит и социальная среда персонажей, но часто с подчеркнутым оттенком иронии.

Среди стилистических приёмов, которые использует Томас Манн в портрете, особенно выделяются следующие: техника лейтмотива и язык персонажей. Под влиянием музыки Вагнера автор переносит лейтмотив в литературный план, используя его для характеристики персонажей. При первом появлении какого-либо персонажа автор подчёркивает некоторые характерные черты, жесты, типичные построения фразы, к которым возвращается в продолжение действия. Некорые лейтмотивы служат для характеристики второстепенных персонажей и второстепенных моментов. Помимо эпических и музыкальных целей лейтмотив служит и для осуществления иронии, способствуя созданию перспективы между рассказчиком и рассказываемым.

ARTA PORTRETULUI ÎN NUVELELE LUI THOMAS MANN

Rezumat

Categoria compoziţională folosită cel mai mult de cunoscutul scriitor german e portretul.

Calităţile deosebite ale scriitorului se realizează firesc în portret şi mai puţin în descrierea peisajului, omul şi nu natura fiind obiectul interesului său principal. În portretistica lui Thomas Mann regăsim toate trăsăturile caracteristice ale stilului său : precizia analizei, pasiunea pentru detaliu, sezisarea celor mai fine nuanţe de culoare, ton, formă etc. Personajele sînt puternic conturate în individualitatea lor, fiecare fiind caracterizat printr-o serie de particularităţi, ciudăţenii, aspecte specifice. Fiecare gest, fiecare detaliu al îmbrăcămintei, mimica, ţinuta sînt îmbinate într-un întreg. Pentru a comunica sugestiv cele mai fine trăsături fizice şi morale ale personajelor, autorul recurge la variate mijloace de limbă şi stil, în special la acumulări de epitete concretizante. Antiteza este folosită cu succes, între altele, în nuvelele *Tonio Kröger* şi *Capetele schimbate*. Concomitent autorul aplică şi metoda prezentării evolutive. Thomas Mann e un scriitor cu înzestrare precumpănitor auditivă şi vizuală; cu deosebită predilecţie se opreşte asupra impresiilor mai pregnante, elaborează contraste de culori şi sunete, descrie forme care se abat de la normal, ceea ce explică frecvenţa personajelor groteşti, caricaturale. Mişcările corpului omenesc sînt evocate cu precizie. Puterea autorului de a le reţine şi reproduce este greu egalată în alte scrieri din literatura modernă. Deosebită atenţie e acordată descrierii îmbrăcămintei. Se realizează, în felul acesta, în mod fericit, culoarea naţională şi socială, adesea cu o pronunţată notă de ironie.

Printre mijloacele de stil folosite în portretistica lui Thomas Mann trebuie subliniate tehnica leitmotivului şi limba personajelor. Influenţat de muzica wagneriană, autorul preia leitmotivul pe plan literar, folosindu-l în caracterizarea personajelor. La prima apariţie a unui personaj, autorul accentuează anumite trăsături, gesturi, întorsături tipice de frază asupra cărora revine în cursul acţiunii. Multe leitmotive servesc la fixarea personajelor şi momentelor secundare, totodată leitmotivul, pe lîngă scopurile epico-muzicale serveşte şi pentru realizarea ironiei, contribuind la crearea distanţei între povestitor şi cele povestite.

ПСИХОЛОГИЯ И ЛИТЕРАТУРА

В. ПАВЕЛКУ

По общепризнанному мнению, между литературой (в смысле художественной литературы) и психологией существует тесная связь. Некоторые доходят даже то того что теоретически растворяют психологию в литературе, определяемой как „зеркало" или как „учебник" жизни и считают великих писателей великими психологами, то есть, с научной точки зрения, и теоретиками. Многие высказывают убеждение, что литература содержит больше психологии чем любой психологический трактат.

Однако, некоторые литературные критики находят, что современная литература еще недостаточно пропитана психологией и что задачей её является углубление психологического аспекта. В своей статье „О психологическом анализе в послевоенной прозе" („Звезда" № 2, 1955) А. Шишкина доказывает необходимость изучения писателями внутреннего мира человека, необходимость углубления психологического анализа и приводит примеры из классической литературы, из творчества Льва Толстого, в которых самонаблюдение героев, их размышления касающиеся собственных мыслей и чувств, могут служить образцом для современной советской литературы.

Психологи, в свою очередь, не отрицают богатого психологического содержания литературы. „Везде существуют психологические факты — пишит Пьер Жанэ. Их можно найти как в произведениях писателей, так и в анатомических исследованиях головного мозга".

Если и литература и психология отражают жизнь, значит ли это, что их сферы смешиваются? Если всю психологию можно найти в литературе, означает ли это, что литература может заменить психологию? А если психология не сливается и не может слиться с литературой, раствориться в ней, то в чем состоит различие и соотношение между ними?

Разногласия и трудности появляются при первой попытке уточнения этих соотношений. Уточнения, однако, необходимы, главным образом для психолога, так как в зависимости от них можно определить сущность литературы и способы её применения в психологии. Могут ли страницы художественной литературы з а м е н и т ь страницы психологии? Как следует рассматривать психологические факты, содержащиеся в литературе: как документальный материал, как научное доказательство или же как конкретную иллюстрацию психологических истин, по своему характеру научных и абстрактных?

Ввиду выяснения этих вопросов, попытаемся рассмотреть соотноше-

ние между литературой и психологией, путём сопоставления их содержания, специфики и используемых средств.

•

При анализе понятия „психологии" вскрываются смысловые значения, которые в повседневной жизни зачастую не дифференцируются. Так например, мы слышим часто, что у "N"—психология „робкого человека", в том смысле, что „N" обладает психическими чертами, что у него психика робкого человека. Термин „психологический" используется в качестве синонима слова „психический".

Если для специалиста не ставится вопрос о смешении психических соотношений или процессов с психологией — наукой которая изучает психические явления — то литературные критики нередко смешивают психические явления, выражающиеся в действиях, в реакциях персонажей, с их психологической интерпретацией, принадлежащий либо автору, либо одному из персонажей, либо самому герою, в процессе его самонаблюдения или внутреннего анализа. Читатель может к этому прибавить свою собственную характеристику персонажа, различную по сравнению с теми, о которых идет речь в произведении. В таком случае появляются четыре различных психологических интерпретаций, касающиеся одного и того же лица, одних и тех же психических данных.

Из этого следует, что психические проявления и их психологическая интерпретация представляют собой два различных понятия. Кроме того, от простой эмпирической интерпретации или характеристики автор может подняться — непосредственно или устами своих героев — до уровня научной интерпретации. Иногда один из персонажей может высказывать соображения научного характера в связи с тем или другим психическим фактом; соображения эти особенно интересны в том случае когда данный персонаж появляется в произведении как психолог-специалист.

Психология как и любая наука может включиться в содержание литературы. Литературное произведение может быть создано как своего рода доказательство, как иллюстрация той или иной психологической теории. Эта теория может существовать в более скрытой форме, вытекать из манеры изображения переживаний и реакций персонажей; в таком случае автор как бы подсказывает читателю соответствующую интерпретацию.

В других случаях сам автор излагает тем или иным способом определенную теорию. В одной из хроник напечатанных в „La presse médicale" (No. 70,2 oct., 1957), S. Doubrow, доказывая влияние книги на поведение личности, особенно на юношей, цитирует недавно вышедшую в США книгу, переведенную немедленно на французский язык (Pamela Moore, Chocolates for breakfast [1]), Juliard, éd. Paris, 1957). Указывая на порнографический характер книги, автор рецензии подчеркивает главным образом тот факт, внушающий тревогу, что она написана 18 летней девушкой и посвящена её матери. Кто знаком с психоанализом и с его влиянием, тот знает, что эта доктрина создала сексуальные обсессии. В цитированном романе 15 летняя девочка, обращаясь в своей преподавательнице, говорит ей о половом влечении к матери, к своему отцу, о своей мечте

1) Шоколадные конфеты к завтраку.

выйти замуж за старика и т. п. „Есть над чем призадуматься — заключает автор хроники — и социологам и врачам“, а также психологам, педагогам и писателям, по нашему мнению.

Благодаря своей речевой специфике, литература может отражать жизнь не только приближаясь почти непосредственно к фактам, то есть конкретно и наглядно, но и отдаляясь от них при помощи абстрагирования (этим, однако, она выходит из сферы подлинного искусства). Некоторые литературные произведения содержат сведения и теории, касающиеся различных областей науки. Художественная литература содержит иногда литературные взгляды и теории (явление „литературы в литературе“).

Итак, писатели не ограничиваются иногда изображением фактов и ситуаций внушающих те или другие чувства, мысли, интерпретации, а становятся также и выразителями научных теорий. Великий художественный мастер Л. Толстой является довольно посредственным историком в финале „Войны и Мира“.

Психолог, конечно, нисколько не обязан считаться с такими психологическими теориями, ясно выраженными или подразумеваемыми в литературе. Однако, педагог, социолог и литературный критик обязаны знать их теоретически и дать им соответствующую оценку. Художественная литература все таки, со своим психологическим содержанием, входит в состав предмета литературной психологии. Психолог может судит о том насколько поведение героя объясняется и закономерно вытекает из данной ситуации и из психической структуры данной личности. Так, например, некоторые психологи относятся критически ко 2-й сцене шекспировской трагедии „Ричард III-й“, оценивая в данном случае отрицательно психологическую одарённость Шекспира. Им кажется несколько неправдоподобным, чтобы женщина молодая, нормальная и честная, ненавидящая Глостера, убийцу её тестя и мужа, через три месяца после смерти любимого человека могла не только выслушать благосклонно любовное признание преступника и принять его подарок, но даже простить ему совершённое злодеяние и подать надежду обольстителю. И всё это в какие-нибудь 10-15 минут! Оставляя вопрос открытым, мы ограничиваемся здесь выявлением его психологического характера.

Однако литературные явления могут включиться в сферу психологии не только по своему содержанию нѣ и по своему специфически-литературному аспекту, который является психическим фактом.

Процесс литературного творчества, анализ стилей, средств выражения, литературных жанров, эстетических категорий (прекрасное, возвышенное, трагическое, комическое, юмор и т. д.), личность писателя, читателя и т. д. представляют собой различные предметы исследования не только для литературной эстетики, но, с известной точки зрения, и для психологии. Литературное явления в целом, как психический факт, является объектом психологии.

Итак, рассматривая статически соотношение между литературой и психологией, с точки зрения их содержания, мы приходим к выводу, что вместе с психической жизнью, в литературу проникают в значительной мере психологическая интерпретация и теория. Не следует также забывать, что литературная деятельность, как одно из проявлений человечес-

кой деятельности в целом, необходимо включается в поле зрения психолога.

Рассмотрим теперь вопрос о соотношениях между литературой и психологией в их динамическом аспекте и попытаемся установить в какой мере можно говорить об их взаимодействии и таким образом выявить специфику их целеустремленности.

Психология констатирует и описывает факты в свете теорий или определённых предположений (гипотез) и в целях объяснения их; писатель констатирует, отбирает, группирует, выявляет и изменяет данные действительности стремясь отразить определённым образом действительность и вызвать определённое отношение к ней.

Несмотря на некоторые общие черты между психологией и литературой, различия отмечаются в преследуемой цели и в средствах её осуществления. Чернышевский ясно указывает, что „главная цель ученых сочинений—сообщать точные сведения по какой-нибуть науке, а сущность произведений изящной словесности—в том, что они действуют на воображение и должны возбуждать в читателе благородные понятия и чувства". В. Белинский указывает также на различие используемых средств, между философий или наукой и искусством: „Наука или философия доказывает, искусство—показывает; первая говорит силлогизмами, вторая—образами, картинами. А говорят они одно и то же".

Приведенные цитаты показывают, что по своему содержанию психология и литература сходны между собой, отличаясь одна от другой в отношении специфики отражения действительности и средств выражения.

Определённые психологические направления могут оказать влияние на тематику литературы. Более того, психология может, конечно, служить писателю своего рода компасом в развёртывании литературных конфликтов, в изображении всей системы соотношений между героями, в соблюдении внутренней логики их судьбы. Нам кажется, всё же, что в этом отношении психология играет приблизительно ту же роль, что и грамматика в области языка писателя или логика в области его мышления. Великий писатель может глубоко проникнуть в сущность человеческой жизни и мастерски изобразить её, не пользуясь ни психологией, ни грамматикой, ни логикой.

В какой мере, однако, литература может быть полезна психологу?

Во первых, литература оказывает влияние на любого читателя, будь он психологом или нет. Положение это кажется нам более парадоксальным, поскольку мы знаем, что герои, оказывающие на нас то или иное влияние, являются фикциями.

Какой характер носит реальность литературных образов? Можно сказать почти без исключения, что наука и искусство отличаются один от другого по своему содержанию в той же мере в какой действительность отличается от фикции, от вымысла.

Можно ли однако утверждать, что Плюшкин, Анна Каренина, Базаров, Обломов, Дон Кихот, Гамлет, Горио не существуют? „В течении семи дней проведенных с книгой в руках — говорит Г. Ибрэиляну о „Войне и Мире" – семейные отношения теряют для вас свою реальную жизненность, друзья как бы отходят в прошлое. Все они затемнены этим

миром более живым и жизненным, чем тот в котором вы живёте“ (Литературные этюды, 1957, стр. 308).

Рассказывают о Бальзаке, что однажды, во время беседы о героях своего романа, затронув случайно злободневные вопросы, он воскликнул: „Вернёмся, однако, к действительности!“ Его „действительность“ — это мир его романов. Таких примеров немало в литературной жизни.

Можно сказать что своей известностью многие авторы обязаны созданным ими героям. Биография Сервантеса менее известна, чем жизнь Дон Кихота, а о Шекспире мы знаем меньше чем о Гамлете, об Отелло или о Ромео.

Это возможно лишь тогда, когда „фикция“ является жизненной, более жизненной зачастую чем сама жизнь, становясь продолжением, предвосхищением действительности.

Для советского романа предвосхищение действительности становится социальным и эстетическим кредо.

Так объясняется влияние искусства вообще и литературы в частности на действительность. Если бы литература была „фикцией“ чуждой действительности, она не смогла бы изменить её. Однако влияние литературы на действительность настолько велико, что невольно напрашивается вопрос: воздействует ли действительность на литературу в той-же мере в какой литература воздействует на действительность? Некоторые критики ставят вопрос: действительно ли Киплинг отразил тип англичанина проживающего в Индии, или может быть этот англичанин является отражением типического образа созданного Киплингом? настолько явно взаимоотношение между литературным явлением и действительностью.

Если литературные образы настолько жизненны, почему бы психологу не использовать их как материал для наблюдений или как доказательства наряду с научным наблюдением и экспериментом? В какой мере „фикция“ может заменить действительность и стать в таком виде предметом науки?

Сколько бы слёз ни повлекла за собой смерть Анны Карениной, она не перестает быть фикцией. Эта фикция однако правдоподобна и воспринимается иногда живее, чем действительность. Какова мера фикции и действительности в содержании произведений художественной литературы?

Следует признаться что психология в недостаточной мере выявила психологическую сущность художественного творчества. Во всяком случае, нам кажется необходимым различить литературную действительность от фактической и материальной действительности.

Следует рассмотреть вопрос об объективной ценности наблюдений писателя. Наблюдения писателя перерабатываются и пополняются при помощи воображения. Он не обязан строго придерживаться фактов, объективно регистрировать действительность; он стремится изобразить её со своей точки зрения, выразить свой личный взгляд на действительность. Однако личный взгляд великих писателей является и истинным, настолько истинным, что он немедленно воспринимается массой читателей, начинающих смотреть на действительность с точки зрения подсказанной писателем. Как бы ни странным это по-

казалось на первый взгляд, писатель не интересуется фактом как таковым. Частное является лишь предлогом для выражения общего. Если в художественной литературе не ставится вопрос о „реальности" отдельных фактов, идея их правдоподобности, типичности, сохраняет свое значение. Если Анна Каренина не существует и не существовала как материальная личность, она существует как тип и будет существовать поскольку в ней узнают себя множество женщин. Тип представляет собой комплекс необходимых отношений; значит отношения отмеченные и описанные автором являются столь же ценными как и наблюдения и описания психолога или социолога. Эту мысль выражает ясно Л. Толстой в своем письме к Страхову, когда, в связи с „Анной Карениной", он говорит о необходимости сцепления фактов. Мы понимаем почему пушкинская Татьяна должна была выйти замуж, почему Анна Каренина должна была покончить самоубийством. Не означает ли это, что необходимость внутреннего психического развития, осмысленная и пережитая автором, может стать для психолога документом, материалом, позволяющим ему вскрыть психологические законы? Этот вопрос заслуживает внимания и может стать объектом исследований.

Отождествление литературного явления с научным невозможна, так как специфика литературной деятельности отличается от специфики научного труда. Известно, что спецификой искусства является образность, индивидуальность; важно чтобы отбор фактов выражал типическое, то есть существенное, ведущее к обобщению.

Можно сказать, что писатель создает произведение в полном смысле художественное и ценное лишь тогда, когда в индивидуальном образе созданном им узнает себя (то есть познает и выражает себя) ряд людей, когда отдельный художественный факт выражает общее. В психологии, как и в других науках, на основе этих фактов строятся понятия, служащие для их же узнавания и объяснения.

Значит искусство и наука представляются нам различными по своему характеру: искусство стремится к восприятию общего в индивидуальном, наука — к объяснению индивидуального при помощи общего. Вот почему в литературе отдельные личности и факты жизненны лишь постольку, поскольку они являются типичными; в науке же общие понятия имеют бо́льшее или ме́ньшее значение в той мере в какой они позволяют объяснение и преобразование индивидуальных фактов.

Когда Толстой рисует картину Москвы накануне вступления французских войск, для выявления невероятной сумятицы и распада привычных условий жизни он включает в эту общую картину характерную деталь: нагруженную повозку и детский стульчик с перевернутыми кверху ножками. Эта деталь типична и в высшей степени выразительна, символизируя семейный мир, встревоженный и разрушающийся.

Итак, если индивидуальное в литературе не может служить психологии документальным материалом, то, как изображение типического, оно сохраняет своё значение. Однако, поскольку и типическое является созданием автора и зависит от его проницательности, оно служит для ориентировки научной интерпретации и в меньшей степени как доказа-

тельство, как подтверждение какой-либо теории или гипотезы. Если литературное явление нельзя считать ни документом ни доказательством, оно может служит, однако, ценной основой для научных расследований психолога.

Не следует забывать и другого значения литературы. Литературные факты могут быть использованы для иллюстрирования психологических отвлеченных истин. В этом смысле они представляют большое дидактическое значение для усвоения психологических истин.

Что же касается „реальности" литературного типа, она раскрывается с одной стороны в познании и преобразовании реальных людей и с другой стороны в предвосхищении действительности, будущего. Таким образом органически сплетаются мечта с действительностью, литература с психологией: мечта порождается действительностью и действительность вырастает из мечты.

Кафедра русской и советской литературы

PSYCHOLOGIE ET LITTÉRATURE

Résumé

L'intention de l'auteur est de préciser les rapports entre la psychologie et la littérature et surtout les moyens qui permettent au psychologue de s'appuyer sur les faits littéraires. La littérature, de même que la psychologie, reflète et transforme la réalité. Peut-on conclure de ce fait que la psychologie se dissout dans la littérature? De quelle manière la psychologie existe-t-elle dans la littérature? Et quelle est, pour un psychologue, l'utilité de la littérature?

Une oeuvre littéraire reflète souvent non seulement les phénomènes psychiques, mais en même temps leur intérprétation psychologique.

Quelle est la spécificité du type littéraire? Il est en même temps fiction et réalité dans le sens qu'il reflète la réalité en l'anticipant et en agissant sur el'e. La différence essentielle entre la litérature et la psychologie consiste dans la manière dont elles reflètent la réalité.

La littérature poursuit l'intuition de l'aspect général par le fait individuel; la signification de celui-ci se trouve dans son aspect typique. Le type est un complexe de relations essentielles et nécessaires. Il est réel en tant qu'il permet à l'individu de s'y reconnaître. La psychologie a pour but d'expliquer le fait, la particulier, par les notions et d'agir ainsi sur la réalité.

Les faits littéraires ne peuvent servir au psychologue ni comme documentation, ni comme démonstration d'une hypotèse quelconque. Par leur aspect typique, les images littéraires peuvent suggérer des hypothèses psychologiques fécondes, servant ainsi de point de départ pour l'investigation scientifique. En même temps, on trouve dans les oeuvres littéraires une illustration, extrêmement riche, des vérités psychologiques générales et abstraites.

PSIHOLOGIE ŞI LITERATURĂ

Rezumat

Autorul îşi propune stabilirea relaţiilor dintre psihologie şi literatură şi mai ales precizarea modului în care psihologul se poate servi de literatură. Atît literatura cît şi psihologia reflectă şi transformă viaţa. Înseamnă oare că toată psihologia este literatură? Dacă nu este aşa, în ce mod psihologia există în literatură? Şi care este utilitatea literaturii în psihologie?

O operă literară reflectă adesea nu numai fenomenele *psihice*, dar şi interpretările acestora, chiar teorii *psihologice*. Pe de altă parte, fenomenul literar ca fapt psihic este obiect al psihologiei literare.

Care este specificul tipului literar? El este o ficţiune şi în acelaşi timp o realitate în sensul că reflectă, anticipează şi influenţează realitatea. Deosebirile esenţiale dintre literatură şi psihologie se află în modalitatea lor diferită de a reflecta realitatea. Literatura urmăreşte intuirea tipicului, a generalului prin particular; faptul individual în literatură n-are semnificaţie decît dacă este *tipic* şi este tipic dacă, fiind un complex de relaţii esenţiale şi necesare, în el se recunosc, se intuiesc, dacă prin el se pot exprima şi exterioriza o sumedenie de cazuri individuale. Psihologia urmăreşte *explicarea* individualului, a particularului prin general; noţiunea n-are valoare decît în măsura în care prin ea se poate explica şi transforma faptul.

Faptele literare nu pot servi psihologului nici ca fapte *documentare* pe care să se poată sprijini în investigaţia lui, nici de *demonstraţie* sau verificare a unei ipoteze. Prin aspectul lor tipic, însă, imaginile literare ne pot sugera ipoteze psihologice fecunde, servind astfel ca punct de plecare al cercetării ştiinţifice. În acelaşi timp, literatura ne oferă un material nepreţuit de *ilustraţie* a adevărurilor obţinute prin metode ştiinţifice.

FORMELE DE INTERDEPENDENŢĂ ÎN EXPLICAREA COMPORTAMENTULUI

DE

V. PAVELCU

În cercetarea de faţă vom urmări precizarea diferitelor forme tipice de interdependenţă a fenomenelor cu aplicaţie restrînsă mai ales la comportamentul uman.

Analizînd formele de interacţiune, le vom deosebi după transformarea *calitativă* a liniei urmată pe procesele în care se angajează forţele, apoi, după criteriul *cantitativ*, le vom examina în coordonatele lor, de natură spaţială, temporală şi energetică. Categoria calităţii fiind indisolubil legată de cea a cantităţii, toate formele reprezintă tipuri de sisteme complexe, specifice şi unitare.

Nu ne ocupăm aici de critica noţiunii clasice şi metafizice a cauzalităţii, înţeleasă mai ales ca o succesiune uniliniară de cauze şi efecte. Această interpretare a determinismului nu lasă loc pentru devenire şi nu poate explica fenomenul dezvoltării. Formula lui Leibniz „causa aequat effectum" nu poate explica decît deplasarea materială şi este piatra unghiulară a mecanicismului. Se înţelege de ce metafizica, pornind de la asemenea premiză, ajunge în mod logic la ideea stagnării calitative, a repetiţiei fără sfîrşit şi a reîntoarcerii eterne a fenomenelor. Această idee a statorniciei universale reprezintă, în sociologia burgheză, argumentul reacţionar al stabilităţii şi imuabilităţii ordinii sociale existente.

Dificultăţile, totuşi, pe care ni le dezvăluie analiza noţiunii de cauzalitate mecanică, nu pot scăpa cercetării atente şi nepărtinitoare, mai ales a secolului al XIX-lea, secolul înfloririi ştiinţelor biologice şi sociale. Incompatibilitatea între înţelegerea fenomenelor biologice şi sociale, pe de o parte, şi explicarea mecanicistă a lumii fizice, pe de altă parte, face pe unii gînditori (pozitivişti) să renunţe la cauzalitate, înlocuind-o cu noţiunea de „legalitate", adică cu expresia unor relaţii pur cantitative sau matematice între fenomene, prin „raporturi fără suporturi" sau să interpreteze cauzalitatea fie ca o simplă categorie logică

(Kant şi neokantienii), fie ca o formulă comodă şi convenţională (Poincaré, pragmatiştii, B. Russell şi alţii).

Materialismul dialectic rezolvă problema prin lărgirea noţiunii de cauzalitate şi integrarea ei în legea generală—izvor al oricărui proces de dezvoltare—legea unităţii şi a luptei contrariilor, legată şi ea indisolubil de celelalte legi dialectice. „Cauza şi efectul—spune V. I. Lenin—ergo, sînt numai momente ale interdependenţei universale, ale legăturii (universale), ale înlănţuirii reciproce a evenimentelor, numai verigi în lanţul dezvoltării naturii" (21, p. 128). B. Kedrov, în recentul său studiu asupra „negaţiei negaţiei", afirmă că „unitatea" şi „lupta" contrariilor reprezintă conţinutul oricărui proces al dezvoltării cu toate trăsăturile şi particularităţile acestuia" (p. 70).

Se înţelege de ce ilustrarea şi concretizarea acestor legi în domeniul fenomenelor complexe, de ordin biologic şi psihic, reprezintă un interes deosebit. Ilustrarea acestor legi prin fapte complexe din domeniul vieţii psihice nu numai că întăreşte valoarea lor explicativă, deschizîndu-ne perspective largi şi fecunde de investigaţie ştiinţifică, dar, totodată, ea ne sugerează şi mijloace noi de intervenţie practică în acest domeniu, rămas încă sub multe raporturi în stadiul unor încercări empirice.

1. *Forme circulare calitativ staţionare.*

Spre a înţelege devenirea, omul de ştiinţă trebuie să admită că fenomenele-cauze, suferă, la rîndul lor, influenţa acestora din urmă, fiind astfel, într-o măsură, limitate, negate de acestea din urmă, devenind efecte ale efectelor produse de ele, iar efectele devenind cauze ale cauzelor care le-au produs.

Ideea interacţiunii fenomenelor îşi face loc şi în ştiinţa progresistă apuseană. Această idee însă este departe de a îmbrăca totdeauna *forma ştiinţifică şi integrală a materialismului dialectic* şi, cu tot caracterul ei *progresist*, ea generează şi sprijină numeroase concepţii *idealiste şi reacţionare.* Explicaţia o avem în faptul că ea se prezintă desprinsă de întregul sistem al filozofiei marxist-leniniste, *izolate de celelalte legi*, menite s-o completeze într-o *explicaţie integrală şi ştiinţifică.* Neglijînd aspectul *calitativ* al fenomenelor sau subordonînd calitatea cantităţii, o asemenea concepţie ne înfăţişează lumea ca fiind *staţionară* sub raportul calitativ.

Vom ilustra aceasta prin cîteva exemple din domeniul biologiei.

Dacă viaţa se defineşte printr-un mod specific de echilibru între *organism şi mediu* şi al părţilor organismului între ele (ca şi între parte şi întreg), echilibrul reprezintă un mod de interacţiune.

În cartea sa *The Wisdom of the Body*, fiziologul englez W. Cannon defineşte homeostaza ca „proces fiziologic coordonat care menţine majoritatea stărilor organismului" (p. 24). Aceste procese sînt deosebit de complexe şi „specifice fiinţelor vii (antrenînd creierul şi nervii, inima, pulmonii, rinichii şi splina, toate lucrînd coordonat)" (*ibid.*). Termenul de *echilibru,* după W. Cannon, se aplică sistemelor dinamice *fizico-chimice,*

închise şi simple, în timp ce *homeostaza* este specifică *organismelor vii*. Ea dă naştere la o totalitate de reacţii de adaptare complexe ale organismului animal, îndreptate spre îndepărtarea sau limitarea maximă a factorilor din mediul extern şi intern, care tulbură constanţa dinamică relativă a mediului intern al organismului, de exemplu: în sensul menţinerii constanţei, a echilibrului din sînge în cantitatea de apă, sare, zahăr, proteine, grăsimi, oxigen, a temperaturii corpului la homeoterme etc.

Stabilitatea echilibrului în funcţiile organismului se menţine printr-un proces de interdependenţă între cauze şi efecte. Acest proces are însă rolul de a menţine o constanţă, un anumit nivel relativ invariabil al organismului. Tendinţa organismului este de a varia cît mai puţin; mai just, de a lupta împotriva abaterilor de la o invariantă.

Trebuie să recunoaştem că este o deosebire între o invariantă *mecanică* şi una *biologică*, în sensul că aceasta din urmă poate realiza — în anumite limite — *acelaşi echilibru prin mijloace (sau elemente) diferite*; de aceea Cannon susţine că homeostaza nu trebuie identificată cu imobilitatea, stagnarea (p. 24).

Aceeaşi idee a echilibrului intern sau extern între organism şi mediu, realizat printr-un fenomen de *autoreglare*, o întîlnim şi la filozoful italian E. Rignano care pretinde de a ne oferi, prin ideea de *vitalism energetic*, o soluţie justă, opusă atît mecanicismului cît şi vitalismului animist din biologie. Adaptarea, după el, nu-i decît un fenomen de „menţinere sau de restabilire a stării staţionare a procesului fiziologic respectiv" (29, p. 79); ea este şi o activitate de „rezistenţă la orice agent perturbator al stării fiziologice normale" (30, p. 83). Se înţelege cum, după E. Rignano, toate fenomenele psihice se reduc la proprietatea „mnemonică" fundamentală adică la însuşirea de reînviere a trecutului.

E. Rignano explică trebuinţa sau dorinţa prin impulsul organismului tulburat de a-şi restabili invarianta anterioară, „de a se menţine în starea fiziologică staţionară" (29, p. 54). Orice mişcare de apropiere sau îndepărtare, de atac sau fugă, de apucare sau respingere, este consecinţa tendinţei generale de a-şi menţine în acelaşi fel, în timp nelimitat, o anumită stare fiziologică.

Un alt autor, R. Raup, priveşte relaţia de echilibru între organism şi mediu ca un fenomen de autosatisfacere. Tulburarea echilibrului provoacă tendinţa de reînoire a autosatisfacerii, de restaurare a echilibrului iniţial.

Meritul acestor trei variante ale ideii de autoreglare constă în faptul că toate scot în evidenţă *dinamica* unor sisteme biologice interne care au tendinţa de a se menţine în cicluri staţionare, circulare, relativ închise. Prin aceste reglări, organismele îşi asigură — cu atît mai perfect, cu cît sînt mai complicate — uniformitatea condiţiilor vieţii organismului. Cred că problema, însă, trebuie precizată în ceea ce priveşte noţiunea de uniformitate, de „staţionar"; este oare vorba de *invariante-mijloace* sau de *invariante-scopuri?* Se înţelege oare prin invariantă uniformitatea *mijloacelor*, biochimice sau nervoase, care asigură prin autoreglare stabilitatea anumitei stări a organismului, sau *uniformitatea stării* asi-

gurată prin *mijloace diferite?* În reglarea termică a organismelor homeoterme, pe lîngă reflexul vasoconstrictor la frig, animalul se apără cu ajutorul blănii sau al penajului; afară de aceste mijloace, negative şi fizice, constatăm şi o reacţie chimică, pozitivă, de sporire a combustiunii: stări de frison (tremură ca să se încălzească). Dar la om echilibrul termic se mai menţine prin folosirea unor noi mijloace: adăpostul, focul şi îmbrăcămintea. În cazul acesta, deşi constanta sau invarianta biologică rămîne aceeaşi (starea termică) şi principiile sau legile (fizice sau chimice) sînt aceleaşi, mijloacele folosite sînt diferite pe acelaşi plan şi diferite ca nivel (tehnică, civilizaţie, inteligenţă). Trecerea de la adaptarea pasivă a poikilotermelor la adaptarea activă a homeotermelor şi de la animal la om reprezintă desigur acte succesive de creaţie, salturi în crearea de noi sisteme şi formule de adaptare.

În păstrarea aceloraşi *mijloace* de adaptare se manifestă fenomenele de automatism rigid; în menţinerea invariantei-efect (sau scop) cu variaţia formelor de satisfacere a echilibrului, se manifestă plasticitatea organică sau nervoasă a individului sau a speţei; în fine, în faţa unor noi invariante-scopuri, a unor noi principii sau formule de adaptare trebuie să căutăm explicaţia în noi forme de interacţiune, calitativ diferite de cele staţionare, circulare.

În concepţiile analizate constatăm acelaşi caracter de *revenire spre trecut*, spre echilibru anterior, un fenomen de reîntoarcere, *retroactiv*, recurent. Orice reacţie vitală se explică prin aceea ce este în *urmă* şi nu înainte. Prezentului nu i se oferă o altă perspectivă decît în urmă, nu i se deschide o altă direcţie decît înapoi. Destinul unui organism se desfăşoară într-un cerc închis între prezent şi trecut, menţinut *pe acelaşi plan calitativ*. Idealul este trecutul: nu putem dori altceva decît revenirea spre ceea ce a fost.

Concepţiile, care privesc întreaga viaţă după modelul homeostazelor neglijează aspectul fundamental al vieţii, aspectul ei *creator*. Viaţa în întregimea ei este redusă, după aceste teorii, la *legea automatismului* şi devine sărăcită astfel de elementul caracteristic ei, specific şi diferenţial faţă de lumea anorganică, *adaptarea*, capacitatea de a se modifica în funcţie de variaţiile mediului, adică de a-şi crea, la nevoie, o dată cu noi funcţii, *noi* forţe, *noi* instrumente de reacţiune, *noi* organe. Este neglijat înţelesul specific al noţiunii de *organic*.

Iată de ce credem că este justificată denumirea procesului descris de autorii citaţi ca formă *staţionară* a fenomenului de interdependenţă. Ea este staţionară din punct de vedere calitativ.

Aşadar, procesele automate se explică prin forma relativ staţionară a interdependenţei, dar această formă de autoreglare se subordonează, în cazurile normale, formei superioare, conştiente şi voluntare. Faptul că această formă se găseşte mai ales în procesele *organice*, de menţinere a stabilităţii mediului *intern*, se explică tocmai prin natura ei automată şi biologică.

În domeniul psihic, ea se manifestă mai ales în stările *afective*, unde predomină modurile automate de echilibrare prin contrast unde iubirea se echilibrează prin ură, o tentaţie prin repulsie, afecţiunea

respinsă devenind resentiment sau ură, o umilință suferită provocînd impulsul de răzbunare etc. Legea compensației nu este numai o lege organică, dar și psihică, mai ales afectivă. Prin asemenea automatisme afective se stabilizează în mare parte relațiile noastre sociale; astfel se explică relativa constanță a prieteniilor, afecțiunilor sau animozităților noastre, a acelor „atmosfere" specifice care domină și persistă în anumite familii, colective, instituții etc. Pentru înțelegerea integrală, însă, a formelor superioare a conduitei, explicația de tip circular este insuficientă.

2. *Forme de spirală regresivă.*

A doua formă tipică, cu înfățișarea mai netă a unei spirale, o găsim în procesele de interdependență cu o direcție regresivă din punct de vedere *calitativ*. În aceste cazuri, negarea echilibrului inițial dă naștere unui proces de interacțiune, cînd sistemul dinamic se angajează într-o vrilă descendentă, fiecare moment al acestui proces de relații mutuale dintre cauză și efect caracterizîndu-se printr-o pierdere calitativă, printr-o *degradare* a sistemului.

În *fizică*, procesul regresiv, descendent, a fost ridicat de către fizicienii Carnot și Clausius, la rangul de principiu al entropiei universului. Conform acestui principiu al degradării energiei, universul nu rămîne imobil, ci se transformă, dar această transformare are o tendință spre echilibru stabil, de ordin inferior, spre încremenire, înghețare, moarte calorifică a universului.

Sensul devenirii este descendent, fiindcă formele de energie, în succesiva lor transformare, suferă o pierdere energetică, sub forma unei denivelări calorice ireversibile: noi cădem în *jos*, în mod ineluctabil; universul se îndreaptă — după scara noastră umană — lent, dar fatal, spre încremenire.

O încercare similară, mai recentă, pe plan *biologic*, o reprezintă lucrarea unui biolog francez, Henri Decugès.

Acesta urmărește să demonstreze îmbătrînirea lumii viețuitoarelor prin mineralizarea progresivă a carbonului utilizabil vital, adică prin reducerea continuă a cantității utilizabile de lumea organică a acestui element indispensabil vieții. Ciclul carbonului ni se prezintă într-un deficit necontenit. „Geologia — spune autorul citat — ne aduce o dovadă incontestabilă a faptului, că, în circulația organică, ieșirea nu este compensată de intrare" (p. 22).

Demonstrația lui Decugès este cel mai bun exemplu al imposibilității unei explicații mecaniciste a vieții, chiar dacă această explicație se bazează pe ideea interdependenței. Sistemele animale se angajează aici într-o spirală regresivă.

Teoria amintită deschide poarta spre pesimism, spre morala resemnării sau spre evaziune în religie.

Forma descrisă își găsește aplicația în fenomenele patologice. Numeroase boli se caracterizează printr-o deplasare a echilibrului fiziologic spre un nivel inferior, echilibru ce poate deveni staționar, ali-

mentîndu-se din propria sa activitate, reacţiile devenind, la rîndul lor, stimuli pentru noi reacţii similare.

Adeseori procesele morbide se desfăşoară în două faze. Întîia, o degradare progresivă a calităţii de echilibru, o regresiune, mai rapidă sau mai lentă, spre o treaptă inferioară, apoi o oprire, mai scurtă sau mai durabilă a procesului pe acea treaptă. Spirala vicioasă se stabilizează pentru moment într-un *cerc vicios.* Faza a doua este specifică, credem, stabilizării cronice a bolilor.

Orice proces morbid, aşa-zis „evolutiv", poate fi considerat ca o cădere biologică în spirală. Tuberculoza, de pildă, unde debilitarea organismului, starea generală deficientă favorizează leziunile tuberculoase, iar acestea la rîndul lor agravează starea generală, prezintă un mecanism în spirală regresivă.

Fiziopatologia sovietică, subliniind rolul scoarţei în diferitele forme de patogeneză, arată interdependenţa scoarţei cerebrale cu organele interne. Amintim concepţia cortico-viscerală a boalei ulceroase a lui Bîcov-Curţin. Este de subliniat cum slăbirea şcoarţei înlesneşte ieşirea de sub controlul ei, eliberarea procesului de autoreglare ce are loc între centrii subcorticali şi organele interne. Eliberat de sub controlul scoarţei, acest proces devine anarhic şi se angajează într-o spirală vicioasă.

Prof. M. S. Lebedinski scoate în relief factorul psihic în patogeneza bolii hipertonice. Aceasta este precedată de stări de încordare afectivă (fobii, impresionabilitate sporită, irascibilitate, explozivitate în reacţiune, emoţii negative). „Este vorba de o legătură bilaterală—spune prof. Lebedinski—între sferele psihice determinate şi cutare sau cutare sistem somatic" (p. 306).

În genere, starea de tensiune afectivă favorizează priza de conştiinţă îndreptată asupra excitaţiilor interoceptive anormale, iar apariţia acestora în conştiinţă agravează boala şi sporeşte tensiunea afectivă. „Cu cît bolnavul supraestimează mai mult importanţa vitală şi patologică a acestor reacţii, devenite conştiente, cu atît mai grea este trăirea afectivă a acestora şi cu atît mai mare este rolul jucat de ele în înrăutăţirea stării psihice şi somatice a bolnavului" (p. 309).

Un alt exemplu, care ne poate servi în înţelegerea procesului de regresiune a echilibrului cortico-visceral, este instaurarea alcoolismului. Acest fenomen, credem, poate fi considerat ca tipic pentru orice „toxicomanie". Unei intoxicaţii cu alcool îi urmează o stare de depresiune. Spre a-şi restabili artificial echilibrul pierdut, starea iniţială de tensiune optimă, individul absoarbe o cantitate de alcool, căruia îi urmează o stare şi mai gravă de depresiune. Această nouă stare impune o absorbţie sporită de alcool care duce la o depresiune mai gravă şi astfel se creează o spirală vicioasă. Aceasta poate duce, pe unii mai repede, pe alţii mai încet, spre delirium tremens şi de acolo spre sfîrşitul letal.

În alte cazuri, procesul se opreşte la un nivel, sensibil şi relativ permanent, de cronicitate, de intoxicaţie, alimentîndu-se prin doze relativ invariabile şi pompînd din rezervorul „paradiziac" exact atîta cît

îi trebuie spre a umple golul „infernal“: omul se echilibrează pe o treaptă staționară a unui „cerc vicios“.

Un exemplu din educație. Un educator mărginit, considerînd aptitudinile ca realități date și invariabile și nu ca realități în devenire, privește și diagnosticul său psihologic ca o constatare științifică absolută și de sine stătătoare. În fața unei prestațiuni inferioare a elevului, el emite diagnosticul de „incapabil“, rămînînd complet opac față de toată desfășurarea procesului de interdependență, cu direcția, adeseori, descendentă, în ceea ce privește prestațiile ulterioare ale elevului. În fața aprecierii primite, elevul se simte descurajat, inhibat, se află într-o stare care provoacă o scădere a randamentului muncii sale. Această scădere a randamentului suscită o apreciere și mai puțin favorabilă din partea educatorului, apreciere care condiționează o reducere și mai gravă de randament, și așa mai departe, cu viteză și accelerație variată. Educatorul are satisfacția atunci de a fi demonstrat „justețea“ diagnosticului, fără a fi bănuit un moment că el — și numai el — *a creat fenomenul însuși, prin diagnosticul său.* Un diagnostic justificat de natura conduitei, conduita motivată și justificată de diagnostic. Sub eticheta de copii „răi“, „nedisciplinați“, „înapoiați“, „inapți“, se clasifică, în acest caz, victimele educației. Educația vicioasă în cerc vicios. Regres în educație, în spirală vicioasă.

Fr. Engels, subliniind contradicția dintre producția socială și însușirea capitalistă, afirmă că „modul de producție capitalist se mișcă în cadrul acestor două forme de manifestare ale contradicției care-i este imanentă prin originea sa, descriind fără posibilitate de ieșire „cercul vicios“ descoperit încă de Fourier. Ceea ce Fourier nu putea să vadă, firește, pe vremea aceea, este faptul că acest cerc se îngustează treptat, că mișcarea reprezintă mai curînd o spirală și că ea trebuie să-și atingă sfîrșitul ca și aceea a planetelor, ciocnindu-se de centru“ (p. 302).

3. *Forma de spirală ascendentă.*

A treia formă tipică de interdependență ne-o reprezintă spirala cu tendința de perfecționare, de ridicare a nivelului calitativ. În cazul acesta, ruperea echilibrului inițial angajează sistemul dinamic într-un proces ascendent, cînd interacțiunea cauză-efect ridică, prin salturi, evolutive sau revoluționare, sistemul angajat de pe o treaptă pe alta, superioară.

Asemenea proces nu poate fi explicat științific de pe pozițiile idealiste. Ideea spontaneității, a predestinării progresive sau ideile mistice ca „plan divin“, „entelechie“ (Hans Driesch) sau „elan vital“ (H. Bergson) nu ne explică nimic.

Biologia mecanicistă înfățișează relația dintre organism și mediu ca o relație în care mediul nu are alt rol decît de a *declanșa* forțele ereditare, conținute deja, într-o stare latentă virtuală, în organism. Procesul de dezvoltare a unui organism apare ca o destindere a unui resort

care conţinea în germene, în stare comprimată, virtuală sau potenţială, toate posibilităţile „ab origine“.

Întreaga teorie *preformistă* îşi are locul aici. Teoria weissmannist-mendelist-morganistă nu este decît o variantă a concepţiei după care relaţia dintre organism şi mediu este privită ca o desfăşurare paralelă a două forţe, mediul servind cel mult ca agent de declanşare a forţelor preexistente în organism. Aceste forţe se desfăşoară într-o succesiune ineluctabilă de cauze şi efecte după un plan prestabilit. Teoria predestinării, după cum se vede, nu este decît o variantă teologică a unei cauzalităţi lineare — de data aceasta *calitative* — sau a unei interdependenţe limitate, fixe.

Grefată pe concepţia de mai sus a eredităţii este ideea, nefastă prin consecinţele ei practice, individuale şi sociale, a *plafonului-limită*. Plafonul, adică nivelul superior, la care se poate ridica cineva într-o prestaţie oarecare, ar fi ceva predestinat, o limită, un nivel fatal, o invariantă care nu poate fi clintită de forţele sociale ale mediului.

O variantă metafizică în explicarea evoluţiei ni se oferă în concepţia elanului vital al lui H. Bergson. Această filozofie a devenirii îşi are premisele în conceptul unor forţe, misterioase şi inexplicabile (fiind iraţionale) a „duratei pure“, a „elanului vital“. Dezvoltarea ni se înfăţişează ca „o înregistrare continuă a duratei“ (p. 21). „Viaţa — în filozofia lui Bergson — apare ca un curent care trece de la un germene la un alt germene, prin intermediul unui organism dezvoltat“ (p. 29). Bergson iese din cercul vicios al mecanicismului pentru a cădea în mrejele obscurantismului. Cu drept cuvînt, .explicaţia evoluţiei prin „elanul vital s-a asemuit cu explicaţia mişcării trenului prin elanul locomotivei“ (J. Huxley, p. 44).

Şcoala filozofică engleză a „evoluţiei emergente“ (S. Alexander şi Lloyd Morgan) este tot atît de puţin capabilă să ne explice dezvoltarea, ca şi filozofia bergsonistă.

Nu se poate, desigur, reduce orientarea întregii biologii apusene la tipul concepţiilor expuse. Printre reprezentanţii acestei ştiinţe în apus există savanţi care, consecvent sau inconsecvent, se situează pe linia filozofiei materialist-dialectice. Printre aceştia am putea cita pe J. Huxley, J. Haldane, M. Prenant.

Dacă ideea unei spirale ascendente nu are nici un conţinut ştiinţific în metafizica idealistă, rămînînd o enigmă, cu totul altfel stau lucrurile în filozofia materialist-dialectică.

Mai întîi, însăşi schema unei dezvoltări în spirală este specifică gîndirii marxiste. „Cunoaşterea omului — spune Lenin — nu este o linie dreaptă, ci o linie curbă, care se apropie infinit de o serie de cercuri, de o spirală“ (21, p. 325).

Această imagine a spiralei nu este reprezentativă numai pentru cunoaştere, ci pentru întreaga viaţă. În studiul său asupra lui Karl Marx, Lenin spune: „În timpul nostru ideea dezvoltării, a evoluţiei, a pătruns aproape în întregime în conştiinţa socială, dar pe altă cale, nu prin filozofia lui Hegel. Totuşi, această idee, aşa cum au formulat-o Marx şi Engels, sprijinindu-se pe Hegel, este mult mai multilate-

rală, mult mai bogată în conținut decît ideea curentă a evoluției. O evoluție care repetă oarecum treptele deja străbătute, dar în alt mod, pe o bază superioară („negația negației"), o evoluție care are loc, pentru a spune astfel, în spirală, și nu în linie dreaptă" (22, p. 22—23).

Această evoluție în spirală, rămasă clasică după caracterizarea lui Lenin, se face prin salturi, prin transformări calitative, pe bază de contradicții, de ciocniri de forțe.

Inspirată de perspectiva arătată de marii clasici ai filozofiei marxist-leniniste, știința sovietică înțelege procesul dezvoltării ca un proces ascendent, ca o linie în spirală. Dezvoltarea unui organism — după Lîsenco — se prezintă ca „desucire" a spiralei răsucită de generația anterioară.

Bineînțeles, această „desucire" nu este un proces spontan, ci unul de interacțiune între molecule, celule și țesături din interiorul organismului sau între organism și mediu. Prin prisma filozofiei materialist-dialectice, evoluția ne apare ca un proces de interdependență, în care efectul se repercutează asupra cauzei, modificînd-o pe aceasta calitativ, ridicînd-o — în urma unei acumulări cantitative — pe o treaptă superioară, fenomen care provoacă un nou efect, diferit de cel anterior, ridicat apoi și el, corespunzător, pe o treaptă calitativ superioară. Astfel, legea dialectică a interdependenței se leagă organic cu celelalte legi sau trăsături, constituind un sistem dinamic unitar de explicație și cercetare. Printre numeroase aplicații ale filozofiei materialist-dialectice în biologie cităm studiile lui D. M. Troșin și L. A. Kalinicenko.

În această concepție „contradicția nu este o absurditate" — spune H. Lefèbvre — „reciprocitatea de acțiune (acțiunea și reacțiunea, întregul acționînd asupra părții și partea asupra întregului, organul asupra organismului și reciproc) nu este un „cerc vicios". Sau, dacă este un cerc vicios, după gîndirea formalistă și înțelegerea izolată și izolantă, el se înfățișează ca un criteriu și semn al realității" (p. 184).

Astfel, în această formă, activă și creatoare, de interdependență, efectul se întoarce asupra cauzei, îmbogățind-o pe aceasta, pentru ca apoi să primească riposta acesteia, răsărind din ea fecundat, fructificat.

Dacă analizăm reflexul condiționat, așa cum a fost el definit de I. P. Pavlov, sîntem departe de constatarea unei declanșări mecanice a unui mecanism preformat sau a constituirii mecanice și automate a unei noi legături. Formarea unei legături temporare este un proces de transformare, de devenire, de creare a unei *noi calități* : un excitant „neutral" indiferent, *devine* semnal (adică, în termeni de psihologie, dobîndește o semnificație *pe care n-o avusese*).

Într-un proces de comutare nervoasă, descrisă de elevul lui Pavlov, Asratian, sîntem în fața unui proces de transformare a unei semnificații într-o altă semnificație (semnalul își schimbă semnificația). Cum se efectuează acest proces? Printr-o interacțiune ce are loc între o activitate a organismului și o variație a mediului ; un stimul dobîndește o semnificație, fiind *efect* al unei activități a organismului (în termeni de psihologie, am spune, a unei „trebuințe"), devenind apoi o *cauză* de producere a activității al cărui efect fusese. Valoarea de semnal con-

diţional se naşte pe linia unei *spirale* în procesul de adaptare a organismului la noi împrejurări şi se stinge pe aceeaşi linie curbă din lipsa de întărire din partea mediului sau se stabilizează într-un echilibru mai durabil, automat.

Ca să lămurim mai bine acest proces, să subliniem că reflexul — în lumina învăţăturii pavloviste — nu este o reacţie mecanică, similară cu declanşarea oarbă a unui resort. Un curent nervos eferent este indisolubil legat cu cel aferent, nu numai prin reacţia organismului la acţiunea excitantului, ci şi prin acţiunea recurentă exercitată de reacţia efectuată, terminală, asupra ciclului acţiunii. Mai precis, reacţia însăşi este reglată prin repercursiunea ei asupra centrilor nervoşi corespunzători: răspunsul reflex se înapoiază spre centrii nervoşi spre a se constata dacă a fost sau nu *conform*, adică spre a se verifica dacă a izbutit sau nu şi în ce măsură. Acţiunea noastră este reglată prin efectele acţiunii însăşi asupra centrilor care au comandat-o (vezi V. Pavelcu 26). Se cunoaşte importanţa acordată de Pavlov analizátorilor motori. Aceştia după părerea marelui fiziolog, nu sînt numai centri de comandă a mişcărilor, ci şi centri de diferenţiere şi de reglare a mişcărilor sînt, cu alte cuvinte, centri de comandă a mişcărilor în funcţie de informaţiile primite de la aceste mişcări; mişcarea este cauză şi efect faţă de implusul central; centrul nervos intervine în ciclul reflex dinamic în calitate atît de cauză, cît şi de efect faţă de mişcare. Linia — deşi relativ scurtă, limitată — este ascendentă, reprezentînd procesul de ameliorare, de perfecţionare a acţiunii, a adaptării organismului. V. I. Beltiucov şi M. R. Moghendovici arată importanţa propriocepţiei în reglarea nu numai a actelor complexe de muncă şi a celor lingvistice, dar şi a mişcărilor elementare din reflexele simple sau cele catenare (condiţionate şi necondiţionate). Prin noţiunea de „acceptor al acţiunii", prof. P. Anohin (2) scoate în evidenţă importanţa aparatului aferent în reglarea comportării organismului.

Fenomenul dezvoltării, deci, îl putem înţelege numai în felul acesta şi numai o astfel de înţelegere reflectă integral ideea unităţii dinamice între organism şi mediu, precum şi a părţilor organismului între ele.

Aş compara reglarea acţiunilor, bazată pe senzaţii kinestezice, cu un fenomen de reglare situat la un nivel superior de complexitate. O persoană devine mai punctuală din momentul cînd şi-a cumpărat un ceas de precizie. Cumpărarea ceasului a fost *efectul* deprinderii de punctualitate a persoanei menţionate, dar a devenit şi *cauza* unei punctualităţi sporite a acelei persoane: ceasul de precizie n-a fost un simplu *semnalizator* al abaterilor de la momentul fixat şi cel arătat de ceas, dar şi un regulator, un *determinant* al conduitei de punctualitate a acestuia. Oamenii au creat ceasul, fiindcă au devenit mai punctuali şi, invers, au devenit mai punctuali, creînd ceasuri de precizie.

Spre a lămuri analogia, putem spune că ceasul de precizie pentru proprietarul acestuia este ceea ce sensibilitatea musculară este pentru centrii din analizatorii motori. Aşa se ilustrează interdependenţa cen-

trului față de periferie în reglarea conduitei. Legătura dintre centru și periferie a fost pusă și ea în lumină de fiziologia sovietică (vezi prof. P. C. Anohin (1)).

Să lămurim înțelesul de spirală ascendentă și printr-un exemplu din educație. Un educator care-și dă seama că aprecierea lui, efect al prestației elevului, devine la rîndul ei cauza ameliorării prestației, va cunoaște valoarea încurajării și nu se va feri chiar de la o ușoară supraestimare a rezultatelor elevului: va aprecia pe elev mai mult decît merită, spre a-l face să merite aprecierea făcută, adică să se ridice la nivelul acesteia. Procesul este următorul: lauda se repercutează pozitiv asupra randamentului, iar acesta din urmă sporește lauda, care va ridica — prin efectul ei — nivelul prestației și așa mai departe.

În acest proces de spirală ascendentă ne vom întîlni cu același fenomen de *limită*, ca și în procesele descendente, cu *fenomenul-plafon*. Numai că acest plafon nu este invariabil, absolut, rigid și predestinat, ci este o limită provizorie și relativă, în funcție de individ și de ambianță.

Spirala ascendentă, deci, ajunge la o invariantă, la o constantă relativă, tinzînd spre un *cerc*, mai durabil sau mai trecător, ca o nouă etapă sau nouă treaptă, superioară, de echilibru.

Dacă ne referim la procesul de învățămînt, vom găsi numeroase exemple de *unități dinamice*. Profesorul și grupul de studenți constituie o unitate dinamică în interacțiune. Valoarea studentului se explică în parte prin valoarea profesorului, după cum valoarea acestuia din urmă se definește, cel puțin în parte, prin valoarea și nivelul studentului. Nivelul scăzut al studentului determină adesea scăderea de nivel al profesorului și invers: nivelul scăzut al profesorului este o frînă în ridicarea nivelului studentului. Interesul studentului pentru știință reflectă în mare măsură interesul și dragostea profesorului pentru disciplina lui, după cum interesul științific al profesorului este alimentat, întreținut, de interesul corespunzător al studentului. Indiferența studentului frînează elanul profesorului, după cum apatia profesorului stinge curiozitatea studentului. Dacă studentul este, într-o măsură, creația profesorului, acesta din urmă este, aproape în aceeași măsură, produsul studentului.

Se înțelege că, într-un proces conștient și științific al muncii, profesorului nu-i este permis să se angajeze pe panta unei spirale vicioase sau să cadă pe o treaptă inferioară de echilibru staționar. Din partea lui se cere nu numai menținerea nivelului său superior științific, dar și o necontenită ridicare a acestuia. Spre a face studentului accesibilă lecția, el trebuie să ridice auditorul la nivelul său de înțelegere, atît prin cele mai perfecționate metode pedagogice (fără a-și coborî nivelul de predare) cît și în general prin participare activă la procesul de învățămînt. La aceasta îl ajută controlul și analiza muncii, proces prin care, în mod obiectiv și științific, se stabilesc factorii deficiențelor și ai succeselor în muncă. Atunci el va fi mai în măsură să intervină în prevenirea și în combaterea forțelor ce tind să angajeze sistemul într-o spirală vicioasă, descendentă.

Acum ne putem explica şi mai bine existenţa *logicii interne* în desfăşurarea fenomenelor, fiecare pas sau moment din linia de dezvoltare fiind condiţionat de nivelul anterior de dezvoltare. Această logică este mai evidentă în domeniul social.

Înţelegem, de asemenea, mai bine noţiunea de plafon ca efect al unei frînări ce se dezvoltă treptat din înseşi relaţiile contradictorii ale forţelor ce determină dezvoltarea sistemului social (vezi F. I. Kaloşin şi F. Konstantinov).

Din cele spuse rezultă că relaţiile în spirală ascendentă, dintre organism şi mediu, se stabilizează în circuite relativ închise, pe niveluri diferite, iar aceste niveluri intră în relaţii de strînsă interdependenţă.

Din exemplele citate ne dăm mai bine seama de ce conduita unui individ nu poate fi explicată exclusiv prin *natura* lui individuală, prin „biografia" lui. Explicaţia unui individ, ca unitate dintr-un complex dinamic, în care intră şi mediul, nu poate fi epuizată nici numai prin „influenţe". Factorul „influenţă" singur nu este adecvat, căci implică o acţiune *unilaterală*. Într-o explicaţie a unei realităţi complexe trebuie să intre *toate componentele procesului dialectic*, înţelese şi cuprinse în sisteme de relaţii dialectice.

5. *Aspecte ale tipurilor de interdependenţă*
(Spaţial, temporal şi energetic)

Fiecare din formele deosebite pînă acum se desfăşoară în spaţiu, are o durată, o viteză, un ritm, precum şi un potenţial energetic, o anumită tensiune sau încordare.

I. P. Pavlov a deosebit două mari forme de interacţiune biologică dintre organism şi mediu şi acea a părţilor organismului între ele. Dacă ne referim la legea inducţiei reciproce, care reflectă interdependenţa fenomenelor nervoase, Pavlov deosebeşte o inducţie *verticală* între instanţele nervoase situate pe planuri suprapuse şi ierarhice şi una *orizontală*, unde fenomenele se condiţionează reciproc, rămînînd pe acelaşi plan. Aceste două moduri de inducţie sînt legate indisolubil între ele. Ambele moduri se pot desfăşura, în timp, succesiv sau simultan. Distincţia stabilită de Pavlov conţine ideea echilibrării între instanţe şi ideea ierarhiei diferitelor sisteme de echilibrare nervoasă. Partea cea mai importantă din aceste procese de echilibrare o constituie interacţiunea celor două sisteme de semnalizare la om. Bineînţeles că nu trebuie să pierdem din vedere şi relaţia între aceste sisteme şi prima instanţă, a reflexelor absolute.

Interdependenţa instanţelor nervoase îşi găseşte analogia în relaţiile dintre bază şi suprastructură din fenomenele sociale. Aceste două aspecte de interdependenţă — orizontală şi verticală — reprezintă caracterul *spaţial* al interacţiunii.

Dacă privim *în timp* fenomenele de interacţiune, putem uşor constata că ele se înfăţişează în cicluri, mai scurte sau mai lungi, cu viteză mai mare sau mai mică. Procesele dinamice au un *început*, momentul în care sistemul intră în faza de dezechilibru temporar şi un *sfîrşit*, mo-

mentul de restaurare pe acelaşi plan al echilibrului iniţial sau de stabilizare a lui povizorie pe un nivel superior sau inferior; interdependenţa o privim acum pe dimensiunea ei *temporală*.

Acest aspect îl au toate formele examinate pînă acum. În formele regresive, dezechilibrul începe pe un anumit plan şi se termină pe un plan inferior, aşa cum el ni se prezintă în bolile cronice, sau în cazurile mortale. E un ciclu regresiv. În formele de spirală ascendentă, ciclul începe pe un anumit plan şi se termină cu o fază de echilibrare ce reprezintă o nouă etapă calitativă, un plafon provizoriu în dezvoltarea organismului.

O mare importanţă în examinarea ciclurilor o are lungimea spiralei, implicit *durata* şi *viteza* ciclului; avem intervalul între momentul iniţial şi cel final, precum şi numărul de elemente intermediare între aceste două momente.

Se cunoaşte importanţa acordată de I. P. Pavlov reflexelor de timp. Lungimea ciclului o numim *anvergură*. Această idee fiziologică îşi are expresia ei psihologică în înţelesul pe care-l dă Makarenko *liniilor de perspectivă*, deosebind scopurile imediate de cele mediate şi îndepărtate. Această deosebire ne poate servi şi de criteriu în diagnosticul gradului de dezvoltare a unui individ (Vezi V. Pavelcu, 25).

Psihologul francez H. Wallon vede în anticipare un „fapt capital", prezent în raporturile dintre organism şi mediu, cu mecanismul lor regulator.

„Acest circuit — spune Wallon — care merge de la acţiunea lumii externe asupra omului la acţiunea omului asupra lumii externe, se lărgeşte în spirală, pe măsură ce progresează civilizaţia" (p. 169).

Distanţa crescîndă între dorinţă şi satisfacţie, interdependenţa dorinţei cu anticiparea satisfacţiei implică o anumită *tensiune*, încordare nervoasă, care pune în lumină aspectul *energetic* al interdependenţei. Intervalul între începutul şi sfîrşitul acţiunii nu este un interval *gol;* el este plin de conţinut, ce se menţine la un anumit nivel energetic de tensiune.

Între conduita noastră prezentă şi anticiparea scopului se formează un ciclu de interacţiune, care ne explică o mulţime de fenomene biologice şi psihice, normale şi patologice.

Noi mobilizăm energia în funcţie de importanţa scopului, dar semnificaţia acestuia depinde de conştiinţa rezervelor energetice disponibile. Între acestea nu există totdeauna o corespondenţă.

Adaptarea noastră nu se face numai în funcţie de cantitatea şi calitatea stimulului prezent, dar şi în funcţie de cantitatea şi calitatea stimulului aşteptat, dorit sau temut. Experienţa este aceea care intervine în reglarea tot mai precisă a acestui raport.

Fenomenul emoţiei ne ilustrează un asemenea circuit energetic. Reprezentarea eventualităţii de temut ne mobilizează energia necesară pentru întîmpinarea acelei situaţii, dar conştiinţa unui deficit de energie, sau de mijloace disponibile adecvate, face ca situaţia să ne apară mai de temut decît în momentul iniţial: această conştiinţă determină un nou efort de mobilizare şi aşa mai departe. În ciclul nostru se ilus-

trează un raport de forţe între momentul prezent, real, şi cel viitor, anticipat şi virtual.

Analogia o putem găsi pe planul economic de consumaţie şi distribuţie. Teama că un aliment va dispărea de pe piaţă provoacă o afluenţă excesivă a consumatorilor, această afluenţă face să scadă vertiginos rezervele alimentare; scăderea acestora sporeşte tendinţa de cumpărare.

Asemenea spirale vicioase se stabilesc în nevrozele cunoscute ca neurastenia, isteria şi psihastenia. Nevroza se alimentează din ea însăşi şi se amplifică din propria sa substanţă pe linia pierderii progresive de energie. O criză nervoasă este o destindere a unei spirale printr-o risipă considerabilă de energie.

Concluzii

Am deosebit trei tipuri de procese fundamentale ca formă şi direcţie : unele procese, în interacţiunea forţelor din sistemul lor, se închid într-un cerc de echilibru relativ *staţionar*, altele au o direcţie *descendentă* sau *ascendentă*. Aceste forme implică anumite coordonate *spaţiale* (*orizontală* şi *verticală*), precum şi ideea de *ierarhie* a instanţelor.

Întrucît toate aceste procese au un caracter dinamic, adică reprezintă forţe ce se desfăşoară în timp, se impune distincţia între aspectul *temporal* şi cel *intensiv* (energetic). O trăire este un sistem dinamic în care momentul trecut a fost condiţionat de virtualitatea celui viitor şi viceversa; această condiţionare mutuală nu se referă numai la calitatea fenomenelor, dar şi la cantitatea lor, adică la intensitatea, cuantumul lor energetic. Fenomenul final al ciclului nu este numai un *rezultat* al fenomenului iniţial, dar şi *cauza* acestuia ; fenomenul final nu determină numai calitatea stării iniţiale, dar şi gradul ei de energie. Întregul ciclu capătă astfel un grad de *tensiune*. Tensiunea, rezultată din interacţiunea părţilor din sistem, determină întreaga desfăşurare a procesului, ritmul şi viteza acestuia.

Din cele arătate se pot scoate numeroase concluzii cu aplicaţii la toate ştiinţele, fapt care depăşeşte scopul urmărit de această comunicare. Ne vom limita numai la *semnalarea* unor concluzii, teoretice şi practice, pe care ni le impune analiza făcută.

Prima formă se manifestă în mod normal în automatisme, în comportarea şi în reglarea automată mai ales a proceselor din mediul *intern* al organismului. Automatizarea acţiunilor ni se prezintă ca un proces de formare a unui echilibru staţionar, de autoreglare. Importanţa acestor moduri de echilibrare, după cît se ştie, este mare, pentru că, o dată formate, ele eliberează în mare măsură conştiinţa de efortul de supraveghere a ciclului dinamic, permiţîndu-i un travaliu de alt ordin sau de nivel superior.

Aceeaşi funcţie de eliberare relativă a proceselor superioare, concomitent cu relativa autonomizare a celor inferioare, îl au sistemele de echilibrare automată organică, astfel că procesul de corticalizare ner-

voasă, adică spirala ascendentă de interdependență, se bazează pe ciclul staționar și se produce concomitent cu acesta.

Apariția mediului intern la animale reprezintă un pas spre relativa independență și autonomie a anumitor funcții față de variațiile mediului extern. Autonomia acestor funcții nu este absolută, după cum nu este absolută autonomia acțiunilor noastre automate. Autoreglarea acestora se efectuează sub supravegherea instanțelor superioare.

Putem afirma că toată educația și întregul învățămînt reprezintă un proces de formare simultană a unor sisteme cu circuit aproape închis, staționar, în formarea de stereotipe dinamice, o dată cu formarea unor sisteme de tip superior, în procesul de creație. *Creația se sprijină pe automatisme, iar automatismele derivă din formele creatoare.* Reflexele absolute derivă din cele condiționate, iar acestea din urmă se ancorează în cele dintîi.

Dezvoltarea unui caracter, a unei personalități, reprezintă o formare de automatisme din ce în ce mai numeroase, o dată cu creșterea posibilităților din ce în ce mai variate de formare de noi legături. Numai în lumina acestor considerații putem înțelege progresul moral, trecerea de la o morală heteronomă la una autonomă. Într-o morală autonomă se reflectă în cel mai înalt grad unirea dialectică între individ și societate, cînd acțiunile individuale devin *principiale,* efectuîndu-se în lumina marilor directive și principii de ordin social.

Cînd cercul devine „vicios" ? Atunci cînd se desprinde de sub îndrumarea și supravegherea instanțelor superioare, care veghează asupra intereselor generale ale organismului. Abia atunci el devine patologic (pe plan biologic) sau vicios (pe plan moral). Profilaxia medicală și morală au ca scop prevenirea unor asemenea cicluri anarhice, iar medicina terapeutică și măsurile penale în educația și viața civică urmăresc ruperea cercurilor vicioase și readucerea lor în raza de influență a instanțelor superioare.

În ceea ce privește ciclurile de interdependență, de tip *regresiv,* care ne duc spre domeniul morbidității, din punct de vedere medical și al viciilor din punct de vedere moral, toată atenția medicului, pe de o parte, și a educatorului, pe de altă parte, se îndreaptă spre *prevenirea* acestor procese, oprirea lor sau redresarea ciclului.

Amintim cîteva din metodele folosite în medicina terapeutică, inspirate de învățătura lui Pavlov.

În maladiile ulceroase sau în hipertensiune se creează tendința spre un cerc vicios între cortex, sau subcortex, și organele interne. Cortexul supraexcitat agravează — direct sau indirect, prin slăbirea controlului său și, implicit, prin eliberarea instanțelor subalterne — tulburările organice, iar procesele morbide evolutive din aceste organe agravează starea excitată a cortexului sau a subcortexului.

Metodele sovietice recomandă scoaterea din funcție a unuia din acești factori (periferic sau central). Punerea în repaus a activității corticale în somnoterapie are rolul scoaterii din spirala vicioasă a factorului central angajat în cercul vicios. Aceeași funcție o exercită și blocarea cu novocaină.

Dar modificările funcţionale ale cortexului hipersensibil se pot obţine nu numai prin punerea lui în repaus, ci şi prin activitatea sistemelor de asociaţii care pot readuce sistemul anarhic pe linia normală de funcţionare. Această acţiune corticală, datorită căreia se schimbă legăturile temporare existente, se poate numi, în termeni subiectivi, influenţă *psihică*. Folosirea acestor influenţe în medicină constituie ramura cunoscută a *psihoterapiei*. De fapt, psihoterapia trebuie să intre ca un *aspect* terapeutic în *întreaga* medicină terapeutică, fiindcă aproape orice tratament, implicînd o relaţie socială, verbală sau neverbală, conştientă, se adresează concomitent şi scoarţei.

Rolul psihoterapiei este arătat de către profesorul Lebedinski în studiul citat despre boala hipertonică. Este suficient să modificăm *semnificaţia* senzaţiilor interoceptive din conştiinţa bolnavului pentru ca modificarea efectuată să contribuie la ameliorarea stării pacientului.

Amintim şi de metoda şocurilor folosită în bolile interne şi în cele nervoase. Şocul provocat de insulină, cardiazol sau de curent electric, are ca efect ruperea cercului vicios în care se angajase organismul şi reintegrarea sistemului anarhic în sistemul normal de echilibru.

Prevenirea unor asemenea spirale regresive în educaţie se face prin evitarea, în munca elevului, a motivelor de descurajare. Educatorul trebuie să fie conştient de efectele aprecierilor lui, atît ale celor pozitive cît şi ale celor negative.

Importanţa aprecierii educatorului este cu atît mai mare, cu cît ea contribuie în mare măsură la formarea conştiinţei de sine a elevului, deci la formarea personalităţii.

Atenţie deosebită merită al treilea tip de interdependenţă, care ne explică procesul de dezvoltare în general şi ne deschide perspective cu privire la modul de intervenţie a omului în dezvoltarea individului şi a societăţii.

Dacă spirala regresivă exprimă alunecarea sau „prăbuşirea" persoanei, după legea „din insucces în insucces", spirala ascendentă urmează legii „din succes în succes". Explicaţia unui fenomen în mod exclusiv prin *influenţe*, exercitată din afară asupra acestuia, este şi ea prin definiţie *unilaterală* şi artificială, chiar atunci cînd se ţine seama de *toate* influenţele. Adevărata explicaţie materialist-dialectică o avem numai atunci cînd influenţele încetează de a mai fi factori ficşi şi de sine stătători, ci devin fiecare *unitate funcţională într-un sistem de forţe, iar sistemul la rîndul lui se integrează în alte sisteme şi cicluri dinamice mai cuprinzătoare sau superioare.*

Formarea personalităţii omului prin muncă ilustrează în cea mai mare măsură forma ascendentă de interdependenţă. Orice succes în muncă este o treaptă spre noi realizări, adică orice efect obţinut devine o cauză a altor efecte, superioare.

Sprijinindu-se pe filozofia materialist-dialectică, psihologii trebuie să tindă spre o descriere şi o explicare mai amplă, mai ştiinţifică, a mecanismelor ascensiunii umane, a ciclurilor şi etapelor comportamentului uman.

Catedra de Pedagogie-Psihologie

BIBLIOGRAFIE

1. Анохин, Проф. П. К. — Проблема центра и периферии в физиологии нервной деятельности. Проблемы теорет. и практ. медицины, VII, 1938, стр 26-39.
2. „ „ — Особенности афферентного аппарата условного рефлекса и их значение для психологии. Вопросы Психологии, 6, 1955, стр. 16–19
3. Асратян Е. А. — Принцип переключения в условнорефлекторной деятельности. Журн. высшей нервн. деят., I, 1951.
4. „ „ — К вопросу о физиология временной связи; Учение И. П. Павлова и философские вопросы психологии. Изд. Акад. Наук, Москва, 1952, стр. 144-171.
5. „ „ — Переключение в условнорефлекторной деятельности как особая форма её изменчивости. Вопросы Психологии, I, 1955, стр. 49-58.
6. Белов П. Т. — О первичности материи и вторичности сознания. О диалектическом материализме. 2-е изд. Гос. Изд. Пол. Лит, 1953, стр. 20–357.
7. Белтюков В. И. и Могендович М. Р. — Мышечная рецепция (проприоцепция) и внутренние органы, Успехи сов. биологии, 2, 1952.
8. Bergson H. — *L'évolution créatrice.* Paris, Alcan, 1932.
9. Cannon W. — *The Wisdon of the Body,* London, 1932.
10. Cornforth M. — *În apărarea filozofiei împotriva pozitivismului și pragmatismului,* Ed. de Stat, Buc. 1953.
11. Decugès H. — *Le vieillissement du monde vivant,* Paris. Plon et Masson, 1941.
12. Engels Fr. — *Anti-Dühring,* ed. III-a, Buc. 1955.
13. Haldane J. B. S. — *La philosophie marxiste et les sciences,* Ed. Soc. 1947 (Cap. „Biologie", p. 117-162).
14. Huxley J. — *Essais d'un biologiste,* Stock, Paris, 1946.
15. Калиниченко Л. А. — Мичуринское учение — основа научной биологии Изд. Мед. Наук, 1949.
16. Калошин Ф. И. Развитие как борьба противоположностей; о диалектическом материализме, 2-е изд. Гос. Изд. Полит. Лит. 1953, стр. 185-235.
17. Кедров В. — Закон „отрицания отрицания", Коммунист 13,1956 стр. 69-84.
18. Константинов Ф. К. — Исторический материализм, Москва, 1951.
19. Лебединский М. С. — Психические изменения и психотерапия при гипертонической болезни; Проблемы кортико-висцеральной-патологии, Изд. Акад. Мед. Наук, 1949, стр. 301-315.
20. Lefèbvre N. — *Logique formelle: Logique dialectique,* Ed. Soc. Paris, 1947.
21. Lenin V. I. — *Caiete filozofice,* Ed. de Stat, Buc. 1956.
22. „ „ — *Karl Marx,* Ed. P. M. R. 1948.
23. Молодцов В. С.— Марксистская диалектика о взаимосвязи и взаимообусловленности явлений в природе и обществе, О диалектическом материализме, 2-е изд. Гос. Изд. Пол. Лит. 1953, стр. 47–95.
24. Мороз К. В. — Развитие как переход количественных изменений в коренные, качественные изменения; О диалектическом материализме, 2-е изд. Гос. Изд. Пол. Лит., 1953, стр. 143-185.
25. Pavelcu V. — *„Liniile de perspectivă" și reflexele condiționate,* An. Șt. Univ. „Al. Cuza" din Iași, 1955 p. 189—203.
26. „ — *Psihologie și fiziologie,* Rev. de Psihologie, 3, 1956, p. 181—189.
27. Павлов И. П. — Рефлекс цели, Собр. соч. III, 1, 1951, стр. 340-344.
28. Ramp R. P. — Complacency, The foundation of human behavior New York, Macmillan, 1925.
29. Rignano E. — *Qu'est-ce que la vie ?* Alcan, Paris, 1926.
30. „ — *Problèmes de psychologie et de morale,* Alcan, Paris, 1928.
31. Трошин Д. М. — Диалектика развития в мичуринской биологии Госполитиздат, 1950.
32. Wallon N. — *Psychologie et technique,* Journal de Psychologie, 32, 1935, p. 165—182.

ФОРМЫ ВЗАИМООБУСЛОВЛЕННОСТИ В ОБЪЯСНЕНИИ ПОВЕДЕНИЯ

Краткое содержание

Автор различает следующие формы взаимообусловленности между причиной и следствием, между членами динамической системы поведения: форму циркулярную, более или менее устойчивую, автоматического саморегулирования органических или психических явлений (тип гомеостаза У. Кеннона), форму регрессивной спирали, где взаимосвязь сопровождается качественным падением уровня равновесия (органические и нервные болезни) и форму спирали прогрессивной, которую следует считать специфической чертой явлений развития, качественных скачков.

Кроме высоты качественного уровня, циклы поведения отличаются один от другого по размаху, ритму, скорости их протекания и по их интенсивности. Различные стороны психических процессов сливаются в понятие напряженности соответствующей динамической системы.

Углубление диалектического подхода к пониманию поведения помогает более сознательному применению различных мер в области воспитания и медицины (профилактической и терапевтической).

LES FORMES D'INTERDÉPENDANCE DES PHÉNOMÈNES DANS L'EXPLICATION DU COMPORTEMENT

Résumé

L'auteur distingue trois formes d'interdépendance entre les causes et les effets, entre les différents termes d'un système dynamique de conduite: la forme circulaire, relativement stationnaire, d'autorégulation automatique, organique on psychique (d'après le type d'homéostasis, de W. Cannon); la forme en spirale descendente où l'interdépendance stimule-réaction se déploie dans un processus de dégradation qualitative (les maladies organiques et nerveuses); et la forme en spirale ascendante, particulière aux phénomènes de développement, de progrès, d'élévation du niveau qualitatif.

Les cycles des conduites se distinguent entre eux non seulement par leur niveau, mais aussi par leur envergure, rythme, vitesse et intensité. La dynamique du déploiement d'un cycle varie toujours en fonction du degré de sa tension.

L'approfondissement de la conception dialectique permet une application plus consciente des mesures éducatives et médicales, prophilactiques ou thérapeutiques.

FACTORII MUNCII ÎN SEMINAR

DE

S. GĂINA

De o însemnătate hotărîtoare pentru atingerea obiectivelor multilaterale pe care le urmăreşte seminarul în cadrul învăţămîntului superior, pentru nivelul şi buna desfăşurare a şedinţelor de seminar, sînt calitatea şi activitatea *factorilor umani* ai muncii în seminar: *conducătorul* şi *studentul.* Socotind, în mod corespunzător, mai mult decît util studiul acestor factori, ne propunem să-i supunem în cele următoare unei analize atente şi îndeajuns de cuprinzătoare pentru a contribui la mai buna cunoaştere şi înfăptuire a activităţii seminariale. Fiindcă discursivitatea expunerii cere să ne ocupăm pe rînd de fiecare categorie, e necesar să subliniem din capul locului că nu e vorba să-i considerăm metafizic, ca factori operînd izolat şi independent, ci dialectic, ca factori ce activează corelativ, colaborează şi se influenţează întreolaltă, ceea ce va reieşi cu prisosinţă din cele ce urmează.

Fiinţa şi activitatea acestor factori — cu fenomenele care le caracterizează şi cu normele în perspectiva cărora ele se desfăşoară — nu sînt valori absolute, ci trebuie apreciate în funcţie de finalitatea instructivă şi educativă a acestei forme a învăţămîntului superior care este seminarul. Ţinînd seama de scopurile seminarului, apar în plină lumină însuşirile ce trebuie să şi le cultive şi sarcinile ce trebuie să le îndeplinească atît conducătorul cît şi studenţii care activează în cadrul unui seminar.

A. **Conducătorul de seminar**

I. *Pregătirea şi personalitatea conducătorului*

E nevoie, înainte de toate, să ne dăm seama de *calităţile* necesare unui bun conducător de seminar. Bineînţeles, acestea nu trebuie privite ca un dar înnăscut, astfel cum însuşirile sînt considerate în concepţia burgheză, ci trebuie preţuite ca rod al pregătirii, al experienţei, al muncii, al educaţiei şi autoeducaţiei, aşa cum ne învaţă marxism-leninismul.

Vom deosebi două feluri de calităţi: de *conţinut* (de *cultură*) şi de *funcţiune (însuşiri psihice* şi *morale).*

1. În ceea ce privește prima categorie, conducătorul de seminar trebuie să-și însușească, firește, o temeinică cultură *ideologico-politică*, întrucît el trebuie să aibă o conștiință socialistă, formată pe temeiul concepției marxist-leniniste despre lume — fundamentul și cadrul cunoașterii adevărate a realității și al conduitei juste în viață și societate — indispensabilă pentru principialitatea culturii sale științifice și, în consecință, pentru opera sa instructivă și educativă cu studenții în seminar. „Cunoașterea temeinică a științei marxist-leniniste — spune tov. Gh. Gheorghiu-Dej în memorabila sa cuvîntare, rostită la Congresul învățătorilor din R.P.R. — a adevărului științific despre natură, viață, societate, este necesară pentru aprofundarea oricărei ramuri a științei — fizica, chimia, matematica, fără să mai vorbim de istorie, limbă, literatură. Materialismul dialectic este călăuza sigură a omului de știință" — și a conducătorului de seminar, adăugăm noi, atît în tratarea justă a problemelor cît și în combaterea principială a cosmopolitismului, a idealismului, a tuturor concepțiilor reacționare, precum și, nu mai puțin, în educarea comunistă a studenților.

Apoi, evident — pentru motive ce nu au nevoie de argumentare — conducătorul de seminar trebuie să posede o solidă *cultură de specialitate*, după specificul catedrei respective — în cazul nostru, să fie bine orientat în domeniul pedagogiei sau al psihologiei, mai bine zis în domeniul pedagogiei *și* al psihologiei, avînd în vedere intima conexiune psihopedagogică atît pe planul teoretic științific cît și în cîmpul practic al acțiunii instructiv-educative din seminar. Pentru a fi un bun cultural autentic, cu intense valori instructive și educative, spre a putea fi folosit ca un prețios instrument de lucru al conducătorului de seminar, cultura sa de specialitate trebuie să fie vie și proaspătă, la curent cu noutățile din domeniul respectiv, fără înțepenire în formule scolastice și stereotipii de conținut și de gîndire. Într-adevăr, pentru a stimula și alimenta substanțial gîndirea creatoare a studenților, pentru a împiedica formarea deprinderii de însușire și reproducere mecanică a cunoștințelor, pentru a nu transforma activitatea productivă a seminarului într-o operație de simplă inventariere a temelor tratate la curs, conducătorul de seminar trebuie să aibă în posesiune fermă și la dispoziție promptă o cultură de specialitate bogată, temeinică și suplă, care să-i permită tratarea justă, vie și interesantă a problemelor, instruirea și educarea studenților în perspectivă creatoare. O astfel de pregătire în domeniul specialității sale este un factor hotărîtor pentru prestigiul și eficiența conducătorului de seminar.

Precum spune tov. Gh. Gheorghiu-Dej, „aceste cunoștințe trebuie să aibă la bază o cultură generală și nu orice cultură, ci o cultură cu adevărat progresistă" (*ibidem*). *Cultura generală* este necesară conducătorului din mai multe considerațiuni: în vederea adaptării la specificul facultăților la care face seminarii — pentru înfăptuirea variatelor corelații ce pot și trebuie făcute din domeniul psiho-pedagogic sau al oricărui alt domeniu înspre celelalte domenii științifice, înspre tărîmul bogat al vieții și al culturii — ca fundal al culturii de specialitate, care în felul acesta își sporește perspectivele și înțelesurile — pentru ori-

zontul şi plenitudinea omului de cultură, cum trebuie să fie oricine are misiunea de a învăţa şi a educa tineretul universitar.

În sfîrşit, conducătorul de seminar trebuie să fie bine orientat în *problematica actualităţii*, spre a putea stabili legătura cu practica, spre a putea face actualizări juste şi interesante, spre a putea trata probleme într-un cadru concret, în valoarea lor de actualitate.

2. Trecînd la categoria calităţilor psihice şi morale ale conducătorului de seminar, e suficient să menţionăm, numai, necesitatea unor însuşiri generale de *inteligenţă* (mobilitate, perspicacitate, supleţe, pentru a sezisa problemele ce se pun, pentru a conduce discuţiile pe linia soluţionării juste şi rapide), de *afectivitate* (capacitate emoţională, ferită de apatie, pentru a participa cu interes la viaţa seminarului şi a grupei, pentru a putea influenţa pe studenţi) şi de *voinţă* (nici abulie, care l-ar lăsa dezarmat în faţa obligaţiilor activiste de conducător — nici impulsivitate, care i-ar crea dificultăţi serioase în conducerea chibzuită a discuţiilor, în conduita sa în relaţiile pedagogice cu studenţii — ci structura dinamică a actului voluntar în totalitatea factorilor şi fazelor sale constitutive, cuprinse de către Kairov în următoarea formulare substanţială şi deosebit de instructivă, în care reîntîlnim schema clasicei definiri leniniste a procesului dialectic al cunoaşterii „... de la înţelegerea clară a scopului la hotărîrea motivată şi de aici la îndeplinirea perseverentă şi îndîrjită — aceasta este calea acţiunii voluntare") [1]).

Pe baza acestor însuşiri generale, ne interesează în mod deosebit, în fizionomia psihică şi morală a conducătorului de seminar, unele trăsături caracteristice educatorului şi necesare pentru buna realizare a activităţii sale instructiv-educative în seminar. Astfel, sub raport afectiv, el trebuie să fie însufleţit de dragoste pentru tineret — şi nu e vorba de o afecţiune pur sau prevalent biologică (aşa cum este d. p., în cea mai mare parte, ataşamentul părinţilor pentru progenitură), nici pur şi simplu psihică, ci ea trebuie să se impregneze de valori morale şi anume să devină *dragoste pedagogică*, a cărei esenţă să se manifeste activ în străduinţa de a contribui efectiv la formarea şi desăvîrşirea studenţilor, de a-i ajuta la lămurirea problemelor, de a le dezvolta puterile intelectuale şi morale, de a promova educaţia lor comunistă în cadrul activităţii seminariale.

La fel de evidentă este cerinţa ca în structura psihică şi morală a conducătorului de seminar să fie dezvoltate însuşirile morale ale caracterului comunist—patriotismul, dragostea de muncă, disciplina conştientă, stăruinţa, răbdarea, stăpînirea de sine, hărnicia şi conştiinciozitatea în pregătirea pentru seminar, dreptate în aprecierea studenţilor şi repartizarea sarcinilor, exigenţă faţă de sine însuşi ş. a. — însuşiri de care conducătorul are nevoie pentru îndeplinirea activităţii sale instructiv-educative în această calitate, cît şi pentru a fi prin însăşi personalitatea sa un îndemn şi un exemplu pentru studenţi.

Trebuie, apoi, subliniate o seamă de aptitudini a căror sinteză constituie ceea ce numim *măiestrie pedagogică*, pe care orice bun conducător

1) I. A. Kairov, *Pedagogia*, p. 366 (tr. rom., ed. II, 1950).

de seminar e dator să şi-o cultive. Intră aici o serie de însuşiri şi aptitudini de mare importanţă, precum sînt: tact pedagogic, înţelegîndu-se prin aceasta capacitatea de a rezolva just şi prompt problemele practic educative ce se ivesc în diferitele situaţii pedagogice din cadrul activităţii seminariale; spirit de observaţie şi înţelegere psihologică, indispensabile pentru oricine se află în relaţii pedagogice cu oamenii în genere şi îndeosebi cu copiii şi cu tineretul; anumite aptitudini pedagogic-didactice — capacitatea de a împărtăşi studenţilor cunoştinţe şi probleme, expunere clară şi expresivă (prin cuvînt, mimică, gest), capacitatea de a stăpîni şi conduce discuţiile, aptitudinea de a trezi interes şi de a convinge, capacitatea de a organiza şi îndruma colectivul (grupa de studenţi).
În sfîrşit, se cuvine subliniat că un bun conducător de seminar trebuie să dobîndească şi să-şi menţină o atitudine justă faţă de cei doi poli între care se situează, la niveluri diferite de valoare, varietatea modurilor de desfăşurare a muncii pedagogice — rutina şi creaţia. El trebuie să combată în sine tendinţa spre şablon, inerţie, rutină — să năzuiască spre înnoire şi creaţie, spre o formă vie şi mlădioasă a fiinţei sale, spre un stil tînăr şi creator al activităţii sale — căci viaţa dăruieşte viaţă.

II. *Sarcini şi preocupări în conducerea seminarului*

Acest complex de însuşiri, pe care l-am indicat în cele premergătoare, în măsură largă se dezvoltă pe linia desăvîrşirii în chiar cuprinsul activităţii seminariale şi, în orice caz, trebuie să-şi manifeste existenţa şi valoarea în activitatea concretă din seminar. În perspectiva aceasta se impun pentru conducător unele sarcini şi preocupări în legătură strînsă cu buna desfăşurare a seminarului.

1. Oricare ar fi finalitatea unui seminar şi oricărui tip i-ar aparţine acesta, activitatea ce o dezvoltă în cadrul şedinţelor conducătorul împreună cu studenţii are la bază un material de cunoştinţe şi îndeosebi tipul fundamental al seminariilor de pedagogie şi psihologie de la facultăţile care pregătesc cadre didactice pentru învăţămîntul elementar şi mediu (tip corespunzător obligaţiilor didactice ale catedrei de pedagogie şi psihologie de la Universitatea noastră) este seminarul în care se prelucrează materialul ce formează obiectul cursurilor respective. De aceea, precum ne arată experienţa şi reflexiunea, pentru a putea promova în conştiinţa studenţilor, prin participarea lor activă, în şedinţele de seminar, precizarea, înţelegerea, completarea, adîncirea şi sistematizarea datelor şi problemelor înfăţişate la curs, e nevoie ca cel care conduce seminarul să cunoască el însuşi în mod temeinic tematica seminarului. În consecinţă, pe baza muncii permanente de ridicare a nivelului ştiinţific şi în vederea unei posedări şi tratări temeinice a problematicii seminarului, e nevoie de o *pregătire specială* a conducătorului pentru fiecare şedinţă de seminar, atît sub raport ştiinţific, cît şi sub cel pedagogic. Această operaţie trebuie să cuprindă îndeosebi selectarea, aprofundarea şi coordonarea temelor şi problemelor, concretizarea lor prin exemple bine alese, semnificative, şi să se exprime în mod corespunzător în alcătuirea unui plan de lucru pentru fiecare şedinţă în parte.

E vădit din acest punct de vedere — la care se vor adăuga, în continuare, altele — avantajul „uniunii personale“ între titularul cursului şi conducătorul seminarului respectiv, ambele funcţiuni fiind întrunite în aceeaşi persoană. Cum însă în majoritatea covîrşitoare a cazurilor, prin însăşi organizarea învăţămîntului superior, aceste funcţiuni apar disjuncte, profesorul, conferenţiarul sau lectorul făcînd cursul, iar asistentul conducînd seminarul aferent — se impune pregătirea serioasă a asistentului în vederea familiarizării lui depline cu tematica seminarului, în conţinutul ei logic, ideologic şi pedagogic, în structură sistematică şi în suficientă profunzime de înţelegere. Pe baza pregătirii sale ştiinţifice anterioare, asistentul conducător de seminar poate dobîndi acea stăpînire a problemelor prin: prezenţă interior activă la prelegeri şi studierea lor ulterioară; discuţii cu profesorul, conferenţiarul sau lectorul care ţine cursul; preseminariere, în care, împreună cu acesta, să se stabilească conţinutul, amploarea şi nivelul problematicii pentru şedinţa de seminar; consultarea temeinică a bibliografiei respective; angajarea asistentului la alcătuirea cursului, prin participare la discutarea prealabilă a prelegerilor, prin contribuţia sa la întocmirea materialului bibliografic, cît şi prin însărcinarea de a studia în mod special anumite probleme din materia cursului, de a le elabora spre a fi integrate în curs sau şi de a pregăti o prelegere.

2. Pe lîngă sarcinile cu privire la *pregătirea* pentru seminar, reclamă toată atenţia şi străduinţa conducătorului unele cerinţe referitoare la preocupările şi conduita sa în *desfăşurarea activităţii din seminar*.

Înainte de toate, conducătorul de seminar trebuie să fie pe deplin convins că *studenţii nu sînt elevi* şi să tragă toate consecinţele din acest adevăr, pe cît de banal în aparenţă, pe atît de fundamental în fond pentru structura şi nivelul seminarului. În primul rînd, şedinţa de seminar nu trebuie să o conceapă ca o simplă reeditare, pe alt plan, a orei de curs. Desigur, printre rosturile seminarului se află şi acela de control, de verificare a măsurii şi felului în care studenţii şi-au însuşit materia predată la curs. De aici însă nu urmează că şedinţa de seminar trebuie să aibă — mai bine zis, că e permis să aibă — aspectul unei „lecţii de verificare de cunoştinţe“, în stilul învăţămîntului mediu, aşa cum s-a întîmplat de pildă cu şedinţa de seminar cu tema *Reprezentările, memoria şi imaginaţia,* condusă de tov. S., care prin conţinutul strict recapitulativ al muncii, prin felul întrebărilor (simptomatice: „cine ştie ?“ — „s-a înţeles ?“ — „poţi să repeţi ?“), prin ton (de examinator sever), prin privire (scrutătoare) a transformat seminarul în examen. Activitatea din seminar nu trebuie să consiste în simpla repetare a conţinutului expus la curs (cu atît mai puţin o reeditare mecanică), iar conducătorul nu trebuie să procedeze catehetic, ci întreaga muncă a conducătorului împreună cu studenţii trebuie să fie înfăptuită în spirit *euristic*, să aibă un caracter interesant de explorare, de investigaţie, chiar dacă tărîmul nu este nou, de vreme ce l-a dezvăluit prelegerea anterioară.

Chiar în reîmprospătarea materialului ca atare, predat la curs, conducătorul trebuie să urmărească ceea ce am putea numi dimensiunea de adîncime şi anume în două sensuri : sub raport *intelectual*, conducătorul nu trebuie să se mulţumească cu răspunsurile ca atare ale studenţilor,

chiar dacă, în formularea lor materială, ele apar corecte şi satisfăcătoare, ci trebuie să sondeze în jur şi în profunzime, spre a se convinge că nu e vorba de o cunoaştere superficială, de o repetare mecanică, spre a cerceta şi a promova temeinicia cunoştinţelor şi gradul înţelegerii ; sub aspect aşa-zicînd *moral*, conducătorul trebuie să se încredinţeze şi să fie preocupat de cerinţa ca ideile şi teoriile juste să nu fie luate pur şi simplu la cunoştinţă de către studenţi, ci să devină convingeri şi concepţii, să angajeze deplina lor adeziune morală.

În această direcţie de aprofundare trebuie să se îndeplinească în seminar întreaga muncă de prelucrare a materialului expus în prelegerile cursului. Această prelucrare se cuvine să aibă un caracter creator, o linie de perspectivă euristică — în spiritul caracterului esenţial al învăţămîntului superior. După cum arată N. I. Kobozev, ar însemna că instituţiile de învăţămînt superior „să meargă pe un drum şcolăresc şi să considere studenţii drept elevi care trebuie conduşi în mod organizat şi fără riscuri pe făgaşul programelor necesare şi numai atît", dacă am continua să aplicăm sistemul din şcoala medie, unde se preda o ştiinţă „cristalizată", adică un sistem fix de fapte, noţiuni şi legi principale, „într-un cuvînt, ştiinţa problemelor prelucrate, rezolvate" [2]). Or, atît la curs, dar mai ales la seminar, trebuie să fie activ spiritul ştiinţific şi anume ca spirit de cercetare a problemelor, de căutare de probleme, de atitudine critică faţă de probleme, precum şi în tratarea lor. În seminar, oricare ar fi tipul de seminar, deci şi într-un seminar de prelucrare, conducătorul trebuie să călăuzească pe studenţi pe drumul uceniciei ştiinţifice, al atitudinii ştiinţifice, al muncii ştiinţifice. Pe baza cunoştinţelor primite la curs şi a folosirii independente a materialului bibliografic recomandat, studenţii trebuie îndemnaţi şi ajutaţi să aibă în seminar o conduită critică şi creatoare în prelucrarea problemelor. Prin realizarea unei astfel de prelucrări, o dată cu adevărata înţelegere a conţinutului şi împreună cu cultivarea unui veritabil spirit ştiinţific, conducătorul contribuie în mod efectiv la atingerea unui ţel esenţial al seminarului : dezvoltarea forţelor creatoare ale studentului, promovarea gîndirii lui independente, formarea lui ca factor activ şi conştient al construcţiei socialiste.

Avînd în vedere aceste ţeluri, precum şi considerentul că, în genere, conform planului de învăţămînt, numărul orelor rezervate seminarului reprezintă în mod obişnuit numai jumătate din numărul orelor afectate cursului respectiv, conducătorul trebuie să opereze asupra materialului ce urmează să fie prelucrat în şedinţa de seminar o *selecţie* cantitativă şi calitativă, alegînd problemele centrale, fundamentale şi lăsînd la o parte chestiunile mai mărunte, reliefînd aspectul sintetic şi neglijînd amănuntele nesemnificative. Aceasta nu înseamnă însă că e recomandabil să ne menţinem pe planul teoriei abstracte şi generale, fără concretizări şi exemple, care (îndeosebi în seminar) sînt nu numai utile, ci indispensabile, dar,

2) N. I. Kobozev, *Despre îndrumarea studiului individual* — în Caiete de traduceri pentru catedrele universitare. Studii de pedagogie-psihologie IV, 1951, Ed. C. I. S. Acad. R.P.R. şi Instit. Rom.-Sov., p. 83—84.

desigur, trebuie bine alese şi proporţionate. Apoi, materialul astfel selectat trebuie organizat prin *ierarhizarea* problemelor, conţinutul fiind structurat după criteriul justei proporţionări între principal şi secundar, fundamental şi suplimentar, esenţial şi accesoriu. În sfîrşit, organizarea materialului trebuie încoronată prin ordonarea lui într-o structură *sistematică*, bine închegată în articulaţiile ei şi în succesiunea lor logică.

Pentru îndeplinirea acestei cerinţe e nevoie, precum indicam mai sus, ca cel ce conduce seminarul — chiar dacă este aceeaşi persoană care a ţinut prelegerea cu tema respectivă, cu atît mai mult atunci cînd e vorba de asistent — să se pregătească temeinic şi conştiincios pentru şedinţă, finalizîndu-şi pregătirea într-un plan concret după care să se desfăşoare prelucrarea temei prin discuţii. În realizarea planului, conducătorul trebuie să evite rigiditatea şi să se mlădieze în amplitudinea unei relative elasticităţi, ţinînd seama de anumite condiţii speciale (d.p. nepregătirea studenţilor pentru acea şedinţă) şi adaptîndu-şi conduita la situaţiile create. Cramponarea cu orice preţ de structura detaliată a planului iniţial în astfel de situaţii noi împiedică desfăşurarea unei munci reale şi rodnice — cum a constatat-o tov. T. în şedinţa rezervată temei *Educaţia estetică*. Dar nu este realmente productivă nici şedinţa în care conducătorul se lasă deviat pînă la destrămarea planului — cum s-a întîmplat pe alocuri tov. M. cu tema *Bazele didacticii şi principiile învăţămîntului*, pe cînd în altă şedinţă, avînd ca subiect *Activităţile educative în afară de clasă şi extraşcolare*, tov. M. a dovedit o apreciabilă îndemînare pedagogică de a urma, cu ocoluri bine chibzuite, linia logică a planului. În nici un caz, oricare ar fi condiţiile şi situaţiile, conducătorul nu trebuie să determine sau să admită ca dezbaterea temei să coboare şi să se dezlîneze într-atîta, încît să se asemene cu o plimbare empirică prin domeniul problemei.

Cel ce dirijează seminarul trebuie să exercite o conducere fermă, care să asigure lămurirea şi adîncirea problemelor, să se exprime în întrebări şi formulări clare, concise, pregnante, fără diluare, dispersare şi oscilare nesigură, să se menţină la nivelul stilului mintal universitar, fără vulgarizări şi alte alunecări de gîndire şi vorbire înspre limbajul treburilor curente din viaţa de toate zilele (de ex. „pragmatismul e teoria că omul să se descurce personal cît mai bine în viaţă — aşa ca ţie să-ţi fie bine"; sau „principiile învăţămîntului sînt aşa *nişte*..." — aspecte negative întîlnite în amintita şedinţă (cu tema: *Bazele didacticii şi principiile învăţămîntului*), condusă de tov. M.

Printre condiţiile şi însuşirile unei reuşite şedinţe de seminar se află, cu un coeficient imens, dinamismul, animaţia — în acelaşi timp simptom şi factor al unei activităţi mintale intense şi al unei participări multilaterale, cum se şi cuvine să fie într-o formă de muncă bazată pe discuţii, pe colaborare dialectică, aşa cum este activitatea în seminar. În realizarea acestui caracter esenţial al seminarului este evident rolul animator şi convingător al conducătorului — iar pentru a putea exercita această influenţă, e de la sine înţeles că însuşi conducătorul, în primul rînd, trebuie să aibă o conduită plină de viaţă, însufleţită, dinamică, să fie şi să apară el însuşi, în chip vădit, pe deplin convins de adevărul

afirmaţiilor sale, pătruns de însemnătatea teoretică şi practică a problemelor prelucrate, participînd cu o deplină adeziune la ideologia marxist-leninistă, care trebuie să structureze munca seminarială în conţinutul şi spiritul ei. Antrenat de rolul său animator şi diriguitor, conducătorul trebuie să se ferească de a „cotropi" şi strîmtora pe studenţi printr-o participare prea masivă din partea sa — intervenind, d.p. chiar atunci cînd studentul îşi dezvoltă răspunsul în chip pe deplin mulţumitor — şi îndeosebi trebuie să evite de a transforma contribuţia sa la dezbateri şi concluzii, în prelegere, tentaţie căreia unii conducători de seminar nu-i rezistă îndeajuns (cum se mai întîmplă d.p. tov. B.) — oricît o astfel de expunere masivă li s-ar părea utilă, poate chiar inevitabilă în caz de totală nepregătire a studenţilor pentru şedinţa respectivă.

De asemenea, conducătorul trebuie să asigure desfăşurării activităţii seminariale din fiecare şedinţă un *ritm* potrivit, adecvat dificultăţii problemei, capacităţii studenţilor, dispoziţiei lor de muncă, pregătirii lor etc. Dacă un ritm prea lent adoarme interesul, slăbeşte atenţia, frînează participarea — un ritm forţat, impus de elanul, temperamentul sau nerăbdarea conducătorului, poate deveni şi el un factor inhibitiv, întrucît studenţii nu-i pot face faţă, se împotmolesc în neputinţă şi se retrag în pasivitate.

În sfîrşit, se cuvine amintit că în dinamizarea şi dirijarea seminarului, conducătorul trebuie să lepede în prag orice indispoziţie şi orice preocupări străine, să fie cu toată inima în mijlocul grupei, să aibă o atitudine plină de bunăvoinţă (fără distanţare, ce îndepărtează, şi fără familiaritate, ce apropie în chip nepotrivit), să manifeste şi să realizeze efectiv în conştiinţa şi în conduita sa acea bună dispoziţie, acea *senină-tate* care caracterizează pe orice educator autentic, creează atmosfera sufletească şi morală favorabilă influenţei educative a conducătorului, promovează spornic participarea fiecăruia şi colaborarea tuturora în munca comună a activităţii seminarului.

3. În toate consideraţiile premergătoare este cuprinsă, implicit sau explicit, cerinţa de a îmbina munca *instructivă* cu munca *educativă*. Pe lîngă şi în legătură cu prelucrarea materialului ştiinţific în vederea înţelegerii temeinice şi a însuşirii trainice — condncătorul de seminar trebuie să fie călăuzit de esenţiale preocupări educative pe linia influenţării juste a întregii fiinţe şi conduite a studenţilor. Funcţiunea educativă a rolului său trebuie să răsară din chiar miezul celei instructive. Într-adevăr, e limpede că prelucrarea problemelor şi însuşirea cunoştinţelor trebuie să fie un prilej de a promova dezvoltarea funcţiunilor de cunoaştere ale studenţilor, îndeosebi de a le dezvolta gîndirea, în toată complexitatea structurii ei, şi anume de a o cultiva în sensul unei activităţi mintale juste, obiective şi creatoare — ceea ce înseamnă că prin instrucţie conducătorul are posibilitatea şi îndatorirea să contribuie la educaţia intelectuală a studenţilor.

Apoi, eficienţa educativă răsare în mod fundamental din chiar caracterul ştiinţific şi ideologic al conţinutului temelor tratate, întrucît prin formarea unui sistem de cunoştinţe obiective, riguros ştiinţifice şi just orientate din punct de vedere ideologic, conducătorul de seminar contri-

buie la promovarea cunoaşterii adevărate a fenomenelor şi legilor de existenţă şi dezvoltare a naturii şi societăţii, precum şi, în acelaşi timp, la dezvoltarea şi consolidarea concepţiei marxist-leniniste despre lume în conştiinţa tineretului universitar. Călăuzitoare trebuie să fie învăţătura lui Lenin despre importanţa hotărîtoare a direcţiei ideologice şi politice a învăţămîntului, învăţătura despre partinitatea comunistă a cunoştinţelor strict ştiinţifice. Pe baza aceasta, conducătorul trebuie să urmărească în mod principial ca materialul cognitiv să se adîncească în fiinţa studenţilor, cunoştinţele să devină convingeri, să le creeze idealuri şi năzuinţi ce-i încălzesc, le dinamizează voinţa, le determină conduita.

Pe linia aceasta a educaţiei comuniste în cadrul activităţii de seminar, conducătorul poate şi trebuie să cultive la studenţi anumite însuşiri de voinţă şi caracter, specifice omului de tip nou, precum: dragoste de patrie pe linia patriotismului socialist şi a internaţionalismului proletar, atitudine socialistă faţă de muncă, disciplină conştientă şi celelalte calităţi preţioase ale caracterului comunist. Acţiunea educativă să nu rămînă pe planul pur verbal şi al generalităţii, ci să se desfăşoare în cadrul concret al activităţii seminariale, care *cere* şi de aceea *cultivă* aceste însuşiri, vădite în hărnicie, în stăruinţa efortului, împlinirea datoriei, temeinicia pregătirii, colaborarea tovărăşească a studenţilor, străduinţa tuturora pentru ridicarea randamentului colectivului de grupă ş.a.m.d.

Fără a recurge la ameninţări sau predici morale, folosind în schimb cu tact şi chibzuinţă în activitatea curentă a seminarului mijloace variate ce-i stau la îndemînă — sfaturi concrete şi ajutor [3]), exigenţă şi control, trezirea emulaţiei şi colaborării, formarea unui spirit critic şi autocritic sănătos — conducătorul de seminar poate contribui în mod efectiv la cultivarea calităţilor morale comuniste ale studenţilor, la întărirea şi transformarea lor în însuşiri stabile, adică în trăsături de *caracter*, izvorul şi garanţia unei conduite comuniste constante în muncă şi viaţă.

III. *Legătura între conducător şi studenţi*

În perspectiva aceasta, *legătura între conducătorul de seminar şi studenţi* este de cea mai mare importanţă pentru desfăşurarea activităţii seminariale în cît mai bune condiţiuni instructive şi educative.

Înainte de toate, conducătorul de seminar trebuie să cunoască bine studenţii din grupa cu care lucrează în seminar, atît ca nivel general, cît şi în particularităţile lor individuale în ceea ce priveşte fondul de cunoştinţe, interesele lor ştiinţifice, capacitatea lor funcţională. În primul rînd, cunoaşterea studenţilor îi permite să ridice la înălţimea unui efort productiv exigenţa faţă de studenţi, să determine nivelul şi complexitatea tratării temelor în seminar, să conducă travaliul mintal ce-l desfăşoară studenţii în prelucrarea activă şi conştientă a problemelor. Necesitatea acestei norme iese în plină evidenţă prin probă negativă, în cazurile

3) Cităm, ca exemplu, procedeul tov. S., care în seminarul cu tema *Memoria*, cînd s-a vorbit despre condiţiile unei bune memorări, a cerut studenţilor să arate cum memorează, cum învaţă, dîndu-le cu acest prilej sfaturi practice cum să aplice legile memorării în activitatea lor de învăţare.

cînd, precum ne arată experiența, unii profesori care conduc incidental o ședință de seminar în locul conducătorului obișnuit (asistentul), fără a cunoaște grupa ca întreg și componenții ei ca individualități, nu reușesc să creeze condiții rodnice de muncă și, în măsură largă, ratează finalitatea ședinței respective, fiindcă n-au putut stabili un acord între conținutul muncii (cu nivelul și calitatea ei) și posibilitățile studenților — ceea ce, în formă mai atenuată, poate să afecteze în mod cronic și activitatea conducătorului - asistent.

Cerința cunoașterii studenților depășește necesitățile strict instructive ale muncii în seminar. Precum am subliniat mai înainte, conducătorul de seminar nu se poate mărgini să comunice cunoștințe, să organizeze cunoștințele studenților, să le înzestreze mintea cu un anumit conținut științific, verificat și sistematizat, ci trebuie să contribuie la dezvoltarea facultăților intelectuale, a capacității lor creatoare, să-și extindă influența asupra sentimentelor și voinței studenților, să cuprindă conștiința lor morală — cu alte cuvinte, să intervină pozitiv în procesul de formare a întregii lor personalități. Or, în scopul acesta, cu atît mai mult, conducătorul de seminar trebuie să cunoască îndeajuns de profund pe fiecare din studenții grupei, cu problemele și frămîntările sale, cu împrejurările concrete ale vieții lui, cu liniile retrospective și prospective ale dezvoltării lui psihice și spirituale. E necesar să fie informat cu privire la disciplina studenților săi, frecventarea cursurilor și seminariilor, luarea notelor și modul conspectării bibliografiei, pregătirea pentru seminar și, în genere, desfășurarea muncii individuale, participarea la cercurile științifice ș.a.m.d. — să afle cauzele care frînează mai buna lor reușită sau determină rămînerea în urmă la studii.

În acest scop sînt binevenite convorbiri libere între profesor și studenți, între conducătorul de seminar și studenții săi, cu un caracter mai intim decît îl au relațiile de la curs și seminar, legătura cu conducătorii celorlalte seminarii ale aceleiași grupe, contactul cu organizația U. T. M. ș. a. Pilduitoare este activitatea asistentului sovietic I. A. Abovian, care a studiat temeinic particularitățile fiecărui student, a organizat adeseori discuții în grupă, a luat parte la adunările generale, i-a vizitat de multe ori pe studenți la cămin, a stat de vorbă cu profesorii care țin cursuri pentru această grupă ș. a. [4]). Îndeosebi pot fi extrem de fecunde în direcția apropierii și înțelegerii reciproce, consultațiile, care au un accent mai personal, atît prin caracterul lor specific, cît și prin problemele discutate, care sînt puse și lămurite în cîmpul de interes al frămîntărilor și trebuințelor speciale ale studentului respectiv. Aici se pot stabili legături mai strînse, mai personale între conducătorul de seminar și studenți—și peste tot, aceste legături cordiale (în același timp scop, mijloc și efect al cunoașterii studenților) îmbunătățesc neasemuit de mult condițiile de colaborare între conducător și studenți și, în genere, condițiile psihologice ale unei rodnice munci a studenților pentru seminar și în seminar.

4) G. A. Ivanovici: *Îndrumarea didactică și munca educativă în rîndurile studenților.* Vestnik Vîsșei Școlî, nr. 9, 1949, în Caiete de trad.—Studii de ped.-psih., IV, 1951 p. 69.

B. Studentul

Am accentuat de la început că factorii umani angajaţi în activitatea seminarului—conducătorul şi studenţii—trebuie consideraţi ca factori corelativi, ei determinîndu-se reciproc şi trebuind deci să fie studiaţi în aceste raporturi de reciprocitate. În expunerile premergătoare, ocupîndu-ne de conducătorul de seminar—mai bine zis, orientîndu-ne atenţia *îndeosebi* asupra acestui termen al relaţiei pedagogice din cuprinsul seminarului — am avut în vedere în mod permanent, explicit sau implicit, şi celălalt factor. Îndreptîndu-ne acum focarul atenţiei înspre acesta şi întemeindu-ne pe cele expuse pînă acum, urmează să aducem completările necesare cu privire la *studenţi* ca factori ai activităţii seminariale.

În frunte, se cuvine să subliniem din nou adevărul—obiectiv, subiectiv şi normativ—că *studentul nu este elev*. Natura şi valoarea ştiinţifică şi pegagogică a seminarului depind de recunoaşterea şi valorificarea acestui adevăr de bază, care reflectă nivelul şi complexitatea psihică şi morală atinsă în această fază a tinereţii în care se află studentul.

Desigur, tineretul nostru universitar nu s-a ridicat încă peste tot şi în măsură deplină pînă la înălţimea sensului spiritual, indicat etimologic în calitatea de *student*, adică de tînăr care năzuieşte şi se trăduieşte pe căile ştiinţei şi ale desăvîrşirii. Viaţa noastră universitară ne oferă încă destule, prea numeroase exemple de deficienţe morale la studenţi (d. p. lipsuri grave în ceea ce priveşte disciplina conştientă, rîvna la învăţătură, şi, în genere, atitudinea socialistă faţă de muncă ş. a.), cît şi de nivel scăzut în conduita intelectuală, vădite în răspunsuri de tot nesatisfăcătoare, pe care ni-l oferă experienţa seminariilor şi examenelor. Dar astfel de manifestări, cu toate că ne-ar putea tenta să ştergem anumite hotare între vîrste şi între trepte de învăţămînt, nu ne dau dreptul să-i considerăm pe studenţii respectivi ca rămaşi în faza şcolii medii, şi, cu atît mai puţin, să generalizăm semnificaţia acestor cazuri, extinzînd-o asupra întregii studenţimi. *Studentul este student*—această recunoaştere, de aparenţă formal tautologică, ne obligă să raportăm învăţămîntul superior, cu toate activităţile sale, inclusiv seminariile, la nivelul şi structura tînărului trecut de pragul superior al şcolii medii şi al adolescenţei.

În senul aceluiaşi criteriu psihologic, justa organizare a seminarului sub raportul naturii şi nivelului activităţii, cere să se facă o reală diferenţiere între studenţii din primii ani (I, II) şi cei din ultimii ani (III-V), avînd în vedere progresul tinerilor în ceea ce priveşte dezvoltarea mintală, capacitatea, experienţa ştiinţifică şi de muncă în cursul studiilor universitare.

I. *Colectivul de studenţi*

Ocupîndu-ne de factorul „student“, nu trebuie să pierdem din vedere un fapt de importanţă fundamentală: realmente, în seminar nu avem a face cu cutare sau cutare student şi nici cu mai mulţi studenţi pur şi simplu, ci cu *grupa de studenţi*, cu un *colectiv de studenţi*. Cu cît membrii seminarului formează o grupă mai închegată, un adevărat colectiv,

cu atît sporeşte randamentul seminarului ca întreg şi, în consecinţă, al fiecărui membru în parte. Seminarul este şi trebuie să devină tot mai mult în acelaşi timp un promotor şi un beneficiar al colectivismului, al educaţiei colectiviste.

1. Precum ştim, educaţia în, prin şi pentru colectiv constituie totodată un principiu, un mijloc şi o componenţă a educaţiei morale comuniste. Ea corespunde pe deplin formei de viaţă socialistă, bazată pe proprietate comună, pe interese şi sarcini comune, pe solidaritate şi tovărăşie în muncă şi viaţă. În colectiv se formează capacitatea şi trebuinţa şcolarilor şi studenţilor de a trăi şi munci în colectiv şi pentru colectiv. În colectiv, forma de viaţă în care apar relaţiile, sentimentele şi activităţile socialiste, se formeză tipul de om specific orînduirii socialiste—tovarăşul încadrat în colectiv. Pe linia acestei finalităţi esenţiale a educaţiei comuniste, colectivul este un puternic şi nesecat izvor de influenţe şi efecte formative, posedă un mănunchi de eminente virtuţi şi virtualităţi educative ce pot şi trebuie să fie actualizate printr-o justă organizare a colectivului, cu tot ceea ce ţine de structura şi activitatea sa.

Însemnătatea colectivismului pentru seminar iese în plină evidenţă chiar numai din caracterizarea de tot generală a colectivului ca o grupă unitară, o comunitate organizată, formată din tovarăşi cu sarcini comune, conştienţi de comunitatea îndatoririlor şi gata de a munci din toate puterile pentru îndeplinirea lor, pentru cauza comună. În colectiv studentul află condiţiile cele mai bune pentru dezvoltarea şi manifestarea diferitelor însuşiri şi aptitudini ale personalităţii sale—primeşte îndemnul şi ţelurile activităţii—îşi însuşeşte deprinderea de a-şi organiza just viaţa şi munca, de a lucra regulat şi sistematic. În colectiv conştiinţa morală a fiecărui student devine mai limpede, mai adîncă şi mai imperativă, sentimentele sale sînt mai puternice, acţiunile sale devin mai chibzuite, mai consecvente şi mai pline de răspundere, întărită prin conştiinţa că nu răspunde numai pentru sine, ci şi pentru întregul colectiv. În sînul colectivului, studentul îşi manifestă mult mai greu pornirile egoiste, tendinţa de a se sustrage de la îndeplinirea obligaţiilor—şi acele porniri nu numai se *manifestă* mai greu în conduita studentului, ci chiar *apar* mai greu în conştiinţa lui, nu se pot dezvolta şi cu timpul sînt înăbuşite în cuprinsul vieţii şi muncii colective. În genere, colectivul exercită o influenţă inhibitivă în ceea ce priveşte conduita neconformă şi o influenţă pozitivă pentru formarea unei conduite juste—iar din cele expuse pînă acum ne-am dat seama cum trebuie să fie conduita studentului ca membru al seminarului.

2. Pentru a fi, în sensul celor indicate mai sus, un factor dinamizator, corector şi amplificator, pentru a-şi realiza valoarea pedagogică, colectivul trebuie să aibă anumite însuşiri — şi trebuie subliniat, cu un deosebit accent, că cel care conduce seminarul nu se poate mulţumi să le constate pur şi simplu prezenţa sau să se plîngă de absenţa sau redusa lor intensitate, ci ţine de îndatoririle sale de educator şi de organizator să valorifice, să cultive şi să creeze acele calităţi. Vom aminti dintre ele

pe acelea care au o legătură mai strînsă cu seminarul, sub aspectul în care se răsfrîng în structura şi activitatea seminarului.

În primul rînd, colectivul — în cazul nostru, grupa seminarului — trebuie să aibă un înalt nivel *ideologic-politic*, principialitate, combativitate în punerea şi rezolvarea problemelor — ceea ce este de cea mai mare însemnătate pentru asigurarea caracterului ştiinţific al cunoştinţelor, pentru justa înţelegere a problemelor, pentru raportarea lor la actualitate, pentru integrarea lor pe linia concepţiei marxist-leniniste despre lume. Apoi, o trăsătură fundamentală a unui bun colectiv este *spiritul activ*, care însufleţeşte munca şi viaţa colectivului şi se manifestă în seminar prin pregătirea temeinică a studenţilor pentru seminar, prin participarea lor generală, substanţială şi vie la prelucrarea temelor în şedinţe, prin trecere de pe planul strict reproductiv pe cel problematic în căutarea noului, în căutarea problemelor. Activitatea trebuie să devină un mod normal de existenţă a grupei, spiritul activ trebuie să caracterizeze *stilul* colectivului şi să intre ca factor constitutiv esenţial în ceea ce Makarenko numeşte *estetica interioară* a colectivului. La rîndul său, acest spirit activ nu trebuie lăsat să se zbată neproductiv, să se irosească în manifestări dezordonate fără orientare şi fără conţinut, ci trebuie să-şi afle expresia într-o activitate susţinută, organizată, interesantă — de unde decurg pentru conducător consecinţele corespunzătoare în ceea ce priveşte buna organizare a muncii în seminar, în forma şi conţinutul ei.

La fel, colectivul trebuie să fie dominat de o *opinie publică sănătoasă*, care se exprimă într-o concepţie morală justă şi operantă ce determină conştiinţa şi conduita membrilor săi, neadmiţînd abateri de la linia justă. Între normele unei astfel de opinii publice a grupei trebuie să fie şi imperativul pregătirii şi participării active şi temeinice la munca seminarului — şi invers, domneşte o opinie publică nesănătoasă în acea grupă de seminar, în care membrii se simt legaţi întreolaltă printr-o solidaritate rău înţeleasă în faţa conducătorului (copiatul, suflatul, acoperirea vinovatului ş. a. constituind un titlu de merit comun) sau se „organizează" în sensul că în fiecare şedinţă se „sacrifică" cîte o echipă de 2-3 studenţi pentru a susţine discuţiile şi a scuti pe ceilalţi de pregătire şi de efort, salvînd aparenţele şi închipuind un simulacru de activitate seminarială. Pe acelaşi plan trebuie subliniat că în colectiv trebuie să se dezvolte — ca simptom al unui înalt nivel ideologic - politic - ştiinţific şi al unei opinii publice juste — un sănătos *spirit critic şi autocritic*, bazat pe principialitate şi pe relaţii socialiste de tovărăşie, curajos şi pe faţă, fără spirit de şicană, intenţii de jignire şi de pîră, fără mobile subiectiv-personale, fără frîne puse de teama de a strica „bunele relaţii" cu cel criticat, fără supărare sau jenă de a fi criticat de către alţii în faţa tuturora sau de a-şi recunoaşte greşelile şi vina. O astfel de critică şi autocritică constituie garanţia pentru dezvoltarea unor relaţii juste în sînul colectivului şi pentru desfăşurarea unei activităţi rodnice.

Chiar din aceste indicaţii se întrevede cît de important este ca noi, cei ce conducem seminarii, „în primul rînd să studiem şi să ne dăm seama dacă grupa respectivă este bine închegată prin munca ei colectivă, prin disciplina şi prin preocupările comune ale membrilor grupei, sau

dacă nu este decît în aparență un colectiv, iar în realitate membrii ei nu au nici un fel de preocupări comune, fiecare ducîndu-și și viața lui deosebită" [5]). În privința aceasta, experiența ne arată că în învățămîntul nostru superior situația lasă încă foarte mult de dorit și că este încă foarte mult de făcut ca să avem colective de studenți care să întrunească în măsură cît de cît suficientă însușirile unui bun colectiv — și tocmai aici, privativ, se află una din cauzele principale pentru care activitatea seminariilor noastre prezintă încă atîtea lipsuri. În cadrul educației comuniste a studenților, o preocupare esențială a conducătorilor de seminar trebuie să fie aceea de a-și exercita întreaga influență pentru a închega grupa seminarului într-un colectiv care să merite această denumire, străduindu-se să cultive tocmai calitățile care îl caracterizează.

3. În privința aceasta, trebuie folosită experiența și învățătura lui Makarenko despre metodica organizării colectivului. Precum știm, în organizarea colectivului joacă un rol însemnat formarea *activului*. Colectivul începe să se constituie efectiv prin formarea unui nucleu de activiști, în jurul căruia se polarizează tot mai mulți membri antrenați într-o activitate comună, formîndu-se cu timpul un colectiv închegat, desfășurînd o muncă organizată. Or, conducătorul de seminar poate promova dezvoltarea grupei într-un colectiv, sprijinindu-se pe responsabilul grupei, pe membrii cei mai avansați, mai conștienți și mai activi ai grupei, pe fruntașii la învățătură, care prin prestigiul, exemplul și puterea lor de convingere pot îndeplini un rol deosebit de însemnat în promovarea progresivă a participării active și conștiente la activitatea seminarului prin îndeplinirea tuturor condițiilor și actelor ce asigură buna pregătire și desfășurare a ședințelor de seminar. Și pe măsură ce se încheagă colectivul, conducătorul își sporește posibilitățile să influențeze prin intermediul grupei pe studenții rămași în urmă, pe cei inactivi în seminar, să antreneze întreaga grupă în activitatea seminarului, punînd la contribuție autoritatea colectivului, atmosfera serioasă de muncă a colectivului, spiritul de critică și autocritică în colectiv și tot ceea ce constituie imensa valoare pedagogică a colectivului.

În privința organizării colectivului se pune problema *componenței* grupei. Dacă unele grupe „merg bine" în urma efortului educativ și autoeducativ care le-a ridicat și le menține la un nivel înalt de viață și muncă colectivă, iar altele duc o existență inferioară, fiindcă viața lor se desfășoară așa-zicînd în voia soartei, fără binefacerile unor serioase sau cel puțin prezente preocupări educative — constatăm că uneori (n-am putea preciza dacă adeseori) buna sau slaba calitate a grupelor își are cauza originară și principală în chiar componența lor. Anume, decanatele formează uneori grupe omogene după criteriul situației la studii a studenților, alcătuind grupe de studenți buni și altele de studenți slabi la învățătură. Desigur că cele dintîi, în baza omogenității lor la un nivel înalt, vor da sub toate aspectele un randament superior, care trebuie să ne bucure — dar nu ne e îngăduit să pierdem din vedere că celelalte —

5) T. I. Budnistrova, *Rolul educativ al conducătorului de seminar*, Vestnik Vissei Școli, nr. 6, 1951, în Caiete etc., IV, p. 51.

tot pe temeiul omogenității, dar la un nivel scăzut — vor realiza o muncă de calitate inferioară, iar membrii ei rămîn oarecum condamnați. Împotriva unei astfel de alcătuiri a grupelor — care se aseamănă prea mult cu practica specifică unor sisteme școlare burgheze, de a forma clase paralele de elevi buni, mijlocii și slabi — experiența și reflexiunea ne arată că singura modalitate justă, care dă rezultatele cele mai bune, este organizarea pe grupe mixte, care să cuprindă scara tuturor valorilor. În cuprinsul lor nu mai există studenți lăsați în seama nevolniciei și neisprăvirii lor — și însăși structura neomogenă a grupelor este un bogat izvor de influențe formative sau conștient educative, care decurg din chiar diferențele de potențial și de nivel dintre membri grupei și, dat fiind caracterul bilateral al raporturilor cu sens educativ, îi cuprind într-o țesătură deasă pe toți, buni și slabi, promovînd omogenizarea progresivă a grupei în dimensiunea superioară. Decît — aceste *posibilități* pedagogice nu se realizează în măsură suficientă și în sens just de la sine și nici nu trebuie lăsate în seama spontaneității, ci se cuvin fructificate din plin sub îndrumarea conducătorilor de seminar și cu ajutorul responsabililor de grupă.

E vădită importanța *responsabilului* de grupă pentru organizarea, conținutul și sensul vieții colectivului — și sînt cu atît mai păgubitoare greșelile ce se fac nu arareori în alegerea responsabilului, neținîndu-se seama de îndreptarul că, spre a-și putea îndeplini rolul organizatoric și educativ cu folosirea tuturor mijloacelor de înrîurire (exemplu, prestigiu, exigență, control, apreciere), responsabilul trebuie să fie fruntaș la învățătură și, în genere, model de conduită în conformitate cu toate normele moralei comuniste.

Dacă, precum e firesc, conducătorul are în toate privințele o mare influență asupra grupei, trebuie remarcat că, în baza caracterului de reciprocitate al relațiilor în sînul oricărei comunități pedagogice, grupa studenților poate influența și ea, la rîndul ei, pe conducător, fie în sens negativ, frînîndu-i zelul și buna dispoziție de muncă (în cazul unei grupe dezlînate și inactive), fie în sens pozitiv, stimulîndu-l și mărindu-i capacitatea de dăruire pedagogică, cînd grupa este sau devine un adevărat colectiv. În felul acesta, prin acest fenomen psiho-pedagogic de influențare reciprocă, se formează un colectiv structurat și închegat, care cuprinde într-o comunitate adîncă de străduinți și activități pe *toți factorii muncii în seminar—conducător și studenți.*

II. *Pregătirea studentului pentru seminar.*

Avînd în vedere că activitatea seminarială consistă, în orice caz, în prelucrarea activă și conștientă a unui conținut (al cărui fond se află în materialul primit la curs), că acest conținut este prelucrat, nu în discuții pur și simplu, ci prin *metoda* conversației, care se cuvine să aibă un cuprins substanțial și un mers organizat, că această prelucrare trebuie să promoveze nu numai cunoașterea, ci și dezvoltarea forțelor creatoare (iar funcțiunile mintale nu se dezvoltă în vid, ci lucrînd, tocmai, asupra unui conținut) — urmează, din toate acestea, că studenții trebuie să fie orien-

taţi în problematica seminarului, să aibă cunoştinţe suficiente cu privire la tema ce urmează să fie studiată (prelucrată, completată, adîncită) în şedinţa de seminar. Se pune deci, înainte de toate, problema *pregătirii studentului pentru seminar.*

Aceasta trebuie să înceapă, de fapt, o dată cu audierea prelegerii, care constituie prima ei fază. Studenţii — şi aici indicăm una din direcţiile muncii educative a conducătorului de seminar — ar trebui să se străduiască să nu ia pur şi simplu „la cunoştinţă" ceea ce li se predă la curs, să nu se mărginească la o însuşire mecanică, superficială, a materialului ştiinţific expus în prelegere—ci ei trebuie să fie prezenţi şi atenţi mintal, să desfăşoare o vie activitate de înţelegere, asimilare şi prelucrare în timpul cînd ascultă prelegerea, să aibă interior o participare activă şi conştientă, căci fără aceasta, audierea cursului şi-ar diminua, aproape şi-ar pierde rostul. În dinamismul interior al unei audieri active a expunerii sistematice şi mature a profesorului, studentul îşi însuşeşte conţinutul esenţial de înţelesuri, progresează în procesul înţelegerii, îşi pune probleme, i se deschid perspective noi care lărgesc orizontul şi stimulează interesul spiritual. Înţelegerea şi punerea problemelor de către studenţi, fie probleme ce răsar din însuşi conţinutul ştiinţei în faza ei actuală, fie probleme ce apar în mod firesc în faza adolescenţei şi a tinereţii, rezultînd din dibuirile euristice ale înţelegerii studentului în drum spre maturizare — constituie semnul unei înţelegeri reale, al unei conştiinţe active, al unei atitudini problematice fecunde, deosebit de favorabile şi chiar necesare, printre altele, unei activităţi productive în seminar.

Audierea prelegerii ca proces activ se reflectă şi în *luarea notelor*, care şi ea constituie una din condiţiile pregătirii pentru seminar. Nu ştim cîţi dintre studenţi nu iau deloc note, mulţumindu-se cu însemnări sumare şi sporadice, punîndu-şi nădejdea în notele colegilor sau, mai puţini, concentrîndu-şi atenţia şi efortul de gîndire asupra receptării, şi înţelegerii celor auzite; dar experienţa ne arată că e mult prea mare numărul celor ce lucrează febril să ia note complete, stenografice — ceea ce efectiv înseamnă o muncă mecanică, aproape pur manuală, care le ia posibilitatea unui travaliu mintal concomitent şi-i degradează la rolul de fonograf, înregistrator de cuvinte, poate numai de sunete, încît citirea ulterioară a notelor este de fapt o premieră. Or, luarea notelor nu trebuie să fie un act mecanic, ci fructul unor operaţii de înţelegere, de analiză şi sinteză, de selecţie şi ierarhizare. Conţinutul esenţial al prelegerii, în înţelesul ei şi în datele ei principale, studentul trebuie să-l exprime în cuvinte proprii, ca rezultat al participării sale active şi conştiente. În acelaşi scop, studentul are nevoie de îndrumare, de ajutorul conducătorului de seminar, care e bine să controleze din cînd în cînd, notele luate de studenţi la curs. În U.R.S.S., începînd cu anul I, lectorul (adică cel ce ţine prelegerea) explică studenţilor cum trebuie să lucreze în timpul lecţiei, îi învaţă să înţeleagă materia lecţiilor şi să nu ia notiţe în mod mecanic, examinează notele şi conspectele studenţilor [6]).

6) P. G. Grudinski şi G. N. Petrov: *Rolul conducător al lecţiilor în procesul de învăţămînt.* Vestnik Vîsşei Şkolî, nr. 2, 1951, în Caiete etc. IV,1951, p. 31.

În vederea prelucrării problemelor în seminar, studenţii trebuie desigur, cel puţin să recitească *regulat*, în mod aprofundat, notele luate la curs—lectură însoţită de o atitudine critică şi de meditare. Atît însă nu este deajuns. Dacă, e drept, chiar acest minim apare în măsură largă ca un deziderat ce-şi aşteaptă încă împlinirea, trebuie totuşi formulată şi îndeplinită cerinţa ca în vederea seminarului (ca şi a examenelor, ca şi a calificării pentru munca profesională de mai tîrziu) studentul să depună o reală şi regulată muncă independentă în cadrul studiului individual : lectura temeinică a materialului bibliografic recomandat de către cadrele didactice şi lărgit, eventual, pe linia intereselor şi investigaţiei proprii. Precum se poate demonstra experimental [7]), temeinicia şi rodnicia folosirii materialului bibliografic sînt sporite în grad intens, în ceea ce priveşte înţelegerea, organizarea şi reproducerea conţinutului, atunci cînd textul studiat este supus unor operaţii de conspectare, rezumare, concentrare în teze ş.a. O astfel de muncă individuală trebuie să preceadă munca în seminar şi să devină o metodă obişnuită de lucru pentru fiecare student. În acest scop, în şcolile superioare ale U.R.S.S. s-a stabilit regula ca din primele lecţii să se recomande studenţilor metodele muncii individuale, în mod special cu studenţii anului I [8]).

În vederea unei mai bune pregătiri a studentului pentru seminar pot fi de mare utilitate *consultaţiile,* în care se pot discuta date, probleme, puncte de vedere, „răscolindu-se“ materialul ce va fi prelucrat în munca colectivă a seminarului. Se cuvine subliniată recomandarea lui E. A. Kosminski ca să nu se admită întrebări la care studentul poate găsi singur răspunsul căutat, consultînd literatura recomandată — ca studentul să nu primească la consultaţii răspunsuri de-a gata la întrebările ce ar putea să se ivească în procesul de pregătire pentru seminar, ci să fie îndreptat spre drumul pe care el poate ajunge prin efort propriu la rezultatul dorit [9]).

În cadrul condiţiilor care favorizează pregătirea generală a studenţilor pentru seminar trebuie apreciată participarea lor la activitatea *cercurilor ştiinţifice studenţeşti,* în cuprinsul cărora munca studenţilor are în mod necesar un caracter conştient, bazat pe interes şi înţelegere, şi le dezvoltă în mod deosebit facultăţile creatoare.

Apoi, s-ar dovedi foarte utile întîlniri mai susţinute între studenţi din grupe diferite din acelaşi an sau din ani diferiţi, ceea ce ar prilejui un rodnic schimb de experienţă cu privire la lecturi, conspectări, seminarii (inclusiv pregătirea pentru seminar) ş.a.

În legătură cu toate cerinţele acestea referitoare la pregătirea pentru

---

7) A. Roşca: *Îndrumarea studiului individual al studenţilor,* în Gazeta învăţămîntului, nr. 105 din 6.IV.1951.

8) S. I. Zinoviev: *Unele probleme de metodică a examinării,* în Vestnik Vîsşei Şkolî, nr. 3, 1953, în trad. liberă.

9) E. A. Kosminski: *Metodica seminarului de istorie pentru studenţii primilor ani,* trad. A. I. Andronic, Iaşi, 1948, p. 8.

seminar, apare problema *bugetului timpului* de care dispune studentul. Sînt încă destui, mulți, prea mulți studenți care invocă lipsa de timp pentru un studiu serios (lectura sistematică a notelor, a bibliografiei ș.a.). Desigur, planul și programele de învățămînt, precum și coordonarea cu îndatoririle studentului în celelalte sfere de activitate (U.T.M. Asociație ș.a.) sînt pasibile de îmbunătățiri în legătură cu bugetul timpului—aceasta este o problemă care reclamă în mod imperios toată atenția, iar forurile diriguitoare ale învățămîntului nostru superior își vor intensifica, de bună seamă, străduințele pe linia unei soluționări mulțumitoare, care ar ridica sub toate aspectele calitatea procesului de învățămînt. Dar fenomenul lipsei de timp este relativ și răsare mai ales din lipsurile studentului și anume dintr-o deficiență de esență morală (lipsa unei atitudini juste față de muncă), sau dintr-o incapacitate așa-zicînd tehnică, insuficientă pricepere de a-și repartiza timpul, de a-și organiza activitatea — dacă nu chiar ambele. De pildă, mulți dintre studenții noștri încă nu au reușit să-și formeze deprinderea de a reciti măcar notele de la curs, de a-și însuși conținutul cursului prin muncă sistematică și regulată, în contact strîns cu desfășurarea cursului. Abia la sfîrșitul semestrului sau anului școlar, cînd se află nemijlocit în fața examenelor, ei socotesc că a venit de-acum vremea să citească notele luate la curs, să consulte poate un oarecare material bibliografic și să asimileze materia de studiu prin reflexiune și aprofundare — totul în cele două sau trei zile libere înaintea fiecărui examen.

Fără a neglija temeiurile obiective ale problemei timpului, indicate mai sus, trebuie, de bună seamă, să considerăm hotărît dăunătoare încercarea de a justifica lipsuri grave în activitatea de studiu—activitatea „profesională" a studentului — prin lipsa de timp, raportată la mulțimea diferitelor sarcini. Celelalte activități care decurg din calitatea de student și de cetățean, în diferite organizații și în cadrul social mai larg, nu ocupă un loc mai amplu decît activitățile corespunzătoare ale celorlalți oameni ai muncii —și nici un om conștient al muncii nu va susține că nu are timp pentru activitatea sa profesională!

În cadrul acțiunii educative și organizatorice a conducătorului de seminar — alături de alți factori — studentul trebuie îndrumat sub raport tehnic să-și planifice rațional și să exploateze intens timpul, el trebuie ajutat, pe linia educației comuniste, cultivîndu-i-se conștiința scopului măreț al participării sale apropiate la construirea socialismului, să se ridice în măsură tot mai largă la nivelul studentului de tip nou, al cărui caracter trebuie să conțină, ca o trăsătură fundamentală, atitudinea socialistă față de muncă. De aici se dezvoltă, ca o conduită constantă, activitatea conștientă și conștiincioasă, sistematică și temeinică, în vederea însușirii cantitative și calitative a materiei de studiu — ceea ce trebuie să se reflecte și în pregătirea pentru seminar.

III. *Activitatea studentului în seminar*

După problema pregătirii pentru seminar, se pune, în ordine logică și cronologică, problema *participării studenților la activitatea seminarului.*

Spre deosebire de curs, seminarul este o formă de învăţămînt în care accentul cade pe activitatea dusă de către studenţi, sub îndrumarea conducătorului. Un seminar *normal* (în înţelesul dublu al acestui calificativ: un seminar aşa cum *este* în mod firesc potrivit naturii sale esenţiale şi aşa cum *trebuie* să fie în conformitate cu normele exprimate în ţelurile sale) presupune o paticipare vie şi generală a studenţilor la dezbateri — şi invers, trebuie considerat ca deficient, ca maladiv, un seminar în care activitatea studenţilor lîncezeşte, în care conducătorul, din cauza neparticipării studenţilor, se crede nevoit să transforme seminarul în prelegere, „umplînd golul", creat de carenţa studenţilor, prin expuneri proprii, sau un seminar care consistă într-un dialog prelungit peste măsură între conducător şi unul sau altul dintre studenţi sau în care iau parte activă la discuţii numai 2-3 studenţi, mereu aceiaşi pe durata şedinţei sau chiar într-un şir întreg de şedinţe. Şi într-adevăr, experienţa ne arată că mai rare sînt seminariile cu o participare maximă a studenţilor — în schimb, numeroase sînt cazurile în care seminariile noastre nu sînt active în măsură îndestulătoare.

1. Care sînt cauzele lipsei de participare activă a studenţilor la lucrările seminarului?

Una din cauzele principale — am putea spune cauza fundamentală — este *lipsa pregătirii* studentului pentru seminarii. Evident, cînd studentul nu s-a orientat în tematica seminarului, cînd nu s-a familiarizat cu materialul ce urmează a fi prelucrat în şedinţă, cînd prin urmare nu s-a pregătit (prin lectura notelor şi a materialului bibliografic), el nu posedă nici fondul aperceptiv, nici perspectivele problemei, pentru a putea lua parte la discuţii şi cu atît mai puţin pentru a participa la punerea şi lămurirea problemelor în mod serios şi productiv. Mai intervin însă şi alţi factori inhibitivi, care se adaugă nepregătirii sau frînează conduita activă chiar şi atunci cînd studentul este relativ pregătit, îndeajuns de pregătit pentru a nu rămîne simplu spectator [10]).

Astfel, un fenomen care poate contribui la pasivitatea studenţilor în seminar, mai ales la începutul studiilor sau anului şcolar — cînd situaţia este încă nouă — este *timiditatea* anumitor studenţi. Acest element de inhibiţie poate fi însă el însuşi supus inhibiţiei destul de uşor şi atenuat pînă la completa lui eliminare, în cîteva şedinţe de seminar, pînă ce studentul respectiv se familiarizează cu tovarăşii săi de muncă, cu conducătorul, cu stilul de muncă al seminarului — şi cu însăşi participarea sa activă. La numeroşi studenţi, tăcerea în seminar este o manifestare a *inerţiei*, trăsătură caracteristică a structurii psihice şi morale a omului pe care îl cultivau clasele dominante ale orînduirii burgheze de la noi în vederea intereselor lor, căci un astfel de om inert, lipsit de iniţiativă şi rîvnă energetică poate fi stăpînit şi exploatat cu atît mai uşor — iar combaterea ei trebuie să fie una din preocupările de seamă ale educaţiei comuniste a studenţilor, realizabilă îndeosebi în şedinţele de seminar. Ca o trăsătură negativă înrudită, apare, ca motiv al pasivi-

10) Vezi şi T. I. Budnistrova : *Rolul educativ al conducătorului de seminar* Vestnik Vîsşei Şkolî, nr. 6, 1951, în Caiete etc., IV, p. 51—61.

tăţii, *indiferenţa* faţă de problema dezbătută, faţă de conducător şi colegi, faţă de munca în colectiv; de aici rezultă acea atitudine de nepăsare, de delăsare, de neglijenţă, care, fără alt mobil decît lipsa unui mobil, pune stavilă oricărei iniţiative şi înseamnă amorţirea oricărui avînt, a oricărei activităţi. Şi aici avem a face cu o rămăşiţă a trecutului care trebuie să dispară cu ajutorul educaţiei şi al *autoeducaţiei*, de vreme ce în vîrsta aceasta educaţia morală trebuie să-şi afle un centru dinamic în chiar voinţa şi conştiinţa tînărului: e limpede că studentul, fiind ajutat de conducătorul de seminar şi de colectivul grupei, trebuie să se străduiască pe linia efortului propriu de disciplinare conştientă în vederea dezmorţirii şi a conduitei active. Experienţa ne mai indică, printre cauzele neparticipării, *sfiala, lipsa de curaj* a studentului în faţa profesorului, fie că acesta este conducătorul seminarului, fie că numai asistă la şedinţă. O astfel de atitudine, interioară şi exteriorizată, putea să pară întemeiată pe vremuri, cînd profesorul, cu sau fără voie, apărea adeseori în faţa studenţilor cu un prestigiu cotropitor, năucindu-i cu fastul nebulos sau sistematic al atîtor concepţii, teorii şi ipoteze idealiste, complicate, „profunde" şi „originale" — cînd profesorul întreţinea relaţii firave şi sporadice cu studenţii, pe deasupra unui respectabil spaţiu vid ce se crea sau şi-l crea în jurul său. Astăzi însă, sfiala cu care, poate, unii absolvenţi ai şcolii medii mai păşesc peste pragul universităţii, foarte curînd trebuie să-şi piardă nuanţa de intimidare, de lipsă de curaj şi de tărie în afirmarea de sine, deoarece profesorul de tip nou transmite un conţinut just şi accesibil, structurat în spiritul clar şi ştiinţific al învăţăturii marxist-leniniste şi, prin orientarea sa afectivă, însufleţită de dragoste pedagogică, prin conştiinţa sa morală, călăuzită de simţul răspunderii, se simte apropiat sufleteşte de studenţi, binevoitorul şi îndrumătorul lor, plin de înţelegătoare stimă pentru personalitatea lor în plin spor spiritual — cu atît mai mult, cu cît toţi, prefesori şi studenţi, au şi trebuie să-şi intensifice conştiinţa că sînt tovarăşi de muncă, participînd (şi în forma activităţii seminariale) la sarcina comună de a contribui la înfăptuirea socialismului, prin pregătirea cadrelor necesare şi făurirea conştiinţei omului nou.

Pe aceeaşi linie a sfielii întîlnim un anumit sens al atitudinii de abţinere: unii studenţi nu se hotărăsc să ia parte la discuţii, să se arate nelămuriţi şi să pună întrebări, fiindcă se tem să nu scadă în aprecierea conducătorului sau profesorului care asistă, să nu apară în faţa lor neştiutori, incapabili de înţelegere, lipsiţi de inteligenţă... Desigur, o astfel de conduită este cît se poate de păgubitoare şi nici măcar nu-şi justifică rostul intenţional, ba chiar îl converteşte în sens contrar, întrucît acea abţinere riscă să fie considerată, tocmai, ca o manifestare a ignoranţei, a insuficienţii capacităţii şi activităţii mintale, a neînţelegerii. În direcţia aceasta, pasivitatea rezultă şi din *teama sau refuzul de a fi criticat* de către ceilalţi tovarăşi sau de conducător. „Mai bine am să şed şi am să ascult cum răspunde altul şi cum este el criticat", chibzuieşte în sinea sa unul sau altul dintre studenţi, gelos de răspunsurile altora,

la adăpost de critica celorlalţi, lăsînd orgoliul să-i înăbuşe glasul datoriei de a lua parte la discuţia generală[11]).

În sfîrşit, studenţii pot fi ţinuţi sau determinaţi la o stare de pasivitate chiar de către conducător, mai ales unul incidental (de pildă profesorul sau un asistent coleg care înlocuieşte pe titular). Fiind în rol nou şi necunoscînd îndeajuns sau deloc pe studenţii grupei respective (care, în plus, trebuie să facă gimnastica unei modificări de stereotip), un astfel de conducător — dar şi conducătorul obişnuit, cînd se întîmplă să fie lipsit de înţelegere psihologică şi pedagogică — poate arăta faţă de studenţi o severitate excesivă sau exigenţe prea mari, care nu numai că nu stimulează participarea, dar o frînează prin conştiinţa neputinţei şi descurajare, mai ales cînd aceste cerinţe excesive, neaflîndu-şi împlinirea, au drept urmare indignarea conducătorului şi sînt garnisite cu reproşuri (cum s-a întîmplat, d.p., în şedinţa condusă, în premieră la acea grupă, de către tov. O., cu tema: *Imaginaţia, memoria, gîndirea*). Aceasta înseamnă, bineînţeles, că exigenţa conducătorului trebuie să fie just proporţionată faţă de posibilităţile grupei şi ale componenţilor ei, şi nicidecum că ne putem îngădui să renunţăm la exigenţă, să luăm faţă de studenţi (cu lipsurile şi greşelile lor) o atitudine împăciuitoristă, să ne temem că i-am putea intimida prin cerinţele noastre juste, frînînd participarea lor la discuţii. Lipsa exigenţei şi indulgenţa adorm efortul studenţilor, devalorizează activitatea seminarului. Exigenţa este un stimulent şi un îndreptar, ea struneşte şi călăuzeşte activitatea studenţilor, îi educă să fie exigenţi faţă de ei înşişi, îi fereşte de automulţumire şi autoliniştire neîntemeiată. Pe baza unei exigenţe normale şi printr-o chibzuită dozare a încurajării şi a reproşurilor motivate, însăşi conştiinţa ignoranţei poate să devină un îndemn la străduinţă, un mobil de a se pregăti şi de a participa activ la lucrările seminarului.

2. Participarea trebuie să fie *generală :* în cursul unei şedinţe să ia parte la dezbateri cît mai numeroşi studenţi, astfel ca în timp de cel mult 2-3 şedinţe să fie angajaţi toţi studenţii grupei, prin interesarea tuturora la temele prelucrate şi printr-o raţională îmbinare a voluntariatului şi a designării studentului de către conducător.

În acelaşi timp, însă, trebuie subliniată cerinţa ca participarea studenţilor, pe lîngă generală, să fie şi substanţială, să nu aibă un caracter formal, studentul luînd cuvîntul numai ca să spună şi el ceva, satisfăcînd, chipurile, obligaţia participării — ci să fie plină de conţinut, dovedind interes, atenţie, gîndire, efort, iniţiativă, curaj, totul în cadrul unei atitudini socialiste faţă de muncă. „Trebuie să cerem studenţilor claritate şi discernămînt, trebuie să obţinem ca acei care iau cuvîntul să ştie lămurit ce vor să spună, răspunsurile lor trebuie să fie nu numai logice, dar să conţină şi anumite idei"[12]).

Partea fiecăruia în prelucrarea problemei prin discuţii — fie răspuns la o întrebare, fie expunere mai amplă — să aducă o contribuţie personală, să nu aibă un caracter pur reproductiv, să dovedească „nu

11) Vezi I. Budnistrova, *op. cit.*,[5]) Caiete, p. 56 şi urm.
12) Vezi T. I. Budnistrova, *op. cit.*,[5]) Caiete, p. 53.

numai însuşirea temeinică a materialului, ci şi faptul că acesta a intrat în conştiinţa tineretului, a devenit o convingere a lui, o parte a concepţiei lui despre lume“ [13]). În cuprinsul unei participări vii, active şi conştiente, studenţii trebuie aşa-zicînd „exploataţi“ la maximum sub raportul prelucrării conţinutului şi al dezvoltării funcţionale în perspectivă ştiinţifică şi pedagogică: prin muncă educativă stăruitoare, prin aptitudinea de a stimula şi dirija euristic discuţiile, conducătorul trebuie să obţină ca fiecare student să desfăşoare un efort maxim de activitate mintală în dimensiunea profunzimii — cît mai mult şi tot mai mult în punerea, lămurirea şi adîncirea problemelor din seminar să se obţină de la studenţi, prin studenţi. Astfel, fructificîndu-şi cît mai din plin pregătirea, însuşirile şi aptitudinile, în colaborare rodnică pe linia funcţiunii specifice a fiecăruia din factorii muncii în seminar — *conducătorul* şi *studentul* — aceştia vor reuşi să realizeze esenţialele valori instructive şi educative cuprinse virtual în ţelurile pe care le urmăreşte această deosebit de importantă verigă a procesului de învăţămînt, care ete seminarul.

Catedra de Pedagogie-Psihologie

О ФАКТОРАХ СЕМИНАРСКИХ ЗАНЯТИЙ

Краткое содержание

В деле повышения уровня и успеваемости семинарских занятий в вузах, решающее значение имеют качества и деятельность как руководителя, так и студентов. Этими двумя факторами и занимается автор настоящей работы Опираясь на теоретические обоснования, он стремится осветить этот вопрос в его практической перспективе, ввиду улучшения семинаров.

Рассматривая диалектически вышеуказанные факторы, в их соотносительности и взаимодействии, автор даёт последовательный и разносторонний анализ значения каждого из этих двух элементов педагогической деятельности, составляющих сущность семинара.

Так, автор изучает, в первую очередь, подготовку и личность руководителя семинара, то-есть культуру и психические и нравственные качества, необходимые для этого вида педагогической работы. Далее, он указывает на задачи стоящие перед ним, на специальную подготовку к семинару, на поведение его в ходе работы, на необходимость сочетания задач воспитания и образования, И наконец изучаются отношения между руководителем и студентом.

Что касается второго фактора, студента, автор изучает сначала студенческий коллектив, так как семинар охватывает не просто некоторое количество студентов, а группу, коллектив, и результаты семинара в целом—а следовательно и успеваемость каждого члена в отдельности—улуч-

13) Vezi G. A. Ivanovici, *op. cit.*, [4]) Caiete, p. 65.

шаются в прямой зависимости от спаянности студенческого коллектива. Автор водчёркивает значение хорошего коллектива, выявляет его существенные чорты и указывает мероприятия необходимые для правильной организации коллектива. Особое внимание уделяется анализу подготовки студента к семинару, активности его в ходе работ; рассматриваются причины, тормозящие нередко деятельное участие студента в обсуждении изучаемых вопросов. Указываются также способы достижения общего и полноценного участия в работе.

Таким образом выявляются перспективы осуществления основных воспитательно—образовательных задач, потенциально содержащихся в целях предследуемых семинарскими занятиями—этим важнейшим звеном учебного процесса.

LES FACTEURS DE L'ACTIVITÉ DES SÉMINAIRES

Résumé

La qualité des facteurs humains dans les travaux des séminaires universitaires est d'une extrême importance pour la bonne réussite et le niveau de cette activité.

L'auteur est préoccupé, dans cette étude — sans négliger les bases théoriques de l'activité des séminaires — d'envisager surtout le côté pratique du problème, en vue d'améliorer les résultats des séminaires.

Sans cesser de tenir compte, selon l'esprit dialectique, que les facteurs humains du séminaire — *le directeur du séminaire* et l'étudiant — sont corrélatifs, collaborent et exercent une influence réciproque, l'auteur expose successivement, par une analyse multilatérale, la position et la contribution de chacun de ces deux termes de la relation pédagogique qui forme l'essence de la vie du séminaire.

Il indique d'abord quelles doivent être les connaissances et la personnalité d'un bon *directeur de séminaire,* c'est-à-dire sa culture et l'ensemble des qualités psychiques et morales qu'il doit posséder, ce qui veut dire: les acquérir, les cultiver.

L'auteur énumère ensuite les obligations et les préoccupations du directeur concernant la façon de se préparer en vue des séances du séminaire, d'en diriger l'activité en combinant les facteurs instructifs et les facteurs éducatifs. Enfin, il y analyse les relations qui doivent exister entre le directeur et les étudiants.

Quant au second facteur, *l'etudiant,* l'auteur s'occupe tout d'abord du collectif d'étudiants, étant donné que l'activité du séminaire n'engage pas tout simplement un nombre quelconque d'étudiants, mais un groupe organisé, un collectif d'étudiants. La réussite du seminaire — dans son ensemble et pour chaque membre en particulier — est en fonction directe du degré du développement de l'esprit collectif du groupe. C'est pourquoi il faut relever l'importance du collectif. L'auteur montre quelles sont les qualités d'un bon collectif d'étudiants et comment on doit l'organiser.

Il établit ensuite les activités préliminaires nécessaires à l'étudiant pour prendre part au séminaire et l'activité qu'il doit y exercer. L'auteur analyse aussi les causes qui souvent empêchent les étudiants d'être réellement actifs au séminaire, ainsi que les conditions nécessaires pour assurer une participation générale et active.

Par cet exposé on entrevoit la perspective de réaliser l'essence des valeurs instructives et éducatives, contenues virtuellement dans les buts que poursuit le séminaire dans le système de l'enseignement supérieur.

PROBELE DE CONTROL ÎN ÎNVĂŢĂMÎNTUL SUPERIOR [1])

DE

A. COSMOVICI şi CORNELIA DIMITRIU

Comunicare prezentată în sesiunea ştiinţifică a Universităţii „Al. I. Cuza" din 22—24 mai 1955

Şcoala superioară are ca scop nu numai îmbogăţirea cunoştinţelor, specializarea, educarea comunistă a tineretului, ci formarea pe această bază de cadre cu înaltă calificare, de viitori inovatori [2]), cercetători de valoare, care să ia parte la conducerea unor sectoare importante din toate ramurile de activitate. Dar aceasta nu este posibil dacă absolvenţii şcolilor superioare nu vor avea drept caracteristică principală ceea ce s-ar putea numi „spirit inovator" — adică dacă nu se vor distinge prin tendinţa continuă spre perfecţionare. Vechiul interes de „a cunoaşte" al şcolarului trebuie să dea naştere aspiraţiei de a aduce o contribuţie personală (prin muncă hotărîtă, îndelungă) la progresul ştiinţei, tehnicii, culturii, la progresul social [3]).

Nu mai e suficient „a înţelege" prin proprii puteri şi a aplica în condiţii obişnuite cele învăţate. Se cere „capacitatea de a interpreta just", de a lua atitudine în situaţii, probleme complicate, noi, contradictorii; se cere nu numai a înţelege o idee, ci a critica o serie de păreri şi de a găsi singur explicaţia adecvată. Nu putem cere ca absolventul unei fa-

---

1) Acest articol face parte din studiul *Valoarea instructiv-educativă a probelor de control,* comunicat în cea de-a II-a sesiune ştiinţifică a Universităţii „Al. I. Cuza". Partea teoretică, introductivă, a comunicării a apărut în nr. precedent al Analelor ştiinţifice, sub titlul *Rolul controlului în formarea unui stil de muncă independentă.* Cele ce se vor trata aici reprezintă concretizarea celor anunţate în acest studiu.

2) Vezi N. I. Kobozev, *Despre îndrumarea studiului individual al studenţilor,* în Вестник высшей школы, nr. 10/1949; trad. în Caiete de traduceri, seria pedagogie, nr. 44, v. IV, 1954.

3) Aceasta nu înseamnă că dorinţa de a contribui la progresul patriei nu poate fi şi nu este educată în şcoala medie, dar în şcoala superioară ea capătă un sens mai înalt, dat fiind posibilităţile superioare pe care le capătă studentul — el poate aduce o contribuţie mult mai valoroasă.

cultăţi să aibă o gîndire creatoare, inovatoare, în sensul maxim al cuvintelor, dar putem vorbi de „iniţiativă" şi „deplină orientare" (dacă vor deveni „adevăraţi inovatori" sau nu, aceasta depinde de felul în care ei vor dori şi vor putea continua să studieze, să-şi perfecţioneze pregătirea).

Pentru a ajunge la nivelul cerut de şcoala superioară, trebuie deci creată deprinderea cu analiza minuţioasă, perseverentă a faptelor, a relaţiilor dintre ele, a ideilor, deprinderea de a confrunta, de a reliefa singur esenţialul — e nevoie ca priceperile, capacităţile intelectuale să ajungă la o amplă dezvoltare. Desigur că şi deprinderile „tehnice" de muncă devin mult mai complexe şi numeroase : deprinderea de a căuta material bibliografic, de a conspecta şi fişa diferite lucrări, de a organiza o experienţă complicată în laborator etc. Pe scurt, stilul muncii intelectuale al elevilor mai mari [4]) trebuie ridicat, în cursul facultăţii la acel nivel cerut de sarcinile învăţămîntului pe treapta cea mai înaltă.

Educarea unei noi atitudini, unei noi motivaţii, creşterea intelectuală, însuşirea de noi deprinderi de lucru, constituie un proces îndelung şi dificil. Pedagogia, cu vechea şi valoroasa sa experienţă, psihologia modernă ne arată printre mijloacele esenţiale ce ne stau la îndemînă în acest scop : a) antrenarea studenţilor într-o activitate cît mai apropiată de cea pentru care-i pregătim — faţă de care vrem să le trezim interesele ; b) opunerea unor dificultăţi serioase — o înaltă exigenţă ; c) asigurarea obţinerii unor succese în eforturile lor [5]). Dacă activităţile ce ridică noi obstacole şi care au o evidentă importanţă socială sînt menite să mobilizeze şi să călească voinţa, dacă ele stimulează, amplifică şi restructurează forţele intelectuale şi morale, priceperile şi deprinderile — succesele periodice constituie motorul acestui proces, izvorul care dă vlagă noilor interese, fiind totodată şi cimentul puternic al cunoştinţelor noi dobîndite.

Care vor fi formele de activitate în care trebuie încadraţi studenţii pentru a progresa în sensul dorit ?

Activitatea ştiinţifică implică mobilizarea tuturor forţelor morale şi intelectuale, priceperi şi deprinderi din cele mai variate. În special este solicitată tocmai acea capacitate de interpretare, de sinteză creatoare, bazată pe o muncă uriaşă, pasionată, pe care urmărim s-o dezvoltăm la tinerele cadre. Iată de ce sarcinile şi conţinutul învăţămîntului superior sînt considerate ca fiind indisolubil legate de munca ştiinţifică : „Numai acea şcoală superioară care reprezintă ea însăşi o şcoală ştiinţifică (sau un sistem de şcoli ştiinţifice) este în stare să ridice predarea pînă la nivelul ştiinţei vii"... „să atragă studenţimea pe această cale, să satisfacă nevoia sa de muncă creatoare, individuală" [6]).

4) I. A. Samarin, în *Stilul muncii intelectuale al elevilor mai mari* (v. bibl.)' caracterizează stilul muncii prin trei trăsături : a) interesele elevilor — cel de cunoaştere independentă, în special ; b) gradul dominării propriilor procese psihice — al dezvoltării disciplinei mintale şi c) însuşirea „procedeelor tehnice" ca luarea de notiţe, alcătuirea unui plan de lucrare etc.

5) Problema educării stilului de muncă este tratată mai pe larg în *Rolul controlului în formarea unui stil de muncă independentă* (An. şt. Univ. Iaşi, serie nouă, secţ. III, t. II (1956), p. 299—315).

6) N. I. Kobozev, *op. cit.*, [2]) p. 84 (din traducere).

Aşadar, pentru a-şi atinge ţelurile, învăţămîntul superior trebuie să iniţieze studenţimea în toate amănuntele muncii ştiinţifice, să o antreneze chiar în această activitate, sau într-una similară; totodată trebuie alese astfel de probleme încît înşişi studenţii să poată obţine unele progrese, să poată trăi mulţumirea unor prime rezultate.

Deşi activitatea ştiinţifică e legată organic de producţie, totuşi, pentru a deprinde tinerii să sezisеze singuri legătura aceasta (dintre marile probleme teoretice şi cele pe care le ridică practica), pentru a se obişnui cu aplicarea celor învăţate, pentru a-şi forma măcar o parte din deprinderile legate de profesiunea lor viitoare, e necesar un contact nemijlocit, cît mai îndelung cu sectorul în care vor lucra.

Astfel în învăţămîntul superior nu se mai pot utiliza întocmai metodele din şcoala medie: e nevoie de forme noi de activitate în care munca didactică propriu-zisă să se împletească mult mai strîns cu cea ştiinţifică şi cu cea din producţie. Şi, în adevăr, se folosesc forme specifice: prelegeri universitare, seminarii, ample lucrări practice etc. Fără îndoială că aceasta se referă nu numai la metodele de predare şi de fixare a cunoştinţelor, ci şi la cele de control.

Controlul are o deosebită însemnătate: apreciindu-se progresele, reliefîndu-se succesele realizate, se creează satisfacţia îndeplinirii unei sarcini dificile; verificarea stimulează la învăţătură sistematică şi de calitate, contribuie la dezvoltarea şi cristalizarea intereselor legate de munca desfăşurată în facultate, la consolidarea cunoştinţelor, deprinderilor şi priceperilor complexe implicate în această activitate [7]).

Dar acest rol educativ al controlului e condiţionat: numai cînd pune în lumină capacitatea studentului de a face faţă unei activităţi de aceeaşi natură, de complexitate asemănătoare celei desfăşurate la prelegeri, la seminarii, la practică... deci într-una specifică şcolii superioare, numai atunci se trezeşte un interes real pentru munca producătoare de valori, pentru preocupările ştiinţifice [8]). O verificare ce s-ar mărgini la constatarea unei memorări mai mult sau mai puţin fidele a tezelor enunţate la curs, nu ar putea îndeplini această condiţie — duce la formalism: viaţa nu cere o simplă reproducere ci, pe baza acesteia, o rezolvare independentă, creatoare a nenumărate probleme.

Pornind de la convingerea fermă că nu orice control este binevenit în facultăţi, că nu orice metodă poate duce la rezultatele instructiv-educative aşteptate, ne-am propus în cele ce urmează să ne concentrăm atenţia asupra unei singure metode de control folosite în învăţămîntul superior, asupra probelor scrise şi să cercetăm dacă ea îşi găseşte sau nu rostul în universitate; în cazul afirmativ trebuie lămurite condiţiile care chezăşuiesc deplina sa concordanţă cu sarcinile celei mai înalte forme a învăţămîntului.

Discuţia probelor scrise poate fi întreprinsă din mai multe puncte

7) Pentru conciziunea expunerii am tratat problemele formării stilului de muncă, fără a sublinia strînsa legătură care există între acest proces şi cel al însuşirii cunoştinţelor. De fapt, unitatea lor e indisolubilă.

8) Argumentarea acestei idei — în *Rolul controlului...* (vezi nota 5).

de vedere: din punct de vedere al teoriei psihologice, din punct de vedere al experienţei universităţilor din U. R. S. S. şi din alte ţări, din punct de vedere al experienţei acumulate în ţara noastră... În rezolvarea problemei limitate pe care ne-am propus-o credem că e suficientă examinarea roadelor obţinute prin aplicarea acestei metode în şcoala superioară. Iată de ce lucrarea de faţă va fi consacrată în cea mai mare parte analizei rezultatelor unor probe scrise.

În şcoala superioară deosebim două forme de probe scrise: probele de control şi probele scrise la examen; cum deosebirile ce există între ele nu sînt esenţiale, studiul amănunţit al probelor de control pe care-l vom întreprinde ne va permite să punem în valoare şi deosebita însemnătate a celor din urmă.

Cînd vorbim în şcoala superioară de probe de control ne referim la acele lucrări scrise pe care le întocmesc toţi studenţii uneia sau mai multor grupe, în prezenţa unui membru al corpului didactic; ele solicită totdeauna cunoştinţe în strînsă legătură cu o parte mai mare sau mai mică a materiei prevăzute în programă.

Am analizat amănunţit probele scrise de control date de studenţii anului I ai Fac. de şt. juridice din Iaşi, în anii şcolari 1953-1954 şi 1954-1955 — la logică. Două probe au fost date deci în primul an şcolar; din 4 grupe de studenţi s-au format 2, fiecare din acestea dînd o altă probă de control. În al doilea an s-a procedat, cu alte grupe, la fel. Deci am putut examina 4 probe de control, date în total unui număr de 131 de studenţi (fiecare student dînd cîte o singură probă). Am ales anume cele date la logică. Aşa cum arată A. O. Sternin[9]) logica joacă un rol important atît în ce priveşte educaţia comunistă, formarea unei concepţii materialiste despre lume, cît şi în privinţa dezvoltării gîndirii şi limbajului. Logica nu poate fi asimilată fără un efort serios de înţelegere. De aceea am considerat că examinînd probele date de logică vom putea să ne dăm mai bine seama de valoarea lor instructiv-educativă, cît şi de lipsurile studenţilor în ceea ce priveşte dezvoltarea lor intelectuală, asimilarea cunoştinţelor, modul de exprimare etc.

Întrucît anul I de la facultatea amintită nu era prea aglomerat, studenţii au fost chemaţi pentru probele de control în afara orelor obligatorii, fie la mijlocul semestrului, fie la sfîrşitul său (în luna noiembrie sau decembrie).

S-au programat pentru lucrări două ore, dar timpul efectiv întrebuinţat pentru întocmirea probelor a fost de 90—100 minute. În general, timpul a ajuns studenţilor, cu excepţia ultimei probe de control. Aceasta a fost anume concepută ceva mai grea, pentru a vedea clar care din întrebări vor fi neglijate de către studenţi. Dar nici la această probă n-ar mai fi fost nevoie în plus decît de 10—15 minute (pentru unii studenţi — căci mulţi „au terminat" la timp). Grupele au fost supraveghiate cu atenţie pentru a elimina posibilitatea unei comunicări între studenţi, sau „copiatul", ceea ce ar fi putut crea dificultăţi la interpretarea rezultatelor.

Subiectele probelor au fost elaborate sub formă de întrebări (între 17 şi 22 de întrebări). La fiecare întrebare se putea răspunde în cîteva cuvinte sau fraze (la logică

---

9) A. O. Sternin, *Despre unele probleme privitoare la predarea logicii în şcoala medie*, în Советская педагогика nr. 3/1954; în romîneşte în Rev. de referate, seria pedagogie nr. 6/1954.

se poate face o astfel de operaţie fără a se ştirbi unitatea temelor). Verificarea cunoştinţelor prin întrebări precise şi limitate, cuprinzînd o porţiune mai vastă a materiei are avantajul că pune în evidenţă dacă s-a parcurs materia respectivă în întregime şi care anume sînt lacunele. Întrebările însă au fost de aşa natură încît au urmărit şi o verificare „în adîncime", adică un control al temeiniciei, al gradului de înţelegere, de aprofundare a materiei. Astfel s-au dat întrebări felurite : întrebări care verifică asimilarea noţiunilor de bază („Ce este logica ?", „Operaţiile logice" etc.) ; întrebări care cer exemplificarea („Exemple de noţiuni concordante") ...întrebări care cer recunoaşterea şi desprinderea regulii din exemplu („Să se verifice exactitatea următoarei diviziuni : ştiinţele se împart în ştiinţe ale naturii, sociale şi medicale") ; apoi s-au cerut comparaţii („Deosebirile între logica formală şi logica dialectică") de asemeni s-a cerut aplicaţia regulii prin analiza unui exemplu de silogism greşit ş. a. m. d.

Trebuie subliniat că subiectele n-au fost formulate anume în vederea lucrării de faţă.

Răspunsurile date de studenţi au fost studiate din două puncte de vedere, ţinînd seama bineînţeles de legătura indisolubilă a acestora: unul calitativ şi altul cantitativ. În primul caz e vorba mai mult de aprecierea calitativă a erorilor, a modului de asimilare a cunoştinţelor.

Al doilea punct de vedere urmăreşte aceleaşi rezultate pe baza procentului de răspunsuri juste. Pentru aceasta am stabilit în mod convenţional, pentru fiecare răspuns un număr de puncte. Valoarea exprimată numeric a fost fixată în funcţie de complexitatea întrebării, gradaţia variind deci în raport cu numărul de elemente cuprinse în răspuns.

Astfel s-a notat cu 1 punct răspunsul la întrebarea „Operaţiile logice" (la care se cerea doar enumerarea lor) sau la „Definiţia logicii", fiindcă se cerea un răspuns foarte scurt şi care nu permitea nici o confuzie, datorită simplităţii lui, cît şi importanţei sale. În schimb am acordat trei puncte pentru subiectul „Legile gîndirii logice" — în cazul cînd alături de denumirea lor figura şi formularea justă şi completă a înţelesului lor ; se atribuia două puncte — în cazul cînd se enumerau toate, dar se formula bine numai jumătate ; iar cînd enumerarea completă nu era urmată de explicitarea lor se punea un singur punct ; cînd nici măcar nu se enumerau toate, atunci răspunsul nu era notat deloc. Înmulţind numărul maxim de puncte atribuit unei întrebări cu numărul de studenţi al unei grupe, se află punctajul total posibil — plafon pe grupă. Astfel, la grupa care a avut 17 studenţi prezenţi la probă, punctajul total posibil la chestiunea : „Legile gîndirii logice" este de $17 \times 3 = 51$ puncte. Examinînd apoi lucrările, notînd răspunsurile conform convenţiei prealabile şi făcînd suma tuturor punctelor am obţinut 17 puncte. Deci din 51 puncte (prag superior) s-au realizat doar 17, ceea ce înseamnă 33⁰/₀. Acest procentaj, al numărului de puncte realizat în raport cu pragul superior, l-am denumit *procentajul răspunsurilor exacte.* Acest procedeu ne-a permis *stabilirea greutăţii relative a întrebărilor* şi respectiv *lacunele* studenţilor. Făcînd suma punctelor realizate la toate întrebările de către studenţii unei grupe se obţine un *punctaj al grupei,* care în raport cu punctajul pragului superior (al grupei) ne dă un *procentaj realizat de grupă.* Acest din urmă procentaj ne poate permite comparaţia *între probe* (greutatea relativă a probelor), corelativ cu comparaţia *între grupe* (pregătirea relativă a grupelor).

Am alcătuit tabele cu procentaje (vezi tabelul I) care ne-au uşurat analiza :

Care sînt rezultatele obţinute prin această dublă analiză cantitativă şi calitativă ? La ce folesesc probele de control ?

Determinarea lacunelor în pregătirea studenţilor, este un important avantaj al probelor scrise. Cînd vorbim de lacune ne gîndim îndeosebi la lipsurile din pregătirea studenţilor „în extensiune", adică lipsuri în

ce priveşte asimilarea unei anumite părţi din curs, neglijarea completă a unei probleme, a unui capitol (în contrast cu restul cursului care e, mai mult sau mai puţin, bine învăţat).

TABELUL 1

Nr. întrebării	Nr. de puncte al întrebării	Nr. de studenţi	Punctaj limită sup.	Punctaj realizat	Procentul realizat
1	3	20	60	24	40%
2	2	20	40	9	22,5%
3	3	20	60	6	10%
. .					
. .	.	.	.	.	. .
Total pe grupă		20	780	269	34,5%

Parcurgînd toate probele, îţi dai seama din ce în ce mai clar care sînt chestiunile pe care grupele nu le-au învăţat sau nu le-au înţeles. Prin sistemul de punctare a răspunsurilor acest aspect a ieşit în evidenţă deosebit de clar. Ne-a surprins imediat procentajul extrem de scăzut la unele chestiuni ca de exemplu:

Procentaje la diferite grupe

	minime	maxime
1. Concepţiile din trecut asupra logicii	2%	10%
2. Corectitudinea definiţiei: „balena nu e peşte"	11%	40%
3. Calea dialectică a cunoaşterii	14%	55%
4. Fundamentul logic al inducţiei	0%	3%
5. Metodele de cercetare a cauzelor	7%	8%

E de remarcat că problemele de la punctele 1, 4 şi 5 au fost neglijate de toate grupele, pe cînd cele cu numărul 2 şi 3 numai de cîteva. Ultimele două întrebări erau grele, dar asta nu poate justifica răspunsuri chiar aşa de slabe: de exemplu la chestiunea: „Metodele de cercetare a cauzelor" simpla lor enumerare ar fi dus la un procentaj de 25%.

Cauzele acestor lipsuri se pot stabili de către profesor cu prilejul analizei probelor de control împreună cu grupa [10]).

Vrem să subliniem că, o constatare a lacunelor din pregătirea studenţilor, cu mult înainte de examen, are mare însemnătate în primul

10) Aşa cum s-a putut constata problemele 4 şi 5 au fost neglijate, fiindcă erau cuprinse în ultimele două prelegeri : or, studenţii au crezut că acestea nu fac parte din materia pentru lucrările de control.

rînd pentru ei : vor şti care sînt problemele ce au mai multă importanţă decît i-au acordat şi asupra cărora trebuie să insiste. În acelaşi timp e foarte utilă şi corpului didactic pentru a afla asupra căror probleme trebuie să revină la seminar sau cu alt prilej, pentru a examina unele deficienţe posibile în predare ş. a.

Probele de control permit depistarea acestor lacune (pentru aceasta desigur, ele trebuie sau să cuprindă multe întrebări mai limitate, sau să ceară tratarea unui subiect ce să implice cunoştinţe dintr-o mare parte a materiei). Chiar singură această calitate impune utilizarea probelor scrise în şcoala superioară, fiindcă celelalte forme de învăţămînt asigură într-o măsură insuficientă controlul complet şi sistematic al cunoştinţelor. Seminarul nu este şi nu trebuie să fie o „lecţie de control“, scopul său principal este lămurirea şi aprofundarea unor probleme prin discuţii ample între studenţi – sub îndrumarea conducătorului de seminar. În felul acesta el seamănă mai mult cu o „lecţie destinată muncii independente (sau de fixare)“. Control se face, desigur, dar e nesistematic şi mai ales incomplet. Acelaşi lucru se poate spune şi despre lucrările practice sau de laborator — ele nu pot nici pe departe atinge toate problemele din curs. Ba chiar examenul (dacă se limitează la oral) nu poate totdeauna stabili, la unele materii, cu ajutorul celor trei întrebări, dacă nu există unele lacune serioase (fiindcă întrebările nu pot avea o extensiune atît de mare încît să se cuprindă în ele o mare parte a materiei). „Norocul“ poate juca un rol important.

Se mai pune întrebarea dacă, din acest punct de vedere, probele scrise se deosebesc de cele din şcoala medie. Fără îndoială că da. În primul rînd prin extensiunea mult mai mare a materialului la care se referă întrebările sau subiectul propus. Dar, mai ales prin faptul că se vor cere pentru rezolvarea lor nu numai cunoştinţele predate la curs, ci şi cele cuprinse în bibliografia obligatorie (chiar dacă nu s-au putut discuta la seminar). Se arată astfel studenţilor că se pune preţ pe capacitatea lor de a înţelege şi interpreta singuri un text.

Cu toate acestea trebuie să se ţină seama şi de anul de studii, de posibilităţile studenţilor. Bunăoară la probele scrise pe care le analizăm, date la logică, nu s-a făcut apel la bibliografie, întrucît studenţii erau în anul întîi, semestrul întîi, majoritatea lor nu făcuseră deloc logică, iar bibliografia ce se putea recomanda prezenta difilcutăţi mari pentru începători. S-au dat însă întrebări care, aşa cum am văzut, au solicitat peste 90 de minute de lucru şi cunoştinţe din toată materia, deci care au cerut eforturi corespunzătoare nivelului unei instituţii de învăţămînt superior.

Pe lîngă faptul că putem descoperi problemele neglijate de studenţi, analiza probelor ne permite să constatăm care anume probleme au fost grele pentru ei, care dintre studenţi au rămas astfel la un grad superficial de aprofundare şi incapabili de a aplica cunoştinţele la rezolvarea unor chestiuni variate sau de a face o sinteză, o generalizare. Acest gen de lipsuri „în adîncime“ se pot depista în cadrul metodei noastre pe baza interpretării numărului redus de răspunsuri exacte.

Astfel procentajele realizate la unele întrebări sînt următoarele :

1. Comparaţie între logica formală şi logica dialectică 12—18%

2. Exemplu de dilemă	18—33%
3. Stabilirea corectitudinii silogismului ipotetic: dacă este fum este şi foc; nu este fum, deci nu este foc	10—18%
4. Analiza unui silogism categoric greşit . .	22—38%

Dar dacă ne gîndim, comparaţiile, concretizarea regulii, exemplele, abstractizarea regulilor din exemple, analiza complexă a sofismelor sînt tocmai operaţii prin care se poate verifica tocmai aprofundarea, deplina înţelegere a cunoştinţelor de logică.

Iată de ce apare ca importantă cunoaşterea cauzelor acestor lipsuri. Pentru aceasta e util de stabilit întrebările la care studenţii au răspuns cu uşurinţă. Iată cîteva :

	Procentaje
1. Definiţia logicii	62—81—100—100%
2. Definiţia noţiunii	32—47— 73— 73%
3. Operaţiile logice (enumerare) . . .	32—56— 73— 82%

De ce s-au obţinut aici procentaje vădit mai ridicate ?

Răspunsul nu e greu. Aceste întrebări făceau apel mai ales la memorie, la o memorare care putea perfect să fie mecanică. Procentajul variază şi după gradul de pregătire al grupelor — însă el se menţine, la anumite răspunsuri, mereu la un nivel ridicat. În schimb, la problemele care presupun judecată, diferenţiere, aprofundare, procentajul este, după cum am văzut, vădit mai scăzut *la toate grupele*. E semnificativ un exemplu. Se dă silogismul următor: „Dacă un bolnav de friguri ia chinină, temperatura sa va scădea. Temperatura a scăzut. Deci bolnavul a luat chinină". Acest silogism e greşit, fiindcă „din afirmarea ca adevărată a consecinţei nu rezultă cu necesitate admiterea condiţiei". E interesant că această regulă se bazează pe faptul cunoscut că un efect poate avea mai multe cauze — temperatura poate scădea ca urmare a administrării unui alt medicament sau ca urmare a faptului că a trecut criza de friguri etc. Regula menţionată nu poate fi memorată şi aplicată fără a se înţelege temeiul ei raţional ; trebuie înţeles bine ce este condiţie şi ce este consecinţă, ce semnificaţie are admiterea şi respingerea fiecăreia. Sînt patru reguli ale silogismului ipotetic care nu diferă între ele decît prin noţiunile de admitere, respectiv respingere, sau a condiţiei sau a consecinţei ; se cere o diferenţiere fină şi foarte precisă. De aceea, practic vorbind, o justă aplicare fără înţelegerea lor clară, e aproape imposibilă sau cu totul întîmplătoare. La această chestiune se obţine un procentaj scăzut abia 20% şi 30% dintre studenţi au arătat că raţionamentul e fals (asta la două din cele mai bune grupe) indicînd şi regula. În afară de aceştia 13% respectiv 17% dintre studenţi arată că silogismul e fals, raţionînd că scăderea temperaturii poate proveni din alte cauze, însă nu pot formula regula în generalitatea ei — n-o cunosc. Rezultă că restul de 67% şi 53% din studenţi nu au fost capabili nici să facă un raţionament, *ce nu presupunea, în fond, cunoştinţe de logică.* Se cerea doar o gîndire justă, precisă, obişnuită să judece diferite probleme.

După 10 ani de şcoală acest raţionament n-ar fi trebuit să pară aşa de greu.

Astfel, cînd e vorba de o memorare mai mult mecanică, se răspunde exact, iar cînd e vorba de a *judeca*, a *înţelege*, a *aprofunda* — răspunsurile sînt mult mai slabe. Rezultă deci că unii studenţi sînt obişnuiţi „să înveţe" adică mai mult să memoreze şi apoi să reproducă, dar nu vor, nu pot, sau n-au deprinderea de a adînci problemele, nici cînd învaţă, nici cînd se prezintă la un control. Fără îndoială nu ne referim la toţi studenţii, dar la un număr suficient de mare pentru a merita atenţia corpului didactic.

Înainte de a analiza această trăsătură negativă, putem să mai facem cîteva observaţii în legătură cu valoarea probelor scrise de control. Se dovedeşte că ele pun foarte clar în lumină capacitatea de interpretare, de aprofundare, de aplicare a cunoştinţelor etc. Ne putem da uşor seama care sînt lipsurile studenţilor în această privinţă, ceea ce înlesneşte luarea de măsuri imediate sau ulterioare, directe sau indirecte, în vederea remedierii lor.

Nu mai puţin importante sînt probele de control pentru student, care are prilejul să-şi formeze o idee exactă despre gradul său de pregătire în raport cu exigenţele şcolii superioare.

E însă nevoie să accentuăm asupra particularităţilor care dau probelor scrise o greutate specifică, printre celelalte forme de învăţămînt. În adevăr, în orele de seminar sau de lucrări se dezvoltă unele probleme... se cer eforturi de gîndire studenţilor... dar, cu toate acestea, într-o discuţie, chiar dacă recurgem la ajutorul tablei, neputînd da prea mult timp de gîndire, nu putem cere rezolvarea unor probleme complicate—mai ales dacă urmărim să solicităm din partea fiecăruia un aport mare [11]). Or, am arătat că în şcoala superioară trebuie să ajungem să-i obişnuim pe studenţi şi cu o examinare îndelungată şi perseverentă a unei probleme, a diferitelor posibilităţi, să le cerem să ia atitudine, să caute singuri o nouă soluţie. Toate acestea pentru a-i obişnui cu munca migăloasă şi dificilă necesară făuririi unei „ipoteze de lucru", necesară nu numai imaginării oricărei inovaţii, dar chiar şi în orice muncă intelectuală de răspundere. Dar la o astfel de muncă nu-l putem antrena decît cu prilejul unei lucrări scrise.

Acelaşi este cusurul oricărui examen care se mulţumeşte cu „oralul". Respectîndu-se actualele instrucţiuni se pot pune, în adevăr, probleme în cadrul celor trei chestiuni, dar acestea nu pot solicita un efort prea mare de sinteză sau demonstraţii ample. Se poate cere doar, de exemplu, să se aplice o formulă sau o metodă cunoscută într-un caz care diferă puţin de cel tratat la curs sau la seminar, dar... nimic mai mult. Împotriva acestei afirmaţii se obiectează de obicei arătîndu-se că studenţii au 1—2 ore timp de gîndire înainte de a fi ascultaţi (deoarece intră la examen în serii de cîte 3—4 studenţi). Este adevărat, dar ei trebuie să pregătească răspunsurile în timp ce ceilalţi sînt examinaţi, ceea ce nu

---

11) S-ar putea propune probleme mai complexe dacă studenţii urmează să le rezolve fiecare în scris... dar atunci seminarul se transformă în probă de control.

îngăduie deloc eforturi de concentrare mintală (în plus se mai adaugă şi emoţia foarte mare în unele cazuri). Situaţia s-ar schimba întrucîtva dacă ei ar pregăti răspunsurile într-o altă sală, sub supraveghere.

Există deci pericolul ca, mulţumindu-ne numai cu examenul oral, în forma sa obişnuită, să nu se dea suficientă importanţă capacităţii de a folosi cunoştinţele în probleme sau situaţii complicate şi să nu se analizeze tocmai aspectul creator al muncii studenţilor[12]). Pentru a-l pune în evidenţă, cele mai potrivite sînt lucrările (referatele) de seminar, unde se pot propune teme ample, serioase. Ele au toate caracterele unei lucrări ştiinţifice. Deşi foarte importante, ele nu sînt totuşi suficiente, fiindcă pe de o parte nu putem stabili totdeauna autenticitatea lor (uneori studenţii sînt ajutaţi de alţi colegi, alteori lucrările nu sînt decît compilaţii abil camuflate, încît e greu de stabilit contribuţia lor reală). Apoi, pe de altă parte, nici nu ştim cum a lucrat studentul, cît timp a folosit... n-a neglijat el oare, cu acest prilej, restul materiei prevăzută în programă? Chiar dacă studentul face un efort şi reuşeşte să facă o lucrare acceptabilă e oare suficient aceasta? Noi trebuie să-l stimulăm nu numai la o muncă de interpretare *ocazională*, ci la una *sistematică*... să-i formăm un nou stil de învăţătură. De aceea probele scrise de control sînt o completare necesară a referatului: pe lîngă faptul că pot solicita eforturi de prelucrare creatoare a cunoştinţelor, *ele cer studenţilor să facă dovada că muncesc sistematic, că au aprofundat şi au dat importanţă tuturor celor explicate la curs, cerute de programă, ele creează stimulentul necesar unei activităţi susţinute, singura care poate duce la modificări trainice în orientarea tinerilor, la transformarea completă a stilului de muncă intelectuală.*

Pentru a putea servi la cunoaşterea calităţii cunoştinţelor studenţilor şi a avea un rol educativ trebuie desigur ca probele de control să fie organizate în consecinţă, aşa cum am văzut în cazurile analizate de noi.

În afara celor arătate, analizînd probele de control, comparînd felul de a judeca şi expune putem, în primul rînd, cunoaşte mai bine pe fiecare student, îi putem aprecia mai just cunoştinţele şi posibilităţile. La oral studenţilor li se pun chestiuni a căror dificultăţi nu pot fi totdeauna comparate în mod clar, în timp ce scrisul permite formularea *aceloraşi probleme tuturora*. În felul acesta ies în lumină nu numai punctele nevralgice ale întregii grupe, ci şi calităţile şi defectele fiecărui student. Prin comparaţie se reliefează stilul de lucru al fiecăruia, lacunele şi cultura generală, posibilitatea de exprimare, interesele. În al doilea rînd, putem trage concluzii şi în privinţa defectelor mai mult sau mai puţin generale, în ceea ce priveşte atitudinea faţă de obiectul de învăţămînt, faţă de problemele speciale, faţă de proba de control. Tocmai prin comparaţie, prin analiza calitativă am putut verifica concluzia

12) Cum s-ar putea modifica examenul pentru a se evita acest neajuns? Fie prin schimbarea tehnicii examenului oral, fie prin folosirea mai largă a examenului scris şi a probelor de control. Ultima soluţie pare a fi cea optimă, fiindcă modul cum este actualmente organizat oralul prezintă multe avantaje din alte puncte de vedere.

schițată mai sus în legătură cu felul în care învață unii studenți, în legătură cu modul în care sînt obișnuiți să abordeze un subiect, o problemă. Pentru aceasta am studiat erorile cele mai răspîndite și am căutat să le interpretăm.

Cele mai frecvente sînt confuziile. Nu toate însă, au aceeași semnificație. De pildă, în cazul examinat, studenții confundă „concordanța" cu „coordonarea", „contrarietatea" cu „contradicția", specia cu genul etc.: aici e limpede că ei n-au studiat suficient, ei au înțeles ceva, dar nici măcar n-au ajuns să lege precis conținutul noilor noțiuni de denumirea lor; s-a învățat superficial de tot, nu s-a memorat precis, nici măcar mecanic.

O semnificație mai importantă pot avea alte confuzii: erorile în aplicarea regulilor cunoscute [13]).

Sînt frecvente și cazurile inverse, cînd studentul a memorat bine exemplele dar nu știe să formuleze, să generalizeze. Studentul O. E. vorbind de noțiuni contradictorii dă un exemplu corect: „alb și nealb", dar explicînd arată că „la contradicție poate să mai existe o cale de mijloc".

În cadrul a două grupe am putut stabili procentajul acestor inconsecvențe între „exemplele de contradicție" și caracterizarea acesteia. Situația este următoarea:

		Grupa A	Grupa B
Răspunsuri	formulate *just* și exemplificate *corect*	35%	13%
„	*greșite* și în formulare și în exemplificare	35%	47%
„	*just* formulate dar *greșit* exemplificate	13%	33%
„	*greșit* formulate dar *just* exemplificate	17%	7%

Deci în total s-au obținut 30% și respectiv 40% răspunsuri inconsecvente [14]). Confuziile arătate mai sus, inconsecvența între formularea

13) Astfel studentul A. I. scrie: „de la afirmarea condiției trecem la afirmarea consecinței", această regulă a fost bine însușită, dar el o aplică în cazul unui silogism ipotetic greșit în care se trecea de la afirmarea consecinței la cea a condiției. Studentul a învățat mai mult mecanic, a „tocit" regula, dar n-a căutat să o înțeleagă, nu și-a precizat termenii.

Studenta C. M. scrie, vorbind despre contradicție „dacă afirmăm că este negru, noi nu negăm că este alb". Ea a învățat superficial și n-a căutat să se gîndească nici în momentul efectuării probei, fiindcă bunul simț îți spune că dacă un obiect e negru, el nu poate fi alb (în același timp).

De asemeni, studenta S. M. arată că „la contradicție nu există o cale de mijloc", lăsînd de o parte problema exprimării, ideea e justă, dar, exemplificînd ea adaugă „sau este alb sau este negru"... or noțiunile alb și negru sînt contrarii.

14) Inconsecvența merge uneori și mai departe; iată studentul Z. M. arată, în problema menționată mai sus, că „bolnavul se poate însănătoși și fără a lua chinină" (ceea ce e just, acesta era argumentul care arăta pentru ce e greșit silogismul) și de aici el trage concluzia cu totul neașteptată și absurdă că „silogismul este bun". Presupunerea că studentului i-ar fi scăpat cuvîntul „nu" și de aceea a ieșit „bun" nu pare probabilă, fiindcă în lucrare mai sînt și alte erori asemănătoare printre care încă un caz cînd arată că silogismul e just (și tot din motivul pentru care era fals!) În toată lucrarea se evidențiază confuzii din cele mai bizare. Fără îndoială genul acesta de erori se întîlnește rar.

generală şi aplicarea practică, aplicarea greşită a regulilor sînt erori foarte răspîndite.

O altă eroare semnificativă este nerespectarea problemei puse deşi ea e formulată foarte clar. Astfel studenţii A. M., S. I., D. E. şi alţii răspund la întrebarea „deosebirile între logica formală şi logica dialectică" dînd definiţiile logicii formale şi apoi ale celei dialectice, fără a scoate în relief deosebirile, fără a face o comparaţie. Se vădeşte în aceste cazuri că studentul se mărgineşte deseori la reproducerea celor învăţate şi nici nu concepe să prelucreze materialul asimilat. Alteori se fac erori şi mai mari: bunăoară studenta B. A. la chestiunea în care se cer „deosebirile între clasificaţie şi diviziune" răspunde prin enumerarea regulilor diviziunii. În alt caz, deşi studentul copiază just silogismul pe care trebuia să-l analizeze, îl transcrie greşit în timpul analizei: în loc de „struţii sînt păsări" transcrie „struţii nu sînt păsări", or... deosebirea e mare! Aici falsitatea judecăţii trebuia să-i atragă atenţia asupra transcrierii greşite—ceea ce nu s-a întîmplat.

Trebuie subliniat că dacă erorile mari se întîlnesc îndeosebi printre studenţii mai slabi, *numeroase confuzii, inconsecvenţe, greşeli de judecată, răspunsuri în afară de subiect, de tipul celor sus arătate, se găsesc şi la studenţii buni şi chiar la cei foarte buni*; studentul care a transcris greşit că „struţii nu sînt păsări" e unul din cei mai buni din grupa sa; studenta L. F. care a mai făcut logică în şcoala medie şi dă o probă de control excelentă, analizează foarte bine şi complet un silogism, indică regula a căror încălcare atrage după sine falsitatea raţionamentului, dar adaugă la urmă că „silogismul nu are trei termeni". Aceasta e categoric dovada că a scris fără să se gîndească bine: cum s-ar fi putut „analiza grafic" şi ce rost ar fi avut aceasta dacă silogismul n-ar fi avut trei termeni?! De altfel era foarte clar că silogismul are trei termeni şi numai trei. Greşeli asemănătoare mai fac şi alţi studenţi, cu toate că s-au pregătit cu seriozitate şi au făcut lucrări bune.

Care sînt cauzele tuturor acestor erori? Desigur ele pot fi mai multe. S-ar putea ca la curs unele probleme să nu fi fost destul de clare, sau, să fie deosebiri între felul de a pune problema în manual şi în curs. Acestă ipoteză nu este valabilă însă în cazul nostru, fiindcă examenul şi consultaţiile au arătat că n-au fost nelămuriri de acest gen. Mulţi studenţi au dat răspunsuri foarte bune. Apoi manualele conţin tot ce e necesar pentru a se înţelege esenţialul.

Altă ipoteză este că studenţii au învăţat superficial, în fugă. Atunci se pune imediat problema de ce au învăţat astfel. N-au avut timp? Cercetînd orarul anului I al facultăţii de ştiinţe juridice se observă că aveau mult timp liber pentru studiul individual. Înşişi studenţii au recunoscut aceasta (cu prilejul unei anchete făcută amănunţit de catedra de pedagogie şi psihologie). Poate n-au învăţat din cauză că n-au dat importanţă probei de control? Aici desigur este un adevăr. Lipsa de interes a fost evidentă la o serie de studenţi. Asupra acestei chestiuni vom mai reveni; deocamdată trebuie să arătăm că lipsa de interes *faţă de probă* explică îndeosebi *numărul* de erori. Observînd cu atenţie răspunsurile la examen unde interesul de a obţine cel puţin „bine" e foarte mare,

s-a constatat că deşi s-au făcut mai puţine erori, totuşi *tipul erorilor a fost acelaşi*. Trebuie deci reţinut că numărul erorilor se explică în parte şi prin lipsa de importanţă atribuită lucrării, dar că genul de erori, semnificaţia lor e de altă natură. Pare clar că mulţi studenţi, chiar dacă memorează conştiincios, nu caută să pătrundă înţelesul noţiunilor, nu stăruie asupra problemelor în timpul studiului individual, de aceea puşi în situaţia de a aplica ceea ce au învăţat, de a concretiza, de a sublinia esenţialul, fac erori, confuzii, nu pot face faţă. În al doilea rînd e evident că unii studenţi, chiar în timpul controlului, nu judecă suficient nici problemele pe care le au de soluţionat, nici răspunsurile pe care le dau. Ei apelează mereu la memorie, chiar cînd cunoştinţele sînt vagi şi formulează lucruri pe care nu le-au trecut întîi prin filiera spiritului critic. Din această cauză dau alte răspunsuri decît cele cerute, răspunsuri nelogice, inconsecvente, care uneori contrazic orice judecată sănătoasă.

Aşadar, sînt studenţi care nu ştiu, propriu-zis, să înveţe temeinic şi în general *nu sînt obişnuiţi să aprofundeze probleme variate*. De aici dificultăţi serioase în aplicarea şi prelucrarea cunoştinţelor asimilate. Această stare de lucruri ni se pare a explica în mare măsură atît tipul, cît şi numărul relativ ridicat de erori la o serie de întrebări. Rezultatele analizei cantitative, cît şi al celei calitative converg în direcţia aceleiaşi caracterizări.

Justeţea acestor concluzii e confirmată şi de existenţa unor altor categorii de erori care nu pot fi subestimate. E vorba de aşa-numitele greşeli de cultură generală. De exemplu, patru studenţi dintr-una din grupe afirmă că noţiunea de vertebrat este gen faţă de noţiunea de om şi specie faţă de noţiunea de mamifer.

Nu e vorba de confuzie între termenii „gen" şi „specie" (trei dintre ei desenează subordonarea sferelor), ci de faptul că realmente ei nu ştiu bine care e raportul dintre aceste noţiuni, care sînt notele esenţiale ale noţiunilor de vertebrat şi de mamifer. Aceste greşeli nu pot fi scuzate prin faptul că au trecut mai mulţi ani de la studierea zoologiei. Ele sînt prea elementare pentru a putea fi uitate. Desigur, nu înseamnă că n-au învăţat deloc, fiindcă nu puteau ajunge studenţi fără a cunoaşte probleme elementare; probabil că au învăţat, însă, aşa cum am arătat mai sus, nu ştiu să înveţe temeinic—ei „tocesc" şi poate că au răspuns destul de bine la zoologie... dar neaprofundînd suficient, neinsistîndu-se asupra capacităţii lor de a prelucra şi aplica cunoştinţele, acestea n-au trăinicie. Ele n-au intrat în sistemul cunoştinţelor elevului, au rămas oarecum izolate... şi cu vremea devin confuze, se şterg.

Dacă unele greşeli de cultură generală pot da naştere şi la alte interpretări, pot proveni din alte cauze, aşa-zisele greşeli de exprimare, nu se pot interpreta prea variat. I. A. Samarin observă foarte bine că „lupta pentru înţelegerea clară de către elev, nu numai a sensului general al celor citite, ci şi a termenilor şi expresiilor strict ştiinţifice, este lupta pentru realizarea unei cultivări generale a limbajului şi gîndirii elevului, lupta împotriva formalismului în cunoştinţele sale"[15]).

15) Samarin I. A., *op. cit.*,[4]) p. 148.

Pentru a înţelege bine sensul unui cuvînt, el trebuie repetat, căutat într-un dicţionar, lămurită etimologia lui, deosebirea lui faţă de alte cuvinte înrudite, fie prin sonoritate, fie prin înţeles etc.; toate aceste operaţiuni implică neapărat şi o deplină cunoaştere a aspectului său fonetic şi ortografic. Dacă cunoaşterea felului cum se pronunţă şi cum se scrie un cuvînt nu înseamnă că se cunoaşte bine, în toate nuanţele, sensul, conţinutul noţiunii, în schimb sîntem siguri că neglijarea aspectului ortografic al unui cuvînt e legat aproape totdeauna de confuzii şi în ce priveşte înţelesul.

Munca de calificare superioară, atît intelectuală cît şi cea manuală, implică o foarte fină diferenţiere, multă precizie. Precizie se cere nu numai strungarului, inginerului, doctorului şi în experienţele de laborator, ci şi în activitatea didactică, în activitatea juristului, a criticului literar etc. Toate acestea cer o cunoaştere în amănunt a psihologiei elevilor, a textului de lege, sau, respectiv, a meşteşugului literar. Nu e vorba de cunoaşterea subtilităţilor pentru a face paradă de „fineţe" ci pentru a putea distinge în diferite detalii pe acela care are valoare de simptom, care dezvăluie esenţa, caracterul, semnificaţia unui fapt. Desigur, e vorba de două procese: a) analizarea atentă a amănuntelor şi b) capacitatea de a stabili care din ele este caracteristic, simptomatic. Dacă cea de-a doua este cea principală, asta nu înseamnă că obişnuinţa cu observarea atentă a fiecărui detaliu, a fiecărei particularităţi este cît de cît secundară. Aşadar în stilul muncii intelectuale din şcoala superioară figurează şi capacitatea, obişnuinţa de a analiza îndelung, de a clarifica deplin nu numai problemele principale, ci şi „detaliile", printre care cuvintele şi sensul lor exact. Am arătat că aceasta implică cunoaşterea lor ortografică — iată deci pentru ce putem afirma că, în majoritatea cazurilor, „greşelile de exprimare" sînt simptomul unor lipsuri serioase în privinţa formaţiei intelectuale a studenţilor, ale stilului lor de învăţătură. Nu întîmplător astfel de expresii cum sînt „idialişti", „definiţie negativistă", „idisolubilă", „dijunctiv", „maliabil" etc. se găsesc mai ales în lucrările studenţilor mai slabi. Atunci cînd ele se găsesc şi la unii studenţi conştiincioşi, ele sînt un semn al unei metode de lucru deficiente. Iată de ce depistarea lor e foarte importantă.

La oral aceste greşeli se observă mai greu — unii studenţi vorbesc repede, profesorul e absorbit de urmărirea firului ideilor, multe amănunte semnificative pot scăpa neobservate. În scris ele se evidenţiază uşor.

În cadrul a două grupe am găsit 25% din numărul total de probe cu greşeli de exprimare, de ortografie, litere mîncate etc. E drept că doar 16% din studenţi au făcut greşeli în adevăr serioase. Totuşi rezultă că trebuie să se acorde atenţie şi acestei probleme.

Înainte de a înmănunchia toate observaţiile răsfirate în cursul cercetării rezultatelor obţinute la probele de control va trebui să arătăm şi cele constatate cu prilejul analizei, discutării lor împreună cu studenţii.

Analiza probelor a început printr-o scurtă caracterizare generală a rezultatelor. Apoi profesorul a trecut la aprecierea lucrărilor „tipice", întîi a celor mai slabe şi apoi a celor mai bune, citind cîte o parte din

fiecare (cea mai semnificativă). Studenţii au fost antrenaţi în discuţie cerîndu-li-se să facă observaţii, să răspundă la unele întrebări etc. S-a dat atenţie în special fondului şi metodei de tratare (înţelegînd prin aceasta nu numai aspectul „tehnic" al redactării probelor ci şi felul de a gîndi); s-a pus în discuţie modul de exprimare, stilul; s-au analizat cauzele generale ale dificultăţilor: lipsa unei învăţări serioase şi sistematice, lipsurile de cultură generală, necesitatea unei noi organizări a muncii etc. Apoi s-au anunţat calificativele celorlalte probe, făcîndu-se cîteva scurte aprecieri în legătură cu fiecare din ele.

La sfîrşit, trăgîndu-se concluziile, s-au precizat chestiunile care păreau mai confuze, s-au dat îndrumări în legătură cu ceea ce mai trebuie studiat şi cu întreaga tehnică de lucru.

Asistînd la aceste analize a lucrărilor scrise de control am remarcat următoarele:

a) studenţii au arătat un viu interes faţă de discuţiile provocate (atenţie încordată, emoţie, participare activă).

b) în majoritate (să nu uităm că erau studenţi în anul întîi) nu erau conştienţi de nivelul la care se cere tratată o lucrare la universitate. Aceasta s-a dovedit prin aceea că, cea mai mare parte, s-au aşteptat la rezultate mai bune (şi chiar mult mai bune) decît cele obţinute.

c) analiza a avut un mare efect pozitiv — ulterior s-a învăţat mult mai serios, cu îndîrjire chiar, ceea ce s-a vădit la examen (cînd rezultatele au fost, în genere, net superioare).

d) la unii studenţi s-a manifestat o lipsă de interes faţă de logică (poate şi faţă de alte obiecte), faţă de cunoaşterea, înţelegerea diferitelor probleme. Aceasta a reieşit din faptul că, întrebaţi fiind, mulţi n-au ştiut să răspundă la chestiunile care li se puseseră la probele de control (deşi nu trecuse multă vreme între efectuarea probelor şi analiza lor); nu ştiau nici ce-au răspuns, nici care e soluţia justă.

Care sînt concluziile ce se pot trage după toate observaţiile făcute în legătură cu cele 131 de probe scrise?

Mai întîi au ieşit la iveală unele deficienţe în pregătirea studenţilor: lipsa de obişnuinţă cu aprofundarea problemelor, cu frămîntarea lor, tendinţa de a se mărgini la o simplă reproducere; la unii studenţi a ieşit în evidenţă insuficienţa intereselor de cunoaştere. Astfel putem spune că printre absolvenţii şcolilor medii există destule cazuri în care „stilul muncii intelectuale" prezintă lipsuri mai mult sau mai puţin serioase. Sînt încă destui care nu sînt deprinşi să gîndească independent [16]).

În acest fel sarcina de a forma un stil creator de muncă intelectuală, de a trezi interese pentru cercetare, pentru munca inovatoare se vădeşte complicată, căci înfăptuirea ei cere în primul rînd o gîndire independentă şi interese conturate.

Am văzut apoi că probele scrise de control constituie o verificare a

---

16) S-ar putea obiecta că această constatare ar fi valabilă numai privitor la cele opt grupe de studenţi ale căror lucrări le-am examinat. Ea însă concordă cu datele altor cercetări şi cu cele culese de toţi cei care lucrează împreună cu studenţii.

cunoştinţelor mai completă decît oricare altă formă de învăţămînt sau metodă utilizată în şcoala superioară (cu excepţia lucrărilor scrise de examen). Dar, se pune întrebarea dacă este necesar un control complet al activităţii studenţilor în timpul anului — măcar periodic dacă nu unul regulat — sau este suficient cel de la examen. Întrebarea e legitimă fiindcă studenţii au o capacitate de autoapreciere mult mai dezvoltată decît elevii, au deja formate deprinderi de lucru, sînt mai conştienţi etc. După cele spuse pînă acum, putem preciza că *este necesar un astfel de control.* Este foarte util pe de o parte datorită deficienţelor constatate mai sus (deşi constatările izvorăsc din cercetări petrecute cu doi ani în urmă, în mare măsură ele rămîn valabile şi astăzi), pe de altă parte în şcoala superioară se cer nu numai „alte" cunoştinţe şi „mai multe" decît în şcoala medie, ci un „alt nivel de asimilare", o altă metodă de studiu, pe care studenţii şi-o pot însuşi doar treptat. Autoaprecierea lor nu poate fi deci suficientă.

Am subliniat însemnătatea antrenării efective a studenţilor într-o muncă corespunzătoare şi a organizării acesteia în aşa fel încît după biruirea dificultăţilor să se asigure şi satisfacţia unui pas înainte, unui mic progres. Simpla asistenţă la o activitate cu caracter ştiinţific sau participarea la ea sub directa conducere şi îndrumare a cuiva nu sînt suficiente pentru a forma atitudinea dorită. Studenţii se pot complace în situaţia unor spectatori sau a unor copii dădăciţi îndeaproape. Am văzut că mulţi nu sînt conştienţi de nivelul de pregătire necesar. De aceea trebuie să li se ceară să facă singuri faţă cerinţelor unei activităţi similare, uneori chiar identice, celei ştiinţifice sau celei productive. Dacă lucrările practice şi practica în producţie cer studenţilor să observe exact şi să aplice corect, seminariile şi probele scrise de control trebuie să solicite şi să-i obişnuiască cu urmărirea mintală îndelungă a unei probleme, confruntarea diferitelor ipoteze de lucru şi alegerea celei juste. Numai aşa vor putea să-şi dea perfect seama de ceea ce se pretinde de la un student şi să se străduiască pentru a putea corespunde acestor cerinţe. În acest sens probele scrise de control au mare însemnătate: pe lîngă faptul că *au şi ele avantajul de a pune probleme multiple, complexe, totodată pot solicita şi folosirea cunoştinţelor dintr-o mare parte a materiei*; apoi acest control minuţios cuprinde pe toţi studenţii în acelaşi timp.

Pentru a putea face faţă la o probă scrisă e necesară, aşadar, o învăţătură serioasă, înţelegerea în amănunt a celor asimilate, parcurgerea atentă a bibliografiei, o muncă sistematică... Iată de ce putem spune că *probele de control sînt piatra de încercare a cunoştinţelor.* Cu ajutorul lor studenţii îşi formează o idee precisă despre progresele realizate, despre deficienţele lor, cît şi despre modul în care trebuie să lucreze. Dacă adăugăm şi faptul că discutarea cu grupa a lucrărilor scrise e urmărită cu viu interes, deci îşi păstrează valoarea sa stimulativă, vom putea conchide că probele de control sînt şi în şcoala superioară un mijloc principal de stimulare la un studiu individual temeinic.

Dar pentru a determina studenţii să facă o cotitură în metoda lor de a învăţa nu e suficient să întreprindem un control periodic şi să apreciem rezultatele obţinute; studenţii trebuie îndrumaţi. În mod nesistematic

poi fi ajutați în toate ocaziile. Nu trebuie subestimate posibilitățile ce le oferă seminariile introductive; de asemeni nici cele ale orelor de consultații. E mult mai avantajos însă să legăm îndrumarea de momentul aprecierii, de un bilanț, cînd preocuparea pentru înlăturarea pe viitor a lipsurilor e mult mai vie decît cu orice alt prilej; întrucît probele scrise sînt o formă de control integral și studenții lucrează în condiții absolut egale, aprecierea stîrnește un interes maxim. Apoi indicațiile se bazează pe însăși lucrările lor, se pot referi la tratarea unor anume probleme specifice, pot fi însoțite de observații directe făcute asupra felului în care se lucrează... deci îndrumarea are un caracter mult mai concret și mai precis. Iată de ce analiza probelor ne permite să combatem din plin orice manifestare de bucherism, stilul școlăresc, tendința de limitare la notițe, dogmatismul și oricare alte greșeli în legătură cu modul de a studia și a trata o problemă. Putem așadar folosi analiza probelor de control ca *seminarii de bilanț și îndrumare*, ele pot deveni o adevărată școală a întocmirii unui referat, a unei lucrării științifice.

Atît prin aspectul stimulativ, cît și prin cel de îndrumare, *probele scrise de control constituie în școala superioară un instrument important în educarea însușirilor ce se cer unor specialiști cu înaltă calificare, contribuie din plin la transformarea stilului muncii intelectuale într-unul nou, inovator.*

Probele au și o valoare instructivă: atît prin temele care se pot propune spre tratare, prin munca ce o depun studenții, cît și prin clarificarea unor probleme în timpul discutării lor se realizează o completare, aprofundare și sistematizare a cunoștințelor. Totodată, cerînd eforturi serioase, ele contribuie și direct, chiar în timpul efectuării lor, la dezvoltarea capacităților intelectuale ale studenților.

De la început am arătat că între probele scrise de control și cele de examen nu pot fi deosebiri esențiale, totuși, în învățămîntul superior există unele diferențe: notele care se pun studenților în urma probelor scrise de control nu pot avea decît un caracter consultativ în privința situației lor școlare, fiindcă altfel s-ar tulbura serios celelalte activități didactice pe care le-ar neglija studenții (seminariile, lucrările practice, la care nu se pun note) [17]). În schimb lucrările scrise de examen sînt hotărîtoare în ce privește promovarea. Astfel examenul scris are o mai mare importanță stimulativă; prin folosirea lui se arată că priceperea de a prelucra un material variat, de a dezbate o problemă complicată are o însemnătate socială.

Pe de altă parte, deși e indicat ca la examen să se discute și lucrarea scrisă dată în prealabil de student, îndrumările nu pot fi prea amănunțite și nu se poate utiliza comparația amplă cu alte lucrări. De aceea din punct de vedere al acestui ajutor probele scrise de control sînt mult mai valoroase. Cele două categorii de lucrări scrise se completează între ele. Dar, în afară de deosebirile semnalate nu există altele: ele îndeplinesc exact aceleași funcții instructiv-educative, ambele consti-

17) Aceasta nu înseamnă că ele nu trebuie luate deloc în considerație la sfîrșitul anului, dimpotrivă, dar nu într-o măsură mai mare decît alte activități.

tuie mijloace eficace de orientare a tineretului pe făgaşul unui studiu de nivel universitar, iar condiţiile eficienţei lor vor fi aceleaşi.

Pentru a corespunde sarcinilor şcolii superioare, probele scrise au un anume specific ce le distinge de cele folosite în şcoala medie. În vederea lămuririi condiţiilor ce pun în valoare resursele lor educative, ne-am bazat nu numai pe probele analizate, ci am întreprins şi o anchetă în rîndurile corpului didactic al facultăţilor de istorie-filologie şi de ştiinţe naturale din Iaşi, adunînd unele informaţii şi de la alte facultăţi.

Sintetizînd o serie de observaţii făcute în cursul discutării probelor date la logică şi adăugînd pe cele prilejuite de această anchetă, putem afirma că principala condiţie a reuşitei controlului scris este *formularea unor subiecte care să solicite eforturi corespunzătoare cerinţelor şcolii superioare*. Aceasta înseamnă că trebuie să se ceară *orientare critică, interpretare, sinteză, argumentare*... ceea ce implică atît un studiu serios prealabil, cît şi eforturi mintale susţinute în timpul lucrării; mai înseamnă însă că *subiectele trebuie să se bazeze şi pe bibliografia obligatorie* (cît şi pe lucrările practice, seminarii, practica în producţie—nu trebuie în nici un caz să se limiteze la curs). În multe cazuri, probele trebuie să constituie mici referate critice, bazate pe materia expusă la curs şi pe bibliografia obligatorie. Trăsătura aceasta deosebeşte net lucrările scrise date de studenţi faţă de cele din şcoala medie.

În al doilea rînd, subiectele trebuie să fie cuprinzătoare, pentru a verifica totodată şi parcurgerea materiei. La acelaşi rezultat se poate ajunge şi prin formularea mai multor întrebări limitate. Apoi, fără îndoială că problemele date trebuie să aibă importanţă teoretică, consecinţe practice care totdeauna trezesc interesul studenţilor.

În fine, dificultăţile trebuie proporţionate ţinînd seama de posibilităţile grupei astfel încît să se evite descurajarea studenţilor. Subiectele prea uşoare sînt însă şi mai periculoase, căci ele demobilizează cu totul.

Cu toată importanţa acestor condiţii ce trebuie luate în consideraţie cînd propunem subiectele pentru probele de control, ele nu pot asigura un succes deplin al muncii instructiv-educative decît dacă se organizează cu grijă o analiză a lucrărilor cu grupa, un seminar de bilanţ şi îndrumare. Scopul esenţial al analizei este formarea unei idei juste despre nivelul la care se cere să se trateze o problemă.

O mare însemnătate are timpul consacrat efectuării probelor scrise şi cel destinat analizei probelor: pentru a putea face un bilanţ complet al lucrărilor de control şi a da îndrumările necesare trebuie să avem la dispoziţie cel puţin o oră. De cele mai multe ori credem că abia în două ore vom putea termina analiza (mai ales că, după cum vom vedea, nu putem da decît rareori lucrări de control).

Cît priveşte durata efectuării lucrărilor scrise de către studenţi, ea *nu poate fi mai mică de două ore*, fiindcă trebuie propuse probleme mari care să ceară eforturi de gîndire susţinute. O excepţie ar putea face numai probele de control ce se dau studenţilor anului I, cînd 90-100 de minute pot fi îndestulătoare. În ultimii ani de facultate, la unele obiecte (mai ales la ştiinţele sociale) e bine să se programeze şi lucrări cu o du-

rată mai mare — chiar pînă la 3 ore — pentru a li se putea cere un efort corespunzător posibilităţilor lor.

La ce ar putea folosi nişte probe scrise de control la care s-ar acorda studenţilor 50-60 de minute sau chiar mai puţin? Tema propusă nu poate fi nici prea amplă, nici nu poate conţine dificultăţi care să permită un efort de sinteză şi interpretare mai mare. În general, ori subiectul este la nivelul cerut de şcoala superioară şi atunci timpul e insuficient şi lucrarea devine mult prea grea pentru studenţi, ori subiectul poate fi tratat bine de majoritatea studenţilor în acelaşi timp cu cel acordat în şcoala medie (maximum o oră) şi atunci nu se va cere un efort nou, net deosebit faţă de acela cu care erau obişnuiţi (e cu alte cuvinte corespunzător acestei şcoli şi nu facultăţii). Şi într-un caz şi în altul, efectele nu numai că nu sînt pozitive, ci din contra, contravin scopurilor şcolii superioare.

Dat fiind că timpul necesar probelor scrise şi analizei lor e destul de lung, se pune întrebarea firească, cîte vor putea fi programate într-un semestru? Avînd în vedere rolul lor, ar trebui programate cît mai multe, dar trebuie luat în consideraţie şi bugetul de timp.

Examinînd numărul de probe de control date la trei facultăţi (de ştiinţe juridice, ştiinţe naturale şi istorie-filologie) în semestrul I din anul şcolar 1954-1955, se vădeşte că nicăieri nu s-au programat în total mai mult de 4-5 probe, deşi instrucţiunile îngăduiau un număr mai mare. Viaţa, condiţiile concrete arată că nu se pot planifica mai multe, fără a le coborî nivelul sau a perturba desfăşurarea normală a învăţămîntului. În ultima vreme s-au prevăzut şi mai puţine. E şi firesc, căci calculînd cu grijă timpul disponibil al studentului, dacă ţinem seama de faptul că fiecare student pe lîngă parcurgerea bibliografiei şi a cursului are de pregătit şi lucrări de seminar (cărora ar trebui să li se acorde o mai mare atenţie), dacă ţinem seama că pregătirea pentru probele de control trebuie să-i răpească cel puţin o săptămînă, pare clar că deja cifra de patru probe în total, pe un semestru, e foarte mare, e un maximum; deseori însă programarea de trei probe asigură posibilitatea pregătirii lor temeinice, fără supraîncărcarea studenţilor (cifrele se referă desigur la totalul obligaţiilor ce revin unui student, deci la totalitatea obiectelor de învăţămînt).

Cît priveşte lucrările scrise de examen, este de dorit să se dea astfel de lucrări la toate examenele dintr-o sesiune; aceasta se poate realiza cînd numărul lor nu e mai mare de patru—cînd depăşeşte această cifră, se impune folosirea controlului scris numai la două sau trei materii (pentru a se putea asigura un interval suficient între examene).

Fireşte, mai sînt şi alte măsuri de ordin practic ce trebuie luate pentru o bună desfăşurare a probelor scrise, cum ar fi planificarea lor de la începutul anului, afişarea datei şi a bibliografiei, anunţarea caracterului lor obligator ş.a. Asupra acestora nu e cazul să insistăm.

Cu prilejul cercetării întreprinse, s-a putut constata că în rîndurile corpului didactic, probele de control sînt considerate, în general, utile. Ele s-au încetăţenit în facultăţi şi se obţin rezultate îmbucurătoare. Totuşi

s-a observat în mai multe cazuri şi o tendinţă de depreciere a lor: la unii ani se dau prea puţine probe scrise—numai cîte una, uneori chiar nici una, pe semestru (nu se dau lucrări scrise de control nici la materii unde nu figurează în plan decît ore de curs şi unde posibilitatea de verificare şi îndrumare e astfel aproape complet exclusă în timpul anului).

Mai surprinzător e faptul că se neglijează în mod evident lucrările scrise de examen: în afară de secţiile de filologie, unde sînt frecvente la limbi şi literatură, în celelalte secţii şi facultăţi sînt foarte rar folosite (chiar şi la facultăţi ca cea de ştiinţe juridice sau cea de matematică şi fizică).

În fine, analiza rezultatelor obţinute la probele scrise nu se face totdeauna, iar cînd se face nu se pun în valoare decît rareori toate resursele sale.

Dar, în afară de lipsurile amintite există forme de depreciere a probelor care au consecinţe mai îngrijorătoare. Din motive lesne de înţeles n-am putut aprecia direct valoarea subiectelor propuse la diferitele lucrări de control. Există însă date care, indirect, ne pot duce la discutarea lor — e vorba în special de timpul care se acordă studenţilor pentru efectuarea probelor.

Uneori li se pun la dispoziţie două ore. Cel mai des se dau 50-60 de minute. Nu puţine sînt şi cazurile cînd se acordă numai 40-30 şi chiar 20 de minute! Am arătat că astfel de probe de control ori sînt prea grele, ori nu corespund nivelului şcolii superioare — cerînd o prelucrare redusă a celor predate la curs; credem că a doua alternativă e mai răspîndită decît prima, fiindcă altfel am fi auzit numeroase plîngeri în legătură cu „rezultate extrem de slabe“ — ceea ce nu s-a întîmplat.

În plus am remarcat deseori că lucrările de control au fost anunţate tardiv, fără să se facă precizări în legătură cu bibliografia necesară... înseamnă că în mai multe cazuri studenţii au învăţat „în asalt“ pentru probele scrise, limitîndu-se la simpla lectură a notiţelor, care desigur nu poate asigura o pregătire temeinică.

Folosirea unor probe „cu pretenţii reduse“, indiferent din ce motive, credem că e foarte dăunătoare. Toate formele de învăţămînt, îmbrăcînd haina cercetării ştiinţifice orientează studenţii spre o nouă metodă de studiu. Prelegerile, seminariile, lucrările practice le dezvăluie un fel nou de a înţelege problemele, creează o nouă atitudine faţă de munca intelectuală — noi preocupări îi atrag pe calea activităţii de cercetare, de creaţie.

În aceste condiţii felul de a învăţa trebuie să se schimbe, să se apropie mai mult de „munca de documentare“ de care vor avea nevoie în viitoarea profesiune. E nevoie de alt stil de muncă. *Probele de control, (desigur şi cele de examen) dacă n-au un nivel corespunzător celui asigurat de toate celelalte metode, nu numai că-şi pierd orice valoare, dar chiar au un rol negativ.* Ele încetăţenesc o exigenţă scăzută, favorizează impresia că e suficientă, în ce-i priveşte pe studenţi, o înţelegere şcolărească a materiei, întăresc vechile deprinderi de studiu în loc să contribuie la revoluţionarea lor; astfel de probe frînează progresul studenţilor, împiedică educarea unui nou stil de muncă intelectuală.

Cum se explică toate aceste deficienţe?

Există şi unele cauze obiective. De pildă mai sînt unii ani de studii la unele facultăţi, care sînt supraaglomeraţi; în acest caz e greu de organizat probele de control în condiţii optime. Totuşi această situaţie a devenit mai rară şi actualmente se iau măsuri hotărîtoare în vederea remedierii ei.

O altă piedică poate fi cîteodată şi supraaglomerarea corpului didactic în norma căruia nu intră munca migăloasă de verificare a lucrărilor scrise [18]). Cităm cazul unui profesor care preda trei cursuri la un număr total de 384 studenţi, fără ca la obiectele respective să existe ore de seminar sau de lucrări practice. S-ar fi cuvenit să se dea probe de control tuturor acestor studenţi. Dar... timpul necesar pentru verificarea acestor probe scrise de control n-ar fi în nici un caz mai mic de 130 de ore.

Mai importanţi în această privinţă sînt factorii de ordin subiectiv.

Pentru a se evita aglomerarea excesivă a studenţilor în sesiune (ţinînd cont, că, mai ales cu 2-3 ani în urmă, erau prevăzute multe examene) s-a găsit necesar să se renunţe aproape complet la probele scrise de examen; introducerea probelor de control putea crea iluzia că examenul scris nu-şi mai are o deplină justificare. Din păcate, probele scrise de control fiind o metodă nouă în învăţămîntul universitar şi forurile superioare dînd indicaţii foarte sumare şi generale asupra sensului lor educativ, s-a ajuns la situaţia că unii profesori nu le-au dat importanţă şi nu le folosesc; alţii au reţinut numai că le pot folosi la stimularea la învăţătură a studenţilor, fără a se preocupa de faptul că importă şi la ce fel de muncă îi îndemnăm; cum aparent au acelaşi rol ca probele date în şcoala medie, ei s-au mulţumit să le aplice exact la fel, transplantînd, fără nici o modificare, o metodă din şcoala medie în învăţămîntul superior. Astfel s-a alunecat, în unele cazuri, pe panta formalismului, neglijîndu-se tocmai esenţialul: specificul şcolii superioare.

Cercetarea realităţii concrete a pus în lumină că celelalte forme de activitate din învăţămîntul superior, inclusiv examenul oral, nu pot înlocui complet controlul scris. Rolul principal al acestuia este tocmai de a pune în lumină deplină calitatea asimilării materiei de învăţămînt, capacitatea fiecărui student de a utiliza cunoştinţele în rezolvarea problemelor; prin urmare el reliefează cel mai bine posibilitatea de a folosi în mod independent, creator cele învăţate — condiţie esenţială a aplicării lor competente.

„Extemporalele“ utile în şcoala medie nu-şi mai au locul în facultăţi; dar ridicînd probele de control la nivelul universitar nu este posibilă folosirea lor decît în proporţie redusă — din acest motiv, cît şi din altele, amintite mai sus, ele nu pot înlocui probele scrise de examen.

Aşadar examenul scris trebuie repus în drepturile sale. Numai combinarea actualei metode de examinare orală cu o probă scrisă serioasă

18) Cu excepţia învăţămîntului fără frecvenţă (unde, în fapt, controlul e mai mult formal).

(de 2-3 ore) ne poate da certitudinea că studenţii noştri vor putea face faţă dificultăţilor de ordin teoretic pe care practica nemijlocită le dezvăluie oricărui profesionist temeinic pregătit.

Catedra de Pedagogie–Psihologie

BIBLIOGRAFIE

1. Boşko I. — *Despre compoziţiile elevilor*, în Учительская газета, nr. 18/1954.
2. Dairi N. I. — *Despre procedeele ascultării curente*, în Советская педагогика nr. 7/1954.
3. Direktorenko M. A. — *Să pregătim pe studenţi in vederea asimilării materialului de învăţămînt*, în Вестник высшей школы nr. 11/1953.
4. Iuhnovski G. L. — *Să dezvoltăm gîndirea creatoare a studenţilor* în Вестник высшей школы nr. 2/1951.
5. Ivanova M. — *Ce-au arătat examenele de admitere in facultăţi*, în Народное образование nr. 1/1954.
6. Kairov I. A. — *Pedagogia*, Ed. de Stat, 1949.
7. Kobozev N. I. —*Despre îndrumarea studiului individual al studenţilor*, în Вестник высшей школы nr. 10/1949.
8. Leontiev A. N. — *Probleme psihologice ale atitudinii conştiente in învăţare* în *Probleme de psikologia înţelegerii*, sub red. A. A. Smirnov, Ed. de Stat 1951.
9. Pavlov I. P. — *Reflexul scopului*, în *Experienţa a 20 de ani in studiul activităţii nervoase superioare a animalelor*, Ed. Acad. R.P.R., 1953.
10. Samarin I. A. — *Stilul muncii intelectuale al elevilor mai mari*, în *Probleme de psihologia copilului*, sub red. Ananiev B. G. Ed. de Stat 1951.
11. Sapovalenko S. G. şi Gloriozov P. A. — *Metodica predării chimiei*. Ed. Cartea Rusă, 1950.
12. Sternin A. O. — *Despre unele probleme privitoare la predarea logicii in şcoala medie*, în Советская педагогика nr. 3/1954.
13. Stratilov P.V. — *Lucrarea orală de control la matematici*, în Математика в школе nr. 5/954.
14. Zinoviev S. T. — *Culegere de articole cu privire la munca independentă a studenţilor*. în Вестник высшей школы nr. 12/1953.
15. *** *Împotriva manifestărilor de bucherism în învăţămîntul superior* în Вестник высшей школы nr. 7/1952.

О ЗНАЧЕНИИ КОНТРОЛЬНЫХ РАБОТ В ВУЗАХ

Краткое содержание

Одной из основных задач вузов является развитие у студентов способности самостоятельно, критически ориентироваться как в вопросах касающихся специальности, так и в общественной жизни. Осуществление этой задачи зависит от содержания и построения учебного процесса, от его согласования с требованиями научных исследований и с вопросами выдвигаемыми практикой. Проверка знаний, таким образом, должна находиться на соответствующем уровне. Исходя из этого, авторы рассматривают значение письменных работ, а главным образом контрольных работ.

Результаты контрольных работ показывают, что многие из студен-

тов ограничиваются поверхностным усвоением знаний и механическим воспроизведением усвоенного. Для устранения этих недостатков необходима систематическая проверка знаний в течение учебного года. В этом отношении контрольные работы представляют ряд преимуществ :

1. Ставя перед всеми студентами ряд основных вопросов, они отражают довольно точно уровень знаний и выявляют существующие пробелы ;

2. Они позволяют правильно оценить самостоятельность студентов в разработке наиболее трудных вопросов ;

3. Они пробуждают интерес к обсуждению результатов в свете общих вопросов умственного труда.

Кроме того, такая проверка знаний занимает сравнительно немного времени.

Учитывая все эти преимущества, авторы приходят к заключению, что в высших школах контрольные работы играют важную роль, наряду с семинарскими и лабораторными занятиями, которые, преследуя и другие воспитательно-образовательные цели, не дают возможности действенной и систематической проверки знаний.

Следует отметить, что контрольные работы должны соответствовать уровню высшей школы и что необходимо уделять им не менее двух часов, а не 20-30 минут (как это часто бывает).

ÉPREUVES ÉCRITES DE CONTRÔLE DANS L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

Résumé

Une des tâches principales de l'école supérieure c'est de développer la capacité des étudiants de s'orienter d'une façon indépendante et critique, dans les problèmes de specialité et dans les problèmes sociaux. Ceci dépend de la façon dont le contenu et la structure du processus d'enseignement correspondent à la recherche scientifique et aux problèmes liés à la pratique ; la vérification des connaissances doit avoir évidemment, un niveau correspondant. En partant de cette prémisse, on analyse l'importance des épreuves écrites et surtout celle des épreuves de contrôle.

Les résultats obtenus aux épreuves de contrôle prouvent que beaucoup d'étudiants se contentent d'assimiler superficiellement le contenu des objets d'études en se limitant surtout à reproduire mécaniquement les connaissances ; c'est ce qui nécessite un contrôle systématique pendant l'année scolaire. A ce point de vue, les épreuves écrites offrent une série d'avantages :

1. Elles permettent de déterminer plus exactement le niveau des connaissances et les lacunes existantes, en donnant à résondre simultanément à tous les étudiants une série de problèmes fondamentaux.

2. Elles mettent en relief la capacité de traiter indépendamment différentes questions difficiles.

3. Elles ont l'effet de stimuler les étudiants, en leur offrant la possibilité de discuter les résultats à la lumière des problèmes généraux

du travail intellectuel et à la lumière de ceux qui concernent le contenu des travaux élaborés. En outre, la rédaction des épreuves écrites exige un temps relativement court.

En tenant compte de ces avantages, les auteurs arrivent à la conclusion que les épreuves de contrôle ont dans l'enseignement supérieur une grande importance, parallèlement aux travaux de séminaire ou de laboratoire qui, en poursuivant encore d'autres buts instructifs-éducatifs, n'offrent pas la possibilité d'un contrôle effectif et systematique des connaissances.

Il faut remarquer que les épreuves écrites doivent correspondre au niveau universitaire et qu'il est nécessaire de leur consacrer non pas vingt à trente minutes (comme on le fait souvent), mais deux heures de suite, ou même davantage.

REGIMUL CANALULUI DE SUEZ

DE

N. ŢAŢOMIR

I.

Problema libertăţii navigaţiei prin canalele maritime oglindeşte — în condiţiile lumii contemporane — specificul relaţiilor internaţionale din epoca imperialismului. Regimul juridic al acestor căi maritime de transport este adaptat intereselor statelor capitaliste şi realizării tendinţelor nete de dominaţie mondială a imperialismului, care a aruncat peste bord principiul unanim admis al libertăţii navigaţiei, încercînd să-l înlocuiască cu principiul libertăţii controlului absolut pe toate căile maritime. Suveranitatea şi securitatea statelor riverane sînt astfel în mod permanent şi flagrant violate, egalitatea formală de tratament între o ţară cu flotă puternică şi alta cu flotă redusă însemnînd în realitate dominaţia pe mare a statului maritim puternic, monopolul acestuia asupra navigaţiei maritime internaţionale.

Teritoriul constituie baza materială a existenţei statului, el fiind o porţiune de spaţiu — domeniul terestru, domeniul acvatic şi domeniul aerian — între limitele căruia statul îşi exercită în mod exclusiv puterea. Din punct de vedere juridic teritoriul formează una din categoriile obiectului relaţiilor internaţionale.

Supremaţia teritorială a statului presupune o dominaţie deplină, nelimitată şi exclusivă asupra bazei materiale a existenţei statale. Statul acţionează pe întinderea teritoriului său, suveranitatea exercitîndu-se în primul rînd asupra teritoriului. Suveranitatea, implicînd un dominium şi un imperium, se extinde asupra tuturor elementelor componente ale teritoriului de stat. Importanţa teritoriului este astfel considerabilă atît în perioada formării statelor, cît şi în domeniul relaţiilor internaţionale ulterioare.

Suveranitatea statului poate fi afectată de regimul juridic al canalelor maritime, importanţa strategică şi economică a acestora fiind condiţionată în mod firesc de aşezarea lor geografică şi de factorii variaţi care acţionează în decursul istoriei. Faptul că spre canalele maritime con-

verg căile maritime internaţionale explică marea lor însemnătate atît pentru navigaţie în genere, cît şi pentru dezvoltarea comerţului internaţional.

În toate epocile statele au căzut de acord asupra recunoaşterii şi respectării principiului libertăţii navigaţiei pe aceste drumuri maritime, chiar cînd apele canalelor se cuprind în întregime în apele teritoriale ale statelor riverane.

Regimul strîmtorilor şi canalelor maritime este stabilit prin convenţii internaţionale, fie multilaterale, fie bilaterale.

Cînd un canal stabileşte legătura între o mare închisă şi o mare liberă, iar amîndouă malurile aparţin aceluiaşi stat, canalul împreună cu marea care se află pe teritoriul statului respectiv aparţin acestuia.

Cînd malurile canalului nu aparţin aceluiaşi stat, trebuie să fie asigurată libertatea navigaţiei în această mare, fiecare stat avînd un drept de suveranitate asupra canalului pînă unde se întinde marea litorală, sau pînă la mijloc, dacă mările litorale se întrepătrund.

Cînd un canal leagă două mări libere, statul care stăpîneşte canalul trebuie să asigure libera navigaţie, celelalte state avînd dreptul să ia toate măsurile stringent necesare securităţii lor.

Canalele constituie parte integrantă a teritoriilor naţionale pe care ele sînt construite, fapt ce rezultă cu evidenţă din aceea că ele sînt căi de apă create în mod artificial.

II

Canalul de Suez este un canal artificial, tăiat de mîna omului între Africa şi Asia, pe teritoriul egiptean, pentru ca — unindu-se Marea Roşie cu Marea Mediterană — să se poată obţine o cale maritimă scurtă prin evitarea ocolului continentului african, către India şi teritoriile sud-asiatice, micşorînd drumul cu de la 8.000 la 15.000 km. Durata călătoriei vaselor ce plecau în India din porturile atlantice s-a micşorat în medie cu 40%, iar din porturile mediteraneene cu 70%.

Acest canal tăiat de o societate franceză, sub conducerea lui Ferdinand de Lesseps, căruia i s-a dat firman — ca un prim act de concesiune provizorie[1]) — la 30 noiembrie 1854, se află integral pe teritoriul egiptean. Compania a luat fiinţă în 1858. În epoca tăierii canalului, Egiptul era vasal Turciei, teritoriul lui făcînd prin urmare parte din teritoriul turcesc.

Se ştie că Egiptul, de la Statutul de Stat autonom şi vasal al Imperiului Otoman (Convenţia de la Londra din 15 iulie 1840 confirmată prin firmanul sultanului — februarie 1841) a cărui provincie a devenit odinioară prin cucerirea din 1517, a trecut sub ocupaţia militară britanică din 1882, apoi la protectoratul britanic de fapt din 1914 (instituit unilateral, ci nu printr-un tratat special bipartit, de esenţa instituirii unui protectorat), pentru ca în 1922 (prin declaraţia unilaterală a guver-

1) Al doilea act de concesiune din 5 ianuarie 1856 a stabilit caietul de sarcini spre a proceda la formarea Companiei financiare. Un decret-regulament din 20 iulie 1856 a stabilit folosirea muncitorilor felahi la lucrări.

nului britanic din 28 februarie 1922) să devină stat „suveran şi independent“, dar supus la îngrădiri şi servituţi printre care: securitatea comunicaţiilor Imperiului Britanic, apărarea de agresiune sau amestec, protecţia intereselor străine şi a minorităţilor, ce sînt rezervate guvernului britanic (concurs de competinţă).

Firmanul din 27 mai 1866 recunoştea autonomia deplină a guvernatorului general (vali) în afacerile interne. Era prin urmare o vasalitate cu o competinţă de ordin intern, cu o autonomie administrativă, pentru ca numai prin firmanul din 1866 să apară şi o competinţă internaţională, de altfel limitată şi controlată. Regimul de vasalitate al Egiptului se găsea complicat cu un control internaţional şi un condominium franco-englez.

Concesiunea dată prin firmanul Kedivului Said aprobat de sultan preciza că regimul juridic, căruia trebuia să fie supusă navigaţia pe canal, era stabilit de Turcia şi Egipt. Interesele Egiptului se ciocneau cu interesele tuturor statelor posesoare de flote maritime şi colonii, îndeosebi ale Angliei. Firmanul din 1866 prevedea libertatea navigaţiei pe canal a tuturor vaselor de comerţ. Canalul a fost inaugurat şi pus efectiv în folosinţă la 17 noiembrie 1869. Contractul viceregelui Egiptului cu Compania Universală a Canalului de Suez (22 februarie 1866) prevedea că (art. 9) canalul maritim şi toate dependinţele sale rămîn supuse poliţiei Egiptene, care se va exercita în mod liber, ca pe orice alt punct al teritoriului, astfel încît să asigure buna ordine, securitatea publică şi executarea legilor şi a regulamentelor ţării, iar Guvernul Egiptean se va bucura de servitutea de trecere de-a lungul canalului maritim în punctele pe care le va considera necesare, atît pentru comunicaţiile sale proprii, cît şi pentru libera circulaţie comercială şi a publicului, fără ca compania să poată percepe sub nici un motiv vreo taxă de trecere sau altă redevenţă. Se arăta cu titlul de interpretare (art. 15) că la expirarea celor 99 de ani a concesiunii şi în lipsa unei noi înţelegeri între guvernul egiptean şi Companie, concesiunea va lua sfîrşit de plin drept. Din art. 16 al aceluiaşi contract reieşea că Compania fiind egipteană, este supusă legilor şi obiceiurile ţării; în ceea ce priveşte constituirea ei ca societate şi raporturile asociaţiilor între ei, ea este reglementată, pe baza unei convenţii speciale, de legile care reglementează societăţile anonime în Franţa. S-a convenit ca toate contestaţiile în această materie să fie judecate în Franţa de arbitri, cu apel, în calitate de superarbitru, la Curtea Imperială de la Paris.

Prin convenţia din 1873 s-a extins libera trecere şi pentru vasele de război, fapt care ar fi periclitat navigaţia în cazul cînd Turcia ar fi devenit beligerantă. Anglia a luat poziţie cu ocazia războiului ruso-turc din 1877, declarînd că orice atingere a canalului (blocadă etc.) va constitui un act ostil, un atac direct împotriva ei. Rusia şi Turcia au declarat că nu vor împiedica, în perioada războiului, libera navigaţie prin canal, respectîndu-şi angajamentele. Anglia însă, prudentă, cerea reglementarea definitivă a navigaţiei pentru evitarea primejdiei blocării canalului într-o eventuală conflagraţie. Franţa, la conferinţa de la Paris din 1855, a cerut instituirea unei comisii internaţionale de control, dar realizarea acestui

deziderat s-a făcut prin tratatul de la Constantinopol, din 29 octombrie 1888, care formează statutul Canalului de Suez. Anglia, una din semnatarele tratatului, a făcut rezerve referitoare la dreptul de a dispune de canal pentru a apăra Egiptul

III

Convenţia din 1888 prevede (art. 1) că întregul canal va fi în permanenţă liber şi deschis în timp de război ca şi în timp de pace, tuturor vaselor comerciale sau de război, fără deosebire de pavilion. Canalul nu va fi supus niciodată exerciţiului dreptului de blocadă. Canalul maritim rămînînd deschis total în timp de război, ca trecere liberă chiar şi pentru vasele de război ale beligeranţilor, nici un fel de acţiuni de război, nici un fel de acte de ostilitate şi nici un fel de act de împiedicare a liberei navigaţii prin canal nu vor putea avea loc în canal şi în porturile de acces, ca şi într-o zonă de 3 mile marine a acestor porturi, chiar dacă Imperiul Otoman ar fi una dintre puterile beligerante. Vasele de război nu pot trece pe canal decît unul cîte unul şi numai la interval de 24 de ore. Nu se permite ca mai multe vase de război să se afle în acelaşi timp în apele canalului. Este de asemeni prohibită descărcarea sau încărcarea în acest canal a trupelor, proviziilor sau muniţiilor, care ar fi destinate beligeranţilor. Tratatul prevede o serie de măsuri de natură a preîntîmpina orice act de ostilitate în canal. Drepturile de suveranitate ale Turciei şi Egiptului sînt respectate, aceste două state avînd dreptul de a lua orice măsură pentru apărarea securităţii lor şi pentru menţinerea ordinii publice, fără însă a se atinge libertatea navigaţiei. Art. 13 al Convenţiei din 1888 precizează că nu se aduce nici o atingere drepturilor suverane ale Egiptului, că acest canal prin urmare este parte integrantă a teritoriului Egiptean. Art. 9 impune numai Egiptului obligaţia de a lua măsurile necesare pentru a face să se respecte tratatul.

Canalul de Suez nu a fost deci neutralizat, căci prin apele unui canal neutralizat nu poate trece nici o navă de război. Dispoziţiile acestui tratat sînt aplicabile şi statelor care n-au iscălit tratatul, pe baza principiului libertăţii navigaţiei într-un canal care uneşte două mari libere. În perioada războiului ruso-japonez, flota rusească, plecată din Marea Baltică spre Japonia, a trecut prin canal, respectînd prevederile tratatului de la Constantinopol. În războiul din 1914, turcii şi germanii au atacat acest canal apărat de Anglia. Cînd Anglia a recunoscut independenţa Egiptului, şi-a rezervat dreptul de control asupra canalului.

Tratatul anglo-egiptean din 1936, sub forma unei alianţe şi a unui „ajutor militar", a încercat să justifice legal continuarea staţionării trupelor britanice pe teritoriul Egiptului, în zona canalului. Tratatul a fost denunţat în octombrie 1951. În 1953 monarhia a fost înlăturată şi Egiptul a devenit republică. Prin urmare Egiptul a fost în mod succesiv provincie otomană, stat vasal supus unui condominium, stat protejat, stat independent.

Compania internaţională a Canalului de Suez, care din 1875 a servit intereselor economice şi militare ale Angliei, nu a avut un caracter

internaţional. Compania a fost o companie egipteană, subordonată legilor şi obiceiurilor egiptene şi înregistrată în Egipt. Această persoană juridică egipteană a primit concesiunea din partea guvernului egiptean pe termen de 99 de ani, pînă la 17 noiembrie 1968 (art. 16 al acordului de concesiune din 22 februarie 1866) Compania a fost persoană juridică în conformitate cu legile egiptene, iar naţionalitatea şi caracterul ei au fost exclusiv egiptene (din memorandumul guvernului englez prezentat Curţii de Apel Mixtă din Alexandria — 1939).

Compania a fost egipteană conform principiilor Dreptului Internaţional privat, obiectul concesiunii fiind activele de stat ale Egiptului, iar centrul lui juridic avîndu-şi sediul pe teritoriul Egiptean. Am amintit că art. 13 precizează că, cu excepţia angajamentelor prevăzute expres de clauzele tratatului, rămîn inviolabile drepturile şi prerogativele Kedivului prevăzute de firmane, iar art. 14 prevede că nu există nici o legătură reală între convenţia dintre 1888 şi compania Canalului de Suez. Obligaţiile care decurgeau din convenţie nu erau îngrădite de termenul de concesiune acordat companiei, termen care urma să expire peste 12 ani, guvernul egiptean fiind succesorul companiei în administrarea şi conducerea funcţionării canalului. În acordul încheiat cu Anglia în 1954, Egiptul a recunoscut, prin art. 8, că Suezul este „o cale de apă care are o importanţă internaţională economică, comercială şi strategică", canalul, conform aceluiaşi articol, fiind o parte inalienabilă a Egiptului, precizare trecută sub tăcere de comunicatul celor trei puteri. Comunicatul totuşi subliniază că Egiptul are dreptul de a-şi exercita prerogativele unei ţări suverane şi independente, de a naţionaliza activele sale. Compania fiind egipteană, convenţia din 1888 nu este violată prin actul de naţionalizare din 26 iulie 1956, emis de guvernul egiptean în cadrul exercitării drepturilor suverane ale Egiptului, act care nu poate periclita libera navigaţie prin canal, întrucît nu există nici o legătură între companie şi convenţie în domeniul liberei treceri. Libera navigaţie pe canal este şi trebuie supravegheată de Egipt, parte contractantă, care este obligată şi îşi reînnoieşte obligaţia de a respecta clauzele convenţiei din 1888. Compania nu a fost şi nu poate fi responsabilă pentru încălcarea acestei libertăţi, ea neputînd fi indentificată cu o parte contractantă obligată să respecte principiul de drept internaţional unanim admis: pacta sunt servanda. Unei persoane juridice, de naţionalitate egipteană, nu i se poate imprima — fără sfidarea principiilor universal admise, un caracter internaţional, numai pentru justificarea intervenţiei brutale a unui colonialism colectiv, începute prin blocarea activelor egiptene care se găseau în băncile statelor ce pregăteau agresiunea. Se ştie că la 28 iulie 1956 Egiptul a fost exclus din zona lirei sterline convertibile. În ultima perioadă, 10% din veniturile companiei erau reţinute pentru moştenitorii celor care au înfiinţat-o, 2% pentru funcţionari, 2% pentru directori şi 71% pentru ceilalţi acţionari. Partea Egiptului s-a micşorat de la 15% la 6%.

IV

Adunarea Generală a O. N. U. a adoptat în 21 decembrie 1952 o

rezoluţie importantă (Nr. A/626/VIII), cu caracter special, referitoare la dreptul popoarelor de a dispune în mod liber de bogăţiile şi resursele lor naturale şi de a le exploata în mod liber. Naţionalizarea unei proprietăţi care se află pe un teritoriu asupra căruia un stat îşi exercită jurisdicţia, este un act legal, indiferent dacă proprietarii sînt cetăţeni ai statului respectiv sau sînt străini.

Rezoluţia amintită specifică: „Fiecare stat are dreptul suveran, inalienabil, de a dispune liber de bogăţiile naturale ale ţării sale şi de a le folosi, drept care este în deplin acord cu ţelurile şi principiile Cartei Naţiunilor Unite".

Compania a fost în mod legal naţionalizată, ca o companie privată care s-a bucurat de concesiune şi care în domeniul constituirii ei şi al raporturilor dintre societari a fost reglementată de către legile care, în Franţa, guvernează societăţile anonime, contestaţiile în această privinţă urmînd a fi judecate în Franţa de către arbitri, iar contestaţiile ivite între guvernul egiptean şi Companie urmînd a fi supuse tribunalelor locale şi rezolvate în conformitate cu legile Egiptului.

Din litera şi spiritul textului acordului reiese în mod evident că Compania de Suez nu a fost şi nici nu putea să fie o „instituţie internaţională", de natură a obliga părţile contractante să cadă în prealabil de acord — printr-un mutuus dissensus — asupra dizolvării ei.

Naţionalizarea Companiei Canalului de Suez, care nu a constituit o denunţare unilaterală a acordului de concesiune originară, a atins, fireşte, interesele unor cetăţeni străini, pentru protejarea cărora statele respective au fost în drept să ceară indemnizaţiile cuvenite, neputînd însă pretinde drepturi mai întinse decît ale naţionalilor atinşi prin măsura de naţionalizare.

Ea nu a constituit o confiscare, întrucît confiscarea implică luarea — fără vreo indemnizaţie — a patrimoniului, şi este în esenţă o pedeapsă sau o sancţiune cu caracter administrativ.

Egiptul a oferit absolut tuturor acţionarilor o indemnizaţie egală cu valoarea acţiunilor lor la cursul Bursei din Paris în ajunul actului legal al naţionalizării, pe care Egiptul avea tot dreptul să-l efectueze, cînd socotea el oportun, indiferent de durata concesiunii.

Oportunitatea actului de naţionalizare, momentul efectuării lui, modalităţile traducerii lui în viaţă, în genere caracterul tehnic al actului, decurg din necesităţile de ordin politic şi economic ale statului care naţionalizează, pe baza principiului suveranităţii şi independenţei sale. Compania nefiind o instituţie internaţională, naţionalizarea ei nu poate fi calificată o confiscare arbitrară şi unilaterală, periclitînd libera navigaţie pe Canal, căci — aşa cum am spus — nu există nici o conexiune între concesiune şi convenţia din 1888, care rămîne fundamentul juridic al dreptului de liberă navigaţie, limitînd suveranitatea Egiptului numai în conformitate cu clauzele acestui tratat referitoare tocmai la libertatea de navigaţie prin Canalul de Suez, obligatoriu şi în permanenţă deschis pentru vasele tuturor statelor.

Dincolo de această obligaţie internaţională, respectată de Egipt, nimeni şi nimic nu poate impune statului, căruia îi aparţine Canalul,

modalităţile girării sau administrării Canalului după anularea legală a concesiunii. Art. 10 din Firmanul din 1854 dispunea că la expirarea concesiunii Egiptul va succeda, fără nici o rezervă, în drepturile Companiei, statul egiptean căpătînd „deplina proprietate a Canalului celor două mări şi a tuturor instalaţiilor lui“ (art. 16 din actul de concesiune din anul 1856 dispune în acelaşi sens, iar art. 14 din convenţia din 1888 prevede expres data expirării concesiunii). La expirarea concesiunii, sau anularea ei, controlul şi gestiunea canalului cad în mod legitim în competinţa statului egiptean, fără a viola cîtuşi de puţin prevederile convenţiei de la Constantinopol.

Statele interesate, în speţă acele care beneficiază de Canalul de Suez, trebuie să rezolve prin tratative paşnice problemele ridicate ulterior naţionalizării, fără a prejudicia suveranitatea şi demnitatea Egiptului, şi anume: a) libertatea şi securitatea navigaţiei pe Canal; b) perfecţionarea Canalului în vederea satisfacerii cerinţelor viitoare ale navigaţiei; c) stabilirea unor tarife şi taxe juste şi egale.

La Conferinţa de la Londra, (16—23 august 1956) convocată de guvernul englez din iniţiativa Angliei, Franţei şi S. U. A. s-a încercat să se adopte anumite măsuri în scopul încheierii unor acorduri de exploatare pe baza unui aşa-zis sistem internaţional, în care să predomine forţa colonialismului colectiv. Un comitet al celor 5 puteri (S. U. A., Pakistanul, Turcia, Iranul şi Etiopia) a făcut ulterior propuneri care se reduceau la stabilirea unui control internaţional, spre deosebire de cel egiptean, asupra Canalului de Suez şi prevedeau sancţiuni. Au început mobilizări şi dizlocări de forţe armate anglo-franceze, precum şi luări de măsuri economice ostile Egiptului. U. R. S. S. a sprijinit propunerea Indiei fundată pe principiul îmbinării juste a intereselor Egiptului ca stat suveran — cu interesele tuturor celorlalte state care folosesc Canalul. Conferinţa de la Londra a adoptat o singură hotărîre şi anume aceea de a preda guvernului egiptean stenograma completă a conferinţei, iniţiatorii propunerii cu privire la administrarea internaţională a Canalului hotărînd să acţioneze separat prin comitetul mai sus amintit, creat pentru a încerca să impună Egiptului aşa-zisul „plan Dulles“, care prevedea transferarea Canalului unei administraţii străine. A doua conferinţă de la Londra (19—21 septembrie 1956) menită să pună bazele ilegale ale aşa-zisei „asociaţii a beneficiarilor“ s-a încheiat fără vreo concluzie clară. Pînă la naţionalizarea companiei, „beneficiarii“ nu puteau efectua gestiunea Canalului, nu puteau percepe taxele etc. în scopul garantării liberei navigaţii, acest drept nereieşind din clauzele convenţiei. Cum nici o asociaţie a beneficiarilor nu se putea substitui Companiei concesionare, tot astfel nici o nouă asociaţie a beneficiarilor nu se poate substitui astfel guvernului egiptean. „Beneficiarii“ nu pot avea decît dreptul de liberă navigaţie, garantată de la început nu de Companie, ci de Egipt, stat suveran şi independent, căruia convenţia de la 1888 îi recunoaşte, alături de obligaţia asigurării navigaţiei libere, dreptul de a gestiona şi administra Canalul după încetarea concesiunii.

În octombrie 1956 s-a realizat de către Consiliul de Securitate un acord cu privire la principiile care trebuie să stea la baza tratativelor în

problema Canalului de Suez. Aceste principii sînt următoarele : 1) asigurarea navigației libere și deschise pe Canal fără discriminări fățișe sau camuflate. 2) Respectarea suveranității Egiptului. 3) Punerea la adăpost a funcționării Canalului de activitatea politică a oricărei țări. 4) Stabilirea printr-un acord între Egipt și țările care folosesc Canalul a metodelor de fixare a taxelor și a altor plăți. 5) Vărsarea unei părți echitabile a sumelor în scopul dezvoltării Canalului. 6) Rezolvarea oricărui litigiu între Compania Canalului de Suez și guvernul egiptean pe calea arbitrajului.

Concluzii

Din cele expuse, rezultă cu prisosință — în lumina clauzelor convenției din 1888, a principiilor de drept internațional unanim admise și a prevederilor Cartei, precum și a principiilor stabilite de Consiliul de Securitate — că :

1) Trebuie să se facă o distincție netă — din punct de vedere juridic — între problema liberei navigații pe Canal și problema naționalizării acestei căi de apă de către Egiptul suveran.

2) Actul de naționalizare nu violează întru nimic principiile dreptului internațional, respectîndu-le întru totul așa cum se reflectă ele și în Carta O. N. U.

3) Conform clauzelor convenției din 1888, Egiptul are dreptul efectuării controlului asupra Canalului la sfîrșitul concesiunii și obligația asigurării liberei și neîntreruptei navigații pentru vasele tuturor națiunilor, drept pe care și l-a revendicat și obligație pe care și-a asumat-o și în declarația guvernului din 24 aprilie 1957.

4) Nici o asociație străină, indiferent de finalitatea activității ei — nu-și poate revendica dreptul de a participa la administrarea și gestiunea Canalului.

5) Nici o măsură nu se poate lua din partea statelor interesate în problema liberei navigații a Canalului, precum și din partea Egiptului pe teritoriul căruia s-a tăiat acest Canal artificial — decît în conformitate cu prevederile statutului fundamental al legalității contemporane, Carta O. N. U., care prohibă îndeosebi utilizarea forței în rezolvarea litigiilor internaționale (cum a fost aventura militară anglo-franco-israeliană, care s-a terminat cu un lamentabil eșec al forțelor agresive).

6) Declarația guvernului egiptean din 24 aprilie 1957 referitoare la Canal și la măsurile pentru administrarea acestuia, dezvoltînd principiile expuse în memorandum-ul din 18 martie 1957, respectă integral principiile dreptului internațional, fiind dată în lumina prevederile Cartei și în conformitate cu clauzele convenției din 1888.

7) Perceperea taxelor trebuie efectuată în conformitate cu acordul încheiat la 28 aprilie 1936 între guvernul egiptean și Compania generală a Canalului de Suez, orice majorare urmînd a fi stabilită pe calea negocierilor sau reglementată prin arbitraj, cu mijloace pașnice de rezolvare a litigiilor internaționale, prevăzute de Cartă.

8) Administrația autonomă a Canalului de Suez, instituită de Egipt

la 26 iulie 1956 pentru exploatarea şi administrarea căii maritime, este o consecinţă firească a exercitării dreptului guvernului legal de a lua toate măsurile necesare, pentru ca — ţinînd cont de ultimele cerinţe ale navigaţiei mondiale — să faciliteze ducerea tratativelor între Banca Naţională egipteană şi Banca Internaţională de Plăţi ca aceasta să primească taxele de tranzit, să primească din partea administraţiei o cotă (5%) din totalul încasărilor ca plată pentru folosirea Canalului şi teritoriului.

9) Respectă întru totul prevederile Cartei dispoziţia referitoare la rezolvarea problemei compensaţiilor fie printr-un acord—mutuus consensus — fie pe calea arbitrajului internaţional, litigiile şi divergenţele legate de clauzele Convenţiei de la Constantinopol sau ale declaraţiei egiptene urmînd a fi rezolvate în conformitate cu Carta, iar interpretarea sau aplicarea convenţiei putînd fi aduse în faţa Tribunalului Internaţional.

10) Contramandarea măsurilor de evitare a utilizării Canalului de către statele capitaliste agresive, echivalează cu o recunoaştere „de facto" a actului de naţionalizare.

Catedra de Teoria Statului
şi Dreptului

РЕЖИМ СУЭЦКОГО КАНАЛА

Краткое содержание

Автор рассматривает с точки зрения исторической и юридической режим Суэцкого Канала и — принимая во внимание условия Соглашения 1888-го года, единогласно признанные принципы международного права, содержание Устава, а также и принципы установленные Советом Безопасности, — приходит к следующим выводам:

1. Следует точно разграничить с точки зрения юридической вопрос о свободной навигации по Каналу и вопрос о национализации этого водного пути суверенным Египтом.

2. Акт национализации нисколько не нарушает принципов международного права; он соблюдает их полностью, в той форме в какой они предусмотрены и в Уставе ООН.

3. Согласно условиям Соглашения 1888-го года, Египет имеет право контролировать Канал по истечении срока соглашения и обязан обеспечить свободную и беспрерывную навигацию для судов всех национальностей; это право и это обязательство фигурируют в декларации правительства от 24-го апреля 1957-го года.

4. Никакое иностранное общество, независимо от преследуемой цели, не имеет права претендовать на участие в административных и финансовых делах касающихся Канала.

5. По вопросу свободной навигации, никакие меры не могут быть приняты со стороны заинтересованных государств, а также и со стороны Египта, на територии которого прорыт этот Канал, если эти меры не оправданы основным статутом современной законости — уставом ООН, запрещающим применение силы в разрешении международных споров (как это попытались сделать некоторые государства; достаночно упомянуть о

военной англо-франко-израильской авантюре, окончившейся жалкой неудачей агрессивных сил.

6. Заявление египетского правительства от 24-го апреля 1957-го года, относящееся к Каналу, развивая принципы, изложенные в меморандуме от 18-го марта 1957-го года, полностью соблюдает принципы международного права, Устав и условия соглашения 1888-го года.

7. Взимание такс должно производиться на основании Соглашения от 28-го апреля 1936-го года между правительством Египта и Генеральной Компанией Суэцкого Канала; любое увеличение их должно быть установлено путём соглашения или регламентирования арбитражем, т. е. мирным путем, предусмотренным Уставом для решения международных споров.

8. Автономная администрация Суэцкого Канала, созданная Египтом 26-го июля 1956-го года для эксплоатации этого морского пути, является естественным выводом из прав законного правительства принимать все необходимые меры для того чтобы, согласно последним требованиям мировой навигации, облегчить переговоры между Египетским Национальным Банком и Международным Банком Платежей, взимающим таксы за транзит и, со стороны администрации, 5% со всего сбора, за пользование Каналом и территорией.

9. Соответствует вполне Уставу постановление, касающееся решения вопроса компенсации либо соглашением—mutuus consensus,—либо международным арбитражем; разногласия и споры связанные с условиями Константинопольской Конвенции или же Египетской декларации должны решаться согласно Уставу, а интерпретация и применение Соглашения могут быть переданы на рассмотрение Международному Трибуналу.

10. Отмена мер относящихся к уклонению от пользования Каналом со стороны капиталистических агрессивных государств равносильно признанию „de facto" акта национализации.

LE RÉGIME DU CANAL DE SUEZ

Résumé

Si l'on se place au point de vue historique et juridique et qu'on analyse le régime du Canal de Suez à la lumière des clauses de la convention de 1888, des principes de droit international unanimement admis et des prévisions de la Charte, on arrive aux conclusions suivantes:

1. Il faut faire une distinction nette, au point de vue juridique, entre le problème de la libre navigation sur le Canal et le problème de la nationalisation de cette voie maritime par l'Égypte souverain.

2. L'acte par lequel cette voie a été nationalisée ne viole en rien les principes du droit international; il les respecte intégralement tels qu'ils apparaissent dans la Charte de O. N. U.

3. Suivant les clauses de la Convention de 1888, l'Égipte a le droit d'effecteur un contrôle à la fin de la concession et l'obligation d'assurer

la navigation libre et ininterrompue pour les vaisseaux de toutes les nations; ce droit l'Égypte l'a revendiqué et cette obligation il l'a assumée également dans la déclaration du gouvernement, le 24 avril 1957.

4. Nulle association étrangère, quel que soit le but de son activité, ne peut revendiquer pour elle-même le droit de participer à l'administration et à la gestion du Canal.

5. Aucun des états intéressés dans le problème de la libre navigation sur le canal, de-même que l'Égypte, sur le territoire duquel on a percé ce Canal artificiel, ne peut prendre de mesure qu'en conformité avec les prévisions du statut fondamental de la légalité contemporaine, la Charte O. N. U., qui interdit formellement d'utiliser la force pour résoudre les litiges internationaux (telle l'aventure militaire anglo-franco-israélite, terminée par un échec lamentable des forces agressives).

6. La déclaration du gouvernement égyptien en date du 24 avril 1957 (concernant le Canal et les mesures d'administration qui s'y rapportent) en développent les principes exposés dans le mémorandum du 18 mai 1957, respecte integralement les principes de droit international ; elle a été faite à la lumière des prévisions de la Charte et conformément aux clauses de la convention de 1888.

7. Les taxes doivent être perçues conformément à l'accord signé le 28 avril 1936 entre le gouvernement égyptien et la Compagnie générale du Canal de Suez, toute majoration devant être établie par voie de négociations ou réglementée par arbitrage, selon les moyens pacifiques de solution des litiges internationaux tels que les prévoit la Charte.

8. L'administration autonome du Canal de Suez, instituée par l'Égypte le 26 juillet 1956 afin d'exploiter et d'administrer elle- même cette voie maritime, est une conséquence logique du pouvoir qu'a le gouvernement légal de prendre toutes les mesures nécessaires, selon les dernières exigences de la navigation mondiale pour faciliter les rapports entre la Banque Nationale Égyptienne et la Banque Internationale des Payements. Ces rapports concernent principalement les taxes de transit, la perception par voie administrative de la cote de 5% du total des encaissements prélevés pour l'utilisation du Canal et du territoire.

9. Les prévisions de la Charte sont intégralement respectées par rapport aux problèmes des compensations et à leur solution soit par un accord — mutuus consensus — soit par voie d'arbitrage international ; quant aux litiges ou aux divergences provenant des clauses de la Convention de Constantinople ou de la déclaration égyptienne, il convient de les résoudre selon la Charte; l'interprétation ou l'application de cette convention peut être soumise au Tribunal International.

10. Les mesures prises par les gouvernements des états capitalistes agressifs pour éviter d'utiliser le Canal ayant été contremandées, cela équivaut à une reconnaissance „de facto" de l'acte de nationalisation.

SISTEMUL ELECTORAL AL R. P. R.

DE

I. BENDITER

I

Democratismul unui stat se manifestă în mod deosebit în sistemul său electoral. Măsura în care principiile care stau la baza sistemului electoral sînt democratice sau nu — şi mai ales măsura în care normele dreptului electoral asigură manifestarea liberă a voinţei poporului şi reprezentarea reală a acestuia în organele reprezentative ale statului — reflectă gradul de democratism al întregii organizări politice a statului respectiv.

În democraţia parlamentară burgheză sistemele electorale ale diferitelor state se deosebesc între ele numai prin formă. Avînd la bază dominaţia burgheziei asupra maselor muncitoare, ele au toate o esenţă de clasă comună, exploatatoare, de unde şi caracterul formal, ciuntit, al democratismului lor. „Democraţia burgheză — scria V. I. Lenin — rămîne întotdeauna — şi în condiţiile capitalismului nu poate să nu rămînă — strîmtă, ciuntită, falsă, ipocrită, un rai pentru cei bogaţi, o capcană şi o minciună pentru cei exploataţi şi săraci“ [1]).

Spre deosebire de statele burgheze, sistemele electorale ale statelor de tip socialist se bazează pe principiile înalte ale democratismului socialist. În statul socialist sistemul electoral constituie un instrument cu ajutorul căruia se realizează reprezentarea reală a poporului în organele reprezentative ale statului, organe a căror activitate este în întregime subordonată intereselor celor ce muncesc.

În ţara noastră — ca şi în celelalte ţări de democraţie populară — o dată cu lichidarea întregii legislaţii vechi, burgheze şi făurirea unei legislaţii noi, socialiste, au fost înlăturate şi normele vechiului drept electoral burghez şi creat un drept electoral de tip nou, care se întemeiază pe principiile consecvent democratice ale socialismului.

Actualul sistem electoral, ale cărui principii de bază sînt fundamentate în Constituţia R. P. R., este rezultatul unui proces revoluţionar

---

1) V. I. Lenin, *Opere*, vol. 28, p. 235.

care corespunde însăşi dezvoltării revoluţiei democrat-populare în ţara noastră. Caracterul diferit al statului democrat-popular romîn în cele două etape principale ale dezvoltării sale, raportul de forţe schimbat, s-au reflectat şi în sistemul electoral. Acesta din urmă s-a dezvoltat, lărgindu-se şi căpătînd un conţinut din ce în ce mai democratic numai pe măsura dezvoltării şi consolidării puterii democrat-populare ca formă a dictaturii revoluţionar-democrate a clasei muncitoare şi a ţărănimii, în prima etapă, şi ca formă a dictaturii clasei muncitoare, în cea de-a doua etapă.

Procesul de formare şi dezvoltare a sistemului electoral de tip nou socialist în statul nostru democrat-popular poate fi urmărit după legile electorale mai importante pe care le-a avut Romînia după cel de-al doilea război mondial [2]).

Prima lege electorală de după război a fost legea din 15 iulie 1946 (decret lege nr. 560 publicat în M. O. nr. 161 din 15 VII 1946). Cu toate că a fost elaborată fiind încă în vigoare Constituţia din 1923, reactualizată prin decretul constituţional din 2 sept. 1944 — legea din 15 iulie 1946 poate fi considerată ca fiind prima lege electorală real democratică din ţara noastră. Pentru întîia oară în istoria Romîniei, pe baza art. 3 al acestei legi, femeile dobîndesc drepturi politice egale cu ale bărbaţilor; militarii activi dobîndesc şi ei pentru prima oară, dreptul de vot, iar în conformitate cu art. 4 al legii, funcţionarilor publici (cu excepţia membrilor corpului judecătoresc) li se acordă dreptul de a fi aleşi în Adunarea Deputaţilor.

Caracterul democratic al legii reiese şi din faptul că o dată cu acordarea dreptului de vot unor întregi categorii de cetăţeni lipsiţi în trecut de drepturi politice, se prevede (art. 7 din lege) excluderea de la drepturile electorale a persoanelor vinovate de dezastrul ţării sau de crime, persoanelor care au deţinut funcţiuni de răspundere în aparatul administrativ fascist, foştilor demnitari în guvernul antonescian, foştilor conducători ai organizaţiilor şi partidelor fasciste ş. a.

Datorită condiţiilor concrete din acea perioadă (opoziţia burgheziei, care avea încă reprezentanţii săi în guvern şi rezistenţa monarhiei), în legea din 15 iulie 1946 nu au putut fi înscrise toate propunerile forţelor progresiste, consecvent democratice, în fruntea cărora se afla Partidul Comunist Romîn. În special drepturile tineretului, militarilor, nu au putut fi lărgite atunci în măsura cerută de o lege electorală care

2) Legile electorale ale Romîniei de după război pot fi grupate astfel : a) legea nr. 560 din 15 iulie 1946, modificată de legea nr. 9 din 23 ianuarie 1948, ambele elaborate înainte de adoptarea primei constituţii a R.P.R. ; b) legea nr. 77 din 8 septembrie 1950, pentru alegerea deputaţilor în sfaturile populare adoptată în conformitate cu principiile consacrate de prima constituţie a R.P.R.; c) legea nr. 9 din 27 septembrie 1952, pentru alegerea deputaţilor în Marea Adunare Naţională şi decretul nr. 35 din 26 septembrie 1953, cu privire la alegerile de deputaţi în organele locale ale puterii de stat, precum şi ultima lege de modificare a legii nr. 9/1952 din 27 noiembrie 1956, adoptate toate în conformitate cu principiile consacrate de Constituţia actuală a R.P.R.

trebuia să asigure fiecărui cetăţean posibilitatea de a participa în mod efectiv la conducerea statului [3]).

Alungarea ultimilor reprezentanţi ai burgheziei din guvern, lichidarea monarhiei şi proclamarea Republicii Populare Romîne — evenimente ce au avut ca rezultat trecerea totală a puterii în mîna clasei muncitoare — au creat condiţiile pentru elaborarea unui nou act legislativ, prin care dreptul de vot a fost considerabil lărgit. În ianuarie 1948 a fost adoptată o lege (legea nr. 9, publicată în M. O. din 23 ianuarie 1948), prin care se aduc importante modificări legii din 15 iulie 1946. Majoratul electoral a fost coborît la 20 de ani pentru dreptul de vot activ; militarii au căpătat pe lîngă dreptul de vot activ şi dreptul de a fi aleşi în organul suprem reprezentativ al puterii de stat. Au fost de asemenea simplificate şi procedura de alcătuire a listelor electorale ş. a.

Lărgind într-o măsură apreciabilă dreptul de vot, legea nr. 9 din ianuarie 1948 a mai menţinut şi unele dispoziţii cu caracter restrictiv — mult mai puţine în raport cu legislaţia anterioară — care limitau însă într-o anumită măsură caracterul pe deplin democratic al sistemului nostru electoral [4]). Aceasta se explică prin faptul că în acel moment revoluţia socialistă în ţara noastră se afla abia la începutul dezvoltării sale. (Este suficient să amintim că legea nr. 9 din ianuarie 1948 a fost votată numai la 23 de zile după abolirea monarhiei şi proclamarea Republicii Populare Romîne).

Consolidarea puterii populare ca formă a dictaturii clasei muncitoare în ţara noastră a creat condiţii noi pentru lărgirea continuă a dreptului electoral, pentru democratizarea deplină a sistemului nostru electoral.

Prima Constituţie a R.P.R., votată la 14 aprilie 1948, a pus bazele democratizării depline a sistemului electoral al statului nostru democrat-popular. Consfinţind cele mai democratice principii ale sistemului electoral (vot universal, egal, direct şi secret) Constituţia din 1948 prevede egalitatea tuturor cetăţenilor, fără deosebire de sex, naţionalitate, rasă, religie şi desfiinţează orice cens cu privire la vîrstă, domiciliu, ocupaţie, etc. Articolul 18 din Constituţie prevedea în mod expres că militarii, magistraţii şi funcţionarii publici au dreptul să aleagă şi să fie aleşi în organele statului, iar art. 4 consacră pentru prima oară principiul că „reprezentanţii poporului în toate organele puterii de stat sînt răspunzători în faţa poporului ş ipot fi revocaţi prin voinţa poporului".

3) Decretul din 15 iulie 1946 menţine majoratul electoral la vîrsta de 21 de ani, pentru exercitarea dreptului de vot activ şi 25 de ani pentru dreptul de vot pasiv; militarii activi şi membrii corpului judecătoresc nu aveau dreptul de a fi aleşi deputaţi în parlament; au fost de asemenea menţinute încă unele dispoziţii cu privire la domiciliul electoral.

4) Coborîrea la 20 de ani a vîrstei (faţă de 21 ani, cum era stabilit prin legea anterioară) de la care cetăţenii aveau dreptul de vot activ, cu toate că reprezenta un pas înainte în ceea ce priveşte deplina democratizare a sistemului nostru electoral, nu însemna încă desfiinţarea completă a censului ridicat de vîrstă. Aceasta se realizează mai tîrziu, prin Constituţia din 13 aprilie 1948, care stabileşte majoratul electoral la 18 ani. Legea nr. 9 din ianuarie 1948 mai menţinea şi unele dispoziţii vechi cu privire la domiciliul electoral ş. a.

Pe baza principiilor fundamentate de Constituţia P. R. R. din 1948, a fost elaborată legea în virtutea căreia au avut loc primele alegeri de deputaţi în sfaturile populare (legea nr. 77 din 8 sept. 1950). Prin dispoziţiile cuprinse în această lege au fost lichidate şi ultimele rămăşiţe ale legislaţiei vechi din dreptul nostru electoral, mai ales în ceea ce priveşte normele tehnice de pregătire şi desfăşurare a alegerilor. Au fost aduse modificări, în raport cu legile anterioare, cu privire la întocmirea listelor electorale, depunerea listelor de candidaturi şi înregistrarea candidaţilor, determinarea rezultatului alegerilor ş. a. Cu privire la repartizarea mandatelor a fost înlăturat vechiul sistem al scrutinului de listă.

Principiile înalt democratice ale sistemului electoral, consacrate de prima Constituţie a R. P. R., au fost consfinţite şi de Constituţia nouă, votată la 24 septembrie 1952. Superioritatea Constituţiei din 1952 constă însă în aceea că, spre deosebire de Constituţia anterioară normele privind sistemul electoral sînt grupate în actuala Constituţie aparte, într-un capitol special, urmîndu-se sistemul ştiinţific adoptat pentru prima oară de Constituţia U. R. S. S. din 1936. Astfel în capitolul VIII al Constituţiei din 1952 sînt expuse principiile de bază ale sistemului electoral al R. P. R.; sînt arătate persoanele care au dreptul de vot, precum şi acele care sînt lipsite de acest drept, sînt fixate normele fundamentale privind propunerile de candidaturi, modul general de organizare şi desfăşurare a alegerilor şi raporturile dintre deputaţi şi alegători [5]).

Principiile pe deplin democratice ale sistemului electoral, consfinţite de Constituţia R. P. R. în vigoare şi-au găsit aplicarea şi dezvoltarea în legile pentru alegerea deputaţilor în organele reprezentative ale puterii de stat (legea nr. 9 din 27 sept. 1952, pentru alegerile în M.A.N. a R. P. R., modificată recent prin legea nr. 7 din 27 noiembrie 1956 şi decretul nr. 35 din 26 sept. 1953 pentru alegerea deputaţilor în Sfaturile populare [6]).

Ceea ce trebuie subliniat ca rezultînd din cele expuse sumar pînă aici, este faptul că una din trăsăturile caracteristice ale procesului de formare şi dezvoltare a dreptului electoral de tip nou, socialist al statului nostru democrat popular constă în aceea că el a urmat în permanenţă o linie ascendentă de dezvoltare, lărgindu-se şi căpătînd un conţinut din ce în ce mai democratic, pe măsura întăririi şi dezvoltării însăşi a statului democrat popular. De la prima lege electorală de după război (legea din 15 iulie 1946) pînă astăzi, dreptul nostru electoral s-a lărgit fiind înlăturate în mod treptat toate îngrădirile care au mai fost menţinute în anumite perioade, datorită condiţiilor concrete, de dezvoltare a statului nostru democrat-popular.

---

5) Constituţia din 1948 nu conţinea un capitol special, care să fi cuprins laolaltă normele privind sistemul electoral. Principiile de bază ale sistemului electoral, ca şi raporturile fundamentale dintre deputaţi şi alegători, erau expuse în titlul I (art. 3 şi 4), iar normele privind persoanele care aveau drept de vot erau cuprinse în titlul III (art. 18).

6. Vezi p. 7 a acestei lucrări.

II

Sistemul electoral şi dreptul electoral în vigoare al R. P. R. se întemeiază pe principiile democratice consfinţite de Constituţia adoptată la 24 septembrie 1952, care în art. 93 arată că „alegerile de deputaţi în Marea Adunare Naţională şi sfaturile populare se fac pe baza votului universal, direct, egal şi secret“.

Principiul universalităţii votului, al votului direct, egal şi secret a putut fi înfăptuit numai după trecerea totală a puterii politice în mîna poporului, după ce statul democrat popular a devenit un stat al dictaturii clasei muncitoare.

Clasa muncitoare din Romînia a luptat, de la începuturile mişcării muncitoreşti organizate din ţara noastră, pentru acordarea de drepturi politice maselor largi de oameni ai muncii. În ajunul primului război mondial, în alegerile parlamentare ce au avut loc în primăvara anului 1914, Partidul social-democrat din Romînia a elaborat o platformă-program printre punctele căreia figura în primul rînd votul universal. După terminarea primului război, clasa muncitoare din Romînia, încurajată de victoriile obţinute de proletariatul rus, a trecut cu şi mai multă forţă la luptă, sub conducerea Partidului Comunist din Romînia, pentru obţinerea unor drepturi politice democratice. Sub presiunea crescîndă a valului revoluţionar al maselor, burghezia a fost nevoită să acorde acestora drepturi politice mai largi. Aşa se explică de ce Constituţia Romîniei burghezo-moşiereşti din 1923 proclama printre altele şi votul universal, direct, egal şi secret. În condiţiile statului monarhic burghezo-moşieresc, universalitatea votului — ca şi alte principii democratice proclamate de aceeaşi Constituţie — nu au putut fi traduse însă în viaţă. Prin introducerea unor censuri ridicate de vîrstă, profesie, durata domiciliului şi altele, prin excluderea de la dreptul de vot a unor categorii întregi de cetăţeni, cum au fost femeile şi militarii, precum şi printr-o tehnică complicată în ceea priveşte organizarea alegerilor şi determinarea rezultatului votului, care permiteau tot felul de fraude, votul universal era în realitate foarte restrîns, limitat.

În R. P. R. universalitatea votului se realizează prin aceea că, în conformitate cu art. 94 din Constituţie, toţi cetăţenii care au împlinit vîrsta de 18 ani, fără deosebire de rasă sau naţionalitate, sex, religie, grad de cultură, profesie sau durata domiciliului — cu excepţia numai a celor lipsiţi de facultăţile mintale şi a persoanelor condamnate prin hotărîre judecătorească la pierderea, pe perioada prevăzută în hotărîre, a drepturilor electorale — au dreptul de a participa în alegerile pentru organele reprezentative ale puterii de stat. Desfiinţînd censurile electorale de orice natură, sistemul electoral al R. P. R. asigură astfel egalitatea deplină a tuturor cetăţenilor în ceea ce priveşte exercitarea liberă şi deplină a drepturilor politice.

O particularitate a sistemului nostru electoral, în ceea ce priveşte votul universal, o constituie faptul că după cucerirea deplină a puterii de către clasa muncitoare, o perioadă de timp elementele exploatatoare

şi fost exploatatoare au fost lipsite de dreptul de vot [7]). Această particularitate, neîntîlnită la celelalte democraţii populare [8]), (cu excepţia Republicii Populare Chineze) se explică prin condiţiile specifice de dezvoltare a revoluţiei în ţara noastră. În Romînia burghezia a deţinut importante poziţii economice şi după trecerea totală a puterii politice în mîna clasei muncitoare. În timp ce în Cehoslovacia, Polonia, Bulgaria, naţionalizarea principalelor mijloace de producţie s-a făcut respectiv în anii 1945, 1946, 1947, în ţara noastră principalele întreprinderi industriale, bancare, miniere, de asigurare şi transport au devenit proprietate de stat prin legea de naţionalizare din 11 iunie 1948 [9]). Ulterior, printr-o serie de alte acte legislative, au fost trecute în proprietatea statului şi unele întreprinderi, instituţii şi bunuri imobiliare, care nu au intrat în prevederile legii din 11 iunie 1948. (Au fost naţionalizate, în cursul anului 1949, întreprinderile cinematografice, farmaciile şi instituţiile spitaliceşti, iar la 20 aprilie 1950 a fost trecut în proprietatea statului fondul principal al caselor de locuit de la oraşe). Existenţa în ţara noastră a unui număr apreciabil de expropriaţi recent şi a unor exploatatori numeroşi în mediul rural (chiaburii), care alimentaţi fiind în speranţele lor de către cercurile agresive imperialiste din afară încercau să acţioneze pentru redobîndirea puterii, a impus ca o necesitate a consolidării revoluţiei, lipsirea vremelnică de drepturi politice a elementelor exploatatoare şi fost exploatatoare. Această măsură a fost folosită de statul democrat-popular ca o metodă de represiune politică împotriva duşmanului de clasă, care avînd posibilitatea să pătrundă în organele reprezentative ale

---

7) În conf. cu legea nr. 77/1950 pentru alegerea deputaţilor în sfaturile populare şi legea nr. 9/1952 privind alegerile de deputaţi în M. A. N., nu aveau drept de vot, fiind declaraţi nedemni : foştii moşieri şi foştii industriaşi, bancherii, marii comercianţi, chiaburii şi cei condamnaţi pentru crimă de război sau crimă împotriva umanităţii şi a păcii.

8) Cu excepţia Republicii Populare Chineze, în nici una din celelalte democraţii populare legile electorale nu prevedeau excluderea de la dreptul de vot a elementelor exploatatoare. În prima etapă a revoluţiei democrat-populare, corespunzînd uneia din principalele sarcini ale acelei perioade, care consta în lupta pentru dezrădăcinarea fascismului din viaţa politică şi de stat, dreptul electoral al unor ţări europene de democraţie populară excludea de la dreptul de vot elementele fasciste, trădătoare, care au colaborat cu fasciştii în perioada ocupaţiei hitleriste. Astfel de dispoziţii erau cuprinse în regulamentul alegerilor pentru seimul polonez din 22 septembrie 1946 şi în legea electorală cehoslovacă din 1946. În afara persoanelor amintite, nu existau alte categorii de cetăţeni, cu excepţia celor bolnavi mintal şi a minorilor, care să fi fost lipsiţi de drepturi electorale. Dar şi aceste îngrădiri, care atingeau un număr foarte mic de persoane (numărul celor ce nu aveau drept de vot reprezenta 1,6% din numărul total al alegătorilor în alegerile din 1947 pentru seimul polonez şi 0,8% din numărul total al cetăţenilor care au împlinit vîrsta de 18 ani, în alegerile parlamentare din Cehoslovacia, din 26 mai 1946) au fost desfiinţate ulterior prin adoptarea de noi legi electorale, astfel că dreptul electoral al celei de a 2-a etape de dezvoltare a democraţiei populare nu conţine nici o îngrădire în ceea ce priveşte exercitarea drepturilor politice.

9) În Cehoslovacia, naţionalizarea minelor şi a marilor întreprinderi industriale s-a făcut printr-un decret al preşedintelui Republicii la 26.X.1945 ; în Polonia ramurile principale ale economiei naţionale au trecut în proprietatea statului pe baza legii adoptate de seimul legislativ în ianuarie 1946, iar în Bulgaria principalele întreprinderi miniere şi industriale au fost naţionalizate la 27.XII.1947.

puterii, le-ar fi putut folosi pe acestea pentru a lovi dinăuntru în orînduirea democrat-populară.

Excluderea de la dreptul de vot a elementelor exploatatoare fiind o măsură vremelnică determinată de particularităţile dezvoltării revoluţiei, ea a fost treptat lichidată pe măsura întăririi, consolidării şi dezvoltării statului nostru democrat-popular.

Referindu-se la faptul că elementele exploatatoare au fost lipsite de dreptul de vot în Republica Socialistă Sovietică în perioada de după revoluţia din octombrie, V. I. Lenin arăta încă în 1919 că aceasta este o măsură cu caracter trecător şi că ea nu poate fi considerată ca definitivă. Lenin cerea să se explice muncitorilor că excluderea de la vot a unor categorii de cetăţeni în Republica Sovietică nu constituie o măsură care ar atinge anumiţi cetăţeni ce ar fi declaraţi fără drepturi pe viaţă — aşa cum se întîmplă în majoritatea republicilor democratice burgheze — ci ea loveşte numai în exploatatori, în acei care se împotrivesc legilor socialiste şi se îndărătnicesc în a se menţine în situaţia lor de exploatatori. Pe măsură ce Republica Sovietică Socialistă se întăreşte, iar numărul acelora care ar avea posibilitatea obiectivă de a rămîne exploatatori descreşte, se micşorează şi procentul acelor lipsiţi de drepturi electorale [10]).

Acelaşi fenomen se poate observa şi în dreptul nostru electoral. Dacă legea 78/1950 excludea de la dreptul de vot pe toţi exploatatorii şi foştii exploatatori, fără nici o excepţie [11]), decretul nr. 35 din 26 septembrie 1953 cu privire la alegerile de deputaţi în organele locale ale puterii de stat prevede o serie de excepţii, care îngustează într-o măsură considerabilă sfera persoanelor lipsite de drepturi politice [12]).

Consolidarea mai departe a statului nostru democrat-popular, victoriile noi obţinute de poporul muncitor, în frunte cu clasa muncitoare şi sub conducerea P.M.R., au creat posibilitatea nu numai a reducerii treptate a numărului celor lipsiţi de drepturi electorale, ci lichidarea oricărei îngrădiri şi acordarea dreptului de vot tuturor cetăţenilor, indiferent de starea lor socială. În conformitate cu modificările aduse de legea nr. 7/1956, au drept de a participa la alegerile de deputaţi în Marea Adunare Naţională toţi cetăţenii R.P.R. care au împlinit vîrsta de 18 ani, fără deosebire de rasă sau naţionalitate, sex, religie, grad de cultură, profesie sau durata domiciliului, cu excepţia numai a acelor lipsiţi de facultăţile mintale şi a persoanelor condamnate prin hotărîre judecătorească la pierderea temporară a dreptului electoral. Votul R.P.R. a căpătat astfel un caracter universal deplin.

10) V. I. Lenin, *Opere*, vol. 29 p. 105 (ediţia a IV-a rusă).

11) Vezi lucrarea de faţă nota 7.

12) În conformitate cu art. 11 al decretului susamintit, erau scoşi din categoria de nedemni, avînd drepturi electorale, foştii exploatatori şi elementele capitaliste de la oraşe şi sate care îndeplineau una din următoarele condiţii:

— să fi luptat pe frontul antihitlerist,
— să fi sprijinit mişcarea revoluţionară şi antifascistă,
— să fie părinţi, fraţi sau surori ai ostaşilor Forţelor Armate ale R.P.R.,
— să desfăşoare o activitate ştiinţifică, tehnică şi artistică în folosul poporului,
— preoţii şi învăţătorii, elevii şi studenţii aflaţi în şcoli, institute şi universităţi.

În ceea ce priveşte lipsirea vremelnică de drepturi electorale a unor categorii de exploatatori, este interesant de făcut o apropiere între dreptul nostru electoral şi sistemul electoral al U.R.S.S. În conf. cu prima constituţie sovietică — Constituţia R.S.F.S.R. din 1918—(art. 65) şi Constituţia R.S.F.S.R. din 1925 (art. 69), nu aveau drept de vot: întreprinzătorii particulari, comercianţii, chiaburii, slujitorii profesionişti ai diferitelor culte, foştii poliţişti, foştii jandarmi ş.a. Pe măsura întăririi statului sovietic, a transformării societăţii sovietice într-o societate formată din clase prietene, unele persoane aparţinînd acestor categorii au fost restabilite treptat în drepturile politice. Astfel pe baza unei Hotărîri a C.E.C. al U.R.S.S. din 3 iulie 1931, au fost repuşi în drepturi cetăţeneşti (inclusiv dreptul de vot) chiaburii permutaţi; printr-o altă Hotărîre a Prezidiumului C.E.C. al U.R.S.S. din 17 martie 1933, s-a sabilit procedura de repunere în drepturile electorale a copiilor de chiaburi. Şi înainte de aceste Hotărîri au fost elaborate o serie de acte legislative pe baza cărora elementele fost exploatatoare aveau posibilitatea de a căpăta drepturi politice, cu condiţia de a se fi încadrat cinstit în muncă.

Lichidarea completă a claselor exploatatoare în U.R.S.S. a determinat desfiinţarea oricărei îngrădiri privind unele categorii de persoane în ceea ce priveşte exercitarea drepturilor politice. Sistemul electoral fundamentat de Constituţia U.R.S.S. adoptată la 5 decembrie 1936 acordă drepturi electorale tuturor cetăţenilor, indiferent de starea lor socială, profesie ş.a.

Condiţiile specifice de dezvoltare a revoluţiei în ţara noastră, faptul că statul nostru democrat-popular se dezvoltă în condiţii istorice deosebite de acele în care a luat naştere şi s-a dezvoltat statul socialist sovietic, au permis democratizarea deplină a dreptului nostru electoral încă în prima fază de dezvoltare a socialismului la noi. După cum am mai amintit, prin modificările recente aduse legii de alegere a deputaţilor în M.A.N. prin legea nr. 7 din 27 noiembrie 1956, au fost lichidate şi acele îngrădiri care mai existau în dreptul nostru electoral cu privire la elementele exploatatore.

Este demn de remarcat şi faptul că sfera persoanelor lipsite de drepturi electorale la noi era mai mică în raport cu dreptul electoral al U.R.S.S. din prima sa fază de dezvoltare. Unele categorii de persoane care în U.R.S.S., au fost lipsite o perioadă de timp de drepturi politice, cum ar fi slujitorii profesionişti ai diferitelor culte, foştii funcţionari ai aparatului burghez de represiune ş.a., s-au bucurat tot timpul de drepturi electorale în ţara noastră, dacă prin activitatea trecută sau prezentă nu se încadrau în vreuna din categoriile de nedemni prevăzute de legile electorale amintite.

Principiul votului universal este realizat în statul nostru democrat-popular şi prin asigurarea egalităţii depline a ambelor sexe în ceea ce priveşte exercitarea drepturilor politice. În conformitate cu art. 96 al Constituţiei, femeile au dreptul de a alege şi a fi alese în Marea Adunare Naţională şi în sfaturile populare, în condiţii egale cu bărbaţii. Menţionarea într-un articol special din Constituţie a egalităţii depline a

femeilor cu bărbații în ceea ce privește dreptul de vot, cu toate că despre aceasta se mai amintește în linii generale și în articolele 83 și 94 ale Constituției [13]), dovedește importanța pe care legea fundamentală a statului nostru o acordă acestei probleme. Aceasta este explicabil dacă ținem seamă de situația de inferioritate a femeii în toate domeniile și în domeniul drepturilor politice, sub regimurile burghezo-moșierești. Legile electorale ale Romîniei dinainte de război lipseau aproape complet femeile de dreptul de vot. Prin legea administrativă din 29. VII. 1929, o categorie foarte restrînsă de femei a dobîndit dreptul de vot în alegerile pentru organele de administrație locală. Numărul femeilor care s-au bucurat efectiv de aceste drepturi era însă foarte redus. În conformitate cu art. 375 al legii administrative din 1929, aveau drept de vot numai acele femei care întruneau una din următoarele condiții: 1) să fi absolvit ciclul inferior secundar, normal sau profesional; 2) să fi fost funcționară de stat; 3) să fi fost văduvă de război; 4) să fi fost decorată pentru activitate în timpul războiului; 5) să fi făcut parte la data promulgării legii din conducerea unei societăți cu scop de revendicări sociale, propagandă culturală sau asistență socială. Este evident că aceste condiții (cu excepția aceleia de a fi pierdut soțul pe cîmpul de luptă), nu puteau fi satisfăcute de femeile muncitoare. Dacă luăm în considerație și faptul că în Romînia dinainte de război, cu o populație din care 80% erau analfabeți, numărul femeilor cu oarecare instrucțiune era infim — și acestea proveneau din rîndul claselor avute — reiese limpede că marea masă a femeilor muncitoare erau lipsite de drepturi politice în statul romîn burghezo-moșieresc. Mai trebuie observat în această privință că dreptul de vot acordat unor femei prin legea administrativă din 1929 se referea exclusiv la alegerile în organele administrative locale (consilii comunale, județene, orășenești). În ceea ce privește dreptul de a alege și de a fi ales în parlament, acesta nu a fost acordat niciodată femeilor în țara noastră sub regimurile trecute de dictatură a burgheziei. Dispoziția cuprinsă în constituția din 1923 (art. 6 al. 2), care stabilea că „legi speciale, votate în majoritate de 2/3 vor determina condițiile sub care femeile pot avea exercițiul drepturilor politice" nu a fost aplicată. O astfel de lege specială nu a fost votată de către parlamentele Romîniei dinainte de 1946.

Consacrînd principiul egalității depline a femeilor cu bărbații, sistemul electoral al R.P.R. asigură universalitatea votului și prin desființarea censurilor privitoare la vîrstă, ocupație, durata domiciliului ș. a. Constituția burgheză din 1923 instituia un foarte ridicat cens al vîrstei. Pentru Camera deputaților, dreptul de a alege era acordat cetățenilor de la vîrsta de 21 ani, iar dreptul de a fi ales de la vîrsta de 25 de ani, Pentru Senat atît dreptul de a alege cît și cel de a fi ales era stabilit de la vîrsta de 40 ani împliniți. Legea administrativă din 1936 — adop-

13) Art. 83 al Constituției stabilește în mod general că femeia în R.P.R. are drepturi egale cu ale bărbatului în toate domeniile vieții economice, politice, de stat și culturale, iar art. 91 reamintește că în ceea ce privește dreptul de vot nu se face nici o deosebire între sexe.

tată sub regimul constituţiei din 1923 — conţinea unele dispoziţii restrictive cu privire la durata domiciliului. În conformitate cu aceste dispoziţii, alegătorul putea vota numai în localitatea unde avea domiciliul electoral [14]) şi numai la seţia de votare unde a fost repartizat. Pentru schimbarea domiciliului electoral, se cereau îndeplinite o serie de condiţii care erau inaccesibile maselor largi ale oamenilor muncii. Aceeaşi lege administrativă din 1936 (art. 4 al. 2) stabilea ca una din condiţiile cerute pentru înscrierea în listele electorale aceea de a fi cu impozitele la zi. Şi această măsură restrictivă — ca şi celelalte îngrădiri ale sistemului electoral burghez — lovea numai în oamenii muncii, care nu erau în stare să suporte jugul greu al impozitelor statului exploatator burghezo-moşieresc. La censurile amintite se mai adăugau şi discriminările rasiale şi naţionale, care constituiau una din armele principale folosite de clasele exploatatoare în scopul intensificării exploatării şi asupririi maselor muncitoare.

În opoziţie totală cu vechile sisteme electorale burgheze, sistemul electoral al R.P.R. nu cunoaşte nici o discriminare de orice natură, asigurînd — după cum am mai arătat — posibilitatea tuturor oamenilor muncii cetăţeni ai R.P.R., de a-şi exercita pe deplin drepturile electorale.

Consfinţind principiul votului universal, Constituţia noastră (art. 95) stabileşte că alegerile de deputaţi în organele reprezentative ale puterii de stat se fac şi pe baza votului egal. În conformitate cu articolul amintit din constituţie, toţi cetăţenii R.P.R. participă în alegeri pe baze egale, fiecare cetăţean avînd dreptul la un singur vot. Egalitatea deplină a votului se realizează prin aceea că dreptul de vot este acordat tuturor cetăţenilor, de la vîrsta de 18 ani, nefăcîndu-se nici o diferenţiere în ceea ce priveşte normele de reprezentare ale diferitelor grupe ale populaţiei [15]).

Deplina egalitate a votului se realizează şi prin aceea că — în conformitate cu constituţia şi legile electorale ale R.P.R., circumscripţiile electorale cuprind un număr egal de locuitori, fiecare circumscripţie avînd dreptul să aleagă un singur deputat [16]). Dreptul nostru electoral nu cunoaşte diferitele sisteme de „geografie“ electorală şi „aritmetică“ electorală din dreptul burghez care anihilează în fapt principiul votului egal proclamat cu emfază de majoritatea constituţiilor statelor burgheze contemporane.

14) Domiciliul electoral — conf. legii amintite — era considerată localitatea în care cetăţeanul locuia neîntrerupt de cel puţin 1 an.

15) Este de observat în această privinţă deosebirea dintre sistemul nostru electoral şi sistemul electoral sovietic din prima perioadă de dezvoltare a sa. Este cunoscut că înainte de constituţia din 1936 sistemul electoral sovietic stabilea norme de reprezentare diferite pentru populaţia orăşenească şi cea sătească, dînd întîietate populaţiei din centrele muncitoreşti. Astfel, în Congresul sovietelor pe întreaga Uniune — în conformitate cu constituţia U.R.S.S. 1924 — Sovietele orăşeneşti şi din centrele muncitoreşti trimiteau un delegat la 25.000 alegători, în timp ce Congresele pe gubernii agricole ale sovietelor alegeau un delegat la 125.000 locuitori. Norme asemănătoare de reprezentare erau stabilite şi privitor la numărul de delegaţi pe care îl trimiteau Congresele sovietelor din republici, ţinuturi ş.a.m.d. După cum a mai fost amintit, dreptul nostru electoral nu făcea nici o diferenţiere privind reprezentarea diferitelor categorii de locuitori, nici în prima etapă de dezvoltare a statului democrat-popular, nici în etapa actuală.

16) Cf. art. 25, 100 Const. R.P.R., art. 11 legea nr. 9/1952, art. 13 din decretul 35/1953.

În Anglia de ex., unde criteriul teritorial este unicul care stă la baza delimitării circumscripţiilor electorale, fiecare circumscripţie, indiferent de numărul locuitorilor, are dreptul la acelaşi număr de deputaţi, astfel că centrele urbane şi muncitoreşti, cu o populaţie mai densă, aleg un număr mai mic de deputaţi în raport cu regiunile agricole cu o populaţie mult mai rară. În S.U.A., cu toate că legea stabileşte revizuirea circumscripţiilor electorale la fiecare 10 ani, pentru a le pune de acord cu modificările survenite privitor la populaţie, această dispoziţie este nesocotită de unele state membre ale federaţiei americane. Aceasta are de asemenea drept consecinţă mari disproporţii privind numărul locuitorilor cuprinşi în diferitele circumscripţii electorale.

În statul Illinois de exemplu, circumscripţia electorală Chicago are 450.000 locuitori, în timp ce una din circumscripţiile agricole ale acelui stat are numai 150.000 de locuitori. În statul New-York, în 1933, era o circumscripţie electorală cu 799.407 locuitori şi o circumscripţie electorală cu 90.671 locuitori [17]). În majoritatea cazurilor, delimitarea inegală a circumscripţiilor electorale se face şi aici în favoarea regiunilor agricole înapoiate din punct de vedere politic.

La inegalitatea votului duce şi mecanismul complicat al diferitelor sisteme cu privire la determinarea rezultatului votului, la repartizarea mandatelor. Datorită sistemelor adoptate în dreptul electoral francez [18]) în penultimele alegeri parlamentare care au avut loc în Franţa la 17 iunie 1951, comuniştii au avut un deputat la 50.350 alegători, în timp ce partidul reacţionar catolic a avut un deputat la numai 26.000 alegători. Şi unii autori burghezi au trebuit să recunoască lacunele acestor sisteme. În tratatul său de drept constituţional, autorul francez Marcel Prélot recunoaşte că „rezultatele obţinute la 17 iunie (alegerile parlamentare din 17 iunie 1951 n.n.) arată că din 19 milioane de voturi exprimate, cca. 4 milioane şi jumătate, ceea ce reprezintă aproape un sfert din voturi (24%), nu au fost reprezentate“ [19]).

În sistemul electoral englez, a cărui particularitate esenţială o constituie lipsa oricărui element de reprezentare proporţională, repartizarea mandatelor se face după sistemul majoritar, pe baza căruia este declarat ales acel candidat care a întrunit cu un vot mai mult decît ceilalţi candidaţi. În cazul cînd într-o circumscripţie electorală nu a fost nici un contracandidat, candidatul înregistrat este declarat ales, chiar dacă nu ar fi întrunit nici un vot. Este evident că datorită acestui sistem numărul mandatelor primite de un partid nu reflectă nici pe departe numărul real de voturi obţinute de candidaţii partidului politic respectiv. Profesorii universităţii din Oxford, C. S. Wade şi G. G. Phillips, în cursul lor de drept constituţional, sînt nevoiţi să recunoască că sistemul electoral englez permite într-o măsură foarte mică repre-

17). А. А. Мишин, Центральные органы власти соединённых штатов Америки, Москва, 1954, Госюриздат, стр. 119.

18). În conf. cu legile electorale din 9 şi 21 mai 1951, în Franţa au fost adoptate simultan mai multe sisteme : şi sistemul majoritar şi sistemul reprezentării proporţionale.

19) Marcel Prélot, *Précis de droit constitutionnel.* Paris, 1955, p. 333.

zentarea minorităţii în Camera Comunelor şi poate duce la cele mai nefireşti rezultate. „Din punct de vedere aritmetic —arată ei — este posibil ca un partid politic să întrunească cele mai multe voturi în ţară şi să nu primească în acelaşi timp nici un loc în Camera comunelor“ [20]).

Constituţia Romîniei burghezo-moşiereşti din 1923, proclamînd în mod formal principiile votului egal, stabilea şi sistemul reprezentării minorităţii (art. 63 constituţia 1923). Pentru a împiedica reprezentarea minorităţii în parlament prin legea electorală din 27.III.1926 a fost instituită prima electorală, pe baza căreia partidul care întrunea numai 40% din totalul voturilor exprimate, obţinea în mod automat majoritatea mandatelor în parlament. Sistemul primei electorale constituia în felul acesta un mijloc în plus, care asigura partidelor guvernamentale majoritatea în parlament şi înlăturarea pe orice cale a posibilităţii de reprezentare a maselor în organul legiuitor. Prima electorală, ca şi alte măsuri cu caracter restrictiv ale sistemului electoral burghez, a fost lichidată la noi prin legea din 15 iulie 1946, punîndu-se astfel capăt furtului legalizat de voturi.

Pe lîngă celelalte principii democratice ale sistemului nostru electoral, constituţia R.P.R. consacră în articolele 98, 99, votul direct şi secret [21]). Este cunoscut că în statele burgheze parlamentare cu sistem bicameral, numai camerele inferioare sînt alese pe baza votului direct. În ceea ce priveşte camerele înalte, membrii acestora sînt numiţi fie în întregime (camera lorzilor în Anglia), fie parţial. În Romînia, în conformitate cu constituţia din 1923 (art. 67), senatul era format din senatori aleşi şi senatori de drept, numărul senatorilor numiţi fiind aproape egal cu al celor aleşi prin vot aşa-zis universal.

Alegeri indirecte au loc şi cu ocazia alegerii preşedinţilor unor republici parlamentare burgheze. În Franţa de exemplu, preşedintele Republicii este ales de către parlament. În S.U.A., în alegerile prezidenţiale nu participă direct toţi cetăţenii cu drept de vot. Alegerea prepreşedintelui se face, după cum se ştie, prin intermediul electorilor.

Spre deosebire de dreptul burghez, dreptul electoral al statului nostru democrat-popular stabileşte că alegerile în toate organele puterii de stat se fac pe baza votului direct. Superioritatea votului direct constă în aceea că el dă posibilitatea tuturor cetăţenilor de a-şi alege în mod nemijlocit deputaţii, exprimîndu-şi direct, în mod liber, nesilit, voinţa lor.

În privinţa votului secret sînt cunoscute maşinaţiunile electorale burgheze prin care secretul votului este violat. Normele dreptului electoral al unor state capitaliste transformă în fapt votul secret într-o

20) Vezi E. C. S. Wade and G. Godfrey Phillips — *Constitutional law- London, New-York, Torento, Longmans, Green et Co.*, 1947. (Traducerea în limba rusă, Moscova, Editura pentru literatură străină, 1959, p. 110).

21) Este de observat că sistemul electoral al R.P.R. nu a cunoscut în dezvoltarea sa unele forme menţinute un timp în prima perioadă de dezvoltare a statului sovietic, cum au fost sistemul indirect în alegerea organelor supreme ale puterii de stat şi votul deschis. Aceste deosebiri în dezvoltarea sistemului electoral al R.P.R. se explică ca şi celelalte particularităţi despre care am mai amintit, prin condiţiile specifice de dezvoltare a statului democrat-popular, deosebite de condiţiile în care s-a născut şi dezvoltat statul socialist sovietic.

ficţiune. Astfel, în Anglia există un sistem de numerotare a voturilor, ceea ce dă posibilitatea identificării alegătorului care a votat pro sau contra unui candidat [22]).

În dreptul nostru electoral secretul votului este asigurat prin aceea că se pun la dispoziţia alegătorilor încăperi speciale, unde sînt amenajate cabinele de vot. În conformitate cu art. 72 al legii 9/952 cu privire la alegerea deputaţilor în Marea Adunare Naţională, prezenţa în camera de vot a unei alte persoane afară de persoana care votează este interzisă. Numai în cazul cînd persoana care votează este în imposibilitate fizică de a vota singură, sau este neştiutoare de carte, se admite intrarea în cabină şi a unei alte persoane însoţitoare, cu consimţămîntul alegătorului.

Asigurarea secretului votului, ca şi garantarea realizării celorlalte principii democratice ale sistemului nostru electoral, constituie o dovadă de netăgăduit a superiorităţii dreptului electoral al statului socialist.

III

Un moment important în desfăşurarea alegerilor îl constituie propunerea candidaturilor. În conformitate cu Constituţia R. P. R. (art. 100) dreptul de a depune candidaturi pentru alegerile de deputaţi în organele puterii de stat este asigurat tuturor organizaţiilor oamenilor muncii, sindicatelor, cooperativelor, organizaţiilor P.M.R., organizaţiilor de tineret şi altor organizaţii de masă şi asociaţii culturale, ştiinţifice. Dezvoltînd acest principiu înscris în Constituţie, legile electorale ale R. P. R. stabilesc normele după care propunerile de candidaturi se fac de către organele centrale şi locale ale organizaţiilor oamenilor muncii, pe întreprinderi şi instituţii, gospodării agricole de stat, gospodării agricole colective, comune şi sate şi de militari, pe unităţi sau servicii militare (vezi art. 32 legea nr. 9/1952 modificată). Propunerea de candidaturi capătă un caracter popular, interesînd în mod activ, în măsura cea mai largă, masele de cetăţeni care sînt chemate în felul acesta să-şi desemneze ele însele candidaţii pentru alegerile în organele reprezentative de stat.

În vederea asigurării dreptului de propunere de candidaturi, legile noastre stabilesc o serie de garanţii, care constau în obligativitatea înregistrării fiecărei candidaturi la comisia electorală de circumscripţie, precum şi în dreptul de a face contestaţii (întîmpinări) împotriva admiterii sau respingerii candidaturilor. Comisia electorală de cirsumscripţie operează înregistrarea candidaturii numai după ce a constatat valabilitatea propunerii de candidatură şi dacă cei care au făcut propunerea, precum şi candidatul, îndeplinesc toate condiţiile prevăzute de Constituţie şi legile R.P.R. De asemenea, candidatura se consideră definitivată numai după acceptarea candidaturii de către cel propus.

În conformitate cu legea nr. 9/1952 modificată la 27.XI.956 (art. 44-49 incl.), întîmpinările împotriva admiterii sau respingerii unei can-

22) Vezi E.C.S Wade and G.G Phillips, *op. cit.*, [20]), prefaţă semnată de S. Moldovan, p. XX,

didaturi se fac la Comisiile electorale ale circumscripţiilor respective. Împotriva deciziilor date de Comisiile electorale de circumscripţie în legătură cu rezolvarea întîmpinărilor există o cale de atac superioară prin dreptul de a face întîmpinări la Comisia electorală centrală, constituită pe bază de Decret al Prezidiului Marii Adunări Naţionale.

Caracterul popular, democratic, al propunerilor de candidaturi în dreptul nostru electoral—ca şi în dreptul electoral al celorlalte state socialiste—reiese mai puternic în evidenţă dacă-l opunem modului în care se fac propunerile de candidaţi pentru alegerile parlamentare sau în organele locale ale administraţiei în statele capitaliste. Este suficient să amintim în această privinţă că legile electorale în vigoare în Franţa prevăd că declaraţia de candidatură trebuie să fie însoţită de o cauţiune de 20.000 de franci pentru fiecare candidat. Suma depusă nu este restituită dacă candidatul a întrunit sub 3% din numărul total al voturilor [23]). Acelaşi sistem este în vigoare şi în Anglia, unde suma cerută drept cauţiune pentru fiecare candidat este mult mai mare (150 lire sterline), cauţiunea fiind confiscată în cazul cînd deputatul nu a întrunit cel puţin 1/8 din totalul voturilor [24]). Aceste cerinţe ale legilor electorale ale unor state capitaliste favorizează în mod deschis acele partide care dispun de resurse financiare mari.

Conform legilor electorale în vigoare în ţara noastră, propunerile de candidatură se fac nominal, individual, unul sau mai mulţi deputaţi pentru fiecare circumscripţie electorală. În alegerile parlamentare din 1946 şi în primele alegeri pentru Marea Adunare Naţională din 1948, propunerile de candidatură s-au făcut pe bază de liste prezentate de partidele politice, separat sau constituite în blocuri electorale. Aceasta era legat de faptul că în acea perioadă existau mai multe partide politice în ţara noastră.

Este cunoscut că una din particularităţile democraţiei populare ca formă a statului socialist constă în aceea că, spre deosebire de Uniunea Sovietică, unde Partidul Comunist este unicul partid din ţară [25]), în unele state democrat-populare mai există şi astăzi mai multe partide politice[26]).

---

23) Vezi Marcel Prélot, *op. cit.*, [19]), p. 327.

24) Vezi Wade and Phillips, *op. cit.*, [20]) Introducere p. XXI.

25) După cum se ştie în U. R. S. S., P. C. al U. S. este singurul partid politic. Pentru o scurtă perioadă (sfîrşitul anului 1917—începutul anului 1918) a fost înfăptuit şi în Uniunea Sovietică un bloc al comuniştilor şi al socialiştilor revoluţionari de stînga. După desfiinţarea acestui bloc însă, din anul 1918, P.C.U.S. a devenit unicul partid politic, a cărui existenţă şi rol conducător în societate şi stat este consfinţit şi de Constituţia U.R.S.S.

26) În ultimele alegeri pentru Seimul polonez, care au avut loc în ianuarie 1957 în cadrul Frontului Unităţii Naţionale au fost prezentate candidaturile următoarelor partide : Partidul Muncitoresc Unit Polonez, Partidul Unit Ţărănesc, Partidul Democrat, activişti catolici. Pe baza voturilor obţinute de Frontul Unităţii Naţionale — care a întrunit 98,4% din totalul voturilor valabil exprimate — locurile în Seim au fost repartizate astfel : 236 deputaţi sînt membri ai P.M.U.P. : 116 — membri ai P.U.Ţ., 39 — membri ai Partidului Democrat, iar restul de 67 mandate au fost atribuite deputaţilor fără de partid şi activiştilor catolici.

În Cehoslovacia, cu prilejul ultimelor alegeri în Adunarea Naţională (28 noiembrie

Şi în Romînia, în prima etapă de dezvoltare a regimului democrat-popular, existau mai multe partide politice. Pînă la cucerirea definitivă a puterii politice de către clasa muncitoare, mai existau încă în ţara noastră partide burgheze, rămăşiţe ale vechilor partide aşa-zise istorice. Lupta maselor populare, în frunte cu clasa muncitoare, sub conducerea Partidului Comunist Romîn, a avut ca rezultat zdrobirea acestor partide şi scoaterea lor definitivă de pe arena politică [27]).

După instaurarea dictaturii clasei muncitoare, toate partidele politice progresiste s-au unit sub conducerea P.M.R., recunoscînd rolul conducător al acestuia [28]), într-o organizaţie politică de masă largă, sub denumirea Frontul Democraţiei Populare.

În compunerea F.D.P. au intrat alături de P.M.R., încă trei partide politice : Frontul Plugarilor, Partidul Naţional Popular şi Uniunea Populară Maghiară (U.P.M.) [29]). Frontul Democraţiei Populare a jucat un rol foarte mare în dezvoltarea regimului democrat-popular în R.P.R. Cuprinzînd în rîndurile sale cele mai democratice forţe, F.D.P. s-a dovedit ca o formă viabilă de organizare a maselor întregului popor în lupta pentru realizarea sarcinilor puse de Partidul Muncitoresc Romîn, pentru construirea socialismului în R.P.R.

Pe măsura dezvoltării revoluţiei socialiste, pe măsură ce statul democrat-popular a obţinut noi succese pe drumul construirii socialismului, s-au produs şi unele schimbări în compunerea şi organizarea sa. Schimbările produse în structura social-economică a statului democrat-popular au avut ca rezultat şi desfiinţarea de la sine a partidelor politice care în 1948 s-au constituit sub conducerea P. M. R. în F.D.P. Unele categorii neproletare (foşti mici negustori, oameni fără calificare profesională specială), care formau marea masă a P.N.P.-ului, s-au transformat, încadrîndu-se în diferite ramuri productive. Ne mai constituind o categorie socială aparte, nu mai exista nici raţiunea grupării într-un partid politic aparte, interesele lor fiind legate de intere-

---

1954), în cadrul Frontului Naţional au fost propuşi candidaţi ai Partidului Comunist din Cehoslovacia, Mişcării Sindicale Revoluţionare, Uniunii Tineretului Cehoslovac, Partidului Socialist Cehoslovac, ai Partidului Popular (catolic), ai Partidului Renaşterii Slovace, ai Partidului Libertăţii şi ale altor organizaţii ale oamenilor muncii (vezi Buletinul de Informaţii al Ambasadei Republicii Cehoslovace nr. 11 — noiembrie 1954).

În compunerea Frontului Patriei din Republica Populară Bulgaria intră de asemenea, pe lîngă Partidul Comunist Bulgar, care este forţa conducătoare, Uniunea Agrarienilor, Sindicatele profesionale şi alte organizaţii democratice ale tineretului, femeilor, precum şi patrioţi fără apartenenţă politică (vezi Scînteia nr. 3839 din 24.II.1957, interviewul tov. Ştefan Voitec).

27) După cum este ştiut, Partidul Naţional Ţărănesc al lui Maniu a fost dizolvat în 1947. În aceeaşi perioadă a fost dizolvat şi Partidul Liberal brătenist, iar grupul liberal de sub conducerea lui Tătărescu a fost scos din guvern în toamna lui 1947.

28) Vezi Raportul politic al Secretariatului general al Partidului Naţional Popular la Conferinţa pe ţară a P.N.P. din 27 noiembrie 1948 (broşura cu acelaşi titlu p. 7–8) ; ziarul Frontul Plugarilor nr. 1586 din 26 oct. 1950, articol de fond ş.a., în care partidele respective recunosc rolul conducător al P.M.R.

29) Vezi Comunicatul asupra constituirii F.D.P. în R.P.R., în Pentru pace trainică, pentru democraţie populară nr. 6 (9) 15 martie 1948.

sele întregului popor muncitor. În felul acesta se explică autodizolvarea Partidului Naţional Popular, în februrie 1949 [30]).

Frontul Plugarilor şi U.P.M. au încetat de asemenea de a mai fi partide politice. Recunoscînd rolul conducător a P.M.R., luptînd pentru realizarea aceloraşi sarcini puse de P.M.R. în vederea construirii orînduirii socialiste, nu exista nici un temei pentru fiinţarea lor mai departe ca partide politice, astfel că ele s-au transformat în organizaţii politice de masă.

Ca urmare a acestor transformări a avut loc la 4 octombrie 1950 reorganizarea F.D.P. pe baze noi, în compunerea lui intrînd Partidul Muncitoresc Romîn, Confederaţia Generală a Muncii din R.P.R. (devenită apoi Consiliul Central al Sindicatelor din R.P.R.), Frontul Plugarilor, Uniunea Populară Maghiară, Uniunea Tineretului Muncitor, Uniunea Femeilor Democrate din Romînia şi alte organizaţii ştiinţifice şi culturale, precum şi organizaţiile de masă ale naţionalităţilor conlocuitoare [31]).

Sub forma aceasta reorganizată, F.D.P. nu este o organizaţie formată din mai multe partide politice, ci el constituie o formă de organizaţie politică atotcuprinzătoare a maselor celor ce muncesc, proprie statului democrat-popular.

Începînd cu alegerile pentru sfaturile populare din decembrie 1950, P.M.R. se prezintă în alegerile pentru organele reprezentative ale statului, propunîndu-şi candidaţii într-un front unic cu cei fără de partid, în cadrul F.D.P.

Aceasta constituie un factor uriaş în cimentarea unităţii moral-politice a poporului romîn şi o dovadă a legăturii indisolubile dintre Partidul Muncitoresc Romîn şi întregul popor.

IV

Una din caracteristicile de bază ale sistemului electoral al R.P.R. care dovedeşte superioritatea sa faţă de orice sistem electoral al vreunui stat burghez, constă în aceea că el nu se rezumă la proclamarea formală a înaltelor principii democratice consacrate de constituţie şi legi, ci oferă garanţii reale, asigură tr ducerea în fapt a acestor principii.

Pornind de la principiul că voinţa alegătorului exprimată prin vot este inviolabilă, legea pedepseşte pe oricare persoană care ar împiedica prin orice mijloace libera exercitare a dreptului de a alege şi a fi ales în organele reprezentative ale statului de către oamenii muncii, cetăţeni ai R.P.R. [32]).

Exercitarea drepturilor electorale de către cetăţenii R.P.R. este asigurată în sistemul electoral al regimului democrat-popular, prin aceea că

---

30) Vezi gazeta Naţiunea nr. 864 din 13 februarie 1949 — Hotărîrea C. C. al P. N. P.

31) Vezi Comunicatul de constituire al F.D.P. în Scînteia din 11 oct. 1950.

32) Cf. art. 99 al legii pentru alegerea deputaţilor în M.A.N. şi art. 110 din Decretul 35/1953 privind alegerile în Sfaturile populare: sînt pedepsiţi cu închisoare corecţională pînă la 5 ani toţi acei care ar împiedica prin orice mijloace liberul exerciţiu al dreptului de a alege şi a fi ales, precum şi acei care ar falsifica rezultatul alegerilor. Complicii, instigatorii, tăinuitorii şi favorizatorii sînt pedepsiţi ca şi autorul.

statul suportă toate cheltuielile privind alegerile (amenajarea localurilor de vot, confecţionarea urnelor şi a buletinilor de vot etc).

În afara garanţiilor materiale şi politice, arătate mai sus, legate propriu-zis de efectuarea alegerilor, sistemul electoral al R.P.R. mai asigură şi condiţiile materiale necesare desfăşurării campaniei electorale. Organizaţiilor oamenilor muncii le sînt puse la dispoziţie toate cele necesare pentru popularizarea candidaţilor. Mijloacele de propagandă : radio, presa, tipografiile, cinematograful, fiind proprietate de stat, ele pot fi folosite ca bunuri ale întregului popor de către oamenii muncii, pentru popularizarea candidaţilor. În tot timpul campaniei electorale alegătorilor le sînt puse la dispoziţie cele mai bune localuri, unde ei au posibilitatea să se întîlnească şi să-şi popularizeze candidaţii. În felul acesta, sistemal electoral al R.P.R. asigură oamenilor muncii nu numai dreptul de a alege şi a fi ales, ci şi dreptul de a participa la organizarea alegerilor. În aceste condiţii campania electorală constituie una din formele participării maselor poporului la conducerea statului.

Masele largi ale poporului muncitor au şi dreptul de control asupra legalităţii depline care trebuie să stea la baza desfăşurării alegerilor. Sistemul electoral al R.P.R. le asigură acest drept prin aceea că în cadrul comisiilor electorale participă sute de mii de oameni ai muncii.

În perioada de pregătire a alegerilor pentru sfaturile populare din 11 martie 1956, peste 1.700.000 cetăţeni au luat parte la adunările în care au fost propuşi candidaţii, mai mult de 6.000.000 cetăţeni au participat la adunările şi întîlnirile cu candidaţii F.D.P., iar numărul cetăţenilor care au luat cuvîntul în cadrul acestor adunări, făcînd numeroase propuneri cu privire la îmbunătăţirea activităţii organelor locale ale puterii de stat, a întrecut cifra de 510.000 [33]). În aceleaşi alegeri un număr de peste 600.000 cetăţeni au făcut parte din comisiile electorale regionale, raionale, orăşeneşti, comunale şi ale circumscripţiilor electorale.

Cu ocazia alegerilor de deputaţi în M.A.N. din 3 februarie 1957, au avut loc în toată ţara 6.000 de adunări ale oamenilor muncii, în cadrul cărora s-au făcut propuneri de candidaţi şi s-au dezbătut probleme privitoare la îmbunătăţirea activităţii organelor economice şi de stat. La aceste adunări au luat cuvîntul peste 35.000 de cetăţeni [34]).

Participarea în masă a celor ce muncesc la pregătirea şi efectuarea alegerilor a făcut din campania electorală în R.P.R. o adevărată şcoală de educaţie cetăţenească, care creşte interesul maselor pentru treburile obşteşti, pentru ridicarea conştiinţei lor politice.

O asemenea participare largă a maselor la desfăşurarea campaniei electorale şi un asemenea control asupra alegerilor nu sînt posibile într-o ţară capitalistă. Burghezia căuta în general să evite pe cît era posibil consultarea maselor. „Nu e bine a se consulta prea des corpul electoral — spunea un jurist romîn dinainte de război, fost prim preşedinte al Curţii

---

33) Vezi Scînteia nr. 3541 din 11.III.1956.

34) Vezi Scînteia nr. 3819 din 2.II.1957, Cuvîntarea tov. Gheorghe Gheorghiu-Dej la marea adunare populară din sala Floreasca-Bucureşti.

de Casaţie, într-un articol apărut în una din revistele de drept ale timpului — deoarece o prea mare agitaţie cuprinde întreaga ţară la fiecare noi alegeri, pentru ca să nu fie prudent a se evita asemenea inconveniente..." [35]).

Neputînd să evite total consultarea corpului electoral, fiind nevoită, sub presiunea maselor, a mişcării muncitoreşti, în fruntea căreia se afla Partidul Comunist din Romînia, să creeze iluzia unei oarecare democraţii, burghezia întrebuinţa alte sisteme, care reies cu prisosinţă din următorul pasaj dintr-un manifest electoral al Blocului Muncitoresc Ţărănesc în alegerile din 1928.

„În toiul campaniei electorale — se spune în manifest — guvernul ne interzice întrunirile chiar aci în Bucureşti, în inima ţării. Bande de bătăuşi atacă sub protecţia autorităţilor pe propagandiştii noştri. La Buhuşi, un muncitor a fost arestat şi bătut de poliţie. La Bazargic, bandele guvernamentale au atacat pe candidaţii noştri, împiedicînd depunerea listei. Poliţia intervenind, a arestat tot pe tovarăşii noştri. În valea Jiului, candidatul nostru a fost bătut, întrunirile oprite..." [36]).

Politica de teroare împotriva maselor precum şi aplicarea măsurilor legale de îngrădire a dreptului de vot au avut drept consecinţă participarea unui număr redus de cetăţeni la alegeri. Astfel în alegerile parlamentare care au avut loc în Romînia între cele două războaie mondiale. numărul cel mai mare de alegători a fost de 3.072.000 (alegerile din 1937) [37]).

Este de ajuns să opunem acestei cifre numărul extrem de mare al participanţilor la alegerile parlamentare sub regimul democrat-popular, pentru a ne da seama de caracterul fundamental deosebit al sistemului electoral al R.P.R., ca expresie a democratismului profund al organizării noastre de stat. Numărul crescînd al votanţilor, care la primele alegeri

---

35) I. N. Stambulescu, *Probleme de ordin constituţional,* în revista Dreptul anul 52 nr. 6/1925.

36) Vezi Documente din istoria Partidului Comunist din Romînia 1923–1928, Bucureşti 1953, p. 632. Manifest al B.M.Ţ. din 1928 împotriva teroarei dezlănţuite de guvernul Naţional-Ţărănist al lui Maniu în campania alegerilor.

37) Reproducem tabelul publicat în revista Sociologie Romînească, în numărul din noiembrie-decembrie 1937 :

Anul	Felul alegerilor	Numărul votanţilor (în mii)
1926	Alegeri parlamentare	2.623
19 7	Idem	2.673
1928	Idem	2.841
1931	Idem	2.927
1932	Idem	2.987
1933	Idem	2.978
1937	Idem	3.072

parlamentare de după război (noiembrie 1946), era de aproape 7 milioane, a crescut la peste 11 milioane și jumătate, în ultimele alegeri pentru Marea Adunare Națională din 3 februarie 1957 [38]).

Numărul extrem de mare al participanților la vot, dintre care în ultimele alegeri 98,88% și-au dat votul pentru candidații Frontului Democrației Populare, constituie o dovadă în plus a creșterii nivelului politic, cetățenesc al maselor, a unității perfecte dintre partid, guvern și popor.

V

Controlul alegătorilor nu se termină o dată cu efectuarea alegerilor. Constituția R.P.R. (art. 101) consacră principiul responsabilității deputatului.

În majoritatea statelor capitaliste unde și-a găsit aplicarea cunoscuta teorie a mandatului reprezentativ, acesta este considerat ca fiind general, liber și irevocabil. Caracterul general se întemeiază pe teoria că deputatul ar fi reprezentantul întregei națiuni și nu al unui grup restrîns de alegători dintr-o anumită circumscripție electorală. În consecință, mandatul trebuie să fie liber, deputatul nefiind ținut să respecte angajamentele luate față de alegători, în timpul sau după campania electorală; mandatul trebuie să fie de asemenea irevocabil, deputatului neputîndu-i-se retrage mandatul, înainte de termen, pentru motivul că ar fi infidel față de alegătorii săi.

În Franța, mandatul reprezentativ este astăzi în vigoare în conformitate cu principiile generale stabilite încă de Constituția din 1791. În Anglia, de asemenea, alegătorii nu au dreptul de a revoca deputatul înainte de expirarea mandatului [39]). În S.U.A., cu excepția cîtorva state, nu numai că alegătorii nu pot revoca deputații înainte de expirarea mandatului, dar în cazurile cînd se declară o vacanță în reprezentativa unui stat, guvernatorul statului respectiv are dreptul, pe baza împuternicirii organului reprezentativ, să numească provizoriu o altă persoană în locul deputatului decedat sau descalificat. De regulă, persoana nou numită își exercită funcțiile sale pe întreaga legislatură [40]).

În Constituția regatului danez (art. 55) este prevăzut în mod expres că „Toți membrii Riksdagului se supun numai conștiinței lor și nu primesc nici un fel de mandat obligator din partea alegătorilor“ [41]).

Principiul răspunderii deputatului față de alegători și dreptul alegătorilor de a retrage mandatul deputatului înainte de expirarea perioadei pentru care a fost ales, a fost pentru întîia oară înscris în pri-

---

38) Numărul alegătorilor care au participat la alegerile pentru organul suprem al puterii de stat în Romînia, în perioada 1946–1957 a crescut în modul următor: în alegerile pentru Adunarea Deputaților din noiembrie 1946 au votat 6.935.000 alegători; în alegerile pentru M.A.N. a R.P.R. din martie 1948, au fost 7.661.000 votanți, în alegegerile din noiembrie 1952 — 10.574.000 votanți și în ultimele alegeri, din februarie 1957 — 11.553.600 votanți.

39) Cf. Wade și Phillips, *op. cit.*, [20]) p. XXXIV.

40) Cf. A. A. Mișin, *op. cit.*, [17]) p. 350.

41) Cf. A. D. Kerimov, *Principiile de bază ale activității legislative a statului sovietic.* Gosiurizdat. Moscova, 1955.

mele acte cu caracter constituţional adoptate de puterea sovietică imediat după revoluţia socialistă din octombrie 1917. Referindu-se la proiectul de decret cu privire la dreptul de revocare a deputaţilor[42]), V. I. Lenin spunea la 19 noiembrie (2 dec.) 1917: „Orice instituţie electivă sau adunare reprezentativă poate fi considerată ca fiind într-adevăr democratică şi reprezentînd cu adevărat voinţa poporului, numai cu condiţia recunoaşterii şi aplicării dreptului alegătorilor de a rechema pe aleşii lor“[43]).

Poporul sovietic a folosit într-o măsură foarte largă dreptul de revocare a deputaţilor în prima fază de dezvoltare a statului socialist sovietic. O dată cu lichidarea claselor exploatatoare şi trecerea la cea de-a doua fază principală a statului sovietic, cazurile de revocare a deputaţilor au devenit mai rare, ceea ce nu înseamnă că principiul responsabilităţii şi al revocării deputatului consacrat de Constituţia U.R.S.S. (art. 142) şi-a pierdut din însemnătate. Controlul asupra activităţii deputatului se realizează prin diferite forme de legătură a deputatului cu masele. În practica sovietelor, deputaţii aleşi în organele reprezentative ale statului prezintă periodic în faţa alegătorilor, dări de seamă asupra activităţii lor şi a organului în care au fost aleşi. Aplicarea în măsură largă a controlului alegătorilor asupra activităţii deputatului, conştiinţa ridicată a deputatului sovietic, legătura sa organică cu masele poporului pe care le reprezintă, au avut ca rezultat reducerea considerabilă a cazurilor de revocare.

Urmînd exemplul U.R.S.S., principiul răspunderii şi al revocabilităţii deputatului a fost consacrat şi de Constituţiile statelor de democraţie populară. În ţara noastră, principiul general consacrat de articolul 101 al Constituţiei R.P.R. şi-a găsit dezvoltarea în dispoziţiile cuprinse în legile electorale şi în alte legi organice, cum ar fi legea de organizare şi funcţionare a sfaturilor populare. În conformitate cu art. 37 al noii legi de organizare şi funcţionare a sfaturilor populare, deputatul este obligat să prezinte în faţa alegătorilor săi dări de seamă asupra propriei sale activităţi şi asupra activităţii sfatului popular din care face parte, cel puţin o dată la 6 luni. Art. 40 al aceleiaşi legi stabileşte de asemenea că deputatului i se poate retrage oricînd mandatul, prin hotărîrea majorităţii alegătorilor săi.

În legătură cu dreptul de revocare a deputaţilor de către alegători, trebuie observat că legislaţia noastră prezintă încă o lacună, ce se cere a fi remediată prin adoptarea unei legi speciale care să stabilească normele procedurale ale revocării. În această privinţă putem folosi experienţa sovietică şi a altor state democrat-populare.

În Republica Cehoslovacă de ex., legea electorală cu privire la alegerile de deputaţi în Comitetele naţionale, ca şi legea pentru alegerea deputaţilor în Adunarea Naţională, stabilesc o procedură riguroasă şi detaliată cu privire la dreptul de revocare a deputaţilor. În conformitate cu regulile stabilite de lege, propunerea de revocare se face după ace-

42) Proiect de decret cu privire la dreptul de rechemare a deputaţilor emis de Comitetul Executiv Central din Rusia la 4 dec. 1917.

43) V. I. Lenin, *Opere*, vol. 26, p. 321. E.P.L.P., Buc. 1954.

ieaşi norme după care se fac propunerile de candidaturi. Asupra revocării se pronunţă alegătorii din aceeaşi circumscripţie în care a fost ales deputatul propus a fi revocat. Votarea se face direct şi secret prin buletine de vot special tipărite. Votarea este valabilă numai dacă au participat la vot cel puţin jumătate din alegătorii circumscripţiei electorale respective, iar deputatul se consideră revocat dacă pentru aceasta s-au pronunţat jumătate plus unul din votanţi[44]).

Consacrarea de către Constituţia şi legile noastre electorale a principiului răspunderii şi revocabilităţii deputatului constituie încă o dovadă a democratismului real al sistemului electoral şi al întregii organizări de stat a R.P.R.

Catedra de Teoria Statului
şi Dreptului

ИЗБИРАТЕЛЬНАЯ СИСТЕМА РУМЫНСКОЙ НАРОДНОЙ РЕСПУБЛИКИ

Краткое содержание

Автор рассматривает избирательную систему Румынской Народной Республики, подчеркивая значение избирательной системы, отражающей степень демократизма всего политического устройства государства.

Обозревая главные избирательные законы Румынии после войны, автор выявляет как признак характеризующий весь процесс формирования и развития избирательного права нового, социалистического типа, то, что за весь этот период избирательная система расширилась, получив новое все более и более демократическое содержание, по мере укрепления и развития самого народно-демократического государства.

Нынешняя избирательная система и действующее избирательное право РНР, основываются на главных принципах закрепленных Конституцией, принятой 24 сентября 1945 года. Рассматривая основные принципы избирательной системы РНР (всеобщее, прямое, равное и тайное голосование), автор подчеркивает действительный, реальный характер избирательного социалистического права, радикально отличающий его от права буржуазных государств.

Автор особенно настаивает на материальных и юридических гарантиях права голоса в РНР и останавливается на некоторых более важных моментах развертывания выборов, как выдвижение кандидатов, организация выборной кампании и др.

Последняя часть статьи посвящена праву отзыва депутата и его ответственности перед избирателями. В отличие от избирательной системы большинства капиталистических государств, избирательное законодательство РНР признает принцип ответственности и отзыва депутата. Из того как это право регламентировано избирательными законами РНР

44) Ян Бартушка, Чехословацкое государственное право, Москва 1956, Госюриздат, стр. 28.

выявляется лишний раз преимущество социалистической избирательной системы.

Рассматривая отдельные моменты осуществления выборов а также и основные принципы избирательной системы, автор выявляет характерные черты избирательной системы РНР в сравнении с СССР и другими народно-демократическими государствами, подчеркивая одновременно, что отмеченные различия не затрагивают её социалистического содержания.

LE SYSTÈME ÉLECTORAL DE LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE ROUMAINE

Résumé

L'article est consacré à l'étude du système électoral de la République Populaire Roumaine, qui reflète — comme tout système électoral — le degré de démocratisation de la vie politique de l'État. Passant en revue les principales lois électorales de la Roumanie d'après la guerre, l'auteur y relève, comme un trait caractéristique au procès d'évolution du droit électoral roumain vers un nouveau type, socialiste, la démocratisation continuelle du système électoral, expresion du développement et d'affermissement de l'État démocratique populaire même.

L'actuel système électoral, comme toute la législation électorale en vigueur, est basé sur les principes établis par la Constitution du 24 septembre 1952. L'examen de ces principes (suffrage universel, égal, direct et scrutin secret) en leur application pratique met en évidence le caractère réel du droit électoral socialiste.

Dans son étude l'auteur insiste tout spécialement sur les garanties matérielles et juridiques du droit de vote dans la République Populaire Roumaine, en s'arrêtant sur les plus importantes étapes des élections, comme : proposition des candidatures et organisation de la campagne électorale.

La dernière partie de l'article s'occupe du droit de révocation et de la responsabilité du député devant les électeurs. En opposition au système électoral de la majorité des Etats capitalistes, le droit électoral roumain consacre le principe de la responsabilité et de la révocation du député. Ce principe prouve une fois de plus la supériorité du système électoral socialiste.

En examinant les différentes étapes des élections et les principes de base du système électoral roumain, l'auteur rapporte les particularités du système électoral de la République Populaire Roumaine à celles du système électoral de l'U. R. S. S. et autres pays de démocratie populaire et conclue que les différences constatées ne touchent pas à son contenu socialiste.

PACTUL DE ELIBERARE DIN SCLAVIE (*PACTUM OB LIBERTATEM*) ŞI PACTUL DE RĂSCUMPĂRARE A SCLAVULUI DIN FONDURILE SALE PROPRII (*REDEMPTIO SUIS NUMMIS*), CONTRIBUŢIE LA CUNOAŞTEREA DEZVOLTĂRII CAPACITĂŢII SCLAVULUI ÎN DREPTUL ROMAN CLASIC ŞI POSTCLASIC

DE

M. JACOTĂ

I

Economia lumii sclavagiste romane cunoaşte, în sec. I-III e. n., înflorirea sa maximă: este perioada care corespunde epocii clasice a dreptului roman[1]).

La raporturile social-economice dintre oamenii liberi, în condiţiile unei puternice dezvoltări a producţiei de mărfuri de tip sclavagist, luau parte şi sclavii, cu un rol din ce în ce mai important[2]).

Sclavii participau frecvent la raporturile economice dintre oamenii liberi încă de la sfîrşitul Republicii (din epoca jurisconsulţilor denumiţi *veteres*), dar în calitate de reprezentanţi ai stăpînilor de sclavi, deci în nume străin (*alieno nomine*): sclavul era instrumentul juridic de achiziţie

---

1) Pentru economia lumii romane în sec. I-III: M a ş k i n N. A., *Istoria lumii antice*, trad. rom. Bucureşti, 1954; M a ş c h i n, *Principatul lui Augustus*, trad. rom. Bucureşti, 1951; M a ş c h i n, *Organizarea orăşenească a Africii romane*, trad. rom. Institutul de Studii Romîno-Sovietic (dactilografiat); T e n n e y F r a n k, *Storia economica di Roma dalle origini alla fine della Republica*, trad. Lavagnini, Firenze, 1924; R o s t o v t z e f f M. *Gesellschaft und Wirtschaft im roemischen Kaiserreiche*, Leipzig, (trad. engl.: *The Social and Economic History of the Roman Empire*, Oxford, 1927); T o u t a i n, *L'Economie antique*, Paris, 1927.

2) Perioada de maximă dezvoltare a raporturilor de producţie sclavagiste se poate situa între cel de-al doilea război punic şi sec. II e. n. Imensa varietate a operaţiilor juridice nu se încadra în întregime în categoriile recunoscute şi sancţionate de dreptul roman: un mare număr de simple pacte (*nuda pacta*) rămineau în afara dreptului, fie că era vorba de pacte încheiate între oameni liberi, fie între liberi şi sclavi. Pentru periodizarea istoriei romane: K o v a l i o v S. I., *Încercare de periodizare a istoriei romane*, Vestnic Drevnei Istorii, n. 4, 1955, pp. 108-11, Rev. Referate Istorie, 1, 1956.

şi de contractare al stăpînului său, prelungirea personalităţii acestuia, ca şi *filius familias* de altfel. Situaţia e bine cunoscută şi ea nu formează obiectul preocupărilor noastre. În epoca clasică a dreptului roman, sclavii iau parte la raporturile social-economice nu numai în numele stăpînilor de sclavi, a căror capacitate o împrumută, ci şi în nume propriu (*proprio nomine*).

Aspectul social-economic al fenomenului a fost pus în lumină în mai multe rînduri[3]). În schimb aspectul juridic al acestuia, deşi a atras cîteodată atenţia cercetătorilor, nu a fost niciodată adîncit din punctul de vedere adoptat în acest studiu[4]).

În fond, cu excepţia noţiunii de obligaţie naturală [5]), deosebit de mult studiată în ultima vreme, s-a pus foarte puţin problema formelor juridice pe care le îmbrăca activitatea economică în nume propriu a sclavului. Şi totuşi această activitate exista şi era deosebit de importantă. Ceea ce ne atrage atenţia e faptul că un număr atît de mare de raporturi social-economice nu aveau nici o sancţiune. Dar frecvenţa şi importanţa lor trebuia să fi pus, cel puţin în unele cazuri, problema găsirii unor sancţiuni şi aceasta cu atît mai mult cu cît înşişi stăpînii de sclavi erau interesaţi adeseori, în sancţionarea simplelor pacte încheiate de sclavi.

Dacă ne gîndim la enorma cantitate de raporturi social-economice la care participau sclavii, lucru ce rezultă din textele reproduse în *Corpus Iuris* şi din textele literare, putem desprinde importanţa pe care o aveau în drept raporturile la care ne referim.

Din întreaga masă a acestor raporturi, un număr destul de mare (exceptînd obligaţiile naturale) nu primeau nici o sancţiune în drept, din cauza structurii sclavagiste a societăţii romane, datorită căreia raporturile social-economice, la care participau sclavii în nume propriu, nu aveau existenţă juridică, fiindcă sclavul era lipsit de capacitate.

O răsturnare a acestor principii nefiind posibilă, noţiunea de obligaţie naturală a permis să se recunoască, încă din epoca clasică a dreptului roman, unele efecte juridice minore obligaţiunilor asumate de sclav. Dar apelul la această noţiune se dovedea a fi în fapt insuficient, întru-

---

3) Wallon, *Histoire de l'ésclavage dans l'antiquité*, Paris, 1879;

4) Ciccoti, *Le déclin de l'ésclavage dans l'antiquité*, trad. G. Platon, Paris, 1910.

5) Ideea de obligaţie naturală apare pentru prima oară în Seneca, *De beneficiis*, 6, 4, 7; primele texte juridice în care întîlnim noţiunea, sînt datorite lui Iavolenus şi Iulianus (sfîrşitul sec. I şi începutul sec. II, e. n.); în dreptul clasic singurele cazuri de obligaţie naturală admise par să fi fost acelea ale sclavului şi fiului; în dreptul postclasic teoria s-a lărgit mereu cuprinzînd şi alte situaţii, dar, cu toată impresia contrară lăsată de unele texte (D. 44, 7, 14), teoria n-a devenit niciodată generală. Cfr. Vazny, Jan, *Naturalis Obligatio*, studi Bonfante IV, p. 129–181: Perozzi, *Interpretazione di Gai* III, 119 *a*, Studi Bonfante I, p. 71–81: Albertario, *Conferenze per il XIV centenario delle Pandette*, 1931, p. 339–343; Cuq Manuel, 1928, p. 369, nota 6 şi 7; Monier, Manuel, 1948, p. 231 şi 233; Hellmann Fr., *Naturalis Obligatio ex pacto. Zur Terminologie der roemischen Rechtsquellen in der Lehre von der Unwirksamkeit der iuristischen Tatsachen* ZSS, RA, 13 (1892), p. 235–360. Koschembar-Lyskowski, *La naturalis ratio en droit classique romain*, Studi Bonfante, III, p. 467–498.

cît nu acoperea întreaga sferă a raporturilor social-economice care aveau nevoie de o sancţiune.

Dar nici pornindu-se de la noţiunea de obligaţie naturală nu s-a ajuns niciodată în dreptul roman la o teorie generală a obligaţiei naturale ca bază a capacităţii juridice a sclavului. Numai unele situaţiuni au fost recunoscute ca dînd naştere la o obligaţiune naturală.

Chiar în cazul în care raportul la care participa sclavul dădea naştere la o obligaţiune naturală, modul indirect în care se asigura executarea raportului, nu era privit totdeauna ca satisfăcător. Se simţea cîteodată lipsa unei sacţiuni directe împotriva debitorului principal (fostul sclav) care era, în unele ipoteze, mai interesant pentru creditor decît eventualul fideiusor oferit de sclav şi care era ales dintre oamenii liberi [6]). În condiţiile economice ale sclaviei antice, nu erau prea excepţionale cazurile în care potenţialul economic al sclavului atrăgea atenţia stăpînului de sclavi [7]).

De aceea s-a impus nevoia de a se recunoaşte valabilitatea unor pacte încheiate de sclavi în nume propriu.

Unele din pactele sclavului, sub presiunea necesităţilor vieţii sociale, au primit o anumită recunoaştere, în afara noţiunii de obligaţiune naturală şi a noţiunilor de pacte adăugate unui contract (*pacta adiecta*), pacte pretoriene sau legitime. În scopul acesta s-au întrebuinţat instituţii deja cunoscute de dreptul roman, dar folosite într-un scop nou. Metoda nu este nouă: ea a fost întrebuinţată în diferite perioade de dezvoltare a dreptului roman de către jurisconsulţi.

Alte pacte simple (*nuda pacta*), cum ar fi *redemptio suis nummis*, fără a fi recunoscute de dreptul civil imperial ca făcînd parte din categoria pactelor legitime, au primit totuşi o anumită eficacitate prin constituţiuni imperiale, în afară de orice idee de recunoaştere a unei capacităţi naturale sclavului. Pactul de răscumpărare între *redemptor* şi sclav (*redemptio suis nummis*) rămîne mai departe în afara dreptului.

În paginile de faţă ne vom ocupa de pactele sclavului. Dintre acestea vom studia pactul de eliberare din sclavie încheiat între stăpîn şi sclav (*pactio pro libertate* sau *pactum ob libertatem*) şi pactul de răscumpărare a sclavului din fondurile sale proprii (*redemptio suis nummis*). Ele constituie cazuri tipice de convenţii nesancţionate de dreptul roman în mod direct, dar cărora li s-a recunoscut o existenţă juridică, în mod ocolit, fără ca regulile dreptului roman, privind incapacitatea sclavului, să fi fost înfrînte formal.

În epoca clasică sclavul ia parte, cum am amintit deja, la raporturile social-economice, fie în numele stăpînului său, fie în numele său

6) Numai astfel se explică soluţia curioasă dată în fr. 7, 8, D. 4, 3, text pe care îl analizăm mai jos p. 401 şi urm.

7) Există sclavi capabili şi întreprinzători care devin bogaţi puţin timp după eliberare. Despre unul dintre aceştia, care face să aştepte în faţa porţii pe fostul său stăpîn, vorbeşte Seneca (*Ad Lucilium*, XLVII). Stare ante limen Calisti dominum suum vidi...; trebuie să menţionăm, şi această observaţie se aplică la întreaga lucrare, că sclavii care participă la viaţa juridică, în numele stăpînilor sau în numele lor propriu, sînt totuşi o pătură redusă de sclavi privilegiaţi. Pentru restul masei sclavilor, exploatarea devine, în această perioadă, mai aspră.

propriu. În primul caz, sclavul se prezintă ca un instrument al stăpînului, a cărui capacitate o împrumută. În al doilea caz, sclavul se prezintă în nume propriu şi atunci, în unele cazuri, raportul la care participă e recunoscut de dreptul natural, iar obligaţia sa e o obligaţie naturală, iar în alte cazuri, raportul la care participă sclavul nu e recunoscută ca un raport de drept natural şi sancţionat ca atare, dar, sub presiunea necesităţilor sociale primeşte totuşi o anumită eficacitate juridică. Tocmai aceste raporturi pe care concepţia romană le situa în afara dreptului, merită să ne reţină toată atenţia. Ele nu erau ilicite, dar nici n-aveau existenţă juridică. Frecvenţa lor în textele juridice indică rolul deosebit pe care-l îndeplineau. Atare fenomene sînt semnificative într-o perioadă de criză a unei orînduiri [8]).

În schimb, aspectul juridic al acestuia, deşi a atras cîteodată atenţia cercetătorilor, nu a fost niciodată adîncit din punctul de vedere adoptat în acest studiu [9]).

II

Pactul de eliberare din sclavie

Punctul de dezrobire din sclavie încheiat între stăpîn şi sclav (*pactio pro libertate* sau *pactum ob libertatem*) e amintit de numeroase texte din Digeste [10]).

8) Autorii sovietici au studiat variate aspecte ale sclaviei antice şi mai ales ale perioadei de descompunere a societăţii sclavagiste romane: Alpatov N., *O nouă etapă în studiul problemelor perioadei de tranziţie de la antichitate la evul mediu,* Analele Romîno-Sovietice, n. 1, 1950; Vipper R.I., *Cultura antichităţii şi creştinismului,* Analele Romîno-Sovietice, nr. 1, p. 41–54; Siuziumov M. I., *Procesul de feudalizare a imperiului roman,* Analele Romîno-Sovietice, nr. 3, 1955, pp. 87–105; Kajdan A.P., *Despre unele probleme discutabile din istoria formării relaţiilor feudale în imperiul roman,* Analele Romîno-Sovietice, nr. 1, 1954, pp. 14–46; Kuzovkov D. V., *Despre condiţiunile care au dat naştere deosebirilor în dezvoltarea sclaviei şi dezvoltarea sa maximă în antichitate,* Analele Romîno-Sovietice, nr. 3, 1954, pp. 5–19. Lentzman I.A., *Tîrgul de sclavi din Delos,* Vestnic Drevnei Istorii, nr. 1, 1950, rec. în Studii şi Cercetări de Istorie veche, I, 1951, p. 343; Staerman E. M., *Colegii şi familii de sclavi în perioada imperiului,* Vestnic Drevnei Istorii, nr. 3, 1951, rec. în Studii şi Cercetări de Istorie veche, I, 1951, p. 341; *** *Despre economia naturală şi producţia de mărfuri în societatea sclavagistă,* Analele Romîno-Sovietice, 1, 1954, pp. 5–14; *** *Problema căderii orînduirii sclavagiste* (rezultatele discuţiei), Vestnic Drevnei Istoriei, n. 1, 1956, pp. 3–14, Revista de Referate Istorie, n. 3, 1956 şi în Analele Romîno-Sovietice nr. 3, 1956, pp. 113–125; Benkliev S. N., *Orînduirea social-economică a Romei în sec. I e. n.*, Revista de Referate Istorie, nr. 3, 1956.

9) Instituţia sclaviei a fost foarte mult cercetată din diferite puncte de vedere, dar pactele de eliberare ale sclavilor şi pactele de răscumpărare, deşi au făcut cîteodată obiectul unor studii sau comentarii, nu au fost totuşi niciodată cercetate din punctul nostru de vedere, anume al validităţii raporturilor la care participau sclavii în nume propriu: Gluek, *Ausfuerliche Erläuterung der Pandecten,* vol. VI, pp. 461–462; Pothier, *Pandectes de Justinien,* Paris, 1819, vol. 16 titlul VIII pp. 360–361; Lotmar Ph., *Marc Aurels Erlass ueber die Freilassungsauflage,* ZSS, RA, 1912, pp. 304–382; autorul face un studiu al edictului lui Marcus Aurelius, cercetînd actele juridice intervenite între oamenii liberi referitor la dezrobirea sclavilor; nu priveşte problema din punctul de vedere al participării sclavilor la aceste raporturi; Seufert L., *Der Loskauf vom Sklaven mit ihrem Geld,* recenzie Koschaker, ZSS, RA, 20 (1903), p. 516.

10) Mai importante: D. 40, 1, 6; 4, 3, 78; 15, 1, 50, 3; 15, 3, 3, pr.; 33, 8, 8, 5; 16, 1, 13, pr.; 15, 3, 2; C. 4, 6, 9; C. 4, 14, 3;

Pactele dintre stăpîn şi sclav, avînd ca obiect aranjamente în vederea eliberării, erau un lucru obişnuit, chiar înainte de epoca clasică. Unele erau sancţionate prin contractul *iusiurandum liberti* de care, aici, nu ne vom ocupa deloc [11]).

Termenul folosit de texte, *pactio pro libertate* sau *pactum ob libertatem*, e denumirea generică care se referă la toată varietatea pactelor avînd ca obiect dezrobirea unui sclav.

Prin pactul de eliberare, sclavul obţine dezrobirea sau promisiunea de dezrobire în schimbul unei sume de bani plătită sau numai promisă stăpînului. Pactul acesta constituie o obligaţiune naturală [12]). De multe ori e garantat prin fideiusiune.

Care e valoarea acestor pacte ?

Potrivit principiilor iniţiale ale dreptului roman, pactul de libertate nu era valabil, *iure civili*, în epoca lui Labeo (sec. I e.n.) şi nici mai tîrziu. Dar textele ne arată că astfel de pacte erau frecvente în dreptul clasic. Aproape orice dezrobire era precedată de o înţelegere între stăpîn şi sclav în privinţa condiţiilor dezrobirii şi a raporturilor care urmau după manumisiune [13]).

Pactul de eliberare dădea naştere la o obligaţiune naturală în persoana sclavului. Stăpînul nu era obligat. Consecinţele decurg din noţiunea de obligaţiune naturală fiind insuficiente [14]), interesul stăpînilor fiind mare, situaţiunile fiind frecvente, pactul acesta a primit o sancţiune energică, a cărui mecanism de aplicare rezultă din analiza fragmentului 7, 8, D. 4, 3 [15]) (infra p. 9 şi urm).

---

11) K a r l o v a, *Roemische Rechtsgeschichte*, Leipzig, 1901, II, 1, p. 1118.

12) Cfr. D. 16, 1, 13, pr.; Monier, Manuel, II, p. 251-253: În cazul cînd eliberarea este făcută în schimbul plăţii efective concomitente, operaţia juridică, exorbitantă de la principiile dreptului civil asupra capacităţii sclavului, este executată şi problema unei sancţiuni care să-i asigure executarea nu se mai pune. Această problemă rămîne întreagă, atunci cînd eliberarea s-a produs contra promisiunii sclavului de a plăti sau cînd plata sumei se face contra promisiunii de eliberare sau cînd, în fine, ambele părţi au promis, una plata, iar alta eliberarea.

13) K a r l o w a, *op. cit.*, [11]) p. 1118–1120.

14) Problema executării simplelor pacte rămîne deschisă: fostul sclav putea fi constrîns la executare printr-o acţiune decretală *in factum*. Cazul probabil era rar. Cel mai adeseori, mijlocul nejuridic de constrîngere, îl constituie însăşi raportul de forţă dintre patron şi client. Alteori se putea folosi rechemarea în sclavie pentru ingratitudine, limitată curînd de pretor.

În ce priveşte executarea stăpînului, aceasta putea fi asigurată de interesul său. Remarcăm că, pusă în aceşti termeni, problema iese din cadrul dreptului roman. Dar cînd se întrebuinţează instituţii ale dreptului roman pentru a se asigura o sancţiune simplelor pacte (*pacta nuda*), cercetarea rămîne în acest cadru.

15) D. 4, 3, *Ulpianus libro undecimo ad edictum*, 7, 8: *„Servus pactionis pro libertate reum domino dedit ea condicione, ut post libertatem transferatur in eum obligatio: manumissus non patitur in se obligationem transferri. Pomponius scribit locum habere de dolo actionem. Sed si per patronum stabit, quo minus obligatio transferatur, dicendum ait patronum exceptione a reo summovendum. ego moveor: quemadmodum de dolo actio dabitur, cum sit alia actio? Nisi forte quis dicat, quoniam exceptione patronus summo-*

În textele dreptului clasic, pactul de eliberare apare prima oară într-o soluţie dată de Labeo (contemporan cu Augustus) şi referită de Ulpian în Digeste (33, 8, 8, 5). În această speţă, între stăpîn şi sclav s-a încheiat un pact de eliberare în virtutea căruia stăpînul promite sclavului să-l elibereze, în schimbul unei sume de bani, din care sclavul plăteşte o parte. După aceasta, stăpînul moare. În virtutea unei dispoziţii a testamentului său, sclavul este eliberat şi i se lasă cu titlu de legat, peculiul pe care sclavul îl avusese în administrare. În conformitate cu principiile din materia peculiului, Labeo, urmat de Ulpian, e de părere că suma plătită de sclav, în vederea eliberării, nu trebuie considerată ca făcînd parte din peculiu. Soluţia este favorabilă interesului moştenitorilor stăpînului, fiindcă suma plătită de sclav rămîne în patrimoniul lor. O astfel de soluţie ilustrează raporturi de fapt între stăpîn şi sclav, caracteristice numai pentru perioada sclaviei antice dezvoltate şi perioada declinului societăţii sclavagiste, eliberarea sclavilor e uşor de obţinut, din moment ce sclavul poate trata cu stăpînul; sclavul dispune de o sumă de bani, care în fapt e considerată ca a sa proprie; cu această sumă el se poate răscumpăra, deşi, conform regulilor dreptului civil, sclavul nu poate avea nimic al său (D. 40, 1, 4, 1).

Numeroase fragmente din Digeste se referă la pactele de eliberare dintre stăpîn şi sclav. Ele înfăţişează o mare varietate de situaţii, care se pot clasifica astfel:

A. a) Sclavul, în urma convenţiei cu stăpînul său, plăteşte o sumă de bani pentru a obţine eliberarea (D. 44, 5, 2, 2; 12, 4, 3, 5; 29, 2, 71, 2; 15, 3, 3, pr.; 33, 8, 8, 5; 15, 1, 50, 3;). Este o situaţie care, dacă sclavul n-ar fi incapabil juridiceşte, ar constitui o operaţie nenumită de tipul *do ut facias.*

b) Sclavul obţine eliberarea în schimbul promisiunii de a plăti o sumă de bani stăpînului după eliberare (D. 15, 1, 11, 1; 44, 5, 2, 2;) situaţie corespunzînd operaţiei nenumite de tipul *facio ut facias.*

c) Stăpînul conferă libertatea sclavului cu condiţia ca acesta să plătească unui terţiu o sumă (D-35, 1, 94): operaţie tot de tipul *facio ut facias.*

d) Sclavul dă un lucru stăpînului în schimbul libertăţii, de ex. o sclavă (D-14, 4, 10).

B. Trebuie considerată ca o variantă a situaţiei de sub A, cazul în care sclavul încredinţează banii unui terţiu rugîndu-l să-i remită stăpînului în schimbul eliberării. Această situaţie e intermediară între pactul de libertate şi pactul numit *redemptio suis nummis.* Aici terţiul nu-l răscumpără pe sclav. Stipulează numai de la *dominus* eliberarea sclavului. Convenţia dintre stăpîn şi terţiu e sancţionată de o acţiune *praescriptis verbis* şi o *condictio* (D-5, D. 5, 3, 2; 29, 2, 71, 2; 12, 4, 3, 2-3; 12, 1, 19, pr.; 12, 4, 1, pr.;).

---

veri potest, si agat cum reo, debere dici, quasi nulla sit actio quae exceptione repellitur, de dolo decernendam: atquin patronus tunc summovetur, si nolit expromissorem ipsum manumissum accipere. Expromissori plane adversus manumissum dari debebit de dolo: aut si non sit solvendo expromissor, domino dabitur".

Fr. 7, 8, D. 4, 3, cuprinde următoarea speţă:

Între un sclav şi stăpînul său intervine un pact de eliberare din sclavie. Sclavul neputînd plăti banii înainte de eliberare, obligaţia sa e garantată de un fideiusor (*reus*). Convenţia dintre stăpînul sclavului şi *reus* e valabilă *iure civili*. În schimb pactul dintre stăpîn şi sclav dă naştere la o obligaţie naturală numai (G a i u s, 3, 119 a). Convenţia dintre stăpîn şi sclav garantată de fideiusor are o clauză foarte importantă pentru părţi: sclavul îşi ia angajamentul ca după eliberare să-şi asume obligaţia fideiusorului. Clauza aceasta poate fi inserată în convenţie, fie în favoarea stăpînului, fie în favoarea fideiusorului, fie în favoarea ambilor. În interesul fideiusorului, cînd obligaţia sa este, în intenţia părţilor, nu numai accesorie, dar şi esenţialmente provizorie. Cînd potenţialul economic al sclavului îl interesează pe stăpîn mai mult decît capacitatea de plată a fideiusorului, atunci clauza prin care sclavul se angajează să ia asupra sa obligaţia fideiusorului (clauză pe care o vom numi pe scurt: *ut post libertatem transferatur in eum obligatio*), e în favoarea stăpînului.

Clauza din pact *ut post libertatem transferatur in eum obligatio* e deosebit de importantă pentru materia noastră, deoarece din existenţa ei decurg anumite efecte ale pactului din speţa relatată şi aceste efecte îl disting de o altă variantă a pactului de eliberare din sclavie, despre care vom vorbi mai jos, în care lipseşte această clauză.

În fragmentul din Ulpian, pe care îl analizăm, (D. 4, 3, 7, 8),[16]) se găsesc două categorii de soluţii, dintre care unele nu se explică decît ca soluţii ale variantei a doua de pact de eliberare, adică ale unei convenţii fără clauza susmenţionată (*ut post libertatem* etc.). Prima soluţie, în care obligaţia sclavului e sancţionată printr-o acţiune de dol, e expusă în fragmentul nostru pînă la fraza: *expromissori plane*. A doua, în care acţiunea de dol contra sclavului e dată numai subsidiar, conform regulilor dreptului civil, de la *expromissori plane* pînă la finele fragmentului.

A. Să analizăm mai întîi pactul de eliberare din sclavie care conţine clauza *ut post libertatem transferatur în eum obligatio*, fiindcă e menţionat expres în frag. 7, 8, D. 4, 3 şi primele soluţii se referă la acesta.

a) Prima situaţie, indicată de Ulpian, constă în faptul că, după eliberare, sclavul nu mai vrea să ia asupra sa obligaţia asumată de fideiusor (*reus*). În acest caz, Pomponius dădea fostului stăpîn o acţiune de dol contra libertului (fostul sclav), iar Ulpian adopta acelaşi punct de vedere).

Soluţia e totuşi surprinzătoare din punctul de vedere al regulilor

16) Index Interpolationum, Suppl. I (1929) semnalează interpolaţiuni în fr. 7, 8, D. 4, 3: *ego* ssq.: *nisi forte... accipere*; Guarneri Citati, BIDR 32, 1922/23, p. 254 n. 2, reţine, împreună cu Riccobono, fr. 7, 8, interpolat; Pringsheim, Miszellen, ZSS, RA, 41, 1920, p. 257 şi urm. şi n. 9, p. 257, semnalează, ca indicii de interpolare: 1) *nisi forte* 2) de dolo, fără *actio*; quoniam... potest în vorbire indirectă; 3) *si nolit expromissorem insum manumissum accipere;* autorul reţine ca interpolat şi finele fragmentului: *expromissori... dabitur*; 4) *plane* cuvînt preferat de compilatori: Lenel, ZSS, RA, 39, 139; Seckel, s. v. plane.

dreptului civil. Normal, fideiusorul unei obligaţiuni naturale este singurul obligat care poate să răspundă *iure civili*. Singura sancţiune indirectă este cea rezultînd dintr-o acţiune de drept civil pe care stăpînul o are contra fideiusorului. Această sancţiune există şi în speţa noastră şi nu e paralizată de nici o excepţie.

Remarca aceasta a făcut-o şi comentatorul care a introdus glosa următoare în text: *Ego moveor: quemadmodum de dolo actio dabitur cum sit alia actio? Nisi forte quis dicat: quoniam exceptione patronus summoveri potest, si agat cum reo, debere dici, quasi nulla actio sit quae exceptione repellitur, de dolo decernendam. Atquin patronus tunc summovetur, si nolit expromissorem ipsum manumissum accipere.*

După părerea noastră, pasajul *ego moveor... manumissum accipere* exprimă nedumerirea unui comentator didactic, exprimată sub formă de glosă marginală şi inserată mai tîrziu în textul lui Ulpian. Acesta nu înţelege soluţia lui Pomponius şi Ulpian, care înfrînge regulile dreptului clasic. Acţiunea de dol, acţiune subsidiară [17]), nu se poate da decît

17) Acţiunea de dol creată de Aquilius Galus în 66 e. v. (cf. Monier, Man. 1948, p. 70, textele citate) a cunoscut o transformare interesantă, semnalată, pînă la o anumită etapă, de autori. Textul edictului nu defineşte dolul, ceea ce a permis o evoluţie destul de accentuată a conţinutului noţiunii. Textul edictului: *quae dolo malo facta esse dicentur, si de his rebus alia actio non erit et iusta cauza esse videbitur, iudicium dabo* (D. 4, 3, 1, 1). Pentru Servius, dolul e o manoperă în vederea înşelării cuiva (D. 4, 3, 1, 2). La Labeo noţiunea e mai largă: e dol nu numai cînd e vorba de o simulaţie, ci şi în cazul unei simple înşelăciuni (D. 4, 3, 1, 2). Ulpian primeşte această ultimă definiţie. Monier *(op. cit.*, p. 71), notează că acţiunea de dol se apropie, la finele dreptului roman, de acţiunile rei persecutorii. Girard (Manuel, 1928, p. 452), observă că restrîngerea cîmpului de aplicare a acţiunii... îi dă fizionomia de acţiune în îndemnizare... a unui sistem organizat pentru rezilierea actelor considerate ca defectuoase". Cuq (Man. 1923, p. 584, nota 8) arată că în materie de dol trebuie să se invoce cel puţin un act dolossiv, o lipsă de cuvînt (D. 11, 7, 14, 2). Cf. Karlowa, R. R. G. 1901, II 1, pp. 1063–1081; Bonfante, *Istituzioni di diritto romano*, ed. 10, Roma, 1934. Sîntem de părere că acţiunea de dol a fost dată şi în afară de limitele indicate de autorii suscitaţi, deci nu numai pentru a rezilia acte considerate ca defectuoase sau delictuoase, ci şi pentru a asigura îndeplinirea unor pacte lipsite de sancţiune (D. 4, 3, 34; 4, 3, 20; 11, 7, 14, 2. În acelaşi scop se întrebuinţa acţiunea de dol pentru a sancţiona unele pacte ale sclavului. E cert în exemplele date de noi, în paginile care au precedat, că jurisconsulţii utilizau acţiunea de dol ca o acţiune de sancţionare a pactului, fiindcă nu s-ar putea spune în general că în dreptul roman, orice nerespectare de pact, constituia o călcare de cuvînt şi se sancţiona prin acţiunea de dol. Numai unele din pacte erau sancţionate în felul acesta, pe cînd altele nu. Dacă nerespectarea cuvîntului dat în cadrul unui pact ar fi constituit un dol, lucrul acesta s-ar fi întîmplat în toate cazurile de acest fel. Or, de fapt lucrul acesta nu se întîmplă. Sînt multe pacte care nu dau loc la acţiunea de dol în cazul cînd una din părţi nu-şi respectă cuvîntul dat. Numai anumite pacte, nesancţionate în alt fel, şi a căror lipsă de sancţiune era considerată ca jenantă pentru interesele clasei dominante, primeau, în felul acesta, o sancţiune. Fără a face o analogie, amintim utilizarea noţiunii de delict civil, art. 993, cod. civ. romîn, în dreptul modern burghez, pentru a se sancţiona neîndeplinirea unor promisiuni de luare în căsătorie, nule conform dreptului civil, dacă promisiunea a antrenat o daună pentru reclamant (şi dacă toate celelalte condiţiuni cerute pentru existenţa unui delict civil sînt îndeplinite). În acest caz promisiunea nulă comform dreptului civil, în calitate de convenţie, e producătoare de efecte juridice ca delict civil. În dreptul roman, acţiunea de dol are un aspect şi mai accentuat de sancţiune a unor pacte. Bineînţeles, nu e vorba de o teorie generală. S-a acordat acţiunea de dol numai în puţine cazuri, dar atunci ea funcţionează ca sancţiune a unui pact nul după dreptul

în cazul în care nu există o altă acţiune, iar în speţa noastră aceasta există şi e acţiunea stăpînului contra fideiusorului — acţiune civilă. Şi totuşi, Pomponius şi Ulpian dau acţiunea de doi contra libertului şi resping acţiunea din contractul de garanţie contra fideiusorului.

Răspunsul justificativ al comentatorului ar explica numai una din ipotezele posibile ale speţei, şi anume aceea a patronului care se opune ca obligaţia garantului să se transfere asupra fostului sclav, dar nu explică şi cealaltă ipoteză în care sclavul nu vrea să ia asupra sa obligaţiunea fideiusorului. În realitate din cauza naturii speţii, Pomponius şi Ulpian au trecut peste unele reguli ale dreptului civil, acordînd dincolo de limitele obişnuite acţiunea de dol. Din punctul de vedere al înlănţuirii ideilor, fraza *ego moveor... manumissum accipere* nu pare a fi scrisă de Ulpian. Ea apare ca o inserare posterioară în textul iniţial. Finele fragmentului nu trage concluzia logică din îndoielile exprimate. Fraza cu care se încheie fragmentul 7, 8, (*expromissori plane...*) nu răspunde la obiecţia ridicată prin *ego moveor...* ci dă soluţii la o altă speţă, neprevăzută în fragmentul 7, 8.

În sprijinul susţinerii noastre se mai poate invoca şi un argument de stil: Ulpian dă soluţia şi apoi îşi exprimă mirarea faţă de ea.

Dar să revenim la situaţia referită sub punctul A. Vom observa că, deşi refuzul eliberatului de a prelua asupra-şi obligaţia prevăzută în pactul lipsit de sancţiune, nu ar trebui să aibă nici un efect juridic, totuşi, în fapt, promisiunea sclavului e atît de esenţială pentru raporturile între părţi, încît prima acţiune admisă de jurisconsult este acţiunea de dol contra fostului sclav. Acţiunea de dol, acţiune subsidiară, devine aici o adevărată acţiune principală.

Această soluţie, care forţează regulile dreptului roman, e admisă numai din cauza locului central pe care, din punct de vedere social şi economic, îl ocupă sclavul în raportul dat. Soluţia corespunde interesului oamenilor liberi (stăpîni de sclavi sau fideiusori). Ea indică limpede cum transformarea condiţiei sclavului în societatea sclavagistă se reflectă în unele soluţii de speţă ale dreptului clasic. Sancţiunea normală a pactul de libertate, care e acţiunea contra fideisorului (*reus*) e lăsată deoparte şi înlocuită cu alta care pune persoana sclavului în centrul preocupărilor juridice. De angajamentele lui, sclavul ajunge să răspundă, în primul rînd, el.

În această situaţie, fiindcă pactul de libertate e sancţionat prin acţiunea de dol, stăpînul de sclavi nu mai poate introduce acţiunea din

---

civil. Cf. Pringsheim, Miszellen (*Subsidiarität und Insolvenz*), ZSS, RA, 41, (1920), pp. 252-265; texte unde acţiunea de dol e o acţiune de executare a contractului: D. 4, 3, 9, 1; 19, 5, 5, 3; 19, 5, 16, 1; acţiunea de dol e dată de preferinţă de bizantini pentru a remedia lipsurile sistemului de acţiuni, de ex. D. 4, 3, 13, 1; cf. Pernice, Labeo, 2, 1, 201, nr. 3; 4 3, 31; 4, 3, 32; Pernice Labeo, 2, 1, 229, nr. 5, 4, 3, 37: De Medio, BIDR, 16, 63; 19, 5, 5, 3; 19, 5, 14, pr.; 19, 5, 15; 21, 2, 21, pr. cf. Pernice, Labeo, 2, 1, 223, n. 3; 37, 5, 8, 2; 39, 3, 1, 12; 39, 5, 18, 3; 44, 4, 11, 1; 46, 3, 95, 1; 46, 3, 95, 1; 47, 2, 52, 24; Cicero, *De officiis*, 3, 24, 92; *pacta et promissa semperne servanda sint, quae nec vi nec dolo malo ut praetores solent facta sint*; Wanger, *Institutes of the Roman law of civil procedure*, N. Y., trad. engl. O. Harrison Fisk.

contractul de garanţie contra fideiusorului, fiindcă patronul e îndestulat şi acţiunea rămîne fără de obiect. Iată, deci, că aici acţiunea de dol e sancţiunea principală a pactului şi această sancţiune e îndreptată contra sclavului, care are în realitate rolul principal, şi nu contra fideiusorului contra căruia, din punctul de vedere al regulilor dreptului civil, ar trebui să se introducă. Nu sîntem în faţa unui dol propriu-zis, ci a unei promisiuni neîndeplinite. Acţiunea de dol nu este admisă pentru a distruge un act făcut cu călcarea regulilor dreptului, ci pentru a acorda unei convenţii fără acţiune, sancţiunea necesară.

Dar dacă fostul sclav e insolvabil?

Textul nu ne dă soluţia, dar e uşor să răspundem: stăpînul de sclavi are acţiunea din contract contra fideiusorului.

Dar dacă fideiusorul e insolvabil?

În situaţia pe care o analizăm şi pe care am prezentat-o sub punctul A, cazul nu se poate pune, căci de la început stăpînul trebuie să se îndrepte contra libertului [18]). Dar dacă totuşi libertul e insolvabil, atunci stăpînul are deschisă acţiunea din contract contra fideiusorului: aceasta nu i se mai poate refuza acum.

b) A doua situaţie care se poate ivi, în aceeaşi speţă, nu e menţionată în fragmentul 7, 8, fiindcă nu dă loc la nici o dificultate: e cazul în care sclavul, după manumissiune ia asupra sa obligaţia garantată de fideiusor. E cazul normal.

c) A treia situaţie e aceea în care stăpînul preferă să se îndrepte direct contra fideiusorului, deşi fostul sclav se oferă să ia asupra lui obligaţia asumată de garant [19]). Lucrul acesta nu e posibil. Patronul nu se poate opune ca libertul să ia asupra lui obligaţia fideiusorului. Pactul garantat de fideiusor poartă clauza *ut post libertatem transferatur in eum obligatio.* Patronul care nu acceptă ca fostul sclav să ia asupra sa obligaţia fideiusorului va fi respins printr-o excepţie, dacă cheamă în judecată pe fideiusor, fiindcă astfel au convenit părţile.

Pactul de libertate cu clauza *ut post libertatem* este aşadar sancţionat, în princial, prin acţiunea de dol. S-a rezolvat, în felul acesta, problema sancţiunii pentru o convenţie nulă conform dreptului civil, fără totuşi ca principiile acestuia să fie răsturnate. Sclavul rămîne mai departe incapabil în nume propriu în dreptul civil.Cum însă în virtutea unei reguli mai vechi, sclavul se obliga civilmente prin delictele săvîrşite cît era în sclavie (D. 44, 7 14), sancţionarea unui pact al sclavului printr-o acţiune de dol apărea ca în totul corectă şi tradiţională.

Soluţia din fragmentul nostru cuprinde unul din cazurile de extindere a acţiunii de dol cu scopul de a obţine sancţionarea unor acte care, altfel, ar fi fost nule, deci lipsite de o sancţiune directă conform dreptului civil. Soluţiile, care nu se pot explica decît în modul arătat mai sus, marchează o etapă nouă pe calea dezvoltării capacităţii sclavului, ca

18) D. 4, 3, 7, 8: *Pomponius scribit locum habere de dolo actionem.*

19) D. 4, 3, 7, 8: *Sed si per patronum stabit, quo minus obligatio transfetur dicendum ait patronus exceptione a reo summovendum.*

un rezultat al rolului tot mai important pe care sclavul îl joacă în raporturile social-economice.

B. Fragmentul 7, 8, în încheierea sa (*expromissori plane... domino dabitur*) amintește de două noi sancțiuni:

a) O acțiune de dol pe care o are fideiusorul contra fostului sclav.

b) O acțiune de dol pe care o are stăpînul contra liberatului dacă fideiusorul e insolvabil. În fraza de la finele paragrafului, (*expromissori plane... domino dabitur* observăm o schimbare de termeni: *expromissor* și *dominus* în loc de *reus* și *patronus*, așa cum era la începutul fragmentului 7, 8. Fiind vorba de un raționament în continuare, această schimbare surprinde. Examinînd soluțiile propuse la finele paragrafului (*expromissori plane... domino dabitur*), ajungem la concluzia că acestea nu pot fi soluții la speța examinată de noi (supra lit. A. un pact de eliberare între stăpîn și sclav cu clauza *ut post libertatem* etc.

În adevăr, în cazul pactului de libertate cu clauza *ut post libertatem*, studiat mai sus, nu se poate vorbi de o acțiune de dol a fideiusorului contra fostului sclav, căci ea n-ar avea obiect. O atare acțiune ar exista dacă, contrar promisiunii, sclavul eliberat nu ia asupra sa obligația, iar fideiusorul e urmărit și plătește. Dar acțiunea de dol pe care o are stăpînul și pe care trebuie să o utilizeze în mod obligatoriu în primul rînd contra fostului sclav, face ca să nu mai cheme în judecată pe fideiusor, iar în ipoteza că fostul sclav, împotriva căruia se introduce de patron acțiunea de dol, e insolvabil, o acțiune de dol a fideiusorului contra libertului n-ar prezenta interes pentru acela.

Nu poate fi vorba de asemeni, de o acțiune de dol pe care ar avea-o stăpînul contra fostului sclav, dacă fideiusorul e insolvabil, fiindcă era stabilit de la începutul fragmentului 7,8 că stăpînul e obligat să introducă acțiunea de dol contra libertului în primul rînd, ceea ce făcea ca insolvabilitatea fideiusorului să nu aibă importanță; iar ca stăpînul de sclavi să fie nevoit să introducă acțiunea contra fideiusorului, trebuia să fi introdus mai întîi o acțiune contra fostului sclav și acestat să fi fost insolvabil: în situația aceasta, stăpînul nu ar mai fi avut nici interes și nici o nouă acțiune ca să o introducă din nou contra libertului.

În realitate, nepotrivirea dintre începutul fragmentului 7, 8 și finele lui e indiciul unor interpolări, de origine, probabil, justinianee. Soluțiile date în finele fr. 7, 8 și comentate de noi mai sus sub punctul B, se referă la o a doua variantă a pactului de eliberare din sclavie, garantat de un terțiu și anume la un pact de eliberare, garantat de un terțiu și fără clauza *ut post libertatem* (supra lit, B), care este varianta cea mai simplă. Consecințele pactului, după soluțiile pe care le avem la finele fragmentului 7, 8 (*expromissori plane... domino dabitur*) sînt următoarele:

Executarea pactului e asigurată printr-o acțiune rezultînd din contractul încheiat de garant (aici *expromissor*) și de patron, fost stăpîn al sclavului de eliberat, (aici numit *dominus*). E acțiunea normală. Fideiusorul, dacă e urmărit și executat de patron, are în mod subsidiar o acțiune de dol contra fostului sclav.

Dacă fideiusorul, contra căruia se îndreaptă, în primul rînd, patronul, e insolvabil, atunci patronul are acțiunea de dol contra libertului, fiindcă

a fost înşelat prin darea unui fideiusor insolvabil şi iarăşi acţiunea de dol e subsidiară.

Pactul de eliberare din sclavie, garantat de un terţiu, necuprinzînd clauza *ut post libertatem*, ipoteză care nu mai figurează în text, era probabil amintit de fr. 7, 8 înainte de interpolare [20]).

Soluţiile examinate sub lit. B nu se pot referi la speţa de la începutul fr. 7, 8, ci numai la varianta pactului de eliberare garantat de un fideiusor fără să conţină şi clauza *ut post libertatem*. Menţiunea despre acest de-al doilea pact a dispărut din text. Soluţiile date la începutul fragmentului (*servus pactionis... manumissum accipere*) şi la finele lui (*expromissori plane... domino dabitur*) se contrazic şi nu se pot înţelege decît dacă le considerăm date pentru două variante diferite ale aceluiaşi pact de eliberare din sclavie garantat de un fideiusor.

Acţiunea de dol, instrument de recunoaştere ocolită a obligaţiilor asumate de sclavi, era mînuită cu multă subtilitate, făcîndu-se numeroase distincţii. Pactul în care stăpînul era creditor era mai adesea sancţionat, decît acela în care sclavul era beneficiar.

Un astfel de exemplu se găseşte în D. 2, 14, 7, 18. Acest text pune problema pactelor *ut minus solvatur*, încheiate de către sclav sau de moştenitor (*heres extraneus*), relativ la succesiune, dar înainte de acceptarea succesiunii [21]).

Un astfel de pact, încheiat de moştenitor cu creditorii succesiunii e valabil.

În ceea ce priveşte pactul succesoral *ut minus solvatur* încheiat de sclavul moştenitor, înainte de a dobîndi libertatea şi hereditatea, soluţia a evoluat în cursul dreptului roman clasic şi postclasic.

Părerea cea mai veche, este aceea exprimată de jurisconsultul Vindius (consul în 138 e. n.) [22]) şi se dovedeşte conformă cu principiile dreptului roman dintr-o etapă mai timpurie. Sclavul, neavînd capacitate, nu poate face acte juridice valabile. Deci: „Dacă sclavul este acela care încheie pactul, înainte de a dobîndi libertatea şi hereditatea, nu-i va folosi pactul". Motivarea soluţiei, care urmează în text: „fiindcă sub condiţie a fost instituit herede" e interpolată [23]).

---

20) Index Interpolationum, Suppl. I, nu indică suprimarea unei părţi din textu original, dar mai mulţi autori au semnalat introducerea unor fraze de compilatori.

21) Moştenitorii puteau să refuze o succesiune al cărui pasiv era mai mare ca activul, ceea ce făcea mai dificilă situaţia creditorilor. În acest caz se obişnuia ca moştenitorii să convină cu creditorii ca aceştia să se mulţumească cu o cotă parte numai din ceea ce le era datorit. Acesta era pactul *ante aditam hereditatem, ut minus solvatur.*

22) D. 2, 14, 7, 17: *Si ante aditam hereditatem paciscatur quis cum creditoribus ut minus salvatur pactum valiturum est. 18 Sed si servus sit qui paciscitur, priusquam libertatem et hereditatem apiscatur, quia sub condicione heres scriptus fuerat, non profuturum pactum Vindius scribit: Marcellus autem libro octavo decimo digestorum et suum heredem et servum necessarium pure scriptos, paciscentes priusquam se immisceant putat recte pacisci, quod verum est. Idem et in extraneo herede: qui si mandatu creditorum adierit etiam mandati putat eum habere actionem. Sed si quis, ut supra retulimus, in servitute pactus est, negat Marcellus, qoniam non solet ei proficere, si quid in servitute egit, post libertatem: quod in pacti exceptione admitendum est.*

23) D. 2, 14, 7, 18. Lenel, ZSS, RA 39, (1918), 127, *Textkritische Miszellen.* Textul originar era: ***sed si servus sit qui paciscitur, priusquam libertatem et hereditatem apis-***

Un progres în condiţia juridică a sclavului e relevat de răspunsul lui Marcellus (care scrie sub Antoninus Pius şi Marcus Aurelius, 138—180 e. n.), potrivit căruia sclavul, (moştenitor necesar) şi heredele *suus* (de asemenea un moştenitor necesar), instituiţi fără condiţie moştenitori, pot să încheie pact *ut minus solvatur* cu creditorii succesorali înainte de dobîndirea succesiunii. Soluţia este admisă în folosul creditorilor moştenirii, care au tot interesul să vadă cît mai repede reglementate datoriile succesorale. Într-o oarecare măsură, regula incapacităţii sclavului devenise jenantă.

Textul care urmează e obscur din pricina interpolărilor. În continuare, Marcellus se referă la alte pacte, decît pactul *ut minus solvatur*, încheiate de sclavi înainte de eliberare. Acestea, conform regulii generale a dreptului roman, nu mai sînt valabile [24]).

Justinian realizează un nou progres în această materie. Soluţiile sale sînt introduse în textele vechi pe cale de interpolare. Sclavul se va putea folosi de excepţiunea de pact convenit sau de excepţiunea de dol [25]).

Problema pactelor *de non petendo* încheiate de sclav e reluată într-un text din *Paulus, libro tertio ad edictum,* care pune aceeaşi întrebare (D. 2, 14, 21, 1) [26]). Jurisconsultul discuta valabilitatea pactelor *de non petendo*, încheiate de fiul de familie sau de sclav ; *pactul ne a patre dominove petatur* sau de fiu, *ne a se petatur,* sînt valabile conform edictului pretorului. Pactul sclavului, *ne a se peteretur,* (care e un pact al sclavului în nume propriu) e nul (D. 2, 14, 21, 1). Fraza *de doli exceptione videamus,* pare a fi introdusă de Justinian [27]). Aceasta ar însemna că spre sfîrşitul dreptului roman, pactul sclavului are o anumită eficacitate în favoarea sa după ce se eliberează [28]).

---

catur non profuturum pactum, et rel. Marcellus a dat soluţia : *suum heredem et servum necessarium pure scriptos, paciscentes... recte pacisci,* adoptată şi de Ulpian. Compilatorii au introdus *quia sub condicione heres scriptus fuerat,* pentru a pune de acord textul lui Vindius cu acel al lui Marcellus. Despre interpolarea aceluiaşi text, Riccobono, *Stipulatio et instrumentum* ZSS, Ra, 43, (1922) p. 361.

24) Dacă nu se admite interpretarea aceasta, nu se poate explica contrazicerea dintre cele două texte : *servum necessarium r... recte pacisci* şi *sed si quis, ut supra retulimus, in servitute pactum est, negat Marcellus, quoniam non solet ei proficere, si quid in servitute egit, post libertatem.*

25) Fr. 7, 18, dela *sed si quis... post libertatem* pare a fi clasic. *Quod in pacti exceptione admitendum est, sed an vel doli ei prosit exceptio quaeritur* e semnalat interpolat de Index Interpolationum sub locul citat ; sfîrşitul fr. 7,18 : *immo et in servo doli exceptio non est respuenda,* e interpolat ; deci Justinian acordă excepţia de pact convenit sau de dol spre a sancţiona pacte ale sclavului *ante aditam hereditatem...*

26) 2, 14, 17, 7. *Filius servusve si paciscantur, ne a patre dominove petatur, 18. sive de eo paciscantur, quod cum ipsis, sive de eo, quod cum patre dominove contractum est, 19. adquirent exceptionem.* ; D. 2, 14, 21, 1 : *Quod si servus, ne a se peteretur, pactus fuerit, nihil valebit pactum : de doli exceptione videamus.*

27) Index Interpolationum, col. 26 şi Suppl. I, col. 28.

28) În fr. 21,1, D. 2, 14, sîntem în faţa unui pact *de non petendo* în nume propriu, care e sancţionat printr-o excepţie de dol, adică acelaşi mijloc juridic care sancţionează pactele *de non petendo* între oamenii liberi.

III

Pactul de răscumpărare a sclavului din fondurile sale proprii (Redemptio suis nummis)

Pactul de răscumpărare din sclavie era o convenţie încheiată de sclav cu o persoană liberă, care, cu suma de bani primită de la sclav, îl cumpăra de la stăpîn şi îl elibera. Sclavul putea alege această a doua cale de a dobîndi libertatea, în cazul cînd prefera să nu trateze direct cu stăpînul său, a cărui obligaţie nu era sancţionată în nici un fel. Persoana străină, care se interpunea între stăpîn şi sclav, se numea *redemptor*, iar pactul este denumit în texte *suis nummis redemptio*.

Pactul, de un uz curent în dreptul clasic, a ajuns să fie, din cauza frecvenţei şi importanţei dobîndite, sancţionat prin o constituţie a împăraţilor Marcus Aurelius şi Lucius Verus [29]).

Sclavul nu poate avea nimic al său, conform regulilor dreptului roman [30]). Dar deja cu mult înainte de epoca clasică era admis că sclavul poate dispune în fapt de unele sume de bani [31]) sau de anumite lucruri [32]). Se consideră că sclavul s-a răscumpărat cu banii săi, în toate cazurile în care cel care îl răscumpără (*redemptor*) nu a întrebuinţat banii săi proprii şi dacă a existat de la început o înţelegere în acest sens [33]).

Ficţiunea e un procedeu mult întrebuinţat de jurisconsulţi de-a lungul dreptului roman, pentru a pune de acord imobilitatea relativă a dreptului cu necesităţile ivite în urma transformărilor sociale şi economice. Pe lîngă ficţiunea că sclavul ar avea ceva în proprietate, întîlnim şi aceea că sclavul poate fi creditor sau debitor [34]). Ficţiunile se multiplică pe măsură ce raporturile social-economice corespund tot mai puţin cu starea regulilor de drept. În cazul nostru, jurisconsultul admite ca o ficţiune că sclavul ar putea avea ceva al său propriu (*verum coniventibus occulis credendum est suis nummis eum redemptum, cum non nummis eius, qui eum redemit, comparatur*. În cazul acesta, ca şi în toate de aceeaşi natură, admiterea ficţiunii nu înseamnă altceva decît introducerea realităţii pe o cale ocolită în dreptul roman, pentru ca regula fundamentală,

---

29) D. 40, 1, 4 : *Is qui suis emitur epistula divorum fratrum ad Urbium Maximum in eam condicionem redigitur, ut libertatem adipiscatur.* Numeroase texte vorbesc de pacte de răscumpare sau de variante ale acestuia : D. 40, 1, 4—6 ; 40, 1, 19 ; 5, 1, 53 ; 5,1 ,67 ; 46,3,83 ; 1, 12, 1 ; 12, 4, 5, 1—3 ; 12, 1, 19, pr. ; 16, 3, 1, 33 ; 19, 5, 5, 2—3 ; 19, 5, 7 ; 23, 2, 45, 2 ; 28, 5, 85, 2 ; 29, 2, 71, 1 ; 37, 15, 3 ; 38, 2, 3, 4 ; 2, 4, 10, pr. ; Pothier, *Pandectes de Justinien*, Paris, 1819, vol. 16, pp. 360—361. Glueck, *Ausfuerliches Erläuterung der Pandecten*, vol. VI, pp. 461—462 ; Lotmat Ph., *Marc Aurels Erlass ueber die Freilassungsauflage*, ZSS, RA, 33 (1912), pp. 304—382 ; Seufert L., *Der Loskauf von Sklaven mit ihrem Geld*, ZSS, RA, 29 p. 516.

30) D. 40, 1, 4, 1 : *Et primo quidem nummis suis non proprie videtur emptus dici, cum suos nummos servus habere non possit : et rel.*

31) Plautus, *Aulularia*, 5, 1 ; Rodens, 4, 2 ;

32) D. 40, 1, 4, 1.

33) D. 40, 1, 4, 2—3.

34) D

pentru sistemul de drept sclavagist, a incapacităţii sclavului, să rămîie în picioare.

Nu e lipsit de interes să vedem sursele de care dispune sclavul pentru răscumpărare. Banii pot proveni din peculiul său, sau dintr-un cîştig care vine dinafară. Un prieten poate dona, împrumuta sau se poate angaja să împrumute [35]).

Pactul de răscumpărare a sclavului din fondurile sale proprii poate să-şi producă efectele prevăzute de constituţiunea imperială, numai dacă sînt îndeplinite anumite condiţii [36]).

În primul rînd convenţia trebuie să aibă loc înainte de răscumpărarea sclavului. Dacă cineva cumpără pe sclav şi apoi sclavul se oferă să plătească preţul, nu mai sîntem în faţa unui pact de răscumpărare. Noul stăpîn nu ar mai putea fi obligat de sclav în virtutea constituţiunii imperiale, la eliberare. Cumpărarea sclavului de la stăpîn trebuie să aibă loc în conformitate şi ca o executare a unui pact între sclav şi *redemptor* (*emptio ex titulo pacti*).

Sclavul trebuie să plătească tot preţul eliberării lui *redemptor*.

În fine, sclavul trebuie să nu se găsească într-una din situaţiile în care eliberarea nu este permisă.

Pactul acesta e sancţionat de dreptul imperial în afara procedurii obişnuite, a singurii proceduri judiciare atunci: *ordo iudiciorum privatorum*. De aceea pactul rămîne în marginea dreptului civil, intrînd, după concepţia clasei stăpînilor de sclavi, numai în sfera măsurilor de simplă poliţie. Sancţiunea era de ordin administrativ; ea ţinea de dreptul de constrîngere al magistratului sau al funcţionarului imperial. Ideea a cărei aplicare se făcea, nu era aceea de consacrare a capacităţii sclavului, ci de măsură luată de stat printr-un funcţionar, în vederea interesului general al clasei dominante (păstrarea ordinii publice), contra unui interes individual, egoist şi limitat al unui stăpîn de sclavi. În loc de o dezvoltare a unei reguli sau instituţii de drept obligaţional, care să permită părţilor de a săvîrşi acte valabile prin efectele lor de drept privat, avem de-a face aici cu efecte a căror realizare este asigurată de organele administrative, în afara tehnicii normale a unui act de drept privat.

Sclavul, care a încheiat un pact de răscumpărare cu un terţiu, are drept, cînd părţile se găsesc la Roma, să se plîngă prefectului oraşului. În provincie, la instanţa guvernatorului. Regula aceasta care permite sclavului să se plîngă în faţa magistratului sau funcţionarului de unele fapte ale stăpînilor de sclavi, se explică prin interesul clasei dominante — mai larg înţeles — de a nu exaspera pe sclavi prin abuzurile săvîrşite. Constituţia lui Marcus Aurelius se situează pe linia concesiilor făcute sclavilor, prin reforme neesenţiale, atunci cînd imperiul traversa o perioadă critică.

Sclavul răscumpărat din banii săi dobîndeşte libertatea în virtutea

---

35) D. 40, 1, 5.

36) D. 5, 1, 67: *Qui se dicit suis nummis redemptum, si hoc probaverit, exinde liber erit ex quo redemptus est, quia constitutio non liberum pronuntiari praecipit, sed restitui ei libertatem iubet.*

constituţiei lui Marcus Aurelius, chiar dacă *redemptor* nu-şi îndeplineşte obligaţia de eliberare. Dovedind *extra ordinem*, pactul de răscumpărare, sclavul devine liber din momentul în care s-a produs răscumpărarea.

IV

Concluzii

Analiza pactelor încheiate de sclavi ne-a dezvăluit un aspect puţin cercetat al problemei capacităţii sclavilor.

Într-o primă perioadă de dezvoltare a sclaviei în statul roman, pînă în perioada războaielor panice), procesul de exploatare sclavagistă se desfăşura în familiile patriarhale, ca grupuri posedînd o coeziune efectivă şi conduse de un şef cu puteri teoretic nelimitate.

În condiţiile economice date, sclavii împărtăşeau în fapt condiţia celorlalte persoane în putere, lucrînd împreună cu şeful de familie şi sub supravegherea sa. În drept însă distanţa dintre omul liber şi sclav era la început de netrecut, iar puterea stăpînului asupra sclavului enormă, avînd drept limită *ius vitae necisque*. Termenul de *potestas* (*dominica*), care nu pare a fi totuşi termenul cel mai vechi exprimînd puterea asupra sclavului, arată energic dar exact, conţinutul exorbitant al drepturilor stăpînului de sclavi.

În perioada de înflorire a sclavagismului, cînd are loc o dezvoltare crescîndă a producţiei de mărfuri, se ajunge la o intensificare a exploatării sclavului. Variate metode servesc la atingerea acestui scop: promisiunea de eliberare din sclavie, în cazul unei deosebite hărnicii, exploatarea serviciilor liberţilor, peculiul acordat sclavului şi a.

Dezvoltarea producţiei de mărfuri pune problema reprezentării stăpînilor de sclavi, care e rezolvată, fără creaţii noi, de *prudentes* şi de pretor, prin dezvoltarea instituţiei peculiului şi prin crearea acţiunilor date de *peculio et de in rem verso, institoria, exercitoria, quod issu.*

În ultimul secol al republicii, şi mai ales în timpul imperiului, se desemnează fenomenul improductivităţii muncii sclavului, în noile condiţii economice ale perioadei de înflorire a sclavagismului. Unele munci care se încredinţează sclavului cer, din partea sa, cunoştinţe, pricepere şi interes, calităţi pe care nu le poate avea un sclav exploatat în vechile condiţii. Situaţia economică nou creată impune stăpînului să acorde mai multă libertate şi un oarecare interes în munca sclavului.

În timpul imperiului, cu deosebire din secolul al doilea, apar un număr de dispoziţii care limitează puterea stăpînilor de sclavi. În primul rînd, sînt reduse la un drept de corecţie, pus sub supravegherea magistratului, atribuţiile de pedepsire ale stăpînului. Dreptul imperial ajungea să protejeze astfel, în o anumită măsură, fiinţa fizică şi morală a sclavilor. Măsurile, constituind pentru noi o recunoaştere a persoanei fizice sau morale a sclavului, erau, în concepţia romană, simple măsuri cu caracter de ordine publică, într-o perioadă grea pentru existenţa imperiului. În aceeaşi categorie trebuie să situăm recunoaşterea

unei *cognatio servilis*, a dreptului de a se plînge magistratului *extra ordinem* etc.

Efectul cel mai interesant al transformărilor economice din ultimele secole ale republicii şi primele trei secole ale imperiului, îl constituie însă apariţia sclavilor, în nume propriu, într-o serie de acte juridice care uneori au fost sancţionate de dreptul roman.

Instituţiile juridice care exprimă această realitate sînt, între altele, obligaţiunea naturală şi acţiunea sau excepţia de dol.

Au fost sancţionate încă din epoca clasică a dreptului roman, prin mijloace *extra ordinem*, pactele de răscumpărare ale sclavilor şi anume printr-o *querela*. În dreptul clasic, după concepţia romană, querela nu constituie o acţiune judiciară. Dimpotrivă, natura querelei se transformă în dreptul romano-bizantin. Indiferent de caracterul querelei, în dreptul clasic, ea constituie, nu mai puţin, un mijloc pus la îndemîna sclavului şi ceea ce trebuie notat este faptul că o poate folosi sclavul, cît timp este sclav. N-are importanţă că stăpînul nu este decît un stăpîn fiduciar: în drept fiind, e vorba de un stăpîn şi un sclav; principiul clasic este înfrînt.

O anumită variantă a pactului de eliberare din sclavie încheiat între stăpîni şi sclavi, cu clauza *ut post libertatem transferatur in eum obligatio*, a fost sancţionată cu acţiunea de dol încă din epoca clasică. Tot atunci şi pactele *ut minus solvatur*, încheiate de sclavul moştenitor. înainte de a primi succesiunea, cu creditorii succesorali, au primit sancţiunea unei excepţii de dol.

În ultima perioadă a dreptului roman au fost sancţionate pactele *de non petendo* ale sclavilor cu o excepţiune de dol, cît şi cu o *petitio in factum actio* (C. 4, 14, 3).

Iată efectul juridic al unor convenţiuni la care sclavul ia parte în nume propriu. Am mai putea adăuga un număr mare de convenţiuni care, deşi au fost considerate de către literatura romanistică ca nesancţionate, totuşi e vădit, la o analiză mai atentă, că au anumite efecte juridice, aşa că putem admite că ele sînt sancţionate într-un anumit fel. E drept că aceste sancţiuni rămîn restrînse şi în general unilaterale. Dar prin recunoaşterea unor efecte, pactul dobîndeşte, parţial, o existenţă juridică. Acest lucru se întîmplă din cauză că unele raporturi social-economice la care participă sclavul erau prea frecvente sau puneau în joc interese prea mari ale stăpînilor de sclavi, ca să poată fi ignorate în totul. Dar pe de altă parte, recunoaşterea unei capacităţi sclavului ar fi însemnat abolirea instituţiei sclaviei, lucru ce nu putea veni din partea clasei dominante.

În condiţiile economice ale crizei generale a sistemului sclavagist, raporturile dintre stăpîni şi sclavi, raporturi de putere, în virtutea cărora sclavul aparţine stăpînului cu acelaşi titlu ca un lucru, pierd din caracterul pe care îl avuseseră în perioada sclaviei patriarhale. De multe ori raportul dintre stăpîn şi sclav nu mai e un raport de putere: stăpînul are un drept asupra sclavului care poate consta, spre exemplu, în prestaţiunea periodică a unei sume de bani.

În ultima perioadă a dreptului roman, punctul final al evoluţiei

de mai multe secole a condiţiei juridice a sclavului era următorul: sclavul nu avea capacitate conform dreptului civil, însă locul real ocupat în economia societăţii romano-bizantine se exprima printr-un mecanism ingenios, dar nu mai puţin complicat, care asigura efecte juridice unor acte nule conform dreptului civil, mecanism pe care l-am descris mai sus.

Evoluţia aceasta a condiţiei juridice a sclavului trebuia să se termine în dreptul lui Justinian, în care existau premisele pentru recunoaşterea unei capacităţi juridice complete acestora. Lucrul acesta totuşi nu s-a întîmplat: evoluţia nu a putut ajunge în drept la punctul normal de dezvoltare, din cauză că recunoaşterea unei capacităţi juridice complete sclavului, în nume propriu, pe baza noilor realităţi social-economice, ar fi însemnat negarea totală a sclaviei, ceea ce nu putea veni din partea clasei dominante. Calea aleasă a fost un compromis care nu a rezolvat, precum şi era de aşteptat, ci mai curînd a subliniat contradicţia, scoţînd în relief caracterul nedrept şi artificial al sclaviei. S-a păstrat regula veche a dreptului civil, cît priveşte incapacitatea sclavului de a participa în nume propriu la actele juridice, care era una din regulile principale ale dreptului sclavagist, dar s-au recunoscut unele efecte juridice cu caracter minor unor raporturi la care participau sclavii în nume propriu.

Poziţia aceasta contradictorie e ilustrată de un fragment celebru din *Corpus iuris civilis*.

Sub numele jurisconsultului Florentinus, care a scris către finele epocii clasice a dreptului roman, apare în *Digeste*[37]) şi în *Institutele lui Justinian*[38]) un fragment în care se afirmă caracterul natural al libertăţii (*naturalis facultas*) şi caracterul nedrept şi artificial al sclaviei, declarată ca fiind o instituţie *contra naturam*. Definind sclavia ca o instituţie prin care cineva e supus în mod nefiresc, unei puteri străine, acest text ruinează, în mod implicit, fundamentul ideologic al sclaviei.

Fragmentul pus sub autoritatea lui Florentinus, este expresia teoretică şi punctul de ajungere al unor adînci transformări în economia şi conştiinţa societăţii sclavagiste romane. În acelaşi timp, fragmentul constituie suportul unor interesante construcţii juridice, printre care trebuie să enumerăm şi pactele analizate de noi în acest studiu şi noţiunea de obligaţie naturală. Aceste construcţii apar în germene în epoca clasică a dreptului roman şi se dezvoltă în epoca postclasică, fără însă ca evoluţia să atingă, pînă la acea dată, punctul ei final: desfiinţarea sclaviei; aceasta n-a putut fi, pe plan juridic, rezultatul revoluţiei generale a sclavilor care a lichidat sclavagismul ca mod fundamental de producţie, înlocuindu-l cu modul de producţie iobăgist, întrucît procesul revoluţionar (sec. IV-V) de răsturnare a sclavagismului, prin acţiunea sclavilor, aliaţi cu păturile plebeiene şi cu barbarii, n-a avut caracterul unei revoluţii total antisclavagiste în rezultatele ei. Sclavia a încetat să fie modul de producţie fundamental, dar ea a continuat să existe pînă în plin ev mediu.

37) D. 1, 5, 4, pr.
38) Inst. I, 3, 1.

ПАКТЫ РАБА В РИМСКОМ ПРАВЕ

Краткое содержание

Авторы трудов по римскому праву занимались вообще юридическими делами заключёнными свободными людьми или рабами работавшими во имя своих рабовладельцев. Настоящая работа изучает некоторые пакты заключённые лично рабами, которые, принимая во внимание общее правило римского права, относящееся к недееспособности раба, не имели юридического существования. Эти пакты, многочисленные в Дидрестах часто интересовали в той же мере и рабовладельцев. Правило недееспособности раба, как одно из основных правил римской юридической системы, не могло быть устранено.

Но, в результате противоречий, присущих эпохе распада рабовладельческого общества, непризнание никакой действующей силы некоторых пактов, заключённых рабами, оказалось противоречащим интересам рабовладельцев. В этом случае юрисконсульты использовали с обратной целью некоторые институты римского права (как действие обмана и исключение обмана, и т. д.) или наказания, внесудебные в римской концепции классической эпохи, как жалоба *extra-ordinem,* чтобы придать определённую действенность недействительным соглашениям по гражданскому праву. Работа рассматривает в этом отношении пакты освобождения от рабства, (*pactio pro libertate*), пакты выкупа от рабства за собственные деньги (*redemptio suis nummis*), пакт *ut minus solvatur,* заключённый рабом наследником, *ante aditam hereditatem* и пакты *de non petendo* раба.

ESSAI SUR LES PACTES CONCLUS PAR LES ESCLAVES

Résumé

On a beaucoup étudié la condition juridique de l'esclave en droit romain et les auteurs ont mis en lumière cette vérité élémentaire que l'esclave constitue pour son maître un instrument d'acquisition juridique. Dans cette situation l'esclave peut figurer dans un acte juridique en empruntant la capacité de son maître (*alieno nomine*), question dont on ne s'occupe pas dans le présent essai.

Dès le dernier siècle de la République et surtout aux premiers siècles de l'Empire (pendant l'époque classique) de profonds changements sociaux donnent à certains esclaves privilégiés un potentiel économique qui leur permet de prendre part en leur propre nom, a toutes sortes d'opérations, qui, étant donné l'incapacité de l'esclave, n'ont pas de sanction juridique. C'est à ce sujet très délaissé par les auteurs, que notre étude s'attache.

La règle de l'incapacité de l'esclave était une des règles fondamentales du droit romain. Il n'était pas possible qu'on la suprimât. Pourtant par une contradiction inhérente à cette société à son déclin, l'intérêt des maîtres des esclaves demandait, quelquefois de reconnaître

une certaine efficacité à des pactes sans valeur pour le droit civil. On obtenait ce résultat en faisant appel à des institutions préexistantes dans le droit romain, mais employées dans un sens détourné, notamment l'action et l'exception de dol, ou à des moyens de contrainte mis en action en dehors des règles du droit civil, comme par exemple, la plainte *extra ordinem* (*querela*) devant les magistrats. L'auteur étudie exempli gratia quelquesunes de ces opérations de l'esclave faites en son propre nom: a) Le pacte *pro libertate*, outre qu'il donne naissance pour l'esclave à une obligation naturelle, prend la sanction d'une action de dol, dont le mécanisme résulte du frag. 7,8,D.4,3 ; b) Le pacte *redemptio suis nummis*, reçoit la sanction d'une *querela* (*extra ordinem*), ce qui n'était pas à l'époque classique une sanction judiciaire, mais simplement administrative, en dehors d'aucune idée de capacité de l'esclave; c) Le pacte *ut minus solvatur*, conveau par l'esclave héritier *ante aditam hereditatem*, reçoit, sous certaines conditions, la sanction d'une exception, dès l'époque classique ; les autres pactes *de non petendo* convenus par l'esclave, reçoivent *l'exceptio pacti* ou *doli* ou une *petitio in factum actio* ou d'autres sanctions dans le droit de Justinien.

EMINESCU ŞI PASCOLI

DE

ŞT. CUCIUREANU

Meritul apropierii acestor două nume aparţine profesoarei italiene Rosetta Del Conte. Pînă la ea comparatiştii au stabilit relaţii poetice şi de gîndire exclusiv între Eminescu, Leopardi şi Petrarca, conjecturîndu-se doar „coincidenţe tematice" între poetul romîn şi Torquato Tasso iar, o dată cu apariţia în paginile revistei „Iaşul literar" a studiului *Originea unor versuri din variantele lui Eminescu*, s-a desluşit mai precis raportul Eminescu-Dante.

Del Conte vine aşadar cu o noutate vrednică să fie luată în atentă consideraţie. Cum se face, — se poate întreba pe drept cuvînt istoricul literar, — că abia acum s-a găsit cineva care să se gîndească la înrudirea, bine întemeiată după cum se va vedea, între Eminescu şi poetul romagnol? Întîrzierea descoperirii, fiindcă aşa am numi-o, poate fi explicată în chipul următor. Pesimismul lui Eminescu conduce pe comparatist dintr-odată la G. Leopardi, după cum melancolia poeziei sale de iubire aminteşte numaidecît atmosfera lirică a lui Petrarca. Pascoli, cu toată declaraţia ocazională a lui D'Annunzio, anume că de la Petrarca încoace Italia n-a cunoscut un liric mai însemnat ca dînsul, n-a avut peste hotare notorietatea de care s-au bucurat primii. În Italia poezia pascoliană a trezit discuţii interminabile şi uneori înverşunate, care au avut darul pe de o parte să ilumineze această poezie, dar a insinuat în acelaşi timp unele rezerve estetice. La aceste considerente trebuie să se adauge faptul că numele lui Pascoli se asociază în mintea cunoscătorului obişnuit al literaturii italiene cu acel gen de poezie fragmentară, impresionist-descriptivă, de inspiraţie rustică şi familială, care constituie nota specifică a poetului, asigurîndu-i de fapt gloria literară, notă care nu poate sugera vreo apropiere cu Eminescu. Dar iată că s-a ivit în fine cercetătorul care, avîndu-l în minte pe Eminescu şi cunoscîndu-l temeinic, cum era şi firesc, pe Giovanni Pascoli, a fost surprins de unele corespondenţe izbitoare între cei doi poeţi. Ele merită, cum spuneam, o analiză atentă, cu atît mai mult, cu cît, aşa cum am arătat în 1942, Pascoli a cunoscut literatura noastră prin unele traduceri şi articole ale lui P. E. Bosi, publicate între 1905 şi 1908 în revista florentină „Nuova Rassegna di Letterature Moderne" şi, la un moment dat, şi-a exprimat dorinţa să înveţe limba romînă.

În studiul său, *Eminescu e Pascoli*, apărut în revista italiană „Belfagor" (1957) Del Conte discută mai întîi vechea paralelă Eminescu-Leopardi, constatînd că între pesimismul poetului nostru şi pesimismul poetului recanatez există o deosebire esenţială de temperament, căci în vreme ce Eminescu este cuprins de acel *brivido metafisico*, cum se exprimă autoarea, al doilea rămîne la austeritatea unei atitudini tragic lucide. Încît „personalitatea spirituală a lui Leopardi nu ne poate ajuta să-l înţelegem în întregime pe Eminescu".

Un alt poet italian, continuă Del Conte, a bătut drumul lui Eminescu „spre soluţii alogice, în care sugestia sentimentului triumfă asupra evidenţei adevărului, dedus sever prin speculaţia raţională" şi acesta este Giovanni Pascoli. De altfel există între amîndoi, constată autoarea, şi o interesantă „corespondenţă de mediu familiar şi de întîmplări exterioare". Astfel ambii s-au născut şi au trăit epoca „paradisului copilăriei" la ţară, rămînînd sufleteşte legaţi, primul de Romagna „cea însorită", al doilea de „pitoreasca

sa Bucovina". Aducînd cuvenita rectificare că poetul romîn îşi petrece copilăria la Ipoteşti, reminiscenţele rurale bucovinene rezumîndu-se în genere la „geniul romantic" al locurilor şi la măreţia codrilor care completează mitic viziunea pădurii de pe dealul moldovenesc al primei copilării, apropierea biografică stabilită de autoare se impune ; comparaţia între mortalitatea familiilor ambilor poeţi şi între existenţa aspră a adolescenţilor purtaţi de mareea socială din care-i salvează doar munca istovitoare, justifică pe plan biografic paralelismul Rosettei Del Conte. La acestea se adaugă neînţelegerea şi chiar adversitatea contemporanilor faţă de poezia lor cu totul nouă (la Pascoli revoluţionară, la Eminescu evolutivă pînă la atingerea perfecţiunii marilor creatori). Iată chiar cuvintele autoarei :

„Şi unul şi celălalt, — poetul de la Ipoteşti şi solitarul de la Barga, — trebuie să-şi plece capul în faţa necesităţii. Revizor sau controlor de biblioteci şi gazetar, unul, arhivist ori profesor de şcoală medie, celălalt, ei vor trebui să risipească bogăţii de energie, scîntei de inteligenţă, în ocupaţii fastidioase şi rău compensate, însă vor fi siliţi să-şi apere pîinea amară, cheltuindu-se în ciocnirea neegală cu interese avare şi cu invidii meschine : zeflemisiţi pînă şi în efortul lor poetic inovator de către unii neînţelegători ireductibili, chinuiţi de uşoara afirmare a unor talente mult mai puţin elocvente şi originale decît ale lor".

După ce ilustrează, documentat, adolescenţa întunecată a amînduror poeţilor, invocînd stihurile grele de revoltă ale lui Eminescu :

Zdrobiţi orînduiala cea crudă şi nedreaptă
Ce lumea o împarte în mizeri şi bogaţi...
O aduceţi potopul...

care exprimă şi atitudinea lui Pascoli din tinereţe, autoarea atacă probleme de conţinut. Plecînd de la versurile din *Mortua est*: „Se poate ca bolta de sus să se spargă. Să cadă nimicul cu noaptea lui largă" / şi urm., Del Conte găseşte că ele conduc la ideea prăbuşirii lumilor, exprimată de Pascoli în poezia *Alla cometa di Halley : Terra non più, Cielo non più, ma il Niente*... Evident ambii poeţi au avut sentimentul micimii omului în faţa universului, un sens ontologic bogat în rezonanţe poetice, numai că aceste trăiri, purtînd pecetea vremilor în care ambii poeţi şi-au purtat osînda vieţii, purced din înclinaţii deosebite. Pascoli, se ştie, a fost urmărit de teama catastrofelor naturale şi a prăbuşirilor cosmice, şi în aceasta găsea un imbold mai mult pentru predica înfrăţirii sociale, — iar piesa de mai sus traduce acest sentiment, devenit motiv frecvent în poezia sa de inspiraţie „cosmică", în timp ce versurile respective din *Mortua est*, generate de un fapt autobiografic, exprimă „concluzia alogică" a unui temperament romantic byronian, într-un moment anumit.

Un limbaj poetic asemănător oferă unele versuri din *Ciocco* şi din *Scrisoarea I* dar şi aici se impune o constatare : în respectivul loc Eminescu pluteşte cu gîndul în viziunea Facerii pe cînd Pascoli îşi exprimă înfiorarea în faţa unei posibile surpări generale a lumilor. Desigur, mişcîndu-se ca într-un fel de „ebbrezza del divenire cosmico", ambii adoptă expresia înalt evocatoare.

Şi unul şi celălalt speculează spaţiile, formulează întrebări grele. Coborînd din înalturi învinşi, scrutează destinul fiinţei trecătoare, caută sensul întunecat al unei lumi pe care istoria o îngroapă în straturi ca într-o „raclă" uriaşă, observă, în dezamăgirea lor, finalitatea absurdă a unui „Principiu" creator. Şi Eminescu şi Pascoli sînt „incapabili de a se mulţumi cu realitatea". Gîndirea lor depăşeşte marginile experienţei şi ale raţiunii, „întreabă tăcerea, bate la porţi închise". De aici atitudinea de împăcată descurajare la Pascoli, de zbuciumată renunţare la Eminescu. Chinuri şi atitudini ce caracterizează în genere pe romantici şi pe continuatorii lor din societatea burgheză.

Autoarea aduce numeroase citate din care rezultă adesea, cu evidenţă, oarecare similitudine de gîndire speculativ-poetică, atitudinea pesimist-meditativă a celor doi poeţi căci „ceea ce face dezolat drumul omenirii, este prezenţa aspră, tenace, a răului" Pascoli scrie :

Il male è più grande di Dio
. . . .
Nel mondo, di grande, c'è il male !

şi apoi: *Vano il grido, vano il pianto...*, în timp ce Eminescu ajunge la „marea renunţare“:

Treacă falnic cine o trece
Tu te-ndreaptă după o rază!

şi din nou Pascoli: „O dulce-i umbra destinului comun / în stinsul cămin!“, versuri care prilejuiesc Rosettei Del Conte concluzia: „Însă noi ştim că nici un cămin stins nu poate încălzi inima omului şi nu-i poate susţine munca plină de curaj“.

Studiul poartă, în final, următoarea notă a istoricului literar Luigi R u s s o, directorul revistei: „Dată fiind, în Italia, cunoaşterea redusă a literaturii romîne, bucuroşi am găzduit acest articol al R. Del Conte, profesoară de literatura romînă la Universitatea din Milano, chiar dacă cercetarea critică a autoarei priveşte numai „conţinutul“ poeziei leopardiene, şi al aceleia a lui Eminescu şi Pascoli“.

Din paralela R. Del Conte rezultă în adevăr că pe de o parte inspiraţia cosmică, pe de alta un oarecare limbaj poetic pot stabili unele puncte de contact între ambii autori. Ele se înmulţesc dacă se cercetează, cu textele dinainte, faţete ale tristeţii lor, uneori surprinzător de similară în formulare. Se cuvine însă să se observe că aceste atingeri apar întîmplător, fiind doar coincidenţe de simţire şi exprimare, explicabile prin epocă, experienţe de viaţă şi cultură şi mai ales prin familiarizarea cu şcoala romantică. Eminescu nu avea cum să-l cunoască pe Pascoli iar acesta nu a aflat despre poetul nostru decît prea puţin, aproape de sfîrşitul vieţii.

Interesant este, iarăşi, faptul că apropierea discutată poate fi extinsă şi asupra a ceea ce se numeşte atmosferă poetică, în unele cazuri simţitor aceeaşi. Mă gîndesc la unele plutiri în vrajă selenică, la adierile de amurg, moi, murmur de izvoare în noapte, „freamăt de codru“, la poezia funerară şi în genere la acea împăcare tristă în mijlocul elementelor trezitoare de vis, care ne întîmpină în „notaţia“ lirică a lui Pascoli, explicîndu-se, cred, şi la Eminescu prin aceeaşi sursă romantică. A se compara de pildă *Colloquio*, *Ultimo sogno* etc. (Myricae) cu *O mamă...* ş. a. Iată, în Pascoli, o intonaţie eminesciană:

..Udivasi un fruscio
sottile, assiduo, quasi di cipressi;
quasi d-un fiume che cercasse il mare
inesistente, in un immenso piano:
io ne seguiva il vano sussurrare,
sempre lo stesso, sempre più lontano.

Şi acesta nu este singurul acord, quasi identic, în orchestraţia pe ton minor a amîndurora.

70 DE ANI DE EXISTENŢĂ A LIMBII ESPERANTO

DE

ARITON VRACIU

Se împlinesc anul acesta 70 de ani de la crearea limbii esperanto, 70 de ani de existenţă a ei ca mijloc de comunicare în relaţiile internaţionale. În iulie 1887 Ludovic Zamenhof, un medic polonez, publică, după eforturi îndelungate, prima sa lucrare cuprinzînd principiile fundamentale ale acestei limbi artificiale.

Se cunosc în general numeroasele încercări de a rezolva problema diversităţii lingvistice a lumii. Chestiunea devine şi mai acută, dacă ne gîndim că în epoca noastră numărul limbilor vorbite pe glob se ridică la 2796, cifră destul de apreciabilă. Şi nu trebuie neglijat faptul că limbile acestea sînt foarte deosebite una de alta în ceea ce priveşte aspectul fonetic, structura gramaticală, vocabularul şi sistemul de scriere. E drept, un savant, pentru a fi la curent cu publicaţiile ce apar în alte ţări, poate asimila, bineînţeles cu un efort susţinut şi îndelungat, 5-6 limbi străine. Dar aceasta este încă insuficient. Lucrările ştiinţifice se editează nu numai în rusă, franceză, engleză, germană, italiană sau spaniolă, ci şi în chineză, arabă, hindustană, romînă, japoneză, turcă, maghiară, estonă, letonă, armeană, gruzină ş. a. m. d. Pe de altă parte, chestiunea afectează nu numai domeniul activităţii strict ştiinţifice, ci este legată şi de probleme cu caracter cultural, economic şi chiar politic. La diferitele întruniri şi congrese internaţionale organizarea de traduceri îngreuiază foarte mult comunicarea directă între reprezentanţii a diferite naţiuni. Tentativele de a reînvia latina sau de a impune una din limbile naturale ca unealtă de comunicare pe plan mondial n-au dus la soluţionarea problemei varietăţii aproape nesfîrşite a graiurilor omeneşti. Pentru a ieşi din impasul creat de existenţa a numeroase limbi, s-a recurs atunci la invenţii artificiale, la crearea de limbi după modelul celor naturale şi pe baza materialului lor lexical, dar mai simple. Astfel, în 1879 Johann Martin Schleyer inventează limba v o l a p ü k, care s-a bucurat în anii aceia de un succes neobişnuit de mare şi de rapid, dar de scurtă durată (vreo 5—6 ani).

La confecţionarea limbii volapük s-a utilizat vocabularul limbilor europene mai cunoscute: o treime din totalitatea rădăcinilor (cele mai uzuale) sînt de provenienţă engleză, un sfert din latină şi limbile romanice, o cincime din germană, iar restul de pe aiurea. Materialul acesta lexical a fost însă supus în volapük la transformări radicale, aşa că, într-o serie de cazuri, fără cercetări etimologice speciale, aproape nu mai sîntem în stare să-i stabilim originea. De pildă, cineva, cunoscînd chiar foarte bine limba engleză, nu cred că ar putea identifica în termenul volapük existenţa cuvintelor world „lume, univers" şi speak „a vorbi", de unde sensul de „limbă (vorbire) universală (mondială)". În curînd însă locul limbii volapük este luat de esperanto care a cunoscut cea mai largă răspîndire. Esperanto a supravieţuit în lupta cu numeroasele proiecte de limbi internaţionale artificiale create în ultimii 70 de ani (k o s m o s, s p e l i n, m y r a n e, i n t e r l i n g v a, a l m a, i d o, o c c i d e n t a l, n o v i a l ş. a.), graţie calităţilor ei incontestabile [1]).

---

1) Din presă aflu că, recent, Dr. Magyar Zoltan, profesor de limbi străine la liceul din Debreţin, a inventat şi el o limbă artificială de uz internaţionl. Ea se bazează pe structura limbilor neolatine şi a fost numită r o m a n i d a.

Se naşte întrebarea : cum trebuie privite încercările de a crea o limbă şi ce avantaje prezintă aceasta în raport cu limbile naturale (limbi ale popoarelor sau naţiunilor) ? Trebuie spus că învăţaţii au emis în problema ce ne interesează puncte de vedere diametral opuse [2]).

Există (sau au existat) lingvişti care acceptă ideea folosirii uneia din limbile artificiale în relaţiile internaţionale, în publicaţiile ştiinţifice, în operele literare sau cu alte scopuri.

Amintim aici pe : H. Schuchardt, J. A. Baudouin de Courtenay, F. de Saussure, M. Bréal, A. Meillet, O. Jespersen, E. Sapir, M. Bartoli, C. Uhlenbeck, Ch. Bally, H. Frei, B. Migliorini, A. Martinet, J. Vendryes, A. Debrunner, N. S. Trubetzkoy, N. V. Iuşmanov, Vl. Gheoghiev ş. a. Nu lipsesc, fireşte, nici adversarii, din rîndul cărora menţionăm nume ca : G. Meyer, K. Brugmann, A. Leskien, iar la noi pe Al. Graur şi R. Todoran [3]).

Obiecţiile care s-au adus (şi se mai aduc încă), după părerea noastră, nu pot fi luate în serios. De cele mai multe ori ele au izvorît din ignoranţa autorilor sau din idei preconcepute despre limbă şi esenţa ei. Astfel, s-a afirmat că limbile artificiale nu sînt viabile, că s-au născut moarte, şi rămîn pe veci un vis, o utopie. Practica ne demonstrează însă contrariul. Esperanto durează de 7 decenii şi serveşte de minune aceleaşi scopuri ca oricare din limbile naturale, avînd avantajul că este mai simplă şi ca atare, poate fi asimilată cu un efort minim de reprezentanţii fiecărui popor sau naţiuni de pe glob.

S-a mai obiectat că o limbă artificială, venind în contact cu un idiom oarecare, sub acţiunea substratului lingvistic autohton, îşi pierde unitatea. Dezvoltarea spontană a limbii esperanto n-a dus, pe cît ştim, la scindarea ei în dialecte sau graiuri teritoriale. Ea continuă să-şi menţină unitatea, indiferent dacă este folosită în Bulgaria, Ungaria, Polonia, Estonia, Franţa, Spania, Italia, Anglia, Germania, Japonia, Vietnam sau S.U.A.

De asemenea este infirmată de realitate obiecţia că o limbă artificială ar fi inaptă de a servi ca limbă a operelor beletristice. Dar esperanto are capacitatea de a reda toate nuanţele expresive ale vorbirii omeneşti, inclusiv idiotismele [4]).

Cine a crezut vreodată că limbile artificiale sînt sărace, se înşeală. După o informaţie, pe care o iau de la Jean Dalet, Preşedintele Comitetului Esperantist Francez pentru Pace, dicţionarul complet al limbii esperanto conţine 7.869 de rădăcini. Folosindu-ne de diferite afixe, putem obţine aproape 80.000 de cuvinte [5]).

Antoine Meillet, acest reprezentant de frunte al lingvisticii franceze, sublinia că orice discuţii în jurul limbilor artificiale sînt, în momentul de faţă, fără rost, căci esperanto deja există şi serveşte ca mijloc de comunicare. Într-un atticol din „Les langues dans l'Europe nouvelle", consacrat în mod special limbilor artificiale, Meillet scrie : „La possibilité d'instituer une langue artificielle aisée à apprendre et le fait que cette langue est utilisable sont démontrés par la pratique. Toute discussion théo-

---

2) Un scurt istoric al discuţiilor dintre partizanii şi adversarii ideii de propagare a limbilor artificiale, precum şi expunerea problemelor teoretice de lingvistică, legate de crearea unei asemenea limbi, găsim în articolul lui O. S. Ahmanova şi E. A. Bokarev, „Международный вспомогательный язык как лингвистическая проблема", publicat în Вопросы языкознания, 1956, № 6, p. 65-78.

3) Primul în *Limbi artificiale şi internaţionale* Extras din Revista Fundaţiilor regale, Nr. 6, iunie 1938 şi, recent, în *Caracterul obiectiv al faptelor de limbă*, Viaţa Romînească X, (1957) nr. 4, p. 135-136; al doilea în articolul-*Limbile internaţionale artificiale* publicat în Tribuna, Anul I, nr. 34. Romulus Todoran ignorează faptul că, de ex., lingvistul sovietic N. Iuşamov (idist) a publicat în ido o broşură consacrată inconsecvenţelor din esperanto. Studiul a apărut şi în germană : N. Yushmanov, *100 Grundfehler des Esperanto*, Berlin, 1926, apoi în traducere suedeză *Esperantos 100 grundfel*, Örebro, 1939, vezi Вопросы языкознания, 1957, nr. 2, p. 170.

4) Vezi în această privinţă şi afirmaţia lui O. S. Ahmanova şi E. A. Bokarev din articolul citat, p. 70, cu bibliografia referitoare la posibilităţile expresive ale limbii esperanto. Este semnificativ faptul că în esperanto au apărut peste 10.000 de opere literare (dintre care 2.000 originale). Vezi Jean Dalet, *Călătorie prin Esperantujo*, Orizonturi, VI, nr. 72, p. 44. Lucrul n-ar fi fost posibil, dacă această limbă era cu totul inexpresivă.

5) Vezi articolul lui J. Dalet, citat mai sus, p. 48.

rique est vaine: l'esperanto a fonctionné. Il lui manque seulement d'être entré dans l'usage pratique" 6).

În prezent esperanto a căpătat o largă răspîndire, intrînd chiar în uzul practic internațional. Această limbă este folosită în lupta pentru pace, în mișcarea tineretului, la diferitele congrese care au loc mai pretutindeni, în corespondența individuală sau colectivă a oamenilor din multe țări ale lumii, în emisiunile radiofonice, printre turiști etc. În esperanto există o bogată literatură originală constînd din opere cu caracter beletristic, sau social - politic. În limba esperanto apar regulat peste 100 de ziare și reviste. În mai bine de 50 de țări există organizații esperantiste. Cea mai puternică organizație internațională a esperantiștilor este *Universala Esperanto Asocio* (U.E.A.) „Asociația Universală de Esperanto". Esperantiștii — partizani ai păcii — sînt reuniți în organizația *Mondpaca Esperantista Movado* (M.E.M.) „Mișcarea Esperantistă pentru Pacea Mondială", care își are secțiile sale în Anglia, Bulgaria, Cehoslovacia, Danemarca, Franța, R. D. Germană, Italia, Japonia, Jugoslavia, Norvegia, Polonia, Suedia, Ungaria, Vietnam și alte țări. Sesiunea U.N E.S.C.O. din 1954, care s-a ținut la Montevideo, a adoptat o rezoluție cu privire la folosirea mișcării esperantiste în scopul dezvoltării relațiilor culturale internaționale. Anual au loc congrese ale esperantiștilor, la care participă reprezentanți din toate țările lumii 7).

Și la noi a existat într-un timp o puternică mișcare esperantistă. Preocupările de limba esperanto au, în țara noastră, o vechime de jumătate de secol. La 27 septembrie 1907 a fost fondată „Societatea Esperantistă Romînă" cu scopul de a propaga această limbă internațională auxiliară „păstrînd cea mai strictă neutralitate față de orice chestiune religioasă, politică sau socială". În momentul de față, prin instituirea Comitetului de inițiativă pentru esperanto din R. P. R. și organizarea de cursuri populare, se reînvie și se extinde o mișcare cu vechi tradiții la noi. La cercul organizat pe lîngă Casa de Cultură a studenților ieșeni se manifestă un viu interes față de studiul esperanto. Este vădită dorința cursanților de a-și însuși principiile de bază ale acestei limbi artificiale, cu scopul de a întreține o conversație sau de a consulta la nevoie o lucrare științifică.

În U.R.S.S. se observă de asemenea o creștere simțitoare a interesului față de problemele teoretice și practice legate de studiul limbii esperanto. Tot mai mare este numărul celor ce vor să-și însușească această limbă. La o discuție care a avut loc pe marginea limbilor artificiale internaționale (în cadrul Institutului de Lingvistică al Academiei de Științe) s-a exprimat părerea că există posibilitatea ca esperanto (sau, eventual, o altă limbă auxiliară) să fie folosită ca limbă intermediară în traducerile cu mașina.

E natural să ne întrebăm: de ce tocmai esperanto a reușit să se impună ca limbă internațională artificială? (În ido, occidental și interlingva se editează și astăzi cărți, se organizează întruniri și chiar congrese internaționale, dar esperanto s-a răspîndit cît toate celelalte limbi artificiale considerate la un loc).

Esperanto (cuvîntul înseamnă „cel care speră") este cea mai ușoară limbă din lume (cea mai grea ar fi coreeana).

Între scriere și pronunțare există o concordanță perfectă: fiecare fonem se rostește exact așa cum e reprezentat grafic.

Accentul cade întotdeauna pe silaba penultimă (ca în poloneză).

Originea lexicului limbii esperanto poate fi ușor stabilită. Rădăcinile, în marea lor majoritate, provin din latină și limbile romanice. Urmează apoi germana, engleza și, parțial, rusa.

Dintre cuvintele latinești menționăm *sana*, „sănătos, sănătoasă", *urbo* „oraș", *akvo* „apă", *vespero* „seară", *hodiaŭ* „azi", *trans* „peste", *apud* „lîngă", *inter* „între", *sed* „însă", *tamen* „totuși", *dum* „în timp ce", *kvankam* „deși" etc.

Din franceză s-au luat elemente ca: *șanji* 8) „a schimba", *pardoni* „a scuza", *jeti*

6) A. Meillet, *Les langues dans L'Europe nouvelle*, Paris, 1928, ed. a II-a, p. 278. Lingvistul francez insistă mai ales asupra utilității practice a unei limbi internaționale artificiale. În afară de esperanto, autorul acceptă și principiile limbii ido.

7) Amănunte privind mișcarea esperantistă pot fi găsite în articolul deja pomenit al lui J. Dalet, apărut în Orizonturi 1957, VI, nr. 72, p. 43-48.

8) Din motive tehnice se scriu cuvintele cu ortografia limbii noastre.

„a aruncă“, *tuşi* „atinge“, *enui* „a plictisi“, *semajno* „săptămînă“, *sur* „pe“, *malgraŭ* „cu toate că“, *pli* „mai“ ş. a.

Din germană : *tago* „zi“, *knabo* „băiat“, *hundo* „cîine“, *bildo* „tablou“, *ştono* „piatră“, *şafo* „oaie“, *danki* „a mulţumi“, *trinki* „a bea“, *morgaŭ* „mîine“, *nur* „numai“ etc.

Din engleză : *birdo* „pasăre“, *şipo* „corabie“, *helpi* „a ajuta“, *şi* „ea“, *jes* „da“ ş. a.

Din rusă : *sama* „acelaşi“, *krom* „afară de“, *po* „cîte“ (distributiv), *pri* „despre“ etc.

Gramatica limbii esperanto este construită după principii logice, uşor de reţinut. Anomaliile sînt excluse.

Substantivele se termină în *o*, adjectivul în *a*, iar adverbul în *e*. Verbul are trei timpuri : trecut, prezent şi viitor.

Trecutul se caracterizează prin *-is* (*mi laboris* „eu lucram, lucrai, am lucrat sau lucrasem“, prezentul prin *-as* (*mi laboras*), iar viitorul prin *-os* (*mi laboros*). Pentru toate persoanele se întrebuinţează o singură formă (diferenţele se marchează cu ajutorul pronumelor personale).

Procedeele de formmare a cuvintelor sînt : prefixarea şi sufixarea. În esperanto există însă şi numeroase cuvinte compuse. Ele se obţin prin simpla alăturare a rădăcinilor. Cuvîntul de bază stă la sfîrşit ; de ex. *vortfarado* „formarea cuvintelor“.

Dacă la cele de mai sus mai adăugăm şi muzicalitatea caracteristică limbii esperanto, vom înţelege uşor de ce această limbă artificială a înregistrat (şi continuă să înregistreze) succese remarcabile în rîndul oamenilor din întreaga lume. Este cel mai frumos omagiu care se poate aduce memoriei lui Ludovic Zamenhof, creatorul limbii.

VASILE ALECSANDRI [1])

DE

G. ISTRATE

Universitatea „Al. I. Cuza“ din Iaşi mi-a dat însărcinarea să exprim, aici, sentimentele ei de admiraţie şi de recunoştinţă pentru tot ce Vasile Alecsandri a făcut pentru Moldova, mai întîi, şi pentru Romînia, după aceea.

Mă simt copleşit de importanţa acestui moment şi-mi plec fruntea în amintirea cîntăreţului „veşnic tînăr şi ferice“, a întemeietorului teatrului romînesc, a scriitorului care a pus nu numai temeliile literaturii moderne ci şi pe cele ale limbii literare artistice.

Noi nu vedem, însă, în Alecsandri, numai un poet liric şi un dramaturg, un prozator elegant ori un culegător de poezie populară, cu toate că numai una dintre aceste activităţi ar fi fost suficientă pentru a-i asigura un loc de frunte în cultura şi literatura noastră.

În calitate de educatori ai tineretului, vedem în marele scriitor un profesor adevărat, care a contribuit, într-o măsură foarte însemnată la crearea încrederii în forţele proprii, într-o vreme în care ni se contesta pînă şi dreptul de a exista. Alecsandri a fost, şi continuă să fie, un adevărat profesor şi educator şi sîntem siguri că opera lui nu-şi va pierde caracterul acesta nici în viitor.

Vasile Alecsandri s-a născut tocmai cînd lumea veche grăbea spre lichidare prin sfîrşirea domniilor fanariote, în ajunul revoluţiei lui Tudor Vladimirescu, o dată cu împrejurările care vor duce, implicit, după frămîntări şi lupte îndelungate, la renaşterea noastră naţională prin revoluţia de la 1848 şi prin actul Unirii din 1859, prin domnia lui Alexandru Ion Cuza şi prin războiul de independenţă.

Trăind în centrul frămîntărilor de ordin politic şi literar, Alecsandri ia parte activă la toate evenimentele importante dintr-o epocă foarte bogată în fapte mari.

Scriitor fecund şi multilateral, el pune bazele mai multor specii literare şi dă un sens literaturiii naţionale. Ia parte activă la revoluţia din 1848 şi contribuie la punerea în aplicare a ideilor ei. Este un luptător hotărît şi consecvent pentru unirea celor două principate şi unul dintre sfetnicii cei mai apropiaţi ai domnitorului Alexandru Ion Cuza.

Ministru, în mai multe rînduri, el reuşeşte să ne impună în ochii străinătăţii şi să atragă atenţia nu numai asupra calităţilor poporului romîn, ci şi asupra dreptului său de a trăi liber.

În literatura pe care o scrie, din necesitatea de a-şi servi patria, Alecsandri îşi exprimă nu numai încrederea în capacitatea poporului nostru ci şi convingerea că din rîndurile lui pot apărea oameni folositori omenirii întregi.

Este un scriitor militant care ştie să folosească condeiul drept armă de luptă. Nu are nici o clipă de răgaz fiindcă evenimentele îl solicită mereu, pretutindeni. Nu poate lipsi de nicăieri fiindcă peste tot sînt puse în cumpănă interesele mari ale ţării.

Literatura noastră a cunoscut puţini scriitori care să exprime aspiraţiile şi nă-

---

1) Cuvînt rostit în ziua de 9 iunie 1957, la Mirceşti, cu ocazia inaugurării casei muzeu de acolo.

dejdile vremii lor în aceeaşi măsură în care a făcut lucrul acesta Alecsandri. Toată opera poetului este indisolubil legată de realităţile epocii sale. El este produsul vremii în care a trăit şi nu-i de mirare că a fost preţuit înaintea tuturor contemporanilor.

Alecsandri reprezintă, cu strălucire, generaţia de scriitori luptători pe care Eminescu a preamărit-o în *Epigonii* şi nimănui nu i se potriveşte, mai mult decît lui, versul celebru :

Voi credeaţi în scrisul vostru...

Eminescu a caracterizat, în aceeaşi poezie, cum nu se putea mai bine, activitatea marelui său înaintaş şi i-a fixat, cu toată preciziunea, locul pe care îl ocupă în rîndul scriitorilor de la 1848.

Nota specifică a lui Alecsandri este, după Eminescu, aceea a cîntăreţului :

Ce din frunze îţi doineşte, ce cu fluierul îţi zice,
Ce cu basmul povesteşte,...

El este scriitorul care deşteaptă în cititori :

dorul ţării cei străbune

prin intermediul *doinei triste a voinicului de munte.*

Cuvintele *frunză, basm, doini* şi *doină,* nefolosite cînd se face caracterizarea altora, au fost întrebuinţate de Eminescu tocmai pentru sublinierea rolului pe care l-a avut poezia populară în literatura lui Alecsandri.

Se vede, aşadar, că şi pentru Eminescu unul dintre meritele cele mai mari ale lui Alecsandri, acela pe care timpul nu va reuşi niciodată să-l şteargă, este „descoperirea" şi valorificarea poeziei populare.

Într-o epocă în care curentele culturale şi lingvistice erau nu numai numeroase ci şi foarte deosebite între ele, într-o vreme în care activitatea scriitorilor era înăbuşită tocmai de diversitatea tendinţelor ce se manifestau în limbă, Vasile Alecsandri, ajutat de Alecu Russo, culege şi pune la îndemîna publicului doritor de literatură, poezia populară şi atrage atenţia asupra frumuseţii limbii noastre. Faptul acesta coincide aproape cu actul de naştere al limbii literare romîne moderne.

Dar Alecsandri nu s-a mulţumit numai cu rolul de culegător. El n-a crezut că-i suficient numai să dezgheţe apele în care erau încătuşate frumuseţile atît de proaspete şi, totuşi, atît de vechi ale limbii, ci a căutat să le folosească în propria lui operă, şlefuindu-le în flacăra unui meşteşug necunoscut pînă atunci.

Influenţa poeziei populare s-a răsfrînt puternic asupra poeziei originale a lui Alecsandri, asupra întregii lui opere. Simplitatea şi gingăşia poeziei sale se datoresc literaturii populare. Tot aşa căldura cu care ni se comunică sentimentele precum şi limpezimea, claritatea limbii, prin care poetul a reuşit, atît de repede, să fie foarte apreciat de toată lumea.

În sfîrşit, poezia populară i-a uşurat înţelegerea pentru anumite subiecte, scumpe poporului nostru în toate timpurile.

Conducător al teatrului naţional din Iaşi, împreună cu Negruzzi şi Kogălniceanu, se loveşte de lipsa unui repertoriu în limba romînă. Publicul cere spectacole şi ele nu-i pot fi refuzate. Piesele străine, jucate pînă atunci, nu mai pot mulţumi gustul publicului. Directorii înşişi nu sînt de acord cu continuarea acestei stări de lucruri. Teatrul trebuia transformat într-o tribună de luptă pentru ideile revoluţiei şi iată-l, pe Alecsandri, autor dramatic şi îndrumător, în această direcţie.

Dar teatrul nu putea satisface decît dorinţele şi aspiraţiile locuitorilor din principate. Poporul nostru trebuia să fie cunoscut şi în străinătate, pentru a putea dobîndi unirea. Alecsandri face publicistică, adună şi traduce poezie populară, scrie poezie originală.

Împotriva unirii se ridică unele ţări europene din apus, precum şi interesele mărunte ale reprezentanţilor boierimii din ţară. Poetul tremură la gîndul că această unire n-ar putea fi realizată. Fire în general blîndă, măsurată, el se ridică vehement împotriva celor care pun interesul personal mai presus de cel naţional, iar indignarea lui ia forma unei poezii pline de imprecaţii :

Blăstemul ţării tunînd să cadă
Pe capul vostru nelegiuit!
Blăstem şi ură!... Lumea să vadă,
Cît rău în lume aţi făptuit!

Fie-vă viaţa neagră, amară!
Copii să n-aveţi de sărutat!
Să n-aveţi nume, să n-aveţi ţară,
Aici să n-aveţi loc de-ngropat!

Şi cînd pe calea de veşnicie,
Veţi pleca sarbezi, tremurători,
Pe fruntea voastră moartea să scrie:
Duşmani ai ţării! Cruzi vînzători!

(*Moldova în 1857*)

Frumuseţile patriei constituie un element permanent de agitaţie şi de propagandă pentru poet şi, de aceea, el nu încetează, nici o clipă, de a le folosi în acest sens.

Înduioşarea pentru Moldova lui, pentru locurile copilăriei, pentru cei apropiaţi nu va putea fi contestată niciodată.

În desele plecări din ţară, Alecsandri simte lipsa acesteia şi mărturiile rămase de la dînsul au avut, fără îndoială, efectul dorit asupra tuturor celor care le-au citit, atît în timpul cît trăia poetul, cît şi mai tîrziu.

Dragostea faţă de pămîntul natal a mai fost exprimată, în poezie, şi mai înainte, dar lui Alecsandri îi revine meritul de a fi pus în exprimarea acesteia căldura necunoscută mai înainte şi o nebănuită duioşie:

La Moldova cea frumoasă
Viaţa-i dulce şi voioasă!
L-al Moldovei dulce soare
Creşte floare lîngă floare!
(*Mărioara Florioara*)

Cine ştie, cine ştie
Dacă-mpins de-al soartei vînt
M-oi întoarce-n veselie
Să sărut al tău pămînt!

(*Adio Moldovei*)

Întoarcerile din străinătate sînt, totdeauna, pline de lumina pămînului natal, de dragostea pură a celor de acasă:

„La vederea ţării îmi bate inima; la regăsirea mamei şi a tatălui meu mă îneacă lacrimile:

Locurile copilăriei şi, în general, priveliştile minunate ale ţării cresc în frumuseţea lor prin cîntecul care are, în sufletul poetului, rezonanţe multiple:

„Eu, de cîte ori aud doina, îmi pare că aud Moldova plîngînd după gloria sa cea veche".

Alecsandri a promovat literatura în limba romînă şi a orientat inspiraţia contemporanilor spre poezia populară şi spre istoria naţională. Datorită acestui fapt, el a reuşit să creeze un public pentru literatura naţională. Dacă, pînă la dînsul, scriitorii nu se prea bucurau de atenţia cititorilor, din vremea lui opera literară începe să-şi îndeplinească funcţia pentru care este creată.

Literatura lui Alecsandri a contribuit într-o măsură foarte mare la unificarea culturală a romînilor şi a fost cel mai puternic mijloc de propagandă al poporului nostru.

El a introdus pe ţăran în literatură şi pe scenă fiind, în felul acesta, premergătorul marilor creatori de mai tîrziu, din literatura romînă.

Alecsandri este primul mare poet romîn care-şi pune talentul în slujba cinstirii memoriei acelora care ne-au adus, alături de ostaşii ruşi, independenţa de la 1877. În ciclul *Ostaşii noştri*, găsim accente calde de înţelegere şi preţuire pentru omul simplu,

dar şi mîndria şi încrederea necesare într-o vreme în care pe umerii unei generaţii apăsa toată răspunderea viitorului.

O poezie ca *Sergentul* continuă să impresioneze pe cititorii de toate vîrstele, împotriva faptului că ea a fost răspîndită, mereu, prin manualele de şcoală, împotriva faptului că este, de atîta vreme, cunoscută.

Rostirea ei în împrejurări foarte variate, de către oameni de vîrste deosebite şi cu mentalitate deosebită, o face încă şi mai apropiată de inima noastră.

Aceasta este o dovadă în plus că poetul a pus, în alcătuirea ei, nu numai înţelegerea necesară ci şi meşteşugul cuvenit. Contrastul dintre înfăţişarea fizică a eroului (îmbrăcăminte, atitudine, modestie etc.) şi vitejia sa sînt de natură să ne emoţioneze:

Opinca-i era spartă, căciula desfundată,
Dar fruntea lui, de raze părea încoronată,
Calică-i era haina, dar străluceau pe ea
Şi crucea Sfîntul Gheorghe şi-a Romîniei Stea.

Prin direcţiile multiple în care s-a manifestat, prin cultivarea constantă a literaturii şi limbii populare, precum şi prin bogăţia neobişnuită a producţiei sale literare, Alecsandri este scriitorul care a contribuit, în cea mai mare măsură, la consolidarea limbii literare moderne.

El nu trebuie judecat numai din punctul de vedere al realizărilor artistice din opera sa, ci merită preţuirea noastră, şi a generaţiilor care se vor perinda după noi, mai ales pentru manifestările multiple ale talentului său pentru activitatea de deschizător de drumuri în toate direcţiile culturii şi literaturii naţionale.

Opera lui Alecsandri este rezultatul frămîntărilor şi idealurilor reprezentanţilor celor mai autorizaţi ai generaţiilor eroice de la 1848 şi de la 1859, de la 1864 şi de la 1877, cînd ideile de libertate şi dreptate socială au încălzit conştiinţa patrioţilor luminaţi şi i-au pus în fruntea mişcărilor progresiste ale vremii. O serie de reprezentanţi ai clasei dominante de atunci au ştiut să vadă mai departe decît le permiteau interesele egoiste de clasă şi să exprime interesele generale ale poporului întreg.

În această vreme, Alecsandri este deasupra tuturora, aşa cum l-a caracterizat Alexandru Vlahuţă :„... cel mai aproape de popor, cu gîndirea, cu graiul limpede, şi cald, şi frumos fără multă meşteşugire".

O caracterizare asemănătoare a activităţii sale îşi face Alecsandri însuşi :

„Să ne ţinem de limba, de istoria noastră, cum se ţine un om în primejdie a se îneca de prăjina ce i se aruncă spre scăpare".

Munca de o viaţă întreagă a poetului, dragostea nemărginită pentru poporul din care face parte şi pentru ţara lui îi aduc, pînă la sfîrşit, mulţumirea că nu s-a străduit în zadar, că activitatea sa şi-a ajuns scopul :

„Am avut fericirea să combat prejudicii învechite şi ridicule, să pun teatrul romînesc pe adevărata cale naţională şi să dovedesc că limba noastră se pretează perfect şi la comedie şi la muzică", sau : „eu pot să mor fericit, deoarece am văzut realizate toate visurile tinereţii mele".

Opera lui este mesajul pe care poetul îl adresează, din zorii primăverii noastre naţionale, viitorului acestui popor în care el a crezut cu toată puterea şi, de aceea, şi-a dedicat acestei cauze mari nu numai tinereţea permanentă a talentului său, ci şi multe, multe nopţi lungi de meditare precum şi toate gîndurile lui bune.

Partidul Muncitoresc Romîn şi guvernul ţării ne dau, astăzi, o minunată lecţie de patriotism prin cinstirea memoriei unuia dintre principalii întemeietori ai literaturii naţionale moderne.

Bogăţia materialelor din muzeul pe care îl inaugurăm, cu biblioteca alcătuită din piese rare, vor face ca localitatea Mirceşti, din regiunea noastră, să devină un adevărat centru de documentare Alecsandri, un punct obligatoriu de studiu pentru toţi cei care se vor mai gîndi la o monografie asupra activităţii poetului sau la o nouă ediţie a operelor sale.

Casa scriitorului Alecsandri, expusă distrugerii totale pînă mai ieri, a fost com-

plet renovată şi transformată într-un muzeu [2]). Pe lîngă cărţile rămase de la poet au intrat, aici, ediţii noi, manuscrise descoperite recent, monografii, studii asupra operei poetului etc. Biblioteca aceasta va fi îmbogăţită, în curînd, cu tot ce poate interesa pe specialistul cel mai exigent, pe de o parte, şi pe trecătorul care simte nevoia să-şi odihnească ochii pe un text scump, pe de altă parte.

La Mirceşti se vor opri, de astăzi înainte, istoricii literari şi scriitorii, oamenii de cultură şi amatorii de literatură, bătrînii şi tinerii, să studieze împrejurările în care a fost creată una din operele cele mai valoroase ale literaturii noastre din perioada începutului modernizării ei.

Alecsandri este redat, astăzi, poporului din mijlocul căruia s-a ridicat şi ale cărui aspiraţii le-a dus, cu o credinţă nestrămutată, spre realizare, pînă la capăt.

2) Cu ocazia reparării casei lui Alecsandri, şi a organizării muzeului, o contribuţie foarte importantă a adus Gheorghe Bodor, absolvent al Facultăţii de Filologie din Iaşi.

MELANGES LINGUISTIQUES, Editura Acad. R P.R., Bucureşti, 1957.

Apărut spre sfîrşitul anului trecut, la Bucureşti, în Editura Acad. R.P.R., volumul de faţă, redactat în limba franceză — cu excepţia a trei articole, — este închinat celui de-al VIII-lea Congres internaţional al lingviştilor de la Oslo, din august 1957, şi reprezintă o preţioasă contribuţie a lingviştilor romîni la lucrările acestui congres. Cartea se deschide cu o *Prezentare a activităţii lingvistice în R.P.R.* semnată de D. Macrea care trece în revistă o parte din realizările, mai mari sau mai mărunte, obţinute pe acest tărîm din 1918 încoace. Din sumar, care cuprinde opt compartimente (indoeuropenistică, fonologie, semantică, contacte între limbi, dialectologie, dicţionare, alfabete noi, gramatică) se vede diversitatea problemelor îmbrăţişate de culegere.

La capitolul Indoeuropenistică semnează I. Fischer, G. Ivănescu şi I. Şiadbei. Primul, nemulţumit de interpretările date pînă acum titlului poemului lui Lucretius, redeschide o discuţie, părăsită de mai multă vreme, arătînd că tălmăcirile existente: „Despre natura lucrurilor" şi „Despre natură" ale titlului *De rerum natura* au fost date de filologi şi, deci, nesprijinite de argumente lingvistice. Folosind ediţia academică a lui Petrovskij (Moscova, 1945) şi textele lui Georges Cogniot, care afirmă că „Lucretius voise să sublinieze valoarea celui de-al doilea termen („les choses")", I. Fischer înclină spre părerea că termenii *res* şi *natura* sînt sinonimi în acest poem. În primul rînd, lui Fischer i se pare indeniabil că în intenţiile lui Lucretius *de rerum natura* trebuia să corespundă construcţiei, des întîlnită la Epicur şi Empedocle, *περι φυδεως*, „despre natură". În al doilea rînd, trebuie luată în consideraţie strădainţa lui Lucretius şi a altor scriitori latini de a pune bazele unei terminologii filozofice. Preocuparea aceasta vine destul de tîrziu, după cum se vede şi din fragmentele, reproduse de I. Fischer spre comparare, din Plautus, Terentuis, Ennius şi Afranius, unde *natura* nu apare niciodată „cu sensul filozofic pe care l-a căpătat de atunci, graţie, poate, operei lui Lucretius" (p. 18).

Articolul lui I. Şiadbei, *Despre elementul latin din albaneză*, se înscrie pe linia unor preocupări constante la acest lingvist în legătură cu trăsăturile şi soarta latinei populare din orient, cu formarea limbii romîne şi cu raporturile lingvistice romîno-albaneze. Discuţii disparate, cuvinte şi forme tratate izolat sînt puse de autor în lumina unui punct de vedere unitar pe care îl sprijină cu fapte de limbă. Aşa de pildă, albanezele *skëndi-ûë* şi *këmishë* [1]), care presupun, faţă de rom. *scînteie* şi *cămeşă* (< *scăntĭllia* şi, respectiv, *camĭsia* cu *ĭ* > *e*)[2]), formele *scantīllia* şi *camīsia*, fără evoluţia „normală" a vocalismului latinei populare balcanice (evoluţie care s-a produs în sensul înlocuirii duratei cu valoare fonologică prin timbru), pentru Şiadbei sînt vestigii ale existenţei unor „arii lexicale divergente" ale albanezei şi romînei, care „ne dovedesc că această unitate (a latinei balcanice, n. n.) a încetat la un moment dat şi că raporturile între teritoriile în care s-au dezvoltat romîna şi albaneza au devenit din ce în ce mai puţin frecvente" (p. 64). Stabilirea cronologiei fenomenului *ĭ* > *e*[2]) pentru secolul IV arată că slăbirea acestor raporturi se produsese pînă atunci.

În acelaşi sens (al existenţei unor diferenţieri lexicale în latina populară de aici) vorbeşte şi trecerea neregulată a lui *ó* > *ú* în interiorul unor cuvinte romîne şi albaneze, dezvoltate din prototipuri diferite şi nu rezultate ale influenţei reciproce. Astfel:

1) Din motive tehnice şuierătoarea afonică din cuvintele albaneze se transcrie cu *sh*.
2) Se va citi *e* închis.

alb. *kurt* < **corte, urδër* < *ordine, spuzë* < *spodium ; kushul* < *consule, krushk* < *consocer,* şi : rom. comun **kurte* < **cortem* > arom., dr. *kurte ;* dr. *mură,* mr. *amură ;* rom.comun **nume* (< *nomen)* > v. dr., dr. *nume* mr. *numă* mgl. *numi,* istr. *lume* etc., trebuie explicate prin forme care suferiseră deja fenomenul *ó* > *ú* şi care coexistau alături de formele în care fenomenul nu se produsese : *mora*-**mura, spodium*-**spudia,* **cortem*-**curte*, şi aceasta cu atît mai mult cu cît, pe de o parte, şi în limbile romanice occidentale găsim forme paralele : rtr. (a) *mura,* sard , log. *mura,* sard., log. *mura,* v. fr. *moure,* fr. *mûre,* alături de it. *mora,* prov., cat., port. *(a) mora,* span. *mora,* iar, pe de altă parte, deşi *ó* era în poziţia - *a,* - *e* (cu timbru deschis), metafonia lui nu se produsese, ceea ce ar arăta că fenomenul e anterior diftongării lui *ó* în aceste condiţii. Nu atît de semnificativă, pentru ideile pe care le dezvoltă autorul, este trecerea lui *ó* în *ú* din unele cuvinte ca : v. dr., dr. *kuget* [2]) (< *cogito), mursek* (< **morsico),* rom. comun **urdinu* (< **ordino)* > v. dr., dr. *urdin,* mr. *urdin* şi rom. comun **kulku* (< *col(o)co)* > v. dr., dr. *kulk,* mr. *kulku,* după un **kulkare* şi rom. comun **kumu* (< **kómo* = quomo(do), mai ales că autorul n-are de dat o explicaţie de natura şi valoarea celor de mai sus. Cel puţin pentru fenomenul *ó* > *ú* din tema unor verbe ca v. dr., dr. *kuget* şi v. dr., dr. *mursek,* explicaţia transformării prin „formele atone" nu ni se pare plauzibilă, dacă nu cumva însuşi autorul s-a gîndit aici la analogia cu abstractele verbale *cuget, mursec,* create pe teren romînesc, probabil prin derivare regresivă, postverbală, cum sînt atîtea altele în limba romînă, şi care au forme identice cu prezentul acestor verbe. Materialului faptic i se mai adaugă şi alte fonetisme : *ó* > *ú* iniţial, din rom. comun **uşe* > v. dr., dr. *uşe(-ă),* pentru explicarea cărora se porneşte de la aceeaşi premisă susţinută şi de data aceasta şi de formele romanice occidentale : it. *uscio,* prov. *uis* (mai adăugăm noi pe v. fr., *huis).* Apoi existenţa unui *sh* în alb. *shkep* (< *cloppus)* şi *shkurtë* (< *curtus)* în consens cu rom. *s(ş)chiop* şi *scurt,* care nu presupun proteza acestor constrictive dentale, nici o influenţă reciprocă tîrzie, ci, iarăşi, existenţa unor forme paralele chiar în latina populară : **scloppus* şi **scurtus* „provenind, spune Şiadbei, de la verbe formate cu ajutorul prefixului *ex- :* **excloppare* > alb. *shcepon',* rom. *schiopa ;* **excurtare* > rom. *scurta*" (p. 66), după ce se produsese afereza lui *e* din prefix.

Teza susţinută de I. Şiadbei cu privire la separarea în arii lexicale deosebite, înainte de venirea slavilor, a teritoriului de limbă latină din Balcani şi despre deplasarea probabilă a străbunilor albanezilor înspre partea de sud-vest a Dardaniei se coroborează cu încă patru fonetisme petrecute, toate, presupune I. Şiadbei, încă în faza latinei populare, sau survenite, în mod independent, în nişte teritorii lingvistice lipsite de comunicări active între ele. Nu vom mai insista asupra celorlalte fapte, deosebit de interesante, discutate de I. Şiadbei, ci ne vom mulţumi a semnala o greşeală de imprimare în evoluţia cuvîntului *părinc,* dată în paralelă cu a lui *păring.* Anume : de vreme ce din prototipul **panigum* evoluţia este *:* **pănig* > *păning* > *păring* (prin epenteza lui *n* şi apoi prin disimilarea primului *n*) ordinea cronologică a formelor nu putea fi : **păninc* > *pănic* > *părinc,* ci aceasta : **pănic* > *păninc* > *părinc* (< *panicum*).

Studiul de sinteză al lui G. Ivănescu la capitolul indoeuropenisticii, amplu nu atît prin numărul paginilor cît prin vastitatea problemelor atacate (*Timpul, aspectul şi durata acţiunii în limbile indo-europene),* este centrul de greutate al volumului. Se cuvine, de aceea, să zăbovim mai mult la această lucrare.

Problema centrală pe care autorul îşi propune s-o elucideze aici este prezenţa aspectului verbal în toate limbile indo-europene, implicit ascendenta lor comună. Nu sînt excluse nici idiomele din afara acestei ramuri lingvistice, în măsura în care structura lor prezintă analogii cu acestea. Străduinţa autorului se îndreaptă spre trei direcţii principale impuse de natura raporturilor complexe, inerente categoriilor gramaticale în discuţie. Demonstrarea tezei merge paralel cu precizarea progresivă a noţiunii de aspect verbal şi cu distincţiile, absolut necesare, făcute cu multă exactitate de nuanţe, între aspect şi valorile aspectuale verbale, pe de o parte, şi categoriile gramaticale de timp şi durată — cu valorile lor — pe de altă parte. Este vădit că problema timpului şi a duratei

2) Tot din motive tehnice africatele şi şuierătoarele limbii romîne, din orice fază a ei, se transcriu cu ortografia literară actuală.

(ca noţiuni lingvistice) sînt cercetate mai mult pentru faptul că, în primul rînd, fiind prea strîns legate de valorile aspectuale ale verbului, nu puteau fi ocolite, iar în al doilea rînd, pentru că hotărînd cu grijă, cu minuţie şi competinţă între aceste realităţi verbale, realitatea nouă, aspectul, se putea izola şi se contura oarecum „de la sine". Că aşa a fost conceput studiul ne-o atestă organizarea lui în paragrafe cu titulaturi corespunzătoare şi, poate mai mult decît aceasta, faptul că precizarea noţiunii de aspect verbal nu se poate realiza într-un paragraf (autorul nici nu i-a consacrat unul special), ci progresiv, de la o pagină la alta, pe tot cuprinsul studiului, după cum nici delimitarea pe care ar pretinde-o formulări ca: *Distincţie între timpul şi aspectul acţiunii. Distincţie între aspectul verbal şi durata acţiunii* etc., nu se epuizează la locurile respective. De altfel, lucrurile se explică şi prin grija permanentă a acestui lingvist pentru o terminologie cît mai precisă (exigenţă mai mult decît legitimă la un lingvist) justificată şi de faptul că, de ex. în problema duratei şi a aspectului, Curtius şi neogramaticii, poate şi din cauza unei terminologii improprii, confundau două realităţi care, deşi cu afinităţi şi chiar suprapuneri parţiale, „nu sînt mai puţin realităţi distincte". Alţii, ca H. Jakobson, W. Porzig, E. Koschmieder, deşi ştiură să distingă între *Aspekt* şi *Aktionsart,* întocmai ca Eduard Hermann, care făcuse distincţia între *Objektive Aktionsart* şi *Subjektive Aktionsart*, nu putuseră ajunge la un punct de vedere comun — tratînd totuşi aceleaşi realităţi şi discernînd în acelaşi mod exclusiv din cauza deosebirilor terminologice.

Ordinea expunerii, adoptată de G. Ivănescu, este cerută şi de necesitatea prezentării exegetice a problemelor, şi de aceea a depistării erorilor sau a sublinierii contribuţiilor valoroase.

Noţiunea de aspect verbal, apărută pentru prima dată la gramaticii limbilor slave de nord, este anterioară secolului al XIX-lea. Însuşi termenul *aspect* este un calc, datorit lingviştilor francezi şi germani, după ceh. rus. *vid*, prin care cercetătorii acestor limbi înţeleg un fapt exprimat morfologic, adică prin „semne" gramaticale, arătînd caracterul de *împlinit, realizat, dus pînă la capăt* al acţiunii verbale (în cazul perfectivului) şi invers, caracterul de *neîmplinit*, sau despre care nu se ştie nimic în acest sens, al acţiunii verbale (în cazul imperfectivului).

Ceva mai tîrziu, Curtius atribuie şi celorlalte limbi indo-europene valori aspectuale, afirmînd că de exemplu în temele temporale ale elinei era implicată şi „natura timpului" (Zeitart). Plecînd de la Curtius care, cu această ocazie, vorbise, el cel dintîi, de o acţiune *durativă*, de una *momentană* şi de una *terminată* a verbului grecesc, exprimate, respectiv, prin : prezent, aorist şi perfect, K. Brugmann (*Griechische Grammatik*, 1885) şi Delbrück (*Syntaktische Forschungen*) „creară o teorie unitară a aspectului" pentru limbile indo-europene, inclusiv indo-europeana primitivă. Ei folosesc însă alt termen pentru a designa aspectul, şi anume, *Aktionsart*, creat de Brugmann, în locul acelui *Zeitart* al lui Curtius, căci, spuneau aceşti învăţaţi, „Zeitart" mai păstra ceva din noţiunea de timp.

Neogramaticii vedeau însă în aspect un fapt şi morfologic şi sintactic; mai exact, îl încadrau în formarea cuvintelor, fiindcă e exprimat în unele limbi prin prefixe sau sufixe, fără să-şi dea seama că situaţia aceasta a fost generală la început în istoria limbilor şi că ea s-a gramaticalizat cu vremea, mărturie stînd chiar deosebirile, în acest sens, dintre slava primitivă şi limbile slave moderne.

Alţii, ca danezul Pedersen, nu recunosc existenţa unui sistem de aspect în indoeuropeana primitivă, iar acolo unde recunosc existenţa lui o consideră ca un fapt exclusiv lexical. E. Hermann vorbeşte de o *Aktionsart* şi de o *Subjektive Aktionsart,* primul termen designînd durativul şi momentanul care se păstrează identic în flexiunea verbală şi ar fi un fapt lexical, ce afectează sensul verbului, iar cel de-al doilea termen, designînd perfectivul şi imperfectivul, dependente de „perspectiva subiectului vorbitor" şi variind, deci, de la o formă verbală la alta, ar fi inferat morfologiei. Distincţia aceasta este acceptată de Ivănescu, cu rezerva, doar, a lui *Aktionsart*, pentru care propune mai adecvatul *Aktionsdauer* în care s-ar include caracterele de momentan, unic sau durativ ale acţiunii. Bineînţeles, autorul le acceptă ca distincţii în cadrul duratei şi ca fapte lexicale, căci are grijă să sublinieze : „durata acţiunii este total deosebită de aspectul verbal care cuprinde numai gradul de desăvîrşire a acţiunii". G. Ivănescu arată ce fapte, ce caractere privesc aspectul. Le enumerăm : dacă acţiunea e realizată sau nu, dacă ea are sau nu rezultate ulterioare, dacă e pe punctul de a se rea-

liza, dacă tocmai s-a realizat, precum şi caracterul său unic sau iterativ. Nu interesează aspectul verbal nici gradul de intensitate a acţiunii (*abia merge, lucrează prea mult*) nici „caracterul determinat sau nedeterminat" (în funcţie de direcţie) al acţiunii, şi de asemenea nici fientivul, iterativul sau terminativul, pentru că ultimele trei aparţin, de fapt, duratei, iar primele două sînt fapte lexicale.

Aspectul este negat, parţial şi inconsecvent, cum au făcut de pildă neogramaticii, care, după ce vorbiseră de aspect la limbile indo-europene vechi îl refuzară celor moderne. Excepţie face H. Paul (*Prinzipien der Sprachgeschichte,* ed. II şi urm.), care recunoaşte aspectul verbal pentru formele de prezent, imperfect, aorist, perfect, mai mult ca perfect, viitor şi viitor anterior ale indicativului limbilor care au aceste teme temporale, opinînd pentru o dublă valoare, de aspect şi timp totodată, a acestor forme.

Pe altă poziţie se situează J. Kurylowicz (*L'apophonie en indo-européen*) cînd consideră aspectul ca o categorie constitutivă a verbului, refuzînd timpului această inerenţă în verb. G. Ivănescu, subliniind faptul că acţiunea verbală implică deopotrivă aspectul şi timpul, concede că sînt „limbi obligate să se limiteze la timpurile incluse în aspectul verbal, căci exprimarea timpului cere forme verbale mai numeroase, greu de creat" (p. 34). În acest caz, nu prea vedem de ce nu acceptă la Vendryes, măcar în a doua parte a ei, o afirmaţie potrivit căreia unele limbi ar neglija, total sau parţial, aspectul, iar altele — timpul. E drept că G. Ivănescu, combătînd o afirmaţie a lui Meillet, găseşte prilejul să spună că „Existenţa limbilor în care să nu fie exprimat aspectul pare improbabilă" (p. 37). Meillet este şi el printre acei care au contestat existenţa aspectului în limbile romanice, deşi îl recunoscuse în latină.

Pentru prezenţa aspectului verbal se pronunţă Al. Philippide, care, urmînd pe H. Paul, aplică limbii romîne constatările acestuia privitoare la limbile clasice. Philippide foloseşte pentru noţiunea de aspect formula *status actionis,* opunînd-o timpului, numit de el *status temporis.* Teoretic, însă, şi el confundă aspectul cu durata acţiunii, asemenea lui Curtius şi neogramaticilor.

Împotriva tuturor acelora care neagă, total sau parţia[1], prezenţa aspectului în limbile indo-europene, G. Ivănescu afirmă caracterul universal al acestei categorii gramaticale. În afară de faptul că universalităţii aspectului verbal autorul îi consacră un paragraf special (*Caracterul universal al categoriilor verbale de aspect şi timp. Interdependenţa acestor categorii*), numeroase pasaje din studiu vorbesc în acelaşi sens. Iată unul din acestea : „Sistemul verbal grec şi romîn, latin şi rus sau german care exprimă elemente ale gîndirii rezultînd din îmbinarea timpului acţiunii, sînt cele mai complexe sisteme pe care le pot prezenta limbile şi tind să apară, independent, pretutindeni. Alte limbi au sisteme verbale mai simple, constituite numai din formele aspectuale imperfectiv şi perfectiv, forme care exprimă, totuşi, şi timpul (în special prezentul şi trecutul). Putem distinge, deocamdată, aceste două sisteme, aceste două grade fundamentale ale dezvoltării timpului şi aspectului. Exprimarea timpurilor şi aspectelor fundamentale este comună aici. Prin urmare, aspectul şi timpul sînt categorii universale, atît din punct de vedere al sensului lor (adică a ceea ce se chema *die innere Sprachform*), cît şi din acela al semnelor (adică a ceea ce se chema *die äussere Sprachform*). Aceasta dovedeşte încă o dată că o parte din categoriile morfologice sînt universale, implicate de însăşi structura inteligenţei omeneşti, de actul gîndirii şi al cunoaşterii" (p. 59).

Pentru a nu da o extindere, şi aşa prea mare, acestei recenzii, trecem peste unele probleme discutate în acest studiu. Le menţionăm însă, în formulările autorului, pentru ca cititorul să aibă cunoştinţă de ele : *Prezentul şi imperfectul verbelor momentane. Afinitatea dintre aspect şi durata acţiunii. Aspectul iterativ. Noţiunea lingvistică a prezentului. Diversitatea procedeelor de exprimare a aspectului şi timpului.* Paragrafe speciale sînt consacrate studierii aspectului verbal în limba romînă.

În încercările lui de a prezenta situaţia aspectului în limbile romînă şi greacă, Philippide urmase o cale greşită care l-a dus la confundarea acţiunii imperfective cu acţiunea continuă, iar a celei aoriste cu una momentană, cu toate că practic ştiuse să distingă just. După el, Rosetti avea să recunoască numai aspectele de imperfectiv şi perfectiv ale verbului romînesc (*Lettres roumaines...*), iar Al. Graur admite o slabă prezenţă a aspectului în limba noastră. *Gramatica Academiei R. P. R.*, vol. I, ca şi E. Seidel în articolul *Zu den Funktionen der Vergangenheitstempora im Rumänischen*, publicat în Bulletin linguistique, VII, 1939, neagă de asemenea aspectul în romînă.

Pentru toate limbile romanice aspectul fusese admis de Meyer-Lübke, iar înaintea lui, pentru franceză numai, de F. Brunot (*La pensée de la langue*). V. Pisani afirmă aceeaşi opinie referitor la limba italiană.

Reluînd această problemă, G. Ivănescu socoate absolut necesar ca, pe lîngă examenul direct al faptelor de limbă romînă, să recurgă la o analiză paralelă a valorilor de aspect în limba noastră şi în limbile slave de nord. În acest scop este aleasă rusa şi, mai rar, greaca veche. „Această comparaţie cu faptele slave, spune autorul, va lăsa mai bine să se vadă că şi romîna posedă aspectul verbal şi va conduce la o teorie unitară a aspectului verbal romînesc mai justă decît aceea a lui Pilippide“ (p. 40).

În limbile slave de nord există propriu-zis numai două aspecte—imperfectivul şi perfectivul. Ele exprimă exact realităţile pe care le-am arătat mai sus. E. Koschmieder observase că expresiile *acţiune terminată* şi *neterminată* pentru aceste două aspecte sînt ambigue, căci „terminată“ poate însemna şi „trecută“, iar „neterminată“, „prezentă“. G. Ivănescu, de aceea, precizează sensul acestor aspecte, arătînd că acţiune neterminată, imperfectivă, înseamnă o acţiune care nu şi-a atins scopul, nu s-a realizat iar acţiune terminată, perfectivă, înseamnă o acţiune care şi-a atins scopul, s-a realizat şi, în consecinţă, nu mai are rost să continue. Şi exemplifică cu verbele ruse *pisat'* şi *izuciat'* care nu arată, nici unul nici altul, că acţiunea e dusă pînă la capăt. Verbele opuse, *napisat'* şi *izucit'*, dimpotrivă, arată că acţiunea a fost dusă la bun sfîrşit. În conştiinţa vorbitorilor limbii ruse această opoziţie este vie, dovadă posibilitatea existenţei unor fraze ca : *nujno pisat' no ne napisat'* „trebuie să scrii dar nu să termini de scris“ şi *mojno izuciat' no ne izucit'*, „poţi studia dar nu să termini de studiat“. Deosebirile dintre romînă şi rusă, din acest punct de vedere, nu sînt esenţiale, mai ales dacă ne referim la indicativ, mod care nu cere totdeauna exprimarea perifrastică a aspectului, cum am văzut la transpunerea în romîneşte a frazelor ruseşti de mai sus. Iată, dar, cum s-ar prezenta corespondentele romîneşti ale paradigmelor de indicativ ruseşti : prezentul *ia pişu* „eu scriu“, perfectul *ia pisal* „eu scriam“ ; perfectivul trecut *ia napisal* „scrisei, am scris, scrisesem“, dar *napişu* „voi scrie“. Cu alte cuvinte, imperfectivul verbului rus are funcţiile prezentului şi imperfectului romînesc, pe cînd perfectivul le are pe acelea ale perfectului simplu, perfectului compus, m. m. c. pf.-ului şi viitorului romînesc. Aceste corespondenţe le are în vedere Ivănescu cînd conchide că „faptul nu poate fi accidental“, că „aceasta este o probă că anumite forme verbale romîneşti sînt singurele capabile să redea imperfectivul rusesc, căruia îi sînt identice ca sens“ (p. 41). Şi tot aşa cu perfectivul. Aceasta îl îndreptăţeşte pe autor să presupună că „în formele verbale romîneşti se ascunde, alături de sensul temporal, un aspect verbal“ (p. 41). Aceasta şi este ideea călăuzitoare a studiului, extinsă asupra tuturor limbilor indo-europene, în special asupra limbilor romanice şi a vechii greceşti.

Al. Philippide a încercat să explice exprimarea aceluiaşi aspect în trei forme verbale deosebite prin sensurile de durată, diferite, pe care le-ar include. Prezentînd comparativ valorile de aspect în greacă şi în romînă, ca şi controversele purtate pe această temă, G. Ivănescu spune : „La drept vorbind, sensul aspectual al imperfectivului indo-european şi grec, ca şi acela al aoristului, e tot perfectivul“ (aşa cum e definit în gramaticile slave) (p. 46). .

Autorul mai deosebeşte în limba romînă un perfectiv pur, exprimat prin perfectul simplu, şi un perfectiv rezultativ, adică cu efecte în prezent, exprimat prin perfectul compus. Acest perfectiv rezultativ exprimă, în genere, o trecere de la o stare la alta. Dacă se compară perfectele : *am răcit, m-am îmbolnăvit, am întinerit, a murit* cu sensul pe care îl au pentru prezent : *sînt răcit, sînt bolnav, mă simt iar tînăr, e mort* nu e posibil să nu se recunoască raportul de echivalenţă în conţinut. Verbele durative şi care exprimă o stare sufletească (*a uri, a iubi, a stima* etc.) nu se pot încadra în categoria de mai sus, adică nu pot exprima, prin perfectul lor, rezultate în prezent. *L-am iubit* înseamnă, de fapt, *nu-l mai iubesc, am încetat de a-l mai iubi*, spune Ivănescu. Dar, forţînd puţin nota, rezultatul în prezent ar putea fi şi acesta : *mi-e indiferent acum*. E drept că, în cazul din urmă, pentru rezultatul din prezent intervine un verb cu altă temă, sau o construcţie echivalentă. Dar „mă simt iar tînăr“ nu are altă temă verbală ?

Echivalenţele de care vorbim se pot extinde şi la alte verbe : *a ajunge, a veni* etc., sau chiar la unele verbe însoţite de obiect direct : *a deschide fereastra, a tăia*

pîinea, la care perfectivul rezultativ corespunde diatezei pasive. Dar sînt o serie de verbe (seria e mai largă decît a conceput-o G. Ivănescu) care chiar prin natura acţiunii ce o exprimă nu pot avea aspectul perfectiv rezultativ. G. Ivănescu exemplifică numai cu *a merge*.

Remarcabilul studiu al lui G. Ivănescu, închinat unor probleme mari, fundamentale şi extins asupra atîtor limbi, aduce o lumină nouă într-un domeniu atît de vast ca indoeuropenistica. Cercetătorii vor trebui să ţină seamă, cînd vor aborda aceste teme, de contribuţia lui G. Ivănescu. Astfel, de exemplu, distincţia precisă pe care o face autorul între aspectul unic şi cel iterativ sau precizarea raporturilor dintre acţiunea momentană şi cea durativă ni se par bunuri definitiv cîştigate pentru ştiinţă, chiar dacă probarea existenţei aspectului ca valoare verbală universală va stîrni întîmpinări, obiecţii.

După ce am expus conţinutul studiului ne îngăduim să ne punem cîteva întrebări. Prima : dacă toate aceste valori aspectuale, toate aceste raporturi subtile şi sensuri „ascunse“ în forme verbale care, explicit, exprimă alte categorii gramaticale (timp, durată etc.) sînt suficient de prezente şi de vii în mintea vorbitorilor, să zicem ai limbii romîne. În caz că răspunsul ar fi negativ, dacă mai putem vorbi de ele cu tot atîta temei. A doua : dacă nu trebuie pus accent pe faptul că sezisarea valorilor în discuţie de către vorbitori presupune, în afară de actul raţional, şi o ambianţă psihologică, sau poate asta în primul rînd, şi în acest caz, iarăşi, cît fundament pot avea reconstituiri atît de tîrzii ale unor nuanţe de înţeles atît de labile, de către învăţaţi care, oricît de bine şi-ar fi însuşit aceste limbi, nu pot susţine că, psihologiceşte vorbind, se găsesc pe acelaşi plan cu vorbitorii lor, că au aceeaşi intuiţie şi aceeaşi perspectivă cu cei pentru care ele au fost limbi materne. Dezbaterile lungi şi anevoioase, cît şi dezacordul aproape general în această problemă, iscate între oameni care în afară de faptul că discutînd, de pildă, limba lor maternă (cînd e vorba de ea) mai au şi avantajul de a fi buni cunoscători raţionali ai ei, ne-au sugerat aceste întrebări (invocăm ca scuză chiar studiul acesta). Apoi, de vreme ce expresia acestor valori verbale este atît de variată, de vreme ce multe limbi nu au semne unice pentru a le exprima, iar altele nu sînt exprimate gramatical sau chiar nu sînt deloc, de vreme ce multe limbi în lipsa acestor semne recurg la alte forme verbale, în care predomină alte valori gramaticale, nu ar fi oare un indiciu că aceste nuanţe de sens ar aparţine mai degrabă interpretării stilistice decît celei gramaticale propriu-zise ? Să se urmărească numai discuţia referitoare la perfectivul rezultativ.

La capitolul Fonologie semnează Andrei Avram, E. Petrovici, Al. Rosetti şi Em. Vasiliu. Ocupîndu-se de *Semivocalele romîneşti din punct de vedere fonologic*, Avram le găseşte valori fonematice autonome, între cele două subsisteme : consoane-vocale şi distinge o serie palatală /y/, /e̯/ şi una labio-velară /w/, /o̯/. O primă greutate sta în a proba caracterul autonom al sunetelor /y/ şi /w/ în raport cu consoanele precedente din aceeaşi silabă, dat fiind că, identificînd fonologic pe /y/ cu /e̯/ (şi pe /w/ cu /o̯/), unii specialişti, ca E. Petrovici de pildă, nu văd în aceste sunete foneme de sine stătătoare ci o corelaţie de timbru între consoanele palatalizate şi cele dure (sau o corelaţie între consoanele rotunjite şi cele nerotunjite — în cazul lui /w/, /o̯/). Altă dificultate sta în a face simţită distincţia fonologică între /y/ şi /e̯/ pe de o parte, între /w/ şi /o̯/, pe de alta. Analiza o face autorul din punct de vedere constitutiv (aici se apelează şi la fonetică, deşi nu se recunoaşte totdeauna) şi mai ales structural. După ce se arată în prealabil identitatea lui /e̯/ din interiorul cuvintelor cu pseudo /i̯/ final, Avram discerne între /y/ şi /e̯/ după criteriul, mai operant pare-se şi mai pertinent fonologiei, „al comportării lor în interiorul silabei“, comportament din care rezultă că, pe cînd „grupul vocală + /y/“ este disociabil, ex. copii-copiii (kopiy-kopi-yi), /e̯/ nu apare niciodată în aceeaşi silabă, „adică se asociază de regulă în aceeaşi silabă cu sunetul precedent : *luni-lunea* (*lun'-lúnea*)“. Nici alternanţei /ya-ye/ /ea-e/ nu i se face credit, fiind străină fonologismului. Doar cercetarea întregii valori funcţionale a acestor sunete care se găsesc într-o opoziţie fonologică slabă şi sporadică (faptul poate fi accidental, socoate Avram) poate susţine ideea existenţei a două foneme deosebite, a

căror definire justă ar fi: „/y/ (= iod) consonantic, /e̯/ neconsonantic (= vocalic)". Stabilind aceleaşi distincţii şi cam aceleaşi caractere şi pentru seria labio-velară /w/, /o̯/, Avram propune următoarele opoziţii fonologice care ar marca nu numai prezenţa unei categorii fonematice distincte în limba romînă, ci şi raporturile strînse între cele două subsisteme: /y : e̯/, /w : o̯/ şi /e̯ : e/, /o : o̯/.

Articolul lui E. Petrovici arată, aşa cum am anticipat mai sus, că autorul, consecvent unei poziţii mai vechi, de altfel notorie, continuă să conteste existenţa semivocalelor romîneşti ca o categorie fonologică autonomă. La cele spuse deja, socotim necesar să aducem unele completări. Necesitatea o vedem în faptul că autorul îşi precizează şi aici atitudinea în această problemă, deşi obiectul cercetării de faţă, cum arată şi titlul — *Întrepătrunderea unei fonologii slave cu o morfologie romanică* — este altul. E vorba de o terminologie nouă, probabil pentru aceleaşi realităţi (cel puţin în parte). Vorbind de timbrul consoanelor „cu o coloraţie fonologică în *i* sau *e*", E. Petrovici împrumută de la R. Jakobson pentru *palatalizare*, cuvînt care i se pare că „falsifică realitatea fiziologică şi acustică" (ca şi acelea de „muiere" sau „consoane muiate"), termenul de „consoane diezate", tradus din engl. *sharpened*, iar pentru consoanele labiovelarizate termenul de „bemolizate", traducere a expresiei *flat consonants*. Care este situaţia spirantelor semivocale pe plan fonologic? După E. Petrovici, „*ea* romînesc şi bulgar oriental, ca şi *ja* rusesc... nu sînt din punct de vedere fonologic, decît variante combinatorii ale fonemului /a/ după consoană diezată, tot aşa cum „diftongul romînesc" *oa* este o variantă combinatorie a aceluiaşi fonem după consoană bemolizată (labializată)" (p. 85).

Revenind la obiectul articolului, reamintim faptul că autorul argumentează pentru originea slavă a sistemului fonologic romînesc, exemplificînd cu corelaţia de timbru dintre consoanele diezate şi cele bemolizate şi cu valorile gramaticale pe care le marchează aceste corelaţii. Nu vom insista asupra faptelor cunoscute şi general admise cu care îşi ilustrează autorul ideile. Amintim doar opinia interesantă în lumina căreia desinenţele *-u* şi *-i* ale formelor nearticulate de singular şi plural de la substantivele şi adjectivele masculine au dispărut, transferîndu-şi consoanelor precedente trăsăturile distinctive. Apariţia în acelaşi loc şi la aceleaşi forme a consoanelor diezate (acolo unde era *-i* silabic) sau bemolizate (acolo unde era *-u* silabic) ar fi ulterioară şi de origine veche slavă. Notăm că după o observaţie a lui Petrovici, declarată a lui Vaillant, în slavă a existat o confuzie fonologică a labiovelarizării şi a nepalatalizării. Dar distincţia aceasta este marcată net în limba romînă, şi totuşi ea este împrumutată dintr-un sistem lingvistic care prezenta confuzie în această direcţie. E greu de admis. Luînd cîteva exemple, Petrovici urmăreşte procesul dispariţiei vocalelor finale şi al constituirii corelaţiei fonologice între consoane diezate şi bemolizate. Dar nu rezultă, după Petrovici, că bemolizarea sau diezarea consoanelor finale ar reprezenta un rezultat la care s-a putut ajunge prin evoluţia normală a vocalelor finale în discuţie. După acest autor, fenomenul reprezintă un împrumut slav pentru că în vechea slavă juca un rol fonologic îndoielnic. Nu vedem de ce n-ar fi jucat şi în romînă un rol fonologic de vreme ce seriile consonantice în discuţie s-au putut constitui, istoriceşte, independent de slavă. Evoluţia istorică a acestor sunete ne-ar da dreptul să credem că ele făceau deja parte dintr-un sistem fonologic romînesc ca tendinţe interne proprii şi ca rezultate fireşti ale acestei evoluţii.

Vocalele *ă* şi *î*, observă E. Petrovici, joacă acelaşi rol în morfologia romînească ca *e* şi *i*. *ă* şi *î* sînt variantele fundamentale ale lui *e* şi *i*. Influenţa slavă ar fi fost hotărîtoare şi în constituirea acestei serii „mediane" (?). Fonologic, lucrurile ar putea sta şi aşa, numai să se explice apariţia acestor sunete înainte de contactul cu slavii şi apariţia lui *ë* albanez în cuvintele latineşti existente şi în romînă.

Cam acestea sînt tezele susţinute de E. Petrovici. Cititorul care vrea să cunoască materialul în detaliu va recurge, desigur, la articol. Totuşi din argumentele pe care le aduce Petrovici pare prematură şi hazardată concluzia categorică cum că „la morphologie roumaine est toute pénétrée de phonologie slave", variantă atenuată a judecăţii: „Prin sistemul său morfologic este o limbă romanică (romîna, n. n.) în timp ce prin sistemul său fonologic ea aparţine ariei fonologice a limbilor eurasiatice cu corelaţii de timbru" (p. 81).

Al. Rosetti scrie despre *Fonologie şi schimbările fonetice*, iar Em. Vasiliu, pe linia

structuralismului fonologic sub semnul căruia de altfel s-au și desfășurat lucrările Congresului de la Oslo, face *O clasificare a consoanelor romînești după criteriul distribuției.*

Tatiana Cazacu, într-un articol, poate și de psihologie, nu numai lingvistică, se aplică asupra modului cum ia naștere „structurația semnificațiilor" cuvîntului în procesul vorbirii, mai ales a copiiilor. Criteriile și metodele nu sînt numaidecît lingvistice, asta nu împiedică însă ca articolul să fie o merituoasă încercare „de a aduce o contribuție la analiza principiului structurației limbii", cum mărturisește autoarea.

Starea dialectelor sud-dunărene n-a fost cercetată de trei decenii. Ceea ce s-a scris despre ele în ultima vreme stă în legătură cu problema spinoasă a raporturilor dintre limbă și dialect, problemă în care Al. Graur și I. Coteanu se plasează pe o poziție singulară.

Articolul lui I. Coteanu din prezentul volum anticipă, rezumînd, părerile susținute în studiul *Cum dispare o limbă*, apărut recent și prefațat de Al. Graur.

Că megleno- și istroromîna sînt pe cale de dispariție au mai semnalat-o și alții. Cu privire la meglenoromînă Capidan observa acest lucru încă în 1925, iar la istroromînă constatarea o făcea S. Pușcariu în 1926. Coteanu este proaspăt convertit la ideea că dialectele romîne sud-dunărene sînt idiome de sine stătătoare, căci, într-un curs ținut nu prea de mult la Fac. de filologie din București autorul nu cultiva paradoxele și accepta opinia generală la care au subscris cei mai mulți și mai competenți romaniști. Considerînd, deci, demonstrată teza autonomiei istroromînei ca limbă, Coteanu supune la un examen — în care „le parti était déjà pris" — studii glosare și texte vechi privitoare la istroromînă, toate selectate cu intenție parcă în sprijinul ideii prestabilite, anume a caracterului de limbă mixtă a dialectului istroromîn. Partea pur teoretică a articolului parafrazează o idee declarată a lui A. Meillet, conform căreia, pentru a stabili caracterul unei limbi care intră în contact activ cu o alta, nu interesează „proporția cutărui sau cutărui element" — de baștină sau de infiltrație, ci „conștiința indivizilor vorbitori, care, singură, le poate spune ce limbă vorbesc sau cred că vorbesc". Ideea lui Meillet nu fructifică nimic la Coteanu, căci nu putem ști care este rostul ei : să dovedească autonomia istroromînei ca limbă față de dacoromînă, sau să probeze că istroromîna nu este un dialect sloven sau croat, și în acest din urmă caz ar însemna a demonstra o evidență necontestată și necontestabilă. Că istroromîna este „un idiom *romanic*", Coteanu o spune singur. Mai mult încă : fondul principal lexical, cu toată preponderența elementului alogen în restul vocabularului este, după statisticile lui Coteanu însuși, în peste 65% latin. Totuși istroromîna este atît de impregnată de elemente slave, încît, după autor trebuie neapărat considerată o limbă mixtă.

Argumentele lui Coteanu se reduc la descrierea unor fapte cunoscute : penetrația adîncă în lexic a elementelor slave și italiene pe de o parte, iar pe de alta, influența slovenei și croatei asupra sintaxei — recte — a topicii. În morfologie: apariția iterativului exprimat prin desinența slavă -vei și desinența în -o pentru neutrul adjectivelor ; apoi sistemul numeralului și pronumelui în care apar multe slavisme (calcuri morfologice, cum le spune Coteanu) reducerea desinențelor cazuale și de număr ca și încetarea opoziției fonologice între palatale și nepalatale ; dispariția unor timpuri ale indicativului, iar a conjunctivului în întregime, și alte cîteva fenomene. Autorul se mai servește și de o formulă nouă : „construcții mixte", care nu reprezintă altceva decît conexarea într-o frază a unor fragmente de limbă slavă la textul istroromîn, și care nu dovedesc decît că vorbitorii sînt bilingvi și că se folosesc alternativ, în aceeași frază uneori, de ambele idiome cunoscute. Nici „calcurile sintactice" nu spun mai mult. Formularea, de altfel, e prea generală, căci topica, mai ales într-o limbă în care ea este liberă, nu este centrul de greutate al sintaxei, după cum sintaxa însăși nu este, la urma urmei, baza structurii gramaticale a unei limbi.

Dacă ne gîndim că morfologia numelui s-a simplificat nu sub influența idiomelor slave, ci ca o tendință internă a limbii romîne, importanța acestei simplificări scade și ea. Lucrul acesta îl observă și Coteanu și-l explică prin dificultatea de adaptare a unor elemente de lexic, diverse ca origini și forme. Această dificultate vorbitorii o rezolvă prin aducerea tuturor formelor la un numitor comun, o singură formă pentru declinarea căreia se folosește procliza articolului. Firește că evoluția istroromînei, atîta vreme cît dialectul viază, este condiționată, în parte, de prezența

limbilor înconjurătoare. Dar aceasta nu înseamnă că va fi din ce în ce mai „mixtă", ci că va fi întrebuințată de vorbitori tot mai rar și mai sporadic, pînă la uitarea și abandonarea ei definitivă. Amestecul nu poate fi de sisteme în structura unei limbi, ci de momente în care vorbitorul întrebuințează o limbă sau alta. Așa că într-o frază ca : *Sinco moi ! stinze-m focu perke mn'-e cad* este vizibil că vorbitorul uzează de două limbi și că are conștiința acestei alternanțe.

Raporturile lingvistice romîno-germane (*Rumänisch-deutsche Sprachbeziehungen*) sînt trecute în revistă de Mircea Zdrenghea. E notabilă capacitatea de sintetizare a autorului care condensează în cîteva rînduri aproape toate cunoștințele noastre generale despre această problemă. Autorul încearcă și o explicare oarecum practică a modului în care s-a exercitat asupra limbii romîne influența germană prin sașii ardeleni, prin șvabi și prin reprezentanții autorităților austriece. Această explicare devine însă facilă prin insistența asupra unor chestiuni limpezi, tot așa cum ipoteza că pătura de mijlocași a sașilor ardeleni a trăit mai izolată de populația romînească decît extremele — sărăcimea și bogătașii — este de acum, o depășire. Rămîne însă valabilă între altele remarca, pe care o făcuse și Borcia, că populația germană din Transilvania, cel puțin pînă nu de mult, ducea o viață retrasă, aparte, fapt ce explică într-o măsură oarecare de ce, cu toate condițiile istorice atît de favorabile, consecințele conviețuirii ei pe aceleași teritorii cu romînii sînt atît de slabe pe plan lingvistic.

Ca cercetător harnic al unei probleme în care a și adus unele contribuții, M. Zdrenghea are meritul de a fi lărgit investigațiile începute de A. Bena cu privire la influența limbii romîne asupra dialectului săsesc. Cercetările lui Zdrenghea dovedesc că această influență se accentuează cu vremea, că ea a cuprins și sfera vieții morale, a afectat fondul principal al dialectului, ba chiar și gramatica.

Rezultatele unor anchete personale, efectuate la date diferite, în satele comunei Peștișani din raionul Tg. Jiu, sînt consemnate de Gr. Brîncuș în articolul *Despre valoarea perfectului simplu* în limba romînă. Iată cîteva din constatările mai importante. Perfectul simplu este întrebuințat de locuitorii din Peștișani pentru a arăta o acțiune trecută dar mai aproape de prezent decît cea indicată prin perfectul compus. În general, această formă verbală arată o acțiune care s-a petrecut în cursul aceleiași zile. În vorbirea bătrînilor în special, perf. simplu servește la evocarea unor întîmplări trecute, mai ales acolo unde prezența afectului, datorită participării active, reale sau virtuale, a subiectului vorbitor, este puternică. Influența limbii literare și a locuitorilor care au cunoscut și alte regiuni ale țării a adus mai întîi o confuzie a valorii lui temporale și după aceea a valorilor modale. Consecințele se resimt în dispariția treptată a acestui timp din vorbirea locuitorilor din Peștișani. Generațiile noi sînt, îndeobște, acelea care-l părăsesc, în timp ce femeile, mai cu seamă bătrînele, dovedesc și aici acel conservatorism pe care-l remarcase D. Cantemir. Deocamdată, acei dintre vorbitori care au început să evite perf. simplu îl întrebuințează totuși în împrejurări neoficiale, în familie, în convorbirile cu prietenii și cunoscuții din sat. Factorii care determină la acești vorbitori alegerea perf. simplu sau a celui compus sînt mediul și interlocutorul. Vorbitorii, mai ales cei cu carte și cei „purtați prin lume", au conștiința caracterului dialectal al perf. simplu. În această dispariție, care se precipită cu angrenarea tot mai puternică a satelor în transformările generale, cea mai rezistentă pare a fi persoana a III-a. Din faptele observate aici, Brîncuș conchide că „limba reține numai valorile perfectului simplu, care fac din el un mod verbal și se dispensează de valoarea temporală exprimată destul de limpede de perfectul compus" (p. 173).

Observațiile lui Brîncuș sînt în mod necesar juste și, pe alocuri, pătrunzătoare. Textele culese arată un tact deosebit la anchetator de a conduce discuțiile.

Capitolul Dialectologie se încheie cu articolele lui B. Cazacu și M. Sala despre reacțiunea subiectelor vorbitoare în timpul anchetării. Articolele sînt interesante, atît prin materialul prezentat, cît și prin observațiile judicioase ale semnatarilor și e regretabil că spațiul nu ne permite să ne oprim asupra lor. Din aceleași motive de altfel sîntem nevoiți să sacrificăm prezentarea și a altor articole valoroase. Așa este, de pildă, articolul lui V. Breban, care aduce o precizare binevenită la studiul prepozițiilor, observînd, din dificultatea de traducere și definire a lor în dicționare, că este aproape absurd să se vorbească de sensul prepozițiilor in abstracto, căci această parte de vorbire nu se definește decît în funcție de cuvintele între care stabilește anumite raporturi.

Prezenţa a numeroase articole referitoare la redactarea dicţionarelor uni- şi bilingve se explică prin aceea că în ţară la noi s-a trecut la alcătuirea unei serii de noi dicţionare a căror lipsă se făcuse acut simţită. Aici semnează: Maria Iliescu *(Grundfragen der Zweisprächigen Wörterbücher)*, I. Iordan *(Principii de definiţie în dicţionarele unilingve)*, Bela Kelemen *(Contribuţii la metoda de redactare a dicţionarelor bilingve)* şi Leon D. Levitzky *(Bilingual dictionaries: suggestions)*.

Cu ocazia alcătuirii recente a unui alfabet pentru limba tătarilor din Dobrogea, Vladimir Drimba, care a luat parte la lucrările comisiei, inserează în *Mélanges*... o descriere ştiinţifică a sistemului fonetic al dialectului tătărăsc de origine crîmleană pe care-l vorbeşte populaţia dobrogeană. Prezentarea aceasta, oricît de sumară o declară autorul, ne arată un lingvist cu solide cunoştinţe de fonetică şi de turcologie şi care duce o activitate serioasă şi utilă.

Sectorul de gramatică este reprezentat prin două studii, unul, tratînd *Conceptul de locuţiune* şi semnat de Florica Dimitrescu, iar altul, al lui I. Pătruţ, avînd ca temă neutrul în romînă. Consemnăm aici rezultatele la care ajung aceşti doi cercetători.

Florica Dimitrescu îşi justifică titlul în cea mai mare parte—căci urmăreşte întîi evoluţia conceptului la lingviştii care s-au ocupat de această problemă şi numai după aceea îşi începe investigaţiile personale.

Biografia termenului vădeşte diversitate de conţinuturi, unele interferenţe cu ale „expresiei". Ca termen tehnic în gramatică el trebuie să aibă un conţinut precis, unic, să reprezinte, adică, acelaşi lucru pentru toţi specialiştii. Metoda de lucru este aceea a delimitării conţinutului prin eliminarea celor apropiate sau aparent identice. Punctul de plecare îl constituie fixarea „locuţiunii" în cadrul „asociaţiilor lexicale", care cunosc două tipuri: „combinaţii libere efemere" şi „combinaţiile stabilite". Locul locuţiunii este în combinaţiile lexicale constante, căci în construcţii ca: *a pune vîrf, a pune o carte* cuvintele componente sînt independente semantic şi „constituie fiecare o unitate lexicologică" (p. 271). Asociaţiile nu sînt obligatorii (numai exemplul *punem hainele* (*pe noi*), dat de autoare în cadrul asociaţiilor libere, nu-şi prea are locul aici, căci înseamnă „ne îmbrăcăm"). Locuţiunile aparţin, deci, combinaţiilor constante, în care componentele îşi pierd (total sau parţial) sensul lor iniţial şi liber şi numai întreaga construcţie are un sens, dar acesta cu totul nou faţă de cel individual al componentelor. Exemplu: *întîmplarea asta le-a pus vîrf la toate* (= a depăşit aşteptările, închipuirea etc.). Din punct de vedere al funcţiei gramaticale, locuţiunile se comportă unitar ca părţile de vorbire cărora le corespund. Aşadar, cu excepţia articolului, toate celelalte părţi de vorbire au (sau pot avea, în principiu) locuţiuni corespunzătoare. După gradul de sudură a elementelor constitutive, locuţiunile se pot divide în trei categorii şi, deşi împărţirea nu este riguroasă, şi multe trăsături sînt comune, se pot totuşi observa caracteristici speciale.

În categria I, cea mai veche, elementele s-au sudat într-o sinteză, ca sens şi funcţie gramaticală, deşi cele mai multe, ortografic, sînt separate în embrioni. Exemplu: locuţiuni subst.: *aducere aminte, băgare de seamă*; adj.: *ca aceea*; verbale: *a-şi bate joc, a da ortul popii*; adv.: *în veci, pe de rost*; prep.: *de faţă cu, afară de*; conj.: *cu toate că, după cum etc.* Altele în ortografie sînt reunite: adj.: *cumsecade*, adv.: *deasupra, (de) mai demult, laolaltă*; prep. *împrejurul, împotriva, dinaintea*; conj.: *vasăzică, fiindcă, aşadar* etc. Acestea s-au aglutinat pînă la identificare totală cu o unitate lexicală oarecare.

În genere, ordinea cuvintelor este invariabilă şi ele nu pot fi dislocate pentru a face loc unor alte determinante, străine locuţiunii în discuţie (loc. adj., prep., conj., adv.) cu excepţia celor substantivale sau verbale: *aducere... aminte, a băga (bine) de seamă* etc. A treia caracteristică este faptul că au, de obicei, corespondent într-un singur cuvînt, în afară de locuţiunile care corespund părţilor de vorbire neflexibile, unde această echivalenţă este cu totul rară. Sensul individual al elementelor acestor locuţiuni a dispărut treptat, ceea ce a avut drept urmări: izolarea lor ca unităţi lexicale unitare, neputinţa de a le analiza gramatical, incompatibilităţi logice, adică caracterul de absurditate al raportului dintre sensul literal al construcţiei şi cel unitar, nou (catacreza). Ex.: *bătaie de cap*, faţă de: *a-şi lua inima în dinţi, a-şi călca pe inimă* etc. În aceste locuţiuni se păstrează unele arhaisme pe care nu le găsim în construcţiile verbale libere, al căror sens individual nu mai este perceput de către vorbitori şi care nici nu au, morfologic, o valoare nominală. Ex.: „a lua la *rost*"(rost „gură"), „a

veni de *hac*" (hac „plată"), „a da *ghes*" (ghes „ghiont") etc. Unele din ele au generat derivate. Ex.: *a-și aduce aminte ; aducere aminte, a lua aminte, luare aminte, luător aminte ; cumsecade : cumsecădenie* etc.

Cele din a doua categorie nu sînt așa de vechi și „n-au atins un stadiu superior de aglutinare" (p. 279). Elementele lor se separă, ortografic, obligatoriu. Ex.: *foc de paie, cai verzi pe pereți, (ca) scos din cutie, tras pe sfoară, cu stea în frunte, a trage pe sfoară.* Ordinea cuvintelor-invariabilă. Nu se dislocă (cele adv., prep. și conj.). Cele mai multe au un corespondent lexical unic. Ex.: *părere de rău* „regret", *cusut cu ață albă* „vizibil", *la paștile cailor* „niciodată", *a trage (clapa, pe sfoară* etc.) „a înșela" etc. Și ele păstrează unele arhaisme: *a fi la cherem, a trage chiulul, a fi (a mînca) de haram* etc. Vechimea acestor arhaisme nici ea nu este așa de mare, cele mai multe fiind turcisme osmanlîi. Categoria aceasta are și ea o oarecare productivitate în derivate. O caracteristică specială este posibilitatea „substituției sinonimice", ceea ce le ridică expresivitatea. Ex.: „a face zile *amare*" (negre, fripte, grele), „a-și da *sufletul*" (duhul, sfîrșitul) etc. Au o arhitectonică specială în care se vede tendința spre simetrie sau compensație. Ex.: *calea-valea, talmeș-balmeș, cu șoșele cu momele, (a spune) verzi și uscate* etc. Multe din locuțiunile verbale de acest ordin au pronumele de formă feminină și valoare neutrală *o*, neexplicat nici astăzi, și care „înlocuiește unul din elementele locuțiunii" (ipoteză nesprijinită de nimic, v. p. 282). Ex.: *a o lua la fugă, a o apuca la sănătoasa, a o rupe la fugă* etc. Ceea ce autoarea numește, după un lingvist, „pleonasm" la unele din aceste locuțiuni trebuie pus tot pe seama compensației sau a simetriei: *prin ciur și prin dîrmon, a fi oale și ulcele* etc.

Expresivitatea lor este crescută față de a celor din prima categorie, grație negramaticalizării complete și „ineditului combinațiilor" (pp. 282-233). Locuțiunile prepoziționale și conjuncționale din această categorie sînt mai concrete față de corespondentele lor lexicale unice. Ex: *dincolo de* =peste, *deopotrivă cu* = egal cu etc. Tot aici intră unele calchieri, în special după franceză. Ex.: *a lua, a face (notă), a face parte, a avea de-a face, a atrage atenția* etc.

Cea de-a treia categorie cuprinde locuțiuni ce reprezintă mai degrabă fapte de limbă individuale, negramaticalizate, și aceasta le deosebește net de celelalte. Restul trăsăturilor sînt comune cu ale categoriilor anterioare (pentru ex. v. p. p. 284 - 285).

Comun cu locuțiunile, *expresiile* au: sensul general, față de sensul individual al elementelor constitutive, este izolat (p. 286, v. aici și ex.) și neputința de a fi traduse în alte limbi. Printre deosebiri cităm: posibilitatea de a disocia, gramatical, expresiile. Ex.: loc. *o iau la fugă*, față de expresia: *pînă la dumnezeu te mănîncă sfinții.* Deci, nu joacă unitar un rol gramatical funcțional; n-au derivate, sînt mai expresive decît locuțiunile, în general. Expresiile nu sînt decît fapte de lexic, nu și gramaticale.

Contribuția autoarei este cu adevărat prețioasă.

I. Pătruț se raliază taberei celor ce susțin că în romînă nu avem un neutru propriu-zis și propune, pentru această categorie de substantive, termenul „ambigen". De asemenea, contestă orice legătură a neutrului romînesc cu neutrul din vechea slavă și aduce argumente probante.

I. Turcuș

GH. BULGĂR, *Scriitorii romîni despre limbă și stil*, Culegere de texte și introducere, București, 1957.

Astăzi, cînd problemele limbii literare se impun cu insistență atenției cercetătorilor, reușind să capteze interesul nu numai al filologilor dar — ne referim la studiile de stilistică — și pe cel al scriitorilor și criticilor literari, reconsiderarea părerilor despre limbă și stil ale scriitorilor noștri clasici poate contribui la împrospătarea discuțiilor prin cunoașterea și însușirea opiniilor valoroase ale celor care au adus un sprijin real la dezvoltarea limbii literare.

Aproape toți scriitorii noștri, începînd cu epoca veche și sfîrșind cu cea actuală, paralel cu munca de creație propriu-zisă, s-au străduit să perfecționeze mereu mijlo-

cul de transmitere a creaţiilor lor artistice — limba literară — şi prin luări de poziţii teoretice, în care erau dezbătute problemele limbii şi ale stilului.

Din noianul de contribuţii care reflectă preocupările scriitorilor noştri despre limbă şi stil se cuvin selectate cu grijă şi spirit de discernămînt acele opinii care — valabile şi azi — au constituit un puternic imbold pentru dezvoltarea firească a limbii literare pledînd — aşa cum observă autorul lucrării de care ne ocupăm — împotriva curentelor aberante în limbă şi pentru menţinerea unui just echilibru între tradiţie şi inovaţie.

Selectarea materialelor care ilustrează concepţiile despre limbă şi stil ale scriitorilor noştri ne-o înfăţişează Gh. Bulgăr sub forma unei culegeri de texte antologice. Dată fiind bogăţia considerabilă a acestor materiale ni se pare nimerit, pentru început, procedeul selecţionării celor mai valoroase dintre ele într-o antologie. Este ştiut că o astfel de lucrare se pretează cu uşurinţă criticii, fie şi pentru motivul că nu toată lumea poate cădea de acord cu privire la prioritatea unui material care a fost inclus, asupra altuia care a fost lăsat pe dinafară. Autorul însuşi mărturiseşte că — silit de un spaţiu restrîns — n-a putut insera în culegere „un bogat şi variat material, poate tot atît de interesant" ca şi cel prezentat.

Se cuvine însă să ne întrebăm cui se adresează antologia lui Gh. Bulgăr în forma în care a fost alcătuită. Dacă ne gîndim la faptul că — pentru epoca veche de exemplu — abia într-o pagină şi ceva sînt epuizaţi reprezentanţii literaturii religioase prin trei texte din Varlaam, Simion Ştefan şi Dosoftei, că literaturii istorice îi sînt repartizate numai cîteva pagini cuprinzînd pe Grigore Ureche, Miron Costin, Constantin Cantacuzino şi Dimitrie Cantemir la un loc, că reprezentanţii Şcolii ardelene — nu înţelegem de ce fără Budai Deleanu — sînt expediaţi în trei pagini, trebuie să recunoaştem că, pentru cei care studiază în învăţămîntul superior, este totuşi prea puţin.

Culegerea ar putea constitui un accesoriu preţios pentru elevii din învăţămîntul mediu, dacă n-ar fi lipsită de comentarii absolut necesare pentru înţelegerea unor texte cuprinzînd idei depăşite sau, pe alocuri, chiar greşite.

Ocupîndu-se de modul cum au fost grupaţi scriitorii cuprinşi în antologie o recenzie din „Limba Romînă" (nr. 4. 1957) obiectează autorului culegerii faptul că gruparea scriitorilor s-a făcut după criterii arbitrare, neţinîndu-se seama de „marile compartimente" obişnuite în istoria literaturii. Observînd că problema periodizării literaturii nici n-a fost încă soluţionată pe deplin, trebuie să spunem că antologia respectă totuşi periodizarea folosită de istoria literară actuală, cu excepţia încadrării izolate a Şcolii ardelene. Vom nota, pentru edificare, compartimentele mari în care au fost împărţiţi scriitorii :

I. Epoca veche: *traduceri şi scrieri religioase ; cronicarii despre specificul, originea şi înrudirea limbii ; II. Problemele limbii în centrul activităţii literare a Şcolii ardelene ; III. Primii scriitori moderni despre căile dezvoltării limbii ; IV. Generaţia paşoptistă şi dezvoltarea artistică a limbii ; V. Epoca maeştrilor limbii literare contemporane ; VI. Problemele limbii între cele două războaie mondiale ; VII. Cultivarea limbii în zilele noastre.*

De dragul respectării unui cronologism strict culegerea păcătuieşte însă punînd alături scriitori ale căror concepţii despre limbă aparţin evident unor epoci diferite. În acest sens, sîntem de acord cu recenzentul de la „Limba Romînă" că este nepotrivită alăturarea lui Timotei Cipariu de Ienăchiţă Văcărescu — primul reprezentînd idei mult mai avansate faţă de cel din urmă — ca şi plasarea lui Anton Pann în rîndul scriitorilor patruzecioptişti. De asemenea ni se pare nefirească desprinderea Şcolii ardelene din cadrul literaturii moderne şi, ca urmare a acestui fapt, separarea lui Budai Deleanu de mişcarea cu care scriitorul ardelean avea strînse contingenţe.

Principala deficienţă a culegerii lui Gh. Bulgăr constă, după părerea noastră, în modul cum a fost făcută selecţionarea materialelor. Este adevărat — şi menţionăm aceasta ca un merit al lucrării — că pentru unii scriitori ca Budai Deleanu, Codru Drăguşanu, Eminescu şi Delavrancea au fost alese pagini reprezentative pentru concepţiile lor despre limbă, unele dintre ele chiar inedite. Nu putem fi însă de acord cu prezenţa în antologie a numeroase alte pagini, nesemnificative pentru problema ce ne interesează, inserate în culegere numai din dorinţa de a nu se renunţa la anumite nume sonore ale literaturii noastre. Multe extrase din beletristică ca şi altele care au ca obi-

ect probleme de critică sau de teorie literară nu ilustrează nici măcar tangențial concepțiile despre limbă și stil ale autorilor lor. Vom da cîteva exemple:

Se reproduce un articol al lui Gh. Asachi din „Gazeta de Moldova" (1852), scris cu ocazia apariției culegerii de poezii populare a lui Alecsandri. Cu ce scop însă? Nu întîlnim în acest fragment nimic în legătură cu limba sau, cel puțin, despre însemnătatea poeziei populare pentru limba literară.

Din lucrările lui Heliade Rădulescu — destul de slab reprezentate în culegere — se reproduce în schimb un fragment din articolul *Proiect pentru instrucția publică*, nefericit ales pentru a ilustra concepția despre limbă a scriitorului muntean într-un moment cînd acesta aluneca pe panta italienizării.

Cu totul neîntemeiată ni se pare culegerea într-o antologie ca cea de față a unui fragment din articolul lui Bălcescu *Cuvînt preliminar despre izvoarele istoriei romînilor* în care se exprimă ideea, justă de altfel, că poezia populară constituie unul din izvoarele istoriei naționale.

Autorul n-a vrut să-l uite nici pe Bolintineanu. În antologie sînt puse la contribuție fragmente din romanele *Manoil* și *Elena*. Ele cuprind însă discuții despre însemnătatea faptului că Alecsandri a cules poezie populară, păreri despre talentul lui Negruzzi, ironie la adresa boierilor care disprețuiau literatura romînă, dar nimic care să ne dezvăluie concepțiile lui Bolintineanu despre limbă. Pe aceeași linie care se abate de la tema propusă în antologie se situează și selectarea povestirii lui Creangă, *Moș Ion Roată și Vodă-Cuza*, ca și poezia *Cuvîntul* a lui Vlahuță.

Exemple de astfel de piese care reprezintă pentru tema antologiei un material nepotrivit, de umplutură, mai pot fi date din operele lui Kogălniceanu, Odobescu, Hasdeu, Caragiale, Octavian Goga și alții.

În schimb trebuiau incluși în culegere unii scriitori mai mărunți care au exprimat păreri interesante despre limbă ca Paul Iorgovici și Gh. Barițiu. De asemenea se cuvenea acordat un spațiu mai larg textelor din literatura veche, meritau mai multă atenție reprezentanții Școlii ardelene și nu trebuiau trecute cu vederea unele idei progresiste în materie de limbă promovate la Junimea.

Partea lucrării consacrată marilor clasici ai literaturii noastre precum și scriitorilor dintre cele două războaie mondiale — adică jumătate din antologie — cuprinde, cu mici excepții, piese care oglindesc preocupări de stilistică și nu probleme de limbă propriu-zise. Cum autorul se gîndește la elaborarea unei lucrări mai vaste, care să cuprindă, în cîteva volume, „aproximativ toate opiniile scriitorilor romîni despre limbă și stil" și cum stilistica, prin preocupările ei cu caracter intermediar între limbă și literatură, ocupă un loc aparte, am sugera prezentarea separată a materialelor care dezbat probleme de stilistică.

Chiar o antologie ca cea de față are nevoie de unele comentarii sau, cel puțin, de un aparat critic adecvat care să restabilească, în note, adevărul cu privire la anumite formulări îndoielnice sau idei greșite strecurate în texte. Un asemenea procedeu ar fi înlăturat unele confuzii provocate de afirmații ca următoarele:

În articolul *Rudimentele gramaticii romîne*, de Codru Drăgușanu, se emite părerea că limba adevărată nu s-ar afla în gura poporului, deoarece indivizii, în speță comițînd greșeli în cursul vorbirii, devine necesară intervenția normativă a specialistului.

Al. Macedonski, în articolul *Evoluțiunea limbii romîne*, subliniază ca pe un element pozitiv faptul că gruparea de la „Literatorul" a luat atitudine împotriva fonetismului și a promovat cultul formei în poezie.

O explicație era necesară și în cazul afirmației făcute de Octavian Goga în articolul *Rostul scriitorilor*, potrivit căreia „în occident civilizația veche și o viață de stat bine statornicită" ar fi fost cauza izolării artistului în „turnul de ivoriu".

Culegerea de texte este precedată de un studiu introductiv în care autorul încearcă o prezentare sintetică a evoluției părerilor scriitorilor noștri despre limbă și stil. O notă de didacticism se imprimă lucrării prin faptul că în fruntea fiecărui capitol găsim scurte note rezumative care nu fac decît să repete unele idei exprimate în introducere.

Introducerea însăși ocolește prin meandre inutile prezentarea concepțiilor scriitorilor noștri despre limbă și stil, împotmolindu-se în generalități și formule vagi. Încercarea de a surprinde raporturile părerilor despre limbă cu anumite fenomene politice, sociale și economice îl conduce uneori pe autor la stabilirea unor apropieri

artificiale. Făcînd abstracţie de toate acestea, cuvîntul introductiv reuşeşte să ne înfăţişeze sintetic concepţiile scriitorilor despre limbă şi stil, observînd şi importanta înrîurire a acestor concepţii asupra dezvoltării limbii literare. Totuşi, exceptînd generalităţile şi formulările vagi de care am pomenit, expunerea părerilor despre limbă ni se pare prea liniară. Trebuiau scoase în relief problemele dominante, hotărîtoare în materie de limbă, specifice diferitelor etape ale dezvoltării limbii şi literaturii noastre.

Am mai reproşa autorului faptul că, lăsîndu-se furat de entuziasm în faţa progresului realizat de limba literară, face uneori afirmaţii care nu corespund realităţii. Astfel, găsim întemeiată obiecţia recenzentului de la „Limba Romînă" că se exagerează valoarea artistică a limbii tipăriturilor lui Coresi. Nu putem fi de acord nici cu afirmaţia relativă la limba scriitorilor de la 1848 potrivit căreia, în această epocă, „valorile stilistice au crescut într-un ritm neaşteptat de repede, încît literatura şi limba noastră au atins numai în cîţiva ani o maturitate la nivelul culturilor europene evoluate". Această apreciere este valabilă abia pentru epoca lui Eminescu. De altfel, alăturat, se citează din Tudor Vianu (*Probleme de stil şi artă literară*) în care acesta arată just că trăsătura caracteristică a acestei epoci pentru dezvoltarea limbii literare este „apropierea limbii literare de limba poporului" fiind vorba abia de „fixarea formelor, adică asigurarea unui nivel al corectitudinii în vorbire", de introducerea neologismelor, eliminarea turcismelor şi grecismelor — operaţii în curs, care nu puteau conferi limbii noastre literare de atunci „o maturitate la nivelul culturilor europene evoluate", cum afirmă Gh. Bulgăr.

În lucrare se menţionează influenţa nefastă exercitată de curentele literare decadente asupra dezvoltării limbii literare. Credem că n-ar fi fost lipsită de interes inserarea unor fragmente — însoţite de comentarii critice — din care să reiasă atitudinea faţă de limbă a reprezentanţilor acestor curente. Acest procedeu ar fi ilustrat mai precis lupta principială — nelipsită de contradicţii — care a contribuit la dezvoltarea firească a limbii.

Lucrarea lui Gh. Bulgăr reprezintă un început promiţător pe linia reconsiderării ideilor despre limbă şi stil ale scriitorilor noştri. Acest început se cere continuat printr-o antologie mai cuprinzătoare, în care să se acorde mai multă atenţie selecţionării materialelor şi grupării scriitorilor din punct de vedere al valorii concepţiilor lor despre limbă şi în raport cu epoca în care au scris. Dintr-o astfel de lucrare n-ar trebui să lipsească contribuţiile unor scriitori mai mărunţi în problemele limbii şi, de asemenea, s-ar cuveni să nu fie evitate chiar acele îndrumări care s-au dovedit apoi nepotrivite cu dezvoltarea normală a limbii.

Valentin Sofroni

MARTIN ALONSO, *Ciencia del lenguaje y arte del estilo.* Madrid, 1955, ed. 4.

Prin lucrarea sa *Ştiinţa limbajului şi arta stilului,* autorul îşi propune să contribuie la îndrumarea şi perfecţionarea vorbitorului cult de limbă spaniolă în practica folosirii ei în scris. Iată cuvintele-i proprii: „Scriitorul care lucrează de mulţi ani în profesia sa va chibzui, prin această carte, asupra practicii sale scriitoriceşti îndelungate, va vedea ceea ce a făcut şi ceea ce a putut să facă. Scriitorul mai puţin exercitat, sau pur şi simplu persoana cultă care trebuie să scrie pentru alţii, poate să verifice aici desfăşurarea prozei sale, comparativ cu a altora, precum şi să recapituleze posibilităţile limbii noastre. Se scrie din instinct şi prin reflecţie. În primul caz, forma noastră expresivă este mai directă; într-al doilea, printr-o preocupare continuă se obţine calitatea preciziei. Importante sînt pentru scriitor iluzia artistică şi munca de perfecţionare. Cu aceste două valori făurim vitalitatea stilului, ideile noastre cîştigă în clarviziune şi expresia se îmbogăţeşte cu toate resursele limbajului".

S-ar părea prin urmare că lucrarea lui Alonso urmăreşte esenţialmente să ajute pe scriitor în misiunea sa specifică. Însă în altă parte ne este lămurit mai pe larg scopul lucrării, aceasta fiind, cum se exprimă Americo Castro, „o mină de informaţie bogată, cu date şi idei care vor contribui la oprirea exprimării aspre în lumea de limbă spaniolă". Prin cartea sa autorul a urmărit să pună la îndemîna oricărui spaniol „care trebuie să redacteze, să explice, să vorbească în public sau numai să converseze"

un manual normativ de gramatică și stilistică, util nu numai pentru spaniolii din Spania, ci mai ales vorbitorilor de limbă spaniolă aflători în multe părți ale globului.

Lăsînd la o parte unele intenții ale autorului, precum și poziția sa lingvistică, uneori discutabilă din punctul nostru de vedere, lucrarea lui Martin Alonso oferă străinului posibilitatea de a se instrui cu mult folos în limba, literatura și, în genere, în cultura spaniolă sub aspectele ei actual și diacronic. Astfel:

Subcapitolul h (I, 4) introduce pe cei interesați în probleme de construcție sintactică, tratate comparativ cu situația din alte limbi romanice; după o scurtă istorie a lingvisticii (date, școli, concepții), Martin Alonso trasează fazele dezvoltării limbii spaniole: I. Preistoria (pînă în sec. al X-lea); II. Spaniola preliterară (sec. X și XI); III. Spaniola arhaică în literatură (sec. XII și XIII); IV. Spaniola preclasică (sec. XIV și XV); V. Expansiunea clasică și barocă (sec. XVI și XVII); VI. Academicismul în limba spaniolă (sec. XVIII); VII. Realismul și eclectismul (sec. XIX și XX). Periodizarea este însoțită de observațiuni istorice, date filologice, caracterizări, indicații bibliografice etc. și urmată de o statistică, întocmită în 1940, a expansiunii limbii spaniole în lume: în 1940 spaniola era vorbită de peste 146 milioane de oameni.

Trecînd la „titlurile" părții I (Frazeolgia): Exegeza frazei, Funcțiunea frazei, cititorul va afla importante clarificări sintactice, exemple practice și incursiuni istorice, oferite de nu mai puțin de 48 de capitole. Aceeași procedare sistematică și documentare amplă, prin autori aleși din diferite epoci, caracterizează părțile a II-a (Lexicologia) și a III-a (Stilistica) ale *Cărții teoretice.* Aceasta este urmată de *Cartea sinoptică* în care se rezumă prin scheme, tabele, repertorii, „pentru o mai mare utilitate practică", cuprinsul primei cărți. În fine *Cartea practică* însumează: „un mare număr de exerciții analitice asupra limbii și stilului în cele trei forme posibile: cuvinte, fraze, texte"; o antologie a prozatorilor contemporani (1900—1955); un scurt tratat de metrică; un dicționar „ideoconstructivo", în care se dau 130.000 sinonimii pentru 5.000 de cuvinte din uzul frecvent, reunindu-se 10.000 „forme prepozitive"; patru repertorii cu: 1. Locuțiuni și „modismos" spaniole; 2. Termeni lingvistici și literari; 3. Locuțiuni și sentințe străine; 4. Abrevieri mai des folosite etc. etc.

Materia volumului se extinde pe 1502 pagini.

În concluzie lucrarea lui Martin Alonso prezintă un interes special pentru persoanele care vorbesc și scriu în limba spaniolă, avînd o pregătire culturală de nivel mediu. Ca atare ea poate folosi mult străinilor care au abordat studiul limbii spaniole ca autodidacți, îndeplinind oarecum rolul unei instituții de învățămînt, foarte adesea de nivel superior. Lingvistul va afla în ea multe informații privitoare la istoria și stadiul actual al limbii spaniole. Uneori cadrul strict spaniol al materiei a fost depășit, ceea ce înseamnă că autorul a urmărit să contribuie la formarea, ca să zic enciclopedică, a cititorilor săi. Pe plan ideologic avem impresia că autorul se situează pe linia unei anumite apologetici.

Șt. Cuciureanu

М. Н. ПЕТЕРСОН, Очерк литовского языка, Издательство Академии Наук СССР, Москва, 1955, 160 стр. (M. N. PETERSON, *Contribuții la studiul limbii lituane,* Editura Academiei de Științe a U. R. S. S., Moscova, 1955, 160 p.)

Limba lituaniană, căreia M. N. Peterson îi consacră studiul de față, este vorbită în prezent de aproape trei milioane de oameni. Marea masă o alcătuiesc cei care trăiesc în R. S. S. Lituană (cu capitala Vilnius), iar o parte se află prin Statele Unite, Canada și America de Sud.

Lituana prezintă o importanță colosală pentru gramatica comparată a limbilor indoeuropene. Ea a conservat pînă astăzi numeroase elemente arhaice în sistemul fonetic, structura gramaticală și în lexic. Astfel, în fonetică observăm abundența unor diftongi vechi moșteniți din indo-europeana comună, menținerea accentului tonic (sau muzical), tipuri de intonații care amintesc de cele din vedică sau din dialectul homeric.

Declinarea se face după teme (ca în sanscrită, greacă, paleoslavă etc.). Trăsăturile

arhaice din structura lituanei o disting nu numai de toate celelalte limbi indo-europene în genere, ci şi de letonă şi prusiană veche cu care ea formează grupul baltic, în cadrul căruia relaţiile genetice sînt şi mai apropiate.

Limba lituaniană se împarte în două dialecte principale: de sud (jemait) [1]) şi de sus (aukştait). Limba literară s-a format pe baza graiurilor aukştaite de sud-vest. Procesul acesta se iniţiază de-abia la sfîrşitul sec. XIX. Concomitent cu crearea unei limbi naţionale unice şi implicit a normei literare, dialectele locale tind să dispară. Totuşi în Lituania situaţia este mai dificilă ca aiurea; graiurile populare sînt mult prea numeroase, ele se subordonează foarte încet limbii comune.

Întemeietorul poeziei lituane, cel care a pus bazele literaturii beletristice cu caracter realist, a fost Kr. Donelaitis (1714–1780).

Prima gramatică a limbii lituaniene a apărut în secolul XVII şi aparţine lui C. Szyrwidas (1564—1635). Interesantă este de asemenea *Gramatica Lituanica* a lui D. Klein, publicată în 1653 în limba latină, iar în anul următor în germană. În gramatica sa autorul explică numeroase fenomene din limba literară sau proprii dialectelor lituane din vremea aceea.

Contribuţii serioase la studiul ştiinţific al limbii lituaniene au dat în primul rînd învăţaţii ieşiţi din sînul acestui popor: F. Kurschaitis, A. Baranauskas, K. Javnis, J. Jablonskis, K. Buga ş. a., apoi cei străini: A. Schleicher, A. Leskien, F. de Saussure, E. Volter, J. Endzelin, Chr. Stang, Jan Karlovici, Jan Rozwadowski, T. Lehr. Splawinski, Jan Otrembski, A. A. Potebnea, F. F. Fortunatov, G. K. Ulianov, V. R. Porjezinski, J. A. Baudouin de Courtenay, V. A. Bogorodiţki ş a.

Cartea lingvistului sovietic vine să întregească seria lucrărilor întreprinse de ştiinţa rusă în domeniul lituanisticii.

Cercetarea lui Peterson, profesor la Universitatea din Moscova, este destinată tuturor celor care se interesează într-un fel sau altul de studiul limbii lituaniene, indiferent dacă au vreo pregătire în această direcţie. Ea tratează problemele esenţiale privind sistemul fonetic, lexical şi gramatical al acestei limbi baltice. După prefaţa autorului (p. 3), urmează un scurt istoric al studierii limbii lituane (p. 5–7), ni se expune apoi, foarte succint, problema formării limbii literare şi raportul ei cu numeroasele dialecte (p. 7–11). Din capitolul introductiv mai aflăm unele lucruri în legătură cu monumentele literare (p. 10–12), în privinţa locului pe care-l ocupă lituaniana în clasificarea limbilor indo-europene în centom şi satəm (face parte împreună cu letona, vechea prusiană, limbile slave, indiene, iraniene, armeană şi albaneză din grupul satəm, spre deosebire de greacă, italică, celtică, germanică, hitită, şi toharică care-s limbi centom) (p. 12), despre grafia lituană (p. 13) şi valoarea fonetică a literelor (p. 13–14). Tratarea propriu-zisă a structurii limbii lituaniene se deschide cu un capitol consacrat foneticii (p. 15–26), se continuă cu unul despre lexic (p. 27–33), cu un al treilea de morfologie (p. 34–66) şi, în fine, al patrulea discută chestiuni privitoare la sintaxă (p. 67–84).

Pentru a înlesni înţelegerea celor care studiază limba lituană Peterson dă, la p. 87–124, o culegere de texte din literatura populară şi cultă. Lucrarea este însoţită de un glosar lituan-rus (p. 125–159) care facilitează asimilarea corectă a cuvintelor prin faptul că toate au semnul accentului, se indică tipul declinării (la substantive şi adjective), iar la verbe, pe lîngă forma infinitivului, mai e cuprinsă şi persoana I indicativ prezent şi trecut. Înţelegerea materialului este uşurată şi de împrejurarea că autorul, în glosarul de la sfîrşit, alege în traducerea rusească numai acele semnificaţii ale cuvintelor lituane care se întîlnesc în textele prezentate.

Fonetica este studiată de lingvistul sovietic din punct de vedere static şi evolutiv. Aşa procedează profesorul M. N. Peterson, de pildă, cînd descrie sistemul vocalic, diftongii, consoanele, alternanţele vii (productive) şi istorice (moarte sau neproductive), accentul, care în lituaniană este mixt: muzical (sau tonic) şi expiratoric (sau dinamic). În cadrul expunerii descriptive a fenomenelor fonetice autorul utilizează pe scară largă şi metoda statistică. Astfel, Peterson stabileşte că raportul dintre vocale şi consoane în limba vorbită este aproape acelaşi: consoane 55%, iar vocale 45%, în comparaţie cu rusa care are 60% consoane şi 40% vocale (vezi de ex. p. 17). Consoanele surde sînt mai răspîndite decît cele sonore (surde 67% — sonore 33%). Considerate împreună, aceste două categorii de

1) Din motive tehnice cuvintele se transcriu fără semnele diacritice (acolo unde acestea lipsesc).

sunete sînt mai numeroase decit sonantele (primele alcătuiesc 69%, iar sonantele 31%). Dintre sonore şi surde cea mai largă răspîndire o au explozivele (56%), apoi fricativele (42%) şi, în fine, lituana ne oferă un procent mic de africate (2%)[2]. Metoda statistică este aplicată de autor şi la alte capitole ale studiului (la analiza lexicului şi a gramaticii). Astfel, la p. 28, Peterson constată că cea mai frecventă categorie de cuvinte o alcătuiesc în lituaniană substantivele, după care urmează verbul, apoi, adjectivul şi adverbul. Celelalte părţi de vorbire se întîlnesc cu mult mai rar. Recurgînd apoi la metoda comparativă-istorică, lingvistul sovietic stabileşte corespondenţele dintre lituaniană şi alte limbi indo-europene (p. 20—26). În acest scop sistemul vocalic şi consonantic al lituanei este privit în faza lui mai veche. Autorul menţionează (p. 20) caracterul preliminar al comparaţiilor întreprinse aici: „Pentru istoria limbii lituaniene, în general, şi a sistemului ei fonetic, în particular, ne lipsesc multe lucruri, deoarece nici dialectele şi nici datele celor mai vechi monumente lituane n-au fost încă studiate".

În capitolul consacrat lexicului, Peterson tratează, dar foarte sumar, trei chestiuni fundamentale: 1) elementele comune lituanei şi celorlalte limbi indo-europene; 2) elementele proprii exclusiv limbilor balto-slave şi 3) problema împrumuturilor. Precizăm pe această cale că în prima categorie intră cuvintele moştenite din indo-europeana primitivă, iar în cea de-a doua inovaţiile care au apărut în structura limbilor balto-slave după separarea lor din indo-europeană, într-un timp cînd strămoşii acestor popoare au convieţuit. Menţionăm aceasta, cu atît mai mult cu cît autorul nu-şi afirmă punctul de vedere, ci consideră problema ca nerezolvată (p. 12).

Din prima categorie de cuvinte fac parte, de ex. lit.[3]) siūti „a coase" indicativ prezent siuvù, lat. suo, suere, scr. sīvyati „el coase", syūtas „cusut"; lit. aşva „cal, iapă", scr. áçva, lat. equa, gr. ἵππος; lit. vilkas „lup", v. sl. ВЛЪКЪ, lat. lupus, gr. λύκος scr. vŕkas, germ. Wolf, lit. trỹs „trei", r. три, lat. tres, gr. τρεῖς, scr. tráyas, germ. drei.

Din categoria inovaţiilor balto-slave pomenim lit. metù, mèsti „arunc", „azvîrl" şi r. мечу, метаю, метать; lit. rankà, „mînă", v. sl. рѫка, r. рука, lit. galvà „cap", v. sl. глава, r. голова.

Peterson vorbeşte foarte puţin despre împrumuturile din alte limbi. Autorul menţionează doar că numărul lor nu e prea mare şi că unele au pătruns din bielorusă în lituaniană încă înainte de apariţia scrierii[4]).

Morfologia tratează — ca şi fonetica sau lexicul — faptele limbii lituane atît sub aspect descriptiv cît şi sub raport comparativ. Astfel, la substantive se stabilesc 6 tipuri de declinări, se arată particularităţile lor în flexiune, caracterul accentului, pentru ca apoi autorul să urmărească corelaţia lor cu celelalte limbi indo-europene (p. 45-48). Vorbind despre categoriile gramaticale ale substantivului în lituaniana contemporană, Peterson constată că vocativul nu constituie un caz, fiindcă nu este legat de alte cuvinte în propoziţie, nu exprimă nici un fel de raporturi sintactice (p. 36), ceea ce corespunde în fond realităţii[5]). Nu putem fi însă de acord cu autorul cînd acesta susţine că în

2) Metoda statistică este folosită de autor şi în alte studii. Cf. în această privinţă „Система русского правописания" (*Sistemul ortografiei ruse*). Ed. Universităţii din Moscova, 1955.

3) Deşi abrevierile adoptate sînt arhicunoscute, indic totuşi aici valoarea lor: germ. = germană, gr. = grecesc, lat. = latină, lit. = lituană, r. = rusă, scr. = sanscrită, v. sl. = vechi slav.

4) Autorul se referă la un studiu al eminentului lingvist lituan K. Būgas *Die Litauischweissrussischen Beziehungen und ihr Alter.*

5) Nu aşa cum face Laura Vasiliu în *Observaţii asupra vocativului în limba romînă*, Studii de gramatică, vol. I, Edit. Academiei R.P.R., 1956, p. 7, cînd, „demonstrează" existenţa acestui caz. Forma gramaticală nu-i echivalentă cu categoria gramaticală. Distincţia aceasta trebuie s-o avem totdeauna în minte cînd facem, sau pretindem că facem, lingvistică. În general argumentele aduse de autoare pe tot traseul articolului nu sînt convingătoare, nu-s plauzibile. În problema respectivă, credem, sînt mai competenţi învăţaţi ca L. Hjelmslev sau J. Ries care se pronunţă împotriva categoriei gramaticale a vocativului.

lituana actuală, în afară de numărul singular şi plural, ar mai exista şi dualul. De fapt, dualul e pe cale de a ieşi din uz, fiind pretutindeni înlocuit cu pluralul [6]).

Pronumele (p. 48-49), de asemenea este privit sub cele două aspecte menţionate mai sus. Adjectivul (p. 49-53) prezintă în lituană forme scurte şi forme lungi (pronominale), ca şi slava sau rusa veche. Formele pronominale la adjective îşi au originea tot în epoca comunităţii etnice şi lingvistice balto-slave. Autorul însă se fereşte să facă afirmaţii în acest sens. El nu este nici pro şi nici contra unităţii celor două ramuri indo-europene. Bazîndu-se pe faptul că formele lungi se obţin de la cele scurte prin alipirea pronumelui demonstrativ, Peterson expune morfologia adjectivului numai după ce a tratat pronumele. Adjectivele pronominale sînt, după părerea autorului, mai rar întrebuinţate decît formele scurte (nominale). Pentru categoria adjectivelor se indică trei tipuri de declinare: gẽras „bun", saldùs „dulce" şi dìdis „mare" (p. 50), dintre care primele două sînt mai frecvente. Interesant este că adjectivele menţin urme ale neutrului (în lituană există numai genul masculin şi feminin) întrebuinţate cu valoare predicativă, de ex. šalta „frig", šilta „cald", graju „minunat" (v. p. 52).

· După adjectiv urmează adverbul şi numeralele iar verbului i se consacră un spaţiu ceva mai întins (55-64). În afară de expunerea paradigmelor, a categoriilor proprii acestei părţi de vorbire, lingvistul sovietic se mai opreşte şi la accentuarea formelor verbale (la verbele fără prefixe şi la cele prefixate).

Foarte pe scurt autorul ne vorbeşte despre cuvintele fără sens deplin: verbe auxiliare, prepoziţii, postpoziţii, conjuncţii şi particole (p. 64-66). Ca postpoziţii în vechea lituană şi în unele dialecte teritoriale de azi se utilizează —*na* cu acuzativul: *m̃iestan* (*miestana*) „în oraş", de la nominativul *m̃iestas* sau *-pi-p* (în limba veche cu genitivul direcţiei). Această ultimă postpoziţie s-a conservat şi în limba lituaniană contemporană în unele expresii adverbiale: *vakaró-p* „spre seară", de la nominativul *vãkaras*, *galó-p* „spre sfîrşit" de la nominativul *gãlas*.

Sintaxa este considerată de Peterson mai ales după principii descriptive. Nu lipsesc însă şi unele observaţii cu privire la originea construcţiilor. Conducîndu-se probabil după criteriul că aspectul ideal şi natural al limbii se manifestă în propoziţie, autorul începe acest capitol cu examinarea frazei şi apoi trece la grupurile de cuvinte (sintagmatică). După remarca profesorului sovietic, în limba lituană actuală legătura dintre cuvinte în propoziţii şi fraze se exprimă sau prin afixe şi desinenţe sau prin unelte pur gramaticale. După statistica făcută de Peterson (la p. 73) acestea sînt cazurile cele mai frecvente (85%). Întîlnim incomparabil mai puţine situaţii (15%) cînd raportul dintre cuvinte nu este exprimat. El poate fi recunoscut numai din context. Din această categorie fac parte cuvintele lipsite de flexiune (adverbele, gerunziile, infinitivul şi supinul). Autorul precizează că în limba veche alta era corelaţia dintre cele două procedee, cuvintele lipsite de flexiune fiind mai puţine (gerunziul provine în lituaniană din participiu, adverbele din substantive şi adjective, infinitivul şi supinul din forme cazuale). Al doilea tip de îmbinare a cuvintelor creşte în faza mai tîrzie a limbii, dar este, totuşi, neînsemnat în lituană.

Prima categorie (adică îmbinările de cuvinte în care raporturile gramaticale sînt exprimate formal) este divizată de Peterson — după gradul de întrebuinţare — în două subgrupe: în cea mai numeroasă (70% din totalul de 85%) legătura între sintagme se exprimă cu ajutorul flexiunii (persoană, gen, număr, caz). În cea de-a doua subgrupă (care numără de-abia 15%), relaţiile sînt desemnate prin verbe auxiliare, prepoziţii şi conjuncţii, dar concomitent cu flexiunea, şi nu independent.

De aceea lituaniana este considerată o limbă mai mult sintetică (vezi p. 73). Autorul descrie apoi tipurile principale de îmbinări de cuvinte (sintagme) în lituana con-

---

6) Vezi şi afirmaţia lui E. Sereiskis în *Trumpas lietuviskai rusiskas Zodynas* („Mic dicţionar lituan-rus", 1948, p. XV, unde se arată că dualul dispare din limba vorbită). La fel procedează şi autorii dicţionarului limbii lituaniene contemporane, (*Dabartines lietuvu Kalbos Zodynas*) Vilnius, 1954 cînd expun tipurile de intonaţii la substantive, evitînd paradigma dualului.

temporană: nominativul + verbul personal, substantiv + adjectiv, construcţii cazuale (fără prepoziţii, iar în al doilea rînd cu prepoziţii, deoarece ultimele construcţii se trag din primele). După observaţia lingvistului sovietic, prepoziţia exprimă raporturi între verb şi forma cazuală a substantivului. Construcţiile neverbale sînt mai rare. Am adăuga că acelaşi fenomen este propriu şi limbii ruse (şi poate majorităţii limbilor care dispun de prepoziţii, căci numele şi verbul sînt categorii universale). Autorul mai descrie şi alte construcţii sintactice (cu şi fără conjuncţii, cu adverbe, gerunzii şi infinitiv).

În afară de menţiunile critice expuse în rîndurile de mai sus mai subliniem şi lipsa de consecvenţă a autorului în întrebuinţarea accentelor. Astfel, nici unul din exemplele de cuvinte lituane, date în propoziţii, nu poartă accentul, ceea ce îngreuiază pronunţarea corectă din partea celor neiniţiaţi, cărora — mai ales — li se adresează cartea. (Vezi în acest sens întregul capitol consacrat sintaxei — p. 67-84).

Este insuficient să notăm numai accentele în cuvintele izolate sau la formele gramaticale. În aceeaşi măsură sîntem obligaţi să punem accentul în propoziţii sau fraze.

Studiul profesorului M. N. Peterson poate fi apreciat, în ansamblu, ca prezentînd importanţă mai ales în popularizarea structurii limbii lituaniene, — cea mai arhaică din sînul familiei lingvistice indo-europene, — fără ca prin aceasta să fie lipsit de valoare ştiinţifică.

Ariton Vraciu

INDICELE BIBLIOGRAFIC AL REVISTEI „VIAŢA ROMÎNEASCĂ", 1906—1946[1])

Indicele bibliografic al revistei „Viaţa Romînească", 1906—1946, proiectat, în parte lucrat deja de către Serviciul bibliografic al Bibliotecii Centrale Universitare din Iaşi şi pus astfel, parţial, în circulaţie, sub formă litografiată, reprezintă rezultatul unei munci făcute cu toată seriozitatea.

Anul celei de-a 50-a aniversări de la apariţia revistei „Viaţa Romînească" a prilejuit Serviciului bibliografic (nu de mult înfiinţat) putinţa de a-şi afirma utilitatea şi prin efectuarea unei lucrări de multă necesitate: un Indice bibliografic al revistei sărbătorite. Asupra însemnătăţii revistei pentru cultura romînească... „nu mai e nevoie să accentuez", (voi spune, permiţîndu-mi să repet cuvîntul unui foarte cunoscut colaborator al ei)[2]).

Totodată, prin lucrarea aceasta, se răspundea unor sarcini trasate în cadrul Bibliotecii Centrale Universitare din Iaşi, Serviciul bibliografic: anume, efectuarea fie a unor bibliografii consacrate unor oameni de cultură însemnaţi din Moldova sau, în genere, din ţara noastră (cum au şi fost realizate deja, privitor la Ibrăileanu, Gherea, Bălcescu); fie a unui indice bibliografic pentru o revistă importantă şi reprezentativă pentru cultura Moldovei — şi, în general, pentru cultura romînească.

Fiind vorba de munca unui serviciu al unei biblioteci universitare, colectivul bibliografic a fost orientat de ideea interesului *didactic*: necesitatea întocmirii indicelui în sprijinul programei analitice a învăţămîntului superior.

Pe de altă parte a fost ideea interesului *ştiinţific*: necesitatea de a pune la îndemîna tuturor cercetătorilor (şi în primul rînd a celor din cadrul Universităţilor sau Institutelor Academiei), preocupaţi de activitatea colaboratorilor revistei, un mijloc de orientare asupra întregii activităţi a revistei, sistematizat.

1) Din lucrare a apărut, în formă litografiată, in Iaşi, 1956, numai *prima parte*. Vezi coperta a doua a volumului: Biblioteca Centrală Universitară „N. Bălcescu", Iaşi, Serviciul bibliografic: *Indice pe materii al revistei „Viaţa Romînească", 1906 — 1946*, Iaşi, 1956, 754 pagini

2) M. Sadoveanu: *Evocări*, Bucureşti, 1954, p. 177 (Apud: Const. Ciopraga, *Drumul de o jumătate de veac al „Vieţii Romîneşti"*, Indice, p. VI).

Trebuie menţionat, de asemeni, faptul că în această muncă a existat şi o legătură de colaborare cu colectivul catedrei de Literatură romînă de la Facultatea de Filologie a Universităţii din Iaşi. S-au purtat discuţii, în prezenţa tovarăşei şefe a Serviciului bibliografic, în cadrul unor şedinţe speciale ale catedrei şi, într-o anumită etapă a lucrării, au fost desemnaţi colaboratori permanenţi dintre membrii tineri ai catedrei.

Indicele este precedat de o interesantă şi documentată prezentare sistematică a activităţii revistei „Viaţa Romînească", în care se subliniază conturul ei ideologic de-a lungul anilor de apariţie, precum şi locul şi însemnătatea ei în cadrul culturii noastre, sub titlul: *Drumul de o jumătate de veac al „Vieţii Romîneşti"* [3]), semnată de conferenţiar universitar Const. Ciopraga, din cadrul Catedrei de Literatură romînă.

De asemeni, o pagină de *Lămuriri* [4]), din partea colectivului bibliografic, indică, foarte pe scurt şi poate nu suficient de cuprinzător şi de ştiinţific, procedeele bibliografice ce stau la baza lucrării.

În proiect redus la schema sa metodică, *Indicele revistei „Viaţa Romînească", 1906 — 1946* a fost conceput în felul următor:

Partea I: Indice *pe materii*, sistematizate după *clasificarea zecimală*, în cadrul cărora se aplică ordinea *cronologică*, iar în interiorul acesteia materialul se prezintă *alfabetic*.

Partea a II-a: Indice *alfabetic* al colaboratorilor şi cuprinzînd şi un indice *analitic de nume* (în cadrul căruia se va respecta tot prezentarea *alfabetică*).

În rîndurile ce urmează, voi arăta cum s-a ajuns la această schemă şi voi încerca să explic de ce s-a optat pentru aceste metode şi procedee bibliografice şi nu pentru altele.

Se pune, mai întîi, problema: o lucrare bibliografică, astfel concepută, poate fi considerată ştiinţifică? Foloseşte metode ştiinţifice?

Cunoscătorii în ştiinţa bibliografiei, ca Georg Schneider şi Fritz Milkau, se ocupă în lucrările lor şi de aceste metode şi procedee, enumerînd lucrări de bibliografie din literatura universală în care au fost aplicate unul sau altul dintre procedeele ce sînt în atenţia noastră.

Îndeosebi bibliografierea pe materii, din clasificarea zecimală, este larg răspîndită în multe ţări, după 1895, cînd s-a fundat Institutul Internaţional de bibliografie de la Bruxelles, căruia i se datoreşte această clasificare. Însă, în interiorul lor, nu ordinea cronologică, ci acea alfabetică primează, deseori.

Întrucît ne priveşte, ceea ce pare deosebit de interesant e că un bibliograf romîn de autoritate, cum a fost Gheorghe Adamescu, considera, cu privire la „organizarea unei bibliografii ştiinţifice la noi" [5]), că aceasta e necesar să se facă *sistematic* şi, anume, prin aplicarea clasificării zecimale universale, înfiinţată de Institutul Internaţional de Bibliografie, cu centrul la Bruxelles [6]).

În orice caz însă, ceea ce rezultă în urma studierii unui bogat material de specialitate (teoretic şi practic) este că nu alegerea unei metode sau a alteia şi nici preferinţa pentru o anumită combinare a diferitelor procedee şi aspecte bibliografice faţă de o alta,—ci felul cum se aplică ele, respectarea regulilor de metodică bibliografică în aplicarea metodei şi procedeelor alese, conferă valoare ştiinţifică unei lucrări de bibliografie.

Alegerea metodei şi procedeelor menţionate în schema sus-amintită, cît şi combinarea lor în felul arătat, a fost determinată de convingerea, pe care am întîlnit-o în afirmaţiile din cuvintele introductive ale mai multor bibliografii şi chiar în pagini ale unor autori cunoscuţi de tratate de teorie cu privire la ştiinţa bibliografică, dar pe care a formulat-o, cu un deosebit bun simţ, autorul unei bibliografii parţiale N. Iorga [7]). Acesta, în Introducerea la lucrarea sa, specifică: „... un bibliograf trebuie să ţină în

3) Const Ciopraga: *Drumul de o jumătate de veac al „Vieţii Romîneşti"*, în *Indicele bibliografic al revistei Viaţa Romînească, 1906 — 1946*, p. I — XIII.

4) Serv. bibliogr. al Bibl. Centr. Univ. Iaşi: *Lămuriri*, în Indice, p. XIV.

5) Gh. Adamescu: *Bibliografia şi organizarea unei bibliografii ştiinţifice la noi*, în vol.: *Omagiu lui Mihail Dragomirescu*, Bucureşti, 1928, p. 451—462.

6) *Op. cit.*, p. 455.

7) Barbu Theodorescu: *Bibliografia politică, socială şi economică a lui N. Iorga* (1890 — 1934), Bucureşti, Cartea Romînească, 1937.

seamă *mai întîi dezideratele pe care le impune materialul existent*, iar nicidecum să aplice materialului de bibliografiat anumite principii care pot fi utile în anumite ocazii şi nefolositoare în altele“ [8]).

Acesta a fost raţionamentul pe care s-a bazat munca Serviciului bibliografic: să răspundă cerinţelor impuse de materialul existent în paginile „Vieţii Romîneşti“ de-a lungul unei aproape jumătăţi de veac de apariţie.

Cităm aci părerea bine cunoscutului Georg Schneider, autor al studiului de *Teorie şi istorie a Bibliografiei*, publicat de Milkau în al său *Handbuch der Bibliothekswissenschaft* (Leipzig, 1931), în sensul că, în fixarea multiplelor aspecte ale unei lucrări de bibliografie, în îmbinarea lor — într-un fel sau altul — în fixarea planului în liniile mari ca şi în amănunt, *importanţă are punctul de vedere al bibliografului*. (Punct de vedere determinat, bineînţeles, de aspectele specifice şi de caracterul, bine cunoscut lui, al materialului ce trebuie bibliografiat).

În paragraful referitor la „Împărţirea bibliografiilor după construcţia lor“ — (Teilung der Bibliographien nach der Anlage) — din studiul citat, Georg Schneider afirmă chiar: „Adunarea, descrierea şi ordonarea titlurilor nu are loc totdeauna în acelaşi chip. Întrucît, adesea însă, *planul este o chestiune de punct de vedere* (*Ansichtssache*), (sublinierea este a noastră), iar procedeul diferit nu ne poate face să conchidem totdeauna cu siguranţă şi asupra unor scopuri diferite şi, invers, unui aceluiaşi scop i se poate răspunde deseori printr-o metodică schimbată, ştiinţa acesteia (a metodicii bibliografice n.n.) posedă adeseori numai o valoare teoretică [9]).

Revenind la aspectele pe care le poate avea o lucrare bibliografică, pentru precizare, ele pot fi:

1. Alfabetic.
2. Cronologic

3. Pe materii (cu posibilitatea: a sau b).	a) analitic	sau după cuvîntul dătător de sens, după cuvîntul de „şoc“ cum spun bibliografii germani — „Schlagwort“ sau „Stichwort“ sau „Sinnwort“ [10]).
	b) sistematic	în cadrul căruia, un procedeu poate fi şi aplicarea clasificării zecimale.

Lucrarea de care ne ocupăm s-a axat pe acest ultim punct de vedere (îmbinat cu punctul 1 şi 2, în felul în care vom arăta în rîndurile ce urmează).

E locul să menţionăm că precedentele sale bibliografice au folosit metode deosebite, faţă de aceasta. Astfel:

1. Indicele pe 4 ani, publicat de redacţia „Vieţii Romîneşti“ în 1912, sub titlul: *Viaţa Romînească* (Directori: Stere şi Cantacuzino) *Tabla de materii 1906—1910* (Iaşi, 1912), prezenta materialul urmînd rubricile revistei.

2. *Indicele bibliografic al revistei „Viaţa Romînească“ 1906—1946*, lucrat recent de Octav Păduraru, bătut la maşină în 5 exemplare, cu fişele reduse prin simboluri, prezenta şi el articolele pe materii, dar sistematizate alfabetic (după modelul Sînzianu din *Indicele Convorbirilor literare*, cu toate inconvenientele lui).

---

8) *Op. cit.*, [7]) p. VI.

9) „Das Sammeln, Beschreiben und Ordnen der Titel vollzieht sich nicht stets in gleicher Weise. *Da die Anlage aber oft Ansichtssache ist* (sublinierea este a noastră), das verschiedene Verfahren also nicht immer mit Sicherheit auf verschiedene Zwecke schliessen lässt und umgekehrt demselben Zweck oft durch wechselnde Methodik entsprochen wird, so besitzt das Wissen um diese vielfach nur theoretischen Wert“. Din: Georg Schneider, *Theorie und Geschichte der Bibliographie*, în vol. lui Fr. Milkau, *Handbuch der Bibliothekswissenschaft*, — Erster Band — Leipzig, 1931, p. 823—849 (Citat p. 831).

10) Fritz Milkau, *Handbuch der Bibliothekswissenschaft*, Leipzig, 1931 — şi: Georg Schneider, *Handbuch der Bibliographie*, Leipzig, 1930.

Aşadar, gruparea tuturor articolelor „după conţinut (pe materii) într-un tot sistematic“ [11]), acesta a fost punctul de vedere de bază atunci cînd s-a procedat la întocmirea prezentei lucrări: „pentru a clasifica articolele pe clase, pe grupe, după gradul lor de asemănare“ [12]).

Aspectul celălalt, („analitic, pe subiecte“), ce poate să-l îmbrace un indice pe materii, — în care se ţine la fel seamă de conţinutul articolelor, însă „clasificarea articolelor se face cu ajutorul cuvintelor ce definesc cuprinsul lor“ [13]), — a fost evitat. Ar fi fost necesară, pentru întocmirea unei asemenea clasificări, cercetarea materialului numai de către specialişti. Pe de altă parte, ar fi prezentat un neajuns, pentru că ar fi împrăştiat diferitele ramuri ale unei aceleiaşi ştiinţe, în tot cuprinsul indicelui, după cuvintele clasificatoare şi nu ar fi evitat reluarea articolelor şi repetarea lor la diferite rubrici.

Referitor la această problemă, a metodei celei mai recomandabile în vederea întocmirii acestei lucrări, colectivul bibliografic a făcut în mod insistent apel şi la opinia colectivului Catedrei de Literatură de la Facultatea noastră, cu care s-a discutat — în cîteva şedinţe preliminarii începutului lucrării: care ar fi aspectul cel mai util pe care să-l îmbrace această lucrare bibliografică.

S-a stabilit că interesează, în primul rînd şi sub acest aspect, gruparea articolelor de aceeaşi materie, (fiind vorba, în lucrarea de faţă, de o durată de 40 de ani de apariţie a revistei, deci de un material foarte încărcat şi divers).

Privitor la această grupare s-a întocmit un plan prin care se preciza o anumită ordonare a rubricilor Indicelui. Acest plan are la bază *Clasificarea zecimală* [14]), cu unele schimbări determinate de specificul revistei. De exemplu:

a) S-a dat primat literaturii, (trecînd-o, din punctul VIII al *Clasificării zecimale*, la punctul I);

b) S-a făcut inversiune între rubrica „Teologie — Religie“ şi rubrica „Ştiinţe sociale“, dîndu-se primat ultimei.

c) În cadrul înşiruirii materiilor, mai figurează o rubrică: „Redacţionale. Diverse. Iconografie“, (care reprezintă amănunte de redacţie, menţiuni legate de însăşi viaţa revistei, sau alte chestiuni, de ordin divers).

Această rubrică nu se găseşte în *Clasificarea zecimală*, fiind introdusă în afara Clasificării, ca necesară redării cît mai fidele a aspectului complet al revistei.

Concomitent cu discuţiile pentru definitivarea planului lucrării de faţă, serviciul bibliografic s-a documentat cercetînd şi alte lucrări în acest gen [15]) (din litera-

---

11) *Clasificarea zecimală*, Bucureşti, 1952, p. 4.

12) *Op. cit.*, p. 4.

13) *Op. cit.*, p. 4 şi 5.

14) După: L'Institut International de Bibliographie: *Classification décimale universelle*, Bruxelles, 1927—1929, (Tome I), care reia Clasificarea elaborată de Dewey în 1873 şi publicată în 1876,—adoptată apoi în majoritatea ţărilor —. Iată principiul acestei clasificări (Apud Gh. Adamescu, *op. cit.*,[5]) p. 455). Toate cunoştinţele omeneşti se împart în zece grupe mari (ce se vor subîmpărţi la rîndu-le) notate astfel:

0. Opere generale.	4. Filologie. Lingvistică	7. Arte.
1. Filozofie.	5. Ştiinţe pure (matem., fizică-chim., nat. etc).	8. Literatură.
2. Religie.		9. Istorie. Geografie.
3. Ştiinţe sociale.	6. Ştiinţe aplicate. Tehnologie.	

I. INDICI:

15) Cf.

a). Alex. Pop, *Bibliografia periodicelor între 1817—1887*, (Buc. 1888), în două părţi: I, pe ani (cronologic); II, alfabetic.

b) N. Hodoş şi Sadi Ionescu, *Publicaţiunile periodice romîneşti*, 1820—1906 (în ordine alfabetică) — Bucureşti, 1913.

c) M. Sînzianu, *Indice bibliografic 1867—1937* (Convorbiri Literare), Bucureşti, 1937 (pe materii, alfabetic).

d) Barbu Theodorescu, *Bibliografia politică, socială şi economică a lui N. Iorga* (1890—1934) Buc., Cartea Rom., 1937. (Mărturiseşte orientarea după *Classification décimale universelle de Bruxelles*, 1927—1929).

tura romînă şi străină) şi s-a ajuns la concluzia şi pe plan practic că, în general, pentru un indice pe materii, gruparea materialului se face: fie sistematic (cum s-a hotărît să se facă în lucrarea de faţă), fie aranjînd grupările numai alfabetic (mod care a fost socotit oarecum neştiinţific, prea simplist şi de mai puţină utilitate), fie analitic (mod considerat prea complicat şi nerăspunzînd folosului practic imediat).

Acestea, în ceea ce priveşte conceperea întocmirii *Indicelui pe materii*, care reprezintă, după cum am spus, prima parte a lucrării bibliografice despre revista „Viaţa Romînească".

Cum s-a menţionat şi în *Lămuriri* [16]), urmează partea a II-a, încă în lucru, care va înregistra alfabetic colaboratorii revistei şi autorii studiaţi cu trimiteri la pagina şi numerele de ordine ale indicelui pe materii, în aşa fel, încît cercetătorul, din orice punct de vedere ar fi interesat, să poată găsi cît mai uşor ceea ce îi este de trebuinţă.

Pe lîngă *Indicele alfabetic al „Vieţii Romîneşti"* cu autorii, traducătorii şi recenzenţii, în partea a II-a a Indicelui bibliografic al revistei pentru perioada 1906—1946 va fi şi un *Indice analitic* al numelor, care va cuprinde autorii recenzaţi, figurile ce constituie obiectul preocupărilor din studii şi autorii traduşi.

Tot în discuţiile purtate împreună cu colectivul Catedrei de Literatură romînă, s-a ajuns la concluzia că modul cel mai util pentru cercetători în ceea ce priveşte sistematizarea materialului, (în cadrul rubricilor pe materii, înşiruite după *Clasificarea zecimală* cu modificările mai sus menţionate), este aranjarea lui după metoda cronologică (ordonînd articolele după anul, numărul, luna şi pagina revistei). Din această cauză, în cadrul fiecărei rubrici, se cuprinde material de la anul cel mai mic, pînă la anul cel mai mare, după cum apar în aceşti ani articole din domeniul respectiv.

Fiind definitiv hotărîte: concepţia, planul şi metoda de lucru, din nou s-a procedat la cercetarea revistei (an cu an, număr cu număr, pagină cu pagină), întocmindu-se fişele respective după toate regulile fişării, menţionîndu-se, totodată, pe cît posibil, rubrica la care urmau să fie repartizate. După terminarea acestei operaţii, s-a reluat cercetarea materialului plecînd de la fişe, pentru precizarea conţinutului (materiei). Preocuparea delimitării materiilor şi a precizării conţinutului materialelor din paginile revistei explică, cu siguranţă, scăpări şi lipsuri de amănunt în realizarea Indicelui pe materii. Aşa, de exemplu, inversiuni de cronologie, cum se pot observa: la p. 244, fişa 4862, anul 1924, după 1925 (fişa 4861); sau, la p. 439, fişa 8258, anul 1907, *mai*, după 1907, septembrie (fişa 8257). Deşi se pare că cea dintîi se datoreşte unei greşeli de dactilografiere, faptul nu face decît să întărească, pentru autorii Indicelui, grija în vederea unei corectări riguroase a materialului, pentru tipărirea lui.

De asemeni, alte scăpări de amănunt, dar la fel de importante pentru seriozitatea prezentării lucrării, sînt de observat în legătură cu grafia greşită a numelor proprii străine. Cîteva exemple: fişa 4872, figurează Hölderin, în loc de Hölderlin; fişa 5946, figurează Meumann, în loc de Neumann; fişa 6082, figurează Sörenkierkegaard, pentru Sören Kierkegaard; fişele 6466 şi 6474 prezintă o grafie inconsecventă a aceluiaşi nume: Löwenstein şi Loewenstein; fişa 7044, figurează Durkeim, pentru Durkheim; fişa 7122, figurează Berstein, pentru Bernstein; fişa 7188, figurează Narguet, pentru Narquet etc. Este adevărat că unele grafii greşite se datoresc faptului că astfel se prezintă ele în revistă (atît în titlu, cît şi în corpul articolului) ca, de ex., fişa 4872, 5946 şi 6466, 6474. Bibliografului îi revine însă obligaţia de a restabili, în fişă, grafia corectă, pentru aspectul ştiinţific al lucrării bibliografice.

---

e) Dr. Gherasim Davidescu, *Istoricul revistei, „Spitalul"* (1881—1930), indice bibliografic, (în două părţi: I, pe materii alfabetic; II, alfabetic pe autori).

f) Carl Diesch, *Bibliographie der Germanistischenzeitschriften*, Leipzig, 1927

II. TEORIE BIBLIOGRAFICĂ

g) Fr. Milkau, *op. cit.*, [10])

h) G. Schneider, *op. cit.*, [10])

i) V. N. Denisiev, *Bibliografia generală* (Trad.) Ed. Cons. Gen. al Sindic. 1953.

j) Nicolae Georgescu-Tistu, *Orientări bibliologice*, Bucureşti, Libr ria universitară, 1938.

16) *Indicele bibliografic al revistei „Viaţa Romînească" 1906-1946*, Iaşi, 1956, p. XIV.

Sînt numai cîteva exemple şi, desigur, se pot găsi încă destule prezentări incorecte sau incomplete, ca şi erori de clasare, cum sînt cele semnalate de recenzia dintr-un număr recent al „Călăuzei bibliotecarului" 17) în care se fac interesante şi utile observaţii pe marginea Indicelui „Vieţii Romîneşti".

Erorile de acest fel pot fi puse la punct de către colectivul bibliografic, la o atentă verificare a textului, în vederea unei eventuale trimiteri pentru tipar, sau chiar şi numai pentru îmbunătăţirea textului litografiat.

În ceea ce priveşte precizarea conţinutului articolelor şi integrarea lor în plan, s-au întîmpinat dificultăţi care au stînjenit mult mersul lucrării şi care n-au fost totdeauna rezolvate în mod fericit. Atunci cînd ezitarea era prea mare, s-a făcut apel şi la alţi tovarăşi din colectivul Catedrei de Literatură romînă. În momentul de faţă, criticile constructive pot aduce multe îmbunătăţiri din acest punct de vedere. De multe ori „materiile" ce reieşeau din conţinutul articolului au trebuit confruntate cu materiile iniţial trecute în plan, de unde s-a ajuns la transformări ale planului sau chiar devieri de la *Clasificarea zecimală*. Acestea, însă, erau necesare, pentru a putea reda cît mai fidel aspectul revistei, pentru adaptarea la realitatea revistei.

În privinţa articolelor sub pseudonime sau cu iniţiale sau anonime, trebuie precizat, s-a respectat, în partea I a lucrării, fişa aşa cum se prezintă (după regulile bibliografice), pentru că primează materia.

Cînd va prima alfabetul (în partea a II-a, Indicele alfabetic al colaboratorilor), se va încerca o identificare a lor, în limita posibilului.

Aşa cum se prezintă acum, chiar cu toate lipsurile pe care le are şi e natural să le aibă, fiind vorba de o primă parte a unei lucrări, într-o primă formă a ei, privit comparativ cu *Indicele Convorbirilor literare* 18) lucrat de M. Sînzianu sau cu *Indicele revistei „Şezătoarea", (1892—1929)* 19), lucrat de Artur Gorovei (ne referim la lucrări

---

17) Getta Elena Rally: *Indicele pe materii al revistei „Viaţa Romînească"*, în Călăuza bibliotecarului, nr. 4 din aprilie 1957, p. 13 — 15.

18) M. Sînzianu: *Indicele bibliografic 1867—1937 (Convorbiri Literare)*, Bucureşti, 1937. E un indice pe materii, în care rubricile nu au fost aranjate după un sistem anumit („sistematic"), ci alfabetic: (de ex., *de la litera C, în continuare:*

Comunicaţii. Critică. Cultură. Drept. Economie. Erată. Estetică. Etnografie. Filologie. Filozofie. Fiz.-chimice. Fiziologie). În interiorul rubricilor acestora se face o oarecare aranjare sistematică, dar după criteriu formal, iar în interiorul acestora se procedează alfabetic.

Exemplu:

Literatură: 1. Poezii — Recenzii, traduceri (după ţări), recenzii de literaturi străine etc.

2. Proză: Roman, recenzii, traduceri. Nuvele, schiţe, descrieri etc.

3. Teatru: original; traduceri; studii; teatru, studii, recenzii; cronica teatrală; recenzii (teatru); idei, fapte, oameni. (*Să se observe repetarea rubricilor*, nota noastră).

4. Istorie literară (cu subîmpărţirile respective).

5. Corespondenţă literară, documente etc.

19) Artur Gorovei, *Indice analitic şi alfabetic al celor 25 de volume din revista de Folclor „Şezătoarea" (1892—1929)*, Folticeni, 1931. În cuvîntul lămuritor, Artur Gorovei indică, cu privire la partea analitică, aplicarea clasificării lui Paul Sébillot, după chestionarul folosit de acesta pentru folclorul francez, — cu modificările cerute de specificul articolelor şi publicaţiilor din paginile revistei Şezătoarea.

În partea I: Indicele autorilor (alfabetic), trimiterea se face numai prin notarea volumului şi paginii volumului.

În partea a II-a: (analitică) rubricile, sugerate de chestionarul lui Sébillot, sînt: I. Lumea fizică. II. Lumea supranaturală. III. Omul şi viaţa omenească. IV. Meşteşugurile. V. Medicina superstiţioasă. VI. Viaţa intelectuală.

Să ne oprim la: I, (subîmpărţirile, analitic): 1) Pămîntul, 2) Lumea suprapămînteană, 3) Flora, 4) Zoologia, 5) Meteorologia. Pentru exemplificare de analitic („Stichwort"), ne oprim la 3: Botanica populară — 15.7 — 166. Bradul şi teiul — 13.203. Cînepa şi lucrul ei — 9.139. Legenda lemnelor — 3.192... abanos — 15.144, acriş — 15.65.143, adamasc — 15.7, adormiţele — 15.25, afin etc.).

asemănătoare ca gen), *Indicele revistei „Viața Romînească" 1906—1946*, lucrat de Serviciul bibliografic, se prezintă din punctul de vedere al concepției mai aproape de accepția științifică.

Indicele „Vieții Romînești" reprezintă un progres pe planul științific, prin aranjarea sistematică a articolelor grupate după gradul lor de înrudire, prin aplicarea *Clasificării zecimale* în cadrul materiilor. Punctul acesta de vedere este superior față de criteriul alfabetic, (folosit de Sînzianu în cadrul materiilor și de Gorovei, în prima parte a lucrării sale), căci acest ultim criteriu grupează articolele în mod mecanic, după litere.

Lucrarea bibliografică asupra revistei „Viața Romînească" reprezintă un progres și pe planul practic: dă posibilitate cercetătorului să aibă materialul de aceeași specialitate strîns împreună, iar cînd se urmărește materialul referitor la un autor, se folosește Indicele alfabetic.

S-ar putea reproșa un aspect general prea fărîmițat, datorat metodei strict cronologice (1906—1946). În adevăr, printr-o cronologie pe decade se putea ajunge la o perspectivă mai legată în ordonarea materialului.

Modul cel mai util, totuși, credem că ar fi putut fi realizat prin aplicarea unei cronologii care ar fi ținut seama de perioadele proprii existenței revistei [20]), (cu limitele fixate fie de marile evenimente politice și sociale, ca de exemplu primul și al doilea război mondial, fie de mutarea revistei de la Iași la București și schimbările conducerii ei), întrucît prin aceasta s-ar fi respectat nota specifică și conturul general al revistei în diferitele momente ale vieții sale.

În orice caz, trebuie considerat ca o greșeală faptul că s-a dat în circulație prima parte a lucrării (Indicele pe materii), înainte de a fi fost terminată și litografiată, spre a-i putea fi însoțită și partea a doua (Indicele alfabetic). Iar dacă s-a dat în circulație în condițiile acestea, era absolut nesesar să se menționeze (și pe coperta I și pe coperta a II-a) că volumul de față reprezintă partea I a lucrării. Respectarea acestei reguli impuse de practica tipografică ar fi determinat mai multă chibzuială și mai puțină grabă din partea celor ce au fost gata să facă afirmația că *Indicele bibliografic al revistei „Viața Romînească", 1906—1946*, ar fi neutilizabil.

Indicele bibliografic, întreprins de Serviciul bibliografic al Bibliotecii centrale din Iași, este rezultatul unor sforțări ce au avut drept scop realizarea unei lucrări a cărei necesitate era simțită. Munca Serviciului bibliografic a încununat, printr-un rezultat demn de laudă, o inițiativă luată spre folosul cercetătorilor și a tuturor celor interesați de activitatea însemnatei reviste, „Viața Romînească". Lucrarea bibliografică despre această publicație, cu toate lipsurile ei, prin tot ceea ce e pozitiv în realizarea ei, poate fi considerată ca un ajutor prețios pus la îndemîna cercetătorilor paginilor „Vieții Romînești".

M. Frunză

20) Perioadele: 1906—1916; 1920—1933; 1933—1940; 1944—1946; 1948— pînă azi.

GEORGE BACOVIA
(1881-1957)

Cu poetul George Bacovia a dispărut unul din reprezentanţii tipici ai poeziei simboliste romîneşti, o personalitate complexă în care se ciocnesc aspecte contradictorii, fireşti la intelectualii de la începutul veacului nostru. A plecat dintre noi discret, cum a şi trăit. Plachetele lui de versuri au fost publicate la intervale mari, — *Plumb* (1916), *Scîntei galbene* (1926), *Cu voi* (1930), *Comedii în fond* (1936), poeme în proză, *Stanţe burgheze* (1947); un volum compact de *Poezii* a apărut abia în 1935, în colecţia „Ediţii definitive" de la Fundaţii, iar, cu un an înainte de moarte, E.S.P.L.A. i-a publicat o nouă ediţie de *Poezii*, în două tiraje foarte preţuite de presă şi de cititori.

Viaţa şi opera sa ilustrează soarta tragică a poetului în societatea noastră burgheză, condamnat la singurătate, neînţelegere, contemplare şi înfrîngere, cu toate protestările formulate în versuri amare, şi cu toate viziunile de viitor revoluţionar schiţate. Tablourile de descompunere a naturii, care abundă în poeziile lui G. Bacovia, aspectele depresive ale toamnei, amurgurile, scenele macabre, nu sînt simple reluări ale unor teme de romantism întîrziat sau de simbolism apusean. Aceste tablouri din *Plumb* şi din *Scîntei galbene* constituie imagini artistice ale orînduirii burgheze care se destramă inevitabil. Poetul, ulcerat de această junglă umană, ridică propria sa suferinţă la înălţimea unui simbol tragic.

Toate elementele vieţii citadine, dominate de banalul zilnic, de ostilitate, de gol şi pustiu, contribuie să creeze în opera sa acel climat particular bacovian, care îi face originalitatea şi nota distinctă: o natură putredă, toamna obsedantă, anotimp al destrămării, amurguri, ca momente prielnice melancoliei, grădini răvăşite, copaci despuiaţi, tîrgul apăsat de plictisul provincial, atmosfera sinistră a cimitirelor şi a mormintelor. Şi toate acestea, nu pentru dezvoltarea unor motive curente în literatura decadentă a Apusului, ci pentru a traduce în imagini însăşi descompunerea lumii burgheze, a iubirii şi a tuturor sentimentelor, condamnate aici.

Plumb, termen reluat adesea în poezia bacoviană, exprimă sugestiv atmosfera copleşitoare cu orizont închis, fără altă perspectivă decît renunţarea şi invocarea morţii eliberatoare.

Dar toate aceste aspecte de decadentism, poezia funebră, plînsul chinuitor, vagabondajul ca atitudine literară, apologia morţii şi impacienţa în faţa ei, nu sînt decît forme ale unei vehemente protestări din partea unui poet însetat de bucuria de a trăi. Ca la toţi simboliştii apuseni, răzvrătirea şi protestarea apar dezorientate şi înăbuşite; ele se frîng dureros în resemnare şi în poetizarea suferinţei.

S-a recunoscut în versurile lui G. Bacovia şi un filon de critică socială şi de cald umanitarism, culminînd în cîteva accente revoluţionare:

...Dar notează-n cartea vremii
Filozoful proletar:
Greve, sînge, nebunie
Foame,
Plînset mondial...

Pe cînd lasă-amurgul flăcări
Pe-un final ce se anunţă
Pe-un decor miliardar.
(*Amurg*, în *Cu voi*).

Primăvara ia la Bacovia sensul unei reînoiri, într-o lume mai bună (*Note de primăvară, Nervi de primăvară*). *Serenada muncitorului*, scrisă semnificativ încă din 1906, urcă la tonul cam retoric al unui adevărat manifest de luptă revoluţionară a proletariatului, amintind, prin apostrofa sa vehementă, *Clăcaşul* lui Cezar Bolliac şi *Noi vrem pămînt* al lui G. Coşbuc. Versul „Sculaţi ai muncii proletari!" din *Spre primăvară* (*Comedii în fond*, 1936) răsună ca primul vers din *Internaţionala*. Iar în *Poema finală*, din ciclul *Cu voi*, o panoramă a mizeriilor sociale se încheie cu invocarea unui „măreţ viitor" :

Pe stradă urle viaţa şi moartea
Şi plîngă poeţii poema lor vană...
Ştiu
Dar foamea grozavă nu-i glumă, nu-i vis
Plumb, şi furtună : pustiu
Finis...
Istoria contemporană...
E timpul... toţi nervii mă dor...
O, vino odată, măreţ viitor!
(*Poema finală*)

Poezia socială nu-i, totuşi, specifică lui G. Bacovia, nici esenţială în ansamblul operei lui. Dominantă rămîne la el tot nota depresivă, însă cu sensul unor tablouri dureroase şi al unei mişcări de răzvrătire.

Cu prilejul apariţiei volumului de *Poezii* din 1956, s-au publicat articole interesante asupra înţelesului acestei opere atît de originale. În genere, i s-a adîncit semnificaţia şi i s-a subliniat actualitatea. Însă unii critici au încercat să-l scoată de sub orice influenţă a simbolismului (Eug. Jebeleanu, G. Munteanu, A. E. Baconski). Poetul îşi declară doar singur lecturile din textele simboliştilor apuseni : Baudelaire, Paul Verlaine, Jules Laforgue, Edgar Poë, Tristan Corbière, Maurice Rollinat, Georges Rodenbach, René Ghil. Dar el ne previne în revista *Viaţa literară* din 1929, asupra atitudinii lui critice faţă de aceşti scriitori străini : „Mi-a plăcut în artă să urmăresc o problemă. Deşi am citit în tinereţe pe Rimbaud, Baudelaire, Laforgue şi alţii, n-am simţit sufletul romînesc vibrînd lîngă ei. Alt neam, altă vîrstă. Noi trebuie să ne străduim pentru originalitatea noastră. Să devenim o fiinţă organică, nu paraziţi, nici maimuţe".

Nu se pot contesta influenţele simboliste apusene în poezia lui G. Bacovia. Ar fi şi absurd să contestăm o realitate istorică mărturisită de fapte. Însă va trebui studiat şi adîncit în opera sa procesul de creaţie originală a unui simbolism romînesc, prin cadrul şi atmosfera particulară lui, construite pe tipare apusene, dar folosite în mod creator. Nu izvoarele livreşti ale scriitorului importă, ci felul personal în care le foloseşte. Poezia de atmosferă şi de sugestie, viaţa citadină şi tragicul vieţii zilnice, realizate cu mijloace plastice şi muzicale şi cu fuziunea acestora, exotismul în timp şi în spaţiu, poezia de evadare, sondajele în viaţa subterană, locul larg acordat visului şi visului-treaz, simbolismul fonetic şi simbolica culorilor, folosirea *leitmotiv*-elor, — iată atîtea teme şi procedee particulare simbolismului şi evidente la Bacovia. Dar poetul nostru le tratează cu experienţa proprie în cadrul realităţilor sociale şi morale de la noi, şi privite prin optica răzvrătirii lui, înăbuşită de o societate ostilă artei şi poeziei. În cadrul *sincretismului artistic*, practicat în evocarea atmosferei strivitoare a tîrgului, unde se consumă drama poetului romîn, toate elementele sînt trăite de acesta direct şi poartă pecetea autenticului. Modelele apusene au avut doar rolul limitat de îndemn şi indicaţie. Nu trebuie să uităm că însăşi condiţia socială a poetului romîn de la începutul veacului nostru are analogii izbitoare cu acea de care a suferit seria de „poeţi blestemaţi", de la Baudelaire şi Verlaine pînă la Laforgue şi Rimbaud. *Leitmotivele* cu care aceştia reconstituie climatul burghez feroce şi-au găsit un ecou vibrant şi personal în versurile lui Bacovia. Discreţia, simplicitatea şi sobrietatea mij-

loacelor sale poetice, tehnica sa prosodică cu unele aspecte clsiace, reprezintă iarăşi o formă de originalitate a poetului din *Plumb* şi *Scîntei galbene*.

Opera lui G. Bacovia nu reprezintă o poezie de virtuozitate verbală sau tehnică. Poetul nu dezvoltă şi nu orchestrează. El face loc larg sugestiei care se insinuează în noi, încărcată cu fiorul emoţiei poetice. Sugestia bacoviană, iată cheia realizărilor lui, în ciuda impresiei de relativă sărăcie şi de monotonie, ca motive, lexic, ritmuri şi rime. Repetiţia de notaţii, cuvinte, versuri sau rime, reluarea obsedantă a acestora de la o strofă la alta, ca în *Amurg violet*, formează un acompaniament muzical grav.

Prin poezia sa de atmosferă şi de sugestie, G. Bacovia constituie un argument strălucit pentru bogatele resurse poetice ale limbii romîneşti.

N. I. Popa

CONSTANTIN I. BALMUŞ
(1898—1957)

Universitatea din Iaşi este în doliu în urma morţii premature, la 13 iulie 1957, a acad. prof Constantin I. Balmuş care aici s-a format ca om de ştiinţă şi a desfăşurat o activitate ştiinţifică de un sfert de veac.

El s-a născut la 25 mai 1898, în satul Murgeni din raionul Bîrlad, ca fiu al unui vrednic învăţător, transferat ulterior ca institutor în Bîrlad. Studiile lui secundare şi universitare au însemnat ani de muncă grea, dusă în condiţiuni aspre. Ca bursier la Liceul Internat din Iaşi, a beneficiat de acea atmosferă prielnică studiului, în care s-au format cărturari ca Traian Săvulescu, N. Profiri, Mihai Ciucă, Iorgu Iordan, N. Gh. Lupu, Mihai Ralea, Horia Hulubei, Em. Condurachi, scriitori ca Eugen Lovinescu, Demostene Botez, Victor Ion Popa, Al. O. Teodoreanu, Ionel Teodoreanu, artişti ca Mihai Jora sau Leon Klepper.

Constantin Balmuş a făcut excelente studii de filologie clasică la Facultatea de Litere din Iaşi, unde, ca elev al eminentului profesor şi literat I. M. Marinescu, îşi ia licenţa „magna cum laude". Cu mari sacrificii materiale, continuă studii de specializare la Bonn şi Berlin (1922—1924), apoi la Roma (1924—1926), ca membru al Şcolii Romîne, atunci sub conducerea prof. Vasile Pîrvan. I-am fost coleg de Facultate şi de mansardă studenţească, la Liceul Militar din Iaşi, ca pedagog, şi pot aduce mărturia vie a unor ani de muncă intensă la studii şi în discuţii aprinse, din care Constantin Balmuş apărea deja ca o prefiguraţie a ceea ce avea să fie toată viaţa: un entuziast admirator al clasicismului, un cărturar devotat ştiinţei şi un om de atitudine în problemele social-politice, privite de pe poziţii înaintate. Pentru a se înţelege eroismul acestei aspiraţii spre valorile înalte ale ideilor şi ale artei clasicilor greco-latini, voi mai aminti strădania continuă a unui student sărac, silit să fie ani întregi pedagog la şcoli, preparator la copii bogaţi, suplinitor la diferite şcoli.

Spirit mobil şi într-un veşnic neastîmpăr, el a călătorit mult, şi pentru studii, şi pentru împrospătarea şi lărgirea orizontului de viaţă. Aşa, a făcut călătorii în Italia (1924—1926), în Franţa, unde a revenit adesea (1926, 1929, 1930, 1939), în Grecia (1928), pe ţărmurile Mediteranei (1934), în Elveţia şi Germania (1939). Punea în studii, în călătorii şi în aprecierea celor văzute acelaşi entuziasm tineresc şi febril, o impacienţă de mare sensibil, format la şcoala clasicismului, pentru care întreţinea un adevărat cult.

A parcurs cu succes toată filiera universitară la Iaşi, luptînd şi aici curajos cu piedicile puse de unii profesori politicieni, care nu puteau înţelege pe acest tînăr studios, încrezător doar în meritele lui de cercetător de vocaţie. Încă din 1922, a publicat o excelentă traducere din romanul pastoral grecesc *Daphnis şi Chloe* de L o n g o s, cu o introducere despre romanul grec, la Cultura naţională, condusă de Vasile Pîrvan. Calităţile deosebite ale acestei traduceri s-au confirmat prin republicarea ei în 1956. Şi-a trecut doctoratul în Litere „magna cum laude", la Universitatea din Iaşi, în 1925, cu teza *Tehnica povestirii la Plutarh* (Chişinău, 1925). Adevărata sa pasiune pentru cercetarea ştiinţifică nu-l împiedică să lupte şi pentru popularizarea problemelor clasicismului greco-latin. În acelaşi an 1927, publică *De Quintiliani fontibus Graecis*, preţuită de prof. I. Cousin, în „Revue des Études latines" (1928), şi o

broşură — pledoarie caldă *Pentru clasicism*, în care el vedea o salvare faţă de curentele nesănătoase ale vremii. Din însărcinarea prof. I. M. Marinescu, face cursuri la Universitatea din Iaşi şi le litografiază: *Istoria poeziei latine în epoca arhaică* (1927) şi *Curs de gramatică istorică a limbii latine. Fonetică şi Morfologie* (1928).

Lucrarea care avea să-l afirme pe Constantin Balmuş pe plan european a fost *Étude sur le style de Saint Augustin dans les Confessions et la Cité de Dieu*, publicată la Paris, în 1930, în celebra colecţie de studii antice Guillaume Budé. Cu ce înfrigurare şi emoţie a urmărit la Paris, timp de trei luni de vacanţă, publicarea şi corecturile acestui volum hotărîtor pentru el, am văzut-o personal, din întrevederile şi discuţiile numeroase avute cu el atunci. Pe baza acestei lucrări, el capătă, după adevărate lupte, titlul de docent universitar pentru limba şi literatura latină, la Iaşi, în 1932. Valorosul studiu arăta un aspect nou al tînărului cercetător: preocupările sale pentru problemele de stil şi artă literară, pentru artele poetice, retoricile vechi. Latinişti reputaţi ca M. Comeau, Paul Faider, G. Ghedini, A. Ernout, P. De Labriolle, Hugo Koch, E. Galletier, J. Tolkichen, L. Dalmosso şi Al. Graur au avut cuvinte de laudă pentru această originală cercetare asupra stilului Sfîntului Augustin, fină ca analiză şi justă în concluziile ei generale. Faptul că autorul a trebuit să publice în 1931 într-o broşură *Părerile criticii*, extrase din recenziile apărute în periodicile străine mai dezvăluie alt aspect al moravurilor noastre universitare burgheze. El era obligat să-şi apere lucrarea de „specialiştii" romîni, deşi cei apuseni o apreciaseră foarte favorabil şi îi subliniaseră importanţa deosebită în literatura de specialitate.

Titlul de docent universitar i-a atras numirea ca conferenţiar de limba latină la Universitatea din Iaşi în 1932, unde funcţionează pînă în 1937, cînd, după moartea profesorului Cezar Papacostea, titularul catedrei de limba elină, este chemat să ocupe această catedră, pe care o va sluji cu devotament şi talent pînă în 1948. A fost un profesor apropiat de studenţi, erudit apologist al culturii clasice. Cursurile şi seminariile lui s-au bucurat totdeauna de aprecierea acestora, pentru că ei simţeau în el un om de o bogată cultură generală, mereu frămîntat de probleme şi participînd direct, prin lucrările sale, la rezolvarea lor. Activitatea sa ştiinţifică şi publicistică la revistele din ţară şi din străinătate, conferinţele sale aşa de vii, situaţia sa de membru la Société des Études latines din Paris, la Société des Études grecques, la Societatea de Lingvistică din Bucureşti, contribuiau la prestigiul său de om de ştiinţă şi de profesor.

Observăm trei aspecte dominante în această perioadă ieşeană a activităţii lui Constantin Balmuş în slujba clasicismului: publicarea de lucrări ştiinţifice, apoi preocuparea de a alcătui manuale didactice însufleţite de ideea unor cărţi capabile să ajute efectiv în tineri dezvoltarea gustului pentru cultura antichităţii, în fine, grija de a populariza cît mai larg aceste probleme, prin articole şi conferinţe.

Din primele, menţionăm: *La Lettre de Saint Augustin à Licentius* (Epist. XXVI), publicată în volumul festiv *În memoria lui Vasile Pîrvan* (Bucureşti, 1934), *Rutilio Namaziano, l'ultimo poeta di Roma*, studiu literar apărut în revista italiană de filologie clasică *Il Mondo classico* (mai 1935, Torino). Continuîndu-şi preocupările relative la teoria literaturii la scriitorii vechi, publică *Tratatul despre Sublim*, tradus din greceşte cu un studiu estetico-literar (Bucureşti, 1935) şi apreciat pentru calităţile artistice ale versiunii. În aceeaşi direcţie, traduce *Tratatul despre Stil* al lui Demetrios, cu introducere şi comentar (Iaşi, 1943). *Gramatica limbii greceşti. Fonetică, Morfologie, Sintaxă* (Bucureşti, 1935), elogios primită de savanţi străini ca P. Chantraine sau A. Taccone, sistematiza un bogat material, după metode recunoscute ca noi.

Grija unor bune traduceri literare l-a preocupat stăruitor pe profesorul Constantin Balmuş: *Homer, Iliada, Cîntul VI* (Revista Fundaţiilor, dec. 1938) sau Giosuè Carducci, *La Izvoarele Clitumnului* (Însemnări ieşene, dec. 1938) apăreau ca începuturi promiţătoare ale unor traduceri integrale realizate cu o adîncă înţelegere a valorilor literare din modelele străine.

Ca lecţie de deschidere a cursului de istoria literaturii greceşti, el îşi pune problema *Fost-au Grecii senini?* („Revista Fundaţiilor", 1938), răspunzînd prin numeroasele dovezi de nelinişte şi contradicţii ale Grecilor, fapt care condamnă o afirmaţie comodă şi oarecum legendară. De altfel, din lucrările lui Constantin Balmuş se desface în general viziunea unei antichităţi frămîntate de probleme complexe şi măcinate de contradicţii, torturată de îndoieli, rupînd-o cu tradiţia unor Greci „senini", contemplativi, stăpîni pe concepţii clare, definitive.

Conducător al Seminarului de limba şi literatura greacă din Iaşi, el s-a ocupat de îmbogăţirea sistematică a bibliotecii acestui seminar, începînd să formeze şi o şcoală de cercetare în domeniul clasicismului, alături de reputatul latinist, prof. I. M. Marinescu, atunci decan al Facultăţii de Litere din Iaşi. Astfel a îngrijit, în cadrul activităţii acestui seminar, publicarea colecţiei *Autorii greci în romîneşte*. Două volume au şi apărut: vol. I: *Leucip şi Democrit*, traducere şi introducere de H. Mihăescu, prefaţa de C. Balmuş (Iaşi, 1941); vol. II: *Heraclit din Efes*, traducere şi introducere de H. Mihăescu, prefaţa de C. Balmuş (Iaşi, 1943).

Pentru promovarea limbilor şi literaturilor clasice, trebuiau manuale bune şi aerate, întocmite cu metode ştiinţifice, frumos ilustrate şi capabile să ajute popularizarea bogatelor tradiţii antice. Iată de ce Constantin Balmuş, în colaborare cu profesorul Al. Graur, a alcătuit manuale serioase de limba greacă şi latină: *Crestomaţie elină*, cu texte din Esop, Lukian, Xenofon şi Platon, cu note gramaticale şi cu un vocabular complet (Bucureşti, 1935); *Antologie latină*, cu texte din mulţi autori, cu introducere şi note (1935). A urmat o serie de 10 volume *Texte latine*, publicate cu introduceri şi comentarii şi destinate tot elevilor de liceu, cu extrase din Caesar, Ovidius, Vergilius, T. Livius, Cicero, Tacitus, Horatius. În fine, *Manuale de limba latină*, pentru clasele III, IV, VII, VI-VIII, în colaborare cu Al. Graur, Iorgu Stoian şi Toma Vasilescu (1946). Constantin Balmuş a fost prezent şi în revistele literare sau didactice, cu articole relative la ştiinţele filologice sau la clasici: *J. Vendryès* („Lumea", 1929), *Antoine Meillet* („Însemnări ieşene", 1939), *Despre Socrat* („Învăţătorul romîn contemporan", 1939).

Încă din această perioadă, în Iaşul tuturor rătăcirilor naţionaliste, el s-a situat pe poziţii progresiste democratice, alături de oameni ca Mihail Sadoveanu, prof. Iorgu Iordan, Traian Bratu, Andrei Oţetea, Gr. T. Popa, P. Andrei. De aici o atmosferă ostilă de ameninţări din partea unei anumite studenţimi, manevrate de oamenii politici, în anii fascizării ţării, pînă la 1944. Atunci a apărut un alt aspect al profesorului Balmuş: era învăţatul cetăţean, a cărui dezvoltare avea să se desăvîrşească după eliberarea ţării. Înainte de 23 August 1944, a semnat apelul profesorilor universitari pentru ieşirea ţării din război.

Îndată după întoarcerea la Iaşi din refugiu, îl găsim angajat ca membru de partid, într-o largă şi însufleţită activitate pentru promovarea ideilor noului regim: preşedinte la A.R.L.U.S., vorbitor avîntat şi patetic, în instituţii şi întreprinderi, director al ziarului „Moldova liberă", decan al Facultăţii de Litere, deputat legat de alegătorii săi, el arată pretutindeni un nivel ideologic şi politic foarte ridicat şi un temperament puternic de luptător. La Universitate a avut un rol efectiv în munca de îndrumare a multor colegi şovăielnici în faţa ideologiei materialiste care trebuia aşezată la baza noii vieţi universitare şi în reconsiderarea problemelor ştiinţifice. La cunoaşterea temeinică a limbilor apusene, pe care le vorbea şi le citea curent, adăuga acum şi limba rusă studiată printr-o stăruitoare muncă personală.

Cînd Constantin Balmuş a fost solicitat să se transfere la Universitatea din Bucureşti, nu s-a despărţit uşor de oraşul de care îl lega o activitate îndelungată. O mărturie o constituie gestul prin care la plecare, a donat Universităţii din Iaşi frumoasa sa casă construită cu mari greutăţi din partea lui şi a soţiei sale. Transferat în 1948 la catedra de limba elină de la Universitatea din Bucureşti, îndeplineşte şi sarcina de şef al catedrei de filologie clasică. În 1949, după reorganizarea Academiei, este ales membru titular activ la secţia de ştiinţe istorice. Un an mai tîrziu, este numit Rector al Universităţii din Bucureşti. (1950 1952). În această calitate sau ca academician, reprezintă ţara noastră la festivităţi şi congrese internaţionale la Budapesta (1950), Berlin (1950), Halle (1951), Moscova (1955). Cu toate aceste sarcini, Constantin Balmuş îşi urmăreşte problemele ştiinţifice de specialitate, lărgite acum cu acele de istorie socială, în spiritul secţiei de la Academie, din care face parte. În 1950—1952, conduce şi Muzeul Naţional de Antichităţi din Bucureşti.

O serie de comunicări prezentate la secţia istorică atestă această nouă direcţie de cercetări, în care el aplică metoda materialismului istoric unor fapte greşit interpretate de ştiinţa burgheză. În *Note asupra izvoarelor referitoare la răscoala sclavilor condusă de Spartacus* (1949), autorul dovedeşte originile de clasă ale acestor interpretări. Tot aşa, în *Frămîntări sociale la Geto-Daci* (1950), arăta cît de înşelătoare este afirmaţia unor istorici care înfăţişau poporul geto-dac unit. Iar în cadrul numeroaselor răscoale ţărăneşti, mari preoţi ca Deceneu au avut un rol negativ. În 1951, academicianul Con-

stantin Balmuş prezenta *O apreciere a lui Herodot asupra Geţilor*, consideraţi de istoricul grec ca „cei mai drepţi dintre Traci". *Lai consistentes*, comunicare din 1953, este o încercare de precizare a acestor termeni din unele inscripţii latinc de pe teritoriul romînesc.

Cu începere din 1953, Tucidide devine un subiect de predilecţie al preocupărilor sale. *Un aspect al concepţiei istorice a lui Tucidide. Despre scopul operei sale istorice* (1953) valorifică în opera istoricului grec o serie de idei filozofice înaintate care fac din el, după expresia unor savanţi sovietici, un „precursor îndepărtat al interpretării materialiste a istoriei". Ideea este reluată şi amplu documentată în volumul *Tucidide. Concepţia şi metoda sa istorică* (Bucureşti, 1956), lucrare care se situează printre cele mai valoroase tentative de reconsiderare a acestui autor.

Ultimii ani ai academicianului Constantin Balmuş sînt străbătuţi de o adevărată dramă: este lupta cărturarului conştient de mulţimea problemelor pe care trebuia să le rezolve în timpul cel mai scurt, cu scăderile trupului omenesc, intervenite prematur. Exemplarele personale din lucrările sale ultime sînt pline de adnotaţii marginale, rezerve şi completări adăugate pînă în timpul din urmă. Foile lui de *agenda*, torturate de mulţimea punctelor urmărite paralel şi rămase în întîrziere, studii, informaţii bibliografice pentru un vast studiu proiectat asupra lui Homer, traduceri, atestă grija lui obsedantă în faţa lucrărilor de terminat, ca o datorie de onoare.

În toamna anului 1955, el participa cu o comunicare la Congresul ştiinţelor istorice din Roma. În *Le commencement de la crise générale du système esclavagiste romain*, continuîndu-şi preocupările de istorie socială urmărite, stabilea, pe baza mărturiilor culese de la istorici latini ca Seneca, Columella şi Plinius cel Bătrîn, că începutul crizei generale a sistemului sclavagist roman a avut loc spre mijlocul primului veac din era noastră.

În această luptă dîrză cu timpul, academicianul Balmuş a izbutit totuşi să smulgă cîteva realizări de seamă. Două lucrări importante date la tipar înainte de agravarea bolii sale vor apărea postum, la Editura ştiinţifică. *Poetica* lui Aristotel, traducere, introducere şi comentar, (1958) constituie o prelungire firească a interesului deosebit arătat artelor poetice greceşti, din care publicase deja *Tratatul despre Sublim* şi *Tratatul despre stil* al lui Demetrios. Stăruinţa cu care autorul studiului despre stilul Sfîntului Augustin a revenit la problemele stilisticii, aşa de actuale astăzi, mărturiseşte ideea completă pe care şi-o făcea despre operele literare, privite în acordul dintre conţinutul lor ideologic şi mijloacele de expresie folosite. Iar studiile de măiestrie artistică, începînd cu *Tehnica povestirii la Plutarh*, pînă la *Étude sur le style de Saint Augustin* şi terminînd cu această traducere postumă a *Poeticei* lui Aristotel, ne confirmă impresia generală că, în opera sa ştiinţifică, istoricul literar a fost dublat de un om de gust artistic rafinat prin contactul strîns şi continuu cu capadoperele literare şi artistice din lumea antică şi din cea modernă.

A doua lucrare a lui Constantin Balmuş care va apărea postum la aceeaşi Editură, este Diogene Laerţiu, *Vieţile şi doctrinele filozofilor vestiţi*, tradus de C. Balmuş, cu note, prefaţa de A. Frenkian, 2 volume. Această istorie a filozofiei greceşti în monografii răspunde altui aspect din personalitatea lui C. Balmuş: omul de idei generale, atent să situeze fenomenele literare în cadrul social-istoric al vremii şi în istoria culturii.

Alte lucrări anunţate „în pregătire" au rămas în stadiul adunării laborioase de materiale, aşa cum o făcea el, cu frenezia unui pasionat, grăbit să se informeze cît mai complet, pînă la epuizarea izvoarelor şi să construiască pe baza acestora. Din versiunea nouă în proză a *Iliadei* lui Homer au rămas cărţi întregi traduse, care îi atestă, o dată mai mult, simţul sigur al limbii literare romîneşti. Iar studiul literar despre *Homer şi poezia homerică*, în care vedea marea carte a vieţii lui, a rămas în starea de proiect, însă deja foarte bogat documentat. Chiar ultimele luni au fost martore ale acestei îndîrjiri eroice de a-şi învinge boala. Grija cursurilor şi a lucrărilor l-a chinuit şi în momentele cele mai grele, şi în concediile medicale, şi pînă în sanatoriul elveţian unde îşi căuta vindecarea unei boli care nu iartă.

Soarta pe care devotata lui soţie o face bogatei şi alesei sale biblioteci, adunată de el cu o adevărată pasiune, ilustrează cei doi poli ai acestei existenţe frămîntate. Cîteva sute de volume literare au luat loc în Biblioteca Căminului cultural din satul Murgeni, de unde a plecat acum aproape 50 de ani, fiul destoinicului învăţător, în as-

censiunea sa socială. Va fi recunoştinţa lui pentru locul natal. Restul acestei biblioteci de specialitate, destinat de pe acum Bibliotecii Facultăţii de Filologie din Bucureşti, unde el a ilustrat clasicismul, constituie deocamdată un fond public, accesibil cercetătorilor şi păstrînd prezenţa spirituală a celui care a iubit literatura şi arta clasicilor ca nimeni altul.

Prin viaţa şi opera sa, academicianul Constantin Balmuş ne lasă exemplul unui umanist desăvîrşit, pătruns de pildele înaintaşilor greco-latini, pe care i-a urmat cu devotament în stilul lui de viaţă şi chiar în fraza lui elegantă şi artistică. În al doilea rînd, preluăm de la el lecţia unui scriitor de talent, totodată mare cetăţean, pătruns de simţul răspunderii şi militînd cu vigoare de pe poziţiile clasei muncitoare. În fine, rămîne opera sa ştiinţifică şi literară deosebit de valoroasă, care deschide în tradiţia disciplinelor clasice de la noi un început de lucrări originale de circulaţie europeană.

N. I. Popa

MIHAI CODREANU
(1876—1937)

O viaţă de om consacrată sonetului...

Inteligenţa a fost poate facultatea dominantă a poetului Mihai Codreanu, comentator al vieţii şi al lumii. În mod obişnuit, acest creator de sonete pleacă de la un sentiment pe care-l generalizează, dîndu-i forma unei viziuni obiective. Înţelegerea lumii, a omului a fost unul din obiectivele poetului, căci Mihai Codreanu a scris mai ales poezie de cugetare. „Lirismul meu e stăpînit şi rece“ — mărturiseşte poetul, gînditor.

Prin urmare, sensibilitatea, entuziasmul sînt mai puţin vizibile în creaţia poetului, care, totuşi, a avut o perioadă boemă în tinereţe, a făcut elogiul prieteniei şi a cîntat armonios dragostea.

Că Mihai Codreanu s-a consacrat sonetului timp de şase decenii, cu o devoţiune admirabilă, nu e un fenomen literar întîmplător. Sonetul reprezintă pentru acest perseverent cizelator de cuvinte un pisc al poeziei. Puţine sînt în opera lui aşa-numitele „evadări din sonet“. Între modelele urmate sînt autori de sonete din epoci şi literaturi diferite: Petrarca, Shakespeare, Eminescu, Heredia.

Dacă în *Diafane* (1901) şi *Din cînd în cînd* (1903) poetul se exercită pentru sonet, volumul din 1914 *Statui* e un triumf al sonetului. Îi urmează cu mai puţină strălucire *Cîntecul deşertăciunii* (1921) şi *Turnul de fildeş* (1921).

Ca structură temperamentală, Mihai Codreanu a fost un clasic în plin modernism. Clasicismul lui e făurit din raţiune, claritate, măsură. Dar spre deosebire de clasicii secolului al şaptesprezecelea, poetul e atras de idealul plasticităţii parnasiene. Parnasianismul poetului nostru constă, în general, în tentativa de a cultiva imagini statuare. Artistul aspiră să devină un sculptor care lucrează cu imagini şi vorbeşte în „limbă de sonete“.

„Statui aş vrea sonetele-i să fie,
Căci nu le-a scris cu pana pe hîrtie,
Ci le-a sculptat în marmură cu dalta“
(*Cîntăreţul meu*).

Cîntăreţ al trecutului istoric, al zbuciumului umanităţii, al dragostei şi al prieteniei, Mihai Codreanu a fost prin excelenţă sonetist. Cu excepţia lui Petrarca, în nici o literatură a lumii nu găsim atîta interes şi pasiune pentru această dificilă poezie cu formă fixă. „Sonet, eu te-am iubit ca un fanatic“ — afirmă odată poetul.

Stăruinţa în cizelarea unui material greu de stăpînit, i-a adus lui Mihai Codreanu titlul de maestru al sonetului romînesc. Alţi creatori caută, pentru a-şi comunica ideile şi sentimentele, forme literare cît mai variate. Poezia lui Mihai Codreanu e alcătuită din piese cu aceeaşi formă, cu aceleaşi dimensiuni, dar de o mare bogăţie spirituală, încît laolaltă formează un mozaic, simetric şi variat, în care domină armonia clasicismului.

Pe la 1900, poetul născut cu un an înainte de războiul de independență, își începea urcușul spre Parnas. Iașul i-a oferit mediul literar cel mai adecvat viziunii lui clasice. Prietenia pe care i-au arătat-o D. Anghel, St. O. Iosif, N. Iorga, Gala Galaction, Tudor Arghezi și alții nu l-a putut îndepărta niciodată de Iașul culturii și poeziei. Îl rețineau aici confrații de la „Viața Romînească", marea revistă a țării, și cercul de prieteni format din G. Ibrăileanu, Mihail Sadoveanu, G. Topîrceanu, Otilia Cazimir și alții. Îl reținea apoi Conservatorul unde a fost profesor timp de trei decenii. Și-l reținea deopotrivă idealul de a da Teatrului Național ca director timp de mulți ani o nouă epocă de strălucire. Pînă la moarte, Mihai Codreanu a rămas un credincios al orașului natal.

Artist din generația lui Ibrăileanu, Mihai Codreanu reprezenta pînă ieri spiritul confrăției de la „Viața Romînească". Iubea conversația, schimbul de idei. Credea, ca odinioară un Costache Negruzzi și cei din jurul lui, în puterea de cizelare a conversației subtile. Arta conversației e încă un aspect al clasicismului lui Mihai Codreanu.

Ceea ce a tradus poetul din franceză *Martira* de Jean Richepin, *Prințesa îndepărtată* și în special *Cyrano de Bergerac* de Edmond Rostand ilustrează excelentele lui calități de tălmăcitor. Volubilitatea ideilor, strălucirea spiritului, dialogul cu încrucișarea de spade a replicilor rostandiene conveneau în totul spiritualului poet romîn. Tălmăciri ca *Cyrano de Bergerac* sînt dintre acelea care onorează o literatură.

O maladie a ochilor care l-a ținut în întuneric pe poet o jumătate de veac, pînă la moarte, l-a împiedicat să-și scrie mărturiile despre oamenii vremii și despre evenimentele contemporane.

De la douăzeci și cinci de ani privirea i s-a încețoșat treptat. Omul cu privirile voalate s-a închis în sine, prin forța lucrurilor. Temperament dionisiac, iubitor de prieteni, poetul devine un „sărman Dionis", frămîntat de probleme și apăsat de întuneric. Scepticismul, cugetarea rece iau locul avîntului primordial. Preferința pentru sonet a fost favorizată așadar și de această împrejurare tragică. Poetul își compunea versurile mental, apoi le dicta. Conciziunea sonetului era numai bună pentru asemenea elaborare grea.

Cu Mihai Codreanu literatura noastră pierde un virtuos al sonetului și un tălmăcitor de larg prestigiu al cărui exemplu va putea fi călăuză multor generații.

Const. Ciopraga

TITUS HOTNOG
(1890—1957)

La 7 iunie 1957, a încetat din viață profesorul pensionar Titus Hotnog, în urma unei grele și îndelungate boli de inimă.

A văzut lumina zilei la 14 octombrie 1890, în satul Covasna din comuna Costuleni a raionului Iași, ca fiu al învățătorului Costache Hotnog.

Școala primară a urmat-o în satul natal, avînd ca învățător chiar pe tatăl său. Acesta era absolvent al Școlii Normale de învățători din Bîrlad, fusese un strălucit elev al dascălilor ardeleni Ion Popescu și Ștefan Neagoe. De la acești reprezentanți ai curentului latinist a învățat Constantin Hotnog să-și iubească patria; să studieze cu pasiune trecutul de luptă al poporului și să manifeste un deosebit interes pentru limba romînă. Aceste preocupări le-a sădit învățătorul și în sufletele copiilor și elevilor săi, așa că feciorul lui Costache Hotnog va avea nume de împărat roman (Titus) și se va dedica cercetărilor istorice, filologice și literare pînă în ultima clipă a vieții lui.

După cinci ani de studii elementare la școala sătească din Covasna, Titus Hotnog este adus în anul 1901 la Gimnaziul „Ștefan cel Mare" din Iași. Aici este printre fruntași, fiind apreciat îndeosebi de profesorul de romînă Vasile Gh. Cireș, aprig filolog și neobosit folclorist, cît și de profesorul Constantin Sporea, care l-a călăuzit spre studiul metodic al limbii germane.

În 1905, după absolvirea gimnaziului, este admis în clasa a cincea a Liceului Național din Iași, la secția „modernă". Termină studiile secundare în 1909, cînd se încumetă să dea diferența de studii și la secția „reală", așa că este unicul elev al Liceului Național care a absolvit ambele secții în sesiunile aceluiași an școlar.

Studiile și le continuă la Facultatea de Litere și Filozofie din Iași, între anii

1909—1913, alegîndu-şi ca specialitate principală *Limba şi literatura germană*, în cadrul secţiei de *Filologie modernă*. În universitate devine un asiduu elev al filologului Alexandru Philippide, dar se ocupă serios şi cu studiul limbilor şi literaturilor slave, îndrumat de slavistul Ilie Bărbulescu. Studiile istorice şi le desăvîrşeşte cu profesorii Alexandru D. Xenopol şi Ioan Ursu; iar cele de literatură romînă cu profesorul G. Ibrăileanu. La 18 iunie 1913, îşi trece şi examenele de licenţă în „Filologie modernă" cu menţiunea *cum laude*, avînd ca specialitate principală *Limba şi literatura germană*, iar ca specialităţi secundare : *Filologia romînă* şi *Slavistica*. Comisia examenului de licenţă a fost prezidată de A. Philippide şi a avut ca membri examinatori pe profesorii Traian Bratu şi Ilie Bărbulescu.

Încă din timpul studiilor universitare, A. Philippide spunea că : Hotnog are cap de filolog şi mai este avantajat şi de faptul că ştie limba germană ; pe de altă parte, istoricul Xenopol l-a îndemnat să scrie şi să colaboreze la revista „Arhiva", organul Societăţii ştiinţifice şi literare din Iaşi, societate cu caracter antijunimist. În paginile revistei „Arhiva-Iaşi", Titus Hotnog începe să publice recenzii, dări de seamă, etimologii şi note informative, chiar din anul al doilea de studenţie (1911). Din perioada aceasta (pînă la 1914 inclusiv), sînt remarcabile discuţiile şi etimologiile propuse de el la cuvintele : *baĭder, baĭdel* şi *jintiţă* ; precum şi recenziile unor studii ale filologilor ieşeni ca : *Ortografia romînească* de August Scriban, *Accentul în cuvintele vechi slave din limba romînă* de Eufrosina Simionescu ş. a.

Munca didactică şi-o începe Hotnog ca profesor suplinitor de Limba germană în anul şcolar 1914—1915, la Liceul Naţional din Iaşi ; apoi îşi va trece examenul de capacitate la *Romînă*, ca specialitate principală, iar la *Germană* şi *Latină*, ca specialităţi secundare.

Interesul pentru filologie şi istorie şi-l manifestă Titus Hotnog şi prin înscrierea sa la doctorat, în februarie 1915. Ca doctorand, la îndemnul şi sub conducerea lui A. Philippide, el va studia *Elementele cumane în limba romînă*, folosind metoda de lucru a savantului filolog ieşan, tînărul cercetător s-a documentat serios ca să afle „ce spun izvoarele istorice" despre cumani şi despre urmele lăsate de dînşii pe teritoriul şi în limba poporului romîn. Unele rezultate ale acestei munci vor fi concretizate în cîteva studii care erau destinate să fie încadrate drept capitole în teza de doctorat.

Primul studiu „istorico-filologic" care oglindeşte asemenea preocupări este : *„Bezerenbam" din cronica persană a lui Fazel-Ullah-Raschid*, Iaşi, 1919, 24 pagini. Aici autorul combate părerile cam fanteziste ale lui B. P. Hasdeu, Dimitrie Onciul, Neculai Densusianu şi Ilie Gherghel cum că acest Bezerenbam ar fi „Basarab-ban" din Ţara Oltului (regiunea Craiovei) şi demonstrează, pe bază de documente, cu argumente istorice şi mai ales filologice, că *Bezerenbam* este de fapt *Dezerenban*, adică: *de Zereno banus*, — *de Severin ban*, care era probabil un peceneg sau un cuman, şi comanda o armată de aceeaşi naţionalitate ca şi dînsul. Deşi tratează o problemă complexă, studiul se distinge prin claritatea expunerii, prin comentarea ascuţită şi interpretarea de o stringentă logică, avînd ceva din felul de expunere al profesorului Philippide la cursul de *Originea Romînilor*, — cu toate că elevul nu-i totdeauna de părerile profesorului.

Al doilea studiu închegat din munca de documentare ca doctorand este *Cîteva nume topice romîneşti de origine cumană: [Călmăţùi, Gemărtălùi, Tăslùi, Derehlùi, Ciuhùrul, Bahlùi şi Vaslùi]*, Iaşi, 1933. (Extras din „Anuarul Liceului Naţional" pe anul 1932-1933). Aici Hotnog aduce material bogat şi variat pentru susţinerea ideilor sale şi completează cu noi argumente unele etimologii care nu au fost pe larg discutate de Philippide, ori chiar combate părerile şi etimologiile propuse de acesta.

Tot din atari preocupări s-a cristalizat şi lucrarea *Contribuţie la studiul numelor romîneşti de familie*, (tipărit în „Anuarul Şcolii Normale de învăţători „Vasile Lupu" din Iaşi," nr. 6, pe anul 1930-1931, p. 67-79); ori contribuţia de mai mică întindere *Numele topic Chişinău*, (în „Anuarul Liceului Naţional din Iaşi" pe anii 1933-1935, p. 36-39).

În toate aceste contribuţii de onomastică şi toponimie, Titus Hotnog este acelaşi cercetător serios, înarmat cu o bogată documentare şi cu păreri originale, care pun într-o lumină nouă începuturile de dezvoltare ale poporului romîn şi ale popoarelor cu care poporul nostru a avut tot felul de relaţii.

Aşa era de preocupat Hotnog de problemele vieţii cumanilor, geţilor, dacilor ş.a., încît şi în scrierile sale cu caracter beletristic, cum sînt schiţele de moravuri

Jertfa laudei (în revista „Viaţa Romînească," an. XVII, nr. 7 din iulie 1925, p. 101–114) şi *Prinţul Aiepa* (*Ibidem*, an. XIX, nr. 6-7 iunie-iulie 1927, p. 386-396), şi-a ales personajele şi acţiunile lor le-a plasat în lumea acestor popoare, deşi obiceiurile zugrăvite şi criticate aparţin lumii contemporane cu autorul.

Nu şi-a putut termina însă lucrarea de doctorat din pricina primului război mondial. Ca proaspăt sublocotenent de rezervă, e trimis pe front şi cade prizonier în mîinile germanilor. Între anii 1916-1919, stă închis în lagărul de prizonieri din insula Dänholm, de lîngă Stralsund, unde foamea, clima aspră şi lipsa de libertate i-au zdruncinat sănătatea şi i-au spulberat idealurile. Drept mărturie a acestor „cumplite vremi" stau două fragmente din amintirile sale intitulate *Cele treizeci de lulele* (în revista „Viaţa Romînească", anul XVI, nr. 7, iulie 1924, p. 93-99) şi *Grierul* (din volumul *Vrăbioiul alb...* p. 111-120). Aceste pagini pline de tragismul vieţii de lagăr pot figura cu cinste în orice antologie antirăzboinică.

Întors din captivitate în 1919, Titus Hotnog revine la cariera didactică şi este trimis cît mai departe de Iaşi. Îşi va face apostolatul ca profesor de romînă, latină şi germană pe la diferite şcoli din Tighina şi Chişinău, pînă în anul 1926, cînd obţine catedra de romînă-germană la Şcoala comercială din Iaşi. De aici, trece profesor de romînă la Şcoala Normală de învăţători „Vasile Lupu" din Iaşi, unde ocupă şi funcţia administrativă de director. Încă din 1929, fusese transferat la catedra de romînă-latină la Liceul Naţional, dar a rămas detaşat la Şcoala Normală pînă în 1932. Din 1933 pînă în 1952, cînd a fost pensionat, funcţionează ca profesor de romînă la Liceul Naţional.

Remarcîndu-se printre cei mai buni profesori în specialitatea sa, Hotnog a fost delegat şi în posturi de îndrumare şi control al corpului didactic, ca inspector şcolar (1939), ca director al învăţămîntului secundar (1941), ca inspector general în minister (1944) şi ca inspector regional în Iaşi (1946). Ca tînăr învăţăcel la unul din liceele Iaşului, am avut onoarea şi norocul să fiu inspectat de Titus Hotnog. Nu am să uit niciodată cu ce tact extraordinar înlătura atmosfera glacială din asemenea ocazii, cum ştia să tempereze zelul lipicios al unor directori, cu cîtă discreţie îşi manifesta admiraţia şi mulţumirea faţă de preocupările ştiinţifice şi didactice ale celui inspectat şi, mai ales, cu cîtă delicateţe îi sublinia lipsurile, adăugînd, la sfîrşit, cu o undă de melancolie, şi unele episoade din propria lui experienţă de „dascăl bătrîn", a cărui sfătoşenie era plină de autoironie şi umor, dar şi bogată în sugestii pentru îndreptarea relelor.

Tot ca profesor de romînă, Hotnog a desfăşurat şi o activitate culturală în cadrul *Universităţii populare*, deţinînd, în sectorul „literar", catedra de Istoria limbii romîne. Cîteva prelegeri le-a redactat în formă definitivă şi, într-o ocazie oarecare, mi-a citit două dintre acestea: 1. *Influenţele occidentale asupra limbii romîne în timpurile moderne* şi 2. *Formarea limbii literare: ştiinţa şi poezia în secolele al XIX-lea şi al XX-lea*. Pornind de la părerile lui A. Philippide şi G. Ibrăileanu despre limba literară şi despre limba artistică (a poeziei), Titus Hotnog a dus mai departe cercetările iniţiate de cei doi profesori ai săi.

În cadrul Liceului Naţional, profesorul Hotnog, împreună cu profesorii Mihai Bantaş, Dumitru Gafiţanu, Alexandru Triandaf şi Gheorghe Florea, au sprijinit iniţiativa unor elevi progresişti de la această şcoală, ca să ia fiinţă *Societatea de lectură a elevilor de curs superior din Liceul Naţional Iaşi*, la 31 octombrie 1936. Scopul nemărturisit al acestei societăţi era lupta contra fascismului, care pătrundea tot mai organizat în rîndurile tineretului şcolar, deşi statutele ei enumerau, în stil esopic, trei scopuri principale: 1. Variate discuţii literare şi ştiinţifice; 2. Citirea de studii şi opere literare originale din partea elevilor participanţi şi 3. Producţii artistice: muzică vocală şi instrumentală.

Titus Hotnog a pregătit şi a prezidat „şezătoarea" din 13 februarie 1937, închinată *Vieţii şi operei lui Ioan Creangă*; apoi, la 14 martie 1937, a iniţiat şi organizat comemorarea centenarului morţii marelui poet rus A. S. Puşkin, ţinînd chiar el o interesantă conferinţă despre *Viaţa şi opera lui Puşkin*, şi ilustrînd-o cu lecturi din drama *Boris Gudunov*, tradusă în romîneşte tot de conferenţiar. Un crîmpei din această conferinţă l-a tipărit, cu titlul *Moartea lui Puşkin*, în revista „Însemnări Ieşene" anul II, vol. III, 1 februarie 1937, p. 167-172; iar fragmente din traducerea *Boris Gudunov* au apărut în „Anuarul Liceului Naţional" din Iaşi pe anii 1935-1936.

Elevii şi colegii lui de specialitate regretă că Titus Hotnog nu şi-a sintetizat

ceva din bogăţia de cunoştinţe şi din experienţa sa didactică în cîteva manuale de limba romînă. În alte condiţii de viaţă, acest lucru ar fi fost posibil, după cum ne-a demonstrat însuşi Hotnog, în 1921, cînd, în colaborare cu profesorul Mihai Bantaş, au alcătuit acea *Antologie de texte din literatura romînă*, însoţită de un glosar şi de note biografice şi bibliografice.

Cunoscînd viaţa grea a profesorilor în trecut, Titus Hotnog a fost şi unul dintre primii organizatori ai Sindicatului Corpului Didactic din Iaşi. El a luptat pentru sindicalizare şi înainte de 23 August 1944, dar roadele muncii sale, în cadrul sindicatului, nu le-a văzut decît după întoarcerea profesorilor din refugiu.

În timpul agitatei şi istovitoarei sale cariere didactice, Hotnog nu şi-a uitat nici un moment părinţii săi sufleteşti din Universitate. Astfel, ca elev al lui A. Philippide, el salută apariţia monumentalei opere a maestrului: *Originea Romînilor*, vol. I, cu o recenzie-studiu, care poate servi şi astăzi ca model, publicată în „Anuarul Şcolii normale „Vasile Lupu" din Iaşi pe anii 1930–1932 (nr. 5), p. 67–79. După cîte ştiu, contribuţia lui Hotnog este aceea a unui specialist, care corespundea întocmai cerinţelor teoretice ale lui A. Philippide despre recenzie (cf. A. Philippide, *Specialistul romîn*, în revista „Viaţa Romînească", an. I, vol. III, Iaşi, 1906, p. 500 § 3).

Cît despre G. Ibrăileanu, el este acela care l-a invitat şi l-a convins pe Hotnog să scrie schiţe şi nuvele sociale, preluînd experienţa şi tradiţia progresistă a prozatorilor moldoveni patruzecioptişti, care cultivau schiţa de moravuri şi acele „fiziologii ale provincialului", ca să critice societatea contemporană cu dînşii. Ca urmare a acestei invitaţii, Titus Hotnog devine colaboratorul obişnuit al revistei „Viaţa Romînească", între anii 1923 şi 1927, şi unul dintre deţinătorii rubricii *Documente omeneşti* din acest periodic. A debutat, în octombrie 1923, cu nuvela *Vrăbioiul Alb*, unde autorul satirizează moravurile burgheze din societatea ieşeană, folosind, printre alte mijloace de creaţie, personaje tragicomice, situaţii fantastice, conflicte dramatice şi concepţii despre viaţă specifice unei anumite lumi, toate zugrăvite cu umor şi ironie. Parcă-l văd pe Titus Hotnog cît de emoţionat era, în 1925, prin noiembrie, cînd, în cancelaria Seminariilor Facultăţii de Litere, Ibrăileanu i-a spus: „Domnule Hotnog, cu *Vrăbioiul alb*, Dumneata ai trecut şi la examenul cititorilor, tot cu trei bile albe" (adică tot cu nota maximă). Au apărut apoi, în rubrica *Documente omeneşti*, nuvelele, schiţele şi portretele: *Dimitri Ivanovici*, *Vulcanul*, *Cele treizeci de lulele*, *Jertfa laudei*, *Trombonul misterios* şi *Prinţul Aiepa*. Aceste şase povestiri, împreună cu nuvela de debut, la care s-au mai adăugat încă cinci fragmente memorialistice, alcătuiesc materialul din volumul *Vrăbioiul alb şi... alte păsări*, nuvele, schiţe şi documente omeneşti, Iaşi, 1936. Tipografia „Gutemberg" 189 pagini. Cartea s-a epuizat repede şi faptul a confirmat părerea lui Ibrăileanu că masele de cititori apreciază cum se cuvine literatura realismului critic. Presa de atunci, însă, a primit cu oarecare răceală aceste „documente omeneşti" în care erau demascate anumite tare ale societăţii. Comparînd schiţele de moravuri şi „fiziologiile" lui Hotnog cu acele ale înaintaşilor, constatăm că acum acela care critică este „provincialul" şi cei criticaţi sînt „orăşanii". Aici stă cauza pentru care nu le-a plăcut cronicarilor literari de atunci *Vrăbioiul alb şi... alte păsări*.

După mutarea revistei „Viaţa Romînească" la Bucureşti, Titus Hotnog şi-a continuat activitatea beletristică în paginile revistei „Însemnări Ieşene" dintre anii 1936–1940, unde şi-a publicat următoarele schiţe: *Domnul de la scară*, *Voroava lui Făt-Frumos*, *Poveste de sărbători*, *Însemnări ieşene*, *Un vis*, *Domnul cu picioarele strîmbe*, *Mărturisire*, *Strada mea*, *O întrecere*, *Revolta clopotelor* şi *Examen*.

Deoarece am fost secretar de redacţie la „Însemnări Ieşene," trebuie să dau unele lămuriri în legătură cu aceste schiţe, (sau cel puţin relativ la unele dintre ele).

Aproape toate continuă preocupările din rubrica *Documente omeneşti* de la „Viaţa Romînească," iar autorul lor a şi mărturisit, într-o şedinţă de redacţie, că el socoate această rubrică şi mai actuală în paginile „Însemnărilor Ieşene," într-o vreme în care stratul gros de misticism din cultura noastră trebuia combătut şi pe această cale. Cu această ocazie, Hotnog şi-a afirmat încă o dată concepţia lui progresistă despre rolul literaturii şi artei.

Schiţa *Însemnări ieşene* — deşi are titlul la fel cu al revistei — este o caracterizare a vieţii cetăţenilor din oraşul Iaşi, într-o toamnă cu ploi putrede, cu străzile năclăite în gloduri pînă la glezne şi cu tot felul de mizerii ale oamenilor, surprinşi în

situaţii tragicomice şi care fac haz de necaz. Este un reportaj de altădată, adică tot un „document omenesc".

În caracterizarea *Mărturisire*, Titus Hotnog îşi exprimă admiraţia neţărmurită pentru opera lui Mihail Sadoveanu, cu ocazia decernării titlului de „Doctor Honoris Causa" al Universităţii din Iaşi, marelui povestitor.

Schiţa de moravuri *Examen* este semnată cu pseudonimul *T.*(itus) *Iuzbaş*, din pricină că personajele şi faptele descrise erau prea notorii în lumea dăscălimii din oraşul nostru şi puteau provoca unele susceptibilităţi. Dealtminteri *Iuzbaş* nu-i altceva decît traducerea cuvîntului *hotnog* într-una din limbile care au fost cunoscute şi studiate de Titus Hotnog.

Toate aceste scrieri literare ale lui Titus Hotnog îşi au un loc bine precizat în literatura romînă dintre cele două războaie mondiale şi multe din ele sînt modele ale genului scurt, preluat şi dezvoltat de literatura actuală. Iar dacă vreodată se va studia problema: *Iaşul în literatură*, „documentele omeneşti" ale lui Hotnog oferă material bogat, variat şi interesant, de care va trebui neapărat să se ţină seamă.

În ultimii ani ai vieţii, înainte de a-l ţintui boala în pat, Titus Hotnog se întorsese la preocupările ştiinţifice din tinereţe. Îl întîlneam adesea în sala de studii a Arhivelor Statului din Iaşi, unde cerceta minuţios şi cu răbdare maldăre de dosare, spre a culege material documentar în legătură cu *Monografia satului Covasna* ori cu *Numele „hotnog" în documentele moldoveneşti*. Cînd nu se putea deplasa pînă la Arhive, Hotnog îşi redacta unele amintiri, într-o formă alegorică, intitulate: *Memoriile unui ţînţar...*, sau traducea în romîneşte *Geschichte der deutschen Litteratur* a lui Wilhelm Scherer. Dar toate aceste lucrări au rămas neterminate... deoarece autorul lor s-a mutat din strada Spancioc a cartierului Tătăraşi mai sus... la *Eternitate*.

Gh. Agavriloaei

BARBU LĂZĂREANU
(1881—1957)

Cu Barbu Lăzăreanu, a plecat dintre noi unul din cei mai populari şi mai iubiţi filologi şi oameni de litere. Fiindcă, oricît de ciudat ar părea, trăsătura dominantă a scrisului acestui specialist de mare minuţie, a fost larga accesibilitate; o accesibilitate obţinută nu prin coborîrea cunoştinţelor la nivelul unei vulgarizări rău înţelese, ci prin vioiciunea expunerii, varietatea şi neprevăzutul digresiilor, sclipirea de tăiş a ironiei şi sarcasmului, într-un cuvînt, prin adaptarea unui fond ştiinţific serios la o formă străbătută de un spirit popular autentic.

Barbu Lăzăreanu s-a născut la 5 octombrie 1881, la Botoşani, în cunoscuta mahala a calicilor. De mic copil a avut prilejul să compare mizeria lucrurilor din preajmă-i, cu somptuozitatea vilelor din centru, unde huzureau asasinii de mai tîrziu ai răsculaţilor de la Flămînzi. Elev la liceul Laurian, se pasionează de ideile socialiste ale vremii şi organizează un cerc pentru popularizarea învăţăturii marxiste. Nu mai departe de vîrsta de 17 ani, vine în contact cu sălbăticia metodelor de opresiune burghezo-moşiereşti împotriva luptătorilor pentru binele poporului: e eliminat din toate şcolile din ţară, împreună cu toţi colegii săi, membri ai cercului amintit, sub pretextul îndemnării ţăranilor din Vînători-Gorbăneşti la răscoală împotriva moşierului lor. Vina tînărului „anarhist"? Aceea de a fi redactat, în numele sătenilor, o jalbă către autorităţi, cu abuzurile la care se dădea proprietarul exploatator. Circulara emisă de Ministerului Instrucţiunii Publice din acel timp e un document vrednic de cruzimea măsurilor inchizitoriale: „Oricare din elevii liceului îi va avea ca meditatori, îi va saluta, va răspunde la salutul lor şi — ei fiind pe un trotuar, nu vor trece pe trotuarul de peste drum — va fi eliminat din şcoală". (Pentru aceste date, cît şi pentru altele, care urmează, vezi: acad. prof. Traian Săvulescu, *Barbu Lăzăreănu*, cuvînt rostit la Şedinţa solemnă a Academiei R. P. R. din 11 ianuarie 1952, cu prilejul sărbătoririi academicianului Barbu Lăzăreanu, Extras din „Studii de istorie şi filozofie", nr. 1/1952).

E momentul în care scriitorul îşi începe colaborarea la o serie de reviste ca: „Victor Hugo" (un singur număr, la Botoşani, scoasă în cinstea centenarului poetului francez), „Zeflemeaua", „Romînia Muncitoare", „Curierul" (Botoşani), „Arhiva" etc. Nici o clipă fostul eliminat nu pierde legătura cu mişcarea muncitorească, participînd

la greve şi desfăşurînd o intensă muncă propagandistică în diferite grupări socialiste. La 9 mai 1907, Barbu Lăzăreanu e expulzat împreună cu alţi militanţi socialişti, făcuţi răspunzători de răscoalele ţărăneşti. De la Paris, adresează acest apel, muncitorilor din ţară şi străinătate: „E de datoria muncitorilor conştienţi, a acelora care au pătruns rostul alcătuirii sociale de astăzi, în pieptul cărora bate o inimă compătimitoare, caldă şi entuziastă, e de datoria lor să se unească şi să se puie pe lucru. Trebuie să se ajute din toate puterile mişcarea muncitorească din Romînia. Să trimitem tovarăşilor luptători din ţară ajutoare băneşti, să susţinem prin abonamente şi să împrăştiem ziarele şi revistele, să răspîndim broşurile pe care le publică. Suflarea înfrigurată a luptei pe care muncitorii conştienţi o duc în toate ţările ne va cuprinde şi însufleţi şi vom contribui şi noi muncitorii romîni din ţară şi străinătate, la munca uriaşă a celor ce făuresc o lume nouă".

Victoria acestei lumi noi a avut-o în vedere scriitorul, pe tot parcursul activităţii sale, pentru ea a luptat şi a suferit.

După 1912 — anul revenirii în ţară — Barbu Lăzăreanu se consacră cercetărilor de istorie literară, lingvistică şi folclor, înscriindu-se, totodată, printre conferenţiarii neobosiţi ai Universităţii Muncitoreşti. În paginile ziarelor „Socialismul", „Scena", la „Adevărul literar şi artistic", „Cuvîntul liber" şi alte publicaţii, el se face mereu prezent — indiferent de subiectul pe care-l tratează — în marile dispute ideologice ale vremii.

Ion Vitner a subliniat această semnificaţie deosebită a scrisului lui Barbu Lăzăreanu: „Iubitor de cercetare originală, căutînd cu pasiune faptul literar încă nesubliniat, Barbu Lăzăreanu nu era un erudit cufundat în atemporal. Dacă urmăreşti firul evolutiv al căutărilor sale, apare cu claritate un sens militant, o utilizare a trecutului pentru argumentare în prezent, în actualitate. În epoca de vogă a decadentismului, el publică poeziile satirice ale lui Caragiale, îndreptate în bună măsură împotriva literaturii influenţată de către decadentismul occidental. În plină recrudescenţă a maiorescianismului şi a teoriei idealiste a autonomiei esteticului, apare ediţia de studii critice a lui C. D. Gherea, publicată sub îngrijirea şi cu însemnările bibliografice ale lui Lăzăreanu. În mijlocul unui enorm val de cosmopolitism el îşi dedică cercetările clasicilor literaturii romîne şi împotriva fascismului, el recreează din ceaţa timpului epoca de avînt al mişcării muncitoreşti din ţara noastră, a figurilor care au reprezentat-o pe plan politic şi cultural, a marilor acţiuni de masă pe care le-a iniţiat. Iar după eliberare, în ajutorul luptei antimonarhice, el vine cu atît de interesanta lucrare despre literatura noastră ostilă spiritului monarhic şi monarhiei prusace. În felul acesta, Barbu Lăzăreanu, aparentul glosator desprins de temporal, a realizat o cercetare ştiinţifică cu sens militant" (Ion Vitner, *Barbu Lăzăreanu*, „Gazeta literară", IV, nr. 4 din 24 ianuarie 1957).

Fie că se vor apleca asupra poeziilor sale din „Viitorul social", cuprinzînd vibraţiile unui suflet suav şi delicat, receptiv la durerile mulţimilor oprimate, fie că se vor desfăta cu bogăţia de mari amănunte din seria de broşuri intitulată *Cu privire la* (Eminescu, Haşdeu, Creangă, Alecsandri, Coşbuc, Caragiale etc.), fie că vor admira soliditatea unor monografii precum acelea despre Anton Bacalbaşa, Ion Păun-Pincio, Ion Creangă şi basmul rusesc, cititorii scriitorului vor descoperi în Barbu Lăzăreanu pe acelaşi înainte-mergător al culturii noastre noi, socialiste.

Iată de ce, dispariţia lui, la doisprezece ani după ce apucase să se bucure de înfăptuirile regimului pentru a cărui instaurare ostenise o viaţă întreagă, reprezintă o pierdere adînc simţită.

I. Sîrbu

GEORGE MURNU
(1868—1957)

A plecat dintre noi altă figură venerabilă de literat. De bună seamă încă de mult Murnu era, ca să spun astfel, postum capodoperelor sale *Iliada* şi *Odiseea*, fiindcă puterea creatoare îl părăsise de aproape trei lustri. Totuşi prezenţa lui discretă în mijlocul unei generaţii care, istoriceşte, îl depăşise, stimula avîntul artistic al creatorilor de noi tipare.

Personal mi-l amintesc din anii războiului. Îl interesau şi pe dînsul, desigur, eve-

nimentele, dar pasiunea sa, marea sa pasiune, o constituiau tot literele. Păşea din cînd în cînd cătinel, spre „Convorbiri literare", a căror ultimă casă nu era departe de propriu-i cămin. Aducea cîte o poezioară pe care-i plăcea să o citească celor prezenţi, neretoric, însă cu o inflexiune puţintel studiată, care îl prindea bine în dubla-i calitate de academician şi de vechi oaspete, acceptat cu simpatie de locuitoarele Heliconului. Ce se putea obiecta împotriva acelor şiruri în care făurarul punea abia străfulgerări dintr-o inspiraţie absorbită cu totul de marele său autor, „Fîntîna fîntînelor"?

Şi totuşi poezia ultimă a lui Murnu avea merite. Se simţea în ea ceva din căldura unei inimi lirice, a unui temperament poetic care, dincolo de fabula homerică, persista nedescurajat să se realizeze. Reminiscenţe folclorice şi literare ca în strofa

Peste muche de pădure,
După cale îndelungă,
Iata-acum străbuna strungă,
Oaspe vechi din bîrne sure.
(*Pe plaiuri*, 1939),

îşi dădeau mîna, îndeobşte, cu poezia tradiţiei pe care o apucase, iar în expresie, se continua cu acel gust propriu, potenţat printr-o îndelungă exercitare stilistică în timpul traducerii Iliadei şi Odisseei, cu glosarul căutat, (acolo, desigur, din necesitate) şi, deseori inventat, ca de pildă: *ciolpan, comarnic, stăulină, helişte*, pe lîngă: *se înlună, lărmuie, încorduri, prejmetul*. Însă pe lîngă piese în care poetul se izvodea tîrziu, strălucesc izbucniri pure ca în minunata haiducească *Marcu Celnicul* (1939), vrednică să stea alături de cele mai frumoase balade ale literaturii noastre culte. În acelaşi an au apărut: *Odorul mamei, Cîntec pentru ţara noastră, Drum de stele*, sonetul *Mihai Viteazul* ş.a.

Mi-l amintesc, mai ales acum cînd nu mai este, din discuţiile pe care uneori le provocam intenţionat. Era în acea vreme cu deosebire preocupat de Dante, al doilea autor al său, după Homer. Mărturisea totuşi cu multă sinceritate greutăţile „imense", „covîrşitoare" pe care i le ridica înainte textul dantesc, şi, din nefiricire, intenţia sa de a traduce *Infernul*, a rămas după cîte ştiu pură intenţie; numai un episod din prima Cantică a văzut lumina tiparului.

Mulţi dintre tineri, cînd pomenesc numele ilustrului dispărut, se gîndesc doar la poemele homerice. Însă Murnu, aşa cum a arătat în necrologul său acad. Tudor Vianu, va fi pomenit de posteritate şi pentru traducerile din literaturile moderne. Am în faţă *Moartea cerbului* (de G. D'Annunzio). Cîtă putere în expresie! Cîtă uşurinţă de înlocuire a autorului prim şi cîte posibilităţi verbale! Este aceasta încă o probă că G. Murnu a fost un traducător înnăscut, un îndrăgostit de marea literatură, de oriunde ar fi venit ea. Formal însă, îl urmăreau şi în 1943 creaţiile lexicale silite şi eliziunile neliterare şi chiar nefireşti determinate de metrica versului: „lînoşi avea subsorii" (Centaurul), „şi pîsl-aveam sub talpă", „l-înhaţă-l tăvăleşte pînă-l calcă", „opint" (opintire), „ciumpul", „o repejune roibă-nrămurită", „coamă zburlă" (zburlită), „răscoală" (răscoleşte) şi altele, alături de care se îndoaie viguros în jurul prosodic expresia aspră şi clocotitoare de viaţă populară autentică.

Văzut sumar, drumul vieţii lui G. Murnu prezintă următorul urcuş. S-a născut, în ianuarie 1868, în Veria (Macedonia). După absolvirea gimnaziului la Bitolia, îşi continuă studiile la Budapesta. Îşi ia licenţa în litere (secţia istorico-filologică) la Universitatea din Bucureşti, iar doctoratul îl trece la München. Funcţionează un timp ca profesor la Iaşi, iar în 1910 este numit profesor agregat de arheologie la Universitatea din Bucureşti, unde în 1914 devine profesor titular. Este pensionat în 1938 În anul 1923 fusese ales membru al Academiei Romîne.

Din activitatea ştiinţifică a lui G. Murnu ne-au rămas studii istorice, filologice, cercetări arheologice, traduceri din istoricii bizantini şi din filozofia elină, descrieri şi impresii asupra monumentelor antice ale artei eline etc. Iată, în ordine cronologică, unele din acestea: *Rumänische Lehnwörter in Neugriechischen* (1902), *Portretul elin* (1908), *Monumente antice din Roma* (1908), *Atena şi ruinele ei* (1910), *Vase pictate greceşti* (1910), *Monumente de piatră din colecţia de antichităţi a muzeului de la Adam-Clisi, Vlahia Mare* (1913). *Din cetatea Tropaeum* (1913). *Documente privitoare la istoria romînilor. Texte greceşti privitoare la istoria romînilor, publicate de E. Papadopulos-Kerameus* (traduse în colaborare cu C. Litzica, cf. Doc. Hurmuzaki, vol. XIII), *Din comoara de înţelepciune antică:* I. Isocrate, Sfaturi către Domonikos, II. Xenofonte, Amintiri despre Socrate (1923),

Paralel cu activitatea ştiinţifică care şi ea aminteşte ataşamentul romînului macedonean faţă de lumea copilăriei sale, G. Murnu se dedică de timpuriu poeziei. *Gînduri şi vise* datează încă din 1898; *Alme sol* şi *Altare* apar cu mult mai încoace, iar colecţia de traduceri *Poeme străine* urcă pînă în 1928. Cu şase ani mai înainte aduna la un loc, după diferite colecţiuni, *Cele mai frumoase doine ale poporului romîn*. Colaborator al multor reviste, editor al lui Eminescu, G. Murnu se dovedea, pe mai multe fronturi ale culturii noastre, ceea ce a fost în realitate: mai mult decît istoric şi arheolog, un îndrăgostit de poezie şi în genere de arte.

În poezia personală a rămas mai prejos decît aspira, dar a lăsat şi piese total şi mai ales parţial scînteietoare. Judecata posterităţii se opreşte şi se va opri desigur la adevărul formulat cu 16 ani în urmă de acad. G. Călinescu: „George Murnu a compus numeroase poezii originale, în care se arată prea obsedat de sonoritate şi cuvînt, poezii ce trebuie declamate sacerdotal, nu lipsite de frumuseţe, deşi chinuite de cuvinte inventate. Nota lor personală este euforia" [1]).

Dacă scriitorul pe care îl pomenim s-ar fi manifestat numai în direcţia creaţiei proprii, G. Murnu ar fi rămas fără îndoială un uitat al vremurilor, fiind cel mult considerat astăzi un „crepuscular". Dar spre norocul său şi al nostru, *Iliada* (1907) şi mult mai încoace *Odiseea* i-au asigurat dăinuirea în vreme. Cu ce inimă, cu cîtă pietate şi „teamă de zei" a păşit Murnu spre templul homeric, ne-o spun prefeţele sale la ambele poeme. În ce priveşte pregătirea şi sacerdotală şi laică, le avea în asemenea măsură, încît cu drept cuvînt se poate spune că a fost omul chemat să-l traducă pe Homer. De provenienţă meridională, aproape de patria Aedului, cunoscător al limbii eline în care s-a perfecţionat ulterior prin studii filologice, ancorat intelectual şi afectiv în frumosul antic, istoric şi arheolog, călătorit prin regiunile evocatoare ale civilizaţiei greco-romane, poet el însuşi şi încă unul „obsedat de sonoritate şi cuvînt", bun cunoscător al limbilor în care s-a tradus şi s-a scris despre Homer, G. Murnu avea doar „să studieze vreme îndelungată izvoarele limbii noastre de pretutindeni şi să-şi creeze astfel un tezaur de vocabular" spre a înfăptui întreprinderea „infinit de anevoioasă" a traducerii *Iliadei* şi *Odiseei* în limba romînă.

„Apariţia Iliadei în romîneşte, — scrie acad. G. Călinescu, — în versiunea macedoneanului G. Murnu, constituie un eveniment fundamental în evoluţia limbii literare. Marele poet clasic era în sfîrşit împămîntenit şi putea exercita o înrîurire nemijlocită asupra conştiinţei estetice" [2]). De acest adevăr şi-a dat seama însuşi traducătorul în pofida unor critici exageraţi, însă parţial rezonabili, căci iată ce scrie în prefaţa *Odiseei*: Poemele homerice „îmi pot da prilejul cel mai binevenit de a contribui din răsputeri la îmbogăţirea şi lărgirea expresivităţii limbii romîneşti".

Toată lumea romînească ştie că Murnu a cercetat cronicile, dialectul şi literatura populară, spre a „găsi cuvîntul ce exprimă adevărul". Fuga sa de neologisme, care de altfel nici nu au ce căuta în tălmăcirile din Homer, este veche. Încă în 1905, cînd traducea din Nichita Akominatos Honiatul, scria despre acesta: „A-l moderniza cu totul, adică a-l îmbrăca în veşmîntul croit după moda pariziană a limbii noastre jurnalistice, ni s-a părut tot una cu falsificarea şi profanarea autorului, şi gustul meu literar m-a oprit de la aceasta".

Fireşte, nici vorbă de neologism în traducerea lui Murnu, dar pe mine unul tot mă mai ispiteşte credinţa că monumentele sale oferă pe ici pe colo mici ochiuri în sudarea absolută a materialului lingvistic, ceea ce nu poate dăuna măreţiei columnelor, dar în orice caz stinghereşte întrucîtva cuprinderea admiratoare. Vreau să spun că, dacă fuga de neologism este explicabilă atunci cînd e vorba de Homer, apoi nici acea relativă, sporadică „oierire" (în sensul bun al cuvîntului) a lui Homer, ca şi acele frecvente forţări ale limbii nu sînt de natură a determina pe cititor să subscrie absolut fără nici o rezervă la declaraţia, puţintel emfatică, a traducătorului: „Am putut să cristalizez (Odiseea) în forme romîneşti care mi se par astăzi un non plus ultra al concepţiei şi puterii mele interpretative". Personal nu mă împac cu „ortacii" lui Ulise, cu „abraşi", „demîndare" „curînda venire", „călătoreţ pe mare", „încorăbiat", „desluntrit", a „desmînia", şi chiar cu „sfruntaţi" şi „cu sil-acasă-l ţine" şi altele, deşi intuiesc chipul în

1) *Istoria literaturii romîne*, Buc. 1941, p. 538.
2) *Ibid.*, p. 581.

care unele din expresii „s-au cristalizat" (se înţelege, folosesc termenul fără nici un fel de sugerare nepotrivită).

În schimb, ce tezaur lexical, cîtă „invenţie verbală extraordinară", cîte geniale (acesta este termenul) adaptări şi ce vers în adevăr „dumnezeiesc" vor vrăji generaţii şi generaţii de cititori.

Am avut de mai multe ori prilejul fericit să stau de vorbă cu „maestrul", cum îi spuneam noi, şi-i plăcea intitularea aceasta, asupra muncii sale de traducător. Porneam de la Dante, unde eram ca să zic acasă, treceam prin *Eneida*, pretextînd legătura dintre „Infandum regina iubes renovare dolorem" şi „Nessun maggior dolore...". pentru a ajunge la Homer din care îmi aminteam totuşi cîte ceva din vremea şcolii cu clase umanioare. Stimulat de acest interes, întinerea, se aprindea, gesticula şi ne făcea să întrevedem noima profundă a cuvîntului homeric, în care trăia ca în unda unei vieţi nemuritoare.

Aşa l-am cunoscut prin 1940: îndrăgostit de frumosul netrecător, sociabil, exuberant şi uman, în ciuda anilor pe care îi ducea. Ne declama uneori bucuros din Dante, cu acea intonaţie proprie pe care n-am s-o uit. Ne onora cu lectura unor poezii proaspete şi era preocupat de noi importante traduceri. Povestea multe din lumea scriitorească pe care o cunoscuse altădată. Astăzi ne vorbeşte numai prin operă:

Cîntă zeiţă mînia ce-aprinse pe-Ahil Peleianul
Patima crudă ce-Aheilor mii de-amururi aduse...

Dar această operă cuprinde, în cadenţa ei sonoră, atîta aramă homerică încît pe drept cuvînt se poate afirma că divinul Meşter dintîi a creat celebritatea adoratorului său: G. Murnu a plecat dintre noi aureolat de nimbul aheilor ce şi astăzi „scutură coifuri grozave" sub zidul Cetăţii.

Şt. Cuciureanu

ŞTEFAN PAŞCA
(1901—1957)

În ziua de 6 noiembrie 1957 a încetat din viaţă, la o vîrstă la care ar fi putut aduce încă servicii mari lingvisticii romîneşti, profesorul Ştefan Paşca de la Universitatea „Victor Babeş" din Cluj. S-a născut la 20 martie 1901, în comuna Criscior, raionul Brad, regiunea Hunedoara, dintr-o familie de mineri. Prin strămoşii lui, Paşca era legat direct de iobagii ardeleni care au zguduit, în cîteva rînduri, temeliile vechilor orînduiri. Moştenirea pe care i-au lăsat-o aceştia a fost o viaţă deosebit de zbuciumată şi permanenta grijă a zilei de mîine.

După ce urmează şcoala elementară din Criscior (1907-1911) şi din Brad (1911-1912), se înscrie la gimnaziul din Brad, în acelaşi an (1912) şi urmează cursurile de aici pînă în 1916. Lipsa mijloacelor materiale îl împiedică de a-şi continua învăţătura în mod normal şi este pus în situaţia de a accepta un post de învăţător, în Crişcior, pe care îl deţine din 1916 pînă în 1919. În acest timp îşi trece, în particular, clasele V-VII, la liceul din Blaj. Clasa a VIII-a avea să o facă în altă parte, la liceul „Aurel Vlaicu" din Orăştie. Tot aici îşi trece şi bacalaureatul (1921), în condiţii strălucite. În acelaşi an se înscrie la Facultatea de Litere şi Filozofie din Cluj, unde frecventează cu regularitate, cei patru ani regulamentari. În 1925 îşi trece examenul de licenţă, cu calificativul „magna cum laude". La numai doi ani (1927) avea să-şi susţină şi lucrarea de doctorat (*Terminologia calului: Părţile corpului*, publicată în „Dacoromania" V, 1927-1928). Între 1927-1929 este membru al Şcolii Romîne din Roma.

Ascensiunea lui Ştefan Paşca n-a fost uşoară. Numit într-un post de secretar la „Muzeul Limbii Romîne" încă în vremea studenţiei (2 septembrie 1923), el devine preparator în cadrul aceluiaşi muzeu (24 iulie 1925), asistent în 27 sept. 1929, lector de limba italiană, la universitate, în septembrie 1935, conferenţiar la catedra de limba romînă, în 1939, profesor de limba şi literatura romînă veche mai întîiu (1941) şi, apoi, de limba romînă (1946).

Ştefan Paşca a îndeplinit şi unele funcţii administrative. Între anii 1946—1949 a fost director delegat la „Muzeul Limbii Romîne" iar de la 1950 pînă la moarte director ştiinţific adjunct al Institutului de Lingvistică. A fost, de asemenea, decan al Facultăţii de Filologie a Universităţii „Victor Babeş", între anii 1948—1950 şi între 1952-1954.

Judecată după numărul lucrărilor sale, ca şi după numărul de pagini, activitatea lui Ştefan Paşca nu pare prea bogată. Dacă nu uităm, însă, că anii cei mai frumoşi ai vieţii sale şi i-a petrecut aplecat asupra paginilor manuscriselor *Dicţionarului limbii romîne*, în vederea elaborării uneia dintre lucrările de bază ale limbii noastre, vom înţelege de ce nu ne-a lăsat prea multe lucrări individuale, de întindere mai mare. A început să colaboreze la dicţionar încă din anul 1932. Sănătatea şubredă a lui Paşca a contribuit, şi ea, la slăbirea elanului observat în prima perioadă a activităţii lingvistului clujean.

În cadrul „Muzeului Limbii Romîne", Paşca şi-a risipit forţa de muncă în probleme administrative şi organizatorice. Multe din cele opt chestionare, cu ajutorul cărora s-a adunat material în vederea elaborării dicţionarului şi s-au făcut sondaje pentru fixarea punctelor din care aveau să culeagă informaţiile necesare cei doi anchetatori ai atlasului erau, în cea mai mare parte, opera lui Paşca.

Pregătirea din anii care au urmat imediat după primul război mondial a imprimat, în activitatea lui Paşca, un caracter mai mult filologic, decît lingvistic. Atît prin problemele pe care le pune, cît şi prin metoda de lucru folosită, el se apropie mai mult de Nicolaie Drăganu decît de Sextil Puşcariu. Numeroasele recenzii cu care debutează în „Dacoromania" IV (1924—1926) au în vedere mai mult lucrări de istorie literară veche şi, în general, de istoric culturală, decît de lingvistică. Preocupările din perioada debutului nu l-au părăsit toată viaţa şi putem cita, în această ordine de idei, nu numai lucrarea *O tipăritură munteană necunoscută din secolul al XVII-lea: Cel mai vechi ceaslov romînesc, studiu istoric literar şi de limbă*, Bucureşti 1939, ci şi *Istoria limbii romîne literare*, Cluj (1951—1952), primul curs închegat, în acestă disciplină, la noi în ţară, rămas, din nenorocire, nedefinitivat.

Cu Drăganu seamănă Paşca şi sub aspectul pasiunii cu care urmărea problemele de lexicografie şi, în mod special, pe cele referitoare la toponimie. El a mers, însă, mai departe decît fostul său profesor, prin acordarea unei atenţii deosebite problemelor de antroponomastică [1]). În acest domeniu avea să ne dea o lucrare de bază, fără îndoială cea mai importantă din tot ce ne-a lăsat Paşca şi, în acelaşi timp, aproape singura, în această materie, în literatura noastră de specialitate. Este vorba de *Nume de persoane şi nume de animale* în *Ţara Oltului*, Bucureşti 1936, lucrare premiată de Academia Romînă, primită foarte favorabil de toţi specialiştii noştri (S. Puşcariu, I. Iordan, E. Petrovici etc.). Cu pregătirea pe care o avea, în acest domeniu, cu dragostea cu care a ştiut să se apropie de studierea numelor de oameni, Paşca era cel mai indicat să realizeze un mare Onomasticon al limbii noastre. Sîntem informaţi că îl preocupa acest gînd şi nu putem decît să regretăm, şi mai mult, pierderea lui timpurie.

Trebuie să mai spun că, înainte de elaborarea lucrării pomenite mai sus, Paşca ne-a dat şi alte lucrări de antroponimie, de extindere mai mică, fără îndoială, dar importante şi ele: *Denominazioni personali sardo-logudoresi dei secoli XI—XIII* (1932); *Circulaţia numelor de botez in Ţara Oltului* (1931); *Nume de botez în ţara Oltului: obiceiuri şi tradiţii* (1932); *Supranume de la nume etnice în Ţara Oltului* (1934); *Sufixe care indică apartenenţa locală* (1934); *Nume de familie compuse din Ţara Oltului* (1934); *Supranume colective intercomunale* (1936).

O lucrare legată direct de munca de la *Dicţionar* este *Glosarul dialectal* (1929) primit, în general, bine de către specialişti şi citat în foarte multe lucrări.

Paşca a fost singurul dintre lingviştii clujeni care a acordat oarecare atenţie şi problemelor de argou. (*Din argotul romînesc*, publicat în „Dacoromania" VII, p. 163—167). În vremea în care deţinea postul de lector de limba italiană, el a publicat lucrarea *Manuscrisul italian-romîn din Göttingen* (în „Studii italiene" II, p. 119—136). Ne-a lăsat, de asemenea, numeroase lucrări mai mărunte, precum şi multe recenzii şi note din domenii relativ variate.

Ştefan Paşca a editat, împreună cu academicianul Emil Petrovici, volumul al XI-lea (care este, de fapt, şi ultimul), din revista „Dacoromania", care se ştie că a

1) Nu vreau să spun că Drăganu n-a avut în vedere, alături de numeroasele toponimice, şi multe nume de oameni. Dar, spre deosebire de el, Paşca nu s-a folosit de aceste nume numai ca de o materie ajutătoare în explicarea istoriei limbii, ci le-a privit în funcţie de interesul pe care ele singure îl pot prezenta în studierea limbii naţionale.

contribuit, într-o măsură foarte mare, la reputaţia şcolii lingvistice clujene. În acest volum (p. 63—102) şi-a publicat autorul nostru una dintre ultimele sale lucrări mai importante, (*Contribuţii toponomastice*). Era redactor responsabil al revistei „Cercetări de lingvistică", în al cărei prim număr (1956) a publicat *Contribuţii la istoria începutului scrisului romînesc* (p. 79—90) şi *Activitatea lui Moses Gaster în domeniul lingvisticii şi al filologiei romîne* (p. 103—117).

În cadrul colectivelor pe care le conducea (la catedră sau la Institut), Paşca a iniţiat o serie de lucrări colective, printre care pomenim : 1. *Antologie de texte dialectale romîneşti* ; 2. *Glosar de cuvinte cuprinse în documente şi acte private romîneşti din secolul al XVI-lea—XVIII-lea.* El însuşi avea în pregătire lucrările : 1. *Numele boierilor de divan din sec. XIV-XV din Moldova şi din Ţara Romînească ;* 2. *Norme de limba romînă scrisă în sec. XVI şi XVII ;* 3. *Contribuţie la studiul lexicului romînesc din sec. al XVII-lea. Lexicul în Apostolul şi Tetraevangheliarul lui Coresi ;* 4. *Toponimia şi antroponimia din Valea Jiului.*

Am arătat, mai sus, că Paşca a început să lucreze în colectivul *Dicţionarului* încă în 1932. Colaborarea lui, la această operă, de care se simţea profund ataşat, a continuat pînă în 1952. Dacă pînă în 1945 Paşca a fost simplu colaborator în echipa dicţionarului, de la această dată el a avut sarcina să coordoneze şi să conducă lucrările colectivului din Cluj.

Nu trebuie uitat că, în vara anului 1936, Paşca a întreprins o anchetă dialectală, la Romînii din Istria, pentru a aduna material în vederea elaborării ALR.

Activitatea didactică a lui Paşca a fost variată. Funcţiile deosebite pe care le-a avut în învăţămînt, nevoia de a acoperi obligaţiile, deosebite de la an la an, l-au pus în situaţia de a ataca subiecte foarte deosebite între ele. Iată o parte din tematica seminariilor şi cursurilor pe care a trebuit să le pregătească : 1. *Exerciţii gramaticale ;* 2. *Morfologia limbii romîne ;* 3. *Introducere în studiul numelor proprii ;* 4. *Derivaţia cu sufixe în limba romînă ;* 5. *Lexicografie romînă ;* 6. *Limba romînă şi dialectele ei ;* 7. *Limba şi literatura italiană ;* 8. *Istoria limbii şi literaturii vechi ;* 9. *Cultura slavă în ţările romîne în sec. al XVI—XVII-lea ;* 10. *Literatura şi Limba romînă în sec. al XVI—XVIII ;* 11. *Introducere în filologia romînă ;* 12. *Fonetică istorică ;* 13. *Morfologie istorică ;* 14. *Istoria limbii literare.*

Pentru meritele sale, în studierea limbii noastre, St. Paşca a fost ales, în anul 1955, membru corespondent al Academiei R.P.R.

În orele libere, colegul nostru părăsea oraşul şi pleca în regiune, la vînătoare ori la pescuit. Toţi cei care l-au cunoscut spun că era un pescar desăvîrşit. Nu-i greu de văzut, în această îndeletnicire, nu atît o pasiune gratuită ca la foarte mulţi oameni care se plictisesc, periodic ori în permanenţă, cît necesitatea de a-şi cîştiga existenţa în anii grei ai copilăriei şi ai adolescenţei. Deprinderea aceasta nu l-a părăsit nici mai tîrziu, cînd ea nu mai constituia o condiţie de viaţă. Prin această îndeletnicire lăturalnică, mai mult de cît prin specialitatea sa, Paşca a continuat să ţină legătura cu „obidiţii şi umiliţii" locuitori ai „ţării de piatră", cum a numit academicianul Geo Bogza Ţara Moţilor, şi cu aceia ai altor „ţări". În acelaşi timp, el a legat o serie de prietenii cu cîţiva cărturari şi scriitori între care locul de frunte îl ocupă maestrul Sadoveanu. Nici unii, nici alţii nu-l vor mai întîlni pe malul apelor de munte, în cîmpia Transilvaniei sau în codrii legendari ai acesteia. Ştefan Paşca continuă să trăiască, însă, în paginile „Dacoromaniei", în sălile Institutului de Lingvistică din Cluj şi mai ales, în inimile colaboratorilor şi studenţilor săi. Şi dacă rîndurile lingviştilor din ţara noastră s-au rărit, din nou, numărul umbrelor care supraveghează munca din cadrul Institutului de lingvistică din Cluj a crescut.

Ştefan Paşca s-a grăbit să fie cel dintîi alături de neuitaţii lui profesori, Sextil Puşcariu şi Nicolae Drăganu.

G. Istrate

CAMIL PETRESCU
(1894—1957)

Spunîndu-şi „un prea cinstit artizan", strălucitul *artist* Camil Petrescu, înainte de timp plecat dintre noi, sublinia rolul suprem al muncii în acţiunea de elaborare artistică. Cărturar şi artist, activ şi contemplativ, Camil Petrescu a fost un neobosit căutător

al certitudinii. L-a pasionat mişcarea ideilor, dar şi-a dat seama de multe ori că adevărul îi scapă căutătorului tocmai cînd pare a fi mai aproape de el: „jocul ideilor — jocul ielelor".

Drumurile spre certitudine ale lui Camil Petrescu sînt din cele mai variate, „unele atît de îndepărtate de celelalte că apropierea lor într-o plenitudine creatoare apare contradictorie", după însăşi mărturia scriitorului (Addenda la *Falsul tratat*).

Poezia, romanul, drama, estetica, gazetăria — formează ceea ce scriitorul denumea „pluriactivitatea sa". A făcut literatură şi filozofie, s-a apropiat de matematici şi a condus o revistă sportivă. Interesant este că această pluriactivitate s-a manifestat nu concomitent, ci succesiv, cronologic. „N-am putut să fac niciodată mai multe lucruri în acelaşi timp, nici măcar două moduri alăturate". Pasiunea, febra creatoare cerea pentru manifestare cît mai substanţială să se aplice asupra unui sigur domeniu. Prin urmare, artistul a fost pe rînd: poet, romancier, dramaturg, teoretician.

Opera literară a lui Camil Petrescu dintre cele două războaie mondiale include două cicluri de poezie (*Versuri, Transcendentalia*) două excelente romane (*Ultima noapte de dragoste, întîia noapte de război, Patul lui Procust*), trei volume de teatru, apoi opinii estetice (*Teze şi antiteze, Modalitatea estetică a teatrului*) şi alte pagini diverse. Pentru un sfert de veac opera nu pare prea masivă.

Personalitate originală, artistul a întîmpinat rezistenţa criticii şi a confraţilor fără vocaţie. S-au dus împotriva lui campanii de presă nedrepte, care pe altul l-ar fi înfrînt. Admirabila lui statornicie întru afirmarea adevărului l-a ajutat să domine pe detractori. Dar lupta i-a accentuat amărăciunea de „trudnic într-ale scrisului". S-a izolat, spre a fi incoruptibil şi s-a apropiat de cîţiva vizionari oneşti, spre a-şi menţine fervoarea de combatant ce nu acceptă vreun compromis.

Că opera scriitorului are rădăcini sociale este evident pentru oricine.

Experienţa tragică a războiului şi a anilor de după întîiul război mondial îi oferă fapte şi idei pentru literatură. Volumul *Versuri* (1923) înregistrează liric drama participantului lucid la încleştarea războinică. Peisajul exterior e abia schiţat. În schimb, peisajul cerebral, obsesia cu care oamenii aşteaptă moartea, crizele de conştiinţă trec pe primul plan, ca şi în *Ultima noapte de dragoste, întîia noapte de război*. Găsim aici o mărturie caracteristică: „Drama războiului nu e numai ameninţarea continuă a noastră, măcelul şi foamea, cît această permanentă verificare sufletească, acest continuu conflict al eului tău, care cunoaşte altfel ceea ce cunoştea într-un anumit fel".

Drama anilor de după război ne-a povestit-o Camil Petrescu în *Patul lui Procust*, roman în care sub nefericirile poetului Ladima, descoperim înseşi tribulaţiile autorului.

Piesele lui de teatru pun toate în lumină valori morale, caractere voluntare în luptă cu o societate ostilă. În comentariul la *Jocul ielelor* autorul afirmă că „prima versiune (de prin 1913—1914) trebuia să fie drama imperativului violent şi categoric al Dreptăţii sociale".

I-a trebuit scriitorului o enormă încredere în sine şi o „voinţă însîngerată", pentru ca arta să iasă victorioasă. În 1943 el era totuşi adînc dezamăgit, încît hotărîse de „a rupe orice legătură cu literatura şi scena". Dar Camil Petrescu era prea structural artist, pentru a putea renunţa la ceea ce constituia raţiunea existenţei lui.

Gînditorul care voia să descrie în jocul ielelor „un chinuit al revelaţiilor" a fost un artist strălucit, şi ca prozator, şi ca dramaturg. Vocaţia lui, cea mai adecvată temperamentului în continuă încordare, a fost însă scena. Ingenios om de teatru, Camil Petrescu s-a manifestat sub aspecte diverse.

Liric şi pasionat, artistul a vrut totuşi să creeze obiectiv. Dar multora dintre eroii lui le-a împrumutat cîte ceva din propria-i personalitate. G. D. Ladima, Gelu Ruscanu, Andrei Pietraru, Danton, Bălcescu au toţi cîte ceva din fervoarea şi înverşunarea spre scop a scriitorului însuşi. Romanele lui Camil Petrescu sînt străbătute de filoane lirice, ca şi dramele lui.

După ce şi-a considerat opera ca încheiată, Camil Petrescu a mai dăruit literaturii noastre două admirabile reconstituiri istorice: *Bălcescu* şi *Caragiale în vremea lui*, precum şi trilogia consacrată lui Bălcescu, romanul *Un om între oameni*. Prezenţa scriitorului în paginile revistei „Teatrul" şi în alte periodice, comentariile despre Caragiale (cu prilejul centenarului naşterii acestuia), discuţiile pe tema realismului socialist şi în legătură cu problemele limbii literare confirmă vioiciunea spirituală de care a dat dovadă scriitorul, tînăr şi activ pînă în ultima clipă.

Acum cînd biografia lui Camil Petrescu se întrerupe, cînd o limită tragică îl integrează trecutului, contribuția artistului apare ca una din cele mai strălucite din întreaga noastră istorie literară. A dat prestigiu romanului psihologic și celui de reconstituire istorică. A creat între cele două războaie mondiale romanul citadin. A promovat teatrul de idei și, în general, literatura de idei. Acuitatea analizelor distinge opera lui Camil Petrescu de cea a contemporanilor. Adîncimea și logica argumentației caracterizează contribuțiile teoretice ale scriitorului în toate domeniile literare și în special în problemele dramatice.

A năzuit să ajungă la observarea exactă a realității și la zugrăvirea autentică prin disecarea necruțătoare a faptelor. „Fiecare contează în literatură prin viața pe care a trăit-o — spunea scriitorul ca răspuns la o anchetă literară. Supremul interes în artă îl reprezintă adevărul conținutului și nu împodobirea formală a frazei. Anticalofilul Camil Petrescu și-a susținut consecvent punctul de vedere realist și favorabil autenticității : „Stilul frumos e opus artei. E ca dicțiunea în teatru, ca scrisul caligrafic în știință". Sinceritatea e garanția autenticității.

La jumătatea lunii mai zîmbetnl ironic și frămîntarea celui care „a văzut idei" și a luptat pentru triumful ideilor de progres și umanitate s-au întrerupt. Spada lui temută, pe care a onorat-o ca un cavaler fără frică și fără reproș nu se va mai încrucișa de acum în lupte de idei, dar exemplul bravurii lui etice, îl vom admira necontenit în cărțile pe care le-a dăruit literaturii noastre și celei universale. Rostind acest *aeternum vale*, cuvintele de laudă sînt pătrunse de regretul că „un scriitor între scriitori", unul din cei mai mari ai literaturii romînești intră în rîndul oamenilor care au fost.

Const. Ciopraga

PETAR SKOK
(1881—1956)

La 3 februarie 1956 a murit Petar Skok. Dispariția lui înseamnă o pierdere mare atît pentru filologia romanică, cît și pentru filologia slavă — cele două domenii în care el a lucrat cu multă pasiune și cu o egală competință.

Născut în 1881, el se simte atras puternic de studiul limbilor romanice încă din timpul liceului. De aceea, ca student al Universității din Zagreb, va alege pentru studiu limbile neolatine, acordînd o atenție deosebită limbii franceze. În anul 1905 își trece doctoratul la Viena cu o lucrare asupra sufixelor *- acum*, *- anum*, *- ascum* și *- uscum* în numele de locuri din sudul Franței.

Formația intelectuală și inițierea lui Petar Skok în domeniul vast și atrăgător al romanisticii coincide cu momentul cînd în fruntea acestei discipline se află Meyer-Lübke, care timp de 40 de ani a exercitat o influență puternică asupra romaniștilor din toate țările. Înainte de primul război mondial, mulți tineri cu aplicații pentru studii lingvistice, originari din țările încorporate la monarhia austro-ungară, mergeau la Viena să audieze cursurile „principelui romaniștilor", cum îi spunea lui Meyer-Lübke unul din celebrii săi elevi M. Bartoli. Printre acești elevi celebri se număra și Petar Skok, care a știut să împrumute de la maestrul său ceea ce amintea mai puțin la acest savant de spiritul rigid și geometric al școlii neogramatice : înțelegerea și receptivitatea largă pentru curentele noi și atitudinea eclectică față de diversele teorii emise în disciplina romanisticii.

Primele lucrări ale lui Petar Skok sînt consacrate limbii franceze și în special romanității balcanice. În anul 1915 apare cea mai de seamă lucrare a sa asupra latinei populare, intitulată: *Pojave vulgarnolatinskoga jezika na natpisima rimske provincije Dalmacije* (Urme ale limbii latine vulgare în inscripțiile provinciei romane Dalmația), care constituie o contribuție prețioasă pentru studiul latinității balcanice. În 1940 apare lucrarea sa capitală de filologie romanică în trei volume : *Osnovi romanske lingvistike* (Bazele lingvisticii romanice), în care limbii romîne îi este conferit un loc de frunte.

În anul 1950 el tipărește o lucrare în două volume intitulată *Slovenstvo, romanstvo na jadranskim otocima ; toponomasticka ispitivanja*, consacrată toponimiei de origine slavă și romanică a insulelor adriatice.

Deși și-a început cariera sa lingvistică cu studii de filologie romanică, foarte curînd Skok a început să acorde un interes din ce în ce mai viu domeniului slavisticii.

Era și de așteptat ca un romanist ca Petar Skok, care cunoștea perfect o limbă

slavă modernă (limba sîrbo-croată), să se simtă atras și de domeniul filologiei slave, cu atît mai mult cu cît formarea limbilor romanice și formarea limbilor slave ne oferă în linii mari situații identice: fiecare din aceste două grupuri de limbi are la bază o sursă comună (limba latină în cazul grupului romanic și limba protoslavă în cazul grupului slav). În ambele grupuri diferențierile ulterioare și particularitățile specifice cutărui idiom, slav sau neolatin, pot fi explicate, printre altele, și prin expansiunea teritorială a popoarelor respective precum și prin acțiunea substratului etnic (adică prin influența limbii populațiilor autohtone). De asemenea, foarte multe probleme de amănunt ale filologiei slave prezintă interes și pentru romaniști, și invers, numeroase probleme ale romanisticii pot interesa deopotrivă și pe slaviști.

Ca romanist, regretatul lingvist croat a acordat o atenție deosebită limbii romîne, care după părerea lui, a moștenit multe caractere ale limbii latine în forma cea mai pură și căreia el a consacrat o serie de articole și numeroase note. Simpla trecere în revistă a lucrărilor sale, printre care întîlnim titluri ca: *Considérations générales sur la declinaison roumaino-albanaise, Contribution à l'étude des rapports albano-aroumains, Remarques sur le pluriel dr. părăseni, Slave et roumain, Quelques observations sur les changements sémantiques verbaux en roumain* etc., este suficientă pentru a ne indica în ce măsură îl interesa studiul limbii noastre.

Părerile lui Skok exprimate în aceste articole sînt în principiu valabile și astăzi. Astfel, ca să dăm un singur exemplu, punctul de vedere al lui Skok în problema existenței aspectului verbal în limba romînă, problemă discutată mult astăzi, este un punct de vedere just, care se apropie în esență de concepția lingviștilor sovietici privind această chestiune. După părerea acestui lingvist, în limba romînă neexistînd un aspect verbal morfologic, în sensul aspectului slav, el este exprimat pe cale semantică, fiind implicat în înțelesul cuvintelor. Un punct de vedere asemănător îl are și slavistul sovietic V. V. Borodici care admite existența aspectului verbal într-o anumită limbă numai în cazul cînd limba în discuție posedă mijloace formale pentru exprimarea lui. (В. В. Бородич, К вопросу о видовых соотношениях старославянского глагола. Академия Наук СССР. Ученые Записки института Словяноведения).

Consultînd lucrările lingviștilor romîni privitoare la limba romînă, Petar Skok, avea prilejul să constate că lingviștii romîni studiază aproape în mod exclusiv elementul latin din limba noastră, neglijînd total elementul slav. „Notre connaissance actuelle de cet élément (scria el în 1923), qui est un des plus importants, après latin, est ainsi jusqu' à aujourd'hui, après tant d'années de recherches assidues dans le domain de la philologie roumaine, presqu'au même point que lors de l'apparition des études Miclosich...".

Același Skok constata cu părere de rău că unii lingviști romîni nu cunosc limbile slave și cita în acest sens articolul lui C. Diculescu publicat în „Zeitschrift für romanische Philologie" (XLI, p. 420 și urm.), în care acest lingvist atribuia origine germană unor cuvinte vizibil slave ca *rofii, iazmă* și altele.

Constatările pe care le făcea Skok acum 30 de ani, nu și-au pierdut încă actualitatea, fiindcă și în momentul de față elementul slav al limbii romîne este un teren puțin cercetat de lingviști și atîtea probleme ale limbii noastre, care angajează acest aspect al ei (adică aspectul slav), probleme de ordin lexical, fonetic, gramatical și mai ales semantic, au rămas pînă astăzi nesoluționate.

Lingvistul de la Zagreb a scris mult și a abordat probleme foarte variate. Lucrările sale, al căror număr trece de impresionanta cifră 450, sînt un izvor prețios pentru studiul istoric al limbilor balcanice.

În țara noastră, numele lui Petar Skok, ale cărui lucrări prezintă o deosebită utilitate pentru studiul limbii romîne, va fi pomenit totdeauna cu respect și recunoștință.

A. Zacordoneț

VLADIMIR FEDOROVICI ȘIȘMAREV
(1874—1957)

La 21 noiembrie 1957 a încetat din viață academicianul Vladimir Fedorovici Șișmarev, eminent romanist sovietic, profesor la facultatea de filologie a Universității „A. A. Jdanov" din Leningrad.

Acest mare savant şi-a consacrat întreaga sa viaţă studierii problemelor de istorie a limbii şi literaturii popoarelor neolatine, lăsîndu-ne numeroase şi deosebit de valoroase cercetări ştiinţifice [1]). Opera sa, rod al unei munci pasionate şi neobosite, desfăşurate de-a lungul a mai bine de jumătate de veac, este cunoscută şi apreciată de specialiştii din întreaga lume.

V. F. Şişmarev s-a născut lă 26 martie 1874 în oraşul Petersburg. Aici îşi face studiile universitare, iar mai tîrziu depune o intensă activitate ca profesor şi savant cu renume mondial. După absolvirea facultăţii istorico-filologice (1897), tînărul Şişmarev rămîne pînă în anul 1899 pė lîngă catedra de filologie romanico-germanică pentru desăvîrşirea pregătirii sale în vederea obţinerii unui titlu ştiinţific. În 1898 el este trimis să-şi completeze studiile de romanistică în Franţa şi Italia, unde îl găsim pînă în anul 1903. În acest răstimp Şişmarev are posibilitatea să aprofundeze limbile şi literaturile popoarelor romanice la învăţaţi de talia lui G. Paris, A. Thomas, C. Chabaneau şi Pio Rajna. Întorcîndu-se în ţară, Vladimir Fedorovici ocupă din 1903 postul de docent (conferenţiar), apoi pe cel de profesor şi doctor la secţia de filologie romanico-germanică a Universităţii din Petersburg.

Fiind un intelectual progresist, Şişmarev s-a ataşat din primii ani Puterii Sovietice, militînd pentru o ştiinţă, înaintată şi luînd parte activă la ridicarea noilor cadre. Este semnificativ faptul că în anii 1918–1919 el organizează în Kostroma prima Universitate pentru muncitori şi ţărani, la care, de altfel, a şi profesat. Acest distins învăţat a ştiut să împletească munca ştiinţifică şi pedagogică cu cea de folos obştesc, servind ca exemplu nu numai generaţiei mai vechi, ci şi tineretului. Am putea menţiona activitatea depusă de V. F. Şişmarev în timpul Marelui Război pentru Apărarea Patriei pe lîngă Comandamentul frontului din Leningrad, unde a contribuit la rezolvarea unor sarcini legate de cunoaşterea limbilor străine.

V. F. Şişmarev a fost, ca savant, de o erudiţie puţin obişnuită. Cunoştea limbile şi cultura clasică, limbile şi dialectele neolatine (inclusiv romîna), precum şi ramura limbilor germanice. De asemenea studiase şi-şi asimilase albaneza, finlandeza, basca şi alte idiomuri.

Activitatea ştiinţifică a ilustrului romanist s-a desfăşurat în două domenii, bine distincte astăzi : unul filologic, celălalt lingvistic. E drept, ea s-a manifestat şi în alte direcţii, graţie enciclopedismului de care a dat dovadă marele defunct.

Prima lucrare publicată de Şişmarev apare în anul 1898 şi este intitulată *Cîntecul (ca fenomen literar)* [2]). În 1899 iese de sub tipar un studiu mai amplu al autorului *Despre sarcinile ştiinţifice ale istoriei literare* [3]). Vladimir Fedorovici insistă aici asupra necesităţii de a cerceta poetica istorică în legătură indisolubilă cu viaţa socială şi culturală a popoarelor. Problemele poeticii au fost tratate într-o serie de eseuri cuprinse în ciclul *Studii de istorie a stilului şi formelor poetice* [4]). În primul (*Refrenul şi paralelismul analitic*), Şişmarev analizează chestiunile privitoare la raportul dintre diferitele forme poetice şi condiţiile de execuţie corală a cîntecelor rituale la popoarele primitive. Se foloseşte cu acest prilej un bogat material folcloristic din franceză, italiană, germană, limbile scandinave şi poezia antică, la care se mai adaugă datele furnizate de etnografie. În celelalte eseuri sînt studiate *alba* şi mai ales începuturile pastoralei [5]). În cercetările sale de istorie literară V. F. Şişmarev à acordat o deosebită

---

1) Bibliografia operelor lui V. F. Sismarev a fost alcătuită de E. V. Zaikina şi şi publicată în broşura „Владимир Федорович Шишмарев", Издательство Академии Наук СССР, Москва, 1957, p. 24–34. O putem consulta de asemenea în volumul omagial editat la Leningrad cu ocazia aniversării a 80 de ani de la naşterea autorului: „Романо-германская филология", Сборник в честь академика В. Ф. Шишмарева, Изд. Ленинградского Университета, 1957, p. 7–10. Bibliografia a fost întocmită aici de T. A. Karpenko.

2) Песня (как явление литературное), „Энциклопедический словарь Брокгауза и Эфрона", Т. 50, 1898, ст. 923–926.

3) „О научных задачах истории литературы", Филологические записки, Воронеж, 1899, вып. 1–2, ст. 1–18.

4) „Этюды по истории поэтического стиля и форм", 1. „Припев и аналитический параллелизм" Журнал Министерства Народного Просвещения, 1901, декабрь, отр. 250–302.

5) „Этюды по истории поэтического стиля и форм", 2. „Начала пастурели", „Жи-

atenţie perioadei Evului Mediu tîrziu din Franţa secolelor XIV-XV. Sîntem într-o epocă premergătoare Renaşterii, cînd au loc schimbări radicale în mişcarea literară. Şişmarev combate concepţiile unor romanişti, potrivit cărora în cele două veacuri s-ar fi produs o stagnare şi chiar decădere a ştiinţei, artei şi literaturii. Dimpotrivă, susţine acest savant cu idei înaintate, asistăm în perioada amintită la un proces de transformare a prozei şi poeziei în concordanţă cu modificările din viaţa socială şi politică a ţării. În epoca de închegare a naţiunii franceze apar noi forme de creaţie artistică, cu un conţinut nou, determinat de creşterea activităţii intelectuale şi spirituale a poporului. În locul tematicii eroice şi amoroase îşi fac loc operele cu caracter didactic, ştiinţific şi istoric sau cele cuprinzînd descrierea evenimentelor din viaţa intimă a poetului. Natural, se creează acum noi genuri literare (de ex. *dit*), precum şi forme fixe de poezie lirică (rondelul, balada, virela, motetul ş. a.). În afara eseurilor consacrate pastoralei şi albei, semnalăm o serie de alte studii şi cercetări de seamă ale autorului, publicate înainte de Marea Revoluţie Socialistă din Octombrie: *Cu privire la caracteristica literaturii franceze în sec. XIV-XV* [6]), *Contribuţii la istoricul teoriilor amoroase ale Evului Mediu romanic* [7]) şi *Unele observaţii în problema liricii medievale* [8]). În urma unei activităţi laborioase depusă în decurs de mai mulţi ani în acest domeniu, V. F. Şişmarev pregăteşte ediţia critică a operelor lui Guillaume de Machaut, unul din marii poeţi din epoca Evului Mediu tîrziu [9]). În vasta introducere, autorul expune idei originale cu privire la dezvoltarea literaturii medievale franceze, cu privire la rolul şi importanţa lui G. de Machaut. Pentru meritele ei deosebite lucrarea a fost premiată de Academia Franceză. Ca o continuare a preocupărilor de istorie a literaturii franceze din Evul Mediu tîrziu este demnă de remarcat disertaţia de magistru a lui Şişmarev *Lirica şi poeţii lirici ai Evului Mediu tîrziu. Studii asupra istoriei poeziei din Franţa şi Provenţa* [10]), lucrare destul de voluminoasă (565 p.). Deşi tratează literatura secolelor XIV-XV, monografia depăşeşte cu mult limitele celor două veacuri, constituind mai degrabă o istorie a liricii din Evul Mediu, privită în ansamblu.

Numeroase sînt problemele dezbătute în disertaţie: geneza şi evoluţia formelor lirice şi a ideilor poetice, reflectarea intereselor de castă şi a concepţiilor sociale ale poetului în lirica medievală, teoriile amoroase ale Evului Mediu, morala şi religia, arta poetică etc.

De o deosebită importanţă sînt studiile lui V. F. Şişmarev consacrate lui Clément Marot, Pierre de Ronsard, G. Boccaccio, Frederic Mistral (scrise în limba rusă) sau cele redactate de preferinţă în franceză ca: *Vie prevençale de Sainte Marguerite* (1903) [11]), *Contenance des tables en vers provençaux* (1905) [12]), *Di alcune enfances dell'epopea francese* (1911) [13]), *La légende de Gargantua*(1926) [14]), *Gargantua en Russie* (1927) [15]), *Notes sur quelques oeuvres, attribuées au roi René* (1929) [16]) ş. a.

Referindu-ne la cercetările lingvistice ale savantului sovietic, putem releva şi în

---

вая старина", 1907, вып. 1, отд. 1, стр. 43-60; вып. 2, отд. 1, стр. 98-114; 3. „Альба". Известия ОРЯС Академии Наук, 1907, Т. 12, кн. 3, стр. 257-296. V. F. Şişmarev a mai publicat şi alte studii consacrate genezei pastoralei, dar nu le mai indicăm aici, trimiţînd pe cei interesaţi la suscitata bibliografie a operelor autorului.

6) „К характеристике французской литературы XIV-XV вв.", Журнал Министерства Народного Просвещения, 1903, ноябрь, стр. 131-166.

7) „К истории любовных теорий романского средневековья", Журнал Министерства Народного Просвещения, 1909, ноябрь, стр. 120-168, декабрь, стр. 314-353.

8) „Несколько замечаний к вопросу о средневековой лирике", Журнал Министерства Народного Просвещения, новая серия, 1912, октябрь, стр. 236-249.

9) Guillaume de Machaut, *Poésies lyriques*. Édition publiée par V. Chichmarev, T. 1-2, Paris, H. Champion, 1909, CXVI, 705 p.

10) „Лирика и лирики позднего средневековья. Очерки по истории поэзии Франции и Прованса", Париж, 1911.

11) Publicată în Revue des langues romanes, T. 46, V-e série, t. 6, p. 545-590.

12) *Ibidem*, T. 48, p. 289-295.

13) În Записки Неофилологического общества, выпуск, V, СПб, стр. 194-237.

14) Яфетический сборник, кн. 4, Проблемы, стр. 166-204.

15) În Revue du XVI-e siècle, t. 14, p. 348-359.

16) În Romania, T. 55, p. 214-250

cadrul lor opere de mare valoare pentru romanişti. Astfel, sînt cunoscute: *Studiile asupra istoriei limbilor din Spania* [17]), *Morfologia istorică a limbii franceze* [18]), *Cartea de citire pentru istoria limbii franceze* (sec. IX—XV) [19]) şi *Dicţionarul vechii limbi franceze* [20]). Pentru ultimele 3 lucrări lui Şişmarev i s-a decernat în anul 1957 premiul Lenin.

În „Очерки по истории языков Испании" autorul tratează problema formării şi evoluţiei limbilor spaniolă, catalană şi portugheză. Expunînd istoria lor internă şi externă, precum şi cauzele care au dus la apariţia particularităţilor specifice fiecăreia din limbile grupului ibero-romanic, autorul discută şi unele chestiuni teoretice de romanistică şi lingvistică generală. Pentru a explica fenomenele proprii limbilor spaniolă, portugheză şi catalană, romanistul de la Leningrad recurge la bască şi-i consacră în monografie un capitol întreg. Cît priveşte opere ca: *Morfologia istorică a limbii franceze, Crestomaţia* şi *Dicţionarul,* ele de asemenea aduc contribuţii substanţiale la studiul istoric al limbii franceze. „Morfologia" cuprinde istoria complexă a declinării nominale (substantiv, adjectiv, numeral, articol, pronume) şi a conjugării în toată varietatea lor (monumente literare, dialecte şi graiuri). V. F. Şişmarev prezintă aici atenţiei specialiştilor o lucrare scrupuloasă, riguros ştiinţifică, elaborată după principiile detaliate ale cercetărilor filologice şi lingvistice actuale. Acelaşi lucru trebuie spus şi în legătură cu *Cartea de citire pentru istoria limbiii franceze* sau *Dicţionarul limbii vechi franceze.*

Acad. V. F. Şişmarev a mai publicat studii cu privire la dialectele unor colonii italiene din U.R.S.S. şi s-a preocupat în ultima vreme de problema originii limbii şi a poporului romîn, precum şi de raporturile existente între limba noastră şi cea moldovenească [21]).

Ca şef al catedrei de filologie romanică, el s-a îngrijit de ridicarea şi pregătirea unei noi generaţii de filologi şi lingvişti, specialişti în literaturile şi limbile popoarelor neolatine. Graţie prof. Şişmarev, au fost introduse la facultatea de filologie a Universităţii din Leningrad cursuri de provensală şi romînă, s-au creat secţiile de spaniolă şi italiană, iar în anul 1957 şi de romînă.

Pentru activitatea şi meritele sale deosebite în domeniul studiilor de romanistică Vladimir Fedorovici Şişmarev a fost ales în anul 1924, la propunerea Universităţii din Leningrad, membru corespondent al Academiei de Ştiinţe a U.R.S.S., iar în 1946 membru titular activ. În acelaşi an i s-a conferit titlul de doctor honoris causa al Universităţii din Montpellier. În 1953 savantul sovietic este decorat cu ordinul Lenin. Nu mult înainte de a ne părăsi i se înmînase (la 22 aprilie) premiul Lenin.

Moartea lui Şişmarev înseamnă o grea pierdere pentru ştiinţa sovietică. Ne-au rămas în schimb contribuţiile preţioase ale eruditului, precum şi o adevărată pleiadă de romanişti (filologi şi lingvişti), formaţi sub îndrumarea lui nemijlocită.

Ariton Vraciu

---

17) „Очерки по истории языков Испании", Издательство Академии Наук СССР, Москва-Ленинград, 1941, XI, 338 стр.

18) „Историческая морфология французского языка", Издательство Академии Наук СССР, Москва-Ленинград, 1952, 268 стр.

19) „Книга для чтения по истории французского языка", Издательство Академии Наук СССР, Москва-Ленинград, 1955, 560 стр.

20) „Словарь старофранцузского языка", Издательство Академии Наук СССР, Москва-Ленинград, 1955, 276 стр. Ultimele două cercetări au fost recenzate la noi în Revista de filologie romanică, Anul I, 1957, Ed. Academiei R.P.R., p. 201-209. Despre operele premiate ale acad. V. F. Şişmarev, scrie D. E. Mihalci în Вопросы языкознания nr. 5, 1957, p. 122-127.

21) Vezi în această privinţă studiul: „Романские языки юговосточной Европы и национальный язык Молдавской ССР", apărut în Вопросы языкознания, nr. 1, 1952, p. 80-106, care a fost reprodus, cu unele modificări, şi în Вопросы Молдавского языкознания, Издательство Академии Наук СССР, Москва 1953, стр. 73-120.

G. TUTOVEANU
(18͘72–1957)

După ce şi-a petrecut copilăria în satele tutovene Cîrjeoani, Sălceni şi Pupezeni, viitorul poet (născut în Bîrlad la 20 noiembrie 1872) şi-a făcut studiile la Bîrlad şi Bucureşti, pentru a deveni învăţător. Tînărul învăţător G. Ionescu, care-şi ia pseudonimul literar după ţinutul natal, a activat în domeniul învăţămîntului la Craiova, Olteniţa, Focşani, instalîndu-se definitiv la Bîrlad. Aici a fost un timp şi profesor de romînă şi filozofie la şcolile secundare. Pentru zelul cu care sprijinea în toate împrejurările culturalizarea poporului, i s-a încredinţat misiunea de inspector general cultural misiune asemănătoare cu acea deţinută în tinereţe de Mihail Sadoveanu.

Pasionat de poezie, G. Tutoveanu a beneficiat de exemplele precursorilor bîrlădeni, devenind el însuşi un animator. Bîrladul cunoscuse mişcarea culturală din jurul publicaţiei „Sămănătorul" (1872–1875) scoasă de profesorii de la liceu, crezuse în talentul lui Vlahuţă, urmărise debutul cultural al lui G. Ibrăileanu, Raicu-Ionescu-Rion şi al altor elevi străluciţi ai Liceului Codreanu, între care Paul Bujor. Poetul G. Tutoveanu trebuia să fie continuatorul bunelor tradiţii. Această misiune şi-a considerat-o el ca o datorie sacră a vieţii lui. Iar viaţa atît de lungă şi dragostea faţă de oraşul ţinutului natal l-au ajutat să vegheze neîntrerupt la dezvoltarea culturii de aici.

Activitatea poetică a lui G. Tutoveanu, a început încă înainte de 1900, la „Convorbiri literare", „Literatură şi artă romînă" şi la alte periodice. Simpatiile faţă de popor şi admiraţia faţă de Vlahuţă l-au atras printre primii colaboratori ai „Semănătorului". Colaborează apoi la revistele sămănătoriste „Luceafărul" şi „Ramuri" şi la alte periodice cu orientări diferite: „Săptămîna", „Arhiva", „Flacăra", „Cuget clar", „Vremea nouă", „Foaia tinerimii", „Cosînzeana", „Gînduri bune", „Însemnări literare", „Mioriţa", „Zări senine", „Vremuri bune", „Avînturi culturale". Multe din acestea sînt precum se vede, efemere reviste de provincie.

Voind să dea impulsuri literare poeţilor moldoveni, G. Tutoveanu a întemeiat şi condus în Bîrladul vechiului „Sămănătorul" cu preţul multor sacrificii personale, cîteva reviste dintre care cea mai importantă e „Făt-Frumos". Scoasă în 1904, sub influenţa „Sămănătorului", trece după un an sub conducerea lui Emil Gîrleanu, pe atunci ofiţer la Bîrlad. Din gruparea revistei mai făceau parte D. Nanu, Corneliu Moldovanu şi A. Mîndru. Colaborau aici ocazional O. Carp, D. Anghel, Brătescu-Voineşti, I. A. Basarabescu, M. Sadoveanu şi alţii. Urmară cu timpul alte reviste de culturalizare, îndreptate spre popor: „Florile dalbe" (1919), „Graiul nostru" (1925), „Scrisul nostru" (1929). A condus de asemenea ziarele bîrlădene „Răsăritul" (1911) şi „Moldova" (1928).

Militant pentru prestigiul şi apărarea drepturilor oamenilor de litere, G. Tutoveanu a făcut parte în 1909 din gruparea celor 47 de membri fondatori ai Societăţii Scriitorilor Romîni. Din rîndurile acelora mai trăiesc Mihail Sadoveanu, N. Dunăreanu, Natalia Negru.

Timp de peste şase decenii G. Tutoveanu a slujit poeziei cu un devotament rar. Mai toate publicaţiile contemporane au tipărit din versurile acestui fecund şi modest zelator al frumosului literar. În anii din urmă versuri de G. Tutoveanu au apărut în „Iaşul literar" şi „Tînărul scriitor". Un poem i-a fost reprodus în recentul volum omagial la semicentenarul morţii pictorului Grigorescu.

Numai o parte a operei poetice şi-a adunat-o G. Tutoveanu în mai multe volume cu parfum arhaic-nostalgic. *Albastru* (1910), apărut în patru ediţii, *Balade* (1919), *Tinereţe* (1924), *Patria* (1924), *Poezii alese* (1925), *Logodnica lui Vifor* (1935), *Sonete* (1938). Sub titlul *Gedichte Auswahl* (1939), A. Fachs a tradus în limba germană cele mai caracteristice poezii ale lui G. Tutoveanu.

Critica vremii, cu excepţia celei favorabile semănătorismului, a înregistrat cu răceală activitatea poetului bîrlădean. Interes îi arată Ilarie Chendi în *Schiţe de critică literară* (1924) şi mai ales N. Iorga în a sa *Istorie a literaturii romîneşti contemporane* (1934) care-l consideră „un poet de talent, cu subiecte variate şi o formă deosebit de limpede". Corectitudinea formală i-o remarcă şi G. Călinescu în *Istoria literaturii romîne* (1941). Un studiu amplu i-a consacrat profesorul G. Ursu: *Poetul G. Tutoveanu* (1927).

Inspiraţia poetului se încadrează într-un senin clasicism rural, de un echilibru care uneori oboseşte prin lipsa varietăţii. Poezie de expresie simplă, creaţia lui G. Tutoveanu se caracterizează printr-un lirism direct, de o discreţie permanentă. Exemplele vechiului clasicism idilic sînt prelucrate de poetul bîrlădean cu multă acurateţă şi adap-

tate solului moldovenesc. Cu alte cuvinte, clasicismul întîlnindu-se cu folclorul național se integrează unui tradiționalism specific provinciei.

Pietatea pentru trecutul eroic, dragostea de popor, simpatia pentru folclor, slăvirea patriei, idealizarea calmului rustic și a iubirii la țară, elogiul tinereții — sînt temele frecvente ale poetului. Între modelele preferate sînt Eminescu și pentru popor glasul poetului îndeamnă la acțiune ca în 1907 și în anii întîiului război mondial. Dacă mijloacele de expresie ale poeziei lui G. Tutoveanu rămîn fără strălucire, orientarea lui spre popor e un merit care-l onorează atît ca om de litere cît și ca animator.

Patriotismul curat al lu G. Tutoveanu îi încoronează în lumini imaginea cu care intră în posteritate. Seninul și albastrul spre care a năzuit poetul, trecut în moarte la vîrsta patriarhilor, sînt darurile spirituale pe care acest adorator al păcii le încredințează urmașilor însetați de ele.

Const. Ciopraga

I. P. I. cd. 2696

Prețul lei 20